

COURS
D'INSTRUCTIONS

FAMILIÈRES

SUR TOUTE

LA DOCTRINE CHRÉTIENNE

PRÊCHÉES

DANS LA MÉTROPOLÉ DE MILAN

PAR ANGE RAINERI

TRADUITES DE L'ITALIEN ET AUGMENTÉES DE NOMBREUX
TRAITS HISTORIQUES

Par P. GRENET, dit D'HAUTERIVE

Auteur du *Grand Catéchisme de la Persévérance chrétienne*

SEPTIÈME ÉDITION

TOME PREMIER



PARIS

H^{te} WALZER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

7, RUE DE MÉZIÈRES, 7

—
1900

NOTICE

SUR

LA VIE ET LES ÉCRITS D'ANGE RAINERI

Ange Raineri, tant par l'usage qu'il fit de son noble talent que par ses éminentes vertus, est un homme digne de passer à la postérité ; et, comme prêtre, il peut être proposé aux autres ecclésiastiques comme un modèle propre à exciter une généreuse émulation. Voilà pourquoi j'ai entrepris de publier les quelques détails qu'il m'a été possible de recueillir sur lui : faible, mais sincère tribut d'admiration à cette rare intelligence et à ce cœur d'une ingénue bonté.

Il naquit à Milan en février 1761, de Jean-Baptiste Raineri et de Joséphine Perelli. Je n'ai rien trouvé sur la manière dont il se conduisit pendant ses humanités et ses études ecclésiastiques ; je dirai seulement qu'il fut élevé dans nos séminaires diocésains, et que jusqu'aux dernières années de sa vie il parlait souvent et avec affection de ses premiers maîtres, et surtout de François Mazzucchelli, sous qui il avait étudié la rhétorique et appris à estimer le P. Segneri ; et qu'il professait une très-grande reconnaissance pour la Congrégation des Oblats, *toujours florissante*, disait-il, *en hommes fort esti-*

mables, desquels il proclamait avoir reçu de sages avis pour ses utiles et paisibles études. Je ne sais qui, de l'élève ou des maîtres, cette inviolable reconnaissance honore le plus.

Il eut ensuite, comme un plus large champ pour s'instruire sur la théologie et les sacrés canons, l'université de Pavie, où, toujours étranger à l'esprit de contestation et des vaines disputes, il ne s'appliqua uniquement qu'à la doctrine. Et comment il la comprenait, il est facile de le voir dans maints endroits de ses œuvres et des lettres pastorales écrites et publiées au nom de notre cardinal-archevêque, parmi lesquelles il suffit de citer celle qui parut à l'occasion de l'avènement de Pie VIII au pontificat, en 1829.

Après avoir achevé ses études à Pavie avec un grand succès, et avoir été reçu docteur en théologie, il fut ordonné prêtre le samedi saint 1787, par M^{sr} Renia, évêque d'Ispahan; puis, vers la fin de 1788, il fut nommé vicaire dans notre métropole; et c'est à partir de cette époque qu'il commença sa pénible et honorable carrière dans la direction des âmes.

C'était précisément en cette même année qu'avait été nommé curé de la métropole M. Joseph Rosales¹, homme illustre par sa naissance, et plus encore par ses rares qualités d'esprit et de cœur. C'était, en un mot, un de ces prêtres dont pouvait alors se glorifier l'Église de Milan, et que M^{sr} l'archevêque Visconti avait appelés près de lui, pour s'aider de leurs lumières et de leur coo-

¹ Savant, pieux, généreux avec ses confrères, qu'il recevait chez lui avec la plus grande affabilité, charitable envers les pauvres, auxquels il distribuait d'abondantes aumônes, M. Rosales, ayant accompagné M^{sr} Visconti à Pavie, où l'avait appelé Bonaparte pour apaiser les troubles séditieux qui s'y étaient élevés, fut tué dans cette ville d'un coup de pistolet, le 25 mai 1796.

pération, dans ces temps qui commençaient à devenir et qui furent plus tard si orageux pour la religion, à cause des événements politiques qui éclatèrent bientôt, et des délires du gouvernement républicain qui dura trois ans.

M. Rosales affectionnait particulièrement Raineri, et qui il remarquait une intelligence peu commune, accompagnée d'une singulière pureté de mœurs, d'une rare modestie, et d'un zèle ardent pour le bien des âmes. Ce fut lui qui l'encouragea souvent et vivement à écrire ses *Homélies sur les évangiles du dimanche*. Ces *Homélies* furent son premier ouvrage; il les écrivit toutes dans les premières années de sa carrière ecclésiastique, ne les retoucha plus, et depuis 1800, cessa même d'écrire dans ce genre d'éloquence. J'ai publié la plupart de ces *Homélies*, et, par respect pour la vérité, je dois avertir que çà et là j'ai retranché quelques saillies de jeunesse. Ces homélies, suivant fidèlement le texte évangélique qu'elles commentent pas à pas, réduites en outre à un point d'unité avec une admirable facilité et une grande justesse d'applications morales, et enfin écrites dans un style d'une clarté et d'une simplicité parfaites, sont, elles aussi, si je ne me trompe, un beau monument de cet heureux génie; et peut-être plus d'une pourra être méditée avec fruit par les jeunes ecclésiastiques qui voudront apprendre à bien expliquer non pas quelque passage isolé, mais toute la série des évangiles, en en tirant d'utiles applications pour la réforme des mœurs.

A cette époque, il écrivit aussi quelques *Sermons de charité*, qu'il prononça à Saint-Raphaël. J'en ai publié trois, en les faisant précéder d'un discours *sur le but de cette pieuse confrérie*, composé par le curé Mazzucchelli, dont il a été question plus haut, et retrouvé aussi parmi les papiers de Raineri, qui l'avait conservé comme un

précieux souvenir de son *cher mattre*. Je n'ai pu trouver aucun renseignement sur cette confrérie ; peut-être qu'à peine née, elle fut détruite par les événements politiques qui survinrent, et qu'elle ne fut point rétablie.

Les homélies et les sermons que Raineri écrivit dans sa jeunesse, nous fournissent une preuve certaine qu'il aurait parfaitement réussi dans le ministère de la prédication évangélique. En effet, il ne manquait ni de zèle pour le bien des âmes, ni d'une exemplaire pureté de vie, ni de la connaissance du cœur humain, ni de sensibilité, ni de solidité dans la doctrine, ni de chaleur dans la parole ; toutes qualités que je crois nécessaires à l'orateur sacré. Mais dès l'an 1800, ayant abandonné le genre des homélies, il s'appliqua exclusivement à l'unique étude du catéchisme, et ne l'interrompit qu'à la fin de sa vie, corrigeant sans relâche son travail, le développant, le polissant toutes les fois qu'il revenait sur les mêmes matières. Exemple rare, mais bien propre, non-seulement à faire rougir ceux qui, étant obligés par devoir de ministère de dispenser la doctrine évangélique, *accomplissent cette œuvre de Dieu négligemment*, mais encore à exciter l'ardeur pour l'étude, dans les années de l'expérience et de l'âge mur, chez ceux qui se bornent aux premiers travaux de la jeunesse, et qui dans chaque occasion nouvelle, répètent toujours du commencement à la fin leurs vieilles compositions.

Cependant, grâce à ces travaux incessants, son *Cours d'instructions familières* devint une œuvre vraiment recommandable et singulière, propre à lui créer une belle et durable réputation dans la postérité, à servir de guide et de modèle aux catéchistes, et même à rendre place dans toute famille chrétienne désireuse de posséder un livre solide sur la religion. Car on trouve dans cet ou-

vrage, réunis avec un accord parfait, l'abondance de la doctrine, l'ordre et la liaison des matières, la clarté des idées, la finesse du bon sens, et cette veine d'éloquence facile, douce et vive, qui s'insinue dans les esprits, les pénètre et les émeut. Non-seulement Raineri y embrasse et y expose avec ampleur les principaux dogmes; non-seulement il y résout avec une sage assurance les questions de théologie morale, mais il s'étend encore jusque dans le champ de la théologie ascétique, et termine chaque instruction par quelques pensées et quelques traits rapides, mais vifs, pénétrants, et parfaitement propres à porter les âmes au bien. Il avait coutume de dire que le catéchiste a plus de facilité que l'orateur pour déterminer et incliner aux œuvres vertueuses et saintes la volonté rétive des auditeurs; et que les courtes, mais vives exhortations, produisent plus d'effet, alors que l'esprit des auditeurs a été bien éclairé par les lumières des vérités évangéliques, exposées d'une manière simple et familière, comme le ferait un ami parlant à son ami, plutôt qu'avec le ton d'un orateur qui se livre aux déclamations et aux artifices de l'éloquence. Et ce qui prouve que Raineri avait raison, ce sont les émotions profondes qu'il produisit dans l'esprit de ses auditeurs, et qu'il produit encore dans celui de ses lecteurs, par ses pathétiques conclusions.

Je dois présenter ici au lecteur un autre exemple parfaitement digne de nos éloges et de notre imitation. Après avoir accompli les devoirs de son ministère, Raineri, pour se récréer utilement l'esprit, se livrait à l'étude de la littérature, non dans des ouvrages futiles et de pure curiosité, mais dans des auteurs graves et choisis. Il se plaisait surtout à lire les prosateurs et les poètes latins, même ceux du v^e siècle, dont ils réunit petit à petit les bonnes éditions, et qu'il montrait souvent avec

complaisance à ses amis, comme sa plus chère société, qui ne le laissait jamais seul ni oisif. Nourri de ces lectures fréquentes et réfléchies, il se perfectionna le goût, acquit un vif sentiment du beau, et parvint à écrire des lettres latines d'une manière fort élégante, alors que, par sa charge de chancelier archiépiscopal, il avait besoin d'écrire dans cette langue, ce qui lui arrivait souvent.

Cet amour de Raineri pour les belles-lettres, et surtout pour les lettres latines, je le rappelle volontiers à mes confrères dans le sacerdoce comme un exemple digne d'imitation.

Car il n'est rien en effet de beau et d'édifiant comme le spectacle d'un prêtre qui, modeste et ami de la retraite, étranger à toute pensée d'ambition, au lieu d'aller, pendant les heures consacrées au repos du corps et de l'esprit, promener son oisiveté dans les maisons des grands, se recueille dans la paix d'agréables et utiles études qui, tout en ornant son intelligence et en embellissant son esprit, le rendent toujours plus utile au prochain, et lui gagnent davantage l'estime et le respect de la société civile.

S'il y a jamais eu un temps où le clergé a dû se montrer savant et érudit, même dans les sciences profanes, c'est assurément le nôtre : cette vérité est évidente par elle-même pour quiconque considère l'état de notre époque.

Mais nous nous sommes assez longuement expliqué au sujet des études de Raineri ; disons maintenant quelques mots de ses qualités morales et religieuses. Et avant tout, je me plais à rappeler que, pouvant facilement obtenir richesses et dignités, il ne les rechercha jamais. En cela il fit paraître la grandeur de son âme, et donna un très-noble et très-rare exemple de modestie. Il eut pour

amis les hommes les plus remarquables de son temps ¹, qui recoururent souvent à ses conseils et à ses lumières. Vers la fin de 1811, il fut choisi pour seconder dans sa charge M^{sr} Gambarana, chancelier archiépiscopal, auquel il succéda en 1818. Etranger par caractère aux intrigues, il s'appliqua constamment à son devoir; seulement, toutes les fois que l'occasion s'en présenta, il favorisa le vrai mérite avec empressement et générosité.

Ses manières étaient ouvertes et franches, sa conversation piquante et vive. Mais il avait par-dessus tout un cœur droit, simple et bon; et il est étonnant que cet homme qui, dans la plupart de ses instructions, montre une si profonde connaissance du cœur humain, tint, dans la pratique, pour loyaux et sincères, tous ceux qui l'approchaient; cette confiante bonne foi, trompée souvent par la malice et l'hypocrisie, nous révèle toute la bonté de son cœur.

Raineri mena toujours une vie très-pure; il fut un prêtre exemplaire; mais les vertus qui brillèrent le plus en lui, furent le zèle pour le bien des âmes et la piété. Et, au sujet de cette dernière, je veux encore faire remarquer une chose qui paraîtra frivole aux hommes du progrès, mais qui servira à l'édification des bonnes âmes : c'est sa spéciale dévotion à Marie immaculée; aussi chaque année, le jour de sa fête, en parlait-il à son auditoire.

Après avoir vécu dans la pauvreté, Raineri mourut le 7 mai 1840, ne laissant d'autre héritage que ses chers

¹ On peut citer en particulier : M^{sr} Castelnovo, évêque de Côme; M^{sr} Zoppi, évêque de Massa, et le prêtre Louis Vittadini. Les deux premiers sont assez connus par ce qu'ils ont écrit et fait en faveur de l'Église. Quant au troisième, après avoir été professeur et recteur dans nos séminaires, il mourut prévôt à Corbetta, au diocèse de Milan, en 1825.

livres et ses manuscrits. Sa bibliothèque renfermait plus de deux mille volumes, judicieuse et patiente collection, dont la plus grande partie était composée d'excellents ouvrages sur les matières ecclésiastiques, et que complétaient les meilleurs classiques latins et italiens.

L'examen de ses papiers et quelques lettres de ses amis, qui nous sont restés comme par hasard, et le petit nombre des personnes auxquelles il fut intimement lié et qui lui ont survécu, ne m'ont pu fournir d'autres détails dignes d'être rapportés ici. Mais ceux-ci suffisent, je crois, pour transmettre à la postérité, au moins le souvenir de la vie laborieuse et modeste d'un homme si remarquable par sa science et sa vertu.

GIOVANNI DOZIO,

Prêtre.

COURS

D'INSTRUCTIONS FAMILIÈRES

INSTRUCTION PRÉLIMINAIRE

INTRODUCTION A LA DOCTRINE CHRÉTIENNE

La doctrine chrétienne, comme l'indique son nom, n'est autre chose qu'un abrégé, un sommaire de toutes les vérités que Notre-Seigneur Jésus-Christ nous a enseignées.

Pour comprendre ceci, il convient avant tout de supposer que, parmi les nombreuses religions qui existent dans le monde, il n'y en a qu'une seule de véritable, une seule qui honore vraiment Dieu de la manière dont il veut être honoré de nous. Mais ne pouvant connaître cette religion par la seule lumière naturelle, Dieu devait nous faire connaître le culte qu'il exige de nous ; aussi n'a-t-il pas manqué à cette obligation de sa Providence. Dès le commencement du monde et dans toute la suite

des siècles, il a daigné nous révéler ce corps, ce système de religion qui nous prescrit le culte que nous lui devons. Il l'a fait de différentes manières, nous dit saint Paul. Dans les premiers temps, en effet, il paria au peuple juif par l'intermédiaire de Moïse et des autres prophètes, qu'il envoyait de temps en temps et inspirait divinement : *Olim Deus loquens patribus in prophetis*. Mais, dans ces derniers temps, il a daigné nous parler par la bouche de son propre Fils, qui s'est incarné et est venu habiter et converser avec nous : *Novissime locutus est nobis in Filio*.

Il en est ainsi : Jésus-Christ, dit le concile de Trente, nous est venu du ciel afin d'être non-seulement notre Rédempteur, mais encore notre Maître, que nous devons écouter avec respect. Il ne pouvait même pas être notre Rédempteur sans être notre Maître; car en qualité de Rédempteur, il devait réparer le péché et les conséquences du péché, parmi lesquelles l'une des plus funestes est assurément notre profonde ignorance des choses les plus essentielles; et cette ignorance, notre Sauveur devait la dissiper par les lumières de sa céleste doctrine.

Le Père éternel, en effet, le déclare notre Maître, le jour de la Transfiguration, sur le mont Thabor, en l'environnant de majesté et de gloire, et en ordonnant à tous les hommes de prêter une oreille attentive à ses enseignements : *Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui : ipsum audite* ¹. Aussi fut-ce l'occupation de Jésus-Christ pendant les trois dernières années de sa vie, qu'il employa à prêcher dans les places publiques, dans le temple, dans les synagogues, allant de ville en ville, de village en village, comme le rapporte l'histoire évan-

¹ Hebr. I. 1. — ² Matth. XVII. 5.

gélique. Puis, lorsqu'il dut partir de ce monde, il fonda son Église, et lui donna des apôtres, des évangélistes et des docteurs, pour continuer sous lui cette fonction de l'enseignement, en transmettant fidèlement aux chrétiens les vérités qu'ils avaient reçues de lui.

Ces vérités, je les suppose toutes, pour le moment, certaines et incontestables, mais je les expliquerai en temps et lieu.

Done, j'en conclus que la doctrine chrétienne reconnaît Jésus-Christ pour son auteur, ou qu'elle est la doctrine de Jésus-Christ. Il est l'unique maître qui nous instruit, et les autres ne sont que des instruments dont il se sert pour nous communiquer cette instruction. Le but auquel tend cette doctrine est de nous faire connaître la fin sublime pour laquelle nous avons été créés, et en même temps de nous indiquer les moyens nécessaires pour l'atteindre.

Quant à notre *fin*, la doctrine chrétienne nous enseigne que nous ne pouvons trouver de vrai et solide bonheur hors de Dieu, que Dieu est le seul bien infini capable de nous contenter, que nous sommes faits pour lui, et destinés à jouir de lui et à le posséder éternellement.

Quant aux *moyens*, elle nous enseigne que le temps présent nous est donné pour gagner le ciel; et que l'unique moyen essentiellement nécessaire pour y arriver, c'est de nous unir à Dieu, pendant ce temps, par la pratique de la foi, de l'espérance et de la charité, en croyant avec une humble soumission d'esprit toutes les vérités qu'il lui a plu de nous révéler, en espérant en sa bonté et en lui demandant avec confiance les biens qu'il nous a promis, en l'aimant enfin de tout notre cœur et en observant fidèlement sa sainte loi. C'est en ces trois choses que consiste cette justice, cette sainteté qui doit nous

conduire au salut éternel. Mais cette justice, cette sainteté, nous ne pouvons pas nous la donner nous-mêmes; elle nous est conférée par Dieu, qui nous l'accorde miséricordieusement par les mérites de Jésus-Christ, lesquels nous sont appliqués par le moyen des sacrements et par la vertu de la prière.

Et c'est en effet en ces quatre parties principales que se divise communément la doctrine chrétienne

La première regarde les mystères et les vérités que nous devons croire par la *foi*, vérités et mystères qui sont renfermés dans le Symbole des apôtres, ordinairement appelé le *Credo*.

La deuxième traite des biens que nous devons attendre par l'*Espérance*, et demander par la prière; ils sont contenus dans l'*Oraison Dominicale*.

La troisième concerne les préceptes que nous devons observer par la *Charité*, et qui sont exposés dans les *Commandements* de Dieu et de l'Église.

La quatrième comprend les *Sacrements* que nous devons recevoir, et qui sont les moyens établis par Dieu pour créer en nous les habitudes surnaturelles de la foi, de l'espérance et de la charité. Ils sont aussi des canaux qui nous communiquent la grâce si nous ne l'avons pas, qui l'accroissent en nous si nous la possédons déjà, et qui nous la font retrouver si nous l'avons perdue : *Per quæ omnis justitia vel incipit, vel cœpta augetur, vel amissa recuperatur.* dit le concile de Trente.

Le peu que j'ai dit jusqu'ici doit faire comprendre clairement à chacun de vous l'excellence et la nécessité de la doctrine chrétienne, puisque, si nous considérons son objet, elle est la science du salut et de la vie éternelle : *Porro unum est necessarium.*

Si vous croyez qu'il vous soit très-important de vous instruire et de vous perfectionner en tout ce qui regarde

vosre profession particulière, quelle qu'elle soit, de légiste, de médecin, de négociant ou d'artiste, combien ne doit-il pas vous paraître encore plus important de bien apprendre la première de toutes les professions, celle qui est commune à tous les hommes, et de laquelle toutes les autres dépendent ! A quoi sert-il de bien connaître tout le reste, si l'on n'apprend pas avant tout à être chrétien et à vivre chrétiennement ?

Elles sont donc bien dignes de compassion, toutes ces personnes qui s'appliquent avec tant d'ardeur aux diverses branches des sciences humaines, et qui, au milieu de toutes leurs connaissances, vontrent une ignorance si honteuse pour tout ce qui regarde la religion et le christianisme. Je suis loin de désapprouver les autres études ; mais ce que je désapprouve et condamne hautement, c'est que la science des vérités les plus nécessaires, la science de la vertu et du salut, soit moins estimée que toutes les autres, et négligée à ce point qu'il n'est pas rare de trouver des personnes du commun, des artisans et même des femmes, qui, sur la religion, en savent beaucoup plus que certains hommes de lettres qui jouissent d'une grande réputation dans le monde.

Ceci doit vous faire sentir, chrétiens, la préférence et la priorité que vous devez donner à la science du salut. Et ne croyez pas que cette science soit une chose trop simple pour mériter une occupation sérieuse. — Nous savons déjà, me dira peut-être quelqu'un, le *Credo*, le *Pater*, le nombre des *Sacrements* ; que faut-il de plus ? — Il faut, vous répondrai-je, que vous ne vous contentiez pas d'en savoir la lettre, mais que vous en compreniez bien le sens. Il est vrai que toute la religion est renfermée dans ces trois ou quatre choses ; mais elle n'y est pas d'une manière suffisamment claire, et elle ne peut le devenir que par un travail et une étude qui vous dé-

veloppent, vous montrent ce qui est renfermé en abrégé dans ces courtes formules.

Il ne suffit donc pas que vous sachiez me réciter le *Credo*; il faut entrer dans l'esprit et dans la substance de chaque article, si vous voulez vous former une juste idée de ce que Dieu est en lui-même et de ses adorables perfections; de ce qu'il est en qualité de Créateur, de Rédempteur, de Sanctificateur, et de ce qu'il sera un jour comme rémunérateur et vengeur.

Plus on connaît à fond ces vérités, plus on les estime et plus on les aime; tandis que les ignorants blasphèment et tournent en dérision ce qu'ils ne connaissent pas, comme dit l'apôtre saint Jude : *Quæcumque ignorant, blasphemant.*

Pour ce qui est du Décalogue, vous voyez bien que chaque précepte s'exprime par très-peu de mots : adorer un seul Dieu — ne pas le nommer en vain — ne pas voler — ne pas faire de faux témoignage, etc. Mais sous l'écorce de ces paroles brèves et succinctes, que de devoirs ne nous impose-t-il pas d'une part, et de l'autre, que de fautes ne nous défend-il pas ! Il faut donc avoir une suffisante connaissance de la loi pour la pratiquer. Si l'on connaissait bien la multiplicité des devoirs prescrits par chaque précepte, comme aussi la multiplicité des fautes qui lui sont opposées, les confessions ne seraient pas aussi arides, aussi vides et aussi nulles que le sont ordinairement celles de ces pénitents qui ne savent de quoi s'accuser, bien qu'ils soient chargés de péchés, de sorte que, pour ainsi dire, ils éprouvent la disette au sein de l'abondance.

Peu importe que vous sachiez me réciter le *Notre Père*, si vous ne comprenez pas le sens de ces belles demandes que Jésus-Christ vous met dans la bouche; demandes qui renferment un trésor d'instructions, et qui,

bien comprises, procurent tant de lumières à l'intelligence et embrasent le cœur d'une si ardente charité.

Enfin, par rapport aux *Sacrements*, si vous ne voulez pas les profaner, il est d'une extrême importance de bien connaître et la nature des effets qu'ils produisent en nous, et la qualité des dispositions qu'ils exigent. Je ne ferai ici qu'une seule observation : peut-on avoir une idée plus étroite, plus fausse et plus étrange que celle qu'ont la plupart des chrétiens du sacrement le plus usité et le plus nécessaire, celui de notre réconciliation avec Dieu, ou de la confession ? Selon eux, ce sacrement ne consiste qu'en une pure cérémonie, où le cœur et les sentiments sont tout à fait étrangers, et qui ne produit jamais le moindre changement dans les habitudes de la vie.

Pour en finir brièvement, le petit catéchisme qu'on enseigne aux enfants donne une instruction suffisante pour cet âge ; mais pour les adultes, il faut quelque chose de plus. Ces premiers éléments sont comme la semence que l'on confie à la terre, non pour qu'elle reste toujours dans le même état, mais pour que plus tard elle se développe, croisse, et parvienne à une parfaite maturité. Ainsi, à mesure que l'âge avance et que le jugement se développe, nous devons aussi étendre notre instruction religieuse et nous y affermir, sans nous flatter si facilement d'en savoir assez.

Mais au lieu de cela, nous remarquons avec douleur tout le contraire dans la pratique : le plus grand nombre des adultes, en effet, rougissent d'assister aux instructions, et regardent cette occupation comme puérile et convenable seulement pour les enfants ; aussi en arrivent-ils à oublier même ces premiers éléments qu'ils ont appris dans leur enfance, et à n'avoir plus aucune idée de la religion. Les confesseurs croiraient certainement

manquer aux pénitents d'un certain rang et d'un certain âge en les interrogeant sur les points principaux, de sorte que, par un certain respect, ils s'en abstiennent; mais si parfois il leur arrive de le faire, ils les trouvent tout à fait ignorants et incapables d'absolution.

Oh! quelle profonde ignorance sur les choses de Dieu dans le christianisme! Combien qui vivent comme au hasard pour ce qui touche l'ordre religieux! Et tandis qu'ils en savent même trop relativement aux intérêts et aux affaires du monde, ils ignorent complètement les plus importants mystères de notre foi, ainsi que leurs obligations les plus graves et les plus essentielles. Ils ne savent pas former les actes les plus nécessaires au chrétien, les actes de foi, d'espérance et de charité; ils ne savent ce que c'est que la messe, l'incarnation, la grâce de Jésus-Christ, la rédemption, la malice et l'énormité du péché, et ils ignorent les moyens de l'éviter. Ils s'engagent quelquefois dans le mariage et se mettent ainsi à la tête d'une famille sans avoir la première teinture de christianisme. Souvent ils atteignent la fin de leur vie dans la plus complète ignorance; et les moments si précieux qu'il faudrait employer à tout autre chose, le prêtre qui les assiste est obligé de les consacrer à les instruire et à les catéchiser.

Il n'est pas rare aujourd'hui d'entendre des parents gémir sur les égarements de leurs enfants. Mais le plus souvent, n'est-ce pas à eux-mêmes qu'ils devraient s'en prendre, puisqu'ils les laissent dans l'ignorance et ne les instruisent pas de leurs devoirs? Lorsqu'ensuite arrivera l'âge où les passions se développent, et où l'exemple contagieux et la séduction des mauvaises compagnies ont tant d'influence sur eux, irez-vous leur parler de doctrine chrétienne, d'instructions et de catéchismes? Ils ont alors un intérêt positif à s'en tenir éloignés; ils dé-

testent tout ce qui pourrait les troubler dans le chemin du vice où ils sont déjà engagés. De cette façon, leur ignorance, qui n'était d'abord qu'un simple malheur imputable aux parents, devient ensuite pour eux une ignorance volontaire, criminelle et systématique, d'où il est impossible de les faire sortir. Telles sont, parents, les funestes et irréparables suites de vos premières négligences.

Un autre sujet de plainte générale, c'est la prodigieuse multiplication de tant d'individus dangereux qui troublent le repos et la tranquillité publique, escrocs, voleurs, assassins, mauvais sujets de toute sorte. Mais comment pourrait-il en être autrement? Ce sont pour la plupart des gens qui n'ont d'autre idée, qui ne connaissent d'autres besoins, d'autres intérêts, que ceux de la vie présente; des gens sans principes religieux, sans règle morale, sans remords de conscience. Avec de pareilles gens, chacun comprend que les lois humaines, les menaces et les châtimens sont inutiles; car toutes les fois qu'ils peuvent espérer d'échapper à la justice, il n'est pas de crime ni d'atrocité qu'ils ne soient disposés à commettre, se moquant audacieusement des lois, des prisons, des galères, de la mort même. N'en est-il pas ainsi?

En un mot, le Saint-Esprit, dans les divines Ecritures, attribue à l'ignorance des choses spirituelles et divines cet épouvantable débordement de péchés et de crimes qui inondent la terre : *Non est sententia Dei in terra*, nous dit-il par la bouche du prophète Osée; et c'est pourquoi *maledictum et mendacium et homicidium et furtum et adulterium inundaverunt* ¹. Je sais bien que notre intelligence peut être parfaitement éclairée, et malgré cela

¹ Os. IV. 2.

notre volonté et notre conduite mauvaises ; mais jamais notre volonté ne pourra être droite ni notre conduite régulière, si notre intelligence est aveugle. On peut encore parfois s'égarer avec des yeux sains et ouverts ; mais si l'on est aveugle, il est impossible qu'on ne se perde pas. Il y a de plus cette autre grande différence entre les uns et les autres : c'est que la perversité des mœurs, quand elle se trouve en opposition avec des lumières et des connaissances antérieures, permet toujours d'espérer un retour, un changement ; mais si à la corruption et au dérèglement de la conduite se joint l'ignorance, alors le mal est sans remède.

Toutes ces réflexions doivent vous convaincre suffisamment de l'importance et de la nécessité de vous bien affermir dans la connaissance des choses de la religion, de l'âme et du salut.

Pour vous, jeunes gens studieux qui m'écoutez, cultivez avec soin les différentes branches des études auxquelles vous êtes appliqués ; mais ne négligez jamais l'étude de la religion, qui est celle de la vraie sagesse, et dont vous ne devez par conséquent jamais rougir comme d'une chose minime et indigne de vous. Notre divine religion ne craint qu'une chose, l'ignorance. Aussi cette religion, bien comprise, vous sera un préservatif contre l'incrédulité qui domine dans le monde, et un rempart contre le vice ; elle sanctifiera vos études et les fera servir à votre éducation.

Quant à vous, âmes simples et bornées, qui n'avez pas d'autres moyens de vous instruire, assistez avec régularité aux instructions. Ceux qui savent lire peuvent s'instruire par la lecture de quelque livre ; mais pour vous, qui ne savez pas lire et qui peut-être ignorez les choses les plus essentielles, les instructions sont l'unique moyen qui vous reste pour les apprendre. Il y a donc ici

pour vous un devoir très-rigoureux, un devoir tel qu'il vous oblige sous peine de péché mortel, et même plus que le devoir d'entendre la messe les jours de fête.

Et vous, chefs de famille, pères et mères, souvenez-vous que par devoir d'état, vous devez être les principaux instituteurs et les premiers maîtres de vos familles. Mais comment pourrez-vous enseigner aux autres ce que vous ne savez pas? Instruisez-vous donc pour pouvoir enseigner. Mais le pis serait si, sans souci de votre devoir, vous négligiez d'envoyer vos enfants au catéchisme, les privant ainsi de toute instruction salutaire, puisqu'ils n'en recevraient ni de vous ni des autres. Ce que je dis des enfants peut aussi s'appliquer aux domestiques. Réglez les heures de leur travail de telle sorte qu'il leur reste du temps pour venir à l'église, s'il ne vous est pas possible de les faire instruire chez vous.

Enfin, je recommande généralement à tous l'assistance aux instructions chrétiennes. Si nous avons quelque estime pour la grâce très-singulière par laquelle Dieu, de préférence à tant d'autres, nous a appelés à la vraie religion et nous a rendus capables d'une éternelle félicité, ne la laissons pas infructueuse par notre faute; cela serait rendre notre damnation plus cruelle. Répondons avec empressement aux amoureux desseins de Dieu sur nous; et comme nous ne pouvons, sans le savoir, accomplir tout ce que Dieu exige de nous en matière de croyance et de conduite, que notre première coopération à ses desseins soit l'amour, le désir, l'avidité d'apprendre et de nous éclairer toujours de plus en plus dans les voies du salut, profitant avec empressement de ce moyen que Dieu nous a miséricordieusement préparé dans le sein de son Église.

TRAIT HISTORIQUE.

Il y a quelques années, dans une ville de province, un condamné à mort allait subir sa peine. Pendant le trajet de la prison à l'échafaud, son regard était resté farouche, et le prêtre qui l'accompagnait paraissait consterné. Arrivé au pied de l'échafaud, le coupable en monta les degrés sans faiblir et se dirigeait vers l'horrible instrument, lorsqu'il s'arrêta tout à coup. Il venait d'apercevoir sa mère, qui, frappée par la douleur d'une espèce de démence, s'était mêlée à la foule. Le condamné se tourna alors vers elle, et, élevant la voix, il s'écria : « Oh! c'est horrible de mourir à mon âge, jeune et fort comme je suis! mais c'est ma mère qui en est la cause. Venez, ma mère, approchez. Si quand j'étais enfant vous m'aviez instruit de mes devoirs; si lorsque mes passions, se développant avec l'âge, sont devenues furieuses, vous m'aviez imposé le frein de votre autorité et le frein plus fort des vérités religieuses, je ne serais pas à cette heure où je suis. Mais vous n'avez jamais eu pour moi qu'une tendresse mal entendue, vous ne m'avez jamais parlé de Dieu, de mon âme, des devoirs de la vie et des châtimens éternels réservés à ceux qui les foulent aux pieds, vous ne m'avez parlé que du monde présent, des lois humaines, des menaces et des châtimens de l'autorité publique, barrière fragile, parce que j'espérais pouvoir les éviter. Je ne l'ai pu, et je vais subir ma peine. Mais il en est une autre encore qui m'attend, car ce que vous ne m'avez pas dit lorsque cela aurait été utile. ce prêtre me l'a appris lorsqu'il n'en était plus temps. Je crois donc : Mais comme les démons, je crois sans espérer. Et vous, ma mère, qui êtes cause de cet épouvantable et irréparable malheur, je vous maudis, je vous maudis, je vous maudis! » La foule frémit d'horreur. Elle était venue chercher un spectacle, elle trouva une leçon. Leçon terrible! puisse-t-elle n'être point perdue pour nous!

DE LA FOI

INSTRUCTION PREMIÈRE

NÉCESSITÉ DE LA FOI

Après les réflexions générales que je vous ai dernièrement proposées sur la nature, l'importance et la nécessité de la doctrine chrétienne, je vais maintenant vous l'exposer en détail dans les diverses parties qui la composent.

Lorsqu'on veut élever un édifice, la première chose à faire est de lui donner de solides fondements; car si les fondements ne sont pas solides, l'édifice ne pourra être que mal assuré, vacillant, et il finira par s'écrouler. Or, je vous le demande : quel est le fondement sur lequel doit reposer tout l'édifice spirituel de notre sanctification et de notre salut? La *foi*, assurément; oui, chrétiens, la foi. C'est donc par cette vertu que je commence mes instructions.

La foi est un don de Dieu par lequel nous croyons fermement, comme révélées de lui, toutes les vérités qui nous sont proposées par l'Église. Cette courte définition

renferme beaucoup de choses, et des choses très-essentielles ; je m'en vais vous les développer et vous les expliquer chacune en particulier. Pour procéder avec ordre, il est nécessaire avant tout, de bien distinguer dans la foi l'*habitude* de l'*acte*. Je m'explique.

Quand nous avons reçu le saint baptême, Dieu a imprimé en nous, en même temps qu'il nous a communiqué la grâce sanctifiante et les dons du Saint-Esprit, l'habitude de la foi, de l'espérance et de la charité.

Que faut-il entendre par ces habitudes ? Ce sont, d'après les théologiens, certaines dispositions, certaines tendances et inclinations qui doivent nous faciliter les actes de ces vertus, lorsque nous aurons acquis l'usage de la raison. Car l'exercice de ces actes est tellement supérieur à nos forces, et d'un autre côté, tellement essentiel au chrétien, que pour nous donner les moyens de les pratiquer, le Seigneur, dès notre enfance, en a imprimé les habitudes dans notre âme. Me bornant ici à l'habitude de la foi, je dis :

C'est cette habitude qui, à proprement parler, nous fait chrétiens catholiques, et nous distingue non moins des infidèles que des hérétiques. Une fois que nous l'avons reçue, elle demeure en nous jusqu'à ce que nous la perdions par quelque acte formel d'infidélité. Pour cela, il n'est pas nécessaire de nier tous les articles de notre croyance ; il suffit d'en nier un seul, quel qu'il soit, pourvu que nous sachions que c'est un article enseigné par la sainte Église catholique romaine. Quand on a perdu l'habitude de la foi, on peut la recouvrer. Mais pour cela, il ne suffit pas d'abjurer l'erreur et de rentrer dans la vraie croyance : c'est une condition requise, mais non pas suffisante ; il faut de plus recevoir le sacrement de pénitence, ou en réalité, ou en désir avec la contrition parfaite : l'habitude de la foi n'est répandue

dans le cœur qu'en même temps que la grâce sanctifiante.

Par conséquent, si nous commençons par considérer cette habitude de la foi reçue avec la grâce baptismale, qui ne voit qu'elle est un pur don de Dieu, auquel nous n'avons aucune part? Oui, elle est un don tout à fait gratuit, un don particulier, extraordinaire, très-spécial, qui nous est accordé à nous autres catholiques, par une grâce et une miséricorde singulières, puisque nous l'avons reçue dans l'heureux instant de notre baptême, lorsque nous étions encore petits enfants, incapables de rien mériter; nous l'avons reçue par conséquent sans aucun mérite, sans effort, sans nulle coopération; nous l'avons reçue de préférence à tant d'autres qui sont nés et qui demeurent dans les ténèbres de l'erreur et de l'infidélité. Cette grâce devrait être pour nous un des plus puissants motifs de reconnaissance et de pieuse fidélité envers Dieu.

Jusqu'ici, nous avons parlé de l'habitude de la foi. Mais cette habitude suffit-elle pour notre salut? Non certainement. Elle suffit pour les enfants qui meurent avant d'avoir atteint l'âge de raison; mais pour nous, adultes, elle ne suffit pas; il faut de plus, de notre part, une parfaite et constante adhésion de notre esprit et de notre volonté aux vérités que Dieu nous a révélées. Car s'il a répandu en nous dès notre enfance l'habitude de la foi, c'est précisément afin qu'enrichis, éclairés et fortifiés par ce don, nous puissions, à l'âge de raison, croire fermement en lui. Or cette croyance est la foi que l'on appelle *actuelle*, c'est-à-dire la foi que, dans l'état présent de nos connaissances et de notre jugement, nous devons pratiquer, nourrir et cultiver; foi qui est aussi un don de Dieu, en tant qu'elle provient de sa grâce; mais don qui n'exclut cependant pas notre coopéra-

tion, en tant qu'elle doit provenir aussi de notre libre volonté.

Ces deux vérités nous sont expressément enseignées par le concile de Trente, lorsqu'en parlant de la foi, qui est la première des dispositions requises pour notre justification, il dit que nous, *divina gratia adjuti et excitati, libere movemur in Deum, credentes vera esse quæ divinitus revelata sunt*. Par ces paroles, il veut nous marquer que notre intelligence ne se détermine à croire que mue par notre volonté; mais que pareillement notre volonté ne soumet pas notre intelligence à la foi, si elle n'est elle-même mue et excitée par la grâce du Seigneur. Et la raison en est que les vérités de la foi, bien qu'incontestables en elles-mêmes, sont cependant de leur nature toujours obscures; jamais elles ne se présentent à nous avec cette clarté et cette évidence qui entraînent et subjuguent notre assentiment; autrement, croire serait un acte nécessaire de l'intelligence, non un acte libre, et par conséquent sans mérite, comme il l'est dans les démons qui croient par la force d'une entière conviction.

Donc, bien qu'il soit vrai que notre foi est raisonnable, et que nul ne peut la rejeter sans faute, il sera toujours vrai aussi que, pour croire, nous avons besoin de l'impulsion de la grâce divine qui incline doucement notre entendement et notre volonté, et c'est précisément cette motion, cette pieuse affection de foi que les théologiens appellent *pius credulitatis affectus*, qui est tout à fait essentielle à la foi, et à laquelle concourent conjointement, solidairement, et notre volonté comme fondement de tout mérite, et la grâce de Dieu comme principe de tout acte surnaturel.

Après ces observations préliminaires, qu'il était nécessaire de donner pour l'intelligence de ce qui nous reste

à dire, sachons que toutes les fois que l'on parle de la foi, c'est toujours de cette foi actuelle que l'on doit pratiquer en cette vie. Et sur cette matière il y a beaucoup de choses à examiner : sa nécessité ; les vérités que nous devons croire par la foi ; le motif pour lequel nous devons les croire ; la manière dont nous devons les croire ; les fondements de crédibilité sur lesquels repose notre foi ; l'obligation d'en faire des actes devant Dieu et de la professer devant les hommes par nos paroles non moins que par nos œuvres ; les péchés que l'on commet contre cette vertu, et enfin le moyen de la conserver et de l'accroître en nous : autant de points que je me propose de vous exposer successivement.

Avant tout, il faut nous bien convaincre de la *nécessité* de la foi. La foi est tellement nécessaire que, sans elle, personne ne peut se sauver. Pouvons-nous en effet nous sauver sans plaire à Dieu ? non ; donc nous ne pouvons pas nous sauver sans la foi, puisque l'Apôtre nous déclare formellement que sans elle on ne peut plaire à Dieu : *Sine fide, impossibile est placere Deo* ¹. La foi est le premier culte que Dieu exige de nous, le premier pas que nous devons faire pour nous approcher de lui : *Credere oportet accedentem ad Deum* ². Et conformément à cette doctrine, le concile de Trente nous dit que la foi est le principe, le fondement et la racine de notre justification : *Initium, fundamentum et radix*.

Mais il faut bien pénétrer la signification et la force de ces expressions. Que veut dire ceci, qu'il est impossible de plaire à Dieu sans la foi, et qu'elle est le fondement de toute justice et de toute sainteté ? Cela veut dire que la foi est la source première d'où proviennent la valeur, le prix, l'efficacité des bonnes œuvres ; et que par

¹ Hebr. XI. 6. — ² *Ibid.*

conséquent il n'y a et il ne peut y avoir d'œuvres vraiment bonnes, salutaires et méritoires pour la vie éternelle, si elles ne sont accompagnées de la foi et si elles ne procèdent de cette racine. De même, dit saint Jean Chrysostôme, qu'une petite pièce de monnaie qui ne porte pas l'effigie du prince, ne peut pas, quelque précieuse qu'elle soit en elle-même, avoir cours dans le commerce; ainsi une bonne œuvre, quelque honnête et louable qu'elle soit de sa nature, si elle n'est pas marquée de l'empreinte de la foi, n'a aucune valeur pour le salut. Aussi, faites tout le bien que vous voudrez, pratiquez tout ce qu'il y a de plus saint et de plus parfait; si votre foi n'est pas pure, vous construisez sans fondement et sur le sable, comme on dit; car, *sine fide, impossibile est placere Deo.*

Combien n'y a-t-il pas, en effet, parmi les gentils, les tures, les mahométans, et les différentes sectes protestantes séparées de nous, de personnes qui surpassent de beaucoup un grand nombre de catholiques par leur bonne foi dans les contrats, leur justice, leur charité, leur honnêteté, leur tempérance! Cependant que leur revient-il, dis-je, de tant de bonnes œuvres semées hors de la vraie foi? On ne peut, dit saint Augustin, les compter parmi les œuvres surnaturelles et méritoires pour la vie éternelle, parce qu'elles précèdent la foi et en sont dépourvues; car c'est par la foi que commence toute bonne œuvre : *Nemo computet bona opera sua ante fidem; ubi fides non erat, bonum opus non erat.*

Cela ne veut pas dire assurément que toutes les œuvres des infidèles soient des péchés, comme l'ont prétendu certains hérétiques justement condamnés par l'Église; non, la chose est bien différente. Si un infidèle, par la lumière naturelle de la raison, ou par un sentiment inné d'honnêteté, provenant l'un et l'autre de Dieu

qui les a gravés dans l'esprit et dans le cœur de l'homme ; si un infidèle, dis-je, remplit ses devoirs à l'égard de ses parents, s'il secourt généreusement le prochain dans ses besoins ; s'il évite les vols, les injustices, les fraudes, etc., on ne peut dire de lui, sans la plus monstrueuse absurdité, qu'en agissant ainsi, il pèche. Ces œuvres sont louables et moralement bonnes ; et, comme telles, elles ont été quelquefois récompensées de Dieu par des biens temporels, et Dieu ne récompense certainement pas le péché. Mais quelque bonne qu'elles soient moralement en elles-mêmes, elles ne le sont pas de cette bonté surnaturelle qui peut les rendre agréables à Dieu, dans l'ordre du salut ; car, je le répète avec saint Paul, *sine fide, impossibile est placere Deo*.

Comprenez-vous maintenant, chrétiens, combien est grande la nécessité de cette vertu ? Vous ne pouvez présumer de vous sauver sans le mérite des bonnes œuvres ; mais vos bonnes œuvres n'auront jamais aucun mérite devant Dieu sans la foi. Je ne dis pas que tout le mérite consiste uniquement dans la foi ; mais je dis que c'est par elle qu'il doit commencer, et que sans elle il manque dans son principe.

De là, concluez de nouveau quelle reconnaissance vous devez à Dieu, pour un pareil don, en vertu duquel si vous souffrez quelque chose, vous pouvez vous consoler par la pensée que vous ne souffrez pas en vain. Mais concluez-en surtout que vous devez apporter les plus grands soins pour conserver votre foi pure et intacte, puisque c'est d'elle que dépend tout le reste, et d'elle aussi que le symbole de saint Athanase dit : *Nisi quisque integram inviolatamque servaverit, absque dubio in æternum peribit*.

Cet avis est de la dernière importance, surtout en ces coups où l'affaiblissement de la foi est si général, et où

une multitude prodigieuse de chrétiens font même parade d'incrédulité, tournant en ridicule les ministres et les vérités de la religion, se moquant de ceux qui croient, et traitant tout de fanatisme, de faiblesse d'esprit et de superstition, toutes phrases qui leur tiennent lieu de profond savoir. Mais il ne faut pas s'étonner de cela, puisque dans leur conduite on ne voit jamais ombre de christianisme. L'éloignement de toute pratique religieuse et la scandaleuse corruption de leur vie justifient leur apostasie.

Une chose digne d'étonnement, c'est de voir des personnes qui donnent différentes marques de religieuse piété, et qui cependant se montrent très-peu fermes dans la foi. Il en est ainsi; et comme il y a beaucoup de chrétiens qui ont la foi sans les bonnes œuvres correspondantes, ainsi n'en manque-t-il pas qui ont les bonnes œuvres sans la foi. Tout le monde comprend très-bien ma première remarque; mais peut-être la seconde vous surprend-elle. — Comment, en effet, direz-vous, pratiquer les œuvres de la religion et du culte, sans la foi? visiter les églises, entendre la messe, s'approcher des sacrements, et ne pas avoir la foi? — Il en est cependant ainsi. Mais sur quel fondement s'appuie cette remarque? Je laisse de côté toutes ces personnes remarquables par leurs connaissances et leurs lumières, qui se passionnent pour certaines opinions erronées, contraires aux décisions de l'Église, la règle de foi établie par Dieu, et qui prétendent pouvoir, je ne sais comment, avoir en même temps la sainteté de vie sans la vraie orthodoxie, la bonté des œuvres sans la bonté de la foi. Pour ne parler que du commun des fidèles, je dis que ce qui m'autorise à penser mal de votre foi, c'est vous-mêmes, par certaines propositions mutilées qui vous échappent quelquefois sur certaines vérités, et spécialement sur celles qui re-

gardent la vie future. — Qui sait, entendez-vous dire à un très-grand nombre de personnes qui se vantent d'être chrétiennes et de pratiquer les œuvres du chistianisme, qui sait comment vont les choses dans l'autre vie? Personne n'en est jamais revenu pour nous l'apprendre; et autres choses semblables. — Ces discours sont la lumière qui me découvre les véritables sentiments de votre cœur, c'est-à-dire un fond secret d'incrédulité, ou pour le moins d'indécision et de doute, qui, pour l'effet, ne se distingue pas d'une véritable incrédulité; car une foi incertaine et hésitante n'est pas la foi que Dieu demande de nous; ce n'est même plus la foi, comme nous le verrons bientôt.

Oh! gardez-vous bien de vous faire illusion sur un point d'une si grande importance. Lorsqu'il s'agit de la foi, il s'agit du fondement et de la racine. Si le fondement fait défaut, le reste de l'édifice ne se soutient guère; si la racine est mauvaise et gâtée, les fruits qui en proviennent ne sauraient être bons. Voilà pourquoi le même saint Paul, qui nous disait tout à l'heure : *Sine fide impossibile est placere Deo*, nous exhorte et nous excite à nous bien examiner sur ce point, à sonder avec soin notre intérieur pour connaître quelle estime nous avons pour la foi, pour voir quelle est en nous la vivacité de cette vertu, et pour nous assurer si nous sommes fermes et inébranlables dans la vraie croyance : *Vosmetipsos tentate, si estis in fide*. — *Videte ne sit in aliquo vestrum cor ravinum incredulitatis* ¹. Autrement vous auriez beau prier, faire des aumônes, jeûner, pratiquer l'abstinence, fréquenter les sacrements, entendre la messe, vous acquitter de vos devoirs avec beaucoup d'application; tout cela vous donnerait sans doute de belles apparences

¹ Cor. XII. 6; Hebr. III. 12.

de justice et de vertu, mais tout cela serait rejeté de Dieu, qui découvre en vous un vice radical, le manque de la foi requise.

Donc, avant toute autre chose, conservez avec une sainte jalousie votre foi. Et pour exciter davantage votre ardeur, je vous ferai observer ici en finissant une chose très-remarquable : c'est que la foi, inviolablement conservée, deviendra pour vous un puissant motif d'espérer et d'obtenir miséricorde de Dieu à la fin de votre vie, lors même que cette vie aurait été quelque peu irrégulière et coupable.

Cette réflexion m'a été suggérée par les prières mêmes que l'Église récite auprès du lit de ses enfants mourants. Cette bonne mère, lorsqu'elle recommande l'âme à Dieu, par la bouche du prêtre qui l'assiste, dit au Seigneur : Vous savez, Dieu tout-puissant, que cette créature, qui vous appartient, par un effet de la fragilité et des misères humaines, a eu le malheur de vous offenser; mais si elle a péché contre vous, contre le Père, le Fils et le Saint-Esprit, souvenez-vous, Seigneur, qu'au milieu de ses égarements elle n'a jamais renoncé à la vraie foi, ni jamais cessé de croire en vous : *Licet enim peccaverit in Patrem et Filium et Spiritum Sanctum, tamen non negavit, sed credidit.* Souvenez-vous qu'elle a toujours eu du respect, de la vénération et du zèle pour votre religion, et que toujours elle l'a professée en vous adorant avec la vraie foi : *Et zelum Dei habuit, et Deum, qui fecit omnia, adoravit.*

Voilà, chrétiens, comment de l'intégrité de la foi fermement conservée en nous, l'Église tire un motif pour toucher le cœur de Dieu sur les fautes que nous avons commises. Prétend-elle par là que vous ne devez avoir d'autre inquiétude que de conserver votre foi, et que la possession de cette vertu doit vous encourager à vivre

mal, à persévérer dans le péché, et à négliger les œuvres du salut? Non, assurément; ce serait là une erreur très-pernicieuse, et bien éloignée de son intention. Elle veut seulement nous faire connaître l'excellence et le mérite de la foi, et nous apprendre que si cette vertu sans les œuvres ne suffit pas pour nous procurer le salut, elle peut quelquefois suffire pour nous obtenir de Dieu la grâce de la contrition.

Mais quelles sont les vérités, quels sont les articles qu'en notre qualité de chrétiens catholiques nous devons croire par la foi, c'est un autre point que je renvoie à notre prochaine instruction.

TRAIT HISTORIQUE.

L'illustre empereur Napoléon I^{er} ne perdit jamais la foi. Il n'était ni haineux, ni cruel. Sa politique, ou ce qu'il croyait être sa raison d'état, a pu seule le conduire à quelques faits dignes de ces détestables successeurs de César, qui abusèrent si horriblement du pouvoir. Élevé dans les meilleures doctrines de cette religion sainte, Napoléon ne les oublia jamais entièrement. Il a dit souvent, même dans ses plus grands succès, que le jour le plus heureux de sa vie était celui de sa première communion; qu'il se rappellerait toujours l'aspect de cette cathédrale d'Ajaccio, où il s'était prosterné devant Dieu avec tant de foi et d'humilité. Si, au milieu des agitations de la guerre et de la politique, il pratiqua peu les devoirs de la religion, du moins il la respecta et la protégea, même dans le temps où il persécutait le saint-siège; et jamais on ne le vit se déshonorer par des blasphèmes, par les stupides dénégations du parti révolutionnaire. A Sainte-Hélène, il finit par revenir sincèrement aux principes de son éducation première: ce fut la consolation de ses derniers moments. Et qu'on ne pense pas qu'il en soit venu là par suite des faiblesses, des terreurs d'un moribond; il s'en était occupé sé-

rieusement en pleine santé, dès son arrivée dans cette île, où son plus grand chagrin fut de ne trouver ni églises ni prêtres. Il brava, pour en faire venir, pour les soutenir dans l'exercice de leur saint ministère, les contrariétés, les injures même de ses entours, et resté presque seul au milieu de ce débordement d'impiété, il mourut en véritable martyr, et d'une manière aussi exemplaire, aussi chrétienne peut-être qu'aucun des rois que l'on puisse citer.

(Vie de Napoléon, par Michaud).

II. INSTRUCTION

OBJET DE LA FOI

Après avoir suffisamment démontré la nécessité de la foi, de cette vertu fondamentale du chrétien, qui est la première pierre de notre édifice spirituel, voyons maintenant quelles sont les vérités que nous devons croire.

L'objet de notre foi, c'est ce qui nous est proposé par l'Église comme révélé de Dieu. Remarquez bien que je ne dis pas simplement, ce qui nous est révélé de Dieu, bien que la révélation divine, comme nous le verrons plus tard, soit le motif formel sur lequel s'appuie notre foi; mais je dis : *ce que l'Église nous propose comme révélé de Dieu*, pour vous faire bien comprendre que le canal, l'organe, le moyen ordinaire dont le Seigneur se sert pour nous faire connaître les vérités qu'il a révélées, c'est le vivant enseignement de l'Église qu'il a fondée et qu'il assiste constamment pour nous diriger sûrement dans la foi.

Et ici, admirons d'abord la sagesse de Dieu dans le choix d'un pareil moyen, le plus facile, le plus simple, et le plus à la portée de tout le monde.

Le Seigneur, absolument parlant, aurait en effet pu nous instruire immédiatement lui-même par une révélation intérieure; mais c'eût été multiplier les miracles sans nécessité, et ensuite donner lieu à mille erreurs absurdes et à mille illusions qui en eussent été la conséquence inévitable, si chacun avait pu débiter ses lumières et ses révélations particulières. Je sais que quelquefois Dieu s'est spécialement communiqué à certaines âmes privilégiées; mais ce fût toujours là un trait de bonté extraordinaire que nous ne devons pas présumer pour nous. Il nous aide intérieurement à croire; mais, dans la voie ordinaire, les vérités à croire doivent nous être proposées par un maître extérieur: *Fides ex auditu*, dit saint Paul.

Voilà pourquoi Jésus-Christ, voulant soumettre le monde à sa foi, ordonna aux apôtres de se disperser partout pour prêcher l'Évangile: *Euntes prædicate Evangelium omni creaturæ*. Bien plus encore: Jésus-Christ convertit miraculeusement, sur le chemin de Damas, Saul, persécuteur des chrétiens; mais il ne l'instruit pas lui-même, il lui enjoint d'aller se faire instruire par le prêtre Ananie. De même, après avoir converti le centurion Corneille, il lui ordonna aussi d'aller trouver saint Pierre pour se faire instruire: *Fides ex auditu*. C'est ainsi que, pour l'instruction qui nous est nécessaire, Dieu nous renvoie à l'enseignement de son Église et de ses ministres.

— Mais au moins, me dira peut-être quelqu'un de vous, le Seigneur nous ayant laissé les divines Écritures qui renferment sa parole infaillible et le dépôt des vérités qu'il a révélées, ne pouvait-il pas nous y renvoyer? — Hélas! que dites-vous? Qui ne voit qu'un pareil

moyen aurait été impraticable pour la plus grande partie des hommes, puisque le monde, pour les trois quarts au moins, est composé de personnes ignorantes et bornées? Et puis, même parmi les personnes instruites, qui peut se flatter de bien entendre l'Écriture, sans péril d'erreur? Supposons qu'il n'y eût pour nous d'autre règle de foi que les divines Écritures; qu'arriverait-il? Comme elles sont remplies de sens profonds et mystérieux, et par conséquent très-difficiles à comprendre, l'un les entendrait dans un sens, l'autre dans un sens opposé; celui-ci croirait une chose, celui-là en croirait une autre; il se formerait autant de religions qu'il y a de têtes, et toutes opposées et contraires; en un mot, il en résulterait un chaos, une confusion, une véritable Babylone.

Les protestants nous en fournissent un exemple palpable, eux qui, précisément pour ne vouloir d'autre règle de foi que la sainte Écriture, interprétée par chacun selon son propre sentiment, se sont partagées en cent erreurs et en cent sectes, sans pouvoir jamais trouver un solide point d'union et de ralliement. Aussi, vivement effrayés et épouvantés eux-mêmes de voir chaque jour tant d'opinions diverses et de disputes interminables, ils furent obligés de revenir à la voie d'autorité, en prescrivant la soumission et l'obéissance aux décisions de leurs synodes; avouant ainsi par le fait le tort qu'ils avaient eu de se soustraire à l'autorité de l'Église, et en même temps leur folie de substituer à ce tribunal divin et infaillible d'autres tribunaux sans valeur et sans autorité. La divine Écriture ne peut donc être la règle immédiate de notre croyance.

Mais ce que je dis de la sainte Écriture doit à plus forte raison s'appliquer à cette autre règle que les théologiens appellent la *Tradition*, et qui est le résultat du

témoignage constant et perpétuel des saints Pères, des conciles et des fidèles. Passant par tant de canaux divers, il est beaucoup plus difficile encore de pouvoir la saisir et la déterminer.

Or, le Seigneur n'a pas voulu nous jeter dans d'aussi grands embarras. Il a fait les choses à sa manière, à la manière d'un Dieu souverainement sage qu'il est. Les choses de la foi ne pouvant dépendre ni des révélations particulières, ni de l'interprétation privée et du jugement de chacun, il les a fait dépendre de l'enseignement vivant et perpétuel de l'Église, destinée par lui pour les proposer sans péril d'erreur et d'illusion. Et comme les princes de la terre, en donnant à leurs sujets le code des lois, n'en abandonnent pas l'interprétation au caprice de chacun, mais établissent toujours un tribunal permanent pour les expliquer et les appliquer aux cas particuliers; enfin comme chacun doit s'en tenir irrévocablement aux décisions de ce tribunal, bien qu'il ne soit pas infallible : ainsi Dieu a établi l'Église dépositaire et gardienne de ses divines Écritures et de la Tradition; il lui a donné l'infaillibilité pour en interpréter le vrai sens, et nous enseigner, avec certitude, les mystères et les vérités qu'il a révélés. En conséquence, il veut que nous nous en rapportions à son enseignement pour tout ce qui concerne la foi, afin d'être tous unis dans une même croyance, sous peine, si nous refusons de l'écouter, d'être regardés comme des païens et des publicains : *Si Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus et publicanus* ¹.

Nous devons donc assurément croire tout ce que Dieu a révélé, mais il n'appartient qu'à l'Église de le fixer et de le déterminer; c'est pour cela que nous disons qu'il

¹ Matth. XVIII. 17.

faut croire tout ce que nous propose l'Église comme révélé de Dieu, parce que sans l'enseignement et l'interprétation de l'Église, la révélation divine serait trop obscure pour nous, et par conséquent nous deviendrait inutile.

Après avoir établi cette doctrine qui constitue la nature et l'essence de la foi chrétienne, je reviens maintenant au sujet principal que je me suis proposé. Nous disons donc que toutes les vérités que l'Église nous enseigne sont l'objet de notre croyance. Que ces vérités soient claires, manifestes, adaptées à notre intelligence, ou qu'elles soient obscures, mystérieuses, incompréhensibles; que ce soient des vérités spéculatives qui regardent l'intelligence, ou des vérités pratiques qui regardent la conduite : de quelque nature qu'elles soient, nous devons les croire toutes sans en excepter aucune.

Je dis *sans en excepter aucune* ; autrement, il faudrait aussi compter parmi les fidèles, les juifs et les hérétiques, puisqu'ils sont d'accord avec nous sur beaucoup d'articles, et qu'ils croient beaucoup de vérités que nous, catholiques, croyons aussi. Malgré tout cela cependant, la vraie foi leur manque, parce qu'ils ne croient pas toutes les vérités révélées.

Et la raison de ceci découle clairement de ce que je viens de dire. Pour que la foi soit vraie, elle doit être appuyée sur la règle établie par Dieu, qui est l'Église ; mais si vous ne croyez pas tous les articles qu'elle propose, vous ne tenez plus à cette règle infallible, qui vous les propose tous également ; et en croyant ce qui vous plaît, comme en rejetant ce qui vous déplaît, vous prenez votre caprice et votre volonté pour règle de votre croyance ; par conséquent, vous n'avez pas la vraie foi, pas même sur les points que vous faites profession de croire. D'où il faut conclure que pour détruire la foi,

Il est indifférent de ne rejeter qu'un seul article ou de les rejeter tous; car elle est nécessairement une et indivisible.

Mais quelle sorte de croyance devons-nous aux vérités qui nous sont proposées par l'Église? Je m'explique : est-il nécessaire, pour les croire, que vous les connaissiez et les croyiez toutes distinctement et séparément, ou bien suffit-il de les croire en général et en masse sur la foi de l'Église? Ni l'un ni l'autre, vous répondrai-je. D'un côté, on n'exige pas de nous une connaissance distincte et expresse de toutes les vérités reconnues et définies par l'Église. Une telle connaissance est moralement impossible au plus grand nombre des fidèles, et n'est point d'ailleurs nécessaire au salut. Dieu n'exige pas de vous que vous soyez des docteurs et des théologiens consommés, mais que vous soyez de bons chrétiens; et vous pouvez être de bons chrétiens sans connaître toutes les vérités professées par l'Église.

Mais autre chose est que vous ne soyez pas obligés à les connaître toutes, et autre chose que vous puissiez les ignorer toutes, ou au moins vous borner à les croire toutes implicitement, comme étant renfermées dans la foi de l'Église. Cela est bien différent. La croyance expresse et distincte à certaines vérités déterminées a toujours été nécessaire au chrétien.

Il y en a qu'il faut savoir de *nécessité de moyen*, comme disent les théologiens, et d'autres de *nécessité de précepte*. Par *nécessité de moyen*, on entend une nécessité si absolue et si rigoureuse, que l'ignorance de ces vérités, même involontaire et non coupable, nous rend le salut impossible.

Tels sont les principaux mystères de notre sainte religion. Vous devez donc croire expressément qu'il y a un Dieu, et que ce Dieu récompense les bons et punit

les méchants. C'est ce que nous atteste saint Paul, qui, après nous avoir dit : *Sine fide impossibile est placere Deo*, ajoute immédiatement : *Credere oportet accedentem ad Deum quia est, et inquirentibus se remunerator sit*. C'est-à-dire, que nous devons croire que non-seulement il y a un Dieu, mais encore que ce Dieu récompense généreusement ceux qui l'adorent et le recherchent. De plus, depuis la promulgation de l'Évangile, il a toujours été nécessaire de croire expressément le mystère de la très-sainte Trinité, c'est-à-dire le mystère d'un Dieu unique, subsistant en trois personnes distinctes et égales, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, enfin, l'incarnation, la passion et la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ, **vrai Dieu et vrai homme, notre rédempteur et notre réparateur.**

Il n'y a pas d'ignorance qui excuse de la foi expresse en ces mystères, qu'elle soit volontaire ou involontaire, vincible ou invincible, parce que cette foi est aussi absolument requise pour le salut que le baptême lui-même. Le cardinal Bellarmin en donne une raison très-concluante : pour se sauver, dit-il, un adulte doit au moins connaître son premier principe et sa fin dernière, comme aussi le moyen d'atteindre cette fin. Or, le mystère d'un Dieu unique rémunérateur nous fait connaître notre premier principe et notre fin dernière; le mystère d'un Dieu fait homme et mort pour nous, nous enseigne le moyen unique et indispensable pour l'atteindre; enfin le mystère de la Trinité est inséparable de celui de l'Incarnation. Tout cela est renfermé dans ces paroles de Jésus-Christ lui-même : *Hæc est vita æterna, ut cognoscant te solum Deum verum, et quem misisti Jesum-Christum* ¹. Dieu est le dernier et souverain bien de l'homme;

¹ Joan. XVII. 3.

et Jésus-Christ est l'unique moyen pour arriver à posséder Dieu : *Nemo venit ad Patrem nisi per me* ¹.

Telle et si importante est la nécessité de ces connaissances, que l'Église déclare incapables d'absolution les pénitents qui ignorent ces vérités essentielles. D'où vous devez conclure que vous seriez dans un état de damnation, si, les ignorant, vous ne travailliez pas aussitôt à les apprendre. Et ce ne serait pas vous excuser de dire que vous les avez connues autrefois, mais que le temps vous les a fait oublier. Car il ne suffit pas de les avoir connues, il faut toujours les connaître présentement; et si la mort vous surprenait dans un tel état d'ignorance, cette ignorance seule, sans autre péché, suffirait pour vous perdre éternellement.

Parents chrétiens, voyez donc, d'après tout ce que je viens de vous dire, quel zèle vous devez avoir pour enseigner de bonne heure à vos enfants ces vérités essentielles. Aussitôt qu'ils commencent à donner des signes de raison, apprenez-leur à connaître ce Dieu qui les a créés, qui les protège et les conserve, et dont vous n'êtes que les instruments; enseignez-leur, par le moyen du signe de la croix, l'unité de Dieu et de la trinité des Personnes; montrez-leur, sous vos pieds, l'enfer où sont punis les méchants, et en haut, le paradis où les bons sont récompensés; enfin, en plaçant sous leurs yeux l'image sensible du crucifix, vous ferez pénétrer dans leur esprit la connaissance du divin Sauveur.

On doit instruire les enfants de ces vérités plutôt trop tôt que trop tard, afin de ne pas exposer leur salut. Car n'est-il pas vrai que du moment où ils ont atteint l'âge d'un suffisant discernement, ils sont obligés de connaître ces vérités sous peine de damnation? Mais comme on ne

¹ Joan. XIV. 6.

peut fixer avec une certitude absolue cet âge, qui arrive un peu plus tôt chez les uns, un peu plus tard chez les autres, on ne peut pas non plus fixer avec précision le moment où commence pour eux une obligation si importante. Il faut donc anticiper l'instruction nécessaire, parce que, quand il n'est question de rien moins que du salut éternel, on doit prendre le parti le plus sûr; et le parti le plus sûr ici, e'est l'anticipation.

Et pour vous convaincre encore mieux de cette vérité, je vais vous présenter un cas pratique très-fréquent. Il arrive bien souvent que nous autres, prêtres, sommes appelés pour assister ces enfants atteints d'une maladie grave, précisément à cet âge douteux et incertain, c'est-à-dire entre six et huit ans. Or, c'est là un grand embarras pour nous; car d'un côté, ils ne sont pas, dans cet état, capables de recevoir l'instruction ordinaire; le plus souvent même, il n'est pas possible de leur faire prononcer une parole; et d'un autre côté, ils pourraient avoir été capables de fautes graves; on ne peut donc les laisser partir de ce monde sans leur accorder les secours spirituels. Que faut-il faire en pareille circonstance? Il ne reste d'autre parti que de les absoudre sous condition. C'est bien : mais vous savez que ce sacrement ainsi administré est nul, c'est-à-dire sans valeur, s'ils ignorent les choses essentielles; d'autant plus que dans cette ignorance ils ne peuvent avoir les dispositions requises pour recevoir un sacrement, quel qu'il soit. Les voilà donc exposés, s'ils meurent, à être éternellement damnés, dans le cas où une telle ignorance a été accompagnée d'une malice suffisante pour commettre un péché mortel.

Comprenez-vous à présent l'importance de les instruire de bonne heure? Quel mal y a-t-il d'ailleurs à anticiper l'instruction, puisque dans tous les cas elle leur sera toujours avantageuse? Ou ils sont capables de com-

prendre les vérités surnaturelles, ou ils ne le sont pas. S'ils en sont incapables, votre peine ne sera pas perdue pour cela, parce qu'en leur imprimant dans l'esprit ces vérités, même seulement matériellement, ils leur attacheront facilement ensuite, avec l'âge, un sens, en entrant peu à peu dans la signification et dans l'esprit des choses qu'ils avaient d'abord apprises d'une manière purement machinale. Et s'ils en sont vraiment capables, vous leur éviterez, à eux, le péril possible de se damner, et vous vous déchargerez vous-mêmes d'une terrible responsabilité.

Outre les mystères déjà énumérés qu'il faut savoir de *nécessité de moyen*, tout chrétien est tenu de savoir de *nécessité de précepte* tous les articles du Symbole, au moins quant à la substance; la doctrine relative à la réception fructueuse des sacrements, de ceux au moins que l'on doit recevoir; les Commandements de Dieu et de l'Église; l'Oraison dominicale, et les actes des vertus théologiques de foi, d'espérance et de charité, et enfin celui de contrition.

Pour ces choses, qui sont seulement de *nécessité de précepte*, l'ignorance invincible excuse. L'ignorance invincible est celle qui naît ou de l'incapacité où se trouve un homme tellement borné qu'il ne peut les apprendre; ou de l'impossibilité où se trouve une personne pour les lui enseigner. On ne peut excuser d'une faute grave l'ignorance volontaire; or, l'ignorance est volontaire quand on néglige les moyens que l'on a de s'instruire.

Vous connaissez maintenant les choses qu'il faut savoir de *nécessité de moyen* et de *nécessité de précepte*, je viens de vous les expliquer. Pourvu que vous soyez bien instruits de ces articles, il vous suffira, pour le reste, d'être disposé à croire en général tout ce que croit la sainte Église.

Mais pour faire un acte de foi, il ne suffit pas de croire en général ni en particulier les choses révélées; il faut de plus les croire pour le motif qui constitue notre foi et en fait une vertu surnaturelle. Quel est le motif sur lequel nous devons appuyer notre foi, et quels sont les caractères qu'elle doit avoir, c'est ce que nous verrons dans la prochaine instruction.

TRAIT HISTORIQUE

Les manichéens étaient des hérétiques qui admettaient deux principes, deux dieux auteurs de toutes choses : l'un du bien, qui est Dieu; l'autre du mal, qui est le démon. Ils n'oublièrent rien pour leur parti. Un catholique, qui s'impatientait contre les mouches qui ne cessaient de l'importuner, reçut la visite d'un manichéen auquel il conta l'incommodité qu'il en recevait, et les mouvements d'impatience que cela lui causait. Le manichéen crut avoir trouvé une occasion favorable de lui insinuer son erreur. « Qui, croyez-vous, lui dit-il, a créé les mouches? » Le catholique, qui les trouvait si incommodes, n'osa pas répondre : « Dieu. » — Mais si ce n'est pas Dieu qui les a faites, qui est-ce donc? L'autre répondit qu'il croyait que c'était le démon. Le manichéen presse de nouveau et dit : « Mais si c'est le démon qui a fait les mouches, les abeilles, qui sont un peu plus grosses, qui les a faites? » Le catholique, qui venait de dire que ce n'était pas Dieu qui avait fait les mouches, n'osa pas dire qu'il eût créé les abeilles. Le manichéen insiste; de l'abeille il passe à la sauterelle, de la sauterelle au lézard, du lézard au moineau, du moineau à l'aigle, de l'aigle au mouton, de là au bœuf, puis à l'éléphant, enfin à l'homme même, et persuade ainsi à ce catholique que Dieu n'avait pas créé l'homme; le conduisant pas à pas d'erreur en erreur, et d'abîme en abîme (*Tiré de saint Augustin*).

Je vous l'ai dit; il faut croire toutes les vérités, car dans la foi tout s'enchaîne : nier un seul article du symbole, c'est nier implicitement le *Credo* tout entier.

III. INSTRUCTION

MOTIFS ET CARACTÈRES DE LA FOI

Je vous ai parlé, la dernière fois, de l'objet matériel de notre foi, c'est-à-dire des choses que nous devons croire par la foi, tant en général qu'en particulier, tant de nécessité de moyen que de nécessité de précepte. Mais pour bien croire, il ne suffit pas d'adhérer à tous les articles de la manière indiquée; il faut encore y adhérer pour le motif qui seul peut rendre notre foi *surnaturelle* et *divine*. Comme il ne nous servirait de rien de nous repentir de nos péchés si notre douleur n'était excitée par le motif qui doit la produire, ainsi ne nous sert-il de rien de croire tous les articles de la foi, si notre croyance n'est fondée sur le motif qui doit nous porter à croire. Comme c'est le motif principalement qui donne de la valeur à notre contrition, c'est aussi le motif qui doit donner de la valeur à notre foi. Voyons donc pourquoi nous devons croire, et ainsi nous parviendrons facilement à connaître les *caractères* et les *qualités* que doit avoir notre foi.

Le seul motif sur lequel doit reposer notre croyance, c'est Dieu, sa divine parole, sa divine autorité; c'est-à-dire que nous ne devons pas croire pour autre chose, sinon parce que Dieu l'a dit et qu'il l'a révélé, comme s'exprime l'acte de foi que l'on enseigne au catéchisme. Ce motif est celui qui fait de notre foi une vertu théologique, surnaturelle et divine; parce qu'en obligeant notre

intelligence à croire, sur la seule parole de Dieu, des choses très-obscurcs et incompréhensibles, nous le reconnaissons par là pour ce qu'il est, c'est-à-dire pour un Dieu d'une infinie véracité, qui ne peut nous tromper; et dans cet hommage que nous rendons à sa suprême et infaillible vérité, consiste une partie principale du culte que nous lui devons.

Si au contraire nous croyons pour tout autre motif, sans aucun rapport à Dieu et à sa divine parole, notre croyance n'est plus la foi; elle n'est au plus qu'une foi *humaine* et toute *naturelle*, qui n'honore nullement Dieu. Croire parce qu'on veut croire, c'est caprice; croire une chose parce qu'elle nous a été enseignée, c'est préjugé d'éducation; croire parce que les autres croient, c'est une foi humaine. Toutes ces espèces de foi ne glorifient d'aucune façon le Seigneur, puisqu'il n'y entre pour rien. Mais il se tient très-honoré, quand nous lui disons: Sur votre divine parole, je crois que vous êtes un seul Dieu en trois personnes; que vous vous êtes incarné et fait homme pour nous; que dans le sacrement de l'autel vous êtes présent avec tous les trésors de votre divinité et de votre humanité très-sainte, etc. J'avoue que ces vérités sont pour moi complètement incompréhensibles; mais vous les avez révélées, et cela me suffit: *Scio cui credidi et certus sum* ¹.

Retenons donc bien que le motif pour lequel nous devons croire les vérités qui sont enseignées par l'Église, ce n'est pas parce que nous sommes nés dans son sein, ni parce que nous avons été nourris de son lait, ni à cause des prédications des curés, des exhortations des confesseurs, de l'enseignement des prêtres, mais uniquement parce que Dieu les a révélées à sa sainte Église.

¹ II Tim. I. 12

et par elle à nous-mêmes. Pour nous faire connaître les vérités à croire, Dieu se sert, comme nous l'avons dit, de la sainte Église, et l'Église se sert de ses ministres, évêques, pasteurs, prêtres; mais notre croyance doit se reposer finalement en Dieu, qui est la vérité première et essentielle.

Si donc le seul motif de croire est la parole et le témoignage de Dieu, il nous est facile de connaître de quelle manière nous devons croire. Quelle croyance devons-nous avoir en un Dieu qui parle? Une croyance, répond saint Augustin, qui soit digne de lui, *credulitas digna Deo*, digne de cette infinie sagesse et de cette parfaite véracité qui nous préservent de toute erreur. Or, pour être telle, notre foi doit avoir indispensablement ces deux caractères : elle doit être *ferme* et *aveugle*. Comprenez-les bien.

En premier lieu, elle doit être *ferme*, et exclure tout doute et toute hésitation. Dites-moi un peu : si quelqu'un vient vous raconter une chose, vous le croyez plus ou moins selon que vous êtes plus ou moins certain qu'il est bien informé et qu'il ne se trompe pas, et que d'ailleurs il est honnête homme, sincère, incapable de vouloir vous tromper; ainsi votre foi est toujours plus ou moins grande selon les qualités du témoignage. Cela posé, comme Dieu, sur le témoignage de qui nous nous appuyons pour croire, est d'une sagesse et d'une véracité infinies, ainsi notre foi, pour être digne de lui, devrait être infinie, si cela était possible. Tout au moins devons-nous croire avec cette certitude qui exclut tout doute et toute hésitation volontaires; avec cette certitude qui nous fait regarder les choses de la foi comme plus certaines et plus indubitables que celles que nous connaissons par l'évidence, que nous voyons de nos yeux, que nous touchons de nos mains; avec une certitude

telle que ni la force des raisons, ni les menaces des tourments, ni la vue de la mort même, ne soit capable de nous ébranler. Quel que soit votre assentiment, s'il ne s'élève pas à ce degré de solidité et d'immobilité, il est défectueux, injurieux à Dieu, destructif de la foi.

C'est là un point fort important, et que je vous prie de bien remarquer, car c'est un point contre lequel on pèche très-facilement. Pour l'ordinaire, on ne va pas jusqu'à nier ouvertement les articles de la foi; on s'en ferait un grand scrupule, comme d'un péché évidemment grave; mais douter, hésiter, chanceler, croire en quelque sorte à moitié, oh! c'est là une chose qui n'est pas rare, et dont on ne rougit guère ordinairement. Sachez cependant qu'en matière de foi, le doute et la négation sont une même chose.

Je veux dire le *doute volontaire*, et je m'explique. Il peut arriver, et il arrive en effet quelquefois que vous ne sentez pas en vous cette fermeté de foi que vous voudriez avoir, et que, même contre votre volonté, vous êtes assaillis, attaqués par des obscurités, des doutes et des difficultés qui d'ailleurs vous peinent et vous affligent. Jusque-là, il n'y a ni mal ni péché. Ce n'est qu'un défaut négatif, un manque de perfection qui allanguit la foi, mais ne l'anéantit pas; ce peut être encore une épreuve que Dieu permet pour vous procurer l'occasion de plus grands mérites.

Mais si, de propos délibéré et avec réflexion, vous mettez en doute un article quelconque de foi, en disant en vous-même : Qui sait si la chose est vraiment ainsi, et si elle est aussi vraie et aussi certaine qu'on le prétend? ou bien si, assaillis par quelque doute, vous vous y arrêtez au lieu de le repousser, hésitant entre le oui et le non, et mettant en question ce qui est hors de doute; dans l'un et l'autre cas, vous péchez gravement, car par

votre seul doute, vous faites une grave injure à Dieu, et vous devenez hérétique, selon cette règle généralement admise par les théologiens : *Dubius in fide infidelis est.* Ce doute volontaire, soit que nous l'excitions en nous, soit que nous ne le repoussions pas, détruit la foi habituelle infuse en nous, et rend le catholique semblable aux hérétiques. Vous voyez par là combien il nous importe de bien veiller sur nous pour que notre foi ne manque jamais de la fermeté nécessaire, et de nous tenir fortement en garde contre le choc des tentations et des doutes; car en matière de foi, toute hésitation est une chute, et celui qui chancelle est déjà tombé.

Mais d'où naissent tant de doutes, d'incertitudes et de répugnances en matière de foi? Ils naissent ordinairement de la curiosité à vouloir chercher les raisons des choses que nous devons simplement croire et non comprendre; autre injure que nous faisons à la parole de Dieu, puisque c'est sur elle seule que nous devons nous appuyer pour croire, et non sur nos lumières et sur nos connaissances.

Aussi ai-je dit en second lieu que notre foi doit être *aveugle*, nous gardant bien de rechercher le comment et le pourquoi de ces adorables vérités qui sont proposées à notre croyance. En effet, nous ne devons certainement pas à Dieu une déférence moindre que celle qui se pratique envers les personnes d'ici-bas. Or, de même que lorsqu'un personnage d'une grande autorité, savant et honorable, nous parle, bien que nous ne comprenions pas parfaitement ce qu'il nous dit, nous ne laissons cependant pas de le croire sans hésitation, et nous regarderions comme un outrage de lui demander des raisons, des preuves, des garanties de sa parole, et autres choses semblables; ainsi, et à plus forte raison, lorsque Dieu nous parle et nous révèle ses vérités, devons-nous les

embrasser les yeux fermés, incliner humblement la tête et nous confier entièrement en lui, qui est la sagesse et la vérité même : *Scio cui credidi et certus sum*. Autrement, notre foi ne serait pas, autant qu'il convient, respectueuse et soumise envers ce Dieu qui nous parle; ce serait la foi de l'incrédule saint Thomas, qui, pour croire, voulait voir, sentir et toucher, ce qui est à proprement parler détruire la nature de la foi, que saint Paul appelle, *argumentum non apparentium*.

Il est vrai que nous ne comprenons pas ces profonds mystères que la foi nous propose; mais soyons bien persuadés que nous ne devons pas les comprendre, puisque notre intelligence ne peut être un juge compétent dans les choses de la foi. Que diriez-vous de quelqu'un qui, avec les yeux du corps, aurait la prétention de voir les choses invisibles, comme sont le vol des vents, l'air, les parfums, les esprits? Vous le traiteriez d'insensé, et avec raison. Or, dit saint Augustin, *scructari inscrutabilia* est la même chose que *videre invisibilia*; c'est prétendre pénétrer avec la lumière naturelle de la raison les choses surnaturelles de la foi; car de même que l'œil ne peut découvrir les choses invisibles, de même l'intelligence et la raison sont incapables de pénétrer les secrets de la foi. Prétendriez-vous par hasard comprendre Dieu et ses secrètes opérations? Ne connaissez-vous donc pas la différence infinie qui existe entre vous et Lui, entre vos lumières bornées et l'intelligence infinie, la grandeur suprême et la toute-puissance de Dieu?

Mais de ce que vous ne comprendrez pas ces grandes vérités, en seront-elles moins croyables? Non assurément. L'obscurité d'une chose ne lui empêche pas de pouvoir être très-certaine; autrement, il y a bien peu de choses que l'on pourrait admettre, même en ce monde, si nous ne devions admettre que celles que nous comprenons

et dont nous pouvons rendre raison. Car les choses que nous connaissons parfaitement sont bien peu nombreuses, en comparaison de celles que nous ne savons pas expliquer.

Tout dans l'ordre naturel n'est-il pas rempli de mystères et d'énigmes, que les sages et les savants de ce monde s'appliquent et travaillent vainement à expliquer? Et pour ne pas parler de cent objets hors de nous, nous-mêmes ne sommes-nous pas incompréhensibles à nous-mêmes? Qui est jamais parvenu à expliquer l'union de ces deux substances, l'âme et le corps, les rapports et les communications de l'un avec l'autre, les différentes opérations de chacune? Cependant nous convenons de la vérité de ces choses et d'autres sur l'évidence du fait sans en connaître le comment ni le pourquoi.

Or je dis : si dans l'ordre naturel lui-même il y a des mystères, combien plus ne doit-il pas y en avoir dans l'ordre surnaturel! Et si nous admettons les premiers sans les comprendre, appuyés sur l'évidence du fait, pourquoi rejeterions-nous les seconds, basés sur la parole divine? La parole de Dieu serait-elle par hasard une garantie moins certaine que l'évidence du fait?

L'incompréhensibilité d'une chose n'est donc pas une raison pour refuser de croire cette chose. Elle nous fait simplement comprendre que notre raison est bornée, et que Dieu peut faire et fait, dans l'ordre naturel et surtout dans l'ordre surnaturel, des milliers de choses que nous sommes incapables de comprendre : *Demus aliquid Deum posse*, dit saint Augustin, *quod nos fateamur investigare non posse*.

Enfin, nous aurions droit de nous plaindre, si Dieu nous ordonnait de comprendre ce qui surpasse notre capacité; mais Dieu nous oblige seulement à le croire sur sa parole, ce qui est bien différent, et ce qui d'ailleurs

est tout-à-fait conforme à sa gloire et à notre plus grand bien. A sa *gloire*, puisque, étant tout entiers de Dieu, il était juste que nous lui fussions entièrement soumis en toutes nos puissances; et non-seulement quant à notre volonté, en nous soumettant à sa loi et en pratiquant ce qui répugne à nos inclinations; mais encore quant à notre intelligence, en nous soumettant à sa foi, et en croyant ce qui surpasse notre raison. C'est en cela que consiste la gloire due à Dieu; c'est aussi là que se trouve notre bien, c'est-à-dire le grand mérite de la foi. Car quel serait notre mérite de croire ce que nous voyons de nos yeux, ou ce que nous connaissons clairement et distinctement? Ceci ne s'appelle pas foi, mais science et connaissance, car nous sommes persuadés même malgré nous, et convaincus sans que cela nous coûte ni effort ni travail, et par conséquent sans aucun mérite. Le mérite consiste à nous humilier et à croire sur la parole de Dieu tout ce que nous ne comprenons pas; aussi Jésus-Christ a-t-il dit : *Beati qui non viderunt et crediderunt* ¹.

Gardons-nous donc de scruter curieusement les matières de la foi, et de rechercher comment telle chose peut être, comment telle autre peut subsister, ainsi que le font tant de personnes qui veulent tout soumettre à leur examen et à leurs calculs, non-seulement les choses humaines, mais encore les choses divines. Notre foi ne souffre pas tant de spéculations et de subtilités; elle demande un cœur docile, un esprit humble et disposé à croire les vérités qu'il n'entend pas, par respect pour Dieu qui les a révélées.

Mais je vois bien la difficulté que l'on peut m'opposer, et je ne dois pas la passer sous silence. — Si nous de-

¹ Joan. XV. 27.

vous tout croire aveuglement, me direz-vous, notre foi sera donc une foi folle et insensée, et non une foi prudente et raisonnable, comme il convient à des êtres doués de jugement et de raison. — C'est en effet là ce que ne cessent de nous objecter les incrédules tant anciens que modernes, qui, à cause de cela, appellent par dérision la foi des chrétiens la vertu du vulgaire crédule et ignorant, comme si notre foi excluait tout usage de la raison et toute espèce d'examen. Mais rien n'est plus faux, rien n'est plus absurde ni plus contraire à la religion elle-même qui, par la bouche de saint Paul, nous ordonne d'offrir à Dieu un hommage et une croyance qui soient conformes aux lumières de la raison : *Rationabile obsequium vestrum* ¹.

— Comment donc concilier ensemble ces deux choses, une foi aveugle et en même temps raisonnable? Ceci ne semble-t-il pas une contradiction flagrante? — Nullement; il suffit seulement de s'expliquer et de bien distinguer chaque chose. Je m'explique donc.

Autre chose est de chercher des raisons et des preuves pour connaître intérieurement le fond et la nature des mystères que la religion propose à notre croyance, ce qui nous est interdit; et autre chose est de chercher les raisons et les preuves qui établissent la divine origine de cette religion qui nous propose à notre foi. Ici, nous pouvons raisonner et discuter; il est avantageux même de le faire, pourvu qu'on le fasse bien, c'est-à-dire sans suspendre l'assentiment de notre intelligence à la divinité de notre religion, que d'ailleurs nous connaissons déjà, et uniquement pour nous affermir dans la foi de cette divine religion.

Dès que nous sommes persuadés de la vérité de la re-

ligion par des preuves indubitables, nous devons cesser tout examen, et il ne nous reste plus de parti raisonnable à prendre que de nous humilier et de croire. Car ce serait une révoltante et insupportable témérité, condamnée par la raison elle-même, que de vouloir examiner et discuter ce qu'une religion divine nous propose à croire. Quelques difficultés que puisse nous offrir tel ou tel article, quelque incompréhensible et répugnant qu'il puisse nous paraître, nous devons le croire sans hésiter, et nous avons toute raison de le croire, appuyés que nous sommes sur la divinité de cette religion qui nous le propose, et qui nous parle par la bouche même de Dieu.

Et voilà comment, sous cet aspect, notre foi peut être en même temps aveugle et raisonnable. Elle est aveugle en elle-même, c'est-à-dire quant au fond et à la nature des mystères, qu'il ne nous est pas permis de sonder; elle est raisonnable extrinsèquement, c'est-à-dire quant aux motifs qu'elle a d'être tenue pour la seule vraie et vraiment divine.

Et n'est-ce pas ce qui arrive, avec une certaine proportion, même dans les choses humaines? Vous, par exemple, si vous vous trouvez atteints d'une maladie dangereuse, vous cherchez ces raisons pour vous soumettre au traitement de tel médecin plutôt qu'à celui de tel autre; et ces raisons sont la réputation plus grande que l'un a sur l'autre, les cures plus heureuses qu'il a opérées, etc. Mais dès que vous en avez choisi un avec prudence, vous vous abandonnez entièrement à lui, vous prenez tous ses remèdes, et vous cherchez à vous en appliquer la vertu sans en connaître la nature. Votre obéissance, dans ce cas, est aveugle quant au régime qui vous est prescrit et à la nature des remèdes; mais elle est aussi prudente et raisonnable, puisque vous avez

mis toute votre diligence et tous vos soins pour choisir le meilleur médecin possible.

Ainsi en est-il dans le cas qui nous occupe : pour que notre foi soit prudente, il n'est pas nécessaire que nous comprenions les vérités qui nous sont proposées; mais il faut que nous ayons des preuves convaincantes que la religion qui nous les propose est vraiment divine. En effet, une fois assurés de ce point, ce serait une folie d'en douter, puisqu'il est évident qu'une religion qui vient de Dieu ne peut enseigner l'erreur.

Il restera donc à voir quelles sont les preuves et les marques que Dieu nous a données pour nous faire connaître que c'est de lui-même que descend la religion dépositaire des mystères et des vérités que nous devons croire. Ce sera le sujet de la prochaine instruction.

TRAIT HISTORIQUE.

Nous devons croire parce que Dieu, qui est infallible, a parlé. — Il est rapporté dans la vie de saint Louis, roi de France, qu'un saint prêtre, célébrant la messe à la Sainte-Chapelle du palais, à Paris, tomba en extase au moment de la consécration. Ceux qui assistaient à la messe virent, avec surprise et admiration, entre les mains du prêtre, le plus beau et le plus aimable de tous les enfants; ce qui dura près d'un quart d'heure. Plusieurs sortirent pour aller en avertir d'autres de venir voir ce miracle; ils y vinrent et le virent. Saint Louis était fort proche de l'endroit; on alla lui raconter le prodige qui avait lieu, en le priant de venir lui-même en être le témoin; mais il répondit : « Je crois si parfaitement que Jésus-Christ est présent dans l'Eucharistie, que je n'ai pas besoin d'aller voir ce miracle pour m'en persuader; je l'y crois présent plus fermement que si je l'y voyais de mes propres yeux, et je ne veux pas perdre le mérite de ma foi. »

IV. INSTRUCTION

FONDEMENTS ET PREUVES DE LA FOI

Dans notre dernière instruction, nous avons vu que le seul motif pour lequel nous devons croire les choses de la foi, c'est la parole de Dieu, le témoignage de Dieu, la divine révélation; d'où nous avons conclu que la foi doit être revêtue de deux qualités essentielles, c'est-à-dire qu'elle doit être en premier lieu *ferme*, et exclure tout doute, et en second lieu *aveugle*, et exclure toute recherche et tout raisonnement curieux.

Et comme les incrédules prennent occasion de cette seconde qualité pour taxer notre foi de croyance stupide, privée de fondement, contraire à la raison et au bon sens, comme si tout examen nous était interdit, nous réfuterons leurs blasphèmes en leur disant ou qu'ils ne nous comprennent pas, ou qu'ils ne veulent pas nous comprendre.

L'examen ne nous est interdit que sur la nature même des mystères; mais il ne nous est pas défendu d'examiner si la religion, dépositaire de ces mystères, et qui nous les propose à croire, est vraiment divine, si réellement elle vient de Dieu. Qu'on examine donc cette question autant qu'on le voudra, *ut sit rationabile obsequium nostrum*¹, comme dit saint Paul; mais une fois bien persuadés de ce point, le même apôtre nous avertit de nous en

¹ Rom. XII. 1

tenir là, et de nous abstenir de toute autre recherche : *Non plus sapere quam oportet sapere*¹. C'est-à-dire qu'à l'égard des vérités enseignées par la religion, il ne nous reste d'autre parti (et ce parti est le seul raisonnable), que celui d'une foi simple et docile, et d'une soumission entière basée sur la seule parole de Dieu.

Il s'agit donc de savoir qu'elles sont les *preuves*, les *marques*, les *témoignages* que Dieu nous a donnés pour nous assurer que notre religion vient de lui. J'aurais en vérité trop de chemin à faire, si je voulais tout dire sur ce sujet et en parler selon son importance. Je me bornerai donc à vous exposer les preuves principales et les plus sensibles, et même je ne les développerai qu'autant qu'il est nécessaire pour vous en donner une connaissance suffisante.

La première preuve se tire de l'accomplissement des *prophéties* qui ont annoncé notre foi. Prédire avec certitude les événements futurs et éloignés, qui dépendent de la libre volonté de l'homme, est un acte qui ne peut être accompli que par Dieu lui-même, à qui seul toutes choses sont toujours également présentes, les passées et les futures. Or, nous savons que les *mystères* de notre religion ont été annoncés un grand nombre de siècles avant leur accomplissement; nous savons que beaucoup d'illustres personnages de l'Ancien Testament ont parlé avec une certitude absolue de la personne de Jésus-Christ, fondateur de notre religion; qu'ils en ont parlé avec tant d'exactitude et de précision qu'ils ont marqué les moindres circonstances de sa vie; et toutes se sont littéralement accomplies en lui. Il suffit de comparer entr'eux les deux Testaments pour voir jusqu'à l'évidence cet accomplissement, et découvrir la sensible relation qui

¹ Rom. XII. 3.

existe entre ce qui a été prédit du Messie et ce qui s'est réalisé en sa personne, entre la manière dont Jésus-Christ devait naître, vivre et mourir, et la manière dont il naquit, dont il vécut, et dont il mourut. Si donc la lumière prophétique ne peut venir que de Dieu, nous sommes forcés d'avouer que c'est Dieu qui a révélé ces vérités aux Prophètes, que c'est Dieu lui-même qui a parlé par leur bouche, et que par conséquent cette foi que Dieu nous a révélée est la vérité même.

Ce raisonnement est celui-là même dont se servait fréquemment Jésus-Christ pour confondre l'incrédulité des Juifs. Consultez, leur disait-il, les prophéties, et reconnaissez qu'elles se sont parfaitement accomplies en ma personne : *Scrutamini Scripturas : ipsæ testimonium perhibent de me*¹.

La seconde preuve, ce sont les miracles sans nombre qui brillèrent en faveur de cette foi, opérés par Jésus-Christ, par les apôtres et par leurs successeurs ; miracles de toutes sortes, miracles publics, éclatants, et que les ennemis les plus acharnés de Jésus-Christ furent forcés de reconnaître. Or, le miracle est proprement la voix par laquelle Dieu parle et se manifeste ; parce que d'un côté lui seul peut l'opérer, et que de l'autre il est certain que Dieu ne saurait attester l'erreur par des miracles, autrement il serait lui-même protecteur du mensonge, ce qui répugne à sa bonté et à sa vérité infinies. De ce que Dieu a prouvé notre foi par des prodiges évidents, comme cela est incontestable, il s'ensuit donc que cette foi est vraie.

La troisième preuve se tire des *martyrs*, qui ont donné leur vie au milieu des tourments pour attester la vérité de la foi. Dans ce fait, revêtu de toutes ses circonstances,

¹ Joan. V. 39.

resplendit visiblement aussi le doigt de Dieu ; car ce n'est pas dix, vingt, trente, mais des milliers et des milliers de martyrs qui se sont laissés torturer et mettre à mort pour la foi, comme nous le témoignent les mémoires authentiques et les actes dressés par les païens eux-mêmes ; ce sont des chrétiens de tout âge, de tout sexe, de toute condition, de tout pays, qui furent livrés à l'épreuve des plus cruels tourments que la barbarie la plus raffinée sut inventer, et qui tous souffrirent avec une intrépidité, une constance et une joie telles, qu'ils étonnèrent et très-souvent convertirent immédiatement leurs bourreaux et leurs persécuteurs. Or, cette force et ce courage surhumains ne pouvaient leur venir que du Ciel ; et Dieu ne les leur aurait certainement pas communiqués, s'il ne se fut agi de la vraie foi. Il faut donc en conclure que le témoignage miraculeux des martyrs en faveur de notre foi, est une autre preuve invincible en faveur de sa vérité.

Mais ce qui montre avec plus d'évidence encore le bras de Dieu, c'est la *propagation merveilleuse* de cette foi dans le monde, malgré tous les obstacles qui rendaient une telle entreprise humainement impossible. En effet, pour implanter la foi dans le monde, il fallait détruire l'idolâtrie qui régnait partout, avec tous les vices qui l'accompagnaient ; il fallait lui substituer une religion incompréhensible dans ses dogmes, et sévère dans ses préceptes. Il ne semble donc pas qu'elle pût facilement réussir ; on voit qu'elle devait rencontrer, comme cela arriva, des contradictions et des persécutions violentes. Cependant, en dépit de toutes les puissances conjurées contre elle, la foi de Jésus-Christ devint, en peu de temps, maîtresse de l'univers ; elle fut embrassée partout, bien qu'en l'embrassant, on s'exposât à perdre la fortune, les honneurs, la liberté et la vie. Et par quel moyen tout ce

changement s'opéra-t-il? Au moyen de quelques disciples de Jésus-Christ, pêcheurs de profession, hommes simples et ignorants, sans considération, sans talents, sans richesses, sans autorité, dénués en un mot de tous les avantages qui auraient pu les rendre recommandables aux yeux du monde. Or, qui ne voit clairement dans cette transformation le bras de Dieu?

Mais si c'est au Seigneur seul que l'on doit attribuer la rapide diffusion de cette foi par tout le monde, c'est à lui seul aussi que l'on doit attribuer sa *perpétuelle conservation*, durant le cours de tant de siècles, depuis Jésus-Christ jusqu'à nous, immobile et invariable dans ses dogmes et dans sa croyance, au milieu de tant de persécutions, de tant d'hérésies, de tant de schismes, de tant de scandales dont elle n'a cessé d'être assaillie en tout temps, au dedans et au dehors. Cette *perpétuité* de la foi ne nous prouve-t-elle pas aussi qu'elle est l'œuvre de Dieu, œuvre éternelle et immuable comme son auteur?

Oh! que de preuves irréfragables Dieu ne nous a-t-il donc pas données pour nous démontrer la vérité de sa religion!

Chacune d'elles, même prise à part, est invincible et concluante; mais il résulte de leur union une évidence telle, qu'il faudrait avoir complètement perdu la raison pour ne pas s'y rendre. Par conséquent, ou il n'y a pas de vraie religion en ce monde, ou indubitablement c'est la nôtre: car elle est appuyée sur tant de miracles que si, par impossible, elle était fausse, Dieu, a dit un pieux écrivain, serait la cause de notre erreur: *Domine, si error est, quem credimus, a te decepti sumus.*

Voilà à quoi devraient sérieusement réfléchir nos incrédules et nos sophistes. Au lieu d'élever contre cette religion des objections vagues, insignifiantes et sans

suite; au lieu d'attaquer par le sarcasme et la plaisanterie tantôt une chose tantôt une autre, qu'ils nous présentent, s'ils le peuvent, une autre religion qui ait un corps et une suite de preuves aussi puissants que la nôtre, puisqu'ils reconnaissent la nécessité d'une religion quelconque. Pour nous, en attendant qu'ils le fassent, et ils ne le pourront jamais, nous continuerons avec justice et raison de regarder la nôtre comme la seule vraie et la seule divine.

Tirons maintenant les conséquences pratiques de ce que nous venons de dire. Convaincus par les preuves précédentes que notre religion est l'œuvre de Dieu, le travail de Dieu, nous ne devons plus examiner les mystères qu'elle renferme, mais tout croire aveuglement. Quelqu'obscurs que ces mystères puissent être en eux-mêmes, les motifs que nous avons pour les croire n'en sont pas moins évidents. De ces motifs, l'un est extrinsèque, c'est la parole de Dieu; l'autre est intrinsèque, la divinité de la religion qui nous les propose. Je ne comprends ni ne puis comprendre la nature de tel ou tel mystère; mais ce que je comprends bien et ce que je dois comprendre, c'est que l'erreur ne peut m'être enseignée par cette religion qui vient évidemment de Dieu, puisqu'elle a été annoncée par tant de prophètes, attestée par tant de miracles, scellée du sang de tant de martyrs; puisqu'elle est née, puisqu'elle s'est répandue et toujours conservée miraculeusement. Tout cela suffit pour que notre loi, bien qu'obscure en elle-même, soit néanmoins prudente et raisonnable, et qu'on ne puisse pas la rejeter sans crime.

Si cependant il s'élève en vous quelque doute contre la foi, comment devez-vous vous conduire? Je parle de ces doutes qui se présentent avec quelque apparence de fondement. Devrez-vous, par hasard, examiner, raison-

ner, discuter en vous entre le oui et le non sur cet article? Non assurément, puisque tout examen est interdit sur le fond de cette vérité. Dieu exige de vous une foi aveugle; autrement, je vous l'ai déjà dit, vous péchez, et vous péchez gravement, supposé toutefois que l'advertance soit suffisante. Comment donc vous délivrer de ce doute? Invoquez d'abord le secours de Dieu; et ensuite, au lieu d'examiner tel article en particulier, réfléchissez un instant sur les motifs que je vous ai exposés, et qui donnent évidemment toute crédibilité à votre foi; jetez un coup d'œil sur cette série si lumineuse de marques et de preuves, et qui vous démontrent incontestablement la divine origine du christianisme. En présence d'une si grande lumière, croyez-moi, tous vos doutes et toutes vos incertitudes s'évanouiront, comme les nuages se dissipent, transpercés par les rayons du soleil.

Mais pour faire cela, il est encore nécessaire que même les simples fidèles comprennent suffisamment la gloire, le prix et les prérogatives de la religion dans laquelle nous sommes nés. Oui, cela est nécessaire, et pour dissiper les doutes qui peuvent s'élever en vous, et pour vous inspirer une estime convenable de cette foi. Il y a beaucoup de chrétiens, qu'il nous soit permis de le dire, qu'on pourrait appeler chrétiens par accident, c'est-à-dire, qui sont attachés au christianisme uniquement parce qu'ils sont nés dans un pays chrétien, de la même façon que chacun est attaché à la patrie et au pays où il est né. Mais ce n'est pas là la raison pour laquelle vous devez suivre votre religion et votre foi; autrement le protestant, le juif, le mahométan aurait la même raison de suivre la sienne. Vous devez suivre et aimer votre religion non pas simplement parce que vous êtes nés dans son sein, mais parce qu'en choisissant celle-là de préférence à toute autre, vous avez choisi la vraie;

la seule vraie; de sorte que, quand même vous ne l'auriez pas héritée de vos parents, vous l'auriez pareillement embrassée, et vous auriez voulu vivre et mourir dans son sein. Voilà ce qu'on appelle être vrai chrétien par conviction et par amour, en estimant comme on le doit le bienfait que Dieu nous a accordé en nous faisant naître dans un pays chrétien, et sucer la vraie foi avec le lait.

Ceux qui vivent hors de notre religion sont inexcusables, il est vrai, s'ils ne l'embrassent pas dès qu'ils la connaissent suffisamment. Cependant, il faut avouer que c'est un malheur bien grand et bien déplorable que d'avoir à combattre contre les préjugés de la naissance et de l'éducation. Quoique absolument parlant on puisse les vaincre, combien il est rare et difficile d'y parvenir! Combien il est facile d'achever la vie comme on l'a commencée! et qu'il est bien probable que cela nous serait arrivé à nous-mêmes, si nous nous étions trouvés dans de pareilles circonstances! Quelle reconnaissance ne devons-nous donc pas à Dieu pour l'inappréciable bienfait de la foi!

Mais comment se fait-il que tant de personnes qui sont nées et qui ont grandi dans le christianisme renoncent à leur foi? et, ce qui est plus étonnant encore, que ce soit précisément celles qui, par leurs talents et leur science, devraient la mieux connaître, la vénérer et l'estimer davantage? Cela n'est que trop vrai, hélas! et je vais vous expliquer ce secret de malice, qui pourrait être pour vous une tentation fort dangereuse. Écoutez-moi bien.

Toutes les preuves que j'ai apportées précédemment pour vous démontrer la vérité et la divinité de notre religion, bien que décisives, victorieuses et incontestables, ne suffisent pas, elles seules, pour nous donner la

foi et nous la conserver, sans le secours d'une grâce d'en haut, qui nous rende dociles à la voix de la foi. *Nemo venit ad me*, n'oublions pas cette parole de Jésus-Christ, *nisi Pater, qui misit me, traxerit eum*¹. Personne ne peut venir à moi par la foi et croire en moi, si mon Père ne le conduit par la lumière surnaturelle de sa grâce. Il faut que nous soyons attirés par lui, tellement est lourd le poids des erreurs qui oppriment l'intelligence, tellement est violente la tyrannie qu'exercent contre la volonté les passions désordonnées. Il faut donc demander instamment cette grâce au Seigneur, et de plus chasser de notre esprit et de notre cœur les mauvaises dispositions qui pourraient être un obstacle à cette grâce, et nous en rendre indignes.

Cette incontestable doctrine bien établie, il est facile de faire disparaître le scandale que vous recevez en voyant des savants et des gens de lettres ne rien croire, et même se faire un mérite et une gloire de leur incrédulité. Vous pensez facilement que leur incrédulité provient de la supériorité de leurs lumières et de leurs connaissances, qui, leur faisant comprendre les choses mieux que vous, leur découvre la faiblesse, le défaut de fondement, et même l'absurdité de la religion et de la foi que vous professez; de là, vous êtes ébranlés dans votre croyance, et vous l'attribuez à l'ignorance et à la simplicité. Mais non, rassurez-vous; ce n'est point la supériorité de leurs lumières qui cause leur incrédulité, comme ils voudraient le faire croire. Si cela était, que devrions-nous dire de tant d'autres non moins nombreux ni moins instruits, souvent même bien supérieurs en science, qui ont étudié la religion à fond, et qui pour cela même sont très-soumis et très-attachés à leur foi?

¹ Jean. VI. 44.

Pourquoi, je vous le demande, ne sont-ils pas aussi incrédules ?

Il faut donc que l'incrédulité des premiers vienne d'une toute autre cause. Elle ne peut venir en effet de la science, car par elle-même la science ne porte pas à l'incrédulité ; mais elle vient de l'abus de la science, produit par l'orgueil de l'esprit et par la corruption du cœur. Oui, *l'orgueil de l'esprit*, qui porte à vouloir se singulariser et se distinguer des autres ; qui nous fait rougir de penser comme tout le monde, de suivre la croyance commune ; ce qui fait que l'on cherche à se créer la réputation de bel esprit, supérieur aux préjugés vulgaires. Mais la cause première, c'est la *corruption du cœur*, l'esclavage des passions et des vices, qui ne peut que leur rendre extrêmement odieuse une religion qui les incommode fort, les trouble et les effraie par ses continuelles menaces de l'éternité et de l'enfer. Telles sont les deux sources ordinaires de l'incrédulité ; et si vous les ôtiez, vous ne rencontreriez plus parmi nous un seul incrédule. Telle est la vraie cause pour laquelle tant de gens instruits se font les ennemis de la religion, et s'attirent de la part de Dieu un funeste aveuglement : *Spargens pœnales cœcitates super illicitas cupiditates*. Si nous voyons des esprits cultivés et instruits, et cependant aveugles en fait de religion, tandis que nous trouvons des personnes ordinaires et sans instruction bien plus éclairées sur ce point, sachez que cela n'est que la confirmation de ce divin oracle : *Abscondisti ea sapientibus et revelasti ea parvulis*¹. Le Seigneur cache ses vérités aux sages orgueilleux et corrompus du siècle, et se plaît à les révéler aux petits, mais qui ont l'esprit humble et droit.

L'incrédulité de ces gens-là n'est donc pas le résultat

¹ Matth. XI. 25.

de leurs lumières et de leurs connaissances, mais bien du désordre de leurs mœurs. Pour s'en convaincre, il suffit de remarquer que ceux qui se vantent de leurs lumières ont coutume d'y renoncer à la fin de leur vie. Alors ils se dédisent, ils se rétractent, ils cherchent à se réconcilier avec cette religion qu'ils ont jusque-là outragée et insultée. Nous en avons de nombreux exemples, et même parmi les chefs de l'impiété, qui se sont acquis de la célébrité dans le monde; tandis qu'au contraire vous ne pourriez pas produire un seul exemple d'un vrai croyant qui se soit rétracté à la mort.

Ne vous laissez pas séduire par ces gens, et ne perdez pas à cause d'eux le respect que vous devez avoir pour votre religion. Qu'ils se vantent et se glorifient autant qu'ils voudront de leur impiété. Pour nous, au lieu de les admirer comme de profonds penseurs et de sublimes génies, regardons-les avec compassion, comme des personnes frappées d'aveuglement par Dieu, et qui vivent au hasard sans savoir ni d'où ils viennent ni où ils vont; qui n'ont ni culte, ni loi, ni règle de conduite, ni fin, ni destinée : *Quorum vita tenebræ et lubricum*¹, selon la parole des divines Ecritures. Regardons au contraire comme mille fois plus sages qu'eux tant de pieux chrétiens même parmi le peuple, qui sans être fort instruits, savent cependant tout ce qui est nécessaire pour être chrétiens; et avec cela ils adorent Dieu, ils le servent, lui rendent le culte qui lui est dû, observent ses commandements, et mettent doucement en lui leur espérance pour la vie future. Oh! oui, ceux-ci sont mille fois plus sages!

En voilà assez, chrétiens, pour vous prémunir contre un scandale qui cause sur tant de personnes une si fu-

¹ Ps. XXXIV. 6.

neeste impression, et pour vous convaincre toujours davantage que la foi est un fruit précieux de la grâce divine que nous obtiendrons certainement, si, au lieu d'imiter ceux dont nous parlions tout à l'heure, nous conservons en nous la soumission de l'esprit et la droiture du cœur, l'humilité intérieure et la pureté de vie : telles sont les deux seules voies qui puissent nous conduire à la foi et nous y conserver inébranlablement.

TRAIT HISTORIQUE.

Notre religion repose sur les fondements les plus inébranlables. Ce ne sont donc pas les savants qui sont ses ennemis, mais bien les passions et l'ignorance. — Un jour que M. Boyer, le savant et saint directeur de la société de Saint-Sulpice, se trouvait en voyage, une dame s'avisa de lui adresser la parole et de lui dire : « Savez-vous, monsieur l'abbé, que je suis incrédule, et qu'en fait de religion je ne crois à rien? — Madame croit pourtant à l'existence de Dieu, reprit M. Boyer. — Pour l'existence de Dieu, soit; toutefois, s'il existe, il ne s'inquiète guère de ce qui se passe ici-bas. — Madame croit-elle à l'immortalité de l'âme? — Oui, mais sans croire à l'enfer. — Madame admet-elle une révélation? — Oh non! la révélation et tout ce qu'on en dit n'est qu'un pur conte. — Madame a-t-elle examiné les preuves de la révélation? — Pas beaucoup, monsieur l'abbé. — Avez-vous lu quelques ouvrages de Bergier, le cardinal de la Luzerne, Frayssinous? — Non. — Connaissez-vous les écrits de Bossuet et de Fénelon, les sermons de Bourdaloue et de Massillon? — Non. — Eh! madame, reprit M. Boyer, si vous ne connaissez rien de tout cela, dites donc que vous êtes une sottise et une ignorante, et non une incrédule (*Notice sur M. Boyer.*)

V. INSTRUCTION

OBLIGATION DE PROFESSER NOTRE FOI DEVANT DIEU

Après vous avoir parlé dans les précédentes instructions de ce qu'est *la foi en elle-même*, ou de ses principes constitutifs, je vais maintenant vous entretenir des *obligations* qui en découlent. Ces obligations sont au nombre de deux : la première est de la confesser *devant Dieu* par des actes formels et positifs ; la seconde, c'est de la confesser aussi *devant les hommes* et par nos paroles et par nos œuvres. Commençons par la première.

Il est certain et indubitable, dit saint Thomas, que nous sommes tenus, par la loi divine, de faire de temps en temps des actes de foi : *De actibus fidei dantur præcepta in lege divina*. La disposition intérieure dans laquelle nous devons être à tous les instants de notre vie, de nous tenir immuablement attachés à toutes les vérités de la foi, est la première chose requise de nous ; mais elle ne suffit pas, ou elle suffit seulement pour n'être pas infidèle ; mais l'honneur et le culte que nous devons au Seigneur exigent que nous fassions quelquefois, par des actes formels, des protestations de cette foi que nous avons habituellement en nous, comme l'obéissance due au prince exige non-seulement que ses sujets lui demeurent toujours fidèles, mais que de plus ils lui prêtent parfois serment de fidélité.

Nous aussi, nous devons renouveler de temps en temps la confession formelle des principaux articles en parti-

culier et de tous les autres en général, montrant ainsi à Dieu la soumission de notre cœur et la ferveur de notre esprit, et lui témoignant que nous sommes prêts et disposés à souffrir tous les maux, plutôt que de révoquer en doute tout ce qu'il nous ordonne de croire. Et celui-là ne serait pas exempt de faute grave, qui laisserait s'écouler un temps notable sans former des actes de foi.

Mais la difficulté est de fixer les circonstances où l'obligation de ce précepte devient grave. Car la foi, en tant que *précepte négatif*, nous défendant de nier aucune vérité et même de nous arrêter à un doute réfléchi, peut et doit s'observer toujours et à chaque instant; mais en tant que *précepte affirmatif*, nous obligeant à produire des actes de foi, chacun comprend qu'il ne peut nous obliger à tout moment. Quelles seront donc les circonstances où il obligera? C'est une question difficile à résoudre; je dirai cependant ce qui est regardé comme certain par la majorité des théologiens.

La première circonstance, c'est lorsque, l'enfance étant écoulée, l'homme commence à avoir l'usage du jugement et de la raison, et qu'il peut suffisamment connaître les mystères et les vérités de la foi. Il est bien juste en effet que ses premières affections soient rapportées à son Créateur, qui est aussi son rédempteur, son premier principe et sa dernière fin, ce qui ne peut se faire sans la *foi actuelle*. Rappelez-vous bien, pères et mères, l'obligation que vous avez de commencer de bonne heure à graver dans l'esprit de vos tendres enfants l'idée de Dieu, et de les tourner vers lui par des actes de foi, d'espérance et de charité, car autrement, vous-mêmes seriez coupables de leur omission.

La deuxième circonstance, c'est lorsque nous sommes tentés contre la foi. Il suffit, il est vrai, de détourner

son esprit de la tentation et de l'appliquer à autre chose ; mais le meilleur moyen, c'est de la combattre, de l'étouffer, de la détruire positivement par un acte de foi, en élevant notre esprit vers Dieu pour l'assurer de notre croyance ; comme ferait un fidèle sujet, qui, excité à la révolte, se présente à son prince et l'assure de sa fidélité.

La troisième circonstance, c'est lorsqu'on se reconnaît coupable d'être tombé dans l'hérésie, ou d'avoir volontairement douté de quelque vérité. Dans ce cas, l'acte de foi explicite et formel est nécessaire pour obtenir sa justification et réparer l'injure faite à Dieu.

La quatrième circonstance, c'est l'article de la mort, c'est-à-dire aux *derniers moments*, moralement parlant, de notre vie raisonnable ; car c'est alors qu'il y a une obligation plus rigoureuse que jamais de tendre vers Dieu et de l'honorer par les actes de la piété chrétienne.

Dans ces différents cas, le précepte nous oblige par lui-même et directement. Mais il peut aussi nous obliger quelquefois indirectement, ou par accident, c'est-à-dire lorsqu'un tel acte est nécessaire ou pour l'observation de quelque autre précepte qui ne se peut autrement observer, ou pour vaincre quelque tentation dont on ne peut autrement triompher ; car quiconque est tenu à la fin, est tenu aussi à employer les moyens nécessaires pour l'atteindre.

De là il faut déduire la nécessité de raviver notre foi par des actes particuliers lorsqu'on doit ou s'approcher des sacrements, ou entendre la messe les jours de fêtes ; car il ne semble pas qu'on puisse accomplir ces devoirs chrétiennement et d'une manière convenable sans un acte de foi.

De même aussi, pour sortir victorieux de certaines

tentations, il faut, comme nous y exhorte saint Paul, saisir aussitôt le bouclier de la foi, et repousser les traits du tentateur par la pensée de l'enfer, du paradis et des souffrances de Jésus-Christ : *In omnibus sumentes scutum fidei, in quo possimus omnia tela nequissimi ignea extingueré*¹.

Dans toutes ces circonstances, je le répète, les théologiens reconnaissent communément l'obligation ou directe ou indirecte de faire des actes de foi. Mais cela ne veut pas dire que cette obligation se borne à ces divers cas, puisqu'en dehors d'eux il est certain que le chrétien est souvent tenu d'en faire. Et, pour ne pas avoir à répéter plus tard les mêmes choses, je ferai remarquer ici que ce que je dis de la foi, s'applique également à l'espérance et à la charité, car il n'y a rien de plus recommandé dans les divines Ecritures que la pratique et l'exercice de ces vertus.

Afin que vous puissiez bien me comprendre sur ce point, je vais commencer par établir une vérité à laquelle on fait aussi peu attention qu'elle est importante. Il y a quelques préceptes qui obligent sous peine de faute grave, bien qu'on ne puisse pas toujours préciser le temps où l'on doit les accomplir. Par exemple : la charité que nous nous devons à nous-mêmes et à nos âmes, nous oblige à nous prémunir des moyens nécessaires pour nous préserver du péché ; et ces moyens sont de se recommander de cœur à Dieu, d'entendre la divine parole, de la méditer, de s'approcher des sacrements, etc. Mais toutes ces choses ne nous obligent pas par elles-mêmes dans un temps plutôt que dans un autre ; en conséquence, absolument parlant, vous n'êtes pas tenus d'entendre les prédications à chaque fête, ni de méditer

¹ Eph. VI. 16.

chaque jour une maxime pieuse, ni de vous confesser et de communier chaque mois, de telle sorte que, si vous laissez passer ces époques, on puisse dire aussitôt que vous avez péché. Cependant, il n'en est pas moins vrai que vous êtes obligés de prendre ces moyens aussi souvent que les besoins spirituels de votre âme l'exigent; et comme l'abandon de ces moyens pendant un long espace de temps vous expose d'une manière prochaine à pécher et à vous perdre, par cet abandon, vous vous rendez donc gravement coupables, surtout si vous êtes sujets à de grandes tentations, ou dominés par quelque passion violente ou par quelque habitude mauvaise et enracinée, ou enfin exposés à des occasions dangereuses.

Nous ne devons pas raisonner autrement pour le cas qui nous occupe. Les vertus de foi, d'espérance et de charité obligent tous les fidèles à en produire de temps en temps des actes: mais en dehors des circonstances donc je vous ai parlé tout à l'heure, elles n'obligent, par elles-mêmes, en aucun temps déterminé. Elles nous obligent toutefois aussi souvent que l'exigent l'importance de ces actes et les besoins de notre âme.

De même que l'Église, en vous commandant d'assister à la messe les jours de fête, vous laisse la liberté d'y assister à l'heure qu'il vous plaît; ainsi ces vertus, en vous obligeant à former des actes positifs de foi, d'espérance et de charité, vous laissent la liberté de faire ces actes tel ou tel autre jour. Mais parce qu'en omettant d'assister à la messe un jour de fête vous péchez, non parce que vous n'y assistez pas à telle ou telle heure, mais parce que vous n'y assistez pas du tout; de même vous ne péchez pas en omettant ces actes aujourd'hui ou demain; mais en laissant s'écouler des mois, des années, sans exercer ces vertus, votre omission constitue un péché mortel.

L'importance, et par conséquent la nécessité de produire souvent des actes des trois vertus *théologiques*, se déduisent clairement du mérite et de l'excellence de ces vertus, justement appelées théologiques ou divines, parce qu'elles tendent directement à Dieu qui en est l'objet immédiat, et aussi parce qu'elles ont pour motif une des perfections divines; à la différence de toutes les autres vertus qu'on appelle *morales*, parce qu'elles ont pour objet immédiat les bonnes mœurs. La foi nous unit à Dieu, comme à la vérité infaillible et suprême, de qui nous recevons avec une parfaite soumission, avec amour et reconnaissance, tout ce qu'il a daigné nous révéler. L'espérance nous unit à Dieu, comme à notre félicité suprême, uniquement et souverainement désirable; et sachant qu'il est très-fidèle en ce qu'il veut, et tout-puissant pour tenir sa parole, nous espérons jouir de lui dans le ciel, et en recevoir les secours qu'il nous a promis pour y arriver. La charité enfin nous unit à Dieu comme à notre bien suprême et infini, uniquement et souverainement aimable. Cette vertu nous unit à lui d'une manière très-étroite, par un lien de bienveillance mutuelle par laquelle il réside en nous, et nous aime comme ses amis et ses enfants; et par laquelle, de notre côté, nous l'aimons comme notre ami et notre père.

Excepté ces trois vertus, aucune autre ne se rapporte immédiatement à un objet aussi noble et aussi excellent. Les autres, en effet, n'ont pas Dieu pour objet immédiat, mais seulement les œuvres qu'il nous a prescrites. Ainsi la justice a pour objet de rendre à chacun ce qui lui est dû, etc.; la miséricorde, de soulager les misères de ceux qui souffrent, etc.; la religion elle-même, qui est la première des vertus morales, n'a pas Dieu pour objet immédiat, mais seulement le culte intérieur et extérieur qui lui est dû. Et si ces vertus nous élèvent à

Dieu, ce n'est uniquement que par la force des vertus théologiques; puisque, si elles ne sont pas en quelque sorte produites ou animées par la foi, ou par l'espérance, ou par la charité, elles ne s'élèvent jamais de terre, jamais elles ne deviennent surnaturelles et méritoires pour la vie éternelle. Ainsi les vertus théologiques sont celles qui, à proprement parler, distinguent et forment le chrétien catholique.

Or, si telle est l'excellence de ces vertus, il est facile de comprendre la nécessité d'en former souvent des actes, tant *par rapport à Dieu* que *par rapport à nous-mêmes*.

Par rapport à Dieu, parce que c'est principalement par ces actes que nous lui rendons l'honneur, l'adoration et le culte religieux qui nous est prescrit par le premier commandement du Décalogue, culte consistant dans l'ensemble des saintes affections qui nous unissent à lui, et singulièrement dans l'exercice de ces vertus : *Deus fide, spe et charitate maxime colitur*, dit saint Augustin. Or je vous le demande : l'adoration de Dieu n'est-elle pas le principal exercice du chrétien et le devoir de toute sa vie? Dites donc la même chose de la pratique des actes qui en sont inséparables.

J'ai ajouté : *par rapport à nous-mêmes*, c'est-à-dire pour nourrir et conserver la vie spirituelle. Cette vie consiste dans l'union de notre âme avec Dieu; et, par une conséquence nécessaire, dans l'exercice de la foi, de l'espérance et de la charité. Il faut bien comprendre ceci, chrétiens : la vie chrétienne, la ferveur et l'avancement dans la vertu sont toujours en proportion de la foi, de l'espérance et de la charité qui sont en nous. Si ces vertus sont faibles, languissantes et assoupies, tout le reste sera faible, languissant et assoupi; mais si au contraire ces vertus sont vives, ardentes et profondément enracinées

en nous, nous servirons dignement le Seigneur dans la justice et la sainteté, nous tomberons difficilement dans le péché, et si ce malheur nous arrive, nous ne serons pas longtemps à nous relever. Par là, vous voyez que nous ne devons rien avoir plus à cœur que de fortifier en nous les habitudes des trois vertus théologiques.

Mais le moyen de les fortifier, quel est-il? Comme les habitudes se fortifient par la répétition des actes, ainsi la conservation et l'accroissement de ces vertus dépendent de la fréquence des actes; car le feu à qui l'on ne donne aucun aliment pour le conserver, ne tarde pas à s'éteindre. En conséquence de tout ce que je viens de dire, chacun voit que négliger ces actes pendant un temps considérable, c'est manquer en une chose essentielle et au culte dû à Dieu, et aux besoins de notre âme, ce qu'on ne peut certainement pas excuser de faute grave.

Imprimez-vous donc bien dans l'esprit que ces vertus sont le plus précieux trésor de l'âme; qu'en elles, comme dit le Concile de Trente, consistent principalement la justice chrétienne et la sainteté; et que c'est aussi spécialement à elles que doit correspondre notre récompense dans le ciel; puisque la récompense de la foi sera de voir Dieu, celle de l'espérance de le posséder, et celle de la charité d'en jouir pour toujours: par conséquent, ce doit donc être là l'exercice le plus familier au chrétien.

Je ne puis comprendre la conduite de certains chrétiens qui ont de la dévotion pour toutes sortes d'autres prières, et négligent presque complètement les actes de ces vertus. Toutes les pratiques de piété sont bonnes sans doute; mais il serait très-utile et souverainement méritoire de commencer par celle-ci. Donnez à ces actes une

place dans vos prières de chaque jour ; récitez-les quand vous entrez dans une église, quand vous assistez au sacrifice de la sainte messe, quand vous vous approchez des sacrements. Pour nous exciter à la récitation fréquente des actes de ces vertus, les souverains pontifes ont eu soin d'enrichir cette pratique d'abondantes indulgences qu'ils ne faut pas négliger.

Enfin, heureux serons-nous si, pendant notre vie, nous contractons la pieuse habitude de ces actes, car c'est de là principalement que dépendra notre salut au moment de la mort. Je vous le dis en toute vérité et sans exagération. Qu'est-ce en effet, croyez-vous, que bien mourir ? Est-ce mourir muni des sacrements, assisté d'un prêtre, accompagné des prières et des bénédictions de l'Église ? Non, ce n'est pas précisément en cela que consiste la bonne mort. Ce sont là des dispositions, des secours, des moyens pour bien mourir, mais ce n'est pas en cela que consiste essentiellement la bonne mort. En quoi consiste-t-elle donc ? A sortir de cette vie l'âme pleine des sentiments d'une foi vive, d'une espérance ferme, d'une charité ardente, de cette charité qui renferme toujours la vraie contrition de nos péchés. Si vous avez ces sentiments dans le cœur, quand même la Providence vous destinerait à mourir dans un lieu abandonné et désert, privés de tout secours, vous n'en ferez pas moins une mort précieuse et sainte, et par conséquent tout lieu et tout temps vous seront toujours bons. Mais si votre cœur est dépourvu de ces sentiments essentiels, soyez bien persuadés que tout le reste, les sacrements, l'assistance du prêtre, la charité et le zèle de l'Église vous seront complètement inutiles. Telles sont donc les armes dont vous devez vous munir pour le dernier combat, dans lequel le démon ne manquera pas ou d'ébranler votre foi, ou d'affaiblir la confiance que vous de-

vez avoir en Dieu, ou de refroidir votre cœur et de l'éloigner de sa fin dernière, de Dieu son souverain bien, vers lequel, en notre qualité de chrétiens, nous devons tendre sans cesse.

Mais comment alors manier ces armes si vous ne vous y êtes pas exercés d'avance? N'est-ce pas l'habitude qui nous facilite la pratique de toutes choses? Comment donc vous flatter de bien faire en cet instant suprême une chose à laquelle vous ne vous êtes nullement accoutumés durant votre vie? Je veux que le prêtre vous suggère à l'oreille les actes de ces vertus; mais iront-ils jusqu'à votre cœur? en serez-vous vraiment pénétrés? Hélas! les formules extérieures ne servent à rien, les plus belles expressions et les protestations les plus touchantes sont inutiles, si le cœur n'y prend pas de part, s'il n'en est pas ému et pénétré.

Tout cela confirme davantage encore la nécessité de répéter souvent ces actes pendant la vie, et de les répéter de manière à ce que le cœur éprouve en lui-même une douce et tendre affection pour Dieu. Exerçons-nous-y donc sans cesse maintenant, pour nous en faciliter la pratique au moment du plus grand besoin, au moment décisif pour nous.

TRAIT HISTORIQUE.

On lit dans la vie des Pères du désert qu'un saint solitaire avait pris l'habitude de rapporter toute sa vie et toutes ses actions aux trois vertus théologiques de la foi, de l'espérance et de la charité. Il répétait sans cesse les actes de ces vertus, les méditant, les goûtant et s'y affectionnant. Il ne faisait rien et n'allait nulle part qu'il ne protestât à Dieu combien il était heureux de croire en lui, d'espérer en lui, et de l'aimer par-dessus toute chose. Une si sainte habitude méritait une ré-

compense particulière. Lorsque son heure dernière approcha, notre pieux solitaire, étendu sur le sol, était torturé par la crainte des jugements de Dieu, comme cela arrivait souvent à ces hommes qui avaient du péché une idée si vraie, et partant si différente de celle que nous nous en faisons. Mais au moment où sa tristesse était devenue sans bornes, son ange gardien lui apparut et lui dit : « Ne crains pas, car je viens t'annoncer que tu vas voir le Dieu en qui tu as mis ta foi, que tu vas posséder le Dieu en qui tu as mis ton espérance, et que tu vas être uni à jamais au Dieu que tu as aimé par-dessus toute chose. » Le solitaire, consolé par cette miséricordieuse vision, passa avec calme de la lumière de cette vie à la lumière immarcessible de l'éternité.

VI. INSTRUCTION

OBLIGATION DE PROFESSER SA FOI DEVANT LES HOMMES

Croire de cœur et professer de bouche sont, d'après saint Paul, deux choses indispensables : la première pour obtenir notre justification, la seconde pour la conserver et accomplir notre salut : *Corde creditur ad justitiam, ore autem confessio fit ad salutem*¹. C'est pourquoi, après vous avoir parlé de l'obligation de professer notre foi devant Dieu par des actes formels et positifs, il me reste à vous expliquer l'autre obligation, qui est très-grave, celle de

¹ Rom. X. 10.

la professer pareillement à la face du monde et par nos paroles et par nos actions.

Cette manifestation de notre foi, nous la devons à Dieu et aux hommes. A Dieu, pour qu'il en soit honoré et glorifié, car le culte que nous lui devons ne doit pas être seulement intérieur, mais encore extérieur; c'est pourquoi il ne serait point satisfait d'une foi purement intérieure et dépourvue de tout témoignage extérieur et sensible. Aux hommes, parce que vivant en société, nous devons nous édifier réciproquement par de bons exemples, et nous unir dans la même foi en un seul corps de religion; ce qui ne peut se faire sans le secours des démonstrations extérieures.

C'est ici que le plus grand nombre se rend coupable. On trouve assez de fidèles ayant dans le cœur la foi et la persuasion intérieure; mais qu'ils sont rares ceux qui ont le courage et la générosité de pratiquer et de professer leur foi par leurs paroles et par leurs actions! Sur ce point, on ne voit que crainte, lâcheté, faiblesse. On veut bien être disciple de Jésus-Christ, mais secrètement, tandis qu'on veut être publiquement ami du monde; ceci est impossible. Écoutez-moi donc bien.

Le précepte de professer sa foi est, lui aussi, *négatif et positif*, c'est-à-dire qu'il comprend deux choses, une défense et un commandement.

Il défend de ne rien faire et de ne rien dire qui implique la négation de la foi; de plus, il ordonne formellement de la confesser par nos discours et nos actions. Cette double obligation est clairement enseignée par Jésus-Christ dans l'Évangile; il commande en ces termes : *Si quis confitebitur me coram hominibus, confitebor et ego eum coram Patre meo qui in cælis est*; la défense est exprimée par ces paroles, qui suivent immédiatement : *Si quis negaverit me coram hominibus, negabo et ego eum coram*

Patre meo qui in caelis est ¹. Cela posé, nous devons raisonner diversement de ces deux préceptes. Le précepte négatif, en effet, qui défend de renier la foi, nous oblige toujours et à chaque instant, car il n'est jamais permis de la renier, même d'une manière extérieure, tout en conservant dans son intelligence et dans son cœur les mêmes sentiments. Or, remarquez qu'on peut renier sa foi de beaucoup de manières : ou en l'abjurant extérieurement, ou en affectant une autre foi que celle que l'on professe, ou même simplement en cachant et en dissimulant la sienne.

Je dis en premier lieu, *en l'abjurant extérieurement* ; ce qui arrive quand on débite des principes et des maximes contraires à la foi, comme quelques-uns le font par bizarrerie, par vanité de paraître beaux-esprits, pour se signaler et se distinguer des autres. De même, quand on tient certains discours qui donnent lieu de douter si l'on a vraiment la foi. Tels sont certains axiômes qui courent dans toutes les bouches : — Il faut passer joyeusement le peu de jours qu'on a à vivre — Il ne faut pas être si scrupuleux dans les choses spirituelles — Dieu est indulgent et bon, et il se contente de peu. Il faut en dire autant des plaisanteries sur les choses saintes, du ridicule jeté sur les personnes pieuses, des discours méprisants et railleurs tenus sur les ecclésiastiques et sur les religieux pour se divertir de leurs défauts vrais ou supposés, enfin de ces interrogations malignes adressées aux personnes simples sur les vérités de la foi, et de ce sourire moqueur relatif aux espérances et aux châtimens de l'autre vie : toutes ces manières de parler donnent fortement à suspecter votre foi. Peut-être n'êtes-vous pas aussi impies intérieurement, je veux bien le

¹ Matth. X. 33.

croire; mais cependant votre langage sent l'infidélité, et c'est une négation extérieure de la foi. Vous commettez donc un péché.

Mais cette foi, on ne l'abjure pas extérieurement seulement par son langage, mais on l'abjure encore par sa conduite, dit saint Paul; et c'est dans cette apostasie de fait que tombent ceux qui s'abandonnent effrontément et passionnément à toutes sortes de vices : *Deum factis negant* ¹. Ainsi, tant que le péché se tient dans certaines limites, on l'attribue à la fragilité et à la faiblesse de la nature humaine; mais quand il passe les bornes, il devient une tacite abjuration de la foi. Telle est du moins l'opinion commune, puisque, lorsqu'on voit quelqu'un se montrer, dans sa conduite habituelle, dépourvu de toute probité et livré au libertinage, on dit aussitôt : C'est un impie; il ne croit et ne craint rien; il n'a plus ni foi, ni religion, ni conscience.

En second lieu, on renie sa foi *lorsqu'on en affecte une autre* que celle qu'on professe, puisqu'il est impossible de feindre une autre foi sans rejeter la sienne propre. Une telle dissimulation aurait lieu, si nous adoptions en pratique et si nous nous appropriions les rites, les signes, les actions et les cérémonies qui sont caractéristiques et distinctifs des autres sectes et des religions différentes de la nôtre.

Tel fut le péché de ces premiers chrétiens qui, au temps des persécutions, offraient de l'encens aux idoles et fléchissaient le genou devant les fausses divinités du paganisme, pour se soustraire aux tourments et à la mort. Quelque vifs que fussent intérieurement leur mépris et leur haine pour ces sottes et muettes idoles, quelque ardente que fût leur foi dans le vrai Dieu, ces mar-

¹ Tit. I. 16

ques extérieures n'en étaient pas moins des protestations de culte idolâtrique, et très-préjudiciables à la vraie foi de Jésus-Christ. Aussi l'Église les considérait-elle comme rebelles, apostats et déserteurs de la vraie foi; elle cessait de les regarder comme ses enfants, et ne les admettait plus à sa communion qu'après qu'ils avaient expié les apostasies par une sévère pénitence.

Au contraire, on trouve dans le livre des Machabées le plus grand éloge du saint vieillard Éléazar. Le roi Antiochus lui avait fait présenter à manger de la viande de porc, en haine de la loi mosaïque qui la défendait, et l'ayant fait menacer de mort s'il refusait d'obéir, il refusa inébranlablement d'y toucher, et préféra s'exposer à souffrir toutes sortes de supplices plutôt que d'enfreindre la loi, quoique quelques-uns de ses amis, qui s'intéressaient à lui, le prenant à part, lui proposassent un expédient pour lui sauver la vie. Cet expédient consistait à substituer adroitement d'autres viandes non prohibées, et qu'il pourrait manger comme si elles étaient défendues. Ainsi, il aurait obéi en apparence au tyran et sauvé sa vie, sans cependant transgresser la loi.

Ce conseil venait d'un cœur animé de bons sentiments pour lui, mais il n'était pas conforme à la saine théologie; c'est pourquoi le saint vieillard leur répondit avec indignation : « Eh quoi ! vous voulez donc que je me montre, même seulement en apparence, violateur de la loi, et que je donne ce scandale aux jeunes gens d'abandonner la religion de nos pères ? Non, jamais ! » — Et il préféra mourir plutôt que de consentir à leur proposition. Voilà une action généreuse et ferme qui mérite justement nos louanges et notre admiration; mais il était rigoureusement obligé à cette fermeté dans la circonstance où il se trouvait, et il ne pouvait s'en dispenser sans renier extérieurement la loi par cette dissimu-

lation qu'on lui conseillait, et sans se rendre coupable, par conséquent, d'un grave péché. Dans un pareil cas, Dieu exigerait aussi de nous une semblable fermeté, pour ne pas trahir les devoirs de notre foi. En présence d'un tel exemple, que devons-nous dire de certains chrétiens qui, non pas pour sauver leur vie, mais par la crainte d'un pauvre mot, d'une raillerie, se laissent aller, dans certaines maisons et dans certaines sociétés, à violer les saintes lois ecclésiastiques du jeûne et de l'abstinence? Je vous en laisse juges. Concluez donc que vous devez vous abstenir, en toute rencontre, de tout ce qu'on regarde communément comme signe ou marque d'une autre religion ou d'une autre croyance.

Troisièmement enfin, pour renier sa foi, il suffit de *la dissimuler* ou de *la cacher*, dans ces rencontres et ces occasions où se taire et dissimuler équivalent à une véritable négation de la foi. Ainsi, par exemple, vous entendez énoncer en votre présence des propositions impies, hérétiques, injurieuses à la foi, et vous gardez le silence, quand vraisemblablement vous avez lieu de croire que ce silence est pris et regardé pour une approbation tacite de l'erreur : vous péchez contre le précepte qui défend de renier sa foi; car il est évident que, dans ce cas, ne pas vous déclarer en sa faveur, c'est vous déclarer contre elle. Et combien de fois n'arrive-t-il pas que l'indifférence et l'impassibilité avec lesquelles on écoute certaines propositions, sans s'indigner ni même s'émouvoir, paraissent un vrai consentement qui tend à fortifier toujours davantage le libertinage dans les autres, au mépris de la vraie foi!

— Mais si l'on parle, me direz-vous, on donne occasion aux autres d'en dire davantage. — Cela peut arriver, mais ce n'est là ordinairement qu'un vain prétexte; car on ne vous oblige pas à vous jeter dans les contro-

verses et les discussions, ce n'est pas votre affaire ; il s'agit uniquement de faire connaître que vous désapprouvez ces sentiments, et qu'ils vous sont odieux.

Quelques paroles peuvent suffire et suffisent le plus souvent pour rendre muette à l'instant une langue téméraire et libertine ; mais en tout cas, si vous ne pouvez parler, vous pouvez toujours opposer un maintien grave et sérieux par lequel vous témoignerez assez votre aversion pour de tels discours, et vous aurez ainsi fait votre devoir.

Une autre dissimulation de fait, également pernicieuse, c'est celle de certaines personnes qui ne donnent jamais aucun signe de religion, et qu'on ne voit accomplir aucun acte de piété, bien que leur vie soit sous les yeux de tout le monde ; d'où il suit que beaucoup doutent de leur foi et de leur religion. Vous, par exemple, vous êtes père de famille ; vous avez une femme, des enfants, des domestiques ; mais jamais les personnes qui vous entourent n'ont pu découvrir quels sont les jours de l'année où vous vous approchez des sacrements, ni quel est votre confesseur, ni quels sont les moments du jour que vous consacrez à la prière ; on ne vous voit jamais assister à aucune de ces cérémonies où tant d'autres ont coutume d'assister. Que veut dire ceci ? Peut-être ne manquez-vous pas à vos devoirs de chrétien, et trouvez-vous, sans que les autres le sachent, le moyen de les accomplir. Mais pourquoi, dis-je, voulez-vous faire un mystère de votre religion ? En attendant, on glose sur votre compte, et non sans raison, car votre conduite donne fortement à suspecter votre croyance. Vous péchez donc contre l'obligation de professer sa foi, et vous êtes obligé, sous peine de damnation, de faire cesser ce scandale préjudiciable à la foi, et de donner des marques publiques et visibles de votre piété et de votre religion.

Et vous y êtes d'autant plus obligés que le précepte de professer sa foi ne nous défend pas seulement de la renier, mais qu'il nous commande, en outre, de la professer publiquement dans nos paroles et dans nos œuvres.

Le cas où vous seriez tenus de la manifester par vos paroles, serait si vous étiez interrogés par ceux qui ont sur vous une légitime autorité, comme il arrivait, au temps des persécutions, aux chrétiens cités devant les juges païens. Dans ce cas, vous devriez, sans rougir, donner une réponse précise et confesser votre foi, même au péril de votre vie. Mais un pareil cas ne se présente plus aujourd'hui que, grâce à Dieu, nous n'avons plus de persécuteurs ni de tyrans devant qui nous ayons à répondre et à confesser notre foi. Néanmoins, il ne manque pas d'autres occasions de le faire, et c'est quand l'exigent la gloire de Dieu et l'intérêt du prochain, qui autrement éprouveraient des dommages : *Cum per omissionem hujus confessionis subtrahitur honor Deo debitus, vel utilitas proximo impendenda*, dit saint Thomas. Et que ces occasions sont fréquentes et journalières ! S'il n'y a plus maintenant de tyrans et de persécuteurs, combien n'y a-t-il pas de mauvais chrétiens, de railleurs, de moqueurs et d'ennemis des maximes et des vérités de l'Évangile ! C'est contre ceux-ci que nous devons nous déclarer et parler avec une sainte liberté, toutes les fois qu'on peut le faire utilement, ce qui arrive dans maintes circonstances. Par conséquent, si une lâche faiblesse, le respect humain, ou la crainte des sarcasmes et des railleries nous ferme la bouche, nous nous rendons coupables, comme le dit Jésus-Christ lui-même, d'une apostasie pratique de la foi, en nous faisant soupçonner, non sans raison, de n'avoir point de religion, et en affermissant les autres dans leur impiété. Parlons donc, quand la né-

cessité l'exige, avec prudence sans doute, sans emportement et sans colère, mais enfin parlons. Sur ce point, il ne faut pas tant craindre; un chrétien faible au point d'avoir peur que les mondains et les libertins ne le traitent de bigot, est un chrétien bien misérable et toujours sur le bord du précipice.

Mais si nous ne sommes tenus que parfois seulement de manifester notre foi par nos paroles, nous le sommes toujours de la manifester par nos œuvres, c'est-à-dire en menant une vie parfaitement conforme aux maximes que la foi nous enseigne, de sorte que chacun, en nous voyant, puisse nous reconnaître pour de vrais disciples de la très-sainte religion que nous professons. Autrement, si notre vie est scandaleuse, elle discrédite notre foi dans l'esprit des étrangers et des personnes qui nous entourent. Je m'explique. Dans les villes catholiques, on trouve aussi des juifs, des calvinistes, des luthériens, des sectateurs de tous les cultes. Or, ils sont tous très-attentifs à observer notre conduite, pour voir la différence qu'il y a entre nous et eux, et par suite, savoir quel jugement ils doivent porter sur notre religion catholique. Mais s'ils remarquent chez nous, catholiques, les mêmes vices et de plus grossiers encore que chez les païens eux-mêmes, des vengeances, des injustices, des fraudes, des fourberies, des voluptés de toute sorte, et les plus exécrables infamies : Sont-ce là, se disent-ils scandalisés, les disciples de l'Évangile et de la vraie religion ? Ils conçoivent par là de l'aversion et de l'horreur pour la foi, et s'obstinent toujours davantage dans leurs erreurs.

Il est certain qu'en la jugeant ainsi ils la jugent fort mal, et qu'ils ne seront pas excusables, si pour cela ils n'embrassent pas la foi de Jésus-Christ, qui ne laisse pas d'être sainte et seule vraie, quoique déshonorée par beau-

coup de mauvais chrétiens; mais il n'en est pas moins vrai que, par le scandale de notre vie, nous sommes un grand obstacle à leur conversion, tandis qu'au contraire la bonté et la sainteté de notre conduite devraient être pour eux un motif de se convertir, de reconnaître la vérité de notre religion, et enfin d'abjurer les erreurs de leurs sectes.

Mais de plus, sans parler de ceux qui ne professent pas notre religion et que scandalise notre mauvaise conduite, n'est-il pas vrai que, parmi les catholiques eux-mêmes, l'incrédulité dominante et le libertinage public viennent de la vie scandaleuse du grand nombre? N'est-ce pas précisément à cause de cela et par la force d'un exemple si contagieux que les pécheurs restent affermis et endurcis au point de ne tenir aucun compte de la religion et de la foi? La chose n'est que trop claire et trop manifeste; le monde aujourd'hui est une sentine d'impie et de corruption, et il se jette dans un précipice toujours plus épouvantable, parce que le mauvais exemple et le scandale triomphent hardiment de toutes parts. Comprenez donc le tort immense que font à la foi les mauvais chrétiens, et par conséquent la nécessité de vivre de telle façon que les autres, témoins de l'éclat de nos bonnes œuvres, s'en édifient, et glorifient Dieu : *Ut videant opera vestra bona, et glorificent Patrem vestrum qui in cœlis est* ¹.

Mais la nécessité des bonnes œuvres, sans parler de l'obligation de professer notre foi par ce moyen, est un article fondamental de notre religion, qui repose sur d'autres principes dont je vous parlerai bientôt. En attendant, retenez bien la double obligation que je viens de vous expliquer aujourd'hui, et de laquelle dépend,

¹ MATH. V. 16.

selon la parole de Jésus-Christ lui-même, notre salut éternel ou notre éternelle damnation.

Un jour viendra, et peut-être n'est-il pas très-éloigné, où nous nous trouverons dépouillés de tout, seuls, tremblants devant le tribunal de l'Éternel, dans l'attente de la sentence qui fixera pour toujours notre sort. Quelle sera pour nous cette sentence? — Qui la connaît, me dites-vous, et qui peut la connaître? — Mais oui, vous répondrai-je, on peut la connaître avec quelque probabilité. Si, pendant cette vie, nous avons embrassé les intérêts de la foi et de la religion, qui sont ceux de Jésus-Christ, en nous montrant chrétiens en toute rencontre, et en ne nous laissant jamais détourner de ce devoir par des considérations humaines, Jésus-Christ nous reconnaîtra alors pour ses disciples : *Si quis confitebitur me coram hominibus, confitebor et ego eum coram Patre meo qui in cœlis est.*

Mais si au contraire nous rougissons maintenant de paraître chrétiens, et si nous nous laissons lâchement intimider par les hommes, jusqu'à trahir notre devoir, nous ne pouvons que nous attendre à être alors rejetés de lui : *Si quis negaverit me coram hominibus, negabo et ego eum coram Patre meo*¹. Vous avez rougi de moi, nous dira-t-il, maintenant je rougis aussi de vous ; je ne vous connais pas, éloignez-vous de moi pour toujours : *Non novi vos.* O ciel ! que ce coup sera terrible, et que ces paroles seront foudroyantes pour nous ! Ayons-les toujours présentes à notre esprit, pour nous animer d'un saint courage en toute occasion, et ne jamais démentir par nos paroles ou par notre conduite, la foi que nous avons jurée au saint Baptême, et pour laquelle nous avons été oints du saint chrême dans le Baptême et

¹ Matth. X. 33.

dans la Confirmation, afin que nous nous montrions toujours les vaillants soldats de Jésus-Christ.

Chose étonnante ! les serviteurs ne rougissent pas de leur livrée, les soldats de leur drapeau, les fonctionnaires publics de leurs insignes ; devrions-nous donc, nous, rougir de paraître chrétiens ? Bien plus : le turc, le mahométan, le juif montrent le plus grand empressement et le plus grand zèle pour le faux culte qu'ils professent ; et nous, n'en aurons-nous pas au moins autant pour la seule vraie religion, à laquelle la miséricorde divine nous a appelés ? C'est ici surtout qu'il faut de la fermeté et de la décision. Soyez persuadés qu'il ne vous est pas possible d'être à la fois amis de Dieu et amis du monde, qu'il faut nécessairement prendre un parti et se déclarer pour l'un ou pour l'autre.

TRAIT HISTORIQUE.

Un propriétaire du Kentucky avait un nègre d'une piété remarquable, qu'il traitait habituellement avec douceur et humanité. Ce maître, bien qu'il ne fût pas un des modèles de vertu de la contrée, prenait plaisir à voir la conduite exemplaire de son esclave, et faisait passer sa piété toute chrétienne pour un miracle. Un jour que ce propriétaire avait reçu des visites, on joua et l'on but fortement. La conversation étant tombée comme de coutume sur le nègre, le propriétaire se répandit en éloges pompeux à son sujet. « Ce garçon, disait-il, a conquis la religion, et il s'y tient fortement cramponné. » Ces paroles firent sourire l'un des hôtes. « Quelle illusion est la vôtre ! s'écria-t-il ; je me fais fort de chasser ce son corps, en moins d'une demi-heure, le Dieu de cet esclave ! » Le maître repoussa cette supposition, et on finit par en venir à un défi. On fit donc venir le pauvre nègre, et nos deux vaillants champions lui indiquèrent une formule d'abjuration pleine d'horreurs et de blasphèmes, en lui signifiant qu'il n'a-

vait pas le droit de simuler le chrétien, et qu'il devait abjurer sur-le-champ sa foi au Sauveur, sinon qu'il allait être frappé de coups jusqu'à la mort. L'infortuné vieillard tressaillit d'effroi à cette nouvelle : il connaissait la sévérité barbare de ces sortes de plaisanteries ; mais reprenant bien-tôt son calme ordinaire, il s'écria : « Oh non ! Massa ! Je prie Massa ! C'est moi ne pouvoir pas. Jésus-Christ mort pour moi ! Je prie Massa ! » Mais ces prières furent inutiles. L'épreuve commença, et le nègre, accablé sous les coups de ses deux bourreaux, ne tarda pas à perdre connaissance. Lorsqu'il fut revenu à lui-même, on lui fit de nouvelles instances pour le déterminer à renier sa foi. Mais le malheureux tout ensanglanté et respirant à peine, jetait sur eux des regards suppliants et s'écriait : « Le Seigneur soit béni ! Massa, peux pas. Jésus-Christ lui mourir pour moi, moi mourir pour Jésus-Christ. » L'hôte ayant exigé que l'épreuve fut poussée jusqu'au bout, sous prétexte qu'il ne se regardait pas comme vaincu, on continua les coups jusqu'à ce qu'il eût... perdu. Le nègre mourut au milieu des tourments. (*Pittsburgh-Journal.*)

En face du cadavre de ce nègre, notre frère et notre modèle, demandez-vous, chrétiens, si vous seriez disposés à souffrir d'aussi affreuses tortures pour la conservation de votre foi, et demandez pardon à Dieu d'être si faibles dans votre croyance et si ennemis des sacrifices.

VII. INSTRUCTION

PÉCHÉS CONTRE LA FOI

Je vous ai expliqué les deux obligations qui découlent de la foi, c'est-à-dire l'obligation de la pratiquer devant Dieu par des actes, et celle de la professer devant les hommes par nos paroles et par nos œuvres. On ne peut manquer à ces obligations sans pécher contre la foi. Mais il y a encore d'autres péchés et d'autres vices opposés à cette vertu, et c'est de quoi je vais vous parler aujourd'hui.

Le premier péché opposé à la foi est l'*infidélité*. C'est le péché de ceux qui, étant nés hors de la vraie foi, comme sont les juifs, les mahométans, les païens, refusent de l'embrasser, *bien qu'elle leur soit suffisamment proposée*. Remarquez ces dernières paroles; elles me fournissent l'occasion de m'expliquer sur un point non compris, qui, par suite de cela, scandalise injustement beaucoup de personnes.

— Si la religion chrétienne catholique, disent quelques-uns, est la seule vraie, quel sera donc le sort de tant de personnes qui naissent et meurent hors de son sein? Tant de peuples, qui ne sont pas chrétiens, seront-ils donc perdus sans autre faute que celle de n'avoir pas connu la vraie foi? — C'est là une pensée qui préoccupe et dépasse un grand nombre d'hommes, qui prennent de là occasion ou d'accuser la Providence, ou de croire

que toutes les religions sont indifférentes au Éclaircissons bien les choses, et toute difficulté disparaîtra.

Je dis donc : Ou ceux qui vivent hors de notre religion en ont une connaissance suffisante, ou non. S'ils en ont une connaissance suffisante et qu'ils ne l'embrassent pas, malgré les lumineux caractères de vérité qu'elle porte en elle-même et tous les arguments qui parlent hautement en sa faveur, alors ils sont inexcusables en persistant dans leur état, et leur infidélité est coupable, volontaire, peccamineuse.

Il est vrai que les préjugés de naissance et d'éducation forment un grand obstacle à leur conversion ; aussi nous, chrétiens, devons-nous rendre du fond de notre cœur de sincères actions de grâces à Dieu, pour nous avoir fait naître dans le sein de la vraie Église et sucer la foi avec le lait ; car autrement, Dieu sait comment les choses auraient aussi tourné pour nous. Cependant ces préjugés ne sont pas insurmontables, puisqu'en effet beaucoup les surmontent ; les preuves en faveur de la religion chrétienne sont trop claires et trop évidentes pour qu'on puisse la rejeter sans crime : *Testimonia tua credibilia facta sunt nimis*¹. Et s'il leur était absolument nécessaire de connaître quelle est la vraie religion et de la suivre, pour assurer, non le salut de leur âme en l'autre vie, mais leur fortune temporelle en ce monde, ils ne manqueraient pas de faire un sérieux examen qui les porterait à se faire chrétiens. Je répète donc qu'ils ne sont pas excusables en persévérant dans leur infidélité.

Si nous parlons ensuite de ceux qui n'ont aucune connaissance de notre religion, comme il arrive à tant de peuples sauvages, leur infidélité est purement *néga-*

¹ Ps. XCII. 5

tive; elle n'est pas un péché et ne saurait être cause de leur perdition. S'ils se damnent, ce n'est pas par défaut de foi, mais par la transgression de la loi naturelle, qu'ils sont obligés d'observer; ils se perdent par leurs fautes actuelles de vol, de vengeance, d'homicide, de sensualité, sans lesquelles Dieu les aurait éclairés par quelque moyen.

On ne saurait croire en effet que Dieu, créateur et père de tous les hommes, veuille les priver de toutes sortes de lumière, si d'eux-mêmes ils n'y mettent pas un obstacle par une mauvaise vie; et qu'il ne supplée pas, par sa voix intérieure, à la parole des prédicateurs évangéliques, en leur faisant au moins connaître qu'ils ne peuvent prudemment conserver leur religion. Toutes les fois qu'un infidèle observerait exactement les préceptes qu'enseignent les lumières de la raison, le sentiment de saint Thomas et des autres auteurs les plus graves, c'est que Dieu, dans ce cas, ne manquerait pas de l'éclairer par quelque moyen extérieur ou intérieur, pour le conduire à la connaissance de la vérité. Nous en avons un exemple dans le saint homme Job. Bien qu'il fût né parmi les idolâtres, et qu'il n'appartint pas au peuple hébreu, néanmoins, parce qu'il était *vir rectus et timens Deum*, observateur de la loi naturelle, Dieu ne l'abandonna pas au milieu des ténèbres de l'infidélité, mais il lui donna la foi au divin Rédempteur, dont il parla beaucoup plus clairement que les hébreux eux-mêmes : *Scio quod Redemptor meus vivit*¹, etc. Ainsi donc, si les infidèles restent dans un état de perdition, ils y restent par leur faute.

J'en ai dit assez pour que vous ne vous formiez pas une idée étroite et monstrueuse de Dieu, qui est la jus-

¹ Job, XIX. 25.

tice même et la bonté essentielle. Il est dit de lui dans les divines Écritures, que *illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum*¹; et que *vult omnes homines salvos fieri et ad agnitionem veritatis venire*². Ces passages sont trop clairs pour offrir la plus légère difficulté. Nous pourrions sans doute ne pas connaître le moyen dont Dieu se servira pour cette fin, au moins dans l'application spéciale qu'il en fera à chacun; mais cette vérité n'en demeure pas moins évidente et certaine. Les desseins de la divine Providence peuvent rester inconnus à notre faible intelligence, mais ils ne sont jamais ni injustes ni iniques; et un jour, on verra clairement que ce ne fut pas par sa faute que tant d'hommes ont marché hors de la bonne voie, mais par la leur propre, et par la perversité de leur volonté.

Un autre péché opposé à la foi, c'est l'*apostasie*, qui est le crime de ceux qui renoncent à la vraie religion qu'ils professent, pour en embrasser une fausse. Ce péché est rare aujourd'hui; l'apostasie dominante maintenant consiste à secouer tout joug de religion et de morale, et à prendre son caprice pour règle de foi et de conduite. Mais ceci n'est pas autre chose qu'un véritable athéisme, dont j'aurai occasion de vous parler dans le premier article du Symbole.

L'*hérésie* est aussi un péché contre la foi; c'est le péché de ceux qui, après avoir reçu la vraie foi dans le baptême, embrassent ensuite une ou plusieurs erreurs contraires à cette même foi, et les défendent avec opiniâtreté. Tel est le péché des calvinistes, des luthériens et des autres sectes séparées de nous; péché qui toutefois ne leur sera pas imputé par Dieu, si leur erreur est involontaire, si elle est l'effet de la bonne foi et d'une igno-

¹ Jean. I 9. — ² I. Tim. II. 4.

rance invincible de la vérité, comme cela peut fort bien arriver à tant de personnes ignorantes et bornées.

Tel est encore le péché de ceux qui, parmi les catholiques, nient quelque vérité de la foi ; d'où il suit que pour être hérétique, il n'est pas nécessaires d'être au milieu des calvinistes de Genève ou parmi les luthériens d'Allemagne. De même qu'au milieu d'eux on peut être bon catholique, ainsi vous pouvez être un véritable hérétique parmi les catholiques. Pour cela, il suffit de rejeter un article quelconque, pourvu que vous le sachiez enseigné comme de foi par la sainte Église catholique romaine. Et qu'importe que vous restiez encore extérieurement unis au corps des fidèles, que vous fréquentiez les mêmes églises qu'eux et assistiez aux mêmes cérémonies ? Votre erreur volontaire et obstinée vous divise et vous sépare réellement d'eux, et vous n'êtes plus membres de l'Église tant que vous demeurez dans votre erreur.

Remarquez que je parle toujours d'une erreur *volontaire et obstinée* ; car ce qui constitue l'hérésie, ce n'est pas simplement l'erreur, mais l'obstination dans l'erreur ; et il y a toujours obstination, quand vous résistez à l'enseignement de l'Église suffisamment connu. Tout homme peut se tromper et tomber dans l'erreur ; mais nul ne peut être traité d'hérétique, quand il croit mal, non par malice de volonté, mais par erreur matérielle provenant de son ignorance, intérieurement disposé d'ailleurs à bien croire dès qu'il sera suffisamment instruit de la vérité.

On pêche encore contre la foi par *doutes*. En vous parlant de la fermeté avec laquelle nous devons croire, je vous ai déjà dit que le doute volontaire et délibéré ne saurait être excusé de faute grave, et qu'il nous rend

infidèles : *Dubius in fide hæreticus est*. Rappelez-vous donc tout ce que je vous ai dit sur ce sujet.

Je n'ajouterai ici qu'une seule chose, mais qui est très-importante : c'est que beaucoup de chrétiens, quand ils conçoivent de semblables doutes, les tiennent habituellement et avec malice ensevelis dans leur cœur. En effet, quelle est la croyance d'un grand nombre sur tant d'articles relatifs à la vie future, par exemple, sur l'immortalité de l'âme, sur sa citation immédiate au tribunal de Dieu pour y être jugée, sur la résurrection future de nos corps, sur l'existence de l'enfer, sur l'éternelle durée de ses peines, et autres semblables? Si ces personnes voulaient s'interroger sincèrement elles-mêmes, elles ne sentiraient que trop qu'elles conservent caché, dans leur cœur, un fonds de doute; mais elles ne veulent pas se l'avouer à elles-mêmes, pour ne pas être obligées de se le reprocher, bien que leur doute se manifeste souvent aux autres par certaines expressions qui leur échappent involontairement.

Et ce qui est plus étonnant, c'est que les chrétiens qui vivent ainsi dans le doute ne laissent pas de pratiquer le bien et diverses œuvres chrétiennes. Mais cela provient de ce qu'ils ont comme un double cœur; et si on leur dit que les choses qu'on leur prêche peuvent n'être pas vraies, l'autre leur insinue qu'elles pourraient bien aussi l'être. Ils croient donc agir ainsi avec prudence, en faisant le bien conditionnellement.

Mais qui ne voit qu'ils sont continuellement en opposition avec la foi, qu'ils pèchent contre elle, et avec d'autant plus de danger qu'ils s'en aperçoivent moins? Qui ne voit l'inutilité de leurs bonnes œuvres, qui n'ont plus aucun mérite du moment qu'elles procèdent d'une foi douteuse qui n'est plus la foi? Oh! si malheureuse-

ment vous êtes de ce nombre, mon devoir est de vous avertir sérieusement que, si vous ne travaillez pas à vous affermir solidement dans la foi des articles dont nous avons parlé, Dieu permettra que cette foi incertaine et chancelante vous accompagne jusqu'à la fin de votre vie, et qu'alors vous accomplissiez encore conditionnellement avec elle vos devoirs de bon chrétien, vous laissant conduire et vous conformant à tout ce qu'on vous demandera; mais qu'en somme, mourant avec une pareille foi, vous vous perdiez.

Enfin, on pèche encore contre la foi *en s'exposant au danger de la perdre*. La même loi qui nous défend l'erreur, nous défend aussi tout ce qui peut nous y conduire. Vouloir nous y exposer sera toujours une témérité coupable. Or, il y deux dangers principaux pour la foi : les *compagnies* et les *livres*.

Et d'abord, la fréquentation des personnes d'une autre religion, ou même de certains catholiques incrédules et corrompus, comme il s'en rencontre partout. Oh! qu'il est difficile de conserver sa foi pure quand on vit familièrement avec des gens qui tiennent des discours libertins, qui rient et qui plaisantent sur les articles les plus vénérables de la foi! Qu'il est facile de prendre peu à peu leurs maximes, leurs sentiments! L'amitié, l'affection, l'estime, et quelquefois l'intérêt particulier que l'on prend à certaines maximes pour ménager de coupables penchants, tout concours à gâter l'esprit.

C'était pour prévenir un tel danger que le Seigneur avait défendu aux hébreux, de la manière la plus absolue, de se mêler aux peuples infidèles et de contracter avec eux aucune alliance ni aucune amitié : *Cave ne unquam cum habitatoribus terræ illius jungas amicitias*.¹ C'est

¹ Exod. XXXIV. 12

aussi pour prévenir un pareil danger que l'Église interdit aux chrétiens de contracter des mariages avec les infidèles, et même qu'elle annule le mariage légitimement contracté entre deux païens, lorsque l'un des deux reçoit le baptême et que l'autre persiste dans l'idolâtrie. Tout cela est fait pour rendre moins faciles la séduction et la perversion.

Il est évident que la fréquentation de certaines sociétés et de certaines personnes, les entretiens intimes et familiers avec elles, sans aucun motif légitime, sans aucune nécessité d'état ou d'emploi qui nous y astreigne, mais uniquement par choix, par plaisir et par passe-temps, sont des péchés contre la foi, des désobéissances à ce divin commandement que Dieu nous a fait par la bouche de saint Paul : *Hæreticum hominem evita*¹. Outre qu'il y a ici scandale, puisque nous donnons au prochain occasion de mal penser de nous, il y a toujours danger d'altérer et de corrompre notre foi. Si vous ne craignez pas un tel danger, si vous ne le voyez pas, c'est un mauvais signe; c'est signe que vous êtes peut-être déjà infectés des mêmes principes que les autres, et que les autres ne peuvent plus vous nuire, parce que vous avez déjà éprouvé tout le mal que vous étiez susceptibles de recevoir.

Je voudrais que, sur ce sujet, vous, parents et chefs de famille, fissiez de sérieuses réflexions. De quel avantage sera pour vos enfants, la bonne éducation chrétienne qu'à si grands frais vous leur procurez, s'ils s'associent à de mauvais compagnons déjà pervertis ou sur le point de l'être? Ah! qu'il leur faut peu de temps, avec leurs leçons perverses, pour vous les changer totalement, et rendre inutiles tous les soins que vous leur avez donnés!

¹ Tit. III.

Si donc vous ne voulez voir ni vos peines perdues, ni vos enfants pervertis et corrompus, appliquez-vous, autant que vous le pourrez, à les préserver d'une si funeste contagion, en veillant sur leurs liaisons avec une attention jalouse.

Mais l'autre danger, provenant de la lecture des livres impies, hérétiques, contraires à la religion, est également infiniment à craindre, maintenant que pour notre malheur ces livres se multiplient à l'infini.

Le danger de ces lectures résulte à la fois et de la qualité des livres et de la qualité des lecteurs. De la *qualité des livres*, qui sont extrêmement *insidieux*. Et ce n'est pas, croyez-le bien, que notre religion ait à craindre d'être comparée avec les doctrines que ces livres renferment; non, puisque la vérité est toujours vérité, et méprise les attaques de l'erreur. Ce n'est donc ni l'autorité, ni la valeur intrinsèque de ces livres qui les rendent dangereux, et ce n'est pas là le motif pour lequel on veut en prohiber la lecture; mais c'est la séduction et les mensonges dont ils sont remplis, et contre lesquels les lecteurs bénévoles ne sont pas assez en garde. En effet, ce sont des livres médités, combinés et composés dans un but de perversion; et pour atteindre ce but, rien n'est épargné, tout est mis en œuvre, artifices, fraudes, mensonges, ornements et attraits de toute sorte. Pour ne pas en recevoir une pernicieuse impression, il faudrait que celui qui les lit eût une connaissance plus qu'ordinaire de la religion, et des lumières très-étendues, pour ne pas se laisser séduire par tant de sophismes et de subtilités captieuses. Mais c'est ici que gît le grand mal: car dans ces livres, il n'y a qu'adresse et malice raffinée, tandis qu'on ne trouve au contraire qu'ignorance et bonhomie chez les lecteurs.

Les lecteurs, pour la plupart, ne sont pas des per-

sonnes judicieuses, solides et éclairées, mais bien des personnes légères et superficielles, qui connaissent à peine les premiers éléments de la religion; ou si elles ont quelque instruction et quelque science, c'est une science toute séculière et toute profane, et nullement religieuse et sacrée, comme il le faudrait cependant pour ces lectures. J'accorde que ces lecteurs soient des oracles en physique, en géométrie, en mathématiques, en jurisprudence, en médecine; mais qu'ont à faire toutes ces sciences pour décider avec compétence une question de religion, et pour ne pas se laisser tromper en cette matière? Si tout homme sage s'abstient de porter un jugement sur des choses étrangères à ses études, pourquoi quand il s'agit de la religion, de la science la plus difficile et la plus intéressante, abandonner cette règle d'équité et de prudence, et prétendre que chacun doit se faire juge des questions, et affronter tout ce qu'il y a de plus spécieux et de plus séduisant dans les écrits des incrédules, sans avoir un fonds suffisant d'instruction? Que peut-on attendre de ceux qui lisent ces sortes d'écrits, sinon qu'ils suceront insensiblement le venin qui s'y trouve caché, et qu'ils arriveront peu à peu à douter, et enfin à nier toute vérité?

Ce serait pis encore, si au défaut de l'instruction nécessaire se joignait la mauvaise disposition du cœur, dépravé et corrompu par le vice. Car c'est alors qu'on recueille avec avidité tout ce qui peut nous délivrer du joug importun de la religion, des menaces et des terreurs de la foi, et rassurer notre conscience au milieu des désordres. Tout dans ce cas prend l'aspect et la couleur de la vérité, tout nous persuade et nous convainc, parce que le cœur, de concert avec la raison, embrasse volontiers l'erreur qui lui paraît commode, avantageuse et conforme à ses inclinations perverses.

Voilà par quelle voie un si grand nombre de chrétiens se précipitent chaque jour dans l'abîme de l'irrégion et de l'incrédulité. Et voilà aussi le motif pour lequel l'Église interdit à ses enfants la lecture de ces livres pestilentiels sortis de l'enfer. Précaution bien sage ! Censurer l'Église pour cela serait la même chose que censurer un gouvernement qui interdirait dans l'état l'introduction et le commerce des denrées nuisibles à la santé du public. Concluez de là que :

Si un livre est défendu, qu'il soit dangereux ou non pour vous, ce sera toujours une faute grave de le lire, au mépris de l'interdiction, parce que c'est résister en matière grave à une autorité légitime et respectable.

Mais quand même il ne serait pas prohibé, ou que, l'étant, vous auriez la faculté de le lire, je dis que cependant vous n'avez pas le droit de le lire, ni de vous prévaloir de votre autorisation, dès que vous vous apercevez que cette lecture fait changer votre esprit, trouble votre cœur, et vous jette dans un océan d'incertitudes et d'obscurités, au risque évident de perdre la foi. Une telle lecture, dans ce cas, vous est défendue et par la loi naturelle, et même par la loi divine, dont ne peut vous dispenser l'autorisation obtenue de l'autorité ecclésiastique, qui ne s'étend qu'aux lois de l'Église. Et qu'importe d'ailleurs que le médecin me permette l'usage de tel ou tel aliment ? Quand je m'aperçois qu'il m'est nuisible et pernicieux, je suis obligé de m'en abstenir. Or, nous sommes précisément dans le même cas.

Sur ce point encore, qui est de la plus grande importance, que les parents soient vigilants et bien sur leurs gardes. Beaucoup d'entr'eux, profondément ignorants, jouissent cependant d'assez d'aisance et de fortune pour faire entrer leurs enfants dans la carrière dispendieuse des sciences. Ceci est fort bien ; mais quel soin et quelle

vigilance apportez-vous dans le choix des livres ou étudient vos enfants? Sachez que la curiosité propre à l'enfance, la légèreté et la vanité, les entraînent bien souvent à se jeter sans réserve sur les plus mauvais. Oh! quelle terrible responsabilité pour vous devant Dieu! Si vous ne pouvez juger vous-mêmes ces livres, faites-les examiner par des personnes éclairées, afin d'arracher de leurs mains les ouvrages obscènes et irréligieux, propres seulement à leur inoculer le vice et l'erreur. Autrement, vous croiriez et vous vous flatteriez d'avoir des docteurs et des lettrés dans votre maison, et au lieu de cela, vous n'auriez que des impies et des libertins, qui seraient le scandale, la désolation et la croix de votre famille.

Concluons : si vous tenez, chrétiens, à conserver intacte votre foi, préservez-la soigneusement des deux dangers que je vous ai indiqués, les mauvaises compagnies et les mauvais livres. Quand il est question de la foi, il est question de la base même. Si votre foi est pure, lors même que vous auriez le malheur de croupir dans le mal, on peut espérer qu'un jour où l'autre ses maximes et ses lumières vous arracheront au vice et vous rendront à Dieu. La voix de la foi peut bien être, pendant quelque temps, étouffée par les passions; mais cette foi persévère; un peu plus tôt, un peu plus tard, elle fait entendre son appel. Un malheur, un contre-temps, une maladie vous oblige à vous souvenir de Dieu, vous rappelle à vous-mêmes; et voilà en effet le principe salutaire qui opère en tant d'âmes la désillusion et le salut.

Mais si cette précieuse lumière de la foi est éteinte en vous, ² votre malheur est comme irréparable; car par quel autre moyen pourrez-vous détester le péché et vous convertir, si les maximes de la foi, qui sont seules capables de produire cet effet, ne sont à vos yeux que des chimères, des rêves et des fables? Sur quel terrain me

sera-t-il possible de vous combattre pour vous convertir et vous ramener à Dieu ? surtout si, à votre incrédulité, vous joignez l'ignorance et une complète incapacité d'être instruits. Oh ! non, dans l'ordre moral, il n'y a pas d'état plus déplorable que celui-là !

Ces sortes de personnes ne peuvent être ébranlées par les plus terribles épreuves que Dieu leur envoie ; au plus en éprouvent-elles une crainte toute naturelle, complètement stérile et infructueuse ; parce qu'elles attribuent tout au hasard et à une fortuite combinaison de circonstances, et jamais elles ne veulent voir une puissance supérieure qui agit et qui frappe pour opérer un retour salutaire. Pourquoi s'étonner ? Il n'y a plus de foi, elle s'est changée en nuit profonde, en ténèbres et en obscurité.

Comprenez en conséquence que le plus grand malheur qui puisse arriver à un chrétien, c'est la perte de la foi. Combien donc ne nous importe-t-il pas de la garder avec une sainte jalousie contre toute attaque, et de mettre tous nos soins à l'accroître et à la fortifier ! Le moyen le plus sûr et le plus efficace est celui que je vous indiquerai dans ma prochaine instruction, par laquelle je terminerai ce que j'avais à vous dire sur cette matière.

TRAIT HISTORIQUE.

Un anglais, nommé Williams-Bealde, s'était marié dans la ville de Londres avec une femme aimable et d'une honnête famille. Il avait quatre enfants, dont il dirigeait l'éducation avec un soin et une vigilance extrêmes. Il paraissait être un excellent père et un bon mari. Ses affaires de commerce déclinant depuis quelques années, il se livra à la lecture ; et malheureusement il préféra celle des livres qui ont été faits contre la religion. Il en adopta tous les principes, écarta toute

idée de vice et de vertu, et regarda les hommes comme de simples machines. Il se crut en droit de disposer de sa vie, de celle de sa femme et de ses enfants. Un matin, il envoya son domestique porter une lettre dans le voisinage, à un ami qu'il pria de venir à sa maison avec deux autres personnes, pour voir le changement de son état et de celui de sa famille. A la réception de la lettre, l'ami vola, mais il était trop tard : ce malheureux avait employé la hache et le pistolet. Il s'était servi de la première arme pour détruire sa famille, et avait tourné la dernière contre lui-même. Le juge, après une enquête, condamna sa mémoire. Son corps fut exposé à l'opprobre public et jeté à la voirie. On enterra sa femme et ses enfants avec décence. Tous les cœurs versèrent des larmes sur le sort de cette famille, et conçurent une nouvelle horreur pour les livres qui avaient fait un barbare d'un homme qui, avant d'avoir perdu la foi, avait mérité l'estime de tous ceux qui le connaissaient (*Tiré du comte de Valmont*).

VIII. INSTRUCTION

MOYENS POUR CONSERVER ET ACCROITRE LA FOI

La foi et les bonnes œuvres sont les deux instruments de notre salut; ils sont tellement liés et joints ensemble que l'un doit nécessairement servir de fondement à l'autre.

Après vous avoir assez longuement parlé de la vertu de foi, je ne puis donc mieux achever cette matière

qu'en vous faisant voir quelle est l'influence des bonnes œuvres sur la foi, et par conséquent la nécessité de ne jamais séparer ces deux choses. De cette façon, vous connaîtrez et le plus grand péril auquel est exposée votre foi, et le meilleur moyen pour la conserver et pour l'accroître.

Je prends pour base la célèbre sentence de l'apôtre saint Jacques, où il affirme que la foi qui n'est pas accompagnée de bonnes œuvres est une foi morte : *Fides, si non habeat opera, mortua est in semetipsa*¹. Ce texte peut avoir deux significations. On peut l'entendre premièrement en ce sens, que la foi sans les œuvres est inutile et insuffisante pour le salut; et en ce sens, cette proposition est toujours vraie pour tout le monde. On peut l'entendre ensuite en ce sens que, sans les œuvres, la foi elle-même s'éteint et se perd totalement; et en ce sens, cette proposition se réalise sinon en tous, du moins dans un grand nombre. Mais en quelque sens que vous l'entendiez, la nécessité des bonnes œuvres est évidente. Je reprends.

Je dis premièrement que, sans les œuvres, la foi est inutile. Croyons-nous par hasard que Dieu nous a donné la foi pour qu'elle soit un stérile ornement de notre intelligence, sans nous obliger à rien, ou nous obliger simplement à croire, et rien de plus? Non assurément; il nous l'a donnée pour qu'elle serve de principe et de base à la vie chrétienne, qui prend dans les bonnes œuvres sa forme et sa perfection. Que diriez-vous d'un homme qui, après avoir amassé un énorme monceau de matériaux et posé les fondements d'un grand édifice, laisserait au beau milieu son œuvre imparfaite? Vous le traiteriez d'insensé et de fou, et vous lui appliqueriez

¹ Jac. II. 17.

justement ce reproche de l'Évangile : *Hic homo cœpît ædificare, et non potuit consummare*¹; car on ne jette pas des fondements pour qu'ils restent seuls, mais pour servir de soutien à quelqu'autre chose, à l'édifice lui-même.

Ainsi en est-il dans le cas qui nous occupe : la foi est la première pierre fondamentale du chrétien ; mais nous devons, sur elle, opérer des œuvres de sainteté et de salut. Si elle nous apprend que nous sommes les créatures de Dieu, qu'il est notre souverain maître, notre premier principe et notre dernière fin, ce n'est pas dans un autre but que de nous le faire craindre et respecter, et de nous incliner à accomplir sa volonté. Si elle nous montre une autre vie, un jugement, un enfer, un paradis, une éternité ou de bien infini ou d'incomparable malheur, qui nous attendent, n'est-ce pas évidemment pour nous détourner efficacement du péché et nous exciter au bien ? Si elle nous propose les touchants mystères de notre rédemption, n'est-ce pas pour nous porter à nous unir à Jésus-Christ, notre Sauveur, à l'imiter et à profiter de ses exemples et de ses mérites ? En un mot, toute la foi se rapporte et tend aux œuvres, desquelles elle tire sa dernière perfection. Elle n'est pas seulement une règle de croyance, mais encore une règle de conduite ; et si la conduite ne concorde pas avec la croyance, la croyance seule ne peut pas sauver. C'est pourquoi saint Jacques dit que la foi sans les œuvres est une foi morte, c'est-à-dire inutile au salut : *Fides sine operibus mortua est*².

Ce désordre est cependant très-commun. Par rapport à la plupart des chrétiens, l'opposition entre leur foi et leur conduite ne saurait être plus grande. En effet, s'ils

¹ Luc. XIV. 30. — ² Jac. II 26.

n'avaient pas la foi, ou si la foi leur enseignait tout le contraire, vivraient-ils d'une autre manière? C'est donc une foi inerte et oisive, une foi qui ne donne plus signe de vie.

Mais si notre foi est devenue inutile par notre^v faute, elle ne sert alors qu'à nous rendre plus coupables. En effet, plus on est éclairé et plus on est coupable, si l'on ne vit pas selon les lumières que l'on a et selon les obligations que l'on connaît; et l'on pèche avec d'autant plus de malice, que l'on pèche avec plus de connaissance. C'est pourquoi, si ce fut pour nous un très-grand bonheur de naître dans le sein de la vraie religion, ce serait aussi un malheur d'autant plus grand d'y trouver notre perte. Si ce malheur nous arrivait, ce qu'à Dieu ne plaise, il aurait mieux valu pour nous naître parmi les turcs et les infidèles; parce qu'un supplice et une damnation incomparablement plus terribles sont réservés au chrétien qui tombe dans l'enfer avec l'empreinte et l'abus de la vraie foi.

On ne peut nier néanmoins que durant cette vie, la foi, même sans les bonnes œuvres, soit une source de salut, parce qu'un jour ou l'autre, elle peut nous rappeler au devoir. Mais le grand point c'est de la conserver, car l'absence des bonnes œuvres fait que la foi s'éteint, s'anéantit, se perd; et tel est le sens de la proposition de saint Jacques : *Fides sine operibus mortua est*. Si cet effet ne se produit pas dans tous, il se remarque du moins dans le plus grand nombre.

Les saints Pères expliquent par différentes comparaisons l'heureuse influence des bonnes œuvres pour la conservation de la foi. La foi, dit saint Jérôme, est une ville de refuge et de garnison, et les bonnes œuvres sont les fortifications extérieures qui la défendent. Renversez les fortifications et les remparts d'une ville forte, la voilà exposée à l'invasion et au pillage de l'ennemi. — La foi,

ajoute saint Augustin, est une plante qui sort de terre, grandit et se développe heureusement; mais les bonnes œuvres sont la rosée du ciel et les sucs de la terre qui la nourrissent. Privez une plante de ce double aliment céleste et terrestre, et la voilà aussitôt desséchée. — La foi, réplique saint Ambroise, est une lampe ardente, et les bonnes œuvres sont l'huile qui l'entretient. Retirez l'huile d'une lampe, et vous la verrez s'éteindre aussitôt. — Tels sont, parmi beaucoup d'autres, les symboles dont se sont servis les saints Pères pour nous montrer combien est nécessaire la pratique des bonnes œuvres pour la conservation et la vie de la foi.

En effet, l'expérience fait voir que la foi s'affaiblit dès qu'on néglige les bonnes œuvres qui la rendent pratique. Et dès que la loi s'affaiblit, l'ennui et le dégoût des bonnes œuvres vont toujours croissant; et par là s'accroissent aussi de plus en plus le relâchement et le libertinage de la vie. Mais à mesure que ce relâchement et ce libertinage s'augmentent, la foi déjà faible et mourante s'éteint tout à fait. N'est-ce pas là la progression naturelle des choses? Toutes les fois que vous manquez aux devoirs du chrétien, vous donnez à votre foi un coup, une secousse; tandis qu'au contraire si vous êtes exacts à accomplir ses devoirs, vous vous affermissiez toujours davantage dans cette vertu.

Ceci est un avis applicable surtout aux œuvres de religion qui sont de *précepte positif*; par exemple, la confession annuelle, la communion pascale, la sanctification des jours de fête, l'observation des abstinences et des jeûnes prescrits. La transgression habituelle de ces devoirs ne se distingue pas, avec le temps, de l'incrédulité positive. Combien n'est-il pas rare en effet de trouver, parmi ceux qui ne connaissent plus ni pâques, ni jeûnes, ni fêtes, quelqu'un qui n'ait pas totalement perdu la foi!

De la négligence de ces œuvres essentielles de religion, on passe à la perte de la religion elle-même.

Mais cet avis regarde aussi ces œuvres de religion qui ne sont pas de précepte positif, mais de *simple conseil*, comme les visites au saint Sacrement, les pratiques pieuses en l'honneur de tel ou tel saint, les pénitences et les mortifications volontaires, etc. Je ne dirai pas que la négligence de ces œuvres nous conduit toujours et promptement à la perte de la foi, comme elle ne nous conduit pas toujours et aussitôt à la perte de la grâce de Dieu; mais je dis que l'omission habituelle de ces pratiques, surtout si elle s'étend à toutes ou au plus grand nombre, produit insensiblement une telle indifférence pour le salut, un tel dérèglement dans la conduite, qu'elle peut conduire à l'abîme de l'irréligion. Je vais éclaircir ma pensée par une comparaison matérielle.

Une maison qui a des fondations ou des murs peu solides ne se soutient qu'au moyen de clefs et d'étais. Si vous considérez séparément chacun de ses appuis, vous ne direz pas qu'ils sont tous tellement nécessaires, que si on en ôte un ou deux, tout l'édifice va s'écrouler et tomber en ruines; mais vous conviendrez que c'est de la réunion de tous ces appuis que résulte sa solidité, et que, si l'on en retire le plus grand nombre, il restera tellement chancelant, qu'il ne tardera pas à s'écrouler tout à fait. Appliquez cette comparaison à notre cas : les bonnes œuvres, même de surérogation, sont ces appuis qui tiennent lié l'édifice de la grâce et de la foi, trop faible de sa nature, s'il reste abandonné à lui-même. Or, négliger tantôt cette pratique de piété, tantôt cette autre, ne suffira peut-être pas pour le renverser; mais je dis cependant que l'union et la fréquence de ces actes salutaires, sont ce qui le soutient et le fortifie; et que par conséquent, si l'on en néglige la pratique ou totale

ou partielle, vous ne serez pas longtemps sans être perdus, morts à la grâce, et morts aussi à la foi, ou tout au moins notablement affaiblis en cette vertu.

Et telle est, si je ne me trompe, la raison pour laquelle tant de gens se plaignent d'avoir peu de foi, et prétendent justifier par là la tiédeur de leur vie, comme si ce défaut n'était pas volontaire chez eux, tandis qu'il vient de leur négligence à l'exercer par de bonnes œuvres. On n'a jamais vu quelqu'un, s'appliquant de son mieux à faire le bien, ne pas devenir en même temps très-solide et très-ferme dans la foi. On ne peut donc s'excuser sur un tel prétexte. Et bien que la foi soit un don de Dieu, c'est cependant toujours notre faute si nous en avons peu, parce que Dieu en accorde toujours en proportion de nos efforts, de notre ferveur et de notre coopération.

Si l'omission ou la seule négligence des bonnes œuvres peut nous conduire jusqu'à perdre la foi, à combien plus forte raison une vie remplie d'œuvres coupables, peccamineuses, dissolues? Saint Paul le dit en termes parfaitement clairs, lorsque parlant de la bonne conscience, c'est-à-dire de la vie réglée à laquelle nous sommes tenus, il affirme qu'en la négligeant, on finit par faire un complet naufrage dans la foi : *Quam quidem repellentes, circa fidem naufragaverunt*¹.

Je ne nie pas qu'on ne puisse être l'on chrétien par la croyance, bien que mauvais chrétien dans la conduite. Car autre chose est d'assujettir sa raison à croire ce que la religion nous enseigne, et autre chose est de soumettre sa volonté à pratiquer ce qu'elle nous prescrit. Le premier peut exister sans le second; et c'est un point décidé par le concile de Trente, que le péché d'infidélité

positive est le seul qui détruit la foi. Mais je prétends qu'une vie déréglée conduit peu à peu à ce péché, et qu'abandonner le chemin de la régularité pour la conduite, c'est abandonner la voie de la pureté pour la foi.

Ceci n'est pas difficile à comprendre, si vous voulez réfléchir à l'énorme opposition qu'ont entre eux les articles de la foi et une vie déréglée, et par conséquent à l'état de violence affreuse, de lutte et de guerre dans lequel se trouve l'homme méchant, état qui ne peut durer longtemps, l'homme étant naturellement porté à vivre dans le repos et la tranquillité.

Donnez-moi en effet une personne chargée du bien d'autrui par mille acquisitions illicites, une personne adonnée à de mauvaises habitudes, tyrannisée par l'amour du monde, par la vanité, par le feu et l'emportement des passions; si cette personne, au milieu de ses désordres, conserve une foi intacte, dans quelles angoisses ne se trouve-t-elle pas plongée! Car elle sait qu'elle est en très-mauvais état; que par ce genre de vie elle amasse sur sa tête des trésors de vengeance devant Dieu, qui est le témoin et sera le juge et le vengeur implacable de ses péchés; qu'elle peut être à tout instant surprise dans ce funeste état et précipitée dans l'enfer, sans espérance d'en sortir jamais. Or, ces réflexions, suggérées par la foi, quel trouble de sentiments, quelle agitation et quels tourments ne doivent-elles pas soulever dans son cœur!

Le vrai et unique moyen pour recouvrer la paix, ce serait de renoncer à sa coupable vie et de se convertir à Dieu. Mais elle ne peut se résoudre à faire ce pas; la violence de ses passions, la force de ses mauvaises habitudes, et l'attachement invétééré aux biens et aux plaisirs, s'opposent trop fortement à cette démarche. Que

fera-t-elle donc? vivre toujours ainsi, toujours dans le trouble, toujours torturée et en guerre avec soi-même, ce n'est pas possible. Le seul parti qui lui reste à prendre pour vivre en paix, c'est de se débarrasser de la foi, de renoncer à la foi devenue pour elle une source funeste de remords et d'inquiétudes. En conséquence, elle commence par douter, et finit par ne plus croire positivement : *Quia nolunt converti ad optima, recreari volunt ab infidelitate.*

Voilà, chrétiens, ce qui arrive dans la pratique. Vivre mal et bien croire sont deux choses qui ne peuvent aller longtemps ensemble. Il faut, ou que la foi, à l'aide de ses remords, maîtrise et subjugue les passions; ou que les passions, triomphant de la foi, l'éteignent et l'éteignent entièrement. Voilà la raison véritable pour laquelle il y a, au sein du christianisme, tant d'incrédules, déclarés et secrets. Cela ne vient pas d'une autre source que du dérèglement des passions : *Everso bene vivendi opere, etiam robur fidei dissipatur.* Tant qu'ils ont mené une vie réglée, qu'ils se sont tenus éloignés du vice, qu'ils ont été fidèles à Dieu, assidus aux pratiques de la piété, ils ont toujours respecté la religion, et jamais une pensée de doute ne leur est venue à l'esprit; mais dès qu'ils sont devenus vicieux, ils ont voulu y rester malgré les réclamations de la foi, ils ont fini et ont dû finir par devenir incroyants : *Everso bene vivendi opere, etiam robur fidei dissipatur.*

Et quelle gloire, remarquons-le ici en passant, quelle gloire et quel triomphe pour notre religion et pour notre foi, de pouvoir dire qu'elle ne saurait être abandonnée et qu'elle ne l'est en effet que par ceux qui abandonnent en même temps l'honnêteté, la vertu, la moralité! qu'elle n'ait d'autres ennemis que les avarés et les usuriers, les impudiques et les efféminés, les insignes mauvais sujets

et les esclaves des passions les plus effrénées, et surtout des plaisirs des sens ! Ah ! de tels ennemis ne peuvent qu'honorer et honorent véritablement notre religion ; car enfin, c'est là déclarer, par le fait même, qu'elle est pure et sainte, et que par conséquent, s'ils la haïssent, ce n'est pas parce qu'elle est suspecte d'erreur dans ce qu'elle enseigne, mais parce qu'elle gêne et est pénible dans ce qu'elle prescrit.

Mais laissons de côté ces gens, et pour notre édification, tirons l'importante conclusion qui est le but de ce discours. Vous devez inférer de tout ce que je viens de dire, que le grand moyen de conserver la foi et de l'accroître, c'est de la cultiver par la pratique des bonnes œuvres. Il faut bien croire pour bien vivre, cela est vrai ; mais il est bien plus vrai encore que, pour bien croire, il faut bien vivre ; et comme l'arbre naît de la semence et la semence de l'arbre, et que l'un et l'autre se reproduisent, ainsi en est-il de la foi et des œuvres. La foi est le principe et la racine des bonnes œuvres ; mais c'est de ces œuvres que la foi reçoit sa force, son accroissement et sa vigueur.

Je dois donc vous dire premièrement : Ayez la foi pour bien agir ; ayez-la autant que possible toujours vive et toujours actuelle. Le juste, dit la divine Écriture, vit de foi : *Justus ex fide vivit*¹ ; ce qui veut dire que pour vivre saintement, nous devons toujours nous régler, dans toutes nos actions et dans toutes nos délibérations, selon les lumières de la foi. Mais comment cela se pourrait-il sans la pensée continuelle de ses maximes et de ses vérités ? De même que la lumière ne nous sert à rien pour nous diriger dans notre marche si nous la tenons cachée, et que nos yeux ne nous servent à rien pour voir si nous

¹ Hebr. X. 18.

les fermons, ainsi la foi, qui est la lumière et l'œil du chrétien, ne nous sert en rien pour nous conduire, si nous ne la prenons pas pour guide dans toutes les circonstances de notre vie.

Mais je dois vous dire encore ceci : appliquez-vous à faire le bien avec diligence et ferveur, si vous voulez que votre foi soit puissante et vive ; car c'est par la pratique des bonnes œuvres qu'elle s'augmente toujours plus, qu'elle s'éclaire, se perfectionne et se fortifie. Plus vous vous efforcerez d'en suivre les maximes, de purifier votre cœur de ses affections vicieuses, de pratiquer les vertus propres à votre état, d'être assidus à la prière, aux œuvres de piété, plus vous sentirez la foi s'aviver et grandir en vous ; et vous n'éprouverez plus dès lors tant d'incertitudes, de doutes et d'obscurités.

Enfin, prions sans cesse Dieu qu'il lui plaise d'affermir dans nos esprits et dans nos cœurs, cette sainte religion pour laquelle il a daigné, dans son amour, nous distinguer de tant d'autres, cette aimable et divine religion, qui seule peut faire notre bonheur en cette vie, à l'heure de la mort et pendant toute l'éternité. Il n'y a jamais eu d'époque où il ait été aussi nécessaire qu'à présent d'adresser à Dieu avec ferveur une telle prière ; car en considérant les mœurs de nos jours, on ne voit qu'avec trop d'évidence le dépérissement de la religion et de la foi. Qu'indique en effet cette multiplicité de crimes et de scandales dont on ne rougit même plus, et qui passent en système ? cet endurcissement dans le mal, malgré les châtimens de Dieu ? et cet air d'indifférence, et même d'allégresse et de joie, au milieu de tant de motifs que nous avons d'être sérieux et graves ? Tout cela n'est-il pas une marque évidente que la foi est morte ou prête à s'éteindre ?

Prions donc Dieu de nous retenir sur le penchant d'un

abîme aussi funeste, le plus funeste de tous. Prions-le pour nous et prions-le aussi pour les autres. Mais surtout soyons fermes, et ne nous laissons pas entraîner par le courant, nous souvenant sans cesse que nous devons paraître chacun à notre tour au tribunal de Dieu, et que l'exemple, la coutume, la mode, rien ne nous excusera devant lui.

TRAITS HISTORIQUES

I. — Luther a été le champion le plus opiniâtre de la doctrine qui prétend que la foi seule suffit pour la justification, et par là même, il a été aussi celui qui a le plus puissamment contribué à l'affaiblissement et à la perte totale de la foi chez un grand nombre de chrétiens. « Celui qui croit, disait-il (tome III *De Capt. Babyl.*), ne saurait être damné quand même il le voudrait; il pourra pécher aussi souvent et aussi grièvement qu'il le voudra, pourvu seulement qu'il ait la foi. » « Péchez fortement, écrivait-il à son ami Mélanchton, mais croyez encore plus fortement. Nous devons pécher aussi longtemps que nous sommes ici. Il nous suffit de croire à l'Agneau qui efface les péchés du monde; le péché ne saurait nous arracher à cet Agneau, quand même nous forniquerions et nous tuerions mille fois par jour. » Cette effroyable doctrine, Luther la présentait comme la pierre angulaire de son Évangile. « Cet article, disait-il, subsistera en dépit de l'univers entier; il le faut : c'est moi qui le dis : Martin Luther, évangéliste. C'est pourquoi je ne laisserai approcher personne pour le détruire, ni empereurs, ni papes, ni rois, ni princes, ni tous les diables de l'enfer. Puissent les flammes de l'enfer être leur récompense s'ils tentaient jamais de le faire ! Ce que je dis ici, on doit le considérer comme une révélation de l'Esprit-Saint. » Aussitôt après la mort de Luther, Mélanchton et les autres luthériens publièrent dans toute sa crudité cet article dont Mœhler dit avec raison qu'il n'a pu être écrit que

dans un état complet de fanatique démente. — L'expérience journalière nous offre d'ailleurs suffisamment d'exemples qui nous prouvent avec quelle faveur est accueilli ce principe de Luther, même hélas ! chez les catholiques, puisque la foi s'est presque complètement éteinte chez un grand nombre d'entre eux qui, tout en prétendant croire, mènent une vie toute païenne.

II. — C'est au seizième siècle que saint François Xavier convertit au christianisme les habitants du Japon. Leur foi avait une vivacité singulière qui faisait l'admiration du saint apôtre. Aussi tout ce qui porte le nom de vertu était, chez ces nouveaux convertis, dans l'état le plus florissant. Leur zèle avait quelque chose de prodigieux, et jamais cependant ils n'étaient contents d'eux-mêmes. Ils ne cessaient de se reprocher leur lâcheté et leur indifférence, et à peine se croyaient-ils dignes du nom de chrétiens. Leur délicatesse de conscience était si grande que, quand ils avaient commis une faute, même légère, il était difficile de les tranquilliser. Ils étaient animés d'un tel esprit de pénitence, que souvent les missionnaires, dans leur inquiétude, étaient obligés de veiller avec soin à ce qu'un excès de zèle ne leur fit entreprendre des pratiques qui auraient altéré leur santé. Un portugais, qui en avait été lui-même témoin oculaire, écrivait en Europe qu'il n'existait pas un seul ordre religieux que les chrétiens du Japon ne surpassassent pas la rigueur de leur jeûne et par toute espèce de mortifications ; que, quand on les voyait prier, on s'imaginait voir des saints ; il lui semblait, en un mot, que depuis qu'il avait vu les chrétiens du Japon, il n'était plus chrétien lui-même (*Histoire du Japon, l. IV*).

DU SYMBOLE

INSTRUCTION PREMIÈRE

PRÉLIMINAIRES SUR LE SYMBOLE

Les principales vérités que tout chrétien doit croire sont renfermées dans le Symbole des apôtres, ordinairement appelé le *Credo*. Mais avant de vous expliquer la substance et le détail de chaque article, il convient de faire sur ce sujet quelques observations générales, auxquelles je me bornerai pour l'instruction d'aujourd'hui.

Le *Symbole* est un court abrégé des vérités les plus essentielles que Dieu a révélées à son Église. Les vérités qu'il a révélées sont en très-grand nombre; mais, quoique nous devions les croire toutes également sans en rejeter aucune, nous ne sommes pas obligés toutefois de les connaître toutes distinctement et en particulier; il suffit seulement de connaître les vérités premières et *fondamentales*. Il était donc convenable que ces vérités fondamentales fussent recueillies dans une courte formule qui pût servir de règle et de guide aux chrétiens; et qu'en même temps, par sa brièveté et sa simplicité,

cette formule fût à la portée des plus ignorants et des plus bornés.

Or, cette formule, nous l'avons dans le Symbole, qui contient en peu de mots toutes les vérités nécessaires à croire. Il traite principalement de deux choses, de *Dieu* et de son *Église*. La première partie, qui traite de Dieu, est elle-même divisée en trois nouvelles parties qui regardent les trois Personnes de la très-sainte Trinité, c'est-à-dire le Père et l'œuvre de la création, le Fils et l'œuvre de la rédemption, le Saint-Esprit et l'œuvre de notre sanctification.

L'autre partie, qui traite de l'Église, nous fait connaître les caractères qui distinguent de toute autre la vraie Église de Jésus-Christ, ainsi que les biens que nous procure notre qualité de membres de l'Église. — Et ici, remarquez bien une chose : quoique les vérités qui nous ont été révélées de Dieu ne soient pas toutes expressément nommées dans le Symbole, nous les croyons toutes cependant par notre foi dans l'Église, dont nous reconnaissons au neuvième article la vérité et l'autorité, en disant : *Je crois la sainte Église catholique*, puisqu'il n'est pas possible de croire l'Église, sans admettre les vérités qu'elle propose à notre foi.

Mais, ce qui est plus important, c'est que le Symbole a été médité et composé par les apôtres eux-mêmes, et voilà pourquoi on l'appelle Symbole des Apôtres. Après avoir reçu de Jésus-Christ l'ordre de se disperser dans tout l'univers pour prêcher l'Évangile et y planter la foi, *euntes prædicate Evangelium omni creaturæ*¹, ils composèrent tous ensemble, avant de se séparer, comme l'atteste le pape saint Clément, leur disciple, cette formule de foi, et cela pour plusieurs raisons : 1° Afin qu'il

¹ Marc. XVI. 15.

y eût dans leur enseignement la plus parfaite uniformité possible, non-seulement dans la doctrine et les sentiments, mais jusque dans les paroles et dans les expressions; 2° afin que les peuples convertis, quoique divisés et séparés les uns des autres par la diversité des climats et la distance des lieux, n'eussent, en fait de croyance, qu'un seul et même langage, comme ils ne devaient avoir qu'une seule et même foi; 3° pour faciliter au commun des fidèles, qui ne sont pas capables de longues études, la connaissance des vérités nécessaires, par une formule courte, claire, et à la portée de chacun, au moyen de laquelle ils pussent bien régler leur croyance, et se préserver contre les erreurs qui devaient s'élever dans la suite.

Tels furent les motifs pour lesquels ces premiers pères et fondateurs de l'Église composèrent ensemble l'excellent abrégé que nous possédons. Que chacun d'eux ait composé son article en particulier, par exemple, saint Pierre le premier, saint André le second, saint Jacques le troisième, et ainsi des autres, c'est une question très-incertaine et sans aucune importance. Ce qui est certain et incontestable, c'est que le Symbole est l'œuvre des Apôtres, et que par conséquent nous ne devons pas le recevoir et le considérer autrement que comme l'œuvre de Dieu lui-même; car les Apôtres étaient inspirés de Dieu, et ils n'y firent entrer que les vérités qui leur furent intérieurement dictées par l'Esprit-Saint, maître de toute vérité, et celles qu'ils avaient apprises de la bouche même de la Sagesse incarnée : vérités qu'ils ne cessèrent d'enseigner de vive voix, et qu'à la fin ils scellèrent de leur sang par le martyre.

De là, il est facile de comprendre avec combien de raison l'on appelle ce traité Symbole. Ce mot *Symbole* signifie une marque, une note, un signe qui sert à distin-

guer une classe déterminée de personnes ou de choses, et veut dire que, comme le soldat se reconnaît à son drapeau et le serviteur à sa livrée, ainsi le chrétien se reconnaît à cette profession de foi renfermée dans le Symbole, et se distingue, par elle, de tous ceux qui ne le sont pas, des idolâtres, des juifs et des hérétiques. La raison en est que nul ne peut être chrétien sans professer la foi enseignée par Jésus-Christ; et la foi enseignée par Jésus-Christ est celle qui nous a été transmise par les apôtres. Or, quiconque croit le Symbole, croit la doctrine des apôtres, la doctrine de Jésus-Christ lui-même, et par conséquent se montre chrétien et l'est réellement. Mais celui qui le rejette en tout ou en partie, rejette la doctrine des apôtres, la doctrine de Jésus-Christ, et par conséquent ne lui appartient pas. Le Symbole est donc la devise propre du chrétien; il est si bien sa devise, que si quelqu'un venait lui enseigner des choses contraires, quand même, dit saint Paul, ce serait un ange du ciel, sans autre examen, vous devriez aussitôt le regarder comme un hérétique, un excommunié, un infidèle : *Si angelus de cœlo evangelizet vobis præterquam quod evangelizavimus vobis, anathema sit* ¹.

Il est vrai cependant que l'Église, outre le Symbole des apôtres, en reconnaît deux autres, celui de Nicée, que le prêtre dit à la messe, et celui de saint Athanase, qu'il récite à l'office divin. Mais ces deux Symboles ne diffèrent pas, quant à la substance, de celui des apôtres, et ne renferment qu'une exposition plus expresse et plus distincte de certaines vérités que les hérétiques des premiers siècles avaient spécialement attaquées.

Voyons maintenant, par ce qui a été dit jusqu'ici, quels sont les devoirs du chrétien par rapport au Symbole.

¹ Gal. I. 8.

Il nous a été donné, premièrement, pour nous enseigner les vérités les plus essentielles de la religion. C'est donc un devoir pour nous de l'apprendre et de le savoir de mémoire. Le même précepte, dit saint Thomas, qui nous oblige à croire, nous oblige également à savoir et à croire tous les articles du Symbole des apôtres; car il ne suffit pas pour le salut d'avoir une foi générale et confuse, il faut de plus une foi actuelle explicite et distincte de certaines vérités déterminées. Aussi l'Église n'admit-elle jamais au baptême aucun catéchumène qu'il n'eût publiquement récité auparavant le Symbole, comme cela se pratique encore aujourd'hui, lorsqu'on présente aux fonts sacrés les enfants, pour lesquels répondent les parrains et marraines. On ne pourrait donc pas excuser de faute grave celui qui ignorerait le Symbole, car son ignorance ne pourrait venir que d'une indolence coupable et du mépris des devoirs attachés à la qualité de chrétien. Tel est le sentiment de saint Thomas, et c'est aussi celui de saint Charles Borromée dans ses *Instructions aux Confesseurs*, où il leur ordonne de renvoyer sans absolution les pénitents qui ignoreraient les articles du Symbole.

Quand je dis qu'il faut *savoir le Symbole*, je n'entends pas parler de la lettre seulement; mais il faut de plus en comprendre le sens. Le premier venu peut en effet le posséder très-bien de mémoire, et être cependant d'une ignorance absolue dans les choses de la foi. Or, à quoi sert une telle science matérielle, qui ne nous apporte ni instruction ni lumière? On serait moins condamnable d'en ignorer les paroles et d'en connaître le sens. Aussi, bien qu'on enseigne généralement le Symbole en latin, il est très-important de le savoir aussi en langue vulgaire, comme il vous est donné par le catéchisme, et d'en bien pénétrer le sens par la réflexion et par la

lecture de l'explication qu'en donne aussi le catéchisme.

Le Symbole nous a été donné, en second lieu, pour être dans notre bouche, à nous chrétiens, une solennelle profession de foi, et en même temps un bouclier contre le péché. C'est donc pour nous un autre devoir de le réciter souvent, comme l'Église nous l'enseigne par son exemple, en le faisant réciter plusieurs fois chaque jour dans l'office divin. Oui, nous devons le réciter souvent, et pour honorer Dieu par cet authentique témoignage de notre foi, et pour nous défendre contre les différentes tentations auxquelles nous sommes exposés. Celui qui croit fermement les vérités exposées dans le Symbole : un Dieu tout-puissant à qui tout est soumis, les souffrances de Jésus-Christ endurées pour détruire le péché, la vie future, celui-là ne se laissera pas facilement entraîner à offenser Dieu, et il se soutiendra aisément contre tous les assauts des tentations. C'est là le bouclier que saint Paul nous exhorte à saisir promptement pour nous protéger contre les traits de l'ennemi tentateur : *In omnibus sumentes scutum fidei, in quo possimus omnia tela nequissimi ignea extinguere.*

Mais pour que la récitation du Symbole soit agréable à Dieu et profitable à nous-mêmes, il faut la faire dans de certaines conditions. Et ici, permettez-moi une réflexion que j'aurai peut-être encore plusieurs fois occasion de vous répéter, c'est que par l'usage fréquent que nous faisons de certaines choses, nous convertissons l'or en boue ; je veux dire que nous gâtons, que nous rendons inutiles et inefficaces les exercices les plus saints et les pratiques de religion les plus salutaires. En effet, on ne peut nier que le Symbole ne soit en lui-même un excellent acte de foi ; mais je vous le demande, de la manière dont on le récite ordinairement, peut-il être un acte de foi ? Il en serait un, si le cœur était d'accord avec

les lèvres, si ce que la bouche prononce était confessé par le cœur. Mais comme d'ordinaire on le récite sans faire attention à ce que l'on dit, comme on le récite avec distraction, par habitude et par formalité, cette récitation n'est plus qu'un acte de foi purement matériel qui ne saurait procurer ni honneur à Dieu ni profit à nous-mêmes.

Et même, cette récitation nous est plutôt préjudiciable, parce qu'étant, comme nous le sommes, obligés à le réciter quelquefois, en le récitant de cette manière, nous ne satisfaisons jamais à notre obligation, d'après cette règle générale qu'un acte de religion, quel qu'il soit, n'est pas et ne saurait être un acte purement extérieur.

Habituez-vous donc à le réciter dignement et saintement, c'est-à-dire avec une attention sérieuse, avec une foi vive, avec une tendre et fervente dévotion.

Avec une attention sérieuse, qui vous fasse non-seulement bien articuler les paroles, mais encore réfléchir au sens et aux grandes vérités qui y sont contenues.

Avec une foi vive, soumettant votre esprit à croire fermement tout ce que vous dites de bouche.

Enfin, *avec une tendre dévotion*, accompagnant votre récitation de ces saintes affections de piété, de respect, d'amour, de reconnaissance envers Dieu, que doit naturellement vous inspirer votre foi en un Dieu créateur, rédempteur, sanctificateur, et plus tard, autant qu'il sera en lui, votre rémunérateur.

Ces pieux mouvements de notre cœur vers Dieu nous sont exprimés par ces premières paroles du Symbole : *Je crois en Dieu*. Car comme l'enseignent les théologiens avec saint Augustin et saint Thomas, croire en Dieu n'est pas seulement croire qu'il existe, ni simplement ajouter foi à sa parole; les démons vont jusque-là, eux qui, se-

lon saint Jacques, *credunt et contremiscunt*¹; ils croient, eux aussi, mais ils croient sans soumission, avec mépris et forcément, de la foi qui épouvante et non de celle qui console. Croire en Dieu, c'est le regarder comme notre souverain bien, c'est placer en lui toute notre confiance, c'est nous attacher de cœur à lui par un sentiment de véritable piété : telle est la foi propre du chrétien. Or, cet affectueux retour du cœur vers Dieu n'est autre chose que cette tendre dévotion dont je vous parlais tout à l'heure.

C'est donc dans ces dispositions que vous devez réciter le Symbole, si vous voulez accomplir votre devoir, glorifier Dieu par ce tribut d'hommages, et en retirer pour vous-mêmes des fruits de sanctification et de salut. Je vous expliquerai bientôt chaque article en particulier, et je vous ferai voir les trésors de connaissances qu'ils renferment. Vous découvrirez combien sont nombreuses les vérités renfermées dans ces courtes paroles.

TRAIT HISTORIQUE

Les saints ont tous eu un profond respect pour le Symbole des Apôtres, qu'ils appelaient le véritable bouclier.

La sœur de saint Ambroise se plaignant un jour à lui, dans une de ses lettres, d'être souvent tourmentée par de violentes tentations et par des doutes au sujet des articles de la foi, son frère lui répondit de se servir du Symbole des apôtres comme d'un bouclier contre toute espèce de tentations, de ne jamais omettre de le réciter dévotement matin et soir, et aussi souvent que quelque danger menacerait la pureté de sa foi; l'assurant que, par ce moyen, elle ne manquerait pas de sortir victorieuse du combat, ce qui arriva en effet (S. Ambr. *d. Virg.* I. III).

¹ Jac. II. 19.

II. INSTRUCTION

PREMIER ARTICLE DU SYMBOLE. — EXISTENCE DE DIEU

Je crois en Dieu le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre. Tel est le premier article du Symbole des apôtres, qui nous propose à croire, dans ce peu de mots, un grand nombre de vérités : l'existence de Dieu, son unité, la distinction des personnes en un seul Dieu, les attributs de Dieu, la création de toutes choses : matière abondante, immense, que je vais vous expliquer en détail.

Le premier mot, *je crois*, ne s'applique pas seulement à ce premier article, mais il s'étend à tous les autres ; aussi doit-on le dire intérieurement et le supposer devant tous, bien qu'il ne se répète pas avant chacun. Ce mot veut dire que nous regardons comme certain, comme très-vrai, comme infaillible, tout ce qui est renfermé dans chaque article, parce que Dieu, vérité suprême, l'a révélé aux apôtres, que les apôtres l'ont enseigné à l'Église, et l'Église à nous. Ainsi, en prononçant cette parole, *je crois*, nous voulons exprimer l'assentiment ferme et inébranlable que nous donnons à la divine parole renfermée dans le Symbole ; nous assujettissons d'une manière immuable notre raison, notre jugement, à en croire toutes les vérités, quelque obscures, quelque impénétrables, quelque contradictoires même qu'elles nous paraissent ; et à les croire avec une certitude plus en-

tière et plus absolue encore que nous ne croyons les vérités connues par l'évidence, les choses que nous voyons de nos yeux, que nous touchons de nos mains. Vous voyez donc que cette parole, *je crois*, doit venir du cœur, d'un esprit bien ferme et solidement enraciné dans la vraie foi. Mais après tout ce que nous avons déjà dit sur la nature de la foi, il serait inutile de rien ajouter ici. Passons donc à l'explication nécessaire des vérités que nous faisons profession de croire.

La première vérité, qui est le fondement et la base de toutes les autres, c'est l'existence de Dieu, exprimée par ces mots : *je crois en Dieu*, ce qui veut dire : je crois qu'il y a dans le monde un Être suprême, distinct de tout le reste, maître et gouverneur de l'univrs. Telle est, dis-je, la première de toutes les vérités; parce que si nous ne commençons pas par croire l'existence de Dieu, comment pourrions-nous croire toutes les autres vérités qui ne puissent leur appui et leur certitude que dans la parole infallible de Dieu qui les a révélées? Mais c'est là une vérité que nous enseignent également la voix de la foi, la voix de la raison, et celle de la nature elle-même.

La voix de la foi, puisque les divines Écritures nous parlent partout de Dieu, nous expliquent ses perfections, nous font connaître ses volontés. Dieu lui-même nous l'atteste de sa propre bouche en plusieurs endroits : *Ego sum Dominus Deus tuus*; je suis le Seigneur votre Dieu. Cet article est donc révélé par Dieu lui-même, et par conséquent aussi certain et aussi incontestable que la révélation, dont je vous ai expliqué les preuves certaines et incontestables en vous parlant de la foi.

Mais quand même cette vérité ne nous serait pas enseignée par la foi, elle est par elle-même très-évidente à la seule lumière de la *raison*. Il suffit d'ouvrir les yeux et de contempler l'univers. Le ciel, la terre, et toutes les

cnoses qu'ils renferment, nous montrent la sagesse et la toute-puissance d'un auteur suprême, bien qu'invisible. toutes nous proclament d'une seule voix qu'il y a un Dieu, dont nous sommes l'ouvrage et par qui nous subsistons : *Ipsa fecit nos et non ipsi nos.*

Ainsi, mes chers auditeurs, de même que la simple vue de ce temple, de ce grand et magnifique édifice, si bien ordonné, et divisé en tant de parties si bien unies et liées entre elles, porte aussitôt notre esprit à reconnaître le dessein et l'idée d'un architecte qui en a conçu le plan et dirigé la construction, et que nous regarderions comme insensé quiconque prétendrait que toutes ces pierres se sont unies ensemble, qu'elles se sont distribuées avec une si admirable symétrie, uniquement par hasard, sans la direction de qui que ce soit; ainsi devons-nous raisonner dans notre cas, et avec d'autant plus de raison que les travaux même les plus étonnants de l'art humain, ne sont rien en comparaison de la beauté, de la magnificence, de l'ordre et des proportions qui resplendent dans la structure du monde, soit que nous le considérons dans son ensemble ou dans ses plus minimes parties.

A la vue de ce grand édifice de l'univers, du ciel, ce pavillon tout parsemé et tout resplendissant d'astres si admirables par leur immensité, leur beauté et leur éclat; à la vue de ces deux grands luminaires du firmament, le soleil et la lune, si réguliers et si constants dans leurs évolutions; de la terre si fertile en toutes sortes de productions; de cette étonnante multiplicité et de cette variété prodigieuse d'oiseaux, de poissons, d'animaux; du cours périodique des saisons se succédant invariablement les unes aux autres; à la vue de cet ensemble merveilleux de toutes choses, quiconque n'est pas stupide ou insensé est forcé de convenir qu'il y a une intelligence

souveraine, un esprit invisible, un architecte plein de sagesse et de puissance, qui produit toutes ces choses et qui les préside. Or, cette intelligence, cet esprit, cet architecte infiniment puissant et sage, c'est Dieu lui-même, dont les cieus, selon le langage des divines Écritures, racontent la gloire, et dont le firmament annonce la puissance : *Cœli enarrant gloriam Dei, et opera manuum ejus annuntiat firmamentum* ¹.

Ce que nous disions de l'édifice entier du monde peut s'appliquer aussi à la formation de l'homme, cet être si merveilleux ; on peut même le dire des êtres les plus petits et les plus infimes, d'un insecte, d'un papillon, d'une fleur, d'une feuille, dans lesquels la puissance d'un Dieu créateur ne resplendit pas avec un moindre éclat. Aussi, de toutes les erreurs et de tous les égarements de l'esprit humain, le plus inconcevable est celui de ne pas reconnaître une cause première, mais d'attribuer tout au hasard, quand tout proclame Dieu, quand tout rend témoignage de Dieu, quand tout nous atteste l'existence de Dieu.

Ne venez donc pas me dire qu'on ne voit pas Dieu et qu'il ne se montre pas aux yeux de notre corps. Est-ce avec nos yeux qu'il faut chercher Dieu ? Avec les yeux, on voit les choses corporelles ; les spirituelles se comprennent et ne se voient pas. Et d'ailleurs, que de choses ne croyez-vous pas sans les voir ! Vous ne voyez certainement pas l'âme qui anime votre corps ; et cependant, ne douteriez-vous pas de tout, plutôt que de douter que vous avez une âme ? Et pourquoi ? parce que, encore que vous ne la voyiez pas de vos yeux, elle se manifeste suffisamment par ses effets, par la pensée, par la parole, par ses opérations et par ses œuvres. Quelle

n'est donc pas votre folie ! dit à ce sujet saint Augustin. On reconnaît l'existence de l'âme par les opérations du corps ; et l'œuvre de la création ne nous ferait pas connaître l'existence de Dieu ? *Stulte, ex operibus corporis agnoscis viventem, et ex operibus creaturæ non potes agnoscere Creatorem?* Bien que Dieu soit de lui-même invisible, cependant, dit saint Paul, il se manifeste tellement par les créatures sorties de ses mains, qu'il est impossible de le méconnaître : *Invisibilia ipsius per ea quæ facta sunt visibilia conspiciuntur.*

Jamais il n'y a eu dans le monde de peuple si barbare et si sauvage qui n'ait cru à une divinité quelconque, présidant aux choses de ce monde. On les a bien vus varier dans l'idée qu'il se formaient de cette divinité, les uns en la multipliant et en la partageant en plusieurs dieux, les autres en la plaçant dans des créatures corporelles et insensées ; on les a vus aussi varier dans leurs rites, dans leur culte et dans leurs pratiques religieuses, différentes selon la diversité des pays ; mais tous se sont accordés uniformément à reconnaître une divinité, et à lui offrir des prières, des sacrifices et des vœux. Or, le consentement universel de tous les peuples à admettre un Dieu, alors même que sur tout le reste ils sont partagés et en désaccord, est une preuve infaillible de l'existence de Dieu, car une persuasion si constante et si universelle ne peut venir que de Dieu, qui l'a gravée dans le cœur des hommes, ou de l'invincible conviction produite par le spectacle même des créatures.

Mais, me direz-vous, n'y a-t-il pas dans le monde des personnes qui ne croient pas en Dieu, qui pensent et disent qu'il n'y en a pas, et qui sont généralement connues sous le nom d'*athées* ? Cela est vrai, et la divine Écriture le dit formellement : *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus.* Mais ces paroles mêmes nous découvrent

suffisamment l'absurdité et la fausseté d'un pareil sentiment.

En premier lieu, l'Écriture donne à ces personnes le nom d'insensées : *Dixit insipiens*, voulant nous montrer par là qu'un tel sentiment est une extravagance, un délire, une folie qui ne peut se trouver dans un esprit sain.

L'Écriture dit en second lieu que c'est dans leur cœur qu'elles nient Dieu : *Dixit insipiens in corde suo*, ce qui signifie qu'elles pensent et parlent de la sorte non par l'effet d'une persuasion vraie et intime, mais par cela seulement que tel serait leur désir.

Qu'il y ait des athées de bonne foi, c'est ce qu'il est très-difficile de supposer ; parce que le sentiment de Dieu est si profondément gravé dans notre âme, qu'on ne saurait le détruire entièrement. Il ne laisse pas de se manifester souvent en nous et malgré nous, par certains mouvements et certains retours indélébiles. Et que signifient en effet ces vifs remords que nous éprouvons en nous-mêmes après certaines actions coupables, et qui nous obligent à nous condamner en secret, sans avoir d'accusateurs ni de témoins ? Ne nous faut-ils pas comprendre qu'il y a un être suprême qui voit tout, et à qui nous devons rendre compte de nos péchés ? — Que veut dire encore cet instinct naturel qui, dans les dangers subits et les frayeurs imprévues, nous fait lever les yeux au ciel, et en implorer le secours ? Ne nous découvre-t-il pas qu'il y a au ciel un Dieu, de qui tout dépend et qui pourrait nous aider ? Ces sentiments, qui sont communs à tous, que signifient-ils, je le répète ? Par cela même qu'ils sont universels, on ne peut dire qu'ils sont un préjugé d'éducation. Non ; c'est la force même de la vérité gravée au fond du cœur ; c'est la tendance naturelle qui nous porte à Dieu, ou, pour parler avec Tertullien, c'est

le témoignage d'une âme naturellement chrétienne :
Testimonium animæ naturaliter christianæ.

Mais s'il n'y a pas d'athée de conviction, il ne manque pas de gens, même parmi les chrétiens, qui cherchent à se persuader qu'il n'y a pas de Dieu, pour se délivrer de tout frein et de toute crainte, et vivre comme les bêtes, selon leur caprice. Car, comme l'idée d'un Dieu souverain entraîne avec soi la nécessité des châtimens et des récompenses, c'est là l'épine cruelle qui les déchire et les tourmente. Si on leur proposait de croire à un Dieu indifférent à leurs actions, et qui leur permît de faire tout ce qui leur plaît, ils ne trouveraient pas la moindre difficulté à admettre son existence. Mais comme en admettant un Dieu, il faut nécessairement admettre aussi qu'il est la règle juste et sainte de notre conduite, l'ami de l'ordre, l'ennemi du désordre et du péché, le juge et le vengeur des méchants, sans quoi il ne serait pas Dieu, la crainte de ces terribles conséquences est ce qui les rend si mal disposés envers Dieu, et la raison pour laquelle, dans leurs désirs insensés, ils voudraient pouvoir croire qu'il n'existe pas; et c'est ainsi que parfois, pour se tranquilliser, ils en viennent à se dire, dans le secret de leur cœur : Il n'y a pas de Dieu : *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus.* Mais c'est en vain qu'ils font ce qu'ils peuvent pour s'aveugler sur une vérité qu'il n'est pas possible d'arracher entièrement de notre esprit; car il leur reste toujours pour le moins la crainte et le doute, et avec cela, le remords, les inquiétudes et les agitations.

Ceci nous fait voir, chrétiens, jusqu'à quel degré de malice et de perversion le vice et l'attachement au vice conduisent l'homme! C'est jusqu'à lui arracher du cœur cet instinct naturel qui le porte à Dieu, jusqu'à renier ce Dieu dont il a reçu la vie et qui la lui conserve avec tant d'amour. Ceci nous fait encore voir qu'il n'est pas

d'erreur si monstrueuse ni si impie que nous n'embrasions quand nous avons intérêt à le faire ; aussi, dit saint Augustin, il n'est personne qui nie Dieu, si ce n'est celui à qui il serait bon et avantageux qu'il n'existât pas : *Nemo Deum negat, nisi cui expedit Deum non esse.*

Il faut conclure de là que si nous ne voulons pas être athées, ou au moins tentés de le devenir, nous devons vivre régulièrement, et refréner vigoureusement certaines passions naturelles à l'homme.

Dès qu'on a rejeté la foi en Dieu, et par conséquent toute dépendance de lui, il ne faut plus s'attendre qu'à une horrible dépravation, comme nous l'assure le Saint-Esprit, qui, après ces paroles déjà citées : *Dixit insipens,* etc., ajoute aussitôt : *Corrupti et abominabiles facti sunt in voluntatibus suis.* Et quel frein pourrait vous retenir et vous empêcher de tomber dans les plus grands excès et dans les crimes les plus énormes, dès que vous n'avez plus à craindre un Dieu qui vous voit, qui vous surveille, et qui ne laissera pas moins impunie une simple pensée répréhensible, qu'une action grandement coupable ? Tous les autres guides, les lois humaines et les regards des hommes, sont trop faibles et trop impuissants, comme nous le prouve l'histoire de tant de crimes atroces qui se commettent chaque jour.

Nous sommes donc forcés de conclure que la négation de Dieu est de toutes les erreurs non-seulement la plus absurde et la plus monstrueuse, mais encore la plus pernicieuse et la plus funeste aux bonnes œuvres, à l'ordre et à la sécurité publique ; et qu'au contraire la croyance en Dieu est, pour mille raisons évidentes, très-utile et très-avantageuse à conserver.

Mais qu'est-ce que ce Dieu dont nous devons croire l'existence ? Vous me faites ici une question à laquelle je ne puis répondre d'une manière juste, adéquate et sa-

tisfaisante. Dieu est un être tel que notre pensée ne peut ni le mesurer, ni l'embrasser. Mais cette incompréhensibilité sera-t-elle un motif raisonnable pour refuser de croire à son existence ? Tel est cependant le misérable et frivole prétexte sur lequel s'appuient certaines personnes, sans faire attention qu'elles croient, en ce monde, une foule d'autres choses également incompréhensibles, et pourtant très-certaines et incontestables.

Autre chose est donc de pouvoir parfaitement comprendre Dieu, et autre chose de pouvoir le connaître et s'en faire quelque idée. En avoir une idée parfaite n'est pas une chose possible, parce que Dieu, étant un être infini et immense, et nous, des esprits faibles et bornés, si nous pouvions le comprendre, ou il ne serait pas ce qu'il est, ou nous ne serions pas ce que nous sommes.

Toutefois, cela n'empêche pas que nous ne puissions nous faire de lui quelque idée, imparfaite sans doute, mais assez pure pourtant et assez claire pour savoir et ce qu'il est par rapport à nous, et ce que nous sommes par rapport à lui ; pour en parler dignement, et pour avoir une intime conviction de son existence, de sa puissance, de sa sagesse, de sa bonté, de sa justice. Cela suffit, chrétiens, et il n'en faut pas davantage pour bien régler notre conduite et notre vie.

Je vous parlerai dans ma prochaine instruction de l'essence de Dieu et de ses divines perfections, d'où nous pourrons conclure qu'il est unique, nécessairement unique, et qu'il ne peut y avoir d'autre Dieu et d'autre maître que lui. C'est la seconde vérité que nous faisons profession de croire dans ce premier article.

TRAITS HISTORIQUES

I. — Un jeune homme, qui affectait de ne pas croire en Dieu, se trouvait un jour à déjeuner dans une ferme. Après

avoir péroré sur son sujet favori d'une manière qui lui parut être fort spirituelle, il se mit à table avec le fermier et sa famille. Une jeune domestique, fine et railleuse, lui dit en servant des œufs à la coque : « Monsieur, vous qui êtes si savant, me diriez-vous bien quel est le premier de l'œuf ou de la poule? — Parbleu! répondit sans s'étonner le jeune homme, c'est la poule! — Alors d'où la première poule est-elle venue? » Chacun attendit une réponse; mais le jeune homme, surpris et embarrassé, n'en sut donner aucune, et l'on se mit à rire à ses dépens.

II. — Saint François de Borgia, lorsqu'il se trouvait au milieu de la campagne, se sentait tellement pénétré de la présence de Dieu, qu'il lui semblait que tout, autour de lui, lui parlait du Créateur. Et quand il se trouvait seul, il allait jusqu'à frapper sur les rochers, sur les arbres, sur les buissons, etc., avec son bâton, et s'écriait dans une sainte impatience : « Oh! ne me parlez donc pas si haut! ne criez pas si fort qu'il y a un Dieu; je ne puis presque plus supporter vos vives clameurs. » Avec qu'elle tendresse ce saint n'exprimait-il pas la conviction dans laquelle il était, que la preuve que nous fournit la nature sur l'existence de Dieu est un argument invincible!

III. — Au mois de juin 1848, un jour qu'un affreux orage menaçait, un impie se trouvait sur la place d'un village et faisait entendre contre Dieu toutes sortes de malédictions et de blasphèmes. Parmi ceux qui l'entouraient, les uns riaient, les autres étaient saisis d'horreur. Cet homme, cédant toujours davantage à sa rage impie, en vint jusqu'à s'écrier, en levant avec menace son poing vers le ciel : « Non, Dieu, je ne crois pas en toi; et si tu existes, puisque je te maudis et te blasphème, frappe-moi donc et venge-toi! » A l'instant même le tonnerre éclata avec une violence inouïe, et le misérable blasphémateur tomba foudroyé.

III. INSTRUCTION

ESSENCE ET PERFECTIONS INFINIES DE DIEU

Ce Dieu, dont nous devons croire l'existence selon la foi qui nous est exprimée dans le premier article du Symbole, et conformément aux lumières de la raison elle-même, bien qu'infiniment au-dessus de notre faible intelligence, ne nous est pas cependant tout-à-fait inaccessible; et nous pouvons le connaître en quelque sorte, autant qu'il est nécessaire pour régler notre conduite et notre vie. Je vais donc vous parler de l'essence de Dieu, et vous exposer, au moins en abrégé, ses principaux attributs, d'où vous pourrez clairement déduire son unité, dont nous faisons profession, aussi bien que de son existence, dans le premier article du Symbole.

Pour comprendre en quelque manière ce que c'est que Dieu, nous pouvons nous servir des mêmes preuves que la raison nous fournit pour nous prouver son existence. Nous sommes forcés d'avouer que Dieu existe, parce que comme toutes les autres choses n'ont pu se faire d'elles-mêmes, il faut nécessairement admettre un principe qui leur ait donné l'existence, un principe qui ne reconnaisse pas lui-même d'autre principe, en un mot, un principe nécessaire et incréé, qui ne peut être autre que Dieu. Mais ceci doit nous conduire, par une conséquence nécessaire, à découvrir les admirables prérogatives ou perfections de ce Dieu; car si Dieu existe nécessairement et

par lui-même, s'il est la raison productrice de toutes les autres choses, il est donc l'être le meilleur et le plus parfait que nous puissions concevoir.

En effet, lorsque Dieu parla de lui-même à Moïse, il ne prit pas d'autre nom que celui d'Être nécessaire : *Ego sum qui sum*. Je suis celui qui suis, c'est-à-dire l'être par excellence, qui existe nécessairement, qui ne peut pas ne pas exister, par qui tout existe, et sans lequel rien n'existerait. Aussi le Symbole ne nous dit-il rien autre chose de Dieu, sinon qu'il est le tout-puissant créateur du ciel et de la terre; parce que sachant qu'il est incréé, le principe et la cause de toute chose, nous pouvons facilement arriver à la connaissance de ses divins attributs.

Mais quels sont ces attributs? Ce serait une entreprise sans fin que de vouloir parler de tous. Laissant donc de côté les doctrines et les subtiles abstractions de l'école, qui ne sont pas à la portée du plus grand nombre d'entre vous, et qui ne conviendraient pas dans la bouche d'un prêtre qui doit parler au peuple non en philosophe ni en théologien, mais en simple cathéchiste, je vous dirai que vous devez vous représenter Dieu comme un pur esprit, très-simple, éternel, indépendant, immuable, immense, souverainement parfait en tout genre de perfection.

Je dis premièrement que Dieu est un pur esprit, très-simple, et par là je veux dire une intelligence, une volonté, une substance spirituelle qui n'a ni corps, ni figure, ni couleur, et qui, par conséquent, ne peut tomber sous nos sens. Si Dieu était un composé de parties comme nous, il serait sujet au changement et à la corruption, ce qui répugne à la nature de Dieu.

On trouve cependant, dans la sainte Écriture, certaines expressions qui semblent lui attribuer des bras, des yeux et des pieds, comme s'il avait un corps sembla-

ble au nôtre; mais ces expressions ne doivent pas se prendre à la lettre, mais bien en figure. Les divines Écritures parlent de la sorte pour se conformer à notre faiblesse, et ne veulent autre chose que nous enseigner les diverses perfections de Dieu; par exemple, par les bras, sa toute-puissance; par les yeux, son intelligence; par les pieds, sa présence, etc.

Je dis en second lieu que Dieu est *éternel*, et par là je veux dire qu'il a toujours été et qu'il sera toujours; qu'il n'a jamais eu de commencement et qu'il n'aura jamais de fin. En effet, puisqu'il existe par la nécessité de sa nature, il ne peut avoir reçu l'être des autres; et l'on ne peut concevoir un seul instant où il n'ait pas existé, ni où il puisse cesser d'exister. Une telle perfection ne peut convenir qu'à Dieu; tout ce qui est hors de lui est indifférent à l'être ou au non-être. Car le monde, en effet, ayant eu un commencement, a devant lui un perpétuel non-être; et par le feu qui le consumera à la fin des temps, il aura un perpétuel non-être après lui.

Il est bien vrai que nos âmes sont immortelles et vivront éternellement; mais c'est là un effet de la bonté et de la puissance de Dieu, et non une condition essentielle à leur nature; car si Dieu leur retirait ce bras qui les soutient, aussitôt elles retomberaient dans leur premier néant. Dieu seul donc est l'être nécessaire existant par lui-même; par conséquent, il renferme en lui tous les temps et toutes les durées, et même, à proprement parler, il n'y a en lui ni passé ni futur, mais un présent unique, constant, perpétuel, invariable.

Je dis en troisième lieu que Dieu est *indépendant*, c'est-à-dire qu'il ne dépend de personne; qu'il fait ce qu'il veut, quand il veut, sans jamais être forcé ni contraint dans ses opérations. Puisque Dieu tient son être de lui-même, il se suffit à lui-même, et n'a besoin d'aucune de

ses créatures, tandis que celles-ci sont dans une continue dépendance de lui.

Ce que chez les grands de ce monde on appelle indépendance, n'est qu'une véritable faiblesse et une dépendance plus grande, parce qu'en réalité ils dépendent de tous ceux dont ils ont besoin pour se faire servir; ils sont par conséquent plus dépendants que les autres hommes, puisqu'il leur faut de plus grands secours pour se soutenir. Mais Dieu est parfaitement indépendant, et il n'a besoin du secours et de l'aide de personne pour accomplir toutes ses volontés.

Je dis en quatrième lieu que Dieu est *immuable*, c'est-à-dire qu'il n'est sujet à aucun changement, qu'il est toujours dans le même état; car, comme il est infini en tout genre de perfections, il ne peut rien perdre ni rien acquérir. Toute autre chose, dans le monde, est de sa nature changeante et variable, sans avoir jamais un état permanent. Nous-mêmes, nous sommes sujets à de continuel changements, changements d'âge, de pensée, de volonté, d'inclination; changements innombrables dans l'âme et dans le corps. Mais il n'en est pas ainsi de Dieu : *Ego Dominus et non mutor — Tu autem idem semper es.* Il est toujours inaltérablement le même dans son être, dans ses pensées, dans ses volontés, dans ses affections, etc.

Tous les changements qui nous semblent être arrivés ou arriver encore en Dieu, comme d'avoir créé le monde, d'avoir fait l'homme, d'avoir produit chaque jour tant d'événements extraordinaires, toutes ces choses et bien d'autres qui nous semblent nouvelles n'apportent aucun changement en Dieu, parce qu'il ne se fait en lui aucune délibération qui détruise la précédente, mais qu'une simple et immuable détermination accomplit successivement dans le temps tout ce qu'il a disposé

et décrété de toute éternité; d'où il suit que c'est dans les créatures que le changement s'opère et non en Dieu.

Par là, vous comprendrez facilement en quel sens il faut entendre ces expressions de la sainte Écriture, qui attribuent à Dieu des passions et des affections semblables à celles que nous éprouvons, lorsqu'elles disent qu'il s'attriste, qu'il s'enflamme de colère, qu'il nous oublie, etc. C'est encore une manière de parler figurée, par ressemblance à ce que nous éprouvons et à ce que nous sentons en nous dans diverses circonstances. Ainsi, on dit que Dieu s'attriste quand nous l'offensons; qu'il se met en colère lorsqu'il nous punit; qu'il nous oublie quand il nous laisse sans secours temporels. Mais il n'y a et il ne peut y avoir en lui ni trouble d'âme, ni émotion, puisqu'il est immuable : *Ego Dominus et non mutator.*

Je dis en cinquième lieu que Dieu est *immense*, c'est-à-dire que le Seigneur, par son essence, est présent partout, dans le ciel, sur la terre, et dans les plus profonds abîmes. Il occupe tout, il remplit tout de lui-même, sans être renfermé par aucun lieu. Aussi le royal psalmiste disait-il : *Quo ibo a spiritu tuo, et quo a facie tua fugiam?* Où irai-je pour me soustraire à votre esprit? où fuirai-je pour me dérober à vos regards?

N'allez pas croire pourtant que Dieu soit présent partout, à la manière de l'air que nous respirons et qui est répandu en tout lieu, mais de telle sorte que celui qui se trouve dans un endroit ne se trouve pas également dans un autre. Non, parce que Dieu, comme nous l'avons dit, est parfaitement simple, et non composé de parties; en conséquence, il est tout entier partout où il est, à la manière de notre âme, qui est en même temps tout entière dans tout notre corps et dans chacune de ses par-

ties. Et comme l'âme, en remplissant le corps, le soutient, le conserve, lui donne la vie, le mouvement, l'action, ainsi la présence de Dieu en toutes choses n'est pas oisive, mais elle est toujours active.

Dieu est intimement présent aux créatures pour les maintenir et les conserver; et s'il s'éloignait un seul instant, elles cesseraient aussitôt de subsister. C'est pourquoi l'Apôtre a dit : *In Deo vivimus, movemur et sumus*; c'est en Dieu que nous vivons, en Dieu que nous agissons, en Dieu que nous existons; de sorte que sans son secours actuel, nous ne pourrions pas même remuer un doigt. Importante vérité, mes chers auditeurs, qui, bien méditée, devrait être un frein puissant pour nous préserver du péché : penser que Dieu nous est toujours présent avec toute la gloire de sa majesté et avec toute la force de sa puissance ! Qui pourrait avoir la légèreté, l'audace ou la frénésie de pécher et d'offenser Dieu, s'il pensait à cette vérité ?

Mais, bien que Dieu soit essentiellement présent en tout lieu, malgré cela, les divines Écritures nous disent souvent qu'il habite le ciel : *Deus in cælo paravit sedem suam*, et cela pour deux raisons : 1° parce que c'est au ciel qu'il se manifeste avec une pompe plus éclatante qu'ailleurs, en élevant les bienheureux à la contemplation de son être; c'est pourquoi l'on peut dire avec justice que c'est dans le ciel qu'il a placé son trône impérial, et qu'il tient sa cour somptueuse; 2° c'est pour nous donner une idée grande et sublime de cette souveraine majesté qui, ayant son trône au plus haut des cieux, ne nous regarde de là que comme de misérables petits vers de terre.

Je dis enfin que Dieu est souverainement *parfait* en tout genre de perfections. Quelle perfection pourrait en effet manquer à celui qui renferme la plénitude de l'é-

tre, et par qui seul tout existe? Il doit donc être infiniment vrai, infiniment sage, infiniment juste, infiniment puissant, infiniment miséricordieux, infiniment saint, etc.; et même, pour parler plus exactement, il est la vérité même, la justice, la puissance, la miséricorde, la sainteté même. Tout ce qu'il y a de perfections dans les créatures n'est qu'un faible écoulement de celles qui se trouvent en Dieu à un degré infini; et il ne peut y avoir aucune perfection dans les créatures qu'autant qu'elles ont quelque conformité avec celui qui est le modèle, la règle et la source de toute perfection, la perfection par essence. Pour ne pas être long, je ne vous expliquerai pas davantage chacun de ces attributs que je viens de vous nommer, qui sont d'ailleurs assez clairs et assez faciles à comprendre; cependant je ne pourrai me dispenser, dans la suite, de vous parler en particulier de la toute-puissance et de la providence de Dieu.

Voilà donc quelle est l'idée que nous devons nous faire de Dieu. Mais après avoir dit de lui tout ce que nous pouvons imaginer de plus magnifique et de plus grand, nous n'avons encore rien dit, parce que Dieu est infiniment supérieur à tout ce que nous pouvons sentir, imaginer, concevoir. Nous pouvons croire en lui, l'adorer, l'aimer; nous pouvons même le posséder, mais nous ne pourrons jamais en concevoir une idée, une connaissance parfaite, du moins pendant cette vie. Si nous avons le bonheur d'être sauvés un jour, alors le voile qui nous le cache sera déchiré, et nous le verrons tel qu'il est dans son être, face à face et à découvert : *Videbimus eum sicuti est*¹.

Ce peu que je viens de dire de Dieu suffit pour vous faire connaître une autre vérité très-essentielle, c'est

¹ I. Joan. III. 2.

qu'il n'y a qu'un seul Dieu, et qu'il est absolument impossible qu'il y en ait plusieurs. C'est ce que nous professons par ces paroles du Symbole : *Je crois en Dieu*, par lesquelles nous faisons profession non-seulement de croire qu'il y a un Dieu, mais encore de croire qu'il n'y en a qu'un seul vrai, et qu'il ne peut y en avoir d'autres que lui, comme l'explique plus clairement le Symbole de la Messe : *Credo in unum Deum*.

C'est une vérité qui est aussi fondée sur la foi en même temps que sur la raison. *Sur la foi*, qui nous l'atteste dans plusieurs passages des divines Écritures : *Videte quod ego sim solus, nec sit alius Deus præter me*¹. De là se déduit la nécessité où nous sommes de n'offrir qu'à lui seul nos adorations, notre culte : *Unum Deum adorabis, et illi solli servies*.

Sur la raison, car comme Dieu renferme en lui-même tous les biens possibles sans aucune mesure, il faut nécessairement qu'il soit un ; autrement il ne serait rien de tout cela, et par conséquent ne serait pas Dieu.

Dites-moi un peu : pourriez-vous dire que vous êtes absolument maître dans votre maison, s'il y avait avec vous d'autres maîtres ? L'autorité d'un autre ne serait-elle pas une limite, un obstacle à la vôtre ? Supposons un instant qu'il y eût plusieurs Dieux. Ils devraient nécessairement être tous égaux, parce que si l'un d'eux était inférieur aux autres, il ne serait plus Dieu. Mais si tous étaient égaux, aucun ne serait souverainement parfait, puisque l'un n'aurait pas les perfections de l'autre ; aucun ne serait vraiment maître absolu, puisqu'ils dépendraient les uns des autres ; aucun ne serait immense, puisque là où l'un serait, l'autre ne pourrait pas être ; aucun par conséquent ne serait Dieu. Vous voyez par là

¹ Deut. XXXII. 39.

que l'unité est aussi essentielle à Dieu que l'indépendance, l'immensité, l'infinité; que vouloir multiplier Dieu, c'est le détruire, et qu'en admettre plusieurs, c'est n'en reconnaître aucun. *Deus si unus non est, non est*, disait Tertullien.

Il est donc établi que Dieu est unique, nécessairement unique; et que dans cette unité très-parfaite, il renferme, comme dans un abîme sans fond, toutes les perfections. Et bien que nous distinguions dans notre pensée toutes ces perfections, à cause de la faiblesse de notre esprit qui ne peut embrasser d'un seul regard toute l'essence de Dieu, cependant elles ne sont qu'une seule et très-simple essence; il n'y a pas en Dieu des perfections réellement distinctes les unes des autres; tout ce qui est en Dieu est Dieu lui-même.

Le fruit que nous devons retirer de cette instruction, c'est de nous efforcer d'imprimer dans notre esprit une haute idée de ce grand Dieu, notre premier principe et notre fin dernière, et le souverain absolu de toutes choses. *Dominus, quis similis tibi?* s'écriait avec une sainte admiration le Roi-Prophète, tout absorbé dans la contemplation de l'être divin : O Seigneur, qui pourra jamais vous ressembler, et qui pourra-t-on mettre en comparaison avec vous? Vous êtes essentiellement le tout, et nous essentiellement le pur néant. Chacun de nous, en effet, par rapport à l'université de la création, n'est rien, ou n'est tout au plus qu'un grain de sable que nul ne remarque, dont personne ne fait cas, et qui, s'il disparaît, ne laisse aucun vide par son absence; mais que sera-ce de chacun de nous en comparaison de Dieu, de ce Dieu devant qui l'immensité du monde et mille autres mondes encore, sont comme s'ils n'étaient pas! *Omnes gentes sic sunt ante te, quasi non sint* ¹.

¹ Is. XL. 17.

De cette attentive considération de Dieu dépendent l'hommage, le culte et l'obéissance continuelle et cordiale que nous devons lui rendre, en respectant cette immensité qui nous entoure, en adorant cette providence qui nous gouverne, en aimant cette bonté qui nous comble de biens et nous supporte, en craignant cette justice qui peut nous frapper et nous perdre.

De là aussi dérive la résignation absolue à ses divines dispositions, en nous persuadant que tout vient de lui et que tout se rapporte à lui, selon les fins très-justes, bien qu'inconnues, de sa divine sagesse ; de là encore ce calme et cette imperturbable quiétude au milieu de tous les événements contraires ou favorables de la vie, et cet abandon universel à ses volontés, nous laissant conduire par la main de notre maître, à l'exemple de David, qui disait de lui-même : *Velut jumentum factus sum apud te, et ego semper tecum* ¹.

De là encore l'obligation de rapporter à lui et nous-mêmes et tout ce que nous possédons, pour reconnaître que nous avons tout reçu de lui, et pour que tout retourne à lui et à sa gloire ; de là l'obligation de lui consacrer sans réserve notre corps, notre âme, nos talents, nos biens, notre vie, notre santé, et toutes les occupations que nous imposent les besoins passagers d'ici-bas.

De là enfin le mépris des choses et des biens d'ici-bas, qui passent rapidement et s'évanouissent comme l'ombre et la fumée, pour nous attacher uniquement à Dieu, vrai et souverain bien, bien immuable, indéfectible, éternel : *Omnes sicut vestimentum veterascent ; tu autem idem ipse es et anni tui non deficient* ².

Oh ! que de puissants stimulants nous sentirions en

¹ Ps. LXXII. 23. — ² Id. CI. 27 et 28.

nous-mêmes de tendre incessamment vers Dieu, si nous avons de lui la juste idée que nous devons en avoir ! Aussi saint Augustin ne demandait-il rien autre chose au Seigneur : *Noverim te, noverim me*. Faites, Seigneur, que je connaisse bien ce que vous êtes, faites que je connaisse bien ce que je suis. La connaissance de Dieu nous conduit à la connaissance parfaite de nous-mêmes ; et de cette double connaissance procède la marche droite et vertueuse dans le chemin de cette vie.

Méditons-le donc, chrétiens, méditons-le souvent, ce grand Dieu, pour nous porter et nous animer continuellement à l'aimer et à le servir. De cette façon, Dieu, qui est maintenant l'objet de notre foi et de notre culte, sera plus tard pour nous l'objet d'une claire et béatifique vision d'amour, de joie, d'éternelle félicité.

TRAIT HISTORIQUE

Les perfections de Dieu doivent nous porter à faire de son service notre première et principale affaire, parce que lui seul peut nous aider dans nos peines suprêmes et nous récompenser dignement de ce que nous faisons pour lui. — L'empereur Charles-Quint se trouvait un jour au chevet de l'un de ses plus fidèles serviteurs qui se mourait. « Demandez-moi, lui dit-il, ce qu'il vous plaira pour adoucir vos souffrances, et je vous l'accorderai. — Ah ! seigneur, répondit le serviteur en poussant un douloureux soupir, tout ce que je me permets de vous demander, c'est de prolonger ma vie de quelques jours. — Hélas ! répondit l'empereur, ce que vous me demandez n'est pas en mon pouvoir ; les puissants de la terre ne peuvent pas disposer même d'un seul instant de la vie humaine. »

À ces mots, le serviteur, élevant tristement ses regards vers le ciel : « Insensé que j'ai été ! s'écria-t-il ; j'ai consacré toute ma vie au service de l'empereur, et, pour cela, il ne peut pas même m'accorder un jour d'existence. Ah ! si au lieu d'agir

comme je l'ai fait, j'eusse servi mon Dieu, ce ne serait pas un jour de vie qu'il me donnerait aujourd'hui pour récompense, mais ce serait toute une éternité de bonheur ! »

IV. INSTRUCTION

TRINITÉ DE DIEU. — TOUTE-PUISSANCE DE DIEU

Après avoir dit dans le premier article : *Je crois en Dieu*, nous ajoutons : *le Père tout-puissant*. Je vais aujourd'hui vous expliquer ces deux mots, en commençant par le premier.

Par ce nom de *Père* que nous donnons à Dieu, nous professons, selon la doctrine du Catéchisme romain, le mystère adorable et incompréhensible de la très-sainte Trinité. Ce Dieu, que nous avons vu être unique et parfaitement simple dans sa nature, renferme en lui trois personnes distinctes entr'elles; et bien que la première ne soit pas la seconde, et la seconde la troisième, cependant ces trois personnes ne sont qu'une seule nature, une seule essence, un seul Dieu.

Cette trinité de personnes, jointe en l'unité de nature, est ce qu'il y a de plus admirable en Dieu. C'est là un mystère que nous n'aurions jamais pu découvrir sans les lumières de la divine révélation. Qu'il y ait un Dieu, un être très-parfait, premier principe de toutes choses, qui a l'existence par lui-même et qui la donne à tout le res-

te ; que ce Dieu soit en outre nécessairement un, nous pouvons nous élever jusque-là par la seule force de notre raison naturelle. Mais que ce Dieu subsiste en trois personnes réellement distinctes, n'ayant toutefois qu'une seule et indivisible nature, par laquelle il n'y a entre elles ni supériorité, ni dépendance, ni différence de temps, de dignité, de perfection, c'est là un mystère que la foi seule nous découvre.

Et pourtant, quoique ce mystère soit obscur et impénétrable, on ne pourra jamais prouver qu'il renferme aucune répugnance ni aucune contradiction ; ce qui aurait lieu, si nous devions croire que trois personnes ne font qu'une seule personne, ou que trois dieux ne font qu'un seul Dieu. Mais il n'en est pas ainsi : nous croyons que Dieu est un dans son essence, et non pas qu'il est trine ; par conséquent nous croyons un seul Dieu et non pas trois dieux. Ensuite nous croyons qu'il est trine en personnes, et non pas qu'il est un ; par conséquent, nous croyons trois personnes, et non pas une personne. Mais comment le même Dieu, qui est un dans son essence, est-il trine en personnes ? c'est là ce que nous ne savons ni ne pouvons comprendre, parce que nous n'avons pas une idée claire et distincte de ce que c'est qu'une nature et de ce que c'est qu'une personne. Aussi est-ce un mystère : mystère que nous devons adorer humblement et non pas scruter, comme tant d'autres mystères également impénétrables.

Cela posé, quelles sont ces personnes ? Ce sont le Père, le Fils et le Saint-Esprit, comme Jésus-Christ nous l'a révélé par la bouche de son bien-aimé disciple et évangéliste saint Jean : *Tres sunt qui testimonium dant in cœlo, Pater, Verbum et Spiritus Sanctus*¹. Mais dans cet

¹ Joan. V, 7.

article, il ne sera question que de la première personne, et c'est à elle que je bornerai mon instruction d'aujourd'hui.

Nul ne peut porter le nom de père, s'il n'a au moins un fils. La première personne donc, en s'appelant *Père*, doit avoir un fils vrai et naturel engendré de sa propre substance. Il en est ainsi en effet ; et ce fils est la seconde personne, dont il est question dans l'article suivant : *Et in Jesum Christum filium ejus unicum*, etc.

Mais de quelle manière se fait, dans le Père, une telle génération, qui lui mérite le nom de père, c'est-à-dire qui engendre, et le distingue du Fils, qui est engendré ? Arrêtons-nous là, chrétiens, et ne cherchons pas à en savoir davantage : *Generationem ejus quis enarrabit* ? S'il y a une matière sur laquelle nous devons éviter tout raisonnement et toute curiosité, et nous en remettre entièrement à la foi, c'est celle-ci, sans aucun doute. Il nous doit suffire de savoir qu'il y a en Dieu une vraie génération, dans laquelle celui qui engendre s'appelle le Père, et celui qui est engendré le Fils, parce que ces deux choses sont clairement enseignées dans la sainte Écriture, sans chercher le comment d'une telle génération, dont rien dans le monde entier ne saurait nous offrir une image ou une comparaison pour nous aider à l'expliquer.

Je ne laisserai cependant pas de vous exposer ce qu'en disent les saints Pères et les théologiens qui se sont efforcés d'éclaircir quelque peu cette matière. Dieu, étant infiniment parfait, se connaît nécessairement lui-même de toute éternité ; et en se contemplant dans le miroir très-pur de sa divinité, il produit une image exactement semblable à lui-même. Or, cet être qui se connaît lui-

même, c'est le Père, qui ne procède d'aucun autre, et qui est le principe des autres personnes ; ensuite cette connaissance, par laquelle Dieu se connaît lui-même c'est le Fils qui procède du Père et est engendré par lui. Enfin, de l'un et de l'autre ensemble, par voie d'amour réciproque ou de volonté, procède le Saint-Esprit, comme on le verra au huitième article.

Vous voyez donc que le Père engendre le Fils d'une manière tout à fait incompréhensible et complètement différente de la génération humaine, par la seule vertu de son intelligence ; et en l'engendrant, il lui communique toute son essence indivise avec toutes ses perfections ; d'où il suit que le Père est un même être que le Fils, et qu'il n'est ni plus parfait ni plus ancien que lui. Il ne lui est pas plus parfait, parce qu'en l'engendrant, il lui communique toute sa substance ; il ne lui est pas plus ancien, parce qu'une telle génération est éternelle, le Père n'ayant jamais été un seul instant sans se connaître, et sans engendrer par conséquent son divin Fils. — Il n'y a donc entre ces deux personnes d'autre différence sinon que la première s'appelle Père, parce qu'elle engendre, et que la seconde s'appelle Fils, parce qu'elle est engendrée ; de même que le caractère distinctif de la troisième personne c'est, comme nous le verrons en son lieu, de procéder du Père et du Fils par voie d'amour.

Puisque c'est d'un mystère que je vous parle, vous ne m'accuserez pas d'obscurité ; mais de ce que c'est un mystère, devrai-je pour cela omettre de vous en parler, quand c'est le principal article de notre foi ? Nous devons rendre grâces à Dieu pour tout ce qu'il a daigné nous faire connaître de lui-même ; et pour tout ce qu'il nous est impossible de comprendre, nous devons le croire avec soumission et l'adorer, espérant et vivant de manière à voir un jour se dissiper le nuage sacré qui dérobe à nos

yeux la gloire inaccessible de Dieu, sa nature, et le mode de sa fécondité dans la procession des Personnes divines.

Bien que le nom de Père que l'on donne à Dieu dans le premier article se rapporte principalement à son Fils unique et naturel, et qu'il soit par conséquent le caractère distinctif de la première personne, cependant ce titre convient à Dieu par rapport à nous aussi, ses créatures.

Dieu donc, outre qu'il est par nature Père de son Fils unique, est aussi notre Père à titre de création et d'adoption ; et dans ce sens, le nom de Père n'est pas propre uniquement à la première personne ; mais il est encore commun aux deux autres ; parce que tout ce que Dieu opère en dehors de lui et par rapport à ses créatures, est le résultat d'une seule opération indivise de la très-sainte Trinité. Il est Père par la création, c'est-à-dire parce qu'il a donné l'être à toutes choses, qu'il les soutient et les conserve sans cesse, jusqu'à pourvoir de nourriture et de subsistance les plus vils et les plus petits insectes. Ce soin paternel qu'il prend de toutes ses créatures fait qu'on peut, en quelque sorte, l'appeler leur Père ; surtout si l'on parle des créatures raisonnables, telles que les hommes, qu'il a créés à son image et à sa ressemblance.

Mais par rapport à nous, chrétiens, il est notre Père d'une manière particulière, non plus seulement par création, mais encore par adoption. En effet, au moment heureux de notre baptême, il nous adopte pour ses vrais enfants et nous en imprime l'auguste caractère dans l'âme, en nous donnant, par cette qualité d'enfants de Dieu, un droit réel avec Jésus-Christ au céleste héritage. *Ipsè Spiritus testimonia reddit spiritui nostro, quia sumus filii Dei ; si autem filii et hæredes*¹. Adoption qui se re-

¹ Rom. VII, 13.

nouvelle toutes les fois que, dans le sacrement de pénitence, nous recevons de nouveau la grâce sanctifiante après l'avoir perdue par le péché.

Et quelle est cette adoption, chrétiens? C'est une adoption qui nous élève à un ordre surnaturel, qui nous rend, comme dit saint Pierre, participants de la nature divine, *divinæ consortes naturæ*¹, en vertu de laquelle nous devenons par grâce ce que Jésus-Christ est par nature.

Nous ne sommes pas, il est vrai, enfants naturels de Dieu, comme l'est Jésus-Christ; mais qu'importe cela, si Dieu nous regarde comme ses enfants et nous appelle à partager son divin royaume, comme frères de Jésus-Christ? Et que sont les dignités, les titres, toutes les grandeurs de ce monde, en comparaison de cette divine filiation? Si nous en étions bien pénétrés et si nous en comprenions bien toute la valeur, ne devrions-nous pas l'estimer au-dessus de tout, et par conséquent faire tous nos efforts pour la recouvrer lorsque nous l'avons perdue par le péché, et pour la conserver avec sollicitude quand nous avons le bonheur de la posséder? Mais ce n'est pas ici le lieu de traiter expressément ce sujet.

Passons donc outre, et après vous avoir expliqué les différentes significations du titre de *Père* que nous donnons à Dieu, expliquons la qualité de *tout-puissant* qu'on y ajoute. Nous avons deux choses à examiner ici.

Premièrement, voyons pourquoi l'on attribue au Père la toute-puissance. Serait-ce par hasard qu'elle ne réside qu'en lui seul, et qu'elle n'est pas commune aux deux autres personnes? Non, car toutes trois ont la même toute-puissance, de même qu'elles ont la même substance. Néanmoins on l'attribue au Père par une sorte

¹ II. Petr. I, 3.

d'appropriation, comme on attribue la sagesse au Fils, et la bonté au Saint-Esprit. Et la raison de ces appropriations se déduit de l'ordre nécessaire des divines émanations. Je m'explique : la toute-vuissance est attribuée au Père, parce qu'il est le principe des deux autres personnes ; la sagesse au Fils, parce qu'il est engendré par l'intelligence du Père ; la bonté au Saint-Esprit, parce qu'il est l'amour réciproque et substantiel du Père et du Fils. Au reste, chaque personne est également puissante, également sage, également bonne, puisqu'elles n'ont toutes trois qu'une même nature identique et indivisible.

Mais on dira : Pourquoi de toutes les perfections de Dieu, le Symbole ne mentionne-t-il que la toute-puissance ? — C'est parce que, de toutes, elle est la plus frappante, la plus claire et la plus adaptée à l'intelligence des hommes. Tous ne comprennent pas également, lorsqu'il est question de Dieu, ce que c'est qu'être infini, immense, immuable, indépendant, etc. ; mais les personnes les plus ignorantes et même les plus bornées comprennent ce que c'est que pouvoir faire tout ce que l'on veut sans obstacle et sans difficulté. — De plus, cet attribut est le plus propre pour nous disposer à croire tout ce que, dans la suite, on nous proposera de grand et de merveilleux. Supposez la foi en un Dieu tout-puissant, nous n'aurons plus de répugnance à croire la production instantanée de toutes choses ; l'union des deux natures infiniment distantes l'une de l'autre, la nature divine et la nature humaine, dans la seule personne de Jésus-Christ ; sa résurrection et sa triomphante ascension au ciel ; la prodigieuse résurrection et réformation de nos corps à la fin des temps ; et tant d'autres vérités ineffables et sublimes renfermées dans le Symbole. Toute la raison du fait n'est autre chose que la

puissance du Créateur : *Quia non erit impossibile apud Deum omne verbum* ¹.

Cela posé, en quoi consiste cette toute-puissance ? Je l'ai dit : Dieu est appelé tout-puissant, parce qu'il peut faire tout ce qu'il veut, parce qu'il n'est rien qui puisse s'opposer à lui, le contredire et s'opposer à sa volonté ; parce qu'agir n'est autre chose pour lui que vouloir ; parce qu'il est le maître absolu de toutes choses, et qu'enfin tout est soumis à son domaine. Telle est l'idée que nous devons nous faire de sa toute-puissance : *Omnia quæcumque voluit, fecit* ².

Mais vous ne devez pas croire pour cela que Dieu puisse faire ce qui répugne à son être. Bien qu'il soit tout-puissant, il ne peut ni pêcher, ni mentir, ni mourir, etc., et cela ne l'empêche pas d'être tout-puissant ; c'est même précisément parce qu'il est tout-puissant qu'il ne peut faire aucune de ces choses, qui ne sont que des conséquences de la faiblesse et de l'imperfection, et non de la vertu, de la puissance, de la force. En un mot, les attributs de Dieu doivent se concilier ensemble et ne pas se détruire les uns les autres. S'il pouvait pêcher, où serait sa sainteté ? S'il pouvait mentir, où serait sa véracité ? S'il pouvait mourir, où serait son éternité, son immutabilité ? Dieu peut donc tout ce qu'il veut ; mais il ne veut ni ne peut vouloir ce qui répugne à son être.

Pour terminer mon instruction par une conclusion utile et analogue à mon sujet, j'ajouterai que ces deux paroles que je viens de vous expliquer, le *Père tout-puissant*, doivent nous inspirer une grande confiance en Dieu, unie à une crainte religieuse et salutaire.

Il est notre Père, il est donc plein de bonté et de ten-

¹ Luc. I, 37. — ² Ps. CXIII, 11.

dresse pour nous ; il est donc porté à nous faire du bien, à nous aider et à nous secourir ; aussi Jésus-Christ ne veut-il pas que nous appelions de ce nom nos pères naturels : *Patrem nolite vocare vobis quemquam super terram*¹ ; parce qu'en comparaison de lui, ils ne méritent pas ce nom. Mais si comme Père, et comme Père très-tendre, il veut nous aider, comme Père tout-puissant il peut le faire, parce qu'il a tout en son pouvoir et qu'il peut disposer de tout à son gré.

Pouvons-nous donc conserver sur ce point quelque sujet de défiance, d'inquiétude et de crainte ? Quel que soit l'état d'angoisse, de peine, d'oppression où nous nous trouvions ; fussions-nous dans un état désespéré et humainement sans ressources, nous ne devons jamais perdre courage. Recourons avec confiance à Dieu comme à notre Père, dans tous nos besoins, dans tous nos dangers, dans tous nos maux corporels et spirituels, et il ne manquera certainement pas de nous consoler et de nous faire ressentir les effets de sa paternelle bonté et de son divin pouvoir.

L'important est de nous conduire avec lui en dignes enfants. Autrement, non-seulement nous perdrons tout droit de nous confier en lui comme en notre père, mais nous nous exposerons au danger de provoquer contre nous sa toute-puissante colère, ce qui devrait nous remplir de frayeur et d'épouvante.

Je ne sais vraiment pas si l'on doit rire ou pleurer en voyant la hardiesse et la témérité avec laquelle beaucoup de pécheurs osent lever la tête et se dresser contre Dieu, précisément selon cette expression de l'Écriture : *Contra omnipotentem roboratus est*, en violant sa loi, en l'offensant de propos délibéré, et en ne tenant

¹ Matth. XXIII, 9.

aucun compte de lui. Comment ! vous qui êtes beaucoup moins devant Dieu que n'est devant vous une fourmi, puisque par rapport à vous elle est assurément quelque chose, tandis que vous, et le monde entier, n'êtes rien devant Dieu : *Omnes gentes quasi non sint, sic sunt antete* ; vous, dis-je, vous avez l'impudence de vous en prendre à Dieu, et la prétention de prévaloir contre lui ? Mais ne peut-il pas, quand il le voudra, vous saisir et vous frapper de ses coups ? Ne peut-il pas vous réduire à la mendicité, vous clouer sur votre lit, et vous faire consumer lentement par la maladie et la souffrance ; vous frapper d'une mort funeste et prématurée, vous broyer et vous anéantir de cent manières ? Et s'il ne le fait pas toujours, est-ce parce qu'il manque de force et de puissance ? N'est-ce pas plutôt par un effet de sa patience pleine de compassion et de son infinie miséricorde, qui voudrait vous traiter en Père et non en vengeur souverain ? Et cette réflexion, loin de nous le faire mépriser, ne doit-elle pas au contraire nous le rendre plus vénérable et plus cher ?

Et quoi ! chrétiens, si tout péché commis était immédiatement suivi du châtement, si Dieu desséchait à l'instant même la langue des blasphémateurs, paralysait le bras des assassins et des voleurs, brisait les membres des impudiques, comme il le fit quelquefois pour inspirer une salutaire terreur, il serait beaucoup plus respecté, et chacun éviterait avec soin le péché, ou du moins serait plus attentif. Mais parce qu'il préfère se montrer patient et doux plutôt que juste et sévère ; parce qu'il se tait, supporte, dissimule, au lieu d'en prendre un motif de l'aimer, on en prendra au contraire un motif de l'offenser avec sécurité ? Qu'une telle conduite est indigne et ingrate !

Mais rappelons-nous que la patience longuement irri-

tée se convertit à la fin en fureur, et qu'en fatiguant la divine Bonté, on accumule sur sa tête un trésor de colère et de vengeance, qui, un jour ou l'autre, éclatera d'une manière terrible. Et puis, chrétiens, si les autres motifs ne suffisent pas pour nous retenir dans le devoir, que du moins la toute-puissance de Dieu, toujours accompagnée, dirigée par sa justice, nous retienne et nous fasse craindre de la provoquer contre nous. *Humiliamini sub potenti manu Dei*¹, nous dit saint Pierre; soyons toujours humbles sous la puissante droite du Seigneur. De plus, Jésus-Christ lui-même nous dit dans l'Évangile de ne pas craindre les hommes, qui peuvent tout au plus nous enlever la vie du corps, mais de craindre plutôt celui qui peut perdre éternellement notre corps et notre âme : *Non timeamini ab his qui occidunt corpus, animam autem non possunt occidere; sed potius timete eum qui potest et animam et corpus perdere in gehennam*².

Dans les différentes circonstances de la vie, et surtout lorsque nous sommes tentés de nous révolter contre Dieu disons donc en nous-mêmes, avec le royal Psalmiste : *Quis te non timebit, ô Rex gentium?* Qui ne vous craindra, ô Roi des nations? Répétons-nous ce que disait le chaste Joseph pour résister aux coupables sollicitations de la femme de Putiphar : *Quomodo possum hoc malum facere, et peccare in dominum meum?* Comment puis-je consentir à commettre ce mal et à pécher contre mon maître? Ou bien avec la chaste Suzanne, sollicitée aussi par les deux infâmes vieillards, et menacée, si elle ne consentait pas, d'une accusation infamante qui devait lui faire perdre l'honneur et la vie : *Melius est mihi absque opere incidere in manus vestras, quam peccare in conspectu Domini.* Oh ! il vaut bien mieux pour moi que je tombe entre vos

¹ I. Petr. V, 6. — ² Matth. X, 28.

main, victime innocente de votre calomnie, que de tomber coupable entre les mains de Dieu.

Telles sont les conséquences pratiques que vous devez déduire de la foi que vous professez en un Dieu Père tout-puissant; tels sont les sentiments qu'elle doit éveiller en vous. D'un côté, confiance ferme, illimitée, vivace, puisque Dieu est notre Père; mais de l'autre, crainte profonde, terreur salutaire, afin de ne jamais l'irriter, parce qu'il est tout-puissant. Heureux si vous savez vous gouverner toujours d'après ces maximes et selon ces principes!

TRAITS HISTORIQUES

I. — Saint Augustin, se promenant un jour sur le bord de la mer, s'occupait du mystère de la sainte Trinité. Il cherchait à l'approfondir, oubliant que celui qui tente de sonder les profondeurs de la majesté de Dieu sera opprimé par sa gloire. Il vit alors un petit enfant qui ne cessait d'aller prendre de l'eau à la mer, dans une coquille, et de revenir mettre cette eau dans un creux qu'il avait fait dans le sable. Il lui adressa la parole : « Que prétendez-vous faire, mon enfant, en mettant dans ce creux l'eau que vous allez chercher? — Je prétends, répondit-il, y mettre toute l'eau de la mer. » Le grand docteur ne put s'empêcher de sourire de sa simplicité. Cet enfant, ou plutôt l'ange qui en avait pris la figure, lui dit alors : « Vous pensez donc que je ne réussirai pas? Je vous assure que je viendrai plutôt à bout de mettre toute l'eau de la mer dans ce creux, que vous de comprendre le mystère de la sainte Trinité. L'esprit de l'homme, qui est si borné, pourrait-il comprendre Dieu qui est infini? » Saint Augustin reconnut alors que c'était Dieu qui lui donnait une leçon salutaire par la bouche de cet enfant, et ne chercha plus à pénétrer les profondeurs d'un mystère impénétrable à tout mortel.

II. — Deux frères habitaient une maison de campagne, si-

tuée sur un bien-fonds à eux appartenant, et l'on savait dans tout le voisinage qu'ils s'étaient retirés là pour s'y livrer aux plus abominables désordres. Chaque jour, des mercenaires soldés par eux venaient travailler dans leurs champs. Parmi ceux-ci se trouva, dans certaine occasion, une fille pauvre, mais honnête, qui avait consacré à Dieu sa virginité. Un de ces brutaux, jaloux de lui ravir ce précieux trésor, dresse contre elle son plan d'attaque; mais s'il est parvenu à isoler sa proie, il ne peut la faire consentir au crime que d'infâmes passions lui suggèrent. En aura-t-il le démenti? L'épervier ne s'attendrit pas aux plaintes du timide oiseau que sa voracité réclame. En vain, la pauvre fille lui montre-t-elle ses vêtements, dont la couleur, symbole de la mort, annonce la consécration de son corps au souverain Seigneur de son âme; en vain expose-t-elle à ses regards le Dieu crucifié, dont l'image brille sur sa poitrine : le malheureux, que l'enfer rend aveugle et sourd, lui arrache le crucifix, et par la plus indigne violence outrage en même temps et le Créateur et sa créature. Pendant quelque temps, ce misérable s'applaudit de son abominable triomphe, et si parfois un remords lui venait, son frère qu'il avait mis dans sa confiance, se moquait de lui. Mais la justice divine voulait une vengeance et ne pouvait pas laisser un pareil crime impuni. Un jour, dans l'après-midi, deux hommes, dont l'aspect sinistre annonçait la mission, apparurent au milieu des propriétés des coupables. Ils s'avançaient à travers les terres sans rien dire. Le fermier, qui les aperçut d'abord, se mit à les injurier et à les menacer; mais eux poursuivaient leur chemin lentement et sans se détourner. Enflammé par ce mépris affecté, le fermier se précipite sur eux et lève la main pour les frapper. Mais au même instant, l'un des deux inconnus le frappe au ventre et il tombe baigné dans son sang. Le malheureux appelle ses maîtres pour le venger. Ceux-ci accourent armés, et furieux comme deux lions. Celui qui arriva le premier fut aussi le premier à tomber sous les coups de la divine justice. « Mon frère, s'écria-t-il en tombant, je suis mort! » Et il expira sur-le-champ. Le frère, dont la rage n'avait fait que s'accroître par ce double

malheur, s'élança, comme un démon, sur les deux hommes. Un troisième coup, porté comme les deux premiers, l'atteignit et le renversa inanimé. — Le fermier, destiné par la divine Providence à rendre témoignage de l'horrible châtement, vivait encore, et raconta que ces deux inconnus, l'exécution terminée, disparurent subitement. La justice fit ses enquêtes et ses recherches, mais ne put rien découvrir à leur sujet ; et le peuple demeura convaincu, en rapprochant plusieurs circonstances qu'il eût été trop long de rapporter ici, que ces deux hommes étaient deux démons, ministres de la vengeance de Dieu sur ces têtes criminelles (*Vie de sainte Philomène*).

V. INSTRUCTION

CRÉATION DE L'UNIVERS

Un des effets où brille le plus clairement la toute-puissance de Dieu, c'est la création de l'univers. Aussi à ces paroles : *le Père tout-puissant*, que je vous ai expliquées dans notre dernière instruction, le Symbole ajoute-t-il aussitôt : *créateur du ciel et de la terre*. C'est de cette grande œuvre de la création que je vais vous parler aujourd'hui ; je serai très-succinct, et je me bornerai aux points essentiels que tout chrétien doit savoir, sans vous embrouiller dans des questions obscures et abstraites dont abonde une pareille matière. Et ici, je commence par vous dire

que c'est au Père que l'on attribue la création, mais dans le même sens qu'on lui attribue aussi la toute-puissance c'est-à-dire parce qu'il est le principe des deux autres personnes, et par conséquent l'origine de toute puissance. Du reste, je vous ai déjà avertis que toutes les œuvres extérieures sont également communes aux trois Personnes, puisqu'elles ont la même et indivisible nature.

Cela posé, le mot *créer* veut dire faire de rien, donner l'être à ce qui n'est pas. Et comme du non-être à l'être il y a une distance infinie, il s'ensuit que créer est une œuvre d'une puissance infinie, une œuvre qui ne convient qu'à Dieu seul. Nous pouvons bien, d'une chose, faire une autre chose; nous pouvons construire une maison en employant des pierres, du ciment et du bois, toutes choses qui existent déjà et que nous mettons seulement ensemble dans un nouvel ordre; mais ce n'est pas là créer. Quand même tous les monarques du monde réuniraient leurs forces, pourraient-ils jamais tirer du néant une paille, un grain de sable? Dieu seul peut tirer du néant, comme d'une mine abondante, d'innombrables créatures, sans qu'il lui en coûte autre chose qu'une seule parole, ou un acte très-simple de sa volonté. Et la raison, c'est qu'ayant seul l'être par lui-même, seul aussi il peut le donner aux autres.

Or, c'est ce que le Seigneur a fait au commencement, comme nous en faisons profession par ces paroles déjà citées : *Créateur du ciel et de la terre*. Par ces paroles, nous faisons profession de croire que tout ce qui existe en dehors de Dieu, tire de lui son origine et son principe; *tout*, et si l'on ne nomme que le ciel et la terre, c'est que ces deux mots comprennent toutes choses, grandes et petites, visibles et invisibles. Nous faisons profession de croire qu'en remontant les siècles, il fut

un temps où rien absolument n'existait, excepté Dieu; et qu'au moment où il plut à Dieu, tout commença à exister, tout sortit du néant, sans autre instrument, sans autre matière que le commandement vénéré de sa parole : *Ipse dixit et facta sunt; ipse mandavit et creata sunt.* Que tout soit fait, dit-il; et immédiatement tout fut fait.

Aussi le prophète Baruch nous représente-t-il les créatures comme si elles eussent été animées, répondant à la voix de Dieu et lui disant avec joie et bonheur : Nous voici : *Vocatæ sunt et dixerunt : Adsumus; et luserunt ei cum jucunditate.*

Il est vrai que notre raison a beaucoup de peine à comprendre comment Dieu a fait sortir en un instant du néant ce vaste monde. Mais d'abord, c'est un article de foi, clairement révélé dans la divine Écriture, qui commence précisément par ce grand fait de la création : *In principio creavit Deus cælum et terram.* Et le Psalmiste ajoute : *Tui sunt cæli et tua est terra : orbem terræ et plenitudinem ejus tu creasti.* Et saint Paul : *Omnia per ipsum et in ipso creata sunt.* Il est une multitude d'autres témoignages que je passe; il s'agit donc de croire et non de comprendre.

Je dis en second lieu qu'il faut nécessairement admettre une de ces deux hypothèses : ou le monde a été créé par Dieu, ou il a toujours existé; il n'y a pas de milieu. Mais quelque difficile que soit à comprendre la création du monde, n'est-il pas plus incompréhensible encore de supposer que le monde a toujours existé? Pour comprendre la création de l'univers, il suffit d'admettre un Dieu d'un pouvoir illimité, infini, qui peut faire beaucoup plus que nous ne pouvons comprendre. Mais supposer un ciel, une terre, un monde tel que nous le voyons, sans un Dieu créateur, oh! c'est là une chose tout-à-fait incompréhensible! Car, comment ce monde matériel a-t-il pu

subsister éternellement par lui-même et se gouverner? S'il était incréé et indépendant de Dieu, il serait un autre dieu distinct de celui que nous adorons, ce serait une véritable chaîne de contradictions sans nombre. C'est de plus un fait incontestable que le monde a passé par diverses révolutions, comme le prouvent le développement successif et le perfectionnement des arts et des sciences; cela suffit pour détruire l'éternité du monde, et pour renverser le système des athées les plus décidés à dévorer tout ce qu'il y a d'absurde dans l'affreux parti qu'ils ont pris de nier l'existence de Dieu. Il est donc conforme, non-seulement à la foi, mais encore à la raison, d'admettre un premier principe du monde, une vraie création : en remontant de cause en cause, de génération en génération, il faut nécessairement arriver à ce principe unique et dernier dont Moïse a dit : *In principio creavit Deus cœlum et terram.*

Si maintenant vous désirez savoir quel ordre et quelle méthode il a plu à Dieu de suivre dans cette création, le voici, d'après les divines Écritures, qui seules peuvent nous l'apprendre.

Premièrement, Dieu créa en un instant le ciel et la terre, c'est-à-dire tous les matériaux qui devaient servir à l'un et à l'autre; mais ce n'était encore qu'un immense chaos, un amas de choses informes, imparfaites, confuses. — Ensuite le Seigneur employa six jours à coordonner et à distribuer la matière, à donner à chaque chose sa forme et sa perfection, et à produire les différentes espèces de créatures, procédant, dirais-je presque, comme un peintre qui conçoit d'abord l'idée de son tableau, en trace toute l'ébauche d'un seul trait, et ensuite le perfectionne peu à peu. Ainsi, la création du monde, quant à la substance, fut l'œuvre d'un instant; mais quant à la dernière perfection, elle fut l'ouvrage de six jours.

Ne vous étonnez pas que Dieu ait consacré plus de temps à coordonner la matière qu'à la créer, sous prétexte qu'il est plus difficile de créer que de mettre en ordre. Par là même précisément que Dieu a créé en un instant le ciel et la terre, vous devez comprendre que s'il a ensuite employé six jours à perfectionner son œuvre, ce n'a pu être par faiblesse ni par impuissance, puisqu'ayant fait en un seul instant le plus difficile, il pouvait de même faire le plus facile; mais ce fut plutôt, comme disent les saints Pères, par mystère et pour notre instruction qu'il en agit ainsi. Ce fut en effet pour que cette production successive des êtres nous montrât avec plus d'évidence la volonté toute puissante, la bonté et l'infinie sagesse du Créateur; ce fut pour nous rendre plus attentifs aux grands miracles de sa puissance et de sa bonté sur nous, et par conséquent pour nous fournir des motifs de lui renouveler nos sentiments d'admiration et d'amour. Voilà pourquoi Dieu a voulu partager ses œuvres et nous les montrer, pour ainsi dire, une à une.

Au reste, bien qu'on dise qu'il a employé six jours, n'allez pas croire que, comme un artisan, il se soit fatigué à son ouvrage du matin au soir. La création fut successive, mais toujours instantanée et toujours en vertu d'un seul *fiat* répété.

Voyons donc successivement les choses que Dieu a faites en ces six premiers jours si mémorables du monde. Le premier jour, après avoir créé le ciel et la terre, il appela la lumière pour la faire resplendir sur l'univers, *fiat lux*; et avec elle il donna l'âme à tout le monde qui, sans cette lumière, n'était autre chose qu'un cadavre, un sépulcre, un abîme obscur et ténébreux. Cette lumière n'était point le soleil, que Moïse nous dit avoir été créé le quatrième jour, avec les autres planètes; mais elle eut cependant, comme le soleil, un mouvement parfaitement

régulier, et par sa naissance, son accroissement et son déclin, elle commença à fixer la première mesure du temps et à séparer le jour d'avec la nuit.

Le second jour, Dieu fit le firmament, au milieu des eaux, qui toutes enveloppaient la terre; il créa, selon l'interprétation commune, la région moyenne de l'air ou cet espace qui va de nous jusqu'au ciel. Par ce moyen il divisa toutes les eaux en deux parties, réunissant l'une en vapeurs qui s'élèvent au-dessus du firmament, et laissant sur cette terre la partie la plus dense et la plus pesante. Mais malgré cette séparation des eaux supérieures et inférieures, la terre en était encore toute couverte et toute environnée.

Le troisième jour, Dieu rassembla ces eaux dans certaines cavités préparées à cet effet, et surtout dans les gouffres profonds des mers, auxquelles il prescrivit des bornes infranchissables; et ainsi demeura libre et desséchée cette partie que Dieu avait destinée à être notre habitation. Mais cette terre, hors des eaux, parut nue, aride et sans un brin d'herbe; c'est pourquoi, dès le même jour, le Seigneur la revêtit d'une agréable verdure, de fleurs et de plantes de toute espèce.

Le quatrième jour, Dieu forma d'un seul coup le soleil, la lune, les planètes, et l'innombrable multitude des étoiles; il leur assigna à tous leur mouvement particulier et périodique, afin qu'ils éclairassent la terre, qu'ils distinguassent les jours des nuits et les différentes saisons de l'année.

Le cinquième jour, il commanda aux eaux de produire les poissons, et à l'air de produire les oiseaux; et voilà qu'aussitôt, à la voix de Dieu, les eaux fourmillèrent de poissons de toute espèce, et les airs se remplirent d'innombrables oiseaux.

Le sixième jour, il commanda à la terre de produire

les différentes espèces d'animaux et de reptiles; et au même instant, la terre se trouva peuplée de toutes sortes de bêtes et d'insectes.

Mais le chef-d'œuvre que Dieu avait réservé pour ce dernier jour, et par lequel il devait achever son œuvre, ce fut l'homme, en vue de qui il avait fait tout le reste. Il fut créé avec un plus grand appareil et avec des circonstances très-particulières et très-remarquables. C'est pourquoi je me réserve de vous parler séparément plus tard de ce sujet.

Voilà comment s'accomplit dans le temps le grand ouvrage de la création, tel que Dieu l'avait conçu de toute éternité. A la vue de ces prodiges de la main créatrice de Dieu, qui de nous n'admirerait les immenses trésors de sa sagesse et de sa puissance? Nous admirons quelquefois avec enthousiasme la puissance des princes de la terre, quand nous les voyons bâtir des cités, aplanir des montagnes, ouvrir des canaux et des chemins dans le sein des rochers mêmes, réunir des armées innombrables, démanteler des forteresses, ravager des provinces. Ah! qu'au milieu de si incomparables grandeurs leur pouvoir est petit et borné! Dieu seul, par un simple acte de sa volonté, a produit toutes choses; par un seul *fiat* miraculeux, il a étendu au-dessus de nos têtes la voûte immense du firmament, et ensuite il a consolidé la terre sur ses bases, élevant les montagnes, abaissant les vallées, étendant les plaines, l'arrosant de fleuves, de fontaines, et la fécondant en toute sorte de productions. A sa voix toute-puissante chaque chose prit existence, vie, fécondité : *Ipse dixit, répéterai-je encore, et facta sunt; ipse mandavit, et creata sunt.*

N'allez pas me demander ici pourquoi Dieu, qui avait résolu de créer le monde, ne le fit pas plus tôt, et attendit si longtemps pour exécuter son dessein. Cette ques-

tion serait tout à la fois téméraire et ridicule. *Téméraire*, parce qu'il ne nous est pas permis d'entrer dans le secret des conseils de Dieu ; *ridicule*, parce que quand le monde, au lieu de compter cinq mille huit cents ans d'existence, en compterait cinquante ou même cent mille, vous pourriez toujours m'adresser la même question. Et que peut être une durée quelconque de temps, relativement à l'éternité de Dieu, précédant toujours, dans toute hypothèse, la création du monde ? Cela ne vous semblerait-il pas toujours un vide immense ? Dieu a donc voulu, de toute éternité, créer le monde, mais il ne l'a créé que dans le temps qui lui a paru le plus convenable à ses desseins.

Demandez-moi plutôt quel fut le but que Dieu se proposa en le créant. Oh ! voilà une question sage, puisque les œuvres de Dieu ne peuvent jamais manquer d'avoir une fin très-élevée, et parfaitement digne de son infinie sagesse. A cette question donc, je vous répondrai, avec la divine Écriture, qu'il l'a créé pour lui-même, c'est-à-dire pour manifester ses divines perfections, et être glorifié par ses créatures : *Universa propter semetipsum operatus est Dominus*¹.

Ceci demande à être bien compris. Ce n'est pas que Dieu ait besoin de ses créatures, ni qu'il puisse retirer d'elles aucun avantage intrinsèque. Non ; rien ne peut ajouter à la gloire intrinsèque et à la félicité de Dieu, infiniment riche en toute sorte de biens, et essentiellement heureux en lui-même ; mais il peut acquérir une augmentation de gloire extrinsèque et une satisfaction accidentelle, consistant à voir ses créatures répondre à son amour, accomplir ses adorables volontés, et servir à la fin et à la destination pour lesquelles elles ont été

¹ Prov. XVI, 3

créées. Telle est la gloire extrinsèque que Dieu a voulue, et qu'il s'est proposée pour fin essentielle de toutes ses œuvres ; c'est en ce sens et non autrement que *universa propter semetipsum operatus est Dominus*.

Mais de tous les êtres qu'il a créés, aucun, à proprement parler, ne peut le glorifier, si ce n'est l'homme. En effet, les créatures matérielles et sans intelligence auxquelles il a donné l'être, manifestent et exaltent bien, dans leur muet langage, par leur beauté, leur ordre et leur symétrie, la puissance et la sagesse de Dieu : *Cæli enarrant gloriam Dei* ; mais elles ne peuvent proprement connaître leur auteur, et payer un tribut de louanges et de reconnaissance à la main créatrice qui les a formées. Voilà pourquoi le Seigneur a aussi créé des êtres spirituels et raisonnables, qui sont nous-mêmes, afin que nous apprissions par ses œuvres à le connaître, à le louer, à le glorifier, et, à l'imitation des trois jeunes Hébreux dans la fournaise, à inviter toutes les créatures à le bénir : *Benedicite omnia opera Domini, Domino*. Pareillement, le Seigneur a voulu faire toutes choses pour l'homme, afin qu'elles servissent à ses commodités et à ses plaisirs. Tout ce qu'il y a dans le monde de créatures sensibles, depuis le plus haut des cieux jusqu'au plus profond de la terre, tout ce qu'il y a dans la nature de beau et de bon, tout a été destiné par lui au service de l'homme ; aussi la première parole qui retentit de la bouche du Créateur à l'oreille de l'homme qu'il venait de créer, fut ce royal *Dominamini*, par lequel il le constitua monarque de l'univers ; et c'est à quoi le Roi-Prophète fait allusion lorsqu'il dit : *Omnia subjecisti sub pedibus ejus*.

De même donc que les créatures ont été faites immédiatement pour nous, nous, nous avons été faits immédiatement pour Dieu, en sorte que par nous tout se rapporte à Dieu et à sa gloire.

Et voilà la très-importante conclusion pratique que nous devons retirer de cette instruction. C'est donc pour nous un devoir rigoureux de nous consacrer entièrement à Dieu ; et non-seulement nous, mais encore tout ce qui nous entoure, Dieu voulant que toutes ces choses, en même temps qu'elles servent à notre usage, servent aussi à le glorifier par notre organe. Ainsi, de même que ce serait un grand désordre que les autres créatures vinssent à refuser de nous servir, le soleil de nous éclairer, le feu de nous chauffer, la terre de nous nourrir ; de même ce serait un affreux désordre, le renversement même de l'ordre, si nous refusions de rendre à Dieu le culte qui lui est dû. Ce serait encore bien pire, si au lieu de nous servir des créatures comme d'une échelle pour nous élever à Dieu, pour l'honorer et l'aimer, nous en faisons des instruments de péché pour l'outrager, si nous en abusons pour satisfaire de coupables passions.

Les autres créatures, de leur côté, correspondent avec la plus exacte obéissance et la plus parfaite fidélité aux desseins de Dieu, et observent invariablement les lois qu'il leur a prescrites. Et, bien que cet hommage qu'ils rendent à Dieu soit un effet de la nécessité et non d'un choix librement fait, ne devrait-il pas être pour nous un puissant motif de respecter également cette volonté souveraine qui les a créés ? Puisque nous seuls pouvons offrir à Dieu un hommage vrai, libre, raisonnable, volontaire, oserons-nous le lui refuser ? Nous serions donc les seules créatures indociles, rebelles, désobéissantes à Dieu, au milieu de toutes les autres qui le révèrent et se soumettent à lui ?

De ce que Dieu nous a privilégiés et distingués en nous donnant une intelligence, un cœur, une volonté libre, sera-ce là par hasard un titre pour nous soustraire à lui et à son domaine, pour vivre en dehors de sa dé-

pendance et ne suivre que nos caprices? Ah! n'allons pas plus loin; je vous laisse méditer cette monstruosité, qui est telle qu'on ne saurait en concevoir une plus révoltante, et une plus visible aux yeux de tout le monde. J'aurai prochainement occasion de revenir et d'insister sur ce point, en vous expliquant la création de l'homme et la fin que Dieu s'est proposée en le créant. Il suffit pour le moment de vous avoir indiqué cette conclusion comme fruit de mon instruction.

TRAITS HISTORIQUES.

I. — Puisque Dieu a créé le monde et nous en particulier pour répondre à ses intentions, nous devons tout rapporter à lui.

Sainte Magdeleine de Pazzi ne cessait de recommander aux novices dont elle était chargée, d'offrir à Dieu toutes leurs actions, même les plus indifférentes; et, afin qu'elles y fussent fidèles, elle leur adressait de temps en temps cette question: Pour quelle fin faites-vous cette action? Et lorsque la personne interrogée lui répondait qu'elle la faisait sans intention surnaturelle, elle lui disait: Ne voyez-vous pas qu'en agissant ainsi vous en perdez le mérite? Dieu n'est ni honoré, ni content de telles actions.

II. — On lit dans l'histoire de saint François d'Assise que son frère, le voyant un jour pieds nus et vêtu très-légèrement dans le cœur de l'hiver, ce qui le faisait trembler de froid, lui envoya, pour se moquer de lui, un enfant qui lui demanda, de sa part, s'il voulait lui vendre une once de sa sueur. Le saint répondit en souriant: « Allez dire à mon frère que je l'ai vendue tout entière à celui qui est mon Seigneur et mon Dieu, et qu'il m'en a donné un très-bon prix

VI. INSTRUCTION

PROVIDENCE DE DIEU

Je vous ai expliqué en général, dans ma dernière instruction, l'œuvre de la création, qui est proposée à notre foi dans ces paroles du premier article du symbole : *Créateur du ciel et de la terre*. Mais avant de vous parler en détail des deux premiers et principaux de ses ouvrages, qui sont l'ange et l'homme, il se présente ici à nos réflexions un point important, et si intimement lié à la foi de la création qu'il en est inséparable. Je vous le demande : Dieu, après avoir créé le monde, l'a-t-il abandonné à lui-même pour n'en plus prendre soin ? le laisse-t-il aller à l'aventure et au hasard ? — Ce serait, chrétiens, une grossière folie de le croire ! La même volonté toute-puissante qui l'a tiré du néant, est celle qui le gouverne constamment. Si Dieu cessait un moment de conserver et de garder son œuvre, tout retomberait aussitôt dans le néant ; car, de même que son existence n'a pas d'autre raison que Dieu, ainsi en est-il de sa durée et de sa conservation.

L'article que nous expliquons n'en parle pas explicitement, mais il nous l'indique assez quand il nous dit que Dieu est créateur du ciel et de la terre ; car l'idée de créateur emporte nécessairement avec soi l'idée d'une providence permanente et perpétuelle qui dirige tout. Et quel est, en effet, le prince qui ne gouverne pas ses su-

jets, qui ne s'intéresse pas à son Etat, bien qu'il n'en soit pas le créateur, mais seulement le maître ? Et Dieu n'aurait ni soin ni souci de ses créatures, lui qui, par son immensité, se trouve partout, et qui, en sa qualité d'être nécessaire, est le soutien de tous les autres êtres ?

Ainsi donc, la foi et la raison, qui nous obligent à croire un Dieu créateur, nous obligent également à l'admettre comme modérateur suprême, c'est-à-dire à voir en lui une Providence qui gouverne tout ; le nier, ce serait nier la sagesse, la bonté, la justice, la souveraineté de Dieu ; ce serait par conséquent nier Dieu lui-même.

Oui, il en est ainsi ; imprimez donc profondément dans vos cœurs cette autre vérité, que j'entreprends de vous expliquer brièvement aujourd'hui : de même que tout est sorti de la main de Dieu, ainsi sa providence gouverne tout.

D'abord c'est elle qui maintient sans cesse constant et immuable l'ordre physique de ce monde, comme le mouvement périodique et régulier des planètes, le retour continuel du jour et de la nuit, la succession invariable des saisons, l'incessante reproduction des hommes, des animaux, des plantes, des végétaux, etc. Les objets même les plus petits n'échappent pas aux soins de cette providence, qui, selon la parole de l'Écriture, pourvoit d'aliments et de nourriture les oiseaux de l'air, et donne leur parure aux lys des champs.

C'est elle qui règle et gouverne tous les événements d'ici-bas ; et non pas seulement ces grands et terribles événements qui bouleversent la face du monde, comme la chute et la fondation des monarchies et des empires, les changements et les révolutions politiques, les maux et les calamités de la guerre, de la peste, de la famine, des inondations ; mais encore les événements les plus minimes et les plus inaperçus qui arrivent chaque jour.

jusqu'au simple mouvement d'une feuille. C'est dans ce sens que l'Évangile nous dit qu'un passereau même ne tombe pas sur la terre sans l'ordre de Dieu : *Nonne duo passeret asse veneunt? unus autem non cadet super terram sine Patre vestro* ¹.

Mais si Dieu préside ainsi à tous les autres êtres, et même aux accidents matériels, oubliera-t-il l'homme, qui est de toutes les créatures la plus noble ; l'homme, pour qui il a fait tout le reste, et dont il est spécialement le Dieu, le Maître et le Père ? Réfléchissez-y : s'il y a en Dieu un soin spécial, une providence, ne sera-ce pas pour nous ? C'est de lui, dit saint Paul, que nous tenons le mouvement, la respiration, la vie : *In Deo vivimus, movemur et sumus* ; c'est lui qui ménage toutes les circonstances de notre vie sans en excepter même les plus minimes, comme la perte d'un cheveu : *Capillus non peribit de capite vestro* ² ; c'est lui qui donne l'impulsion à toutes nos bonnes actions morales, sans cependant contraindre notre liberté qu'il respecte toujours ; de là, pour nous, des ordres, des lois à observer, des châtimens et des récompenses à mériter.

Quoi encore ? le péché lui-même, bien que Dieu ne le veuille ni ne le commande, mais seulement qu'il le permette et ne l'empêche pas, le péché entre aussi dans les vues de sa providence : il fait servir la malice des hommes à l'exécution de ses desseins, comme il me serait facile de vous le montrer par cent exemples.

Voilà donc cette universelle Providence qui gouverne tout, qui veille sur tout, qui préside à tout, qui conduit chaque chose à sa fin, d'une manière également suave et efficace : *Attingit a fine usque ad finem fortiter, et disponit omnia suaviter* ³.

¹ Matth. X, 29. — ² Luc. XXI, 18. — ³ Sap. VIII, 1.

Et qu'on ne me dise pas que c'est dégrader et avilir la majesté de Dieu, que de le faire descendre à tant de détails si petits et si minutieux, ou que c'est le surcharger d'un soin fatigant. Ce sont là des impiétés et des sottises qui seraient à peine tolérables dans la bouche de personnes ignorantes et bornées, et que ne rougissent cependant pas de débiter certains individus qui se donnent le titre de philosophes. Si Dieu n'a pas cru s'abaisser en donnant l'existence aux créatures, comment pourra-t-on dire que c'est pour lui une fatigue et une peine de les conduire, quand leur création ne lui a coûté aucun effort? Voulons-nous comparer Dieu aux hommes? Les souverains de la terre, pour régir leurs peuples, ont besoin d'une foule de ministres et d'employés; il leur faut sans cesse de nouvelles ordonnances et de nouvelles lois. Mais il n'en est pas ainsi de Dieu : il est partout, et tout l'univers est plein de sa présence ; d'où il suit que le gouvernement du monde ne lui donne aucun embarras. Il n'a pas non plus besoin de multiplier ses actes : par un seul acte très-simple et éternel, il voit tout, il gouverne tout, il veut et dispose tout; et cette série d'événements qui se déroulent successivement et peu à peu sous nos yeux, a été comprise dans le décret éternel de Dieu qui a tout ordonné. Telle est l'idée que nous devons avoir de cet Être suprême.

Or, cette idée doit non-seulement nous affermir dans la foi, mais elle doit de plus la justifier pleinement à nos yeux. Je m'explique : beaucoup de personnes se rencontrent qui élèvent témérairement la voix contre le ciel et trouvent à redire sur la conduite de Dieu, prétendant que les choses de ce monde ne vont pas toujours de la manière qui leur semblerait la meilleure, sans jamais réfléchir à la différence fondamentale qui existe entre nos vues et celles de Dieu. Nos vues sont limitées à un

seul point ; nous ne voyons que nous-mêmes et nos avantages personnels, en nous bornant uniquement au temps présent ; tandis que les vues de Dieu , dans le gouvernement de ce monde, embrassent l'univers entier, ne peuvent avoir d'autre but que sa gloire et notre salut, et ne se bornent pas seulement à la vie présente, mais s'étendent encore et principalement à la vie future. Cette seule observation devrait suffire pour fermer à jamais la bouche des blasphémateurs.

Que de choses, par exemple, que Dieu a créées, et que vous trouvez défectueuses, imparfaites et même nuisibles, et que vous auriez sans doute exclues du monde si vous aviez été les conseillers de Dieu ! Mais pour porter un pareil jugement, connaissez-vous bien tous les rapports qu'ont ces choses avec le plan général de Dieu ?

Chose étonnante ! si vous voyez une machine très-compliquée, construite par un habile ouvrier, lors même que vous ignorez l'usage de tant de ressorts et de tant de pièces qui la composent, et qui vous semblent peut-être inutiles ou même nuisibles, vous vous abstenez de critiquer l'ouvrier, sachant qu'il peut vous donner raison de tout, et vous montrer que tout conspire au but qu'il s'est proposé. Et vous oseriez critiquer sur tant de choses la Providence divine, quand vous ne connaissez ni la grandeur ni l'étendue de ses desseins ?

Qu'y a-t-il sur la terre de si pernicieux et de si nuisible d'un côté, qui n'offre pas, de l'autre, quelque utilité et quelque avantage ? Les poisons eux-mêmes, les tempêtes et les inondations, au dire des physiiciens, ont une très-grande utilité. Ce qui nous semble mauvais, ou ne l'est pas, ou même se change en un bien plus grand. Vous ne pourrez jamais bien juger d'un tableau tant que vous n'en verrez qu'une partie.

De même : une autre chose qui vous choque fort et

vous révolte, c'est l'inégalité des états et des conditions en ce monde. Mais n'est-ce pas précisément cette inégalité qui tient tous les hommes rassemblés et unis par le besoin mutuel qu'ils ont les uns des autres, les pauvres des riches, les riches des pauvres, les grands des petits, les petits des grands? S'il n'y avait pas, dit saint Paul, divers membres et diverses opérations dans notre corps, comment pourrions-nous subsister? Si tout était œil, où serait l'ouïe, où l'odorat? *Si totum corpus oculus, ubi auditus, ubi odoratus*¹?

— Cependant, me répliquerez-vous, comment justifier cette grande diversité de fortunes et de biens, par suite de laquelle les uns nagent dans l'abondance de toutes les commodités de la vie, tandis que les autres languissent dans la misère, manquant de tout? — Mais ici, entrons dans un autre ordre de choses. Dieu, qui est le souverain maître et le distributeur des biens, a rigoureusement imposé aux riches l'obligation d'avoir soin des pauvres; il les a traités largement et les a faits les ministres de sa providence; et si les riches donnent occasion aux pauvres de blasphémer la Providence, ils se damneront infailliblement. Dieu veut qu'ils se sauvent principalement par l'exercice de la charité. Mais si la charité manque aux riches, Dieu ne veut pas pour cela que la patience manque aux pauvres, car c'est la voie de salut qu'il leur a fixée. Par conséquent, même lorsque quelqu'un serait réduit à mourir de besoin, il ne lui serait pas permis pour cela de se plaindre de Dieu, qui est le maître absolu de la vie, et qui n'a pas plus excepté ce genre de mort que tout autre. Peu importe donc au chrétien de mourir de faim plutôt que par le fer, le feu ou la maladie; pourvu qu'il meure dans le Seigneur,

¹ I. Cor. XII, 17.

toute espèce de mort sera toujours à son avantage et à la gloire de Dieu.

Mais ce qui vous blesse plus que tout, c'est de voir ordinairement les méchants heureux en cette vie, et les bons malheureux. Vous ne savez comment concilier cela avec la justice de Dieu.

Ici encore vous avez tort. Que Dieu, qui est juste, doivent récompenser chacun selon ses mérites, personne n'en doute. Mais qu'il doive toujours le faire en cette vie, comment le prouvez-vous ? Dieu nous donne des exemples de la vertu malheureuse et de l'impiété prospère pour nous faire comprendre que tout ne finit pas avec cette vie, mais qu'il y en a une autre où chacun recevra la récompense due à ses mérites.

Supposé la foi à cette autre vie, on trouve parfaitement raisonnable le plan de la divine Providence dans la distribution des biens et des maux de celle-ci. Car remarquez qu'il n'y a personne de si méchant qui ne fasse encore quelque bien ; de même qu'il n'y a personne de si parfait qui n'ait encore quelque vice ou quelque défaut. Or, Dieu ne laisse aucun bien, si faible qu'il soit, sans récompense ; et pareillement il ne laisse aucun péché, si léger qu'il puisse être, sans châtement. Il récompense donc ordinairement en ce monde les méchants du peu de bien qu'ils font, se réservant de les punir de leurs crimes dans l'éternité. Pour les bons, il les purifie en ce monde de leurs légères souillures, et se réserve de les récompenser éternellement de leurs mérites. Maintenant, dites-moi, quelle absurdité et quelle injustice trouvez-vous dans ce système ? N'y voyez-vous pas au contraire une souveraine équité ?

Le temps de la moisson, a dit Jésus-Christ, n'est pas le temps présent. Aussi Dieu permet-il que les méchants et les justes vivent ici-bas mêlés et confondus ; il permet

une foule de scandales, d'iniquités et de crimes qu'il laisse le plus souvent impunis; il permet ici-bas l'oppression des justes et le triomphe des méchants. Mais toutes ces choses, qui nous font mal penser de Dieu et de sa providence, s'expliquent parfaitement avec la foi en une autre vie.

Notre erreur vient donc de ce que nous arrêtons nos regards à la vie présente, où nous voudrions que Dieu se manifestât à l'instant même et se fit sentir par les coups de sa divine justice. Mais lui attend cette heure qu'il appelle la sienne, et cette heure c'est l'interminable éternité.

Pour ne pas être trop long, je passe beaucoup d'autres observations qu'il me serait facile d'ajouter sur le prétendu bonheur des méchants et sur le malheur des justes. Ce préjugé est généralement faux; il a plus d'apparence que de réalité, et dans tous les cas, ce prétendu bonheur et ce prétendu malheur sont fort exagérés. Je dis donc en finissant, quand même nous ne pourrions pas expliquer tout cela, ce ne serait jamais là une raison pour nier la providence de Dieu, ni même pour en douter. — Je ne comprends pas telle chose, dites-vous; donc Dieu n'est pas juste. — Mauvais raisonnement! Renversons la proposition et disons: Dieu est essentiellement prévoyant et juste: donc telle et telle chose sont justes, bien que je ne les comprenne pas. Voilà qui est conséquent. La seule idée de cet être parfait qui est Dieu, et que nous ne pouvons nier sans nier l'existence de Dieu même, cette idée seule doit nous faire conclure la sainteté et la rectitude de sa conduite, même dans les choses auxquelles notre faible regard ne peut atteindre; il y en a tant d'ailleurs où éclate visiblement cette providence, qu'elles doivent suffire pour nous faire bien juger de celles que nous ne comprenons pas, et pour nous faire dire avec

saint Jean : *Quam mirabilia sunt opera tua, Domine Deus omnipotens ! Justæ et veræ viæ tuæ.*

En un mot, dans l'état présent, il n'est pas possible que toutes les voies de la divine Providence nous soient connues. Nous voyons le plus souvent les œuvres de Dieu comme une broderie que nous regarderions à l'envers. Si nous regardons une broderie à l'envers, nous n'y pouvons rien comprendre, parce qu'elle ne nous offre qu'une confusion de points, de lignes, de fils, sans ordre et sans aucun dessin.

C'est ainsi que, dans une foule de choses, nous restons incertains et douteux, parce que nous n'apercevons pas suffisamment les desseins de Dieu et les voies secrètes de sa providence. Mais il viendra un jour où Dieu étalera à nos regards le plan qu'il aura suivi dans le gouvernement du monde, et nous serons forcés alors d'avouer qu'il a toujours agi en Dieu infiniment sage et infiniment juste : *Omnia in sapientia fecisti. — Omnis iniquitas oppilabit os suum.*

Voilà donc évidemment le fruit que nous devons retirer de cette instruction. La foi de la divine Providence doit premièrement nous faire adorer dans tous les évènements de la vie, généraux et particuliers, ses divines dispositions toujours conformes à son infinie sagesse, à sa justice et à sa bonté, bien que souvent elles nous soient impénétrables. Nous devons par conséquent nous abstenir de toute espèce de murmure, de plainte, de blasphème et d'imprécation. Mais ce n'est pas tout.

Cette foi doit de plus nous inspirer un saint abandon entre les mains de Dieu, une pleine et entière résignation à ses ordres, et même une intime confiance dans tous nos besoins, dans tous nos dangers, dans tous nos maux. Assurés d'un côté que Dieu nous aime, et de l'autre que rien ne peut nous arriver sans sa permission

son expresse volonlé, nous devons vivre dans le calme et bannir toute défiance.

Ne craignons que le péché seul. C'est là l'unique crainte que nous devons avoir ; car si nous sommes fidèles à Dieu, il ne permettra pas que rien puisse nous nuire, et fera même tout tourner à notre plus grand bien : *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum*. La sainte Ecriture nous confirme cette vérité par des exemples tels que l'histoire d'Abraham, de Joseph, de Moïse, de Daniel, de Job, de Tobie, et d'une foule d'autres saints personnages. Ces traits nous montrent que la divine Providence nous éprouve bien quelquefois, mais aussi qu'elle nous console ; qu'elle nous expose au combat, mais qu'elle nous couronne après la victoire : *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum* ¹.

Que la divine Providence soit donc à jamais exaltée, bénie et glorifiée ; mais appliquons-nous en même temps à accomplir toujours avec fidélité sa sainte volonté.

TRAIT HISTORIQUE.

A l'époque où saint Dominique fonda le couvent de Saint-Sixte, à Rome, ce couvent n'avait aucun revenu, et on y vivait d'aumônes recueillies de rue en rue par les Frères. Un matin, Jacques de Melle, qui était investi de la charge de procureur, vint prévenir Dominique qu'il n'y avait rien à la maison pour le dîner, si ce n'est deux ou trois pains. A cette nouvelle, Dominique parut ravi ; il ordonna au procureur de partager le peu qu'il y avait en quarante portions, selon le nombre des religieux, et de faire sonner le repas à l'heure accoutumée. En entrant au réfectoire, chacun trouva à sa place une bouchée de pain ; on récita les prières de la bénédiction avec

¹ Rom VIII, 28.

encore plus de joie que de coutume, et l'on s'assit. Dominique était à la table priorale, les yeux du cœur levés vers Dieu. Après un moment d'attente, deux jeunes hommes parurent au réfectoire, et s'avançant jusqu'à la table où était Dominique, y déposèrent des pains qu'ils avaient apportés dans leurs manteaux... Le bienheureux Père fit à cette occasion un très-beau discours aux Frères, pour les avertir de ne se jamais défier de la divine Providence, même dans la plus grande pénurie... Voilà comment s'élevaient sans or ni argent de populeux monastères, et comment la foi suppléait à la fortune (*Vie de Saint Dominique*, par le P. LACORDAIRE).

VII. INSTRUCTION

CRÉATION DES ANGES

Parmi les êtres créés de Dieu, il y en a deux qui méritent particulièrement notre attention : les anges qui sont les plus nobles créatures du ciel, et les hommes qui sont les plus nobles créatures de la terre. Commençons par les premiers, dont l'histoire ne saurait nous être indifférente, à cause des grandes instructions qu'elle nous fournit, et des conséquences qui en découlent pour notre état présent. Tout cela va être expliqué.

Qu'il y ait de purs esprits appelés *anges*, c'est un article de foi indubitable, la sainte Écriture nous parlant en mille endroits de leur ministère, de leurs fonctions et

de leurs apparitions. Il est aussi de foi que ces anges ont été créés par Dieu aussi bien que toutes les autres choses visibles et matérielles. Nous professons encore de croire, par ces mêmes paroles du symbole : *Creatorem cæli et terræ*, que Dieu a tiré du néant toute substance corporelle et spirituelle, ce qui est plus clairement indiqué dans le symbole de la messe, qui ajoute aux précédentes paroles celles-ci : *Visibilium omnium et invisibilium*. Par les choses invisibles, on entend les anges.

Pour ce qui est de savoir en quel instant et en quel jour de la création ils ont été créés, c'est ce qu'il est difficile de préciser. Car, bien que Moïse parle souvent des anges dans ses livres, cependant, dans la description qu'il nous a laissée des œuvres que Dieu a faites pendant les six jours, on ne les trouve pas expressément nommés ; aussi le jour précis de leur création reste-t-il douteux. Les uns la placent à ce premier instant où Dieu créa le ciel et la terre, en disant qu'ils sont suffisamment indiqués par ce mot *le ciel*, dont ils font l'ornement et la perfection ; les autres la rapportent au premier jour, quand Dieu fit la *lumière*, entendant par ce mot non-seulement la lumière corporelle et sensible, mais encore la spirituelle et l'angélique. Quoi qu'il en soit, nous devons croire que les anges furent créés au commencement du monde, avec toutes les autres créatures visibles et matérielles.

Dieu en fit une multitude innombrable, comme nous l'apprend la divine Ecriture, qui les divise en un grand nombre d'ordres et de hiérarchies. Il les créa pour qu'ils assistassent autour de son trône et s'en forma un cortège pour les envoyer sur la terre exécuter ses volontés, et pour en faire ses ministres et ses coopérateurs dans la conduite et le gouvernement de ce monde.

Dieu donc, en les créant, les enrichit et les orna de

beaucoup de prérogatives de la nature et de la grâce. Quant aux qualités naturelles, Dieu les fit premièrement purs esprits, sans corps, et ressemblant aussi parfaitement à Dieu que le peut un esprit dégagé de toute matière. Si parfois ils apparurent revêtus d'un corps, comme l'archange Gabriel à la Vierge et Raphaël à Tobie, ces corps leur étaient étrangers, et ils ne les avaient pris que pour se rendre sensibles. Dieu les fit en outre impassibles et immortels ; ils n'étaient sujets ni à la souffrance, ni à la corruption, ni à la mort ; mais ils étaient doués d'une science éminente, d'un entendement très-subtil, d'un savoir profond, et enfin d'une puissance supérieure à celle de toutes les autres créatures. Quant aux dons de la grâce, ils furent créés dans un état de justice, d'innocence et de sainteté ; revêtus des habitudes surnaturelles de la foi, de l'espérance et de la charité ; élevés même à la fin surnaturelle de jouir éternellement de Dieu. Telle fut leur condition première et originelle.

Un tel état, si excellent, si privilégié et si favorisé de Dieu, n'était cependant ni fixe, ni permanent, ni immuable comme est celui des bienheureux dans le ciel, qui ne peuvent plus ni pécher ni perdre la grâce, comme nous pouvons la perdre nous-mêmes tant que nous sommes sur cette terre. Et quand on dit qu'ils furent créés dans le ciel, il ne faut pas l'entendre rigoureusement de ce ciel où les bienheureux contemplent Dieu, mais seulement d'une région supérieure à la nôtre, où ces esprits étaient bienheureux d'une béatitude naturelle correspondante à leur dignité, comme le fut proportionnellement Adam dans le paradis terrestre, et non de cette béatitude surnaturelle qui consiste dans la possession et dans la claire vision de Dieu ; car autrement, ils n'auraient pu prévariquer et se perdre.

En un mot, ils furent aussi, comme nous, voyageurs pendant quelque temps, pendant le temps que Dieu avait fixé pour leur épreuve, et durant lequel ils étaient libres d'opérer le bien ou le mal, de faire un bon ou un mauvais usage de leur liberté, de la grâce et des dons qu'ils avaient reçus de lui, et par ce moyen, mériter ou perdre leur bienheureuse fin dernière.

Mais ce temps d'épreuve fut très-court, si court même qu'il était déjà achevé avant la chute de nos premiers parents Adam et Ève. Lucifer, qui était le premier et le plus noble des anges, se révolta contre Dieu, et entraîna dans sa rébellion une grande multitude de ses partisans. Les divines Écritures nous apprennent que leur péché fut un péché d'orgueil : *Initium omnis peccati superbia* ¹. Mais quel fut l'objet de cet orgueil, c'est ce qu'on ne saurait déterminer avec certitude. Les uns pensent que ce fut une vaine complaisance en leur propre perfection, qui les porta à vouloir s'égaliser à Dieu ; les autres, qu'ils prétendirent exercer sur les créatures inférieures un domaine souverain et indépendant de Dieu ; d'autres enfin, qu'ils refusèrent d'obéir à quelque commandement qui leur avait été fait. Sur ce point, c'est une opinion très-commune parmi les théologiens que Dieu, ayant révélé aux anges la future incarnation du Verbe divin, ceux-ci, en apprenant que le Verbe devait s'unir par une union hypostatique à la nature humaine, si inférieure à la leur, et que par conséquent ils se verraient obligés de rendre hommage à une telle nature, à cause de son union avec la nature divine, ils en conçurent une telle rage et une telle jalousie qu'ils lui refusèrent l'adoration, l'obéissance et le service.

Mais ce ne sont là que de pures hypothèses, plus ou

¹ Eccli. X, 13.

moins probables. Ce qui est certain, c'est qu'ils péchèrent par orgueil, soit présomption, soit arrogance, soit refus de se soumettre et d'obéir : orgueil d'autant plus criminel et coupable en eux qu'ils avaient plus de lumière pour s'en défendre. Aussi le châtement suivit aussitôt la faute. Car Dieu, sans leur accorder aucun délai pour se repentir, les précipita du ciel, les condamna à l'enfer, et d'anges sublimes qu'ils étaient, il les convertit en démons. Terrible et mémorable exemple de justice que Dieu nous a donné dès le commencement du monde, pour nous faire connaître combien l'orgueil lui est odieux, combien est grande la malice du péché, même en pensée, combien enfin nous devons craindre et nous défier de nous-mêmes. Et qui pourrait ne pas trembler, quand Dieu ne pardonne pas à des créatures si excellentes, aux plus nobles ouvrages de ses mains ? *Si enim Deus*, dit saint Pierre, *angelis peccantibus non pepercit, sed rudentibus inferni detractos in tartarum tradidit cruciendos*¹, que sera-ce de nous, qui leur sommes si inférieurs par nature ?

Or, de même que le premier acte de rébellion suffit pour précipiter ces infortunés dans le plus affreux des malheurs, sans espoir de miséricorde, de même les premières preuves de fidélité suffirent pour confirmer les autres en grâce, et les faire parvenir au terme bienheureux qui les attendait. Car tous ne se révoltèrent pas contre Dieu ; un grand nombre d'entre eux, et probablement le plus considérable, demeurèrent fidèles à Dieu, se soumirent à lui, humbles et reconnaissants de ses dons. A leur tête fut le glorieux saint Michel qui, conjointement avec ses compagnons, soutint la gloire du Seigneur, et combattit courageusement contre Lucifer et

¹ M. Petr. II, 4.

ses partisans, ainsi que saint Jean nous l'apprend dans l'Apocalypse; aussi fut-il élevé au premier rang de la milice céleste, et tous ensemble, en récompense de leur fidélité, furent admis sans retard à la possession de Dieu.

Ainsi, cette armée presque infinie d'anges créés par Dieu pour être éternellement heureux avec lui, fut partagée en deux camps, séparés à jamais l'un de l'autre : les bons anges furent élevés à la gloire; les mauvais, que l'on appelle démons, diables, esprits malfaisants, anges de ténèbres, et dont le chef se nomme Satan, furent condamnés pour toujours.

Mais tous ces esprits, comme je l'ai dit au commencement, avaient aussi été créés par le Seigneur pour être ses ambassadeurs et ses ministres sur la terre, comme l'indique leur nom d'anges. C'est pourquoi, même après leur séparation, ils ne cessent de s'occuper de nous; mais l'emploi des uns et des autres est bien différent, selon la diversité de leur condition. Il nous reste donc à voir l'occupation qu'ont envers nous les bons et les mauvais anges.

L'occupation constante des anges rebelles consiste à faire la guerre à Dieu, à tenter les hommes, à les solliciter au mal, pour s'en faire des compagnons dans leur supplice, en les rendant imitateurs de leur infidélité. Ce qui les excite à cette occupation détestable et vraiment diabolique, c'est la rage qu'ils ont conçue contre Dieu qui les a chassés du ciel, et la jalousie dont ils sont rongés contre nous, en voyant que le Seigneur nous a destinés à occuper les trônes qui leur étaient préparés.

Aussi ne saurait-on dire avec quelle ardeur ils travaillent, et avec quelle ruse ils emploient leur esprit angélique pour détourner les hommes de l'adoration, du culte et de la connaissance de Dieu, pour s'en faire des com-

pagnons et les entraîner avec eux dans la ruine et la perdition. Pour nous en donner quelque idée, la divine Écriture nous les représente tantôt comme des serpents rusés qui se cachent sous l'herbe pour nous surprendre traîtreusement et nous tuer par leurs morsures vénéneuses, et tantôt comme des lions affamés qui rôdent sans cesse autour de nous, s'efforçant de nous dévorer : *Adversarius vester diabolus tanquam leo rugiens circuit quærens quem devoret*. Ce sont eux qui ont causé la ruine du genre humain, par le péché de nos premiers parents, et ce sont eux encore qui causent celle de tous leurs descendants.

Ces démons tentateurs existent-ils donc véritablement? Oui, ils existent. Ce n'est pas là une illusion, mais une vérité très-certaine, clairement attestée par les divines Écritures; c'est donc par conséquent une erreur de dire, comme beaucoup le font, que le démon tentateur n'est autre chose que notre mauvaise inclination. Car, outre cette ennemi domestique que nous portons en nous, outre le monde qui est notre ennemi extérieur, nous devons en reconnaître un autre, distinct de ces deux premiers dont il se sert pour nous perdre, et ce troisième ennemi, c'est le démon.

Jésus-Christ lui-même n'a-t-il pas voulu, pour nous instruire, être tenté dans le désert par le démon revêtu de la forme humaine, parce que, s'étant fait pour nous semblable en tout aux pécheurs, excepté le péché, il a voulu de plus se soumettre à toutes les épreuves et à toutes les infirmités auxquelles nous sommes sujets? Ne demande-t-on pas dans le saint baptême un renoncement formel au démon et à ses suggestions? *Abrenuntias Satana?* Et n'est-il pas question, dans cent endroits différents des divines Écritures, de ses ruses et de ses artifices, ainsi que des précautions que nous devons em-

ployer pour nous en préserver? On ne peut donc douter de ces vérités sans douter des divines Écritures, qui sont toujours également infaillibles, quelle que soit la chose qu'elles proposent à notre croyance, grande ou petite, en tout ce qui regarde la doctrine de la foi et des mœurs.

— Mais comment est-il possible, me dira-t-on, que les démons viennent nous tenter, puisque vous venez de nous dire à l'instant qu'ils sont condamnés à des peines éternelles? — Je réponds que quoique les démons souffrent les peines de l'enfer, cela n'empêche pas que beaucoup d'entr'eux n'infectent la terre et ne se répandent partout, cherchant par mille artifices à nous nuire et à nous perdre; et c'est pour cela que saint Paul les appelle des esprits malins : *Spiritualia nequitiae in caelestibus*.

Je sais que certaines personnes, qui se vantent d'être sans préjugés, se rient de ces choses et les traitent de superstitions et de fables bonnes à raconter aux femmes. Mais sans vouloir faire injure à ces gens-là, je dirai que la parole évangélique doit avoir pour moi et pour vous plus de poids que leurs plaisanteries et leurs sarcasmes. Or, l'Évangile nous parle beaucoup des obsédés et des démoniaques, qui n'ont pas encore cessé maintenant, bien qu'ils soient devenus plus rares, à cause du pouvoir que Jésus-Christ a donné à ses disciples sur ces esprits immondes pour les chasser des corps. Une autre autorité plus grande encore que la leur, c'est la pratique de l'Église, beaucoup plus éclairée sans doute que ces érudits, laquelle a institué, employé et emploie encore des bénédictions, des prières, des exorcismes, pour préserver ou délivrer des atteintes de l'esprit malin les personnes, les maisons, les fruits de la terre, etc.

Ce sont là autant des preuves incontestables de la fu-

ne influence que ces esprits mauvais exercent sur nous. Il n'y a donc ni crédulité, ni simplicité trop grande à croire ces choses ; mais ce serait un manque de foi de penser différemment. Il est certain qu'on ne doit pas croire trop légèrement tout ce qui se dit et se raconte des opérations des démons ; mais faudra-t-il pour cela ne rien croire, nier la chose en général, et la mettre au nombre des rêves et des fables ? Autre chose est tout admettre, autre chose tout nier obstinément. L'un et l'autre excès sont également condamnables.

— Mais, me demanderez-vous encore, pourquoi Dieu leur permet-il de nous tenter et de nous dresser des embûches ? Ne pourrait-il pas les en empêcher ? — Oui, il le pourrait, et il les en empêche réellement jusqu'à un certain point ; car, malheur à nous, si les démons pouvaient librement exercer contre nous leur rage et leur malignité ! Mais le Seigneur les tient assujettis et comme bridés, afin qu'ils ne puissent dépasser la limite de son bon plaisir, comme nous l'apprend l'histoire du saint homme Job.

Dieu cependant ne les retient pas tout à fait, et il leur permet quelquefois de venir nous assaillir et nous tenter. Et pourquoi ? Pour nous obliger à demeurer sur nos gardes et à nous tenir attachés à lui ; pour ne pas nous priver du mérite de les combattre et de la gloire de les vaincre avec le secours de sa grâce, ce qui tourne à notre avantage. Aussi doit-il nous suffire, pour notre encouragement, de savoir qu'ils ne peuvent rien sans l'expresse permission de Dieu, et qu'en tout ce qu'il leur permet de faire, il nous donne des forces suffisantes pour triompher d'eux, si nous lui sommes fidèles. C'est de quoi nous assure saint Paul par cette consolante parole : Dieu est fidèle, il ne permettra pas que vous soyez tentés au-dessus de vos forces, mais seulement dans une mesure telle

que vous puissiez sortir du combat avec victoire et avantage : *Fidelis Deus, non patietur vos tentari supra id quod potestis, sed faciet cum tentatione proventum*¹. Nous devons considérer le démon, disent les saints Pères, comme un chien attaché à la chaîne, qui peut bien aboyer et pousser les plus affreux hurlements, mais qui ne peut nous mordre si nous ne le voulons pas.

N'ayez donc nulle crainte, vous dirai-je en terminant, des fantômes et des spectres, mais craignez plutôt les ennemis de votre salut et de votre âme, et armez-vous contre eux de ces armes que vous suggèrent l'Évangile, c'est-à-dire de la vigilance, de la prière et du jeûne. Avec ces moyens, nous serons toujours forts et prompts à repousser leurs assauts durant tout le cours de notre vie, et nous mériterons la grâce de les vaincre au moment si périlleux de notre mort; moment où le démon, selon l'avertissement de Jésus-Christ, nous attaquera avec plus de fureur, sachant le peu de temps qu'il lui reste pour s'assurer de nous et nous rendre sa proie pour toujours.

Enfin, rappelons-nous que la divine Providence nous a donné pour nous défendre contre eux le ministère et l'aide des bons anges, qui ne sont pas moins puissants pour nous secourir que les mauvais ne sont terribles pour nuire. Quels sont les précieux offices que nous devons attendre des bons anges, et combien sont amoureux, empressés et constants les soins qu'ils ont pour nous, c'est ce que nous verrons dans la prochaine instruction, où nous achèverons de traiter cette matière.

¹ I. Cor. X, 13.

TRAIT HISTORIQUE

A Antioche en Pisidie, vivait une vierge chrétienne nommée Justine, qui avait choisi Jésus-Christ pour époux et lui avait juré une fidélité inviolable. Or, il arriva qu'un jeune avocat, nommé Aglaïdes, se passionna pour la belle Justine et lui fit des propositions de mariage. L'épouse céleste lui répondit qu'elle était déjà fiancée à son Maître et Sauveur, et qu'elle ne pourrait jamais se résoudre à contracter un mariage terrestre. Cette réponse négative ne fit qu'enflammer davantage encore la passion du jeune homme qui employa, mais en vain, les séductions les plus tendres, les artifices de l'amour le plus ingénieux pour triompher de sa résistance. A la vue de l'inutilité de ses efforts, Aglaïdes se rendit auprès du magicien Cyprien, afin de fléchir l'opiniâtreté de la jeune fille à l'aide des mauvais esprits, et de rendre son cœur susceptible d'un amour sensuel. Cyprien promit que son art diabolique obtiendrait un plein succès, car il en avait souvent donné les preuves les plus convaincantes. On conjura donc les puissances des ténèbres, afin d'exciter dans le cœur de la jeune Justine une passion charnelle. Effectivement, outre la frayeur qu'elle éprouva, Justine se sentit tourmentée jour et nuit par les désirs les plus violents ; mais saisissant aussitôt les armes spirituelles de la résistance, elle se mit à jeûner et à prier sans relâche, fit le signe de la croix avec toute la dévotion possible, invoqua les noms de Jésus et de Marie, implora le secours et l'assistance de son ange gardien, déploya, en un mot, toutes les forces d'une volonté ferme et résolue, aidée du secours de la grâce. Elle sortit victorieuse du combat, et confondit par son courage la puissance des ténèbres. Cyprien, étonné de l'insuccès de ses efforts, qui autrefois avaient eu une si favorable issue, interrogea à ce sujet les mauvais esprits. Il lui fut répondu que Justine était une chrétienne, que l'enfer tout entier ne pouvait rien contre les fidèles partisans du Christ, et que le signe de la croix, dont se marquait les chrétiens, lui était insupporta-

ble. — Cyprien se sentit tout à coup frappé d'une salubre frayeur, et un rayon de la grâce céleste qui brilla dans son intelligence lui fit reconnaître ce qu'avait d'horrible l'art qu'il avait jusqu'alors exercé. Aussitôt il se rendit auprès de l'évêque d'Antioche, se convertit et fit sérieusement pénitence. Ce fut lui qui, dans la suite, amena l'avocat Aglaïdes dans la voie du salut. — Après treize années de la plus austère pénitence, sa réputation de sainteté s'éleva si haut qu'on le nomma évêque d'Antioche. — Plus tard, en 304, il reçut, en même temps que sainte Justine, la couronne du martyre (*Fillemont et les Bollandistes*).

VIII. INSTRUCTION

LES SAINTS ANGES GARDIENS

Si Dieu a voulu permettre que les anges prévaricateurs, précipités du ciel et changés en démons, fussent pour nous autant d'ennemis implacables et de tentateurs, dressant constamment des pièges à nos âmes ; par un effet de son amoureuse providence, il a aussi voulu nous donner, pour nous défendre contre eux, les bons anges qui, de même qu'ils ont déjà triomphé dans le ciel de leur perfides frères, continuent encore maintenant à les vaincre en combattant pour nous et avec nous : *Ad tutelam nostram, dit saint Jean Chrysostôme, constituit exercitus Angelorum.*

Après donc vous avoir parlé en dernier lieu de l'occupation des mauvais anges, j'entreprends de vous parler aujourd'hui de l'occupation des bons; cela me fournira l'occasion de vous faire apprécier une dévotion trop généralement négligée, et qui devrait pourtant être la dévotion spéciale de tous les chrétiens, loin d'en être la dernière.

Quoique les saints anges ne soient pas tous égaux en puissance et en dignité, Dieu ayant établi entre eux divers ordres subordonnés les uns aux autres, tous cependant, comme le dit saint Paul, sont les messagers du Dieu vivant, envoyés par lui pour exercer leur ministère en faveur de ceux qui doivent être héritiers du salut : *Omnes administratorii spiritus in ministerium missi propter eos qui hæreditatem capient salutis*¹. C'est pourquoi les uns sont envoyés pour la garde des nations et des provinces, les autres des villes, ceux-ci des églises et des autels, ceux-là des maisons et des familles, comme nous le font entendre une foule de passages des saintes Écritures.

Mais ceux qui ont des rapports plus étroits avec nous sont nos anges *gardiens*, ainsi appelés parce qu'ils sont particulièrement chargés par la divine Bonté de nous défendre, de nous garder, de nous protéger. Que chacun de nous soit recommandé à la garde d'un ange, c'est une vérité dont il n'est pas permis de douter, car elle est clairement établie sur une foule de passages des divines Écritures, et universellement enseignée par les saints Pères, qui ont précisément pris de là occasion de nous montrer et la grandeur de l'amour de Dieu pour nous, et le prix de notre âme, et l'importance de notre salut éternel, et le respect que nous devons à tout homme, si

¹ Hebr. 1, 14.

abject et si vil qu'il soit : *Angelis suis Deus mandavit de te, ut custodiant te in omnibus viis tuis* ¹. Non content de cette providence universelle par laquelle il veille incessamment sur nous, Dieu nous a en outre confiés à la garde de ses anges, en leur ordonnant de nous accompagner et d'avoir soin de nous. Ainsi, à peine sommes-nous conçus dans le sein maternel, que ce guide céleste est placé à côté de nous pour ne plus nous abandonner durant tout le cours de notre vie.

— Mais, me direz-vous, en quoi consiste cette garde ? Elle comprend tous les bons et pieux offices dont est capable un aide et un gardien surnaturel, comme de nous éclairer, de nous conseiller, de nous défendre, de nous fortifier, et, autant qu'il est en lui, de nous conduire au salut. Tout ce que nous lisons dans les divines Écritures avoir été opéré visiblement par les anges en faveur de Lot, d'Agar, de Jacob, de Judith, de Daniel, de Tobie, et de tant d'autres, s'opère visiblement par cet ange en notre faveur. Et, bien qu'il soit vrai que certaines faveurs spéciales, certaines grâces choisies, sont le fruit de notre fidèle correspondance à ses inspirations et de notre reconnaissance pour lui, cependant les anges gardiens ne refusent pas leur assistance même aux plus mauvais et aux plus ingrats, car il leur suffit pour nous assister avec tant de sollicitude de l'ordre qu'ils ont reçu de Dieu, dont ils sont les fidèles ministres ; de l'amour qu'ils ont pour nos âmes, dont ils connaissent le prix et l'excellence ; et du désir qu'ils ont de remplir les places que les anges rebelles ont laissées vides dans le ciel. Oui, voilà les motifs pour lesquels ils ne cessent jamais de nous faire du bien, quelque indignes que nous soyons.

¹ Ps. XC, 11.

Pour dire quelque chose de précis, il faut diviser en deux classes les services qu'ils nous rendent : services corporels, services spirituels.

Services corporels : ils nous défendent de tous les périls auxquels est exposée chaque jour notre vie. Et qui pourrait les compter ? Périls dans l'enfance, dans la jeunesse, dans l'âge viril, dans la vieillesse ; périls de l'eau, du feu, des chutes, des précipices ; périls dans les voyages, sur mer, dans les maladies, dans les mauvaises rencontres, et dans mille accidents imprévus. Il n'y a peut-être personne de nous qui, dans le cours de la vie, ne se soit trouvé plus d'une fois dans des circonstances pleines de danger. Or, qui nous a délivrés et nous délivre encore de tant de périls dont toute notre vigilance ne suffit pas pour nous préserver, si ce n'est notre bon ange tutélaire, qui nous a portés et nous porte toujours, selon l'expression du Psalmiste, dans la paume de sa main ? *In manibus portabunt te, ne forte offendas ad lapidem pedem tuum* ¹.

Il prend soin non-seulement de notre vie, mais encore de notre réputation, de notre fortune, et du bon succès de nos entreprises, comme nous le prouve d'une manière éclatante l'histoire de Tobie. Il est vrai que nous attribuons ordinairement à notre industrie, aux circonstances et au hasard, tout ce qui nous arrive d'heureux et de favorable ; mais pourquoi ne nous en croirions-nous pas redevables à la bienfaisante protection de notre ange gardien ? En s'en tenant aux apparences, Tobie pouvait aussi regarder aisément comme autant d'effets du hasard tout ce qui lui arriva d'heureux dans son voyage en Médie : sa délivrance de la gueule d'un poisson monstrueux prêt à le dévorer, et qui servit ensuite de

¹ Ps. XC, 12.

remède pour rendre la vue à son père; la prompte reconnaissance de la dette contractée par Gabelus; son mariage avec Sara, qui tira sa famille de la pauvreté extrême où elle était plongée; l'expulsion du démon assassin de la maison de Raguel, et autres semblables aventures. Mais quand l'archange Raphaël, qui l'avait accompagné sous la forme d'un beau jeune homme qui avait pris le nom d'Asarias, se fit connaître, alors Tobie n'hésita pas à reconnaître qu'il lui était redevable de tout, et que c'était lui qui avait tout fait : *Bonis omnibus per eum repleti sumus*. Aveu que nous répéterions nous-mêmes, si nous avons foi en la salutaire influence de notre ange gardien dans les événements heureux qui nous arrivent.

Mais comme les saints anges ont été députés à notre garde principalement pour nous aider à sauver notre âme, c'est à cela surtout qu'ils consacrent leur plus attentive sollicitude. Car il ne faut pas croire, en effet, qu'ils sont moins zélés pour nous sauver que ne l'est le démon pour nous perdre. Aussi, quelles amoureuses industries n'emploient-ils pas pour nous retirer du péché et nous animer au bien ! Ils font entendre à notre cœur mille voix secrètes qui excitent les remords et le repentir ; ils éclairent à propos notre esprit, donnent de salutaires impulsions à notre volonté, et font naître des événements et des combinaisons sans nombre pour arriver à leurs fins. Nous ne pouvons rien faire de méritoire sans le secours divin ; mais ce secours, suivant saint Thomas, nous est accordé par la main des anges, qui en sont les solliciteurs auprès de Dieu, et auprès de nous les dispensateurs immédiats.

Ce sont eux qui nous défendent contre les attaques du démon, tantôt en l'éloignant et en le chassant loin de nous, en vertu de cette puissance qu'ils ont sur eux et

qui nous est signifiée par l'expulsion du démon homicide de la maison de Raguel par l'archange Raphaël, et tantôt en répandant dans notre esprit une vive lumière pour nous découvrir ses artifices et ses fraudes, et en mettant dans notre cœur le courage et la force pour le vaincre. Pussions-nous donc profiter de cette assistance par une fidèle coopération ! Ce n'est que par notre faute si les tentations l'emportent sur nous et nous font succomber.

Services spirituels : Ils ne manquent pas non plus de nous préserver des autres dangers où nous pouvons être exposés involontairement à perdre la vie spirituelle de l'âme par le péché. Je parle des dangers imprévus, remarquez-le bien ; car il y a une sorte de dangers contre lesquels ils ne nous gardent pas, Dieu lui-même le leur ayant défendu, et ce sont les dangers volontaires auxquels nous nous exposons témérairement. Pour ceux-là, nous ne devons pas compter sur la protection de notre ange gardien, non plus que sur celle de Dieu : *Qui amat periculum in illo peribit*. Et ce que je dis des dangers de l'âme, je le dis aussi des dangers du corps, que l'on ne doit pas affronter imprudemment.

Si parfois il nous arrive de tomber dans le péché pour vouloir écouter le démon et nos passions plutôt que les inspirations de notre ange gardien, il ne se retire pas pour cela de nous et ne nous abandonne pas à nous-mêmes et à notre malheureux sort ; mais il intercède avec bonté auprès de Dieu, lui offrant pour nous d'ardentes prières, afin de nous obtenir le temps de faire pénitence, de nous convertir et de ressusciter à la grâce. C'est pourquoi les saints Pères le comparent au vigneron de la parabole évangélique, lequel ayant reçu de son maître l'ordre formel de couper le figuier parce qu'il était stérile et infructueux, *succide ergo illam : ut quid*

terram occupat? ¹ s'interpose auprès de lui, fait tant et si bien qu'il obtient un délai d'un an pour le cultiver et le faire fructifier. C'est ainsi que notre bon ange suspend par ses prières les coups du Seigneur prêt à nous frapper; et pendant ce temps, il s'efforce de mille manières de nous ramener à Dieu, de nous réveiller et de nous tirer du sommeil de nos fautes.

Tout cela ne doit pas nous étonner, car les anges gardiens sont auprès de Dieu nos continuels intercesseurs, en vertu de la charge qui leur a été confiée. Ils sont pour nous dans un mouvement continu, tantôt montant au ciel pour offrir à Dieu nos prières et nos bonnes œuvres, tantôt descendant auprès de nous pour nous en apporter la récompense, avec de nouvelles grâces et des secours célestes. Amoureux exercice qui nous est représenté par l'échelle mystique montrée à Jacob, qui allait de la terre au ciel, et sur la quelle des anges montaient et descendaient sans cesse : *Angelo ascendentes et descendentes*.

Je pourrais étendre encore cette énumération des bons services que nous rendent nos anges gardiens, et vous parler spécialement des forces célestes et toutes puissantes que nous pouvons en attendre dans les diverses tribulations de cette vie; nous avons un exemple de ce que j'avance dans la vie des saints, et surtout dans celles de sainte Françoise de Rome et de sainte Sidonie. Je pourrais vous dire que leurs soins ne cessent pas avec notre vie, et qu'ils sollicitent de différentes manières notre délivrance des feux du purgatoire. Mais ce que j'ai dit suffit, et je m'y borne pour ne pas être trop long.

En un mot, les bienfaits que nous recevons par le ministère invisible de ces anges bénis sont sans nombre : bienfaits de toute sorte, corporels et spirituels; bienfaits

¹ Luc. XIII, 7.

de tous les jours, bienfaits en tout temps, à toute heure, en tout lieu et en toute occasion. Mais ce n'est que dans l'autre vie que nous pourrons en découvrir distinctement la chaîne merveilleuse; toutefois, sans être maintenant ni visibles, ni évidents, ils ne laissent pas d'être très-certains et très-véritables, puisque la foi nous en assure.

Combien donc devrait nous être cher un tel ami, un tel compagnon, qui s'intéresse si vivement à notre bonheur ! Et cependant, à dire vrai, je ne sais s'il y a un seul saint auquel nous pensions moins qu'à cet ange auquel nous devons la plus grande reconnaissance. Chacun a sa dévotion particulière, celui-ci à un saint, celui-là à un autre. Je ne condamne certainement pas ces pratiques; oui, faites-vous des amis, là-haut dans le ciel. Mais ce que je condamne, c'est l'oubli où l'on vit de celui qui nous rend le plus de services, qui veille d'une manière toute spéciale sur notre âme, et dont la charge particulière est de nous aider et de nous secourir. Or, ce n'est pas là observer l'ordre exact des choses et leur donner la juste valeur qu'elles ont par elles-mêmes.

Apprenez donc quels sont vos devoirs envers votre ange gardien. Je les trouve résumés en trois mots par saint Bernard : *Reverentiam pro præsentia, devotionem pro benevolentia, fiduciam pro custodia.*

1^o Nous lui devons le respect, *reverentiam pro præsentia*, parce qu'il se tient sans cesse à côté de nous. Ce respect nous oblige à agir toujours avec modestie et circonspection, évitant avec soin de rien faire d'indécent et d'indigne de lui. En effet, si la présence d'un personnage respectable, et même du dernier et du plus vil des hommes, suffit en tant de circonstances pour nous arrêter et nous retenir dans le devoir, ne devons-nous pas avoir au moins un égal respect pour un prince de la cour

céleste, pour un esprit si excellent et si saint? Comment oserions-nous faire sous ses yeux très-purs ce que nous rougirions de faire en présence du dernier des hommes? Vous me direz peut-être que vous ne pensez pas à lui; mais c'est précisément ce qui aggrave votre faute, puisque l'ayant toujours près de vous, vous ne daignez jamais penser à lui. Ravivez donc souvent en vous le souvenir de votre ange gardien, rendez-le-vous familier; il vous servira de frein pour vous retenir et vous rendra purs et exempts de fautes, ce qui ne lui sera pas encore aussi honorable qu'à vous avantageux.

2° Nous lui devons de plus un amour très-tendre pour l'affection qu'il nous porte : *devotionem pro benevolentia*. S'il est vrai, comme on n'en saurait d'ailleurs douter, que tout bienfait exige la reconnaissance, l'assistance infatigable, constante, affectueuse, qu'il nous prête, ne nous oblige-t-elle pas à l'aimer et à lui témoigner la plus vive et la plus tendre reconnaissance? Cet amour et cette reconnaissance doivent consister à penser souvent à lui, à le remercier souvent de ses bienfaits, à l'honorer chaque jour par quelque pratique, et surtout à suivre avec promptitude et docilité ses avis et ses inspirations; enfin et en un mot, tout ce que nous savons lui être agréable.

3° Enfin, nous lui devons une grande confiance pour la protection dont il nous entoure et dont nous pouvons tout attendre : *fiduciam pro custodia*. Si nous avions en ce monde un tel ami, qui d'un côté nous aimât tendrement, et de l'autre eût un grand pouvoir, quelle confiance n'aurions-nous pas en lui? Or, voilà ce qu'est par excellence notre ange gardien; c'est un protecteur à qui ne manque ni le pouvoir, ni la volonté, ni le désir de nous secourir en toute rencontre. Nous devons donc avoir pour lui l'estime qu'il mérite, en recourant à lui

avec confiance dans nos dangers, dans nos doutes, dans nos travaux, dans nos adversités, et principalement dans les tentations dont nous sommes assaillis. Plus notre confiance en lui sera vive, plus nous éprouverons son empressement et sa sollicitude à nous protéger.

C'est donc là, mes chers frères, une des dévotions que je vous recommande particulièrement. Après Dieu, après Jésus-Christ et sa très-sainte Mère, notre premier culte doit être pour notre ange gardien. Si nous désirons véritablement bien faire ce grand et terrible passage de ce monde à l'immuable éternité, à cet instant suprême où l'ennemi infernal fera pour nous perdre ses plus grands efforts, et où nous aurons besoin des plus puissants secours, travaillons dès maintenant à nous le rendre propice et favorable.

Je sais bien qu'employant pour nous, malgré notre indignité, tous ses soins durant cette vie, il ne manquera pas de les redoubler à la mort : *Quanto magis cum viderit appropinquantem diem?* Mais il est vrai aussi que, par une disposition de Dieu, ces soins seront toujours en proportion du culte plus ou moins tendre que nous lui aurons rendu. Si donc nous avons à cœur par-dessus tout de nous préparer à ce grand pas qui décidera notre sort éternel, ne néglignons rien pour mériter la protection de notre ange gardien ; et il ne manquera pas dans ce moment suprême, de nous assister, de nous soutenir dans ce grand combat, et de nous conduire à une mort non pas affreuse et de réprouvé, telle que voudrait nous la procurer le démon, mais bien heureuse et de prédestiné. Représentez-vous qu'elle sera sa joie en présentant à Dieu sur son trône notre âme sauvée, fruit précieux et chéri de ses soins ; et qu'elle sera notre gratitude et notre reconnaissance, en voyant que c'est à lui principalement que nous devons notre salut éternel.

TRAITS HISTORIQUES

Un vieux pasteur raconte qu'après avoir administré les derniers sacrements à une personne, celle-ci le pria, lorsqu'il partit, de lui rendre le dernier devoir de l'affection sacerdotale en lui donnant sa bénédiction. « Je sais, ajouta-t-elle, que la contagion qui règne vous oblige à visiter bien des malades; et puisque je viens d'être fortifiée par la réception de mon divin Sauveur, veuillez ne pas gravir une seconde fois cette pénible montagne, à moins que vous ne soyez appelé. J'espère que vous serez appelé ou que vous vous réveillerez, si ma situation s'aggrave; alors, je vous en conjure, accourez tout de suite. » Le prêtre partit, et, pendant les trois jours suivants il fut tellement occupé à donner des soins à d'autres malades qu'à peine put-il disposer de ses nuits pour prendre un peu de repos. Pendant la quatrième nuit, qu'il consacrait à réparer ses forces et à satisfaire le besoin de dormir, il s'éveille tout à coup et il lui semble qu'on l'appelle par son nom. Il se lève, s'informe, mais personne ni dans la maison ni dehors ne se fait plus entendre. Tout à coup la pieuse malade de la montagne lui revient à la pensée, et sans hésiter il se met en marche. Arrivé presque au sommet de la montagne, le chemin, qui traverse une épaisse forêt, le jette dans une obscurité profonde et lui fait regretter de n'avoir pas pris un falot avant de partir; mais voilà qu'au même instant il voit briller une lumière qui s'avance à sa rencontre. « Dieu soit béni, vénérable pasteur, lui crie une voix humaine, que vous soyez déjà arrivé! Ma sœur ne parle que de mourir; elle m'a envoyé ici avec une lanterne, m'assurant que vous étiez déjà en route. » Précédé par le frère qui éclairait la route avec sa lanterne, le prêtre double le pas, afin d'arriver le plus-tôt possible près de la malade. « N'est-ce pas, s'écria-t-elle dès qu'elle vit entrer l'excellent pasteur, que vous avez été réveillé? C'est à mon ange gardien que je le dois. Pendant toute ma maladie, je n'ai pas cessé de le prier de me rendre ce

service, et je me sentais comme assurée qu'il appellerait mon confesseur lorsque je serais sur le point de mourir. » Surpris et plein d'admiration, le prêtre se mit en prière, bénit la malade, et au bout d'une demi-heure, cette belle âme avait atteint le terme de ses souffrances.

Cet exemple nous fait voir avec quel empressement les saints anges gardiens répondent aux pieux désirs de leurs protégés. Ils veulent les munir de tous les moyens de salut, de toutes les ressources dont l'Église dispose, afin qu'ils soient pourvus d'immenses provisions pour accomplir le dernier voyage qui doit les conduire au port de l'éternelle vérité, et afin que, sous la sauvegarde des bénédictions salutaires de leur sainte Mère, ils arrivent infailliblement auprès de leur Père éternel.

IX. INSTRUCTION

CRÉATION DE L'HOMME

Dans notre dernière instruction, nous avons parlé des anges, qui sont les plus nobles créatures du ciel. Aujourd'hui, je me propose de vous parler de l'homme, qui est la plus noble créature de la terre : matière aussi importante que l'est la connaissance de nous-mêmes. Nous verrons donc l'origine de l'homme, son bonheur au moment de la création, sa chute qui entraîna aussi la nôtre, et les conséquences de cette chute. — Toutes choses qui doivent nous servir comme de clef pour découvrir une

foule d'autres vérités, dont la plus grande est la nécessité de ce Rédempteur dont il est parlé dans les articles suivants.

Après que le Seigneur eût créé toutes les autres choses, il en vint à la formation de celui pour qui il avait fait tout le reste, c'est-à-dire de l'homme, et il voulut réunir en lui, en les abrégeant d'une manière merveilleuse, les diverses propriétés des autres créatures. Toutes les créatures qu'il avait en effet formées jusqu'alors étaient ou spirituelles et invisibles, comme les anges, ou corporelles et visibles, comme le ciel, la terre, les plantes. Or, ces deux substances si opposées, Dieu les unit ensemble par un lien incompréhensible, mais cependant très-sensible et très-réel, et il forma ce merveilleux composé qui est l'homme, créature à la fois spirituelle et corporelle : spirituelle, puisqu'elle a une âme qui est un pur esprit, douée d'intelligence et de volonté, capable de connaître le bien et le mal, et libre de choisir l'un ou l'autre ; corporelle, puisqu'elle a un corps comme toutes les autres créatures matérielles. Ainsi, par son âme, l'homme est supérieur à toutes les choses de la terre ; mais il est inférieur d'un degré aux esprits angéliques, parce qu'il est pétri de chair.

Mais voyons comment Dieu a créé ce grand ouvrage. Voici ce qu'en raconte la divine Écriture. *Faisons*, dit le Seigneur, *faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance*. Il prit alors un peu de terre, et en forma le corps humain ; puis, soufflant sur la face de cette statue froide et inanimée, par ce souffle vivifiant, il lui donna l'âme et la vie : *Et factus est homo in animam viventem*. C'est ainsi que fut placé dans le monde Adam, le premier des hommes.

Mais Dieu voulut qu'il fût le chef et le père de tout le genre humain, et qu'il peuplât l'univers d'habitants.

Aussi lui fit-il peu après une compagne, une épouse, et il la lui donna en cette qualité. Il envoya à Adam un sommeil doux et profond ; et, pendant ce sommeil, il lui retira sans violence l'une de ses côtes, dont il forma un corps qu'il unit à une âme raisonnable. Ainsi fut créée Ève, la première mère de tous les vivants.

Telle est la divine histoire de notre origine, où l'on découvre à la fois la grande bonté de Dieu envers l'homme, ainsi que l'excellence et la dignité de l'homme lui-même.

Remarquons d'abord cette mystérieuse parole, *faciamus*, que Dieu prononça lorsqu'il voulut créer l'homme, et dont il n'usa qu'en cette seule occasion. Tant qu'il ne s'est agi que de créer tout le reste, il a dit au singulier, *fiat* ; mais quand il est question de créer l'homme, il parle au nombre pluriel, *faciamus*. Et pourquoi ? C'est pour nous montrer, dit saint Ambroise, que *majori quodam studio hominem creavit* ; pour montrer l'attention spéciale de Dieu dans la création de l'homme, et le concours particulier des trois personnes de la très-sainte Trinité, qui, d'après notre manière de voir, semblèrent se réunir pour se consulter et s'entendre sur la manière de le créer, le Père voulant déployer pour lui sa puissance, le Fils sa sagesse, et le Saint-Esprit sa beauté. Je dis que les trois personnes de la très-sainte Trinité semblèrent se consulter ; ce n'est certes pas que Dieu fût dans le doute et l'indécision, ou qu'il pût y avoir aucun désaccord entre les trois personnes divines ; tout cela fut uniquement pour nous faire comprendre le cas que Dieu faisait de l'homme, en nous représentant sa création comme une œuvre de grande pensée, s'il est permis de parler de la sorte, et de singulière attention.

Une seconde réflexion à faire, c'est que tant de créatures, si belles et si nobles, qui remplissent le monde,

n'ont pas été immédiatement produites par Dieu, mais ou par la terre, comme les herbes, les arbres, les animaux, ou par les eaux, comme les poissons et les oiseaux, en vertu du divin commandement. Mais quand il vint à la création de l'homme, Dieu voulut le former lui-même de sa propre main ; et non-seulement pour l'âme, qu'il devait tirer du néant et qui ne pouvait avoir d'autre auteur immédiat que lui, mais même pour le corps, dont il voulut être lui-même l'architecte et l'ouvrier, bien qu'un simple signe de sa part eût suffi pour le faire produire aux autres créatures. — Il est vrai qu'il le forma de terre et de boue, pour nous disposer à l'humilité en voyant dans notre corps la bassesse de notre origine ; mais cet argile de notre corps fut pétri de sa main divine : *Manus tuæ fecerunt me, et plasmaverunt me*. Et c'est un spectacle bien admirable que de voir Dieu tout occupé autour de cet argile et en partager les diverses parties, pour en faire le corps de l'homme ; et ensuite se pencher sur lui et lui communiquer, par son souffle divin, cette âme qui est comme une portion de sa propre substance : *Inspiravit in faciem ejus spiraculum vitæ*. Ces expressions, bien qu'on ne doive pas les entendre à la lettre, comme si Dieu, pour créer l'homme et pour l'animer, avait pris une forme humaine, montrent cependant la paternelle bonté de Dieu envers l'homme, et en celui-ci une œuvre voulue de Dieu et exécutée avec la plus grande application.

Ainsi, quoique la matière de ce corps fût vile et grossière, le travail n'en fut pas moins parfait et divin. La seule constitution matérielle du corps humain, si bien organisé dans ses membres, si bien disposé dans toutes ses parties, suffit pour nous prouver l'existence d'un Dieu, tant est merveilleuse cette œuvre, qui surpasse toute la sagesse et toute la puissance humaine.

Enfin, Dieu créa l'homme à son image et à sa ressemblance : *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram*. Comme s'il eût voulu dire : dans les œuvres qui sont déjà faites, il ne brille qu'un rayon de nos divines perfections ; faisons l'homme, que toutes ces perfections resplendissent en lui, et qu'il soit un portrait vivant de nous-mêmes. Or, il faut voir à présent en quoi consiste notre ressemblance avec Dieu. Est-ce dans l'âme ou dans le corps ? Ce n'est pas dans le corps assurément, bien qu'il ait été formé par le divin architecte avec une si rare perfection ; mais c'est dans l'âme, qui représente proprement Dieu dans son être surnaturel, qui lui vient de la grâce sanctifiante, comme nous le verrons plus tard, et aussi dans son être naturel et dans ses naturelles perfections.

Les principales perfections par lesquelles l'âme ressemble à son Créateur, sont au nombre de six :

1° Comme Dieu, elle est un pur esprit, invisible aux yeux du corps, et indivisible pour le lieu où elle est ; résidant tout entière dans tout le corps et dans chaque partie de ce corps, comme Dieu réside tout entier dans tout le monde et dans chaque partie du monde.

2° Comme Dieu, elle est immortelle, indépendante du corps et lui survivant éternellement, bien qu'elle soit en lui.

3° Quoique substance unique, elle est douée de trois nobles puissances, la mémoire, l'intelligence, la volonté, de même que Dieu est un en essence et trine en personnes.

4° Elle a un libre arbitre semblable à celui de Dieu ; elle est parfaitement libre de vouloir ou de ne pas vouloir, selon qu'il lui plaît ; de sorte qu'il n'est pas possible de la forcer contre sa propre inclination.

5° Elle est capable de vertu, de sagesse, de grâce, et

par conséquent de la béatitude et de la gloire éternelles ; et il n'y a que Dieu seul qui puisse la contenter, comme il peut seul se contenter lui-même.

6° Elle est par sa dignité et son domaine supérieure à toutes les créatures visibles et corporelles, qui lui sont toutes inférieures et qui travaillent toutes pour elle, ce qui représente le souverain domaine de Dieu sur toutes choses.

Toutes ces propriétés intrinsèques à notre âme nous démontrent, d'une manière invincible, que l'homme est fait à l'image et à la ressemblance de Dieu ; car, bien qu'il soit infiniment éloigné de la perfection de Dieu, il lui ressemble cependant parfaitement par sa nature. Oh ! combien ne sommes-nous donc pas redevables à ce divin Auteur, qui, dès l'instant de notre création, nous a enrichis de tant de dons et témoigné tant de préférence !

De même que le premier homme fut formé par la main de Dieu, c'est encore cette même main qui nous a nous-mêmes formés dans le sein de nos mères.

Quant à l'âme, qui est la partie principale de nous-mêmes, elle nous a été communiquée immédiatement par Dieu, et nos parents n'y ont eu aucune part. Pour le corps, il est vrai qu'ils contribuent à sa formation ; mais si l'on réfléchit bien à son admirable structure, on ne peut nier qu'il soit aussi l'ouvrage de l'invisible main de Dieu : *Manus tuæ fecerunt me et plasmaverunt me*. Nos parents y ont concouru, cela est certain, mais d'une manière tellement aveugle qu'ils pourraient bien répéter ce que la sainte mère des Machabées disait à ses enfants : *Nescio qualiter in utero meo apparuistis*¹. Vous êtes bien le fruit de mes entrailles, mais je ne sais comment vous avez été formés dans mon sein. Ce n'est certainement

¹ II. Mach. VII, 22.

pas moi qui vous ai communiqué cet esprit qui vous anime, ni qui ai rassemblé tous vos membres ; tout cela est l'ouvrage de Dieu, créateur du monde, et principe de la vie de l'homme.

Nous devons donc reconnaître que nous devons aussi notre existence à Dieu, et le remercier de tout notre cœur d'un si grand bienfait par lequel il a daigné nous tirer de l'abîme du néant ; bienfait qui est le fondement de tous les autres biens que nous avons reçus et que nous espérons recevoir encore ; et de plus, bienfait qu'il nous a accordé de préférence à tant d'autres qu'il a laissés dans le néant, et qui auraient peut-être mieux correspondu que nous à ses desseins.

Oui, parmi l'infinie multitude de créatures possibles qui se présentaient à la pensée très-féconde de Dieu, il a fixé les yeux sur nous, nous a préférés à tout autre, s'est complu en nous et nous a enfin choisis ; et pourquoi ? Ce n'est par aucun mérite de notre part, puisque nous n'étions pas encore, mais par un pur effet de sa bonté souveraine qui l'a porté à nous aimer dès l'éternité, et à nous tirer du néant dans le temps : *In charitate perpetua dilexi te*. Reconnaissons donc l'obligation infinie que nous lui devons pour ce choix gratuit et amoureux par lequel il nous a créés ; obligation qui s'accroît à chaque instant, puisqu'à chaque instant il nous conserve la vie qu'il nous a donnée, et que nous perdriions aussi à chaque instant, s'il cessait de nous soutenir en retirant de nous sa main toute-puissante.

Mais de tout ce que nous avons dit jusqu'ici sur notre création, nous devons tirer deux vérités très-utiles pour régler notre conduite.

La première, c'est que Dieu nous ayant créés, a sur nous, qui sommes sa propriété, un domaine entier, absolu. Si l'artiste est maître de son œuvre, le sculpteur

de ses statues, le peintre de ses tableaux, bien qu'ils n'aient pas donné l'être à ces objets, mais seulement la forme et la figure, combien plus Dieu sera-t-il notre maître, lui qui nous a donné l'être et qui nous le conserve ?

C'est de là que découle l'obligation générale de le servir et de consacrer entièrement à son honneur tout ce que nous avons reçu de lui, notre corps, notre âme, nos affections, nos facultés, comme nous le verrons plus clairement dans la suite. De là encore l'obligation spéciale d'une parfaite résignation et d'une entière soumission à ses divines dispositions à notre égard. S'il est notre maître absolu, il peut donc nous commander et nous défendre tout ce qui lui plaît ; il peut nous élever ou nous abaisser, nous enrichir ou nous appauvrir, nous donner la santé ou nous l'ôter, nous conserver la vie ou nous envoyer la mort ; et notre devoir est de nous assujettir et de nous soumettre à lui sans murmurer, en quelque état qu'il lui plaise de nous mettre : *Nonne Deo subjecta erit anima mea* ? Si vous réfléchissiez quelquefois à cette vérité, vous n'élèveriez pas tant de plaintes, de murmures, de blasphèmes, contre la conduite de la divine Providence.

L'autre vérité, c'est que Dieu nous ayant composés, en nous créant, de deux substances si différentes, et, après le péché d'Adam, si contraires et si opposées, je veux dire l'âme et le corps, nous devons assujettir la partie inférieure à la partie supérieure, soumettre le corps à l'âme, et donner toujours à celle-ci la prééminence et le commandement.

Agir autrement est un véritable désordre et une perversion des choses, puisque c'est donner la préférence à ce qui vaut le moins. Quel est en effet celui d'entre vous qui, ayant une pierre précieuse dans un étui, préfère cet

éternel, si beau et si élégant qu'on le suppose, à la perle qu'il renferme ? Personne sans doute ne se trouvera assez fou pour cela. Cependant, n'est-ce pas votre folie de tous les jours ? Quelle comparaison peut-il y avoir entre votre corps qui n'est que cendre et poussière, et votre âme qui y est renfermée, votre âme qui est un rayon céleste, une image et une participation de Dieu ? Et pourquoi donc, au préjudice évident de cette âme, vous appliquerez-vous à complaire à votre corps et à satisfaire ses inclinations déréglées ?

C'est de plus agir comme les bêtes, qui, privées de raison, obéissent uniquement à l'aveugle appétit sensuel ; c'est faire par un choix dégradant ce que les bêtes font par nature. Horrible infamie, que la divine Écriture flétrit en ces termes : *Homo, in honore cum esset, comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis* ¹. L'homme, placé si haut, n'a pas compris son élévation ; il s'est assimilé aux bêtes et s'est rendu semblable à elles. Quelle honteuse dégradation !

Enfin, c'est dénaturer l'œuvre de Dieu et détruire son image divinement imprimée dans notre âme. Quel crime, diriez-vous avec raison, quel crime ne serait-ce pas de déchirer ou de barbouiller un tableau de Raphaël ou du Titien ! — Mais ces péchés sans nombre dont vous souillez votre âme, ne sont-ce pas autant de taches hideuses que vous imprimez sur l'image vivante et véritable de Dieu ? Ah ! combien n'est-il pas d'âmes où Dieu ne peut plus retrouver sa ressemblance ni ses traits, tellement elles sont changées, déformées et défigurées par le vice et par de révoltantes abominations : *Facti sunt abominabiles sicut ea quæ dilexerunt* ² !

Rappelez-vous donc, chrétiens, la grandeur, la gloire

¹ Ps. XLVIII, 13. — ² Os. X, 10

blesse, la dignité de votre âme : *cognosce dignitatem tuam*, dit saint Jean Chrysostôme. D'autant plus que cette âme, créée à l'image de Dieu, et aussi destinée, comme nous le verrons plus tard, à jouir de lui dans l'éternité. Ne la ravalez donc pas à des choses viles et terrestres ; ce serait une indignité révoltante ; vous ressembleriez au fils d'un grand monarque, appelé à porter le sceptre, et qui s'abaisserait au vil métier de bouvier.

L'intention de Dieu, en nous créant semblables à lui par notre nature, est que nous nous appliquions, avec son divin secours, à nous rendre aussi semblables à lui par la grâce, pour être un jour parfaitement semblables à lui dans la gloire, alors que, divinement transformés en lui, l'amour, la vision et la béatitude nous rendront une même chose avec lui : *Scimus quoniam, cum apparuerit, similes ei erimus* ¹. Or, ne devons-nous pas travailler de toutes nos forces pour atteindre cette fin que Dieu nous a préparée avec tant d'amour ? Ne devons-nous pas y tendre en estimant notre âme, en l'enrichissant, en la sanctifiant ? Qu'il nous suffise, pour cela, de savoir que cette fin est pour nous la seule affaire véritablement importante ; car, si nous sauvons notre âme, nous sommes en possession de tous les biens ; et si nous la perdons, nous devenons la proie de tous les maux. Mais cette vérité sera plus clairement exposée dans ma prochaine instruction, où je vous parlerai de la fin que Dieu s'est proposée et a voulue en créant l'homme.

TRAIT HISTORIQUE.

▲

Par son origine et sa destinée, rien ici-bas n'est comparable à la dignité du chrétien

¹ Jean. III, 2.

J'ai connu une vertueuse femme, dit le pieux Boudon, toute pauvre des biens de la vie présente, mais très-riche des biens du ciel, pleine de l'esprit de Jésus-Christ et d'un amour tendre pour la sainte Vierge. Comme on élevait dans la ville qu'elle habitait une magnifique église, elle se sentit pressée d'offrir un écu, fruit de ses épargnes, pour contribuer en quelque sorte à la construction du pieux édifice. Mais le prêtre à qui elle présenta son offrande la refusa, et lui témoigna même qu'il serait bien aise de lui faire accepter quelques secours, au lieu d'en recevoir d'elle, parce qu'il voyait bien à ses habits qu'elle était pauvre. Alors cette femme, animée d'une foi admirable, lui répondit : « Moi, pauvre ? mon père ! Eh ! ne suis-je pas chrétienne, fille d'un grand roi et héritière d'un grand royaume ? »

X. INSTRUCTION

DE LA FIN POUR LAQUELLE L'HOMME A ÉTÉ CRÉÉ

Nous avons parlé dans notre dernière instruction de la création de nos premiers parents, et dans cette création, je vous ai fait admirer le bienfait de la nôtre. Mais avant de vous décrire l'heureux état où ils étaient en sortant des mains de Dieu, il est nécessaire de connaître la fin que le Seigneur s'est proposée en créant l'homme ; fin très-noble et surnaturelle, d'où le péché le fit déchoir, mais dans laquelle il a été miséricordieusement rétabli par les mérites de Jésus-Christ. Cette fin est toujours la

même, soit dans l'état d'innocence et de sainteté, soit dans l'état de nature corrompue par la faute originelle. Nous allons donc voir en premier lieu quelle est cette fin, et en second lieu quelle en est l'importance.

Lorsque dans votre enfance on vous demandait pourquoi vous avez été créés, vous répondiez : Pour servir Dieu en cette vie et le posséder en l'autre. Très-bien ; voilà donc les deux fins que Dieu s'est proposées en nous tirant du néant. La première se rapporte à la seconde et lui sert de moyen, c'est-à-dire que servir Dieu en cette vie est le moyen pour le posséder dans l'autre : *Habetis fructum vestrum in sanctificationem ; finem vero vitam æternam*. Mais il ne suffit pas de connaître abstractivement cette vérité, il faut s'en bien pénétrer, ce que les jeunes gens ne font pas par manque de jugement, et les personnes âgées par défaut de réflexion.

Notre première fin donc, notre fin prochaine et immédiate, c'est de servir Dieu en cette vie en observant sa sainte loi et en accomplissant sa divine volonté. Dieu pouvait bien s'abstenir de nous créer ; mais en nous créant, il ne pouvait nous proposer une autre fin que lui-même et sa propre gloire : *Universa propter semetipsum operatus est deus*. De même qu'il est le principe unique de notre être, de même il veut aussi être notre fin unique ; il veut que nous consacrons entièrement à lui et à son honneur cette existence que nous avons reçue de lui ; non qu'il ait besoin de nos hommages pour être heureux, mais parce que son souverain domaine sur nous lui donne un droit essentiel, inaliénable, d'exiger de nous, ses créatures, dépendance, culte, service. Or, ce droit que nous reconnaissons aux souverains de ce monde, pourquoi le contesterions-nous à Dieu ? C'est pour cela qu'il nous a formés à peine inférieurs aux pures intelligences des anges : *Minuisti cum paulo minus*

ab angelis ; c'est pour cela qu'il nous a doués, à la différence des autres créatures, d'une intelligence capable de le connaître et d'une volonté capable de l'aimer ; c'est pour cela enfin qu'il nous a donné sa sainte loi et tout ce dont nous avons besoin pour l'observer.

Telle est notre première et notre plus essentielle obligation ici-bas. Nous ne sommes proprement en ce monde ni pour y fonder une fortune temporelle, ni pour y acquérir de l'estime et de la réputation, ni pour vivre au sein des délices et des plaisirs. Tout cela n'est pas et ne peut pas être notre fin ici-bas. Nous y sommes pour servir, honorer et glorifier Dieu.

C'est à cette fin que doivent se rapporter toutes les diverses actions auxquelles nous oblige notre état particulier. Car ces actions peuvent toutes servir à notre fin principale, et y servent en effet, si nous les faisons en vue de Dieu et selon sa volonté ; mais par elles-mêmes, elles ne sont pas notre fin. Notre fin, c'est de servir Dieu par le moyen de cet emploi où il nous a placés. En un mot, servir Dieu est l'affaire de tous les hommes, de quelque état et de quelque condition qu'ils soient ; c'est l'affaire de l'artisan dans son atelier, du commerçant dans son magasin, du magistrat au barreau, du soldat dans les camps ; c'est l'affaire du souverain et des sujets, des serviteurs et des maîtres, des riches et des pauvres. Il n'est pas nécessaire que vous soyez dans une carrière plutôt que dans une autre ; mais il est indispensable que vous serviez Dieu, quel que soit le poste que vous occupez en ce monde : *Hoc est omnis homo*, dit le Seigneur. Jésus-Christ lui-même, durant le cours de sa vie mortelle, ne s'est pas proposé d'autre fin que d'accomplir la volonté de son divin Père ; c'est même pour cela seulement, ainsi qu'il l'a déclaré, qu'il est descendu du ciel sur la terre : *Quæ placita sunt ei, facio semper*. — *Non descendi*

de cœlo ut faciam voluntatem meam, sed voluntatem ejus qui misit me. Et nous pourrions nous croire dispensés d'un tel devoir ?

Concluons de là que si nous nous appliquons ici-bas à autre chose qu'à servir Dieu, notre vie n'est qu'erreur, désordre, inutilité. Une chose n'est bonne qu'autant qu'elle sert à sa fin. A quoi me servirait une belle horloge qui ne marquerait pas l'heure ? une belle paire de lunettes qui n'irait pas à ma vue ? un couteau qui ne couperait point ? une clef qui n'ouvrirait pas ? Ainsi, si nous nous éloignons de notre fin, en négligeant le service de Dieu, notre vie est inutile, et toutes nos bonnes actions ne servent à rien. Il peut bien se faire que le monde nous trouve du courage, de la bravoure, de l'esprit, parce que, par notre industrie, nous savons améliorer et agrandir la situation de notre famille ; mais si au milieu de nos soucis et de nos agitations nous négligeons le service de Dieu et notre salut, Dieu ne nous regarde et ne peut nous regarder que comme des serviteurs indolents et inutiles, et même comme des sujets déobéissants et rebelles, puisque nous nous opposons à ses desseins et que nous nous révoltons contre lui, en lui refusant le service essentiel que nous lui devons.

Mais quand même nous ne serions pas obligés à le servir par devoir, parce qu'il est notre créateur, notre conservateur et notre maître, ne devrions-nous pas le servir au moins pour notre intérêt, comme notre souverain rémunérateur ? Oui sans doute. Dans quel but Dieu veut-il en effet que nous le servions pendant le cours si rapide de cette vie ? c'est pour que nous jouissions éternellement de lui dans l'autre. Car c'est là proprement que se trouve notre fin dernière ; et ici je ne sais qu'admirer davantage, de la bonté de Dieu, ou de notre aveuglement et de notre insensibilité.

Dieu pouvait certainement, maître absolu comme il l'est, nous obliger à le servir sans aucune récompense, et nous devrions encore nous en estimer honorés. Il pouvait au plus nous assigner une récompense temporelle et limitée, comme serait, par exemple, cent mille ans de bonheur dans le paradis terrestre; et cette récompense eût été bien suffisante pour nous. Mais non : le Seigneur, qui est riche en miséricorde, a voulu, pour les quelques jours consacrés ici-bas à son service, nous proposer une récompense éternelle, qui n'est rien moins que la possession et la jouissance de lui-même : *Ego ero merces tua magna nimis*. Telle est la fin sublime à laquelle nous sommes appelés ; à vivre avec lui, à être bienheureux avec lui, et non pour un temps, mais pour toute l'interminable éternité. Peut-on imaginer une fin plus noble et plus excellente que celle-ci ? C'est la fin de tous les anges, de tous les saints, de la Vierge Marie ; c'est la fin même de Dieu, qui n'a d'autre fin que la jouissance de lui-même.

Voyez donc combien s'accroît l'obligation que nous devons à Dieu, pour nous avoir créés de préférence à tant d'autres, et pour nous avoir élevés, par conséquent, de préférence à tant d'autres, à cette fin surnaturelle. Sans le premier bienfait de l'existence, il ne pourrait y avoir pour nous ni grâce ni gloire, comme il n'y en aura jamais pour tant d'autres qui demeurent et demeureront éternellement dans l'abîme du néant. — Mais cette obligation, qui est commune à tous les hommes, est beaucoup plus rigoureuse pour nous, chrétiens, qui pouvons plus facilement que les autres atteindre la fin pour laquelle nous avons été créés. Oui, on peut dire en général de tous les hommes, avec vérité, qu'ils ont été créés par ce Dieu *qui vult omnes homines salvos fieri*, pour le servir en ce monde et jouir de lui dans l'autre. Toutefois, rela-

tivement à un grand nombre d'hommes, nous ne savons pas précisément par quelles voies la divine Providence leur procure les moyens d'opérer leur salut, quoique nous soyons bien certains d'un autre côté, que sa bonté ne permettra pas qu'aucun se perde si ce n'est par sa propre faute. Mais, par rapport à nous, il ne peut y avoir ni obscurité, ni mystère, puisque de préférence à tant d'autres, Dieu nous a évidemment et incontestablement placés sur l'unique et véritable chemin qui conduit à lui, en nous faisant naître dans le sein de la vraie Église, en nous adoptant, dans le baptême, pour ses enfants, et en nous munissant enfin de tant de sacrements, de tant de grâces et de tant de secours.

Quelles ne devraient donc pas être notre ardeur et notre application à coopérer aux desseins de Dieu, et à nous assurer cette fin bienheureuse à laquelle nous sommes appelés ! Quel hommage, quel culte pouvons-nous offrir au Seigneur qui ne soit infiniment au-dessous de cette récompense qu'il nous prépare ? Or, c'est précisément ici qu'apparaît la monstruosité de notre conduite envers la bonté de Dieu, en vivant dans un complet oubli de notre fin, en nous occupant de tout autre chose que d'elle, comme des païens, et même en lui préférant des choses de rien et en nous exposant à chaque instant à la perdre. Nous ne lisons jamais sans étonnement et stupeur dans la divine Écriture la folie d'Ésaü qui, pour un plat de lentilles, vendit à son jeune frère Jacob son droit d'aînesse. Mais n'est-elle pas plus grande encore la folie de ces chrétiens qui, pour un mince intérêt, pour un vil plaisir, pour une misérable satisfaction, renoncent à l'héritage du ciel ? *Propter pusillum hordei et fragmen panis* ? Nous n'y pensons pas maintenant, et Ésaü n'y pensa pas d'abord non plus : *Abiit parvi pendens quod primogenita vendidisset* ; mais comme ce malheureux, en

réfléchissant ensuite au funeste marché qu'il venait de faire, se mit à pousser des cris et des hurlements inconsolables : *Irrugit clamore magno*, ainsi viendra-t-il aussi pour nous un jour où nous nous livrerons à un inutile désespoir et à de vains gémissements pour une aussi grande perte.

Pesons donc sérieusement en second lieu l'importance d'une telle fin, et travaillons avec ardeur à l'atteindre.

Fin dernière et bonheur, disent les théologiens, sont deux expressions qui signifient la même chose ; car ce qui est proprement notre fin dernière, c'est ce qui peut rassasier nos aspirations, nos désirs ; c'est ce qui nous contente et ce sans quoi toutes les autres choses ne pourraient nous satisfaire. Or, quels sont les biens temporels capables de remplir l'immensité du cœur de l'homme ? Plaisirs, honneurs, richesses, et tout ce que le monde estime et recherche, sont autant de choses vides du vrai bien, et qui ne peuvent par conséquent en remplir le cœur ; tout cela ne saurait procurer un solide contentement, comme chacun en fait la cruelle expérience, et comme l'éprouva, parmi tant d'autres, l'homme le plus heureux du monde, le roi Salomon, qui, au milieu de l'abondance de tous les biens qu'il pouvait désirer, s'écriait cependant : *Vanitas vanitatum, et omnia vanitas et afflictio spiritus*.

C'est ainsi qu'il en est : rien de créé ne saurait rendre heureuse notre âme, qui est trop au-dessus des choses de la terre, et par conséquent aucune créature ne peut être notre fin dernière. La capacité de notre cœur est si vaste qu'elle ne peut être remplie que par Dieu, notre bien infini. Lui seul, fidèlement servi ici-bas, nous fait trouver la paix véritable, et le plus grand contentement que l'on puisse goûter en cette vie ; mais plus tard, la possession de Dieu dans le ciel satisfera complètement nos

désirs : *Satiabor dum manifestabitur mihi gloria tua*. Dieu seul donc est notre fin dernière ; et il nous importe autant de l'obtenir, qu'il nous importe de posséder notre vrai, notre unique, notre souverain bien, et de satisfaire une bonne fois cette soif continuelle et inextinguible de bonheur que nous éprouvons en nous-mêmes.

Mais ce n'est pas tout encore. Si en perdant Dieu et l'éternelle béatitude nous n'avions au moins rien autre chose à craindre, cette perte serait moins déplorable. Mais qui ne sait que nous ne pouvons perdre le plus grand des biens, qui est l'éternité bienheureuse, sans encourir le souverain mal, qui est l'éternelle damnation ? Dieu a tant à cœur que nous jouissions de lui, qu'il nous menace d'un malheur éternel si nous n'y arrivons pas. Il nous a placés entre deux éternités, aussi inévitables pour nous l'une que l'autre ; et il faut choisir d'être ou éternellement heureux, ou éternellement malheureux ; ou toujours dans la joie, ou toujours dans les tourments ; ou toujours avec Dieu dans le ciel, ou toujours séparés de lui dans l'enfer : *Unum de duobus, aut semper gaudere cum sanctis, aut semper torqueri cum impiis*. Oh ! la terrible alternative ! Mais si elle est inévitable, et si notre choix décide de tout, qu'y a-t-il donc de plus important pour nous ?

Concluez de tout cela que servir Dieu en cette vie et jouir de lui dans l'autre, est, à proprement parler, cet unique nécessaire dont nous parle Jésus-Christ dans l'Évangile : *Porro unum est necessarium* ; et ce nécessaire, si nous le perdons, le Sauveur nous déclare que tout est perdu pour nous dans le monde : *Quid prodest homini, si universum mundum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur ?* Aussi ajoute-t-il que pour ne pas perdre cet unique nécessaire il faut plutôt sacrifier tout le reste, son œil, son bras, son pied : *Erue, abscinde, projice ; et*

qu'enfin, pour nous assurer ce bien, il ne faut rien épargner et tout souffrir, jusqu'aux angoisses de la mort : *Agonizare pro anima tua.*

Et n'est-ce pas en effet à nous assurer cet unique nécessaire que tendent tous les douloureux mystères de Jésus crucifié ? N'est-ce pas à cela que tend toute l'économie de la grâce, à cela que tendent les ministres qu'il a établis pour nous diriger, les sacrements qu'il a institués pour nous sanctifier, les lumières surnaturelles, la garde des anges, la protection des bienheureux, le saint sacrifice, les indulgences ? Tout tend au grand but, qui est la possession de la fin dernière. Voilà donc une série, une chaîne, une gradation méthodique de vérités simples, palpables, évidentes, toutes renfermées dans ce peu de paroles que vous dites et répétez sans jamais les approfondir : « Servir Dieu en cette vie, pour jouir ensuite de lui dans l'autre. » Quel fruit retirons-nous de cette vérité fondamentale ?

Il y a certains chrétiens, ou esclaves de leurs passions, ou indolents, ou ennemis de toute fatigue, qui n'en retirent qu'un secret désespoir, allant jusqu'à se plaindre d'être nés et de n'avoir pas été laissés dans le néant. Ce sentiment, qui serait injuste et déraisonnable, même dans la bouche d'un païen, est une véritable impiété et un blasphème dans celle d'un chrétien. Vous regardez donc comme un malheur que Dieu, en vous donnant l'existence, vous ait destinés à l'éternelle béatitude, et vous en ait rendu l'acquisition plus facile qu'à tant d'autres ? — Non, me répondez-vous, ce ne serait pas un malheur, si je pouvais arriver à posséder Dieu ; mais je prévois bien que je me damnerai. — Et moi je vous dirai que votre perte, si elle arrive, sera votre ouvrage, et qu'elle ne devra être imputée qu'à vous seul : *Perditio tua tantummodo ex te.* Un idolâtre s'imputera à lui-même

sa damnation, et un chrétien ne se l'imputera pas ! Sachez qu'il n'y a aucun pouvoir au ciel, sur la terre et dans les enfers, qui puisse vous empêcher d'arriver à l'éternelle béatitude, si vous n'êtes pas vous-mêmes assez insensés pour opérer votre ruine de vos propres mains, et creuser l'enfer sous vos pas par vos péchés ; péchés que Dieu ne veut pas, qu'il vous aide au contraire à éviter, et contre lesquels il vous a si fortement prémunis, que lui-même, quoique tout-puissant, ne peut vous contraindre à en commettre un seul, si vous ne le choisissez et ne le voulez librement.

Le sentiment dont nous venons de parler n'est donc pas le fruit que vous devez retirer de cette vérité, mais un autre tout opposé. Or quel est ce fruit ? Le voici dans les trois légitimes conséquences que je tire de toute cette instruction.

La première, c'est que nous devons souvent penser à la fin pour laquelle nous avons été placés ici-bas, et l'avoir sans cesse devant les yeux, afin qu'elle soit le flambeau qui nous éclaire et l'aiguillon qui nous excite à mener une vie bien réglée : *Respice finem*. Vivre au hasard et marcher à l'aventure est le propre de la bête. Et quelle est en effet la source de nos égarements, si ce n'est l'oubli de notre fin ? C'est aussi la raison pour laquelle, bien que créés pour Dieu, nous ne vivons que pour nous-mêmes, nous ne nous occupons que des choses présentes, matérielles et sensibles, et nous tenons les yeux toujours fixés à terre, comme si nous étions faits uniquement pour elle.

La seconde, c'est de considérer les choses d'ici-bas, non pas comme notre fin, mais uniquement comme des moyens que Dieu nous a donnés pour l'atteindre. Et comme les moyens n'ont de prix qu'autant qu'ils conduisent à leur fin, et qu'ils sont funestes s'ils nous en dé-

tournent, ainsi nous ne devons ni désirer ni rechercher pour elles-mêmes les choses d'ici-bas, mais seulement en tant qu'elles nous aident à atteindre notre fin.

Il suit de là, par une conséquence rigoureuse, que nous devons recevoir de Dieu, avec un esprit calme et tranquille, tout ce qu'il lui plaît de nous envoyer, la santé ou la maladie, la prospérité ou l'adversité, la joie ou l'affliction ; parce que chacune de ces voies peut nous conduire à notre fin ; et l'on doit regarder comme la plus sûre pour nous celle où nous nous trouvons placés par la volonté de Dieu. Et même, comme nous sommes aveugles, et que nous ne savons pas distinguer ce qui est bon ou mauvais pour nous, nous devons nous en rapporter complètement au bon plaisir divin, et supplier le Seigneur qu'il dispose de nous selon qu'il le croira meilleur, soit en nous retirant la santé, les richesses, la prospérité, si ces choses peuvent être fatales à notre salut ; soit même en nous envoyant la maladie, la pauvreté, les tribulations, si ces moyens sont la route qui doit nous conduire à lui : *Hic ure, hinc seca, hinc non parcas, ut in æternum parcas.*

La troisième et dernière conclusion, c'est de haïr et d'éviter, autant que possible, notre grand ennemi, qui seul peut nous faire perdre notre fin dernière, je veux dire le péché. Toutes les autres choses, la pauvreté, la maladie, les persécutions, les désastres de cette vie, loin de pouvoir être des obstacles à notre fin, sont au contraire de faciles moyens pour y arriver.

Il n'y a que le péché qui puisse nous priver de cet état de félicité auquel Dieu nous appelle, en nous mettant en opposition ouverte avec lui, et en nous rendant ses ennemis, dignes par conséquent de ses châtimens.

Fuyez-le donc avec le plus grand soin, si vous ne voulez pas vous exposer à une aussi grande perte. Telles

sont les conclusions pratiques que nous devons retirer pour notre avantage spirituel de la vérité que nous venons d'étudier aujourd'hui.

Quand nous serons arrivés au terme de notre vie, et que la figure trompeuse de ce monde s'évanouira à nos yeux, oh ! comme nous sentirons alors le vide et le néant de toutes ces choses qui nous auront tant occupés ici-bas, et l'importance, au contraire, de la fin pour laquelle Dieu nous a créés et mis en ce monde ! Quelle vive lumière nous éclairera alors ! lumière consolante si nous avons sérieusement travaillé à notre fin ; mais lumière d'inexprimable regret et de désespoir, si nous nous sommes occupés de tout autre chose. Alors tout sera passé pour nous, aussi bien les jouissances et les plaisirs que les épreuves et les mortifications ; mais cette âme que nous aurons sauvée ou perdue ne finira jamais, et les conséquences heureuses ou funestes de notre conduite dureront éternellement.

Pensons donc sérieusement à notre fin dernière pendant qu'il en est temps, si nous ne voulons être accablés alors d'un inutile désespoir.

TRAIT HISTORIQUE

C'était au sixième siècle. Un jeune homme magnifiquement vêtu, appartenant à une famille illustre, se trouvait devant une image, sur la montagne des Olives, près de Jérusalem, sur laquelle il tenait ses regards invariablement fixés. Un frisson d'horreur et d'effroi parcourait les membres de ce jeune homme mollement élevé, en voyant représentées sur ce tableau les peines de l'enfer. Réunissant tout à coup ses forces, il veut tourner le dos à cette terrible représentation, lorsqu'une dame à l'aspect vénérable, qui l'avait attentivement observé et qui avait lu sur sa figure l'impression salutaire que ce ta-

bleau y avait produite, s'approcha de lui et s'efforça d'ajouter encore aux effets du tableau en lui faisant une peinture vivante des tourments réservés aux impénitents. « Votre fin dernière, lui dit-elle en terminant, c'est votre sanctification ici-bas et votre union à Dieu dans le ciel. Hâtez-vous donc de sauver votre âme! — Oui, je le veux, répondit le jeune homme profondément ému; mais que faut-il que je fasse? — Si vous voulez sincèrement sauver votre âme, reprit la dame, vivez dans la prière, le jeûne et la continence! » Et voilà que ce beau jeune homme, naguère si mou et si délicat, se trouve animé tout à coup des plus sérieuses pensées. Une révolution complète s'est opérée dans son cœur. Il se dirige vers un monastère situé près de Gaza, où le pieux Sérída était abbé. Il frappe en tremblant à la porte, et demande humblement à être admis dans la communauté. L'abbé, à la vue de ce jeune homme si délicat et si magnifiquement vêtu, commence à douter que sa guérison soit sérieuse, et dans la crainte que ce ne soit qu'une pieuse exaltation d'un moment, il diffère son admission définitive. Il le remet entre les mains de Dorothée, le plus pieux de ses religieux, pour l'examiner attentivement. — Dorothée adressa plusieurs questions au jeune homme, mais chaque fois celui-ci lui répondait invariablement par ces paroles : « Je veux sauver mon âme, c'est là mon unique désir. » Dorothée rapporta ces réponses à l'abbé en lui conseillant de ne pas différer plus longtemps d'accéder à la demande du suppliant. L'abbé y consentit. Le jeune homme fut admis, devint par la régularité de sa conduite l'édification de tous ses confrères, et mourut au bout de cinq ans de la mort des justes. — Ce jeune homme distingué, qui avait pris si fort à cœur, et avec raison, le salut de son âme, s'appelle saint Dosithée.

XI. INSTRUCTION

ADAM INNOCENT, PUIS PÉCHEUR

En vous parlant dans ma dernière instruction de la création de l'homme, nous n'avons étudié que sa constitution naturelle, en tant qu'il est composé d'une âme et d'un corps; et nous avons conclu de là sa noblesse et sa singulière excellence. Il nous faut maintenant examiner l'état particulier d'Adam lorsqu'il sortit des mains de Dieu, afin de comprendre, par les privilèges que nous avons perdus, le malheur que nous a causé le péché originel, péché qui serait pour nous d'un amer souvenir, si nous n'avions pour nous en consoler la pensée de la réparation surabondante que Jésus-Christ a opérée par la rédemption.

Ce serait une erreur de croire que Dieu ait créé l'homme, dès le commencement, dans l'état de misère corporelle et spirituelle où nous le voyons aujourd'hui. Non, Dieu n'a pas fait une œuvre aussi misérable et aussi imparfaite. La divine Écriture nous apprend que Dieu a fait l'homme droit, *Deus fecit hominem rectum*, c'est-à-dire sans défauts ni désordres, et même orné d'une foule de dons qui le rendaient parfait d'âme et de corps.

Nous pouvons diviser en deux classes les dons que reçurent nos premiers parents : dons *naturels* et dons *sur-naturels*.

Il faut comprendre dans l'ordre surnaturel la grâce sanctifiante dans laquelle Dieu les avait créés, les grâces actuelles qui leur furent conférées pour persévérer dans la justice originelle, et leur destination à l'héritage céleste, éternel et divin.

A l'ordre naturel se rapporte ce que les théologiens appellent *intégrité originelle*, et qui n'est autre chose que l'ensemble d'une foule de prérogatives corporelles et spirituelles.

1° Il faut considérer ici le séjour du paradis terrestre, où Dieu avait placé nos premiers parents. C'était un lieu où se trouvaient réunies toutes sortes de délices, salubrité de l'air, douceur des saisons, fruits exquis, en un mot, tout ce qui pouvait contribuer au bien-être et aux plaisirs de la vie. Le nom même de paradis, c'est-à-dire *lieu de délices*, sous lequel il fut désigné, nous fait assez connaître la félicité de ce bienheureux séjour.

2° La souveraineté et le domaine qu'il leur avait accordés sur la terre et sur tous les animaux. Sur la terre qui, docile et obéissante, aurait correspondu au travail d'Adam, travail sans peine ni fatigue, comme à présent, mais agréable et facile. Sur les animaux, qui tous, même les plus indomptables et les plus féroces, lui étaient soumis et obéissants. Nous conservons encore, même aujourd'hui, un reste de cette souveraineté.

3° L'exemption de toute douleur, de toute incommodité, de toute maladie, et même de la mort; car, bien qu'ils fussent mortels par la condition de leur nature, ils étaient néanmoins immortels par un privilège de leur Créateur. C'est pour cela que le Seigneur avait planté au centre du paradis terrestre l'*arbre de vie*, ainsi appelé parce que ses fruits avaient la vertu de préserver de la mort, de rétablir et de renouveler les forces, enfin

de conserver l'homme dans la plus vive et la plus florissante jeunesse. Mais, après avoir passé un certain temps sur la terre, les hommes auraient été transportés tout vivants dans le ciel.

4° La science merveilleuse de l'intelligence, dont Dieu les avait abondamment doués, pour qu'ils connussent les créatures et le Créateur, le monde et Dieu; science telle que, excepté Jésus-Christ, aucun homme n'en a jamais eu et n'en aura jamais de semblable à la leur.

5° La droiture de la volonté, qui, sans aucun effort, ni aucune difficulté, pouvait s'abstenir de ce qui était mauvais, et jouir sans abus et sans excès de ce qui était permis; elle pouvait agir en tout pour Dieu, sa fin dernière, et se tenir constamment unie à lui. Cette facilité provenait de ce que, dans l'homme, Dieu avait soumis les sens à la raison et la chair à l'esprit; ce qui, par conséquent, l'exemptait de ces combats et de ces luttes violentes que nous éprouvons nous-mêmes pour fuir le péché et bien pratiquer la vertu.

Tels furent les dons et les privilèges dont Adam fut enrichi par Dieu dès le premier instant de sa création; et nous les posséderions encore nous-mêmes, s'il se fût conservé fidèle à Dieu.

Que devait-il donc faire pour se conserver fidèle à Dieu? Rien que s'abstenir d'un fruit. C'était le seul précepte positif que Dieu lui eût imposé en signe de sa souveraineté, la seule marque d'obéissance qu'il eût exigée d'Adam, pour qu'il conservât et transmitt à ses descendants les dons gratuits qu'il avait reçus. Le Seigneur lui dit : Je te donne l'entière liberté de manger de tous les fruits de ce jardin; mais garde-toi bien de manger du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, ainsi appelé à cause des funestes effets qu'il devait produire et qu'il produisit en effet : *Ex omni ligno paradisi comede;*

de ligno autem scientiæ boni et mali ne comedas. Pour celui-là, je t'en interdis l'usage. Puis il ajouta cette menace, pour le cas d'une transgression : *Quocumque die comederis ex eo, morte morieris* ; si tu viens à en manger, tu mourras. Mais ces courtes paroles renfermaient bien d'autres menaces ; car c'est comme si le Seigneur eût dit : A l'instant même de ta désobéissance, tu perdras tous tes privilèges ; père coupable à mes yeux, tu n'engendreras que des enfants disgraciés ; tu transmettras ton péché à tes descendants, et au lieu des biens dont je t'ai comblé, tu ne laisseras pour héritage que les funestes conséquences de ton péché, la nécessité de souffrir, de combattre, de mourir. — Voilà ce qu'il lui fit entendre par sa menace.

Or, s'il convenait à l'honneur de Dieu et à la condition de l'homme que Dieu imposât un précepte à l'homme, pouvait-il lui en imposer un plus doux, plus modéré, plus facile ! Il ne s'agissait que de se priver d'un seul fruit, tandis que Dieu leur en avait accordé une foule d'autres magnifiques et exquis. Était-il possible qu'ils voulussent manger celui-là, quand d'ailleurs ils n'éprouvaient en eux-mêmes aucune propension au mal ? Cela nous semble un mystère inexplicable, qu'avec tant de facilité de ne pas pécher ils transgressèrent cependant la défense de Dieu. Mais enfin, ils n'étaient pas impeccables ; et puis Dieu allait tirer un si grand bien en réparant le désordre, qu'il jugea à propos de permettre cette chute.

Mais comment arriva-t-elle ? Je laisse de côté une foule de minces détails qui m'entraîneraient trop loin. La substance du fait est que le démon, jaloux du bonheur de l'homme et caché sous la figure du serpent, tenta Ève, l'assurant que la menace de Dieu ne se réaliserait pas, lors même qu'elle mangerait du fruit défendu ; bien

plus, il lui fit croire qu'en en mangeant son état et sa condition s'en agrandiraient, et qu'elle deviendrait l'é-gale de Dieu même en science. La malheureuse femme ajouta foi à ces fallacieuses paroles, se laissa persuader, étendit la main vers le fruit, le cueillit et le mangea : *Tulit et comedit*. Si du moins elle fût restée seule dans son péché; si Adam, le vrai père de la famille humaine, fût demeuré fidèle, peut-être le péché de notre première mère n'aurait-il pas été fatal à ses enfants, qui auraient pu hériter de la vertu de leur père. Mais Ève, une fois pervertie, voulut rendre Adam complice de sa prévarication. Elle le sollicita donc, et il ne sut pas lui résister; il mangea pour lui plaire et pécha aussi : *Deditque viro suo qui comedit*.

Les voici donc tous deux transgresseurs du divin précepte, tous deux désobéissants envers Dieu, et d'une désobéissance d'autant plus grave, que l'observation du précepte divin était plus facile; d'une désobéissance qui, d'après les saints Pères, renferme la malice d'une foule d'autres péchés, et spécialement de l'orgueil, de la gourmandise, de l'infidélité. Les voici donc déchus des précieux avantages dont ils jouissaient dans l'état d'innocence. Dès ce moment fatal, tout changea pour eux et au-dedans et au-dehors. Ils éprouvèrent immédiatement les tristes effets de leur péché, et dans le subit obscurcissement de leur intelligence, et dans la révolte extérieure de leurs passions, et dans leur prompte expulsion du paradis terrestre, et dans leur douloureux assujettissement aux souffrances, aux fatigues, aux maladies, à la mort. Telle fut la science qu'ils acquirent en punition de leur impiété; non celle que leur avait promise le fallacieux tentateur, mais cette science douloureuse qui consistait à connaître les biens qu'ils avaient perdus et le malheur où ils étaient tombés : *Et aperti sunt amborum oculi*.

Mais comme je l'ai déjà fait observer, le péché de nos premiers parents ne fut pas préjudiciable qu'à eux seuls; par une disposition de Dieu, il fut fatal à tous leurs descendants. Notre destinée avait été en quelque sorte remise entre leurs mains. S'ils fussent demeurés fidèles à Dieu, nous aurions hérité tout à la fois de leur justice et des avantages de leur état; mais étant devenus coupables, nous avons aussi hérité de leur péché et de toutes ses conséquences, tant par rapport au corps que par rapport à l'âme. Par rapport au corps, le travail, les maladies, les afflictions et la mort; par rapport à l'âme, l'ignorance de l'esprit, la dépravation de la volonté, la répugnance au bien, l'inclination au mal, la lutte de la chair contre l'esprit, la perte de la grâce et l'exclusion de l'éternelle béatitude.

Tous les hommes naissent-ils donc véritablement pécheurs? Oui; tous les hommes qui ont existé, qui existent et qui existeront, si l'on en excepte Jésus-Christ par sa nature et sa Mère par la grâce, portent, dès le sein de leur mère, le péché de notre premier père. Ce péché, pour lui actuel et personnel, est appelé, pour nous, *originel*, c'est-à-dire de naissance, ou de la nature qui a péché en Adam; et cependant, dit le saint Concile de Trente, péché qui est propre et inhérent à chacun de nous : *Unicuique proprium*. Cette vérité, quoique obscure, incompréhensible et humiliante pour nous, est une vérité fondamentale du christianisme; et si vous la rejetez, tout devient inintelligible et ténébreux dans la religion chrétienne.

Pour ne pas trop m'étendre, je me contenterai d'apporter pour toute preuve, ce célèbre passage de saint Paul aux Romains : Comme le péché est entré dans le monde par un seul homme, et la mort par le péché, ainsi la mort s'est étendue à tous les hommes, parce

que tous ont péché en un seul : *Per unum hominem peccatum in hunc mundum intravit.*

Mais ici notre présomptueuse raison se révolte et refuse d'admettre un tel mystère. Comment, s'écrie-t-elle, pouvons-nous être coupables d'un péché commis tant de siècles avant notre naissance, et auquel notre volonté n'a eu aucune part ?

Que ce péché nous ait été réellement transmis, quand même la révélation divine ne serait pas claire sur ce point, nous en aurions encore une preuve évidente dans la dégradation de la nature humaine, si visible et si manifeste, et connue même des gentils ; je veux dire dans la multitude des misères auxquelles nous sommes sujets, et surtout dans cette foule de contradictions que nous éprouvons en nous-mêmes.

D'un côté, des désirs nobles, élevés, célestes ; de l'autre, des passions viles, animales, brutales ; d'une part, l'estime et l'amour de la vertu, et en même temps une violente inclination au vice. Quelle lutte incessante, quel combat acharné, entre l'homme raisonnable et l'homme sensuel, ou les sens et la raison !

Les enfants eux-mêmes ne nous fournissent-ils pas, dès leurs plus tendres années, des signes évidents de cette perversité naturelle et innée, par le développement si rapide des germes du vice ? Comment donc expliquer les contradictions et les luttes de notre nature, sans la supposition et la croyance du péché originel ?

Je ne vous dirai pas en quoi consiste formellement sa nature, ni comment il se transmet à la postérité d'Adam. Ce sont là deux choses que nous ignorons et que nous ne devons pas chercher à comprendre ; mais il faut les croire et les adorer dans les dispositions de la Providence, qui, comme le dit saint Ambroise, peuvent bien nous être inconnues, mais être injustes, jamais : *Cujus judicia atque*

consilia occulta sunt, iniqua autem, nunquam. Juste et incontestable vérité que nous ne devons jamais perdre de vue, toutes les fois que notre faible raison ne parvient pas à expliquer certaines choses, et principalement en cette matière, où toutes les explications que l'on peut donner ne peuvent jamais nous éclairer parfaitement, et nous laissent toujours dans la nécessité de recourir à la foi et au jugement de Dieu, profonds et impénétrables il est vrai, mais toujours justes et droits.

Je ne laisserai cependant pas de vous proposer quelques réflexions propres à dissiper, au moins en partie, votre surprise.

La première se fonde sur la gratuité des privilèges accordés à Adam par Dieu. Quels droits les hommes avaient-ils à l'état de justice originelle et de bonheur dans lequel avait été créé leur premier père, état qui n'était qu'un pur effet du bon plaisir, de la seule bonté et de la libéralité de Dieu? Le Seigneur peut donc, sans injustice, en priver les enfants en punition de la désobéissance de leur père. La justice humaine, elle aussi, en haine et en exécration de certains crimes, n'inflige-t-elle pas des peines qui atteignent non-seulement le coupable, mais encore sa famille et sa postérité, lorsqu'elle confisque ses biens et lui retire ses titres et ses dignités? Nous ne devons donc pas nous étonner si, en punition du péché de notre premier père, nous nous trouvons dépouillés des privilèges qui lui avaient été accordés à titre gratuit.

De plus, comme le péché originel n'est pas une simple privation de dons qui n'étaient pas dûs à notre nature, ni une simple transmission de peine, car dans ce cas ce ne serait plus un mystère, mais une faute transmise en nous; ainsi l'on doit faire ici cette autre réflexion, plus solide et plus importante que la première, qu'il ne faut

Jamais séparer le dogme du péché originel, du dogme de la réparation opérée par Jésus-Christ. Ces deux articles sont unis ensemble et se soutiennent mutuellement. C'est en effet une doctrine des saints Pères que le Seigneur n'aurait jamais permis la chute d'Adam et de sa postérité, s'il n'avait dû retirer un bien de ce mal. Mais comment? en substituant au premier ordre si magnifique de Providence créatrice en Adam, un ordre meilleur encore de Providence réparatrice en Jésus-Christ; en nous rachetant par un mystère aussi glorieux pour Dieu qu'avantageux pour nous. De quoi pouvons-nous donc nous plaindre? Pourrions-nous nous plaindre de quelqu'un qui, nous ayant brisé un vase d'un travail exquis, nous l'aurait ensuite recomposé et refait d'une manière plus parfaite encore qu'auparavant? Non sans doute. Or, c'est précisément là notre cas. Un homme et une femme nous ont fait un grand mal, dit saint Bernard; mais loué soit le Seigneur qui, par un autre homme et une autre femme, a remis les choses dans un meilleur état. Nous avons bien plus gagné en Jésus-Christ, dit saint Paul, que nous n'avions perdu en Adam : *Non sicut delictum et donum* ¹.

Mais, me direz-vous, où sont ces avantages, si maintenant encore nous sommes sujets, comme auparavant, aux ténèbres de l'ignorance, à la tyrannie de la concupiscence, à toutes les misères de la vie et à la mort? Il est vrai que nous n'avons plus les avantages de l'état d'innocence, qui, une fois perdus, le sont pour toujours; mais à leur place, nous en avons reçu d'autres infiniment plus précieux.

En effet, s'il s'agit des dons surnaturels, qui sont les plus importants, c'est-à-dire de la grâce sanctifiante et

du droit au céleste héritage, ils nous ont été rendus par Jésus-Christ, dont les mérites nous sont appliqués par les sacrements.

Pour le reste, nous sommes sujets, il est vrai, aux infirmités et aux souffrances; mais nous pouvons pratiquer la patience, la mortification, la pénitence et une foule d'autres vertus qui auraient été inconnues dans l'état d'innocence. Or, ces vertus sont infiniment plus précieuses que l'exemption même des souffrances dont jouissaient nos premiers parents.

D'un autre côté, si ces misères nous ont été laissées, ça été pour qu'elles nous soient un souvenir perpétuel et sensible de l'état malheureux du péché, d'où Jésus-Christ nous a retirés pour nous préserver de tomber dans de nouveaux péchés, et pour nous faire pratiquer la vertu.

Nous sommes sujets à la mort, c'est vrai; mais cette mort nous est adoucie par celle que Jésus-Christ a endurée sur la croix pour nous, et il est plus glorieux pour nous de sortir vivants du sein de la mort, et de triompher d'elle à l'exemple de Jésus-Christ, que de ne jamais tomber en son pouvoir.

Nous n'avons plus l'arbre de vie, cette plante vivifiante qui nous aurait rendus immortels; mais quelle comparaison peut-on établir entre l'arbre de vie et la divine Eucharistie, dont il n'était que la figure, et dans laquelle Jésus-Christ nous nourrit de sa propre chair, pour nous communiquer une plus glorieuse immortalité!

Nous n'avons plus la science de l'intelligence; mais Dieu y a substitué le mérite et la simplicité de la foi, ce qui a fait dire à Jésus-Christ : *Beati qui non viderunt et crediderunt*. Notre volonté est inclinée au mal; mais Jésus-Christ nous a mérité des grâces et des secours tout-puissants, à l'aide desquels, si nous savons en bien user,

nous pouvons triompher avec un grand mérite de notre propre faiblesse. Et ici, j'en appelle à l'exemple de ces innombrables saints de tout état et de toute condition, et à tout ce qu'ils ont fait de grand et d'héroïque, bien qu'enfants d'Adam comme nous, et sujets aux mêmes infirmités.

De quoi donc, je vous le répète, pouvons-nous nous plaindre quand, dans l'état présent, pourvu que nous le voulions, tout contribue à nous conduire à une plus grande sainteté, et par conséquent à une félicité plus parfaite? Si nous ne considérons que les maux que nous a causés le péché d'Adam, nous avons certainement raison de nous affliger et de gémir; mais si d'un autre côté nous considérons les biens que Jésus-Christ nous a procurés, nous avons bien plus sujet encore de nous consoler et de nous écrier avec l'Église : Heureuse la faute qui nous a mérité un tel Rédempteur : *O felix culpa, quæ talem meruit Redemptorem!*

Malgré tout cela cependant, je comprends très-bien que nous gémissions de nous voir exposés, dans l'état présent, à tant de misères et à tant de malheurs; il nous semble qu'il vaudrait bien mieux pour nous revenir à l'innocence originelle, au premier état de joie et de repos.

Mais je vous le demande : Est-ce à nous ou à Dieu de juger ce qui nous est le meilleur? Ce sentiment nous est inspiré par notre amour-propre, qui est ennemi de toute souffrance, mais il est contraire aux vues et aux desseins de Dieu qui, dans le nouvel ordre de réparation nécessité par la chute d'Adam, nous rend semblables à Jésus-Christ, notre réparateur, et ne veut plus que nous nous formions sur l'image du premier Adam, paisible et heureux dans le paradis terrestre, mais bien sur celle de Jésus-Christ, le second Adam, souffrant et crucifié

pour nous : *Conformes imaginis Filii sui*¹, comme ãit saint Paul.

Mais Jésus-Christ, pour nous racheter, ne s'est-il pas assujetti autant et plus que nous à toutes nos misères, excepté au péché? N'a-t-il pas été tenté et éprouvé de toutes les façons? N'a-t-il pas voulu se soumettre à la mort elle-même? Comment donc prétendrions-nous en être exempts? Quelle inconvenance n'y aurait-il pas à ce que notre condition fut différente de celle de Jésus-Christ, qui est l'innocence et la vérité même!

Au lieu donc de nous livrer à des plaintes inutiles sur les maux que nous a causés la chute de notre premier père, et de soupirer vainement après un état qui ne reviendra jamais, songeons à bien profiter du nouvel ordre de choses où nous nous trouvons, je veux dire de la rédemption abondante opérée par Jésus-Christ, par les mérites de laquelle, après un temps fort court de tribulation et d'épreuve, nous pourrons nous élever, comme tant d'autres qui nous ont déjà précédés, à une gloire et à une félicité bien supérieures à celles que nous pouvions attendre dans l'état de la primitive innocence.

Voilà donc l'unique et solide conclusion qu'il faut tirer de ce que je viens de dire. C'est de cette précieuse rédemption divine, qui a détruit l'empire du démon, qui nous a réconciliés avec Dieu et ouvert de nouveau les portes du ciel, que nous parlerons dans les articles suivants du *Credo*.

TRAIT HISTORIQUE

Ne nous indignons pas contre nos premiers parents, nous qui violons tous les jours les préceptes les plus faciles à observer.

¹ Rom. VIII, 29.

Un riche chevalier, nommé Henri de Wida, était venu un jour à s'entretenir avec son épouse de la chute de nos premiers parents, celle-ci ne put s'empêcher de blâmer sévèrement la légèreté d'Ève, qui, alors qu'il lui eût été si facile de résister à la tentation, avait rendu malheureuse toute sa postérité.

« Ne soyez pas si prompte à juger, répondit le chevalier ; car il est probable que vous trouvant dans la même circonstance vous auriez agi de la même manière. » La femme repoussa énergiquement cette supposition, et l'on finit par en venir à un défi. Son mari lui promit 40 marcs d'or si elle pouvait s'abstenir, chaque fois qu'elle aurait pris un bain, de descendre dans le marais situé au milieu de la cour du château. La femme accepta avec joie le défi, qui lui paraissait d'autant plus facile que l'eau du marais était passablement sale, et qu'après avoir pris un bain, elle se sentirait peu disposée à se salir de nouveau. Les espions apostés par Henri s'aperçurent que chaque fois que sa femme passait dans la cour, elle ne pouvait s'empêcher de passer dans le marais, et il leur semblait surtout que le jour où elle avait pris un bain, il lui était impossible d'en détourner ses yeux. Un jour, pendant l'après-midi, comme elle sortait du bain accompagnée de sa femme de chambre, elle ne pût s'empêcher de lui dire : « Je ne sais, en vérité, pourquoi cette eau m'attire avec une force si irrésistible ; je mourrai si je ne puis y descendre pour quelques moments. » Et, après avoir regardé attentivement autour d'elle pour s'assurer que personne ne la voyait, elle céda à la tentation et perdit son pari. — Sans soupçonner le moins du monde qu'elle avait été aperçue, elle se mit à monter l'escalier pour gagner sa chambre. Mais quel ne fut pas son étonnement lorsqu'elle aperçut au haut de l'escalier son mari qui avait déjà été informé de sa faiblesse : « Où avez-vous plongé votre courage, noble héroïne, lui dit-il, ce courage dont vous faisiez tant de vanité ? Avec une tentation plus légère que celle de notre mère Ève, vous avez montré moins de résistance ; car le fruit qui lui avait été défendu était, dit la Bible, beau à voir et bon à manger ; mais vous, quel attrait si puissant pouvait vous attirer dans ce marais fangeux ? Ainsi donc, payez votre amen-

de. » Comme elle ne possédait pas la somme en question, son mari lui enleva, non sans éprouver une légère satisfaction, ses plus beaux vêtements, et la laissa pendant quelque temps dans ce dénûment inaccoutumé.

XII. INSTRUCTION

DEUXIÈME ARTICLE DU SYMBOLE

EXPLICATION DE CES PAROLES : FILS UNIQUE ET JÉSUS

Et en Jésus-Christ son fils unique, Notre-Seigneur. Dans le premier article du Symbole, nous avons parlé de Dieu et de la première personne de la très-sainte Trinité; dans ce second article, nous allons commencer à parler de la seconde personne et des mystères qui la regardent. Autre matière extrêmement importante qui nous découvre un nouvel ordre de choses, c'est-à-dire l'œuvre de la divine incarnation et de notre rédemption; œuvre bien supérieure à celle de la création que je vous ai expliquée dans l'article précédent. Dieu n'en a jamais fait et ne saurait en faire de plus grande. Il s'agit donc de bien connaître Jésus-Christ, de qui nous tirons notre nom de chrétiens; Jésus-Christ, qui est pour nous la source de tous les biens et sans qui l'on ne peut accomplir son ~~sa~~

lut : *Hæc est vita æterna, ut cognoscant te solum Deum verum, et quem misisti Jesum Christum.*

Procédons avec ordre et clarté. Ce second article nous propose deux choses à croire. Premièrement, nous devons croire que le Père, dont nous avons parlé dans le précédent article, a un Fils unique, vrai et naturel, qui est la seconde personne de la très-sainte Trinité. Et de même que la première personne s'appelle le Père, parce que de toute éternité elle a engendré de sa propre substance la seconde personne; ainsi cette seconde s'appelle le Fils, parce que de toute éternité elle a été engendrée par la première personne, qui est le Père.

L'Écriture nous fournit deux comparaisons pour nous donner quelque idée de la génération éternelle du Fils de Dieu. Nous les trouvons ainsi exprimées par saint Paul : *Cum sit splendor gloriæ et figura substantiæ ejus* ¹. La première comparaison est tirée du soleil, source de toute splendeur et de toute lumière. De même donc que le soleil produit la lumière et qu'il n'a jamais été sans la répandre, ce qui fait que cette lumière, bien que précédant du soleil, est aussi ancienne que lui, ainsi Dieu le Père, par son intelligence qui est le soleil incréé, engendre le Fils comme une vraie lumière, et jamais il n'a été sans produire ce Fils unique. L'autre comparaison est tirée de l'image très-ressemblante et très-parfaite de nous-mêmes réfléchie par un miroir, dès que nous regardons dedans. Ainsi Dieu le père, en se regardant en lui-même comme dans un miroir avec l'œil de son intelligence, produit de toute éternité une image parfaitement semblable à lui. Et comme Dieu a communiqué à cette image toute sa substance, tout son être, ce que nous ne pouvons faire nous-mêmes en nous regardant

¹ Hebr. I, 3.

dans un miroir, ainsi cette image est le vrai Fils de Dieu, consubstantiel à Dieu, et un même Dieu avec lui.

Mais il est inutile de chercher à expliquer cette matière par des comparaisons, car je vous ai déjà dit ailleurs que toutes les comparaisons n'expriment que très-imparfaitement un tel mystère, qui cesserait d'ailleurs d'être un mystère, si nous pouvions en raisonner et l'expliquer avec les idées matérielles que nous avons des choses terrestres. La génération du Fils de Dieu, dit Isaïe, est ineffable et tout-à-fait incompréhensible : *Generationem ejus quis enarrabit?* Il doit donc nous suffire de savoir, par conséquent, qu'il y a en Dieu une vraie génération, par laquelle celui qui engendre s'appelle Père; et Fils, celui qui est engendré; — que cette génération est éternelle, d'où il suit que le Père a toujours été Père, et qu'il n'a jamais été sans le Fils; — que le Père, en engendrant le Fils sans rien perdre, lui communique toute sa nature avec toutes ses perfections divines; c'est pourquoi le Fils est en tout égal au Père, et un même Dieu avec lui, tout en étant une personne distincte du Père, puisque le Père conserve toujours la qualité de Père, et le Fils la qualité de Fils; — enfin, que la qualité de Fils, dans la seconde personne, n'implique ni postériorité de temps, ni infériorité de puissance, comme dans la première la qualité de Père n'implique ni priorité de temps, ni supériorité de puissance. Voilà ce que la foi nous enseigne, et ce que nous devons nous contenter de croire et d'adorer.

On ajoute *Fils unique*, parce que lui seul est engendré de la propre substance du Père. Le Saint-Esprit, lui aussi, comme nous le verrons en son lieu, à la même substance avec le Père et le Fils, desquels il procède comme d'un seul principe; et cependant il n'est pas et ne peut pas être appelé Fils, parce qu'il n'en procède pas

par voie de génération, mais par voie de spiration. Quelle que soit d'ailleurs la différence entre ces deux sortes d'émanation, il n'a pas plu à Dieu de nous la faire connaître. Ainsi donc, le Saint-Esprit est de la même substance, mais il n'a pas engendré.

Au contraire, nous chrétiens, nous avons été engendrés par Dieu ; il nous appelle ses enfants et nous reconnaît pour tels ; mais cette génération et cette filiation est uniquement par adoption, non par nature, et en tant que Dieu par les mérites de son Fils unique nous a adoptés pour ses enfants, et élevés à être par grâce ce que Jésus-Christ est par sa nature.

Donc en Dieu il n'y a qu'un seul Fils vrai et naturel, comme il n'y a qu'un seul Père ; et comme le caractère de Père ne convient qu'à la première personne, ainsi le caractère de Fils ne convient qu'à la seconde.

Voyons maintenant comment et en quel sens le Fils de Dieu est appelé *Jésus-Christ*. C'est ici, vous le voyez, que commence à se manifester le mystère de la divine incarnation. Ce divin Fils, qui a toujours été Dieu égal au Père, s'est aussi fait homme sans cesser d'être Dieu. En tant qu'homme, il a été engendré de la Vierge Marie par l'opération du Saint-Esprit ; de sorte que, comme nous le verrons dans l'article suivant, si en tant que Dieu il a un père et pas de mère, lequel Père est la première personne, en tant qu'homme il a une mère et pas de père, laquelle mère est la très-sainte vierge Marie ; si en tant que Dieu il est égal en tout à son Père éternel, en tant qu'homme il lui est inférieur ; si en tant que Dieu il a toujours été, en tant qu'homme il a eu un commencement comme nous. Or, ce Fils de Dieu, en tant qu'il est simplement Dieu, s'appelle le Fils unique du divin Père, la Lumière, la Sagesse, le Verbe éternel ; en tant que Dieu et homme tout ensemble, il s'appelle

Jésus-Christ : deux noms qui expriment admirablement son excellence et la grande fonction qu'il est venu remplir sur la terre. Voyons-en la signification.

Le premier et le principal nom que l'on donne au Fils de Dieu incarné, c'est le nom adorable de Jésus ; nom qui ne lui fut donné ni par hasard, ni par accident, mais par l'ordre et le commandement de Dieu même. Vous concevrez dans votre sein, dit à Marie l'archange Gabriel, et vous enfanterez un Fils à qui vous donnerez le nom de Jésus : *Ecce concipies et paries filium, et vocabis nomen ejus Jesum*. Et que veut dire ce nom de Jésus ? Il veut dire sauveur, libérateur, rédempteur. Telle est en effet l'interprétation qu'en donna le même archange, lorsqu'il apparut à saint Joseph et lui dit : *Vocabis nomen ejus Jesum ; ipse enim salvum faciet populum suum a peccatis eorum* ; vous l'appellerez Jésus, parce qu'il sauvera son peuple en le délivrant de ses péchés.

Il est donc Jésus, puisqu'il est notre Sauveur. En général, on peut appeler Sauveur quiconque nous délivre d'un grand danger ou d'un grand malheur qui nous menace. Par exemple, si votre ami se jetait dans les flammes ou dans l'eau pour vous sauver d'un incendie ou d'un naufrage, vous l'appelleriez votre sauveur. C'est en ce sens en effet qu'on a donné le nom de sauveur à certains personnages célèbres de l'Ancien Testament, celui-ci pour avoir sauvé le peuple d'une longue servitude, celui-là pour l'avoir soustrait aux désastres de la guerre ou aux horreurs de la famine. Mais Jésus-Christ est le vrai libérateur et le sauveur par excellence, puisqu'il nous a délivrés de ce qui est proprement et uniquement le vrai mal, de ce qui seul mérite le nom de mal, c'est-à-dire du péché et des conséquences du péché, et que personne autre que lui ne pouvait nous sauver : *Nullum aliud nomen sub caelo datum, in quo oporteat nos salvos fieri*.

Pour bien comprendre l'extrême besoin que nous avons d'un tel Sauveur, il faut nous rappeler le malheureux état où nous étions tombés, et la double mort que nous avions méritée, la mort du péché et la mort de la peine éternelle.

Nous méritions la mort du péché, tant par le péché originel que nous avons apporté en naissant, que par les péchés actuels que nous avons ajoutés nous-mêmes après avoir atteint l'âge de raison, grossissant ainsi par de nouvelles dettes la vieille que nous avait laissée notre premier père. Cette première mort à la vie de la grâce entraînait après elle une seconde, c'est-à-dire la damnation éternelle; et cette destinée était pour nous inévitable, si nous n'avions pas eu un sauveur.

La raison en est que nous ne pouvions, par nos propres forces, nous délivrer du péché. En effet, pour nous en délivrer, il fallait donner à Dieu la juste satisfaction qu'il exigeait de nous. La grandeur d'une injure se mesure sur la qualité de la personne offensée, tandis qu'au contraire la grandeur de la satisfaction se mesure sur la qualité de la personne qui l'accomplit. Dans notre cas, celui qui a reçu l'injure, c'est Dieu; et celui qui offrirait la satisfaction, ce serait l'homme. Or entre Dieu et l'homme, il n'y a aucune proportion; il ne pourrait donc y avoir de proportion entre l'injure et la satisfaction. Quelque sainte, quelque excellente et parfaite que pût être une créature, elle serait toujours inférieure à Dieu; par conséquent, quel que fût le culte, la pénitence, la satisfaction que cette créature lui offrît, elle serait toujours bien inférieure à l'offense.

Nous trouvant donc dans l'impuissance d'acquitter la dette de nos péchés, il ne nous restait d'autre perspective que d'en porter éternellement la peine. Telle était notre déplorable situation; esclaves du péché, nous n'a-

vions ni le courage ni la force de rompre nos entraves, et nous allions nous précipitant d'erreur en erreur, de crime en crime, jusqu'au moment où nous serions enfin tombés dans l'abîme de l'éternelle damnation.

Mais Dieu ne voulut pas nous abandonner dans cet état, comme il avait abandonné les anges rebelles. Touché de compassion pour nous, il tira de son propre sein un libérateur tout-puissant. Et comment? Il n'y avait qu'une personne divine qui pût offrir une satisfaction d'un prix infini. La seconde personne de la très-sainte Trinité s'offrit donc pour satisfaire à notre place; et ce fut aussi la volonté du Père et du Saint-Esprit, puisque ce que veut une personne, les autres le veulent pareillement, car il n'y a en elles qu'une seule volonté. Mais comment la personne du Fils de Dieu pouvait-elle satisfaire pour nous, tant qu'elle n'avait que la nature divine? Pour satisfaire, il faut s'humilier, souffrir, mourir; et tout cela répugne à l'essence divine. — Voici donc l'admirable invention de la divine Sagesse, qui frappa d'étonnement toutes les hiérarchies angéliques : *Verbum caro factum est, et habitavit in nobis*. Le Fils de Dieu, sans cesser d'être Dieu, se fit aussi homme, afin que, comme homme, il pût souffrir et mourir, et comme Dieu, donner un prix infini à ses souffrances; parce que ces souffrances, en vertu de l'union hypostatique, devenaient les souffrances d'une personne divine.

Tel est ce mystère d'amour et d'ineffable bonté que l'Apôtre appelle *magnum pietatis sacramentum*; mystère déjà figuré par le prophète Élisée, lorsque, par une inspiration divine, il ressuscita le fils de la Sunamite. S'étant approché du lit où gisait le cadavre glacé, il s'étendit sur lui de tout son corps, se rapetissant de manière à s'ajuster parfaitement au petit corps de cet enfant, et à joindre du mieux possible sa bouche à celle du

cadavre, ses yeux aux siens, ses mains aux siennes, ses pieds aux siens; par ce contact, il réchauffa d'abord cette froide dépouille, puis la remua, puis la tira comme d'un sommeil profond, lui ouvrit enfin les yeux, et le rendit à une vie nouvelle. Qui ne voit dans ce fait une figure très-frappante du mystère de l'Incarnation?

La nature humaine, par suite du péché d'Adam, était non-seulement malade, mais elle était morte spirituellement, comme le fils de la veuve. Tout le temps qui s'était écoulé avant l'incarnation du Verbe, et sous la loi de nature, et sous la loi écrite, n'avait pas suffi, dit saint Paul, pour lui rendre la vie : *Si enim data esset lex, quæ posset vivificare, ex lege esset justitia*, de même que le bâton d'Élisée, dans les mains de son serviteur Giezi, n'avait pas suffi pour ressusciter cet enfant. Il fallait donc attendre un nouvel Élisée, plus grand que le premier, et il vint en effet sous la loi de grâce. Ce nouvel Élisée n'était autre que le Fils unique de Dieu, envoyé par son Père pour nous rendre la vie. Mais comment nous l'a-t-il rendue? Précisément comme le Prophète, en se diminuant, en se rapetissant jusqu'à pouvoir adapter à notre bassesse son infinie majesté, et à notre néant sa souveraine grandeur : *Exinanivit semetipsum, formam servi accipiens*. — *Verbum caro factum est*.

Ayant donc ainsi pris de lui-même la forme humiliante de l'homme et de l'esclave, il put prendre et prit en effet la forme plus humiliante encore de pécheur, en se chargeant des péchés de tout le monde. Bien qu'impeccable par nature, il fit siens nos péchés, dit saint Paul, sinon quant à la coulpe, au moins quant à la peine : *Qui peccatum non noverat, peccatum pro nobis fecit*. Il devint aussi le but de la divine justice irritée, qui, ne voyant plus en lui son innocence et sa sainteté substantielles, mais uniquement l'odieuse et abominable qualité

de pécheur qu'il venait de prendre, exigea de lui avec la dernière rigueur le paiement des peines que nous avons méritées, *factus pro nobis maledictum*; et par le paiement de ces peines, par sa passion et par sa mort cruelle, il nous a mérité la remise de nos péchés, et toute cette chaîne de secours et de grâces qui est nécessaire pour commencer, pour continuer et achever notre salut éternel. Un moment victime d'expiation pour nous sur le Calvaire, il est désormais pour toujours dans le ciel une hostie de propitiation et un arc-en-ciel de paix : *Ipse est propitiatio pro peccatis nostris*.

Voilà en quel sens on donne au Fils de Dieu fait homme le glorieux titre de Sauveur, et comment un tel nom lui est tellement propre et spécial qu'il ne peut proprement convenir à aucun autre. Il est le Sauveur véritable, unique, universel.

Véritable, car il ne nous a pas délivrés de la pauvreté, des maladies et autres maux temporels, mais du péché qui est proprement le seul mal, et la source empoisonnée de tout autre mal.

Unique, puisque nul autre qu'un Dieu fait homme ne pouvait satisfaire pour nous et suppléer à notre insuffisance.

Universel, puisque personne ne s'est jamais sauvé et ne peut se sauver que par lui. Aussi, les justes mêmes de l'Ancien Testament, qui ont précédé sa venue, ne se sont-ils sauvés que par les mérites de Jésus-Christ, qui leur étaient appliqués d'avance par la foi au Réparateur promis.

Mais pouvez-vous, chrétiens, entendre ces choses et ne pas comprendre combien sont grandes les obligations que vous devez à ce divin Sauveur, qui est pour vous la source bienfaisante de toutes les bénédictions? Quelle confiance ne devons-nous pas mettre dans ses mérites!

Elle ne saura jamais être excessive, pourvu qu'elle soit *bien dirigée*, et ne tombe ni dans la témérité, ni dans la présomption. Je dis *bien dirigée*; car ce serait certainement bien mal correspondre à un si grand bienfait, que de s'en servir pour se livrer à une confiance téméraire et présomptueuse.

Il est très-important que je m'explique ici sur cet abus énorme; car, quant à la juste confiance chrétienne qu'il faut avoir en Jésus-Christ, j'aurai plus tard occasion d'en parler. Il est notre Sauveur, c'est vrai, mais non pas en ce sens que se l'imaginent beaucoup de chrétiens peu éclairés, et extrêmement inclins d'un autre côté à défigurer et à dénaturer les maximes les plus véritables et les plus salutaires de notre foi. Il y en a un grand nombre en effet qui se disent volontiers à eux-mêmes : *Salvatorem habemus Dominum nostrum Jesum Christum; ipse est propitiatio pro peccatis nostris*; mais quelle conséquence en tirent-ils ensuite? La conséquence non moins absurde que pernicieuse, de considérer leur salut éternel comme une affaire que Dieu a prise uniquement à sa charge, et par conséquent de n'y donner eux-mêmes aucune pensée, aucun soin; mais de vivre au sein du péché et de croire leur salut parfaitement assuré, malgré les marques les plus évidentes de réprobation.

Mais quels délires, quelles extravagances et quelles folies n'y a-t-il pas en tout cela! Ne suffit-il donc pas que Dieu nous ait fait renaître à une vie nouvelle, lorsque déjà notre mort éternelle était décrétée et décidée? qu'il nous ait accordé ces grâces sans lesquelles nous ne pourrions faire de pénitence méritoire pour le salut? qu'il nous ait rendus capables, si nous le voulons, d'une félicité éternelle? Est-ce là, je vous le demande, une miséricorde trop avare, et faudra-t-il que vous puissiez en outre prétendre vous décharger de toute obligation?

Chassez de votre esprit une erreur si grossière et si injurieuse à Jésus-Christ. Loin de vous une erreur si monstrueuse et si perfide. La rédemption de Jésus-Christ, quelque efficace en elle-même qu'elle puisse être, nous est inutile si nous n'y apportons pas notre coopération. Comprenez-le bien : *Qui fecit te sine te, non salvabit te sine te.*

Il nous a mérité le pardon de nos fautes, et nous a préparé, dans ses sacrements, un bain salutaire et vivifiant. Nous ne devons donc jamais désespérer, mais il faut fréquenter ces sacrements, et les recevoir avec les dispositions requises.

Il nous a préparé toutes sortes de secours et de grâces pour nous rendre capables, en quelque état que nous nous trouvions, d'éviter le mal et de pratiquer le bien. Mais nous devons lui demander ces grâces par de ferventes prières, et correspondre fidèlement au secours divin en fuyant les occasions, en gardant nos sens, en pratiquant avec exactitude et persévérance la mortification chrétienne.

Enfin, il nous a mérité le paradis ; mais ce paradis, qui est d'un côté un don spontané et gratuit de son amour, doit aussi être, de l'autre, le prix et la récompense de nos bonnes œuvres et d'une vie vraiment chrétienne. C'est à ces conditions qu'il sera notre Sauveur. Autrement, l'œuvre de Jésus-Christ serait pour nous irrégulière et funeste, puisqu'elle ne servirait qu'à favoriser notre inertie, à nous rassurer dans le péché, et à nous entretenir dans l'impénitence.

Réformons donc nos idées sur ce point ; et si nous voulons que ce beau titre de Sauveur que porte Jésus-Christ se vérifie en nous, qu'il ne soit pas inutile pour nous, correspondons de notre mieux aux miséricordieux desseins qu'il a formés sur nous et qui lui ont tant coûté.

C'est la reconnaissance qu'il attend de nous pour tout ce qu'il a daigné faire en notre faveur, comme c'est aussi ce qu'exigent nos plus chers intérêts.

Mais dans cet article, au nom de Jésus, que l'on donne au Fils de Dieu fait homme, on ajoute ceux de *Christ* et de *Seigneur*. Je vous expliquerai l'un et l'autre dans ma prochaine instruction.

TRAIT HISTORIQUE.

Saint François-de-Paule entendit un jour frapper violemment à la porte de sa cellule : c'était un messenger qui arrivait en toute hâte de la ville voisine (celle dont saint François avait reçu son nom), annonçant qu'un vaisseau était sur le point de couler à fond, qu'il était impossible de le faire rentrer dans le port de la ville. « Telle est la violence de la tempête, ajouta le messenger, qu'elle repousse incessamment le vaisseau dans la haute mer ; c'est pourquoi les habitants de la ville vous demandent en grâce de prier avec ferveur pour la délivrance de ce vaisseau. » Le saint se lève aussitôt, et accourt avec le messenger au port de la ville. La foule immense des spectateurs qui s'y étaient rassemblés reçut avec la joie la plus vive le saint religieux, dont la puissante intervention lui avait déjà été manifestée en de nombreuses occasions. « Secourez-nous, vous qui êtes notre père, secourez-nous, » s'écrièrent-ils d'une seule voix ; et ils montraient le vaisseau luttant contre les vagues en courroux. Le saint fit un signe, et tous, imitant son exemple, se jetèrent à genoux. Après avoir prié en silence pendant quelques secondes, le saint fit le signe de la croix sur la mer, et prononça ensuite à haute voix le saint nom de Jésus. Et voilà que ce même Jésus, qui avait autrefois en Galilée commandé à la mer et aux vents, calma cette fois encore la tempête, sur la prière de son serviteur, et bientôt le vaisseau entra tranquillement dans le port.

(*Bollandistes.*)

Nous aussi, nous naviguons sur une mer orageuse. Les ten-

tations de l'intérieur, les attaques du dehors mettent en péril le salut de notre âme et la vie de la grâce qui nous soutient; les souffrances et les tribulations nous poussent vers l'abîme du découragement et du désespoir. Néanmoins, ne perdons pas courage. Jésus est toujours notre Sauveur, et son divin nom n'a pas perdu sa vertu miraculeuse. Ce qu'il a fait pour d'autres, il le renouvellera pour nous, si nous l'invoquons et le prononçons avec amour et confiance.

XIII. INSTRUCTION

EXPLICATION DE CES PAROLES : CHRIST, NOTRE SEIGNEUR

Vous avez vu quelle est la signification et l'excellence du nom de Jésus, que l'on donne dans le second article du Symbole au Verbe incarné. Mais on ajoute à ce nom les deux titres de *Christ* et de *Seigneur*, sur lesquels je vais vous donner aujourd'hui quelques explications.

Ensuite, de ce que je vous ai déjà dit et de ce que je vous dirai encore sur cette matière, je tirerai une autre conclusion pratique très-utile pour votre salut.

Ce mot *Christ* veut dire *oint*, ou *consacré*, et il nous marque les trois grandes dignités de notre divin Sauveur. Comme dans l'ancienne loi on avait coutume d'oindre avec de l'huile les rois, les prêtres et les prophètes,

pour les rendre aptes à accomplir dignement leurs fonctions et leurs ministères, ainsi, ce nom de Christ, que l'on donne au Sauveur, signifie que, comme homme, il a aussi été le plus grand des prophètes, le prêtre par excellence, et le roi suprême ; et que c'est en cette triple qualité qu'il a été oint et consacré, non par la main d'un homme et avec de l'huile matérielle, mais spirituellement par son Père céleste avec une huile invisible, c'est-à-dire avec la grâce et la vertu très-abondante du Saint-Esprit, qu'il a répandue sur sa très-sainte humanité, à raison de son étroite union avec la divinité. C'est ce qu'a voulu marquer le Psalmiste par ces paroles : *Unxit te oleo lætitiæ* ; et le prophète Isaïe par celles-ci : *Spiritus Domini super me ; ideo misit me evangelizare pauperibus*.

Jésus-Christ fut donc, en premier lieu, un grand Prophète, c'est-à-dire un messenger envoyé par le Seigneur, pour enseigner et interpréter ses volontés. Ce n'est en effet que pour nous manifester la volonté de son divin Père, et nous enseigner la voie du ciel, qu'il est venu sur la terre. Dès l'âge de douze ans, ayant secrètement quitté Marie et Joseph, il entra dans le temple et étonna par ses discours les docteurs de la loi. Durant les trois dernières années de sa vie, il ne fit qu'aller de ville en ville, de bourg en bourg, répandant partout sa céleste doctrine qu'il confirmait par d'innombrables miracles. Aussi attirait-il à sa suite des multitudes émerveillées qui s'écriaient : Vraiment, cet homme est un grand prophète : *Propheta magnus surrexit in nobis* ; grand par l'autorité divine avec laquelle il enseignait, grand par la sagesse avec laquelle il expliquait les plus impénétrables mystères de la divinité, grand enfin par la puissance de sa parole qu'il confirmait par de merveilleux prodiges.

Mais il devait en être ainsi de lui, puisqu'il était la vraie lumière du monde. Tous les autres prophètes, envoyés de temps en temps par Dieu, ne furent que la figure de Jésus-Christ, selon la prédiction de Moïse. Et tous les autres maîtres qui enseignent la vérité du salut ne sont que ses disciples, ses instruments, parlant en son nom et avec son autorité. Il est le maître par excellence, le seul que Dieu nous a commandé d'écouter avec respect et soumission : *Ipsium audite.*

Jésus-Christ fut en second lieu le grand-prêtre et le souverain pontife de notre réconciliation. Avant lui, il y avait toujours eu, tant sous la loi de nature que sous la loi écrite, des prêtres destinés à prier pour le peuple et à offrir des sacrifices pour l'expiation des péchés des hommes. Mais un tel sacerdoce n'avait de vertu qu'en tant qu'il représentait celui de Jésus-Christ, le seul prêtre par excellence; et le sang des victimes, des taureaux et des brebis égorgés, ne pouvait effacer les péchés qu'autant qu'il représentait le sang de Jésus-Christ immolé pour nous, qui seul est proprement une victime digne de Dieu. Jésus-Christ fut donc le souverain prêtre qui offrit le grand sacrifice, c'est-à-dire lui-même tout entier sur l'autel de la croix; et chaque jour, par la main des prêtres, il continue d'offrir mystiquement sur les autels son corps et son sang pour les péchés du monde. Les prêtres, en effet, n'agissent qu'au nom de Jésus-Christ. Ainsi, quand vous voyez le prêtre dire la messe à l'autel, vous devez, par la foi, voir invisiblement Jésus-Christ, qui offre ce sacrifice par le moyen de son ministre; c'est de même lui encore que vous devez voir quand le prêtre baptise, consacre, absout des péchés ou confère tout autre sacrement. C'est Jésus-Christ lui-même qui fait tout cela par l'organe de ses ministres. — Ceci vous fait comprendre pourquoi les sacrements sont toujours bons,

valides et saints, bien que les prêtres qui les administrent puissent être indignes et pécheurs. La raison en est que le principal prêtre qui est Jésus-Christ, est très-saint; que c'est principalement lui qui, par nous, consacre, baptise, absout, et administre tous les sacrements, et que c'est de lui seul qu'ils reçoivent immédiatement leur valeur et leur sainteté.

Enfin, même comme homme, Jésus-Christ fut roi et monarque suprême. Mais de quel royaume? Ce royaume était et est principalement spirituel, comme il le dit lui-même : *Regnum meum non est de hoc mundo*. Son royaume, c'est l'Église, c'est-à-dire le corps des fidèles, qu'il gouverne par sa sainte loi, qu'il a pourvu de secours puissants, qu'il a enrichi de ses grâces, qu'il défend et protège contre tous les efforts de l'enfer; en un mot, c'est le règne de la grâce en cette vie, organisé pour conduire au règne de la gloire dans l'autre. — Mais son royaume fut aussi temporel, puisque son Père lui avait donné un domaine absolu sur toutes choses; et ce domaine, qui lui avait été conféré dès le premier instant de son incarnation, lui fut encore confirmé dans sa résurrection : *Data est mihi omnis potestas in cælo et in terra*.

Étant donc roi, prêtre et prophète, c'est avec raison qu'on l'appelle *Christ*, à cause de l'onction spirituelle et invisible par laquelle il a été consacré à ces différents ministères, de même qu'on l'appelle Jésus, à cause de la rédemption et du salut qu'il a pleinement opérés.

Enfin, on l'appelle encore *Notre-Seigneur*, titre qui lui appartient proprement et absolument pour deux raisons. La première, c'est qu'il est le véritable et naturel Fils de Dieu; vrai Dieu lui-même et le même Dieu que le Père et le Saint-Esprit, et par conséquent notre créateur et notre conservateur. Si le Père est le souverain Seigneur et le maître de toutes choses, parce que tout a été créé

par lui, le Fils l'est aussi pour la même raison : *Omnia per ipsum facta sunt*. La souveraineté est une et indivisible entre les trois personnes, comme la nature divine elle-même.

La seconde, c'est qu'il a acquis un titre spécial de souveraineté sur nous, en nous rachetant de l'esclavage du démon.

Chacun en effet regarde comme sa propriété ce qu'il a acheté avec son argent, et il croit avoir le droit de s'en servir et d'en disposer à son gré, comme d'une chose qui lui appartient. Mais à combien plus forte raison Jésus-Christ est-il notre maître, lui qui nous a si chèrement achetés, non avec de l'or et de l'argent, mais avec sa propre substance, avec son sang précieux et avec sa vie même, dont la valeur est infiniment supérieure à tout ! Ainsi raisonnait saint Pierre : *Non corruptilibus auro et argento redempti estis, sed pretioso sanguine agni immaculati Christi*. Et partant de ce principe, saint Paul concluait que nous ne sommes plus à nous, mais à Jésus-Christ ; que notre esprit, notre cœur, notre corps, tout ce que nous avons, et tout ce que nous possédons n'est plus à nous, mais à Jésus-Christ ; que nous ne pouvons plus nous en servir, sinon pour la fin qu'il nous a fixée et de la manière qu'il veut ; nous lui appartenons enfin tellement, que nous ne pouvons plus appartenir à aucun autre maître : *Empti estis pretio magno ; jam non estis vestri*.

Je dois en outre vous avertir ici que ces deux titres, *Christ* et *Notre-Seigneur*, que l'on joint en cet article au nom de Jésus, ne sont ici que pour plus de clarté. Car le nom de Jésus contient en lui seul tous les titres, toutes les qualités et toutes les prérogatives, puisqu'il ne peut être Jésus, c'est-à-dire Sauveur, sans être en même temps notre maître, notre prêtre, notre roi, notre souverain absolu.

Après vous avoir suffisamment expliqué la signification du nom de Jésus et des titres qui l'accompagnent, je crois devoir terminer cette matière en vous faisant connaître dans quels sentiments vous devez prononcer ce très-saint et adorable nom.

Les trois principaux sentiments dont nous devons être pénétrés sont le respect, l'amour et la confiance.

Le respect, car c'est un nom plein de majesté et de grandeur ; c'est l'abrégé de tout ce qui appartient à Jésus-Christ et comme Dieu et comme homme, et qui renferme toute la gloire du Verbe incarné : *Sanctum et terribile nomen ejus*. Et comme ce nom a été pour le monde un objet de dérision et de mépris, le Père éternel a voulu qu'il devînt pour ce même monde un nom de respect et du culte le plus profond. Il s'était rendu obéissant, dit saint Paul, jusqu'à la mort de la croix : *Factus est obediens usque ad mortem, mortem autem crucis* ; c'est pourquoi son divin Père, en récompense de ses humiliations et de son héroïque obéissance, a voulu l'exalter d'une manière infinie. Il l'a exalté en lui donnant un trône au-dessus de tous les trônes, en le faisant asseoir à sa droite sur son propre trône, d'où il gouverne le monde entier : *Sedet ad dexteram Patris*. Mais il l'a aussi exalté en lui donnant un nom au-dessus de tout nom, un nom devant lequel doivent s'incliner toutes les créatures, respectueuses dans le ciel, suppliantes sur la terre, tremblantes dans les enfers : *Propter quod Deus exaltavit illum, et donavit illi nomen, quod est super omne nomen, ut in nomine JESU omne genu flectatur caelestium, terrestrium et infernorum*.

Ne vous étonnez donc plus si l'Église, dans ses offices, ne le prononce jamais sans un signe particulier de respect, témoignant plus de vénération pour le nom de Jésus que pour celui de Dieu même. Car le nom de Dieu

signifie simplement Dieu, comme Seigneur et Créateur; tandis que le nom de JÉSUS signifie de plus Sauveur et Rédempteur.

Mais nous, comment le prononçons-nous? Ce serait assurément un abus coupable, un abus sacrilège, de le prononcer sans nécessité et sans la vénération qui lui est due, comme un nom ordinaire et profane, et de le faire entrer sans réserve et à tout propos dans nos conversations. Mais ce serait bien pis de le mépriser, de le maudire, de le blasphémer, comme le font certains chrétiens dans les transports de leur colère et de leur fureur. Je veux croire que vous n'êtes pas de ce nombre. Quoi qu'il en soit, rappelons-nous bien que le Père céleste est jaloux, mais très-jaloux de ce nom, et qu'il en punira sévèrement un jour les profanateurs. Bien plus, il a donné à son divin Fils une puissance au-dessus de toute puissance, celle de juger le monde, afin qu'au dernier jour il puisse se dédommager solennellement des torts qui lui auront été faits, et qu'il soit honoré et glorifié par tous les hommes, même par les plus impies et les blasphémateurs, et cela malgré eux. Ces réflexions doivent exciter en nous une sainte et salutaire crainte qui nous rende profondément respectueux pour le nom de JÉSUS.

Mais ce serait cependant bien peu de nous borner à ce respect. Nous devons de plus prononcer ce nom avec un sentiment d'amour, parce qu'il nous rappelle toujours un tendre et aimable souvenir.

Dites-moi, je vous prie : si une personne vous avait rendu un service éclatant et signalé, pourriez-vous penser à elle ou en entendre parler sans éprouver dans votre cœur un doux tressaillement d'affection et de tendresse? Mais quand nous prononçons le nom de JÉSUS, nous nommons Celui qui nous a miséricordieusement délivrés de l'enfer, qui nous a remis sur la route du salut que

nous avons abandonnée, qui nous a réconciliés avec Dieu, et qui nous a obtenu tous ces biens aux prix des plus grands sacrifices, en subissant les châtimens qui nous étaient dûs, en se soumettant pour nous aux douleurs, à la tristesse, à l'agonie et au supplice infâme des malfaiteurs ; et ce qui surpasse tout cela, c'est qu'il a tout souffert volontairement et avec un vif désir de souffrir plus encore, si cela eût été nécessaire pour notre salut.

Or, un nom qui contient et réveille en nous de si chers souvenirs, ne le prononcerons-nous pas avec un sentiment particulier d'amour pour notre grand bienfaiteur ? C'est ainsi que le prononçaient les saints, parce qu'une foi vive les rendait sensibles à la grandeur de ce bienfait. Ce nom leur arrachait des larmes de tendresse.

Aux deux sentimens d'amour et de respect dont nous venons de parler, il faut joindre aussi le sentiment d'une vive confiance ; car ce nom renferme, d'un côté, une grande vertu et une grande puissance, et de l'autre une miséricorde et une bienfaisance infinies.

Une grande vertu et une grande puissance. C'est en ce sens que l'on dit qu'il n'y a pas sous le ciel d'autre nom d'où nous puissions espérer dans nos misères secours, soulagement et salut : *Nullum aliud nomen sub cælo datum est hominibus, in quo oporteat nos salvos fieri.* Ce qui veut dire que Jésus-Christ peut tout, et même qu'aucune grâce ne peut nous arriver qu'en lui et par lui, puisqu'en sa qualité de médiateur il a acquis le droit de nous donner et de nous distribuer toutes les grâces, tant spirituelles que temporelles. Nous savons en effet que c'est par la vertu de ce nom que les apôtres mettaient en fuite les démons : *In nomine meo dæmonia ejicient* ; qu'ils rendaient la vue aux aveugles, la parole aux muets, la santé aux malades, la vie aux morts. — Mais si ce nom opère des miracles aussi nombreux et aussi éclatans en

faveur du corps, que n'opérera-t-il pas en faveur de l'âme ! Quels prodiges de lumière, de force, de ferveur, de conversion, de remède, de salut, n'opérera-t-il pas dans toutes nos maladies spirituelles !

Quoi encore ? Les sacrements n'ont la vertu de nous sanctifier que par le nom de Jésus-Christ. La prière chrétienne, dont tout dépend lorsqu'il s'agit d'obtenir quelque grâce, n'a aucune efficacité si elle n'est pas faite au nom de Jésus-Christ : *Quodcumque petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis. — Usque modo non petistis quidquam in nomine meo.* Enfin, toutes nos œuvres ne sont vraiment bonnes et méritoires pour la vie éternelle, qu'autant qu'elles sont faites au nom de Jésus-Christ, qui est la seule cause méritoire et efficace de tout bien ; c'est pour cela que saint Paul nous recommande si vivement cette direction : *Quodcumque facitis in verbo aut in opere, omnia in nomine Domini nostri Jesu Christi facite.* Enfin, Dieu ne nous reconnaît pour siens, il ne nous aime comme ses enfants, il ne nous écoute et n'agrée rien de nous qu'au nom de Jésus-Christ, notre réconciliateur avec Dieu et notre perpétuel médiateur auprès de lui.

Mais à quoi nous serviraient la vertu et l'efficacité de ce nom, s'il nous était facile de nous l'appliquer et d'en profiter ? Loin de nous une telle crainte ; car ce nom, qui est tout-puissant, est en même temps un nom d'une bonté et d'une miséricorde infinies.

En effet, après nous avoir rachetés au prix de tant d'ignominies et de souffrances, pouvons-nous croire qu'il ne sera pas toujours très-porté à nous secourir, à nous exaucer, à nous faire du bien ? Que ne sera-t-il pas disposé à faire pour nous, après nous avoir donné son sang et sa vie ? Pouvons-nous désirer une plus grande preuve et un gage plus précieux de sa tendresse infinie et de son éternelle bonté pour nous ? Et si cela ne suffit pas

encore, il nous fait savoir qu'assis à la droite de son Père il remplit sans cesse pour nous l'office d'avocat et d'intercesseur : *Interpellat pro nobis gemitibus inenarrabilibus* ; aussi est-ce pour cela qu'il conserve dans son corps glorieux ses plaies toujours ouvertes et vives, comme autant de bouches qui parlent et intercèdent pour nous.

Mais s'il en est véritablement ainsi, quelle confiance ne doit pas exciter dans notre cœur un tel nom ! Tenons-nous cependant en garde contre cette présomptueuse et diabolique confiance dont je vous parlais récemment, qui nous promet la sécurité et l'impunité dans nos désordres, en s'appuyant sur une idée mal conçue de ce divin Sauveur. Du reste, espérons pleinement en lui d'une espérance sans bornes ; notre confiance ne sera jamais trop grande ; et répétons, nous aussi, ce que disait l'Apôtre avec un sentiment d'ineffable tendresse : *Christus Jesus spes nostra*, Jésus est notre espérance, notre unique et souveraine espérance.

Apprenons donc, pour conclusion pratique de cette instruction, à chérir ce nom auguste, bienfaisant et salutaire, autant que nous devons chérir notre propre salut ; apprenons à le vénérer, à l'aimer, à l'invoquer.

Invoquons-le dans nos tentations, et il sera pour nous un bouclier impénétrable contre les assauts que nous avons à soutenir contre le monde, le démon et la chair : *In nomine tuo spernemus insurgentes in nos*. Invoquons-le dans la tribulation et l'adversité, et comme une huile suave, il adoucira l'âpreté de nos peines et nous fera trouver la paix et la sécurité : *Oleum effusum nomen tuum*. Invoquons-le dans tous nos besoins et dans tous nos dangers, tant spirituels que temporels, et nous ne manquons jamais de lumière, de secours, de force, de défense, de vraie et solide consolation.

En notre qualité de chrétiens, c'est-à-dire de secta-

teurs et de disciples de Jésus-Christ, nous devons toujours le porter gravé dans notre esprit, imprimé dans le fond de notre cœur ; nous devons l'avoir sur nos lèvres jusqu'à notre dernier soupir : *Non recedat à mente, non recedat à lingua, non recedat à corde*. De cette manière, la mort elle-même n'aura rien qui doive nous effrayer ; et, lorsque le prêtre qui nous assistera prononcera ce doux nom à notre oreille, en présentant à nos regards la douloureuse image de Jésus-Christ, nous sentirons notre cœur se remplir de la plus consolante espérance. *Jesu, esto mihi Jesus, et salva me*. Il dissipera nos craintes, fortifiera notre cœur, répandra dans notre âme une douce et suave tendresse qui sera tout à la fois pour nous espérance, force, paix, sécurité. Il se montrera véritablement notre Sauveur, avant de devenir notre Juge ; nous mettant, de cette façon, à l'abri de son formidable jugement, et nous faisant trouver miséricorde et grâce à son propre tribunal. Heureux serons-nous, si nous travaillons à nous rendre dignes d'éprouver à ce moment suprême l'efficacité de ce nom puissant !

TRAITS HISTORIQUES

I. — Saint Ephrem, qui vécut quelque temps avec le bienheureux Julien, remarqua un jour que les livres de son jeune ami étaient dans un mauvais état, et que plusieurs mots y étaient effacés, entre autres le nom de Jésus. Il lui demanda comment cela s'était fait. « Je ne puis rien vous dissimuler, répondit le pieux jeune homme. Lorsque la pécheresse s'approcha de notre Sauveur, elle arrosa ses pieds de ses larmes et les essuya avec ses cheveux. J'agis de même ; chaque fois que je trouve le nom de Jésus dans un livre, je me mets à pleurer et à l'arroser de mes larmes, conjurant le Seigneur de me pardonner mes péchés. » Saint Ephrem reprit en souriant :

« Je désire que Dieu, dans sa miséricorde, vous accorde la grâce de voir votre piété récompensée ; mais je vous en prie, épargnez vos livres. »

II. — Le bienheureux Suso avait une dévotion si grande pour le nom de Jésus, qu'un jour étant seul dans sa cellule, il écrivit les lettres de ce nom adorable sur sa poitrine avec un instrument pointu. Ensuite il se mit à genoux devant son crucifix, et fit cette prière : « Vous voyez, Seigneur, avec quel ardent désir je soupire après vous. Établissez, vous et votre saint nom, si profondément dans mon cœur, que vous ne le quittiez plus jamais. »

XIV. INSTRUCTION

— TROISIÈME ARTICLE DU SYMBOLE —

INCARNATION ET NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST

Qui a été conçu du Saint-Esprit, est né de la Vierge Marie. Le nom de Jésus, que l'on donne au Fils de Dieu dans l'article précédent, nous a déjà suffisamment indiqué que c'est en Jésus-Christ que s'est opéré le mystère de l'Incarnation, car le Fils de Dieu ne saurait être Jésus-Christ, c'est-à-dire notre Sauveur, sans se charger des peines qui nous étaient dues, et il ne pouvait s'en charger sans prendre notre nature passible et sans l'unir

à sa divine personne, pour donner aux souffrances de la nature humaine une valeur infinie.

Or, dans ce troisième article, nous allons expliquer comment le Fils de Dieu s'est fait homme. Nous y apprendrons que sa conception fut l'œuvre du Saint-Esprit, et qu'il a été enfanté par une femme vierge. Commençons par la première partie ; et, pour la bien comprendre, rappelons auparavant l'histoire évangélique de ce mystère.

Le moment fixé de toute éternité pour la réconciliation des hommes avec Dieu étant arrivé, l'archange Gabriel fut envoyé par le Seigneur dans une ville de Nazareth, à une femme appelée Marie, de la tribu de Juda, issue du sang royal de David, mais tombée, par la marche du temps, dans la pauvreté et l'abjection. Marie avait été choisie de Dieu parmi toutes les femmes pour devenir la mère du divin Sauveur ; aussi, en vue d'une telle destinée, avait-elle été prévenue des bénédictions du ciel dès le premier instant de son existence. Bien qu'elle se fût consacrée à Dieu dès sa plus tendre enfance par un vœu de virginité perpétuelle, cependant elle avait été mariée à un homme juste, appelé Joseph, et cela par une très-sage disposition de la divine Providence, afin que cet époux fût un gardien et un protecteur de la virginité de Marie, et en même temps un tuteur et un père nourricier de son divin Fils qui devait naître d'elle.

Un jour donc que Marie était en oraison dans sa chambre, l'ange lui apparut, et plein de respect et de vénération, il lui adressa ces paroles : *Je vous salue, ô pleine de grâces, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes.* A cette apparition inattendue, et au son de cette voix, l'humble et modeste Vierge se troubla, pensant en elle-même où pouvait tendre un pareil salut. Mais l'ange reprit aussitôt et la rassura en lui

disant : Ne craignez pas, Marie, car vous avez trouvé grâce devant Dieu. Voici que vous concevrez et que vous enfanterez un fils, et vous l'appellerez Jésus ; il sera grand, et il s'appellera le Fils du Très-Haut.

Un message de cette nature ne pouvait être que fort inattendu, et que causer une profonde surprise à une vierge si jalouse de sa pureté qu'elle l'avait déjà consacrée à Dieu. C'est pourquoi elle répondit : Comment ce que vous me dites peut-il arriver, puisque je ne connais pas d'homme ? *Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco ?* Elle ne pouvait certainement pas soupçonner ce grand prodige qui allait s'opérer en elle, prodige unique et sans exemple dans tous les siècles, et c'est pourquoi elle craignait pour sa virginité. Mais l'ange ne tarda pas à rassurer Marie en ajoutant qu'aucun homme ne contribuerait à sa maternité. Le Saint-Esprit, lui dit-il, descendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre ; c'est pourquoi le saint enfant qui naîtra de vous s'appellera et sera véritablement le Fils de Dieu : *Spiritus sanctus*, etc., c'est-à-dire : Vous concevrez sans préjudice de votre virginité ; vous serez mère sans cesser d'être vierge ; l'Esprit-Saint, qui est la vertu de Dieu, formera miraculeusement en vous le fruit que vous devez produire, et rendra même plus parfaite votre virginité. L'ange confirma ses paroles en apprenant à Marie le prodige que Dieu avait déjà opéré dans sa parente Elisabeth, déjà enceinte de six mois, quoiqu'elle fût dans un âge déjà si avancé qu'elle ne pouvait plus naturellement être mère. Ce prodige n'était sans doute pas comparable à celui qui devait s'opérer en Marie ; mais il était cependant suffisant pour lui prouver que rien n'était impossible à Dieu : *Quia non erit impossibile apud Deum omne verbum*.

Alors Marie, instruite du grand mystère, sans plus

rien répliquer, donna son consentement en ces termes : *Ecce ancilla Domini ; fiat mihi secundum Verbum tuum.* Je suis la servante du Seigneur ; que sa volonté qu'il m'a fait connaître par votre entremise, s'accomplisse en moi. Elle n'eut pas fini de parler que l'ange disparut, et qu'elle, de servante du Seigneur, en devint la mère. En ce moment, le Saint-Esprit forma dans le chaste sein de Marie, de son sang virginal et de sa substance, un petit corps auquel il unit une âme très-parfaite qu'il créa. Au même instant, le Fils de Dieu unit à sa personne divine ce corps et cette âme de l'union la plus intime et la plus indivisible ; et ainsi, Celui qui n'était auparavant que le Fils unique de Dieu le Père, devint aussi le Fils de Marie : *Et verbum caro factum est.*

Telle est l'histoire de ce mystère, au sujet de laquelle il faut observer ces deux choses : 1° la vérité de la conception de Jésus-Christ ; 2° la manière miraculeuse dont s'opéra cette conception.

Premièrement, le Fils de Dieu a réellement et véritablement pris notre chair ; et de même que nous avons été conçus dans le sein de nos mères et formés de leur substance, ainsi Jésus-Christ fut conçu dans le sein de Marie et formé de sa propre substance. C'est en cela que consiste l'essence du mystère de l'incarnation ; c'est-à-dire que le Fils de Dieu, vrai Dieu de toute éternité avec le Père et avec le Saint-Esprit, dans le temps fixé, quatre mille ans et plus après la création du monde, prit un corps et une âme semblables aux nôtres dans le sein de Marie, homme et Dieu tout ensemble, et malgré cela une seule personne appelée Jésus-Christ. Voilà en peu de mots toutes les vérités de la foi sur ce mystère. Mais il importe beaucoup de les bien connaître en détail. ☉

La première vérité, c'est que la seconde personne seule de la très-sainte Trinité s'est incarnée, non la première

ni la troisième. Il est certain que le Père, aussi bien que le Saint-Esprit, auraient parfaitement pu prendre la nature humaine ; mais cette admirable union ne s'est réellement opérée que dans le Fils seul. Et bien qu'on ne doive pas rechercher le pourquoi des choses qui ne dépendent que de la libre volonté de Dieu, cependant les saints Pères ont donné plusieurs raisons assez solides pour démontrer qu'il était très-convenable que ce mystère s'opérât dans la seconde personne, et non pas dans les deux autres. La première et la principale, à laquelle je me restreins, c'est qu'il fallait conserver une parfaite correspondance dans les noms de Fils, de manière qu'on pût appeler Fils de l'homme celui qui était déjà Fils de Dieu ; ce qui ne serait pas arrivé, si la première ou la troisième personne se fût incarnée. Chacune d'elles, en prenant la nature humaine, aurait bien pu recevoir le nom de Fils de l'homme, mais non pas celui de Fils de Dieu : *Maxime congruum videtur, ut is specialiter Filius erat, ne quid ambiguitatis esset in nomine*¹.

La seconde vérité, c'est que le Fils de Dieu, en se faisant homme, ne s'est pas dépouillé de sa divinité et n'a pas cessé d'être Dieu. S'il arrive qu'un nuage épais vienne se placer entre nous et le soleil de manière à nous en dérober les rayons et l'éclat, peut-on dire pour cela que cet astre lumineux ait perdu la moindre partie de cet immense trésor de lumière qu'il renferme en lui-même ? Ainsi le Verbe divin, se cachant sous le voile de notre humanité comme sous un nuage, n'a rien perdu de sa souveraine et infinie grandeur, et est resté aussi parfaitement Dieu qu'il l'était. Dans ce mystère d'amour, dit le grand saint Léon, c'est notre humanité qui a été élevée, et non pas la divinité qui a été détruite ou

¹ S. Bern.

abaissée : *Assumpsit formam servi, humana provehens, divina non minuens* ; de même précisément qu'un nuage est illuminé par le soleil, et que le soleil n'est ni obscurci, ni éclipsé intrinsèquement par le nuage. Toutes les fois donc que nous considérons Jésus-Christ, ou renfermé dans le sein de Marie, ou naissant dans une étable, ou enveloppé de langes, ou exposé à toutes nos misères, ou enfin couvert de plaies sanglantes, crucifié et suspendu à la croix, expirant dans un océan de douleurs et d'opprobres, la foi doit nous faire voir en lui ce même Fils de Dieu, sorti de toute éternité du sein de son Père, seigneur et maître de toutes choses, et de qui dépendent toutes les créatures.

Troisième vérité. Si le Fils de Dieu, en s'incarnant, ne cesse pas d'être Dieu, nous devons donc reconnaître et confesser en lui deux natures distinctes, la divine et l'humaine ; la divine puisqu'il est Dieu, l'humaine puisqu'il est homme. Vrai Dieu engendré de toute éternité de la substance de Marie. Homme parfait, ayant un corps et une âme comme nous ; une âme raisonnable, douée d'intelligence et de volonté comme la nôtre ; un corps comme le nôtre, composé de chair, de sang et d'os ; un corps passible et mortel comme le nôtre, sujet à toutes nos infirmités, à la faim, à la soif, au chaud, au froid, à la fatigue, à tout enfin excepté au péché.

Ces deux natures, en s'unissant intimement en Jésus-Christ, ne se mêlèrent ni ne se confondirent cependant pas, chacune retenant tout son être : la nature divine, l'Être divin ; la nature humaine, l'être humain ; chacune conservant ses propriétés et ses perfections. D'où il suit que, comme on distingue deux natures en Jésus-Christ, ainsi nous y distinguons aussi l'intelligence divine et l'intelligence humaine, la volonté divine et la volonté humaine, l'opération divine et l'opération humaine.

Quatrième vérité. Quoiqu'il y ait en Jésus-Christ deux natures distinctes, il n'y a cependant en lui qu'une seule personne. Le Fils du Père éternel et le Fils de Marie ne sont pas deux Fils, mais un seul Fils, un seul Jésus-Christ. — Comment peut-il se faire, me direz-vous, que celui-là ne soit qu'une seule personne, qui est en même temps Dieu et homme ? — Quoique ceci soit pour nous un mystère impénétrable, il est certain cependant que nous en portons en nous-mêmes une image très-frappante, dans une autre union inexplicable, et pourtant aussi très-vraie et très-réelle. L'homme n'est-il pas composé de deux substances si complètement différentes qu'elles semblent incapables de communiquer entre elles, je veux dire l'âme et le corps ; l'âme spirituelle, le corps matériel ; l'âme raisonnable, le corps privé de raison ; l'âme immortelle, le corps mortel ? Cependant ces deux substances s'unissent intimement en nous ; si intimement qu'elles ne forment qu'une seule personne, un homme seul, et non deux hommes ni deux personnes. Ainsi, dit le Symbole de saint Athanase, bien que l'humanité et la divinité soient deux natures infiniment distinctes l'une de l'autre, cependant, unies hypostatiquement en Jésus-Christ, elles ne forment qu'un seul sujet, un seul individu, une seule personne : *Sicut anima rationalis et caro unus est homo ; ita Deus et homo unus est Christus.*

Or, de ce mystère qu'en Jésus-Christ il n'y a qu'une seule personne en deux natures, dérivent d'autres conséquences qui sont des dogmes de notre foi. C'est ainsi qu'on lui attribue, et pourtant avec raison, des caractères et des qualités tout à fait contradictoires. Par exemple on dit qu'il est éternel et qu'il a eu un commencement, qu'il est tout-puissant et faible, passible et impassible, égal au Père et inférieur au Père. Tout cela est vrai de la même personne, à cause des deux natures ; comme il

est vrai de dire de nous-mêmes, à cause des deux substances dont nous sommes composés, que nous sommes intelligents et brutes, corruptibles et incorruptibles, mortels et immortels. Je vous le demande : Où se trouve saint Charles présentement ? L'un me répondra : Au ciel ; et l'autre : Là, dans ce tombeau. Tous deux ont raison, parce que tous deux me parlent de la même personne, dont l'âme est déjà en effet dans le ciel, mais dont le corps est encore dans le sépulcre.

Mais il y a plus encore. De ce que Jésus-Christ est une seule personne en deux natures, il s'ensuit en second lieu qu'en parlant de lui, on attribue à Dieu ce qui n'appartient qu'à l'homme, et à l'homme ce qui n'appartient qu'à Dieu. Ainsi l'on dit que Dieu a souffert et qu'il est mort, parce que la personne qui a enduré la passion et la mort est vraiment divine, bien qu'elle n'ait souffert que dans la nature humaine et non dans la nature divine qui ne pouvait souffrir. Par suite de cette divine personnalité, les actions, les souffrances et les mérites de l'homme, sont les actions, les souffrances et les mérites d'un Dieu.

C'est pourquoi les théologiens, en parlant du Sauveur Jésus, disent qu'un seul acte de sa volonté, une seule larme, une seule parole de lui aurait suffi pour la rédemption du genre humain. Et c'est ainsi, en effet, qu'il en devait être, parce que tout procédait d'une personne divine et en avait la valeur infinie.

Enfin, de ce que Jésus-Christ est une seule personne en deux natures, il s'ensuit que la très-sainte Vierge Marie doit être appelée vraie Mère de Dieu. Car, bien qu'elle n'ait pas conçu et enfanté la divinité, elle a cependant conçu et enfanté ce Fils qui était à la fois Dieu et homme ; et cela suffit pour qu'elle puisse, avec raison et dans un sens naturel, être appelée Mère de Dieu,

comme les autres mères sont réellement les vraies mères de la personne qu'elles ont conçue, et qui est composée d'une âme et d'un corps, bien que l'âme, qui en est la partie principale, n'ait pas été engendrée par elles, mais qu'elle ait été créée immédiatement par Dieu pour être unie à ce corps.

Voilà donc l'abrégé des vérités que vous devez croire par rapport au mystère de l'Incarnation, vérités qui découlent clairement de la conception réelle de Jésus-Christ.

La seconde chose que nous devons observer, c'est la manière merveilleuse dont s'est accomplie cette conception.

Si la conception de Jésus-Christ fut semblable à la nôtre, en tant qu'il fut conçu comme nous dans le sein d'une femme et de sa propre substance, elle fut aussi très-différente de la nôtre, en tant qu'il fut conçu par l'opération du Saint-Esprit et non pas par l'opération d'un homme, comme nous tous : *Spiritus Sanctus superveniet in te, et virtus Altissimi obumbrabit tibi*. L'Esprit-Saint, descendant en Marie, lui communiqua une fécondité purement divine, et la fit devenir mère sans préjudice de sa virginité.

Et nous ne devons pas nous en étonner, car Dieu peut, par sa toute-puissance, suppléer à toutes les causes efficaces. Ainsi la terre, il est vrai, ne produit présentement le grain qu'autant qu'elle est labourée, ensemencée, visitée en temps opportun par la pluie et le soleil ; cependant, au commencement du monde, la terre produisait le grain sans tout cela et par la seule vertu du Très-Haut. Or, il en fut de même du sein virginal de Marie, qui se trouva fécond sans aucun commerce humain, et qui, par la seule vertu de Dieu, conçut le corps de Jésus-Christ. Tel est le grand privilège qui distingue la cou-

ception de Jésus-Christ de toute autre. Comme il est le Saint des saints, comme il est la sainteté même, sa conception devait être sainte ; aussi, aucun homme n'en fut-il l'auteur, mais ce fut le Saint-Esprit lui-même, principe et source de toute sainteté.

Nous ne devons cependant pas croire que le Saint-Esprit doive être appelé pour cela le Père de Jésus-Christ en tant qu'homme. Non, car pour être père, il ne suffit pas de former une chose, il faut la former de sa propre substance. Ainsi l'on ne peut pas dire que le sculpteur est le père de sa statue ni le peintre de son tableau. Or, bien que le Saint-Esprit ait formé le corps de Jésus-Christ, il ne l'a pas formé de sa propre substance, mais de la substance de Marie. Par conséquent, on ne peut l'appeler le Père de Jésus-Christ, quoique Jésus-Christ ait été conçu par sa vertu.

Du reste, quoiqu'on dise de Jésus-Christ qu'il a été conçu par l'œuvre du Saint-Esprit, il est certain que les trois personnes divines ont concouru à l'opération de ce mystère. Mais, parce que l'œuvre de l'Incarnation est une œuvre très-spéciale d'amour infini, et que le Saint-Esprit est l'amour substantiel du Père et du Fils, voilà pourquoi on lui attribue plus particulièrement cette œuvre, comme on attribue au Père les œuvres de la puissance, et au Fils celles de la sagesse.

Mais il y a une autre circonstance qui rend prodigieuse la conception de Jésus-Christ, c'est que, dès le premier instant, il fut un homme parfait ; non pour le corps, mais pour l'âme. Les autres enfants, dans le sein de leur mère, n'ont ni connaissance ni intelligence ; mais l'âme de Jésus-Christ avait dès lors un très-parfait usage de sa raison, et possédait tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu. Dès cet instant, il connut pourquoi il était venu dans le monde, et aussitôt il s'offrit à son

Père pour nous, en même temps qu'il se soumit avec une volonté entière à parcourir la douloureuse carrière des tourments qui lui étaient préparés pour notre salut. Tous les autres sacrifices, fait dire saint Paul à Jésus-Christ parlant à son Père, ne vous ont point été agréables ; voilà pourquoi vous m'avez formé un corps, la seule victime qui puisse vous plaire ; voici donc que je viens pour vous l'offrir et pour faire votre volonté : *Hostiam et oblationem noluisti, corpus autem aptasti mihi ; holocaustomata pro peccato non tibi placuerunt. Tunc dixi : Ecce venio* ¹. C'est ainsi que Jésus-Christ, dès le premier instant de son existence, commence à exercer pour nous l'office de Sauveur. Il commence à souffrir, en se tenant renfermé durant neuf mois, dans la fatigante prison du sein maternel, malgré qu'il eût une connaissance très-parfaite ; ce qui devrait être pour nous, si nous ne voulions pas être ingrats envers lui, un puissant motif de lui consacrer tous les instants de notre vie, sans en excepter la moindre partie. Pour aujourd'hui, retenez bien tout ce que je vous ai expliqué jusqu'ici pour en faire la règle de votre foi par rapport au mystère de l'Incarnation, principe et source de tous les autres.

Par rapport aux conclusions pratiques à déduire, nous les verrons plus à propos dans la suite, après que je vous aurai expliqué les autres mystères d'humiliation dont il est parlé dans le Symbole, et qui sont les conséquences de l'Incarnation qui leur sert de fondement.

Je conclurai cette instruction en vous faisant observer que la divine conception de Jésus, que je viens de vous expliquer, a été la source de ce privilège unique et si grand accordé à Marie par Dieu, qui la préserva de la tache du péché originel dès le premier instant de son

¹ Hebr. X, 5-7 ; Ps. XXXIX, 7.

existence, et la rendit dès lors, par la candeur et la grâce, un objet de complaisance à ses yeux.

Si Dieu a voulu distinguer Marie entre toutes les créatures, c'est surtout parce qu'elle était destinée à concevoir dans son sein le Sauveur du monde. Il n'y a pas de raison plus solide et plus péremptoire pour croire en un tel privilège ; parce que dans le cas contraire, l'honneur de Dieu aurait été compromis en prenant un corps d'une chair souillée par le péché. Par conséquent, bien que cette croyance n'ait pas encore été formellement érigée en un article de foi ¹, cependant elle est si raisonnable, si juste et si bien fondée, qu'on ne saurait la rejeter sans témérité.

Saluons-la donc aujourd'hui par ces paroles du cantique des cantiques que l'Église elle-même lui applique : *Tota pulchra es, et macula non est in te.*

Mais quelle conséquence devons-nous en tirer pour nous ? C'est qu'après Jesus-Christ notre Sauveur, nous devons regarder Marie comme notre plus solide soutien, notre plus ferme appui et notre meilleure protectrice dans l'adversité.

Adressons-nous donc à elle avec la plus vive affection, la suppliant d'avoir compassion de nos misères, nous qui avons été conçus dans le péché, qui sommes malheureusement enclins au péché, qui tombons à chaque pas dans le péché, et qui persévérons même tranquillement dans le péché. La chute originelle ne fut qu'un malheur pour nous ; nos propres péchés sont à la fois un malheur et

¹ Lorsque Raineri prêchait ces instructions, l'immaculée conception de Marie était une vérité de croyance universelle et de foi divine, mais non encore érigée en dogme catholique. Depuis la décision solennelle et la bulle *Ineffabilis Deus*, du 8 décembre 1854, rejeter l'immaculée conception de Marie ne serait plus seulement une témérité, ce serait une hérésie (*Note du Traducteur*).

une faute; mais la persévérance dans le péché n'est pas seulement une faute, c'est aveuglement, endurcissement et malice.

Prions-la donc de nous obtenir la lumière nécessaire pour bien connaître le danger de notre état, le désir et la force d'en sortir par un sincère repentir de nos fautes, la fuite soigneuse de tout péché grand et petit, la fermeté et la persévérance dans le bien. Telle est la prière que nous devons lui adresser souvent et toujours, et qui ne sera certainement pas vaine, si nous faisons notre possible de notre côté.

De cette manière, nous pourrons vivre dans la justice, et remettre un jour notre âme sanctifiée entre les bras de Jésus et de Marie, ce que je souhaite vivement à chacun de vous.

TRAIT HISTORIQUE

Les ariens niaient la divinité de Jésus-Christ, et ne considéraient le fils de Marie que comme une créature, en accordant toutefois qu'il était la première et la plus parfaite de toutes. Or saint Eugène, évêque de Carthage, avait opéré au nom de Jésus-Christ plusieurs miracles; il avait entre autres rendu la vue à deux aveugles et la santé à un grand nombre de malades. Il n'en fallut pas davantage pour exciter la jalousie du patriarche arien, Cyrille. Voulant égaler la réputation de sainteté des évêques catholiques et prouver aux yeux du vulgaire que le fils de Marie n'était pas Dieu, il résolut de se donner des airs de thaumaturge en faveur de sa doctrine impie. On donna cinquante pièces d'or à un malheureux pour qu'il feignît pendant quelque temps d'être aveugle. Cyrille, à un moment convenu, devait passer sur une place indiquée d'avance, et prier Dieu qu'il daignât rendre la vue au prétendu aveugle. On convint du jour et de l'heure.

Pendant que Cyrille, conformément à la convention, accompagné d'un grand nombre de prêtres ariens, marchant la tête haute et dans l'attitude d'un vrai pharisien, vint à passer sur l'une des places les plus fréquentées de Carthage tout à coup notre soi-disant aveugle se met à crier de toutes ses forces : « Saint Cyrille, ayez pitié de moi ! faites que j'éprouve la vertu de votre médecine céleste, et délivrez-moi des ténèbres qui m'entourent. » Cet événement avait réuni, dans l'espace de quelques instants, une foule immense de peuple. Cyrille s'arrête et ordonne qu'on lui amène l'homme qui criait ainsi. Puis, prenant la parole : « Pour te prouver, dit-il en s'adressant à l'aveugle, que nous autres ariens, qui ne rendons pas comme les autres un culte idolâtre à Jésus, possédons la vraie foi, qu'il te soit fait selon ta demande ! Je te l'ordonne, ouvre les yeux et vois ! »

Mais quoi ! le prétendu aveugle ne peut plus ouvrir les yeux, et il est tout à coup devenu réellement aveugle ! Alors la frayeur et le désespoir lui délièrent la langue. Il déclara publiquement que Cyrille était un imposteur, et avoua en présence de tout le peuple qu'il s'était engagé pour cinquante pièces d'or à contribuer à l'imposture. Naturellement, Cyrille et ses prêtres se hâtèrent de se soustraire aux menaces de cet infortuné, qui ne cessait de pleurer et de se lamenter à grands cris.

Mais voilà qu'au même moment, sans doute par une permission de la divine Providence, saint Eugène vint à passer avec d'autres évêques. Quelques-uns des catholiques qui étaient présents conseillèrent à l'aveugle de se présenter au pieux pontife, afin qu'il daignât lui faire recouvrer la vue. Le pauvre homme était prêt à tout. « Si, comme tu le dois, tu crois à Jésus-Christ, lui dirent les évêques, tout est possible à celui qui a la foi. » L'aveugle s'écria : « Quiconque ne croit pas que Jésus-Christ est le Fils de Dieu, et que Lui et le Saint-Esprit ont la même nature et la même divinité que le Père, souffre ce que j'endure maintenant ! » Satisfait de cette épreuve, les évêques s'offrirent mutuellement, par humilité, l'honneur d'imposer les mains à l'aveugle. Enfin l'honneur échut à Vindem.

cial et à Longin (ainsi s'appelaient les deux autres évêques) et Eugène, marquant du signe de la croix les yeux de l'aveugle, prononça ces paroles : « Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, vrai Dieu en qui nous reconnaissons trois personnes, égales en substance, en puissance et en divinité, que tes yeux s'ouvrent maintenant ! » A peine le saint eut-il achevé ces paroles que l'aveugle recouvra complètement la vue. Dès lors le triomphe des vrais croyants fut parfait.

XV. INSTRUCTION

NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST

Est né de la Vierge Marie ; telle est la seconde partie du troisième article qui nous reste à expliquer. Et ce sujet se présente fort à propos au moment où nous approchons du saint jour de Noël. Puisse ma parole exciter en vous un redoublement de foi, de piété et de dévotion, pour vous préparer à cette grande solennité.

Le grand et ineffable mystère de l'Incarnation, arrêté de toute éternité dans les desseins de Dieu, réalisé ensuite dans le temps et d'une manière secrète dans le sein virginal de Marie, fut enfin visiblement manifesté au monde. Après la période ordinaire des neuf mois, Jésus-Christ vint au jour, en apparence comme un homme cr-

dinaire, mais en réalité Homme-Dieu, tenant sa divinité cachée sous le voile de son humanité.

Ce divin enfantement arriva le vingt-cinq décembre, au milieu de la nuit, à Béthléem, petite ville de Judée. Marie s'étant rendue dans cette ville avec saint Joseph, se sentit arrivée au terme de sa grossesse; et ne pouvant trouver dans la ville un gîte pour se loger, elle dut en chercher un hors des habitations, et se retirer dans une mauvaise mesure, où elle mit au jour le Sauveur du monde.

Commençons par remarquer ici le lieu de sa naissance, c'est-à-dire Bethléem, une des circonstances caractéristiques du Messie, parfaitement marquée par le Prophète. Bien que Marie et Joseph habitassent Nazareth, Jésus cependant devait naître à Bethléem, suivant la prédiction si claire du prophète Michée : *Et tu Bethleem, terra Juda, nequaquam minima es in principibus Juda : ex te enim exiit dux qui regat populum meum Israel*. Il fallait donc, pour que cette prophétie se réalisât, que Marie et Joseph se rendissent à Béthléem, et s'y rendissent au temps même où la Vierge devait mettre au monde son enfant. Or, c'est ce qui amena l'édit de l'empereur en vertu duquel tous ses sujets devaient se faire inscrire dans la ville d'où ils tiraient leur origine; et comme Marie et Joseph étaient originaires de Béthléem, ils s'y transportèrent pour obéir à cet édit. Admirez donc comment Dieu a su se servir de la vanité de ce monarque pour l'accomplissement des Écritures, et pour nous donner une preuve certaine de l'Incarnation de son divin Fils, en le faisant naître dans le lieu même prédit par le prophète Michée.

Entrant à présent dans la substance de ce mystère, toute cette instruction se réduit à la solution de deux difficultés relatives au mode que Dieu a choisi pour faire son entrée dans ce monde.

Le Fils de Dieu ayant résolu de racheter l'homme, il convenait que cette rédemption s'opérât dans cette même nature qu'il voulait racheter. Il devait donc se faire homme, puisqu'il devait racheter l'homme. Mais pourquoi s'abaisser et s'humilier jusqu'à se faire petit enfant? Ne pouvait-il pas prendre un corps tout formé et parfait, semblable à celui d'Adam au moment de sa création? — Telle est la première difficulté que vous pouvez me proposer.

Je consens à vous accorder que le Christ pouvait se faire homme de cette manière; mais il n'en est pas moins vrai que ce fut un trait admirable de sagesse et de bonté, de vouloir naître d'une femme comme les autres hommes. D'abord de *sagesse*, et cela pour trois raisons :

1° Pour nous assurer davantage qu'il avait réellement pris une chair. Parmi les différents hérétiques qui ont attaqué le mystère de l'Incarnation, il y en a qui ont prétendu et enseigné qu'en Jésus-Christ il n'y avait qu'un corps apparent et fantastique, pareil à celui que prirent quelquefois les anges dans leurs apparitions; ils ont prétendu de là que Jésus-Christ n'était pas un homme véritable, mais un personnage fictif, et que par conséquent tous les mystères qu'il avait opérés n'étaient que prestige et illusion. Or cette erreur, qui détruit l'œuvre de la rédemption, aurait eu bien plus de fondement et d'appui, si Jésus-Christ était apparu tout à coup au monde, revêtu d'un corps parfait. Mais ayant voulu suivre en tout la condition commune, être conçu comme les autres dans le sein d'une femme, naître comme les autres, et comme les autres croître et grandir peu à peu, on ne peut plus sans folie douter de la réalité de sa chair.

2° Pour l'exaltation de toute la nature humaine, tant

d'un sexe que de l'autre. Comme la ruine du genre humain avait procédé d'un homme et d'une femme, l'un et l'autre devaient par conséquent concourir à l'œuvre de la Rédemption; mais ceci n'aurait pu avoir lieu, si Jésus-Christ était venu au monde d'une autre manière que par la voie de la génération temporelle. Il prit donc le sexe masculin comme le plus noble, mais il s'est aussi servi du sexe féminin en naissant d'une femme, afin que l'un et l'autre concourussent à réparer la faute d'Adam et d'Ève.

3° Pour la glorification particulière de Marie, ainsi que pour notre plus grand avantage. Ah! si Jésus-Christ n'avait pas pris un corps dans le sein de Marie, cette divine Vierge ne serait pas Mère de Dieu, et nous n'aurions pas pour notre mère la Mere de Dieu. Ce fut donc par un profond dessein de la sagesse divine, que parmi tous les moyens que Jésus aurait pu prendre pour se faire homme, il choisit celui de naître d'une femme.

Mais cette conduite fut de plus un trait admirable de singulière bonté, puisqu'il se rendit par là plus accessible à l'homme, lui fournit un motif plus puissant de l'aimer, et s'assura plus sûrement son cœur : *Sic nasci voluit*, dit saint Bernard, *quia voluit amari*. Et en effet, un Dieu fait homme est assurément une chose prodigieuse; c'est, dit l'apôtre, un mystère d'anéantissement : *Exinanivit semetipsum*, tant est grande la distance entre ces deux termes *homme* et *Dieu*. Mais un Dieu enfant, un Dieu enveloppé de langes, pauvre et pleurant, voilà un degré plus profond d'anéantissement, une plus touchante preuve de tendresse. Que peut-on imaginer de plus aimable et de plus propre à exciter l'affection et la confiance! Sa faiblesse enfantine, sa paille, sa crèche, ses langes, et surtout ses larmes et ses plaintes, tout ici allume la confiance et l'amour. C'est pourquoi Isaïe, con-

templant ce mystère de son regard prophétique, ne pouvait s'empêcher de s'écrier avec un amoureux enthousiasme : *Parvulus datus est nobis, et filius datus est nobis*. Considérons avec attention ces paroles si pleines de sens, et nous ne serons certainement ni si froids ni si indifférents que nous le sommes.

Mais quelqu'un répliquera : — Même en voulant naître d'une femme pour les justes raisons que vous avez indiquées, il semble qu'au moins il aurait dû se choisir une naissance plus convenable et moins indigne de son infinie grandeur. Une naissance élevée lui eût attiré plus de vénération et de respect ; mais un Dieu né dans une stable, couché sur la paille entre de vils animaux, quelle chose répugnante ! — Voici l'autre difficulté qui sera bientôt résolue, car il suffit de considérer la fin amoureuse pour laquelle il est descendu du ciel sur la terre.

Eh quoi ! pourrions-nous croire qu'il est venu parmi nous pour s'y montrer avec éclat ? Je vous accorde qu'une naissance illustre et glorieuse eût été plus convenable à sa grandeur ; mais elle ne l'était pas pour nos besoins. Il naissait pour être notre Sauveur ; or en cette qualité il devait naître ainsi, puisqu'il devait non-seulement expier les peines que nous avons méritées par nos péchés, mais encore nous détromper de nos erreurs, et nous tracer par ses exemples la route du salut. Or, que fait-il dès le berceau ? Il commence à souffrir pour nous, mais à souffrir de manière à nous donner de lumineux enseignements. Ses souffrances sont en un sens des instructions pour nous, et c'est ce que veut nous apprendre l'Apôtre en définissant ce mystère, la bonté et la bénignité de Dieu, paraissant au milieu de nous, pour nous ouvrir les yeux : *Apparuit benignitas Salvatoris nostri* ¹.

Mais faisons ressortir cette vérité d'une manière plus précise encore. Par sa naissance, il s'est principalement proposé de combattre cette triple concupiscence qui cause la ruine et damnation du plus grand nombre, c'est-à-dire l'amour excessif des richesses, des plaisirs et des honneurs : *Omne quod est in mundo concupiscentia carnis est, concupiscentia oculorum et superbia vitæ* ¹.

Pour peu qu'on examine quels sont les travaux, les soucis, les agitations de la plupart des chrétiens, ne voit-on pas qu'ils n'ont d'autre but que de s'enrichir, de s'élever, de jouir? Mais n'est-il pas évident, alors, qu'on censurera en Jésus-Christ ce genre de naissance qui tend à nous délivrer de ce fatal enchantement, lequel nous fait perdre de vue nos vrais biens, qui sont Dieu et notre salut éternel? Ne voyons-nous pas éclater ici encore la sagesse de Dieu, sagesse pleine de rigueur pour lui-même et de condescendance pour nous?

1° Donc, pour détruire en nous l'amour des richesses, il veut naître pauvre, mais d'une pauvreté exemplaire, et pour ainsi dire, recherchée avec amour. Remarquons-en les circonstances, toutes dignes de sérieuses réflexions. Pour naître de Marie, il attend le temps où sa famille est déchue de son ancienne splendeur, et où cette vierge n'a plus d'autre moyen de subsistance que les sueurs de Joseph dans l'humble métier de charpentier. Mais cela ne suffit pas encore aux desseins de Dieu. Si Jésus-Christ fût né dans la maison de saint Joseph à Nazareth, quelque pauvre que vous le supposiez, on aurait pu lui fournir certaines commodités, et sa naissance n'aurait pas été si pauvre. Mais comme elle devait être d'une pauvreté sans exemple, Dieu se servit de l'édit de César pour obliger Marie et Joseph à quitter leur maison et à se rendre

¹ Joan. II, 16.

à Bethléem, pour attirer dans cette ville une telle foule d'étrangers qu'il ne se trouvât plus de place libre dans les auberges ; il voulut aussi que cette circonstance se rencontrât précisément avec le terme de Marie : *Cum essent ibi, impleti sunt dies ut pareret* ; et qu'enfin Marie, forcée de chercher un asile dans une mesure abandonnée, dans une étable d'animaux, y mît au monde son divin Fils, qu'elle dut coucher dans une crèche et envelopper de son mieux dans de mauvais langes. Après tous ces desseins et toutes ces dispositions de Dieu, quelle naissance fut jamais entourée d'une pauvreté comparable à celle-ci ! Mais il ne fallait rien moins pour arracher de notre cœur notre amour effréné des richesses, que l'Apôtre appelle la racine de tous les maux ; et nous apprendre, si nous sommes riches, à n'estimer ces richesses qu'autant qu'elles peuvent nous être une source de mérites par le bon usage que nous en faisons ; et si nous sommes pauvres, à estimer et à aimer une pauvreté consacrée par Dieu lui-même, ou si nous ne sommes pas capables d'une telle vertu, à ne pas au moins nous en plaindre, et à la supporter avec patience pour l'amour de ce Dieu qui s'est volontairement fait pauvre pour nous : *Apparuit benignitas et humanitas erudiens nos*.

2° Pour détruire en nous l'amour des plaisirs, dès le moment de sa naissance, il nous donne l'exemple d'une estime singulière pour les souffrances. En effet, combien de douleurs et de peines ne lui cause pas une telle naissance ! Point de lit, point de langes, point de feu, couché sur un peu de paille dure et piquante, dans une mesure ouverte à tous les vents et au froid d'un hiver rigoureux, pendant une nuit glacée ; méditez toutes ces circonstances. Et sa divinité ne le préservait nullement de toutes ces souffrances, puisqu'il est de foi qu'en se faisant homme il a voulu prendre sur lui toutes nos fai-

blesses et toutes nos infirmités, excepté le péché. Et même ces souffrances lui étaient d'autant plus sensibles. qu'à la différence des autres enfants, elles étaient endurées avec une parfaite connaissance, et par conséquent avec plus de douleur. Mais il ne fallait rien moins pour nous apprendre, non-seulement à nous priver des plaisirs criminels et des satisfactions coupables, mais encore à embrasser généreusement la pénitence, la mortification, la croix : *Apparuit benignitas et humanitas erudiens nos.*

3° Enfin, pour détruire en nous l'amour des honneurs, il a voulu naître d'une pauvre femme mariée à un pauvre artisan, et n'avoir pour palais qu'une crèche, et pour cortège que de vils animaux. Et en vérité, ce n'était pas trop pour abaisser notre ostentation et notre orgueil, et pour nous faire apprécier l'humilité, l'abjection, le mépris : *Appruit benignitas et humanitas erudiens nos.* En un mot, Jésus-Christ, dès son entrée dans ce monde, nous a ouvert une grande école d'instruction et de désillusion, et il a commencé à nous enseigner très-exactement par ses exemples, ce qu'il devait nous enseigner plus tard par ses paroles : *Cœpit facere et docere.* Que si, après un si grand exemple de pauvreté, de mortification, d'humilité, le monde court encore avec tant d'empressement et de fureur après les richesses, les plaisirs et les honneurs, que serait-ce si Jésus-Christ était venu parmi nous dans un état de grandeur, de somptuosité et de faste, autorisant ainsi, par son exemple, nos erreurs et nos coupables inclinations? Mais non; son exemple, formellement opposé à nos maximes et à notre conduite, sera toujours notre jugement et notre condamnation.

— Tout cela est fort bien, me direz-vous; mais cependant, comment reconnaître le vrai Fils de Dieu dans ce petit enfant, qui naît dans une obscurité et dans une

abjection si profondes ; qui a besoin d'être nourri, aidé, secouru ; qui souffre, qui pleure et ne parle pas, semblable en tout aux autres enfants, dont il ne se distingue que par une misère plus extrême ? Et si les Juifs, le voyant dans cet état, n'ont pas voulu le reconnaître pour le Messie attendu, ne sont-ils pas dignes d'excuse et de compassion ? --

Non, ils ne sont pas excusables ; car, quelque abject et misérable que fût en elle-même la naissance de Jésus-Christ, elle fut néanmoins accompagnée d'une foule de circonstances merveilleuses, qui annonçaient en cet enfant un personnage extraordinaire, le vrai Fils de Dieu. Ces circonstances merveilleuses sont l'adoration que lui rendirent, au moment de sa naissance, les anges du Seigneur, qui firent aussitôt connaître cette naissance aux bergers ; la lumière éclatante que l'on vit briller cette nuit-là ; les mélodies angéliques qui se firent entendre aux environs ; l'étoile extraordinaire qui amena de l'orient les saints rois Mages. Voilà donc, dans la naissance de Jésus-Christ, un surprenant ensemble d'humiliation et de grandeur, de faiblesse et de puissance, bien capable de nous faire reconnaître dans le Fils de Marie le vrai Fils de Dieu.

Et non-seulement la naissance, mais la vie entière de Jésus-Christ et jusqu'à sa mort ignominieuse sur la croix, tout fut empreint d'humiliation et de grandeur. Humiliation, parce qu'il était vrai homme et qu'il venait pour nous sauver ; grandeur, parce qu'il était en même temps vrai Dieu. Ce mélange de ténèbres et de lumières entraînait dans les desseins de Dieu, afin que d'un côté notre foi fût méritoire, et que de l'autre nous fussions inexcusables si nous refusions de croire.

Mais, pour me restreindre uniquement à la naissance de Jésus-Christ, une des circonstances qui le distinguent

particulièrement de toute autre, c'est qu'il est né d'une femme vierge; nous faisant ainsi connaître, en naissant d'une femme, qu'il est homme, et en naissant d'une vierge, qu'il est Dieu. Voilà où est le prodige; prodige qui ne s'était jamais vu et ne se reverra jamais, prodige infiniment glorieux et pour le Fils et pour la Mère. Il convenait qu'il fût Fils d'une vierge, afin que sa conception fût exempte de péché, non-seulement à cause de son union personnelle avec la divinité, mais encore de sa génération même. Il convenait encore qu'il fût Fils d'une vierge, afin que, comme il est différent des autres hommes et qu'il leur est supérieur, en sa qualité d'Homme-Dieu, il eût aussi une conception et une naissance différentes de celles des autres hommes et plus excellentes que les leurs. Or, il a fait connaître qu'il était homme en naissant d'une femme, il a fait connaître qu'il était Dieu en naissant d'une vierge.

Il est vrai qu'une si glorieuse distinction restait cachée sous le voile d'un mariage public entre Marie et Joseph; mais les Juifs n'ignoraient pas ce qu'avait prédit Isaïe par ces magnifiques paroles : *Ecce virgo concipiet et pariet*. Cette prédiction, qui leur était bien connue, comparée avec les autres prophéties déjà visiblement accomplies en Jésus-Christ, et avec les prodiges dont ils furent témoins à sa naissance, ne devait-elle pas leur montrer dans Marie la Vierge-Mère préconisée par Isaïe, et dans son enfant, le Messie promis et attendu? Ils furent donc, je le répète, inexcusables, s'ils ne le reconnurent pas pour celui qu'il était.

Mais laissons-les dans leur aveuglement, et faisons une dernière réflexion sur une autre vérité contenue dans cet article. De ce titre de vierge que l'on donne ici à Marie, et de beaucoup d'autres preuves qu'il n'est pas nécessaire de rappeler ici, tous les Pères de l'Église ont re-

gardé comme un article de foi la perpétuelle et inviolable virginité de Marie. Nous professons cette vérité en disant qu'elle est *Vierge avant, pendant et après son enfantement*.

Avant son enfantement, puisqu'elle conçut Jésus-Christ sans aucune lésion de sa pureté virginale, sans le concours d'aucune créature, et par la seule opération du Saint-Esprit.

Pendant son enfantement, puisque Jésus-Christ sortit de ses très-chastes entrailles sans nuire à son intégrité, et qu'il laissa sa Mère intacte, comme un rayon de soleil, dit saint Augustin, qui passe à travers une glace sans la briser ni l'obscurcir; bien plus, de même que le rayon, en passant à travers la glace, la rend plus belle et plus brillante, ainsi Jésus-Christ, en sortant des entrailles de Marie, la sanctifia plus parfaitement. Par conséquent, son enfantement fut exempt de toute souillure, de toute douleur, et de toutes les suites pénibles qui accompagnent l'enfantement des autres femmes. Aussi se trouva-t-elle en état d'assister son Fils aussitôt qu'il fut né, et de lui rendre en personne les services dont il avait besoin.

Après son enfantement, puisqu'elle se conserva toujours vierge jusqu'à sa mort. C'est pourquoi les saints Pères disent qu'elle est figurée par cette porte mystérieuse du sanctuaire que vit Ézéchiël, par laquelle passa seul le Seigneur, et qui resta toujours fermée : *Vidi portam... solus Dominus veniet, et egredietur per eam, et erit semper clausa*.

Rendons gloire à Marie, qui seule, entre toutes les femmes, a pu unir ensemble le don de la virginité et le don de la maternité, et d'une telle maternité qu'elle l'a élevée au rang sublime et divin de Mère de Dieu. Rendons gloire au fruit béni de ses entrailles, Jésus-Christ;

aimons et imitons toujours, autant que nous le pouvons, les exemples de détachement qu'il nous a donnés en naissant. Jésus et Marie sont deux grands noms qu'il ne faut jamais séparer. Jésus est notre doux rédempteur, Marie est notre aimable corédemptrice. Tous deux⁶ doivent être l'objet de notre dévotion durant la vie, notre refuge à la mort, notre joie au ciel. Ne les séparons donc jamais, portons-les tous deux gravés dans notre cœur, et nous n'aurons pas tiré un faible fruit de cette instruction.

Que notre principal soin, ces jours-ci, soit de nous bien préparer à la prochaine venue de Jésus-Christ; et pour nous y exciter plus efficacement, ne perdons jamais de vue que Jésus-Christ doit venir une seconde fois à la fin des temps, non plus en qualité de rédempteur, mais ce qui est bien différent, en qualité de juge. Sa première venue est toute de bonté et de miséricorde; sa seconde sera toute de terreur et de justice.

Voulons-nous que cette seconde venue ne soit pas pour nous une venue de terreur, d'épouvante et de condamnation? Profitons bien de la première. C'est la prière que l'Église lui adresse pour nous dans ce temps. Elle demande au Seigneur qu'il daigne disposer présentement nos cœurs, afin qu'au grand jour nous soyons trouvés dignes de ses éternelles récompenses : *Ut in secundo, cum venerit in majestate sua, præmium vitæ æternæ percipiant.* Et pourquoi Jésus-Christ a-t-il opéré tant de miracles? ce n'est que dans ce grand but. Si nous en perdons le fruit par notre faute, malheur à nous!

Le monde charnel, toujours préoccupé d'autre chose, le monde aveugle et incrédule ne veut pas songer à ces grands mystères, qu'il traite de folies; mais le monde ne se sauve pas, messieurs; il porte avec lui un caractère de réprobation. Pour nous, occupons-en sans cesse notre

esprit, et un jour nous en recueillerons la récompense, tandis que les mondains auront le désespoir d'en être à jamais privés.

TRAIT HISTORIQUE

Le culte de l'Enfant Jésus a été de tout temps l'une des pratiques favorites des âmes pieuses et animées du véritable amour de Dieu, et il a souvent produit les résultats les plus consolants. — Le révérend Père Zucchi, de la compagnie de Jésus, partisan zélé de l'Enfant Jésus, cherchait comment il pourrait inspirer à d'autres âmes l'amour et le respect qu'il lui portait. Un jour il donna à une jeune dame une petite, mais magnifique image de l'Enfant Jésus. La dame l'accepta avec reconnaissance, mais elle demanda en riant ce qu'elle devait faire de ce petit Enfant. — Le saint homme, qui savait qu'elle aimait beaucoup la musique et qu'elle s'y exerçait fréquemment, répondit : « Je vous invite seulement à placer cette petite image sur le pupitre de votre piano. » Elle le fit, et comme elle avait sans cesse devant elle cette image à côté de ses morceaux de musique, elle ne pouvait s'empêcher, chaque fois qu'elle jouait, de la regarder souvent. Et voilà que peu à peu ses yeux se portant de plus en plus souvent sur le divin Enfant, ils y demeurèrent longtemps fixés, et de jour en jour son cœur se sentit attiré davantage vers lui. Elle ne tarda pas à entremêler son jeu de long repos, de fréquents soupirs, pendant lesquels elle considérait l'image. « Hélas ! disait-elle alors en poussant de profonds gémissements, quel humiliant contraste entre moi et cet enfant ! Il a abandonné le ciel et choisi la terre, afin que moi j'abandonne cette terre et choisisse le ciel. Et cependant, comme mon cœur est fortement attaché à ce monde, et comme il s'élève péniblement vers le ciel ! Cet Enfant aime la pauvreté, moi les richesses ; il recherche la misère et le besoin, moi le superflu et le bien-être ; il choisit le mépris, moi les honneurs et les distinctions ; il marche sur un chemin d'épines, et moi je veux arriver au ciel par un chemin

de roses ; déjà quoique encore enfant, il tend ses petits bras vers la croix, et moi je recule devant les plus légères mortifications ; il veut prendre son premier repos dans une étable et sur un peu de paille grossière, afin qu'un jour je trouve un repos éternel dans le palais de la gloire céleste. O pauvre petit Enfant ! tu fais et tu souffres tout pour moi, et moi je ne fais rien ni ne souffre rien pour toi ! » Et ses yeux se mouillaient, et l'émotion profonde qu'elle ressentait inondait de larmes son visage.

« Non, s'écria-t-elle un jour qu'elle venait de repasser ces pensées dans son cœur ; non, cela ne peut plus aller ainsi ! Tant d'amour ne peut et ne doit être compensé que par le plus vif amour. » Elle se lève, dit adieu au monde et à ses délices, et se retire dans la solitude, pour ne plus vivre désormais que pour Jésus (*Vie du P. Zucchi*).

XVI. INSTRUCTION

› QUATRIÈME ARTICLE DU SYMBOLE —

PASSION ET MORT DE JÉSUS-CHRIST

A souffert sous Ponce-Pilate, a été crucifié, est mort, et a été enseveli. Du mystère de l'incarnation et de la naissance du Verbe, exposé dans l'article précédent, le Symbole passe immédiatement au mystère de sa passion et de sa

mort, c'est-à-dire du commencement à la fin. Mais les mystères de sa vie, où sont-ils? Nous l'avons déjà dit, le symbole proposé aux fidèles n'est qu'un court abrégé des principales vérités et des principaux articles qu'il faut croire pour se sauver, proportionné à la capacité de tout le monde. C'est une chose certes très-désirable et très-avantageuse que d'avoir une connaissance plus étendue de la vie de Jésus-Christ, qui est une source d'instructions et de lumières. Pour un chrétien qui sait lire, cette vie devrait être bien plus agréable que la lecture des romans, des histoires d'amour, des pièces de théâtre, et d'autres livres peut-être plus mauvais encore. Mais enfin, cette connaissance n'est pas à la portée de tout le monde, et n'est pas d'ailleurs absolument requise pour le salut, puisqu'il suffit, pour se sauver, de connaître les vérités fondamentales.

L'Évangile d'ailleurs ne nous raconte que fort peu de choses de la vie de Jésus-Christ depuis sa naissance jusqu'à l'âge de trente ans. Voici ce que nous savons de lui pendant cette période : le huitième jour il fut circoncis; le treizième, il fut adoré par les mages; et le quarantième, il fut présenté au temple; ensuite sa fuite en Égypte pour se soustraire à la fureur d'Hérode; et, après la mort de ce prince, son retour en Galilée, qui se fit probablement dans sa septième année; à douze ans, sa dispute avec les docteurs; et, depuis cette époque jusqu'à sa trentième année, l'Évangile ne nous apprend autre chose que sa continuelle soumission et son obéissance à Joseph et à Marie : *Et erat subditus illis*. A trente ans, il commença sa vie publique en se faisant baptiser par saint Jean-Baptiste, non par besoin, mais pour notre instruction; et, après sa retraite de quarante jours au désert, il prouva qu'il était envoyé de Dieu pour instruire le monde; il commença sa prédication qui dura trois ans,

et qui eut tant de succès que les peuples accouraient en foule pour l'entendre; ce qui lui attira une telle haine et une telle jalousie de la part des scribes et des pharisiens, qu'ils résolurent de le perdre à tout prix, Dieu disposant d'ailleurs ainsi les choses pour notre rédemption et notre salut.

Après ces détails préliminaires, j'entre dans l'explication de cet article. Ce n'est pas mon intention de vous raconter l'histoire successive et circonstanciée de la passion et de la mort de Jésus-Christ, telle que nous la rapportent les évangélistes. Outre qu'un tel récit me mènerait trop loin, je n'en vois pas beaucoup la nécessité, car l'histoire des souffrances du Sauveur est parfaitement connue de tout le monde; vous en avez souvent entendu, surtout en carême, la touchante explication. Je ne ferai donc que vous en donner un court sommaire, en vous expliquant successivement les quatre mots qui composent cet article. Il me restera ensuite à résoudre les difficultés, et à établir la vérité catholique.

A souffert sous Ponce-Pilate. Pourquoi fait-on ici mention de Pilate? C'est pour mieux prouver la vérité du fait, pour fixer l'époque précise où arriva cette passion, c'est-à-dire lorsque ce prince était gouverneur de Judée, au nom de l'empereur Tibère. Ce fut ce même Pilate qui, en qualité de juge, condamna Jésus; d'où il suit que ces paroles nous apprennent que Jésus a souffert sous Ponce-Pilate et par la sentence de Pilate.

Mais qu'a-t-il souffert? La passion, considérée en elle-même, renferme aussi le crucifiement et la mort; mais ici, ces paroles ne doivent s'entendre précisément que des souffrances que Jésus-Christ endura depuis le jardin des Oliviers jusqu'au Calvaire, et qui furent aussi nombreuses qu'atroces, tant intérieures qu'extérieures, tant de l'âme que du corps.

Il n'avait pas encore commencé à souffrir dans son corps, que déjà il souffrait dans son âme au jardin de Gethsémani, où l'ennui, la crainte, la tristesse l'accablèrent au point de lui faire suer le sang et de le réduire à l'agonie. Trois causes lui occasionnent ce martyre intérieur : 1° la prévision claire et distincte des tourments cruels qui l'attendaient; 2° la prévision de l'inutilité de ses souffrances pour un grand nombre de chrétiens qui se perdraient après avoir été rachetés à si grand prix; 3° la vue horrible, effroyable des péchés du monde dont il était chargé.

Mais une pensée se présente ici à l'esprit de chacun. Ces trois objets, qui livraient alors son âme à de si cruelles angoisses, ne furent-ils pas toujours présents à son divin esprit dès le premier instant de son incarnation et pendant tous les moments de sa vie? Oui certainement. Pourquoi donc commença-t-il à s'en attrister alors seulement? En voici la raison : d'un côté, en sa qualité d'Homme-Dieu, ses passions étaient parfaitement soumises à sa volonté; de l'autre, c'est qu'alors seulement était arrivé pour lui le moment fixé de souffrir pour nous; et c'est pourquoi alors seulement *cœpit tædere, contristari et mæstus esse*.

Mais de quelle manière? Vous est-il jamais arrivé de voir, pendant l'été, le sommet d'une montagne éclairé par le soleil, tandis qu'à ses pieds il n'y a que tourbillons, tempêtes, foudre? C'est ainsi que je me représente l'état du divin Sauveur en cette circonstance. Tous les rayons de la vision béatifique, dont il jouissait naturellement en sa qualité de Fils de Dieu, et qui se répandaient jusque dans la partie inférieure de son âme, avaient été rappelés dans la partie supérieure pour laisser celle-là en proie à l'épouvante, à l'amertume, aux plus cruelles désolations.

Mais, outre les souffrances de Gethsémani, trois autres circonstances concoururent à déchirer son âme.

1° L'infidélité de ses disciples et de ses apôtres : l'un le vend avec perfidie, l'autre le renie avec un exécrationnable parjure, tous l'abandonnent lâchement : *Omnes, relicto eo, fugerunt*. Quelle plaie pour le cœur de Jésus, que parmi tant de disciples qu'il avait aimés et comblés de biens, il ne s'en trouvât pas un seul qui osât se déclarer pour lui, mais que tous l'abandonnassent avec la dernière lâcheté dans son malheur !

2° La perte totale de sa réputation auprès du peuple. Ce même peuple qui avait été témoin de ses miracles, qui l'avait suivi partout avec tant d'ardeur, qui l'avait regardé comme un grand prophète, jusqu'à l'acclamer roi ; qui, peu de jours auparavant, l'avait reçu à Jérusalem au milieu des plus enthousiastes hosanna ; ce même peuple, dis-je, se change tout à coup jusqu'à ne plus voir en lui qu'un faux-prophète et un séducteur, jusqu'à rougir d'avoir cru en lui, jusqu'à le prendre pour un hypocrite, un imposteur, un fourbe de première classe, jusqu'à demander sa mort à grands cris et avec fureur.

3° L'exécrationnable mépris de son adorable personne dans les divers trajets aux tribunaux d'Anne, de Caïphe, de Pilate et d'Hérode. Se voir lié et enchaîné comme un impie et un scélérat ; envoyé et renvoyé d'un juge à un autre par amusement et vaine curiosité ; servir de jouet à la plus vile populace, à qui l'on donne la liberté sacrilège de le railler et de vomir contre lui toutes sortes d'injures et de blasphèmes ; bien plus, se voir habillé comme un fou, et devenir un objet de risée par toutes les rues de Jérusalem ; se voir habillé comme un roi de comédie, et placé à moitié nu sur une pierre au milieu d'une soldatesque insolente. Ces mépris, ces dédains,

ces opprobres furent la partie la plus douloureuse et la plus cruelle de cette passion qu'il souffrit dans son âme très-sainte.

Il souffrit aussi dans son corps sacré, qui fut livré au pouvoir et abandonné à la discrétion des valets, des soldats, des gardes, et de quiconque voulut le maltraiter. Ce corps devint le but de toute la rage des juifs et des gentils, et par eux de toute la fureur des démons dont ils étaient possédés ; il fut couvert de crachats, souffleté, flagellé avec une barbarie et une cruauté sans exemple ; il fut couronné d'épines, mis en lambeaux, défiguré, réduit enfin à un tel état que, du sommet de la tête à l'extrémité des pieds, tout son corps n'était que meurtrissures, plaies et sang, au point de ne plus laisser distinguer en lui la forme et les traits d'un homme : *A planta pedis usque ad verticem non est sanitas : vulnus et livor et plaga tumens ; vidimus eum et non erat aspectus*. Telles furent les principales souffrances de Jésus-Christ depuis le jardin des Oliviers jusqu'au Calvaire, et que nous faisons profession de croire par ces mots : *A souffert*.

Mais, parmi tous les supplices de Jésus-Christ, le plus douloureux et le plus humiliant fut le crucifiement ; et c'est pourquoi on en fait une mention spéciale dans cet article, par ces autres mots : *A été crucifié*. Les juifs, non contents de tout ce qu'ils lui avaient fait souffrir jusqu'alors, voulurent arriver au dernier excès en le clouant sur une croix. Que ce supplice soit de tous le plus atroce, c'est ce que chacun peut facilement comprendre en considérant un corps suspendu par des clous, et reposant tout entier sur ses propres plaies qui doivent par là même toujours s'agrandir et devenir de plus en plus vives. Mais ce fut aussi le supplice le plus humiliant, puisqu'il était regardé parmi les juifs comme le plus infâme, et réservé, pour cela, aux plus vils esclaves. Pour

comble d'ignominie, on voulut le crucifier entre deux larrons, comme un chef de brigands ; ajoutez à tout cela les dérisions et les moqueries d'une immense multitude de spectateurs, la douleur de Marie qui se tenait au pied de la croix, et la privation de tout secours et de toute consolation sensible.

Ainsi Jésus-Christ souffrit toutes sortes de tourments et dans son âme et dans son corps, et l'on ne saurait dire quels furent les plus cruels des intérieurs ou des extérieurs : tous furent sans borne et sans mesure, et c'est pourquoi les prophètes les ont comparés à l'immensité de la mer : *Magna est sicut mare contritio tua. — Veni in altitudinem maris, et tempestas demersit me.*

On ajoute en troisième lieu qu'il *est mort*, c'est-à-dire qu'après avoir sué le sang, enduré toutes les tortures et agonisé pendant trois heures sur la croix, il consumma enfin son sacrifice, et but le calice amer de la mort, sa très-sainte âme s'étant séparée de son corps sacré. Quelle nécessité, direz-vous, d'ajouter cette circonstance, lorsqu'il est question d'un homme attaché à une croix et qui ne peut échapper à la mort ? C'est qu'il importait beaucoup de nous assurer de la vérité de sa mort, car cette mort étant pour un Dieu la plus profonde des humiliations, on aurait pu douter qu'il fût véritablement mort.

Il est donc de foi que Jésus-Christ mourut sur la croix d'une mort véritable et parfaitement semblable à celle par où finit la vie de tous les autres hommes, c'est-à-dire par la séparation réelle de l'âme d'avec le corps : *Inclinato capite, emisit spiritum.* Il est reconnu pour mort par ceux-là mêmes qui l'avaient crucifié, à la différence des deux larrons que l'on trouva encore vivants, et que les bourreaux achevèrent en leur rompant les os des jambes. Pour Jésus-Christ, ils n'en usèrent pas ainsi,

ayant reconnu qu'il était déjà mort. Il y eut cependant un soldat, qui voulut s'en assurer davantage en lui donnant un coup de lance dans le côté, d'où il sortit du sang et de l'eau, qui devaient être les deux sources mystérieuses de tous les sacrements.

Mais pour prouver plus fortement encore la vérité de cette mort, on ajoute en dernier lieu qu'il fut enseveli ; on n'ensevelit en effet que les morts. Dès que Jésus eut expiré, Joseph d'Arimathie, homme riche et considérable parmi les juifs, demanda son corps à Pilate pour lui rendre les honneurs de la sépulture, et Pilate, s'étant assuré de la mort de Jésus par le témoignage du centurion, le lui accorda. Joseph d'Arimathie, aidé de Nicodème, le détacha donc de la croix et l'embauma ; puis il le déposa dans un sépulcre tout neuf, taillé dans la pierre, et où personne n'avait encore été enseveli. Or, ces deux fervents disciples de Jésus purent s'assurer de sa mort, et ils en furent si convaincus qu'ils l'ensevelirent.

Ne croyez pas cependant que dans la mort de Jésus-Christ la divinité se soit séparée de l'âme et du corps, comme l'âme et le corps s'étaient séparés l'un de l'autre. Non, le Verbe divin n'a jamais laissé ce qu'il avait pris dans son incarnation : *Quod Verbum assumpsit, nunquam dimisit*. Il avait pris une âme et un corps, toute la nature humaine ; or, bien que par la mort l'âme ait été séparée du corps, cependant la divinité est restée inséparablement unie, comme auparavant, à l'un et à l'autre.

Et en vertu de cette divinité, toujours inséparable et de l'âme et du corps, le corps, tout corruptible qu'il était, se conserva parfaitement sain dans le tombeau ; c'est également en vertu de cette même divinité que, le troisième jour, il fut réuni à l'âme et reprit une nouvelle vie, comme nous le verrons dans l'article suivant.

Mais il reste encore plusieurs choses à éclaircir sur celui-ci.

1° Comment Jésus-Christ, étant Dieu, a-t-il pu souffrir et mourir? Je réponds que c'est précisément parce qu'étant Dieu il ne pouvait ni souffrir, ni mourir, qu'il s'est fait homme. Ce n'est donc pas la divinité qui a souffert et qui est morte, mais l'humanité, c'est-à-dire l'âme et le corps, et ainsi il mourut réellement. Cependant nous disons avec raison que Dieu a souffert et qu'il est mort, parce que sa personne était vraiment divine, quoiqu'elle n'ait souffert que dans sa partie humaine.

Au moins, me dira encore quelqu'un, Jésus-Christ étant Dieu, aura peut-être rendu son humanité insensible ou moins sensible à la violence des tourments et des douleurs? — Erreur! Sa chair fut sensible autant et même plus que la nôtre; car, ayant pris un corps pour souffrir, le Saint-Esprit le lui avait formé très-propre pour cette fin, et capable, disent les prophètes, de ressentir toutes les souffrances et toutes les douleurs: *Virum dolorum et scientem infirmitatem*. Aussi était-il d'une sensibilité si délicate et si exquise que la douleur était plus vive en lui qu'elle n'aurait été en tout autre.

2° Mais comment un homme a-t-il pu résister si longtemps au milieu de tant de supplices? — Oh! c'est précisément ici que se montre la divinité, non pour ôter ou diminuer le sentiment de douleur qu'éprouve la chair, mais pour la soutenir en vie au milieu des plus effroyables tortures, afin qu'elle pût souffrir davantage, et que par le prodige même de ses tourments, il nous donnât un argument invincible de sa divinité.

Laissons de côté les autres miracles qui ont évidemment prouvé sa divinité: le renversement subit des soldats venus pour le saisir, la guérison de l'oreille de Malchus opérée sous leurs yeux, et surtout, au moment

de sa mort, l'éclipse miraculeuse qui, au milieu du jour, plongea tout-à-coup le monde dans les ténèbres, éclipse remarquée par les gentils eux-mêmes qui en ont conservé le souvenir, le tremblement extraordinaire de la terre, les rochers qui se fendirent, les tombeaux qui s'ouvrirent, le bouleversement de toute la nature, le centurion qui s'écria à la vue de tous ces prodiges : *Vere Filius Dei erat iste*, et les autres qui descendaient du Calvaire en se frappant la poitrine de regret et de douleur, *Revertebantur percutientes pectora sua* ; laissons, dis-je, tout cela de côté : le seul prodige d'une pareille résistance à tant de douleurs n'était-il pas une preuve évidente de sa divinité ?

Quel homme aurait pu survivre à la sanglante flagellation, et beaucoup moins encore au douloureux couronnement d'épines ? Pourtant Jésus-Christ, après un si cruel martyre, ne meurt pas ; il peut supporter encore le supplice du crucifiement, rester trois heures sur la croix, et enfin, épuisé comme il l'était de courage, de sang, de force, jeter en mourant un cri si fort qu'il put être entendu même des personnes éloignées. La nature humaine peut-elle être capable d'une si grande vigueur ? Non. Avouons donc que Jésus-Christ même dans ce mystère d'abjection et d'ignominie, a voulu se montrer vrai Dieu, en souffrant et en mourant véritablement en Dieu.

Mais était-il nécessaire pour nous racheter que Jésus-Christ souffrît tout ce qu'il a souffert ? — Non, cela n'était nullement nécessaire, puisque toutes les actions de Jésus-Christ étant les actions d'un Homme-Dieu, étaient d'un prix infini à cause de l'infinie dignité du Verbe hypostatiquement uni à la nature humaine. C'est pourquoi la moindre de ses humiliations, une larme, un soupir, une prière seule, était suffisante pour apaiser Dieu,

satisfaire pour nous à la justice divine, et racheter tout le genre humain.

Mais pourquoi une telle surabondance de peines et de tourments, s'il en fallait beaucoup moins pour nous racheter? — Je vous en dirai plus tard la raison en vous apprenant les diverses fins que Dieu s'est proposées dans ce mystère, outre la fin première et principale que nous avons déjà vue, et qui est la rédemption et le salut des hommes.

Je conclurai en vous disant, pour fruit de cette instruction, que, quoique le calice de douleurs que Jésus-Christ a bu pour nous fût surabondant à nos besoins, *copiosa apud eum redemptio*, cependant, nous ne sommes pas dispensés de l'obligation de boire aussi à ce calice; et même nous devons plutôt en conclure l'indispensable nécessité de souffrir à l'exemple de Jésus-Christ.

Ce serait d'abord une chose choquante que Jésus-Christ, le seul innocent, fût le seul à souffrir, tandis que nous, les seuls coupables, serions dispensés de toute satisfaction. Mais, ce qui est plus important encore, c'est que la satisfaction que Jésus-Christ a payée pour nous, quelque surabondante qu'elle soit, ne peut nous être fructueuse qu'à la condition de nous charger de notre croix et de marcher avec elle à sa suite.

Il nous le dit clairement lui-même dans l'Évangile: *Qui vult post me venire, tollat crucem suam et sequatur me.* Il attend, dit saint Paul, que nous complétions ses souffrances, et c'est ce qu'il faisait lui-même: *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi in carne mea.* Cette vérité est un peu dure et un peu rebulante pour notre délicatesse si ennemie de toute peine et de toute souffrance; mais n'importe, Jésus-Christ nous le répète: *Qui non bajulat crucem suam, et sequitur me, non est me dignus.*

Mais cette croix enfin dont nous devons nous charger,

n'est ni l'effusion de notre sang ni la mort. Elle consiste dans le renoncement à notre volonté perverse, dans l'accomplissement exact des devoirs généraux du chrétien, et des devoirs particuliers de notre état, devoirs toujours pénibles de leur nature ; dans la pratique de certaines pénitences et mortifications volontaires, ou au moins dans la patience et dans la chrétienne résignation à supporter les épreuves que Dieu nous envoie. Voilà notre croix ; et, bien qu'elle nous semble pesante, elle ne peut se comparer avec celle que Jésus-Christ a portée pour nous. Pourrions-nous donc avoir la lâcheté de la refuser ? C'est en effet une lâcheté par rapport à lui que de si mal répondre à l'amour qu'il nous a témoigné ; et par rapport à nous, c'est une véritable folie, puisqu'ainsi nous nous privons des fruits de sa passion et de sa mort, qui doivent un jour décider de tout pour nous.

Réfléchissez sérieusement sur ce point. Ou nous n'avons pas la foi, ou bien, si nous l'avons, c'est un trésor qui ne nous sert à rien dans la pratique.

TRAIT HISTORIQUE

Une personne d'une grande piété, malade depuis longtemps, reçut un jour la visite d'une de ses amies. Celle-ci, touchée de compassion à la vue des tourments qu'elle endurait, lui montra le crucifix en lui disant : « Essayons de demander au divin Sauveur qu'il vous délivre des souffrances cruelles que vous endurez. » Mais ce langage déplut à la malade. « Comment, lui dit-elle, vous me montrez le crucifix, et vous me conseillez de demander la délivrance des maux que j'endure ? C'est précisément l'aspect d'un Dieu cloué sur la croix qui m'avertit que je dois aussi rester clouée sur la mienne. Non, je ne veux pas être délivrée de ma croix, comme il n'a pas voulu être délivré de la sienne. Je ne veux point ressembler au

mauvais larron qui désirait d'en descendre, mais imiter le bon larron qui voulut y rester. Suspendu avec le Sauveur : et comme lui, je prierai seulement Jésus de ne pas m'oublier dans son royaume. »

XVII. INSTRUCTION

DE LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST

Dans ma dernière instruction, je vous ai succinctement expliqué le mystère de la passion et de la mort de Jésus-Christ, exprimé dans le quatrième article du Symbole. Mais ce serait traiter cette matière d'une façon trop aride et trop sèche que de ne pas parler des vérités catholiques qui découlent de ce mystère, et particulièrement de ses fruits et de son efficacité.

Je vais donc vous parler de ces vérités, et vous les expliquer dans l'ordre où elles se présenteront successivement à ma pensée.

Comme fondement de tout ce que nous allons dire, il faut voir d'abord quelle a été la cause de cette passion, et ensuite qu'elle en est la fin.

Si nous parlons des causes secondes, il y en eut autant qu'il y eut de personnes qui concoururent à faire souffrir Jésus-Christ : Judas qui le vendit par un sordide intérêt ; les juifs qui le livrèrent à Pilate par envie ; Pi-

late lui-même qui, par un vil respect humain, le condamna à mort, bien que convaincu de son innocence; enfin les soldats, les officiers, les bourreaux, qui exécutèrent la sentence. Mais, je le répète, tous ceux-ci ne furent que les causes secondes de la passion.

La première et la principale cause, ce fut le péché, pour qui une juste satisfaction était due à Dieu, satisfaction que Jésus-Christ avait offerte : *Traditus est propter delicta nostra*. Sans le péché, jamais Dieu n'aurait permis que son divin Fils fût ainsi maltraité, et jamais Jésus ne se serait laissé mettre à mort; mais parce qu'il s'agissait de notre rédemption et de notre salut, Dieu avait ainsi réglé les choses. Non que Dieu ait inspiré à Judas son détestable projet de le livrer aux mains de ses ennemis, et à ceux-ci leur conduite sacrilège envers sa personne, car Dieu ne peut être l'auteur du mal; mais il a permis tout cela pour que tout cela contribuât à l'accomplissement des desseins de miséricorde qu'il avait sur nous.

Concluez de là deux choses : la première c'est que Jésus-Christ est mort volontairement. S'il ne s'était pas lui-même abandonné aux mains de ses ennemis, ils n'auraient rien pu contre lui : *Oblatus est quia ipse voluit*. L'Évangile nous apprend en effet que, non pas une fois, mais très-souvent, les Juifs avaient comploté sa perte; qu'ils voulurent tantôt le lapider, et tantôt le précipiter du haut d'une montagne; mais quelque désir qu'ils en eussent, personne ne tenta jamais de mettre la main sur lui : *Quærebant eum apprehendere, et nemo misit in eum manus*. Pourquoi cela? Ecoutez la réponse de saint Jean : *Quia nondum venerat hora ejus* ¹. L'heure fixée par Dieu n'était pas encore venue. Quand ensuite ce moment fut arrivé, Dieu permit qu'ils pussent s'emparer de la per-

¹ Joan. VII, 30.

sonne du Sauveur, et qu'ils ne trouvassent plus aucune opposition à leurs desseins sacrilèges : *Hæc est hora vestra et potestas tenebrarum* ¹.

En effet, Jésus connaissant cette heure qu'il avait prédite à ses apôtres, alla lui-même au-devant de ses ennemis. Les ayant renversés par terre d'une seule parole, il ne prit pas la fuite, mais il attendit qu'ils se fussent relevés, et il se laissa saisir et lier comme un doux agneau. — Il ne chercha pas à se justifier, devant les juges, des imputations calomnieuses qu'on faisait peser sur lui ; il lui eût été cependant facile de confondre ses ennemis et de prouver son innocence. — Enfin, il jeta en expirant sur la croix un cri dont n'eût pas été capable un homme mourant, montrant par là qu'il avait la force et la puissance de vivre autant que cela lui aurait plu. Ainsi Jésus-Christ fit voir par maintes circonstances que sa passion était l'effet de sa seule volonté, et qu'elle n'avait pas d'autre cause déterminante que notre besoin et le désir de notre salut : *Oblatus est, quia ipse voluit*.

La seconde conclusion, c'est que le fruit de sa passion et de sa mort répond parfaitement au but et au dessein de miséricorde qu'il s'était proposé. Ce dessein de Jésus-Christ était, selon les divines Écritures, de dépouiller entièrement le démon du pouvoir qu'il avait usurpé : *Ut per mortem destrueret eum, qui mortis habebat imperium* ; d'effacer l'arrêt ou le décret de notre condamnation, en l'attachant à la croix : *Delens quod adversus nos erat chi-rographum decreti* ; de sauver tout ce qui avait péri : *Venit Filius hominis quærere et salvum facere quod perierat* ; de bénir en lui et par lui toutes les nations : *Ut in gentibus benedictio Abraham fieret in Christo Jesu*. Le fruit de la passion et de la mort de Jésus-Christ fut donc notre

¹ Luc. XXII. 53.

délivrance de la servitude du péché et du démon, la réouverture du ciel fermé à tous les hommes depuis le commencement du monde, et enfin tous les secours nécessaires pour arriver au salut éternel.

De tout cela, il faut conclure encore l'universalité de la rédemption ; je veux dire que Jésus-Christ a souffert et est mort pour tous, et que tous le doivent reconnaître pour leur Sauveur.

Les expressions de Dieu sur ce sujet, dans les saintes Écritures, sont si claires et si précises, qu'il est à peine croyable qu'il puisse se trouver des hommes qui, contre la vérité non moins que contre leurs propres intérêts, osent enseigner le contraire, et dire que Jésus-Christ, le Fils de Dieu, n'a ni répandu son sang, ni offert sa mort pour le salut de tous les hommes. Doctrine impie, hérétique, injurieuse à Dieu, funeste aux âmes, tendant à détruire l'espérance chrétienne, à éteindre toute ferveur, et à nous rendre indolents et paresseux, sinon désespérés et frénétiques ; aussi a-t-elle été justement condamnée par l'Église. Loin de nous donc de telles maximes et de telles opinions.

Dans les divines Écritures, Jésus-Christ est appelé le Sauveur du monde, le Rédempteur du monde, l'agneau de Dieu qui efface les péchés du monde. Saint Paul dit qu'il s'est donné lui-même pour nous racheter tous : *Dedit semetipsum redemptionem pro omnibus* ¹. Saint Jean, qu'il est la victime de propitiation non-seulement pour nos péchés, mais pour ceux de tout le monde : *Ipse est propitiatio pro peccatis nostris... et totius mundi* ² ; saint Paul, qu'il est le Sauveur de tous les hommes et surtout des fidèles : *Salvator omnium, maxime fidelium* ; que comme tous meurent en Adam, ainsi tous seront vivifiés

¹ 1. Tim. II, 6. — ² 1. Joan. II, 2.

de Jésus-Christ : *Sicut in Adam omnes moriuntur, ita et in Christo omnes vivificabuntur* ¹. Tous ces passages et beaucoup d'autres que j'omets pour abréger, ou ne signifient rien, ou signifient que la rédemption a été universelle, sans restriction, sans modification, sans exception. Le langage des saints Pères corrobore la divine Écriture. Notre Rédempteur a donc payé pour tous le prix du salut, quelle que soit d'ailleurs la manière dont il est appliqué à beaucoup d'hommes. Nous devons tous humblement adorer ce que nous voyons en cela de mystérieux, sans chercher à le comprendre, nous surtout qu'il a spécialement distingués par le don précieux de la foi. Il ne faut donc pas écouter ceux qui veulent restreindre un tel bienfait à quelques âmes privilégiées. Qu'y a-t-il besoin de recourir ici aux impénétrables jugements de Dieu, quand la foi, non moins que la raison, nous enseigne ouvertement le contraire ? Oui, même la raison. Remarquez bien ceci : Toute doctrine qui s'efforce de vous insinuer sur Dieu des idées indignes de lui, de son infinie bonté et de sa justice ; toute doctrine qui éteint en vous la confiance en Dieu et la ferveur dans la pratique des bonnes œuvres, deux choses qui nous sont rigoureusement commandées par Dieu, tenez-la pour une doctrine fautive et rejetez-la. Car Dieu n'est pas Dieu, s'il n'est pas infiniment juste ; et Dieu ne peut pas non plus être en contradiction avec lui-même, et nous commander rigoureusement des choses impraticables, ce qui serait si l'on admettait la vérité de ces doctrines.

Mais je vois ce que vous allez me dire : — Si Jésus-Christ a souffert et est mort pour tous, pourquoi donc y en a-t-il tant, malgré cela, qui se damnent ? Comment accorder ensemble l'efficacité et l'universalité de la ré-

¹ I. Cor. XV, 22.

demption, avec ce grand nombre de réprouvés, même parmi les chrétiens, comme on nous le prêche si souvent ?

Ceci n'est que trop vrai ; mais il faut en chercher le pourquoi, et voir si ce malheur vient de Dieu ou de nous. Beaucoup donc se damnent, mais c'est parce que beaucoup mettent des obstacles aux mérites de la passion de Jésus-Christ, et que, par leur faute et par leur malice, ils se rendent inutile le sang qu'il a répandu pour eux. Supposons qu'un excellent médecin prépare un remède propre à guérir tous les maux ; il pourrait cependant arriver malgré cela que beaucoup restassent malades, ou parce qu'ils ne le prendraient pas, ou parce qu'ils en useraient mal. Ainsi, quoique Jésus-Christ ait préparé un remède excellent pour tous les hommes, cela n'empêche pas que beaucoup ne se perdent, parce qu'ils négligent les moyens requis pour se le bien appliquer, et qu'ils se rendent indignes des grâces que Jésus-Christ leur a méritées, lesquelles les conduiraient infailliblement au port du salut. Pour preuve de ceci, il suffit de jeter les yeux sur la conduite des hommes. Y a-t-il beaucoup de chrétiens qui travaillent à leur sanctification et à leur salut, qui soient vigilants et ennemis du péché, attentifs à leurs devoirs, mortifiés dans leurs désirs et dans leurs passions, fervents dans le bien ? Il y en a peu, très-peu ; la paresse, la langueur, l'amour du péché, le contentement des passions, voilà ce qui prévaut et domine chez la plupart des chrétiens.

Il ne manque même pas de chrétiens, ou ignorants ou présomptueux, pour lesquels la rédemption de Jésus-Christ devient une occasion de péché et d'impénitence.

Ceux-ci répètent volontiers avec saint Jean : *Non misit Deus Filium suum in mundum ut judicet mundum, sed ut*

salvetur mundus per ipsum ¹. Et jusque-là ils ont parfaitement raison ; mais ils partent de cette maxime pour s'animer à pécher et pour persévérer dans le péché, se promettant encore, malgré une vie aussi indigne, l'impunité et même une fin heureuse.

Si la rédemption de Jésus-Christ avait la vertu de sauver avec de telles dispositions, je ne crains pas d'affirmer qu'elle eût été une œuvre nuisible et funeste, puisqu'elle aurait porté et encouragé au péché et au vice.

Donc, de ce que beaucoup se perdent, on ne doit pas conclure que la rédemption de Jésus-Christ manque d'efficacité ou d'universalité, mais plutôt que cette rédemption, bien qu'elle ait en elle-même une valeur infinie, ne suffit pas cependant sans notre coopération. Et qui d'ailleurs en doute ? *Qui fecit te sine te, non salvabit te sine te* ². Excepté les enfants qui, s'ils meurent avant l'âge de raison, se sauvent par les seuls mérites de Jésus-Christ qui leur sont appliqués dans le saint baptême, personne des adultes ne sera sauvé sans sa coopération ; c'est-à-dire sans la contrition sincère, sans la fuite soigneuse du péché et des occasions dangereuses, sans une fidèle correspondance aux grâces de Dieu, sans la pratique de l'oraison, des sacrements et des vertus chrétiennes ; car ce sont là les moyens par lesquels nous sont appliqués les mérites et la vertu de la passion et de la mort de Jésus-Christ.

Voilà ce qu'on nous demande. Jésus-Christ nous ayant précédés dans cette œuvre pénible et nous ayant fourni de son côté tout ce qui nous est nécessaire, nous devons de notre côté demeurer fermement résolus à le suivre avec fidélité et à travailler de concert avec lui. Il ne s'a-

¹ Joan. III, 17. — ² S. Aug.

git pas ici de chercher à pénétrer les secrets de la divine Providence sur notre sort futur, mais de faire un bon usage des moyens de salut qui nous sont offerts, de les prendre sérieusement et avec zèle, et de demander à Dieu avec humilité et persévérance, la grâce d'en bien profiter.

Pour obtenir tout cela, je ne saurais vous conseiller une pratique plus salutaire que la pensée fréquente et familière de la passion et de la mort de Jésus-Christ. Oui, Jésus crucifié, voilà le grand objet qui doit nous occuper plus que tout autre. C'est lui qui devrait être la nourriture la plus chère et la plus habituelle de notre âme, et non pas seulement le sujet d'une émotion stérile et passagère le jour du vendredi saint. La reconnaissance que nous devons à Jésus crucifié, et notre propre intérêt, doivent nous porter à méditer souvent la passion.

La reconnaissance d'abord, parce que c'est là le meilleur et le plus grand de tous les bienfaits, le dernier excès de la divine bonté. Si un Dieu a réellement répandu son sang pour nous ; s'il a sacrifié sa vie ; si sa mort est ce qui a apaisé la colère du Seigneur, qui a mis fin à nos maux, qui nous a ouvert les trésors de la divine miséricorde, la source de tous les biens, ce serait certainement une ingratitude incomparable que de vivre sans y penser. En reconnaissance d'un si grand bienfait, nous devrions souffrir toutes sortes de peines pour lui ; mais il demande seulement que nous lui donnions quelquefois un souvenir, une pensée de reconnaissance et d'amour pour les tourments qu'il a endurés pour nous. Et quoi de plus juste ? Cependant, *justus perit, et non est qui recogitat in corde suo* ¹.

C'est dans ce but qu'il a établi le très-grand, le très-

¹ Is. LVII, 1

saint et très-auguste sacrifice de la messe, pour qu'il fût un perpétuel mémorial de sa passion et de sa mort : *Quotiescumque manducabitis panem hunc, et calicem bibetis, mortem Domini annuntiabitis*¹. Aussi est-ce principalement quand vous assistez au divin sacrifice que vous devez penser à la passion de Jésus-Christ, et en faire l'objet de votre dévotion.

Outre la reconnaissance que nous devons à Jésus-Christ, il y va aussi de notre *intérêt*, car il n'y a pas de pensée plus efficace que celle-ci, ni plus salutaire pour nous sanctifier.

La pensée d'un Dieu souffrant et mourant pour nous, nous fait connaître avec la dernière évidence l'immensité de son amour pour nous, l'excellence et le prix de notre âme, si chèrement rachetée, l'énormité et la malice du péché que la divine justice punit en lui avec tant de rigueur, le modèle des plus sublimes vertus pratiquées par Jésus-Christ à un degré éminent et héroïque. Cette pensée est donc très-propre à produire en nous les plus salutaires impressions d'amour pour Dieu, d'horreur pour le péché, d'estime pour la pénitence, et de zèle pour imiter les vertus du Sauveur.

Cette pensée est encore éminemment propre à nous faire triompher de tous nos ennemis, du monde, du démon et de la chair. Le démon nous tente de désespoir ou de présomption ; mais la passion de Jésus-Christ nous préserve de l'un et de l'autre, en nous faisant concevoir d'un côté une vive confiance et de l'autre une crainte salutaire. Le monde et la chair nous tentent par l'attrait des plaisirs et par l'aversion des souffrances ; mais la passion de Jésus-Christ nous inspire de l'horreur pour les premiers et de l'amour pour les seconds. Enfin, elle

¹ Cor. XI, 26.

est notre plus doux et notre plus ferme appui dans toutes nos peines, puisqu'il n'y a plus d'affliction ni de souffrance qui ne trouve son exemple et son soulagement dans les douleurs de Jésus-Christ. C'est pourquoi saint Pierre, avertissant les fidèles de se fortifier contre les assauts des tentations et des fâcheux événements, leur recommande par-dessus tout de s'armer de la pensée des souffrances de Jésus : *Christo igitur passo in carne, eadem cogitatione armamini et vos* ¹.

Mais pour méditer avec fruit la passion et la mort de Jésus-Christ, il faut le faire de manière à en rester vivement ému et pénétré. Pour cela, les maîtres de la vie spirituelle nous enseignent différentes méthodes de la méditer pour en tirer des fruits solides.

1° La première consiste à la considérer non comme une chose passée, mais comme une chose présente. Les événements passés et déjà éloignés ne produisent pas ordinairement une grande impression. Il faut donc regarder les souffrances de Jésus-Christ comme s'il les endurait sous nos yeux. C'est ce que fait la sainte Église qui, dans le cours de l'année, nous représente par ses diverses solennités tous les mystères de la religion comme s'ils s'accomplissaient dans ce jour même, et nous dit : C'est aujourd'hui qu'est né notre Sauveur, c'est aujourd'hui qu'il est ressuscité, aujourd'hui qu'il est monté au ciel.

2° Considérez la passion de Jésus-Christ, non comme un bienfait accordé généralement à tous les hommes, mais comme une grâce particulière à chacun. Il semble qu'un tel bienfait, pour être général, perd de son prix ; mais c'est une illusion, car bien que Jésus-Christ ait souffert pour tous, il n'en a pas cependant souffert avec moins d'amour pour chacun de nous. En effet, chacun de

¹ 1. Petr. IV, 1.

nous était distinctement présent à sa pensée ; et même, dit saint Bernard, si vous aviez été seul à racheter sur la terre, il aurait souffert par amour pour vous seul autant qu'il a souffert pour tous les hommes ensemble. Nous pouvons donc et même nous devons nous appliquer particulièrement ce bienfait, comme s'il n'avait eu que chacun de nous personnellement pour objet. C'est ce que faisait saint Paul quand il répétait avec un vif enthousiasme d'amour : *Dilexit me, et tradidit semetipsum pro me* ¹.

3° Après avoir considéré les souffrances de Jésus-Christ avec toutes leurs circonstances, rentrons en nous-mêmes et persuadons-nous bien que c'est nous qui sommes la cause de tout ce qu'il a souffert. C'est là une vérité de foi : *Vulneratus est propter iniquitates nostras, attristatus est propter scelera nostra* ². Et cette vérité suffit pour toucher de compassion même les cœurs les plus endurcis, lorsque l'on considère attentivement quel est celui qui souffre, ce qu'il souffre, pour qui il souffre, et avec quel amour il souffre.

Si nous méditons ainsi la passion de Jésus-Christ, nous ne pourrions manquer d'en retirer des fruits. Mais comment le faire, lorsqu'on n'a pas même un crucifix chez soi ? Je suis grandement étonné et surpris quand je visite certains malades, et que je ne trouve pas près d'eux l'image de Jésus en croix. Mais ne sont-ce pas là les vraies armoiries du chrétien ? Quelle sorte de chrétiens sommes-nous donc ? Quel est donc notre culte et quelles sont nos espérances ?

Ayons donc pour Jésus crucifié une dévotion affectueuse et solide. Rappelez-vous qu'arrivés à la fin de votre vie, alors que vos parents et vos amis vous aban-

¹ Gal. II, 20. — ² Is. CIII. 3

donneront, il ne vous restera que le crucifix entre les mains. Si pendant votre vie vous l'avez reconnu avec une vraie dévotion, il vous reconnaîtra à la mort par une protection efficace, dissipant vos craintes, vous fortifiant contre les terreurs et les angoisses de ce grand passage, répandant dans votre cœur une douce et suave affection qui sera tout à la fois votre espérance, votre force, votre paix et votre sûreté. Mais si le crucifix vous est indifférent et étranger pendant votre vie, si vous ne vous êtes jamais appliqués à lire et à méditer ce livre, quelle consolation, quelle secours pourrez-vous en retirer alors ? Je vous laisse à y bien réfléchir, et à prendre des résolutions en conséquence.

TRAIT HISTORIQUE

Un incendie ayant éclaté pendant la nuit dans la maison d'un paysan, la flamme fit des progrès si rapides que les habitants purent à peine se sauver : tout ce qu'ils possédaient devint la proie des flammes. Cependant l'aîné des enfants parvint à sauver un vieux, mais précieux crucifix, qu'il tenait à la main au milieu de ses parents réunis autour de la maison en feu. Comme le plus jeune de ses frères lui demanda pourquoi il avait emporté ce vieux crucifix, plutôt que d'autres objets de plus de valeur, il répondit : « En agissant ainsi, je me suis rappelé ce que nous a dit le prédicateur de la dernière mission, que le meuble le plus précieux de la famille c'est le crucifix, attendu qu'il nous fait supporter patiemment toutes nos épreuves. — Oh ! oui, mon cher enfant, s'écria le père profondément ému ; vous avez bien fait d'emporter le crucifix ; car qu'y a-t-il de plus propre à nous consoler dans notre malheur que la vue de Celui qui a donné tout ce qu'il avait, et qui est allé jusqu'à faire le sacrifice de son sang pour nous sauver.

XVIII. INSTRUCTION

FIN DE L'INCARNATION ET DE LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST

En vous exposant les troisième et quatrième articles du Symbole, je vous ai parlé des mystères de l'incarnation, de la naissance, de la passion, de la mort et de la sépulture de Jésus-Christ, mystères d'humiliation et de suprême abaissement. Mais avant de passer aux mystères d'exaltation et de gloire, renfermés dans les trois articles suivants, il faut vous faire connaître dans sa totalité et dans sa plénitude, la fin de l'Incarnation de Jésus-Christ et de ses souffrances.

Le symbole des apôtres ne dit rien de précis sur ce point, mais celui de la messe nous le marque d'une manière très-formelle par ces paroles : *Propter nos et propter nostram salutem descendit de caelis et incarnatus est de Spiritu Sancto*. Par ces paroles, il nous marque pour fin de tous les mystères notre salut et notre rédemption. Telle est bien en effet leur fin première et principale ; mais ce n'est pas l'unique, et deux raisons nous le prouvent.

1° La venue de Jésus-Christ pour nous racheter n'était nécessaire que dans le cas où Dieu exigerait de nous une satisfaction rigoureuse de nos fautes ; car cette satisfaction, devant être proportionnée à l'offense et par conséquent infinie comme elle, ne pouvait être offerte que par

un Dieu fait homme. Mais le Seigneur ne pouvait-il pas, sans exiger cette condition, nous accorder notre grâce et notre pardon ? Oui sans doute. De même qu'il nous avait créés d'une seule parole, ainsi il pouvait d'une seule parole nous racheter. Et même, supposé que notre rachat ne pût s'opérer que par une satisfaction équivalente offerte par Dieu, on ne voit pas encore pourquoi Jésus-Christ a voulu se condamner à tant de souffrances.

2° En effet, toutes les actions de Jésus-Christ étant d'un prix infini par la dignité infinie de sa personne divine, la moindre de ses humiliations, une larme, un soupir, une prière suffisait pour nous racheter, pour apaiser Dieu et satisfaire à la justice divine. Pourquoi donc a-t-il voulu subir tant de souffrances et de tourments, s'il pouvait nous racheter à un moindre prix ?

Ces deux réflexions nous conduisent nécessairement à reconnaître que Dieu, dans la mission et dans les travaux de Jésus-Christ, s'est proposé d'autres fins que notre rédemption et notre salut, et que c'est pour les atteindre qu'il a employé ce moyen de préférence à tout autre. Ce sont ces fins que j'entreprends de vous expliquer brièvement aujourd'hui, pour en déduire ensuite un point très-important de morale chrétienne.

Or c'est à deux que se réduisent les autres fins que Dieu s'est proposées dans l'incarnation du Verbe divin, et ce sont sa plus grande gloire et notre plus grand avantage.

Et d'abord, la gloire extrinsèque de Dieu consiste dans la manifestation de ses divins attributs ; or rien ne leur donne plus d'éclat que le mystère de l'Incarnation et les œuvres que Jésus-Christ a opérées pour nous.

C'est ici en effet que brillent d'une manière distincte et toute particulière les perfections de Dieu, et spéciale-

ment sa toute-puissance, sa sagesse, sa justice, sa sainteté, la haine infinie qu'il porte au péché, sa bonté et son amour infini pour nous.

1° *Sa toute-puissance*, par l'union dans un seul sujet, dans une seule personne, de deux choses infiniment distinctes, la nature divine et la nature humaine, c'est-à-dire l'éternité et le temps, la vie et la mort, la félicité et la misère, la petitesse et l'immensité, le tout et le néant. Quel prodige ! Ce petit enfant, qui a été conçu dans les entrailles de Marie, qui est né dans une étable, c'est le vrai Fils de Dieu ; il est consubstantiel au Dieu très-haut, et vrai Dieu avec lui ! Dieu-homme, homme-Dieu, chair et Verbe, Verbe et chair, quelles expressions contradictoires, et pourtant si étranges qu'elles soient, unies ensemble d'une manière incompréhensible !

Aussi est-ce pour cela que la divine Écriture, en parlant de ce mystère, l'appelle le chef-d'œuvre de la toute-puissance, et le met au-dessus de l'œuvre même de la création. On dit que Dieu, dans la création, pour former le ciel et l'étendre sur nos têtes, n'employa que la seule force de ses doigts : *Videbo caelos tuos opera digitorum tuorum* ¹ ; tandis que dans l'incarnation, il déploie toute la puissance de son bras : *Fecit potentiam in brachio suo* ².

2° *L'infinie sagesse* de Dieu qui, par ce moyen, a su concilier ensemble les intérêts de son infinie justice avec ceux de son infinie miséricorde. D'un côté, la justice de Dieu exigeait une satisfaction et une vengeance pour nos péchés ; mais de l'autre, sa miséricorde nourrissait pour nous des desseins de pardon et de paix. Comment concilier ces deux choses ? Si Dieu se venge de nous, où sera sa miséricorde ? Si Dieu nous pardonne, où sera sa

¹ Ps. VIII, 4. — ² Luc. I, 51.

justice? Mais l'Incarnation et la Passion de Jésus-Christ lui ont fourni le moyen de concilier ces deux extrêmes; car Jésus-Christ se charge de la peine due à nos péchés, et voici la justice divine satisfaite; et nous, par les mérites de Jésus-Christ, nous recevons gratuitement le pardon de nos fautes, et satisfaction est ainsi donnée à la divine miséricorde. C'est ainsi que se vérifie la parole du prophète : La justice et la paix se sont embrassées : *Justitia et pax osculatæ sunt*¹.

3° *Sa sainteté* et la haine infinie qu'il porte au péché. Si Jésus-Christ n'était pas venu au monde, s'il n'avait pas fait et souffert pour tous ce que nous savons, nous n'aurions qu'une faible idée de la malice du péché et du déplaisir qu'il cause à Dieu. Mais en voyant le Père céleste traiter avec tant de rigueur son Fils unique, le Saint des saints, uniquement pour avoir pris la forme des pécheurs, nous pouvons alors suffisamment comprendre l'énormité du péché et la haine implacable que Dieu lui porte.

C'est ici la plus grande preuve que Dieu pouvait nous en donner. Ni le déluge universel, ni les pluies de feu, ni tant d'autres fléaux épouvantables envoyés par Dieu en punition du péché, ni l'enfer lui-même préparé pour l'expié, ni l'éternité enfin avec tous ses tourments, ne nous prouvaient la haine de Dieu contre le péché avec autant d'évidence que la vue de son Fils unique venu du ciel sur la terre, assujéti pendant trente-trois ans à toutes sortes de fatigues, et enfin attaché à une croix pour nos péchés. Car la plus légère souffrance d'un Dieu, n'a aucune proportion avec la perte de toutes les créatures.

Enfin *la bonté de Dieu* et son amour infini pour nous.

¹ Ps. LXXXIV, 11.

De toutes les perfections divines, c'est celle-ci qui éclate le plus dans le mystère de l'Incarnation.

1° Parce que, dans ce mystère, Dieu se communique à nous de la manière la plus intime qui se puisse concevoir, c'est-à-dire par l'union de son être divin avec notre chair. Après l'Incarnation, notre chair est la chair de Jésus-Christ; elle est ennoblie, sanctifiée, et en quelque sorte divinisée. Jésus-Christ a contracté avec nous une très-étroite alliance, en vertu de laquelle nous ne faisons plus qu'une même chose avec lui. Nous sommes, dans un sens propre et réel, frères de Jésus-Christ et enfants de Dieu; grâce, grandeur et dignité qui nous font supérieurs aux anges mêmes, desquels le Seigneur n'a pas pris la nature comme il a pris la nôtre. Voilà pourquoi nous pouvons seuls dire que Jésus-Christ est notre chair et notre frère.

2° Parce que Dieu, dans l'Incarnation, a donné et sacrifié pour notre salut tout ce qu'il avait de plus cher et de plus précieux, c'est-à-dire son Fils unique : *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret*. Dites-moi je vous prie : si un monarque de ce monde, pour délivrer un malfaiteur de la potence justement méritée, lui substituait son propre fils, l'héritier de sa couronne, quel excès de charité ne serait-ce pas là ? Mais ce qu'on ne vit jamais sur la terre et qu'on peut regarder comme un rêve, Dieu l'a fait pour nous. Pour nous délivrer de la mort, nous pécheurs, il y a condamné son Fils unique, et il a épuisé sur lui sa colère pour répandre sur nous ses miséricordes. Quelle plus grande preuve d'amour le Seigneur pouvait-il nous donner !

Il est donc évident, par ce que je viens de dire, que l'Incarnation a manifesté d'une manière éclatante, infinie, les perfections divines, et que par conséquent la

seigneur a choisi, pour nous racheter, le moyen qui lui était le plus glorieux.

Mais nous devons ajouter que c'était aussi le plus avantageux pour nous, et cela pour deux raisons principales :

1° Pour faciliter notre union avec Dieu. Terrestres et matériels comme nous sommes, nous ne pouvions que difficilement nous élever à Dieu, qui est un esprit très-pur et supérieur à nos sens. Qu'a donc fait le Seigneur ? Voyant que nous ne pouvions nous élever à lui, il s'est abaissé vers nous, il s'est rendu visible et palpable, il a habité parmi nous comme un de nous, et il a voulu se faire voir et converser familièrement avec nous, afin que sa très-sainte humanité nous servît comme d'échelle pour monter et nous unir à Dieu. Admirable condescendance, qui nous avait été figurée par ce que firent les deux prophètes Élie et Élisée pour ressusciter chacun un petit enfant mort. Ils s'étendirent sur le cadavre, se rapetissèrent et se raccourcirent afin de s'adapter à la petite taille de ces enfants, joignant, du mieux qu'ils purent, membres à membres, et répandant ainsi en eux la chaleur et la vie. Ainsi Jésus-Christ, pour nous faire revivre à la grâce et nous unir à lui, s'est anéanti lui-même : *Exinanivit semetipsum* ; il s'est rapetissé et raccourci pour adapter à notre bassesse sa sublime majesté, et à notre néant sa souveraine grandeur.

2° Mais ce qui est plus important, et qui forme la seconde raison, c'est que, par ce moyen, il nous a offert en sa personne un très-parfait modèle de toutes les vertus. Aveuglés que nous étions par le péché et ensevelis dans de profondes ténèbres, nous avons besoin d'un modèle pour régler notre vie, modèle qui fût, d'un côté, infail-
lible et non sujet à tromper, et de l'autre, visible et

exposé à nos regards. Or, nous avons ce modèle dans Jésus-Christ et dans toute cette vie de souffrances, de fatigues, de travaux et de vertus de toutes sortes, qu'il a menée parmi nous durant tant d'années. Il nous a enseigné la route du ciel plus par ses exemples que par ses paroles; il a même voulu souffrir plus qu'il ne fallait pour notre rédemption, afin que l'éclat de sa charité ne resplendît pas moins à nos yeux que la lumière de ses exemples. C'est en effet sur ses exemples que se sont formés tant de héros dans le christianisme : pauvres volontaires, austères anachorètes, vierges très-pures, martyrs invincibles, apôtres et confesseurs brûlant de charité et de zèle. Mais si un tel héroïsme n'est pas exigé de tous, il est du moins rigoureusement nécessaire pour tous de se rendre semblables à Jésus-Christ, par la pratique de ces vertus qui forment l'essence du chrétien, la patience, la mansuétude, la charité, l'humilité, la mortification, la pénitence et autres. Oh ! comprenez bien cette obligation.

Je vous exhortais dernièrement à la dévotion à Jésus crucifié; or, cette dévotion consiste à l'imiter, à porter en nous-mêmes son image, à suivre ses exemples, dit saint Paul : *Donec formetur Christus in nobis* ¹. Le culte, l'amour, la gratitude et la reconnaissance que nous lui devons, consistent principalement à lui ressembler.

Cette ressemblance n'est pas une chose de perfection arbitraire, mais c'est un devoir précis et indispensable pour quiconque veut se sauver. La conduite et les exemples de Jésus-Christ sont une loi, une règle pour nous. Il a souffert, dit saint Pierre, non-seulement pour nous racheter, mais pour nous laisser un exemple que nous devons suivre : *Christus passus est, vobis relinquens exem-*

¹ Gal. IV, 19.

plum, ut sequamini vestigia ejus ¹. Je suis la voie, dit Jésus-Christ lui-même, et personne n'arrive à la vie que par cette voie. Or, cette voie, dit saint Bernard, n'est autre chose que l'exemple : *Via in exemplo*. D'ailleurs le Sauveur ajoute : *Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis* ². Enfin, le Père éternel, qui l'a envoyé en ce monde, a formé le grand et immuable décret de n'admettre personne dans son royaume, s'il ne trouve en lui la parfaite image de son divin Fils : *Quos præscivit, hos et prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui* ³. Regardez-le bien, nous dit-il à tous en nous le montrant : voilà le modèle divin et nécessaire que je vous propose à suivre ; il ne peut y en avoir d'autre que lui seul. Il a vécu et conversé parmi vous ; son image vous est présente, et l'Évangile renferme l'histoire véritable et éternelle de ses actions et de ses vertus. Contemplez-le donc, et faites ce qu'il a fait : *Inspice, et fac secundum exemplar*.

Mais sans chercher si loin, le seul nom de chrétien que vous portez ne suffit-il pas pour vous convaincre de cette vérité ? Que veut dire chrétien, sinon disciple de Jésus-Christ ? Mais pour être disciple de Jésus-Christ, il ne suffit pas d'adorer sa personne, de croire sa doctrine, de vénérer ses ministres ; il faut de plus imiter ses exemples, se revêtir de son divin esprit, et se rendre semblable au portrait qu'il nous présente de lui-même. Sans cela, nous ne sommes pas vraiment chrétiens ; et toute dévotion qui ne conduit pas à imiter Jésus-Christ, n'est qu'erreur et illusion.

Concluez de là combien les chrétiens s'abusent généralement au sujet de la vraie dévotion. Aujourd'hui, toute la dévotion et toute la piété chrétienne se réduit à

¹ 1. Petr. II, 21. — ² Joan. XIII, 15. — ³ Rom. VIII, 29.

quelques pratiques extérieures purement matérielles qui, bien entendues, pourraient, il est vrai, conduire à la véritable dévotion, mais qui ne la constituent pas par elles-mêmes, qui peuvent fort bien en être séparées, et même se concilier avec la vie la plus criminelle. On voit des chrétiens fréquenter les églises, assister aux bénédictions, aux messes et aux instructions, s'approcher des sacrements ; mais, au milieu de tout cela, vous cherchez vainement dans la plupart d'entre eux cette conformité et cette ressemblance avec Jésus-Christ, qui forment l'âme du chrétien. Où trouve-t-on maintenant le pardon des injures et l'amour des ennemis, conformément à l'exemple de Celui qui pria sur la croix pour ses bourreaux ? Où le détachement des biens et des grandeurs du monde, conformément à l'exemple de Celui qui voulut naître, vivre et mourir dans l'abjection et dans la pauvreté ? Où la pénitence et la mortification, conformément à l'exemple de Celui qui montra sa tête couronnée d'épines et son corps déchiré en lambeaux ? Où la résignation à la volonté divine dans les épreuves de cette vie, conformément à l'exemple de Celui qui vécut et mourut parfaitement soumis et obéissant à son Père ?

Mais si, dans la pratique, on remarque une opposition formelle de sentiments, d'affections, de conduite entre vous et Jésus-Christ ; si vous accordez tout aux sens et aux passions, si toute votre vie n'est qu'orgueil et vanité, avarice et cupidité, mollesse et sensualité, que venez-vous me vanter votre vertu ? Et quelle espèce de vertu est-ce, qui ne fait pas de vous de vrais disciples de Jésus-Christ ? Ne vous faites pas illusion : la conformité avec lui est la pierre de touche qui sert à distinguer la vraie dévotion.

Vous reviendrez bien de cette erreur en ce grand jour où se dissipent toutes les illusions, c'est-à-dire à votre

dernière heure, quand le prêtre vous présentera l'image sacrée du crucifix. Voilà, vous diront alors la conscience et la foi, voilà Celui en qui seul tu peux mettre ton espérance, car c'est le modèle sur qui tu as dû te conformer pendant ta vie pour être sauvé; mais si tu ne retrouves en toi aucune de ses actions, aucune de ses vertus, quel espoir de salut peut-il te rester? Oui, ces voix secrètes, mais pourtant bien intelligibles, partiront du crucifix pour vous faire de vifs et amers reproches, qui ne seront que le prélude de votre éternelle condamnation.

Pour prévenir un malheur si grand, appliquez-vous dès ce moment à étudier ce divin modèle, à le méditer attentivement, à suivre ses maximes, à vous conduire selon ses exemples, et à vous remplir tellement de son divin esprit, que vous deveniez autant de fidèles copies de Jésus par l'humilité, par la mansuétude, par la charité, par la mortification et le détachement, par l'esprit de ferveur et de pureté : *Induimini Dominum Jesum*¹, comme vous y oblige l'engagement que vous avez pris au baptême : *Quicumque baptizati estis, Christum induistis*². Il n'est pas possible, à la vérité, d'atteindre la perfection de ce divin original; mais nous devons nous efforcer d'en approcher autant que le comporte la mesure des dons et des grâces que nous avons reçus, de même que les saints du ciel que nous vénérons l'ont tous plus ou moins retracé en eux.

Telle est la vraie dévotion, la seule qui nous rende vraiment chrétiens, et qui puisse nous appliquer les grâces que Jésus-Christ est venu nous apporter sur la terre. Sa mort nous sera inutile si sa vie n'a pas servi de règle à la nôtre; nous ne retirerons aucun profit de ses mérites, si nous n'en avons pas retiré de ses exemples; il ne

¹ Rom. XIII, 14 — ² Gal. III, 27.

sera pas notre Sauveur, s'il n'a pas été auparavant notre modèle. Il nous vient parfois à l'esprit des doutes cruels, si nous serons un jour sauvés ou non, si nous serons ou non du nombre des prédestinés. Mais la chose est fort claire; sans chercher à pénétrer les décrets de Dieu, vous pouvez résoudre vos doutes avec ces paroles de saint Paul : *Quos præscivit, hos et prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui* : ceux-là seront prédestinés, qui seront conformes à l'image de son divin Fils. Comparons-nous donc souvent à ce divin modèle pour voir quelle ressemblance nous avons avec lui, et de là nous pourrons sûrement juger de notre destinée future et de notre sort éternel.

TRAITS HISTORIQUES

I. — Il n'est personne qui ait porté l'amour de Jésus crucifié aussi loin que saint François d'Assises. On le rencontrait souvent dans la campagne, fondant en larmes et poussant des gémissements lamentables; et si on lui demandait la cause de sa douleur, il répondait : « Je pleure l'Amour crucifié qui n'est pas aimé. » Aussi Dieu le récompensa-t-il par une faveur unique et tout à fait merveilleuse. Un jour que François était en prières sur le mont Alvernia, il vit venir du ciel à lui un archange ailé de six ailes, qui lui perça de gros clous les pieds et les mains, et qui lui ouvrit le côté. Tout le reste de sa vie, François porta ces stygmates sur son corps, comme pour montrer extérieurement sa ressemblance intérieure parfaite avec Jésus crucifié.

II. — Sainte Claire de Montefalco, qui éprouvait dès l'âge de quatre ans un si ardent amour pour Jésus crucifié qu'elle restait souvent absorbée pendant plusieurs heures par la contemplation d'un crucifix, méditait souvent, à un âge plus avancé, sur Jésus portant sa croix, et cette pensée excitait dans son âme une vive commisération. S'étant un jour évanouie au

moment où elle éprouvait un vif désir de ne pouvoir endurer de grandes souffrances pour l'amour de Jésus, le Sauveur lui apparut chargé de sa croix et lui adressa ces paroles : « Ma fille, j'ai choisi une place particulière où je pourrai convenablement déposer ma croix, et cette place, c'est votre cœur. C'est là que je veux la planter. Dès ce moment, vous allez être obligée de la porter ; c'est avec elle que vous devez mourir, si vous voulez être ma fille et mon héritière. » La pieuse vierge déclara qu'elle était prête à la recevoir ; et depuis ce moment, elle éprouva des douleurs si vives et si poignantes qu'elle y aurait succombé à l'instant même, si Dieu ne lui eût donné les forces nécessaires pour les supporter.

Dans tout cœur humain où Satan a trouvé une place pour le péché, il faut, si l'on ne veut pas périr avec Satan, mettre la croix à la place du péché. Imitons sainte Claire, et ouvrons à Jésus qui frappe si souvent à la porte de notre cœur : notre fardeau n'en deviendra que plus léger.

XIX. INSTRUCTION

— CINQUIÈME ARTICLE DU SYMBOLE —

DESCENTE AUX ENFERS ET RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST

Est descendu aux enfers, le troisième jour est ressuscité des morts. Dans ce cinquième article, on commence à parler de la gloire et des triomphes de Jésus-Christ, après

avoir parlé, dans le précédent, de ses humiliations et de ses ignominies. Il renferme deux parties; commençons par la première qui traite de la descente de Jésus aux enfers.

Comme la foi nous enseigne, suivant ce que je vous ai dit, que la mort de Jésus-Christ fut véritable et réelle, nous ne saurions par conséquent douter que son âme s'est réellement séparée de son corps. Nous avons vu que le corps de Jésus-Christ, après sa mort, fut déposé dans un tombeau; mais son âme, où alla-t-elle, que devint-elle pendant sa séparation du corps? L'âme, toujours unie à la divinité qui ne se sépara jamais d'elle non plus que du corps, descendit aux enfers où elle demeura tout le temps que le corps demeura sans vie dans le sépulcre.

Mais que faut-il entendre ici par ce mot *enfer*? C'est ce qu'avant tout il faut examiner. Le mot enfer signifie généralement un lieu inférieur, situé au-dessous de nous et placé dans les entrailles de la terre; mais ici, il signifie particulièrement ces lieux souterrains où étaient détenus les âmes privées de la céleste béatitude. Mais, comme la condition de ces âmes est différente, différents aussi sont les lieux destinés à les recevoir. Le catéchisme romain en distingue trois :

Le premier et le plus profond de tous est celui où souffrent et où souffriront éternellement les âmes des damnés; c'est celui-ci qui est appelé dans les divines Écritures le lieu des tourments : *Locus tormentorum*, et proprement *enfer*.

Le second est le *purgatoire*, où sont renfermées pour un temps les âmes de ceux qui meurent en état de grâce, mais qui sont encore cependant souillées de quelque faute vénielle, ou redevables à la justice divine de quelque satisfaction temporelle, pour des péchés graves ou légers

qui leur ont été pardonnés, mais qu'elles n'ont pas entièrement expiés en cette vie.

Le troisième est celui où demeuraient les âmes des patriarches, des prophètes, en un mot de tous les justes morts avant la venue de Jésus-Christ. Bien que ces âmes n'eussent rien à purifier en elles, cependant elles ne pouvaient être admises dans le ciel, si Jésus-Christ, par sa mort et son ascension, ne leur en ouvrait les portes fermées par le péché de notre premier père. Elles étaient donc là, attendant leur rédemption et la sollicitant ardemment par la ferveur de leurs désirs et de leurs prières. Ce lieu s'appelle communément *les limbes des saints Pères*, et, dans les divines Écritures, *le sein d'Abraham*. Ainsi nous lisons, dans saint Luc, que l'âme du pieux mendiant Lazarre, qui avait été assis toute sa vie au seuil de la maison du riche Epulone, fut portée par les anges dans le sein d'Abraham, où elle fut vue par ce même Epulone enseveli dans les flammes de l'enfer : *Factum est, moreretur mendicus, et portaretur ab angelis in sinum Abrahamæ* ¹.

Cela posé, dans lequel de ces trois séjours la très-sainte âme de Jésus-Christ descendit-elle? Qu'il soit vraiment descendu *aux enfers*, c'est une vérité incontestable proposée dans cet article et clairement exprimée dans les divines Écritures, où Jésus-Christ dit à son Père, par la bouche du Psalmiste qui en parle en son nom d'une manière prophétique : Vous ne laisserez pas mon âme dans l'enfer, et vous ne permettrez pas que votre saint voie la corruption : *Non derelinques animam meam in inferno, nec dabis Sanctum tuum videre corruptionem* ². Ceci prouve clairement que, tandis que le corps du Sauveur était dans le tombeau, son âme était dans l'enfer. La question

¹ Luc. XVI, 22. — ² Ps. XV, 10.

est de savoir dans lequel des trois séjours dont nous avons parlé.

Pour comprendre ceci, il faut remarquer avec le docteur angélique saint Thomas qu'une personne peut être présente dans un lieu de deux manières différentes, c'est-à-dire, ou par l'effet de sa puissance, ou par sa présence réelle et personnelle. Ainsi l'on dit d'un monarque qu'il est présent dans tout son royaume par les effets de son pouvoir, en promulguant des lois, en châtiant les coupables, en accordant des grâces; on dit ensuite qu'en réalité et en personne il est présent dans son palais, ou même dans la ville où il habite. Or, en appliquant cette doctrine au sujet qui nous occupe, il est de foi que Jésus-Christ est réellement descendu en personne dans les limbes des saints Pères; mais la foi ne nous assure pas également qu'il soit réellement descendu dans les deux autres lieux, bien que l'on croie généralement qu'il y soit descendu au moins par sa puissance ou par les effets de son pouvoir.

Oui, il est croyable que Jésus-Christ descendit ou réellement ou virtuellement dans l'enfer proprement dit, et qu'il s'y est fait voir et sentir comme le vainqueur des démons, le juge et le vengeur sévère des réprouvés, leur apportant la confusion et la terreur, de même que la présence d'un monarque outragé confond et épouvante des sujets traîtres et rebelles.

Il est aussi croyable que réellement ou virtuellement il descendit dans le purgatoire, pour y consoler ces âmes justes, en les délivrant ou en abrégeant la durée de leurs peines, en vertu de son sang qu'il venait de répandre. Mais, je le répète, la foi ne nous l'assure pas.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il descendit réellement dans les limbes des saints Pères. Cette vérité est appuyée

sur le témoignage constant des Pères de l'Église, qui se sont accordés à interpréter dans ce sens différents textes de la sainte Écriture, et particulièrement celui de l'Écclésiastique où, parlant au nom de Jésus-Christ, il dit : Je pénétrerai jusqu'au plus profond de la terre ; je jetterai mes regards sur ceux qui dorment, et j'éclairerai tous ceux qui espèrent dans le Seigneur.

Mais qu'allait-il faire dans les limbes des saints Pères ? Il allait consoler ces âmes en leur annonçant le joyeux avènement de leur délivrance. Là étaient nos premiers parents, Adam et Ève, avec leur fils Abel ; là se trouvaient tous les illustres patriarches, en considération desquels Dieu avait accordé tant de faveurs à son peuple, Abraham, Isaac, Jacob, Moïse, Isaïe, Jérémie, Ezéchiel, Daniel et cent autres prophètes, remplis des lumières célestes ; là étaient David, Ézéchias, Josias, Josaphat, et tous les autres saints rois qui avaient fait consister la gloire de leur trône et de leur règne dans la fidélité à Dieu ; là encore étaient Judith, Esther, Débora, Anne, mère de Samuel, Anne la prophétesse, Anne, mère de la Reine du ciel, et mille autres saintes femmes illustres par leur foi et leur piété ; là enfin étaient Joachim, père de Marie, Joseph, son époux, Jean-Baptiste le précurseur, et des milliers d'âmes qui, par la foi et par la grâce, appartenaient au Nouveau Testament.

Toutes ces âmes étaient là, celles-ci depuis plusieurs années, celles-là depuis plusieurs siècles, d'autres même depuis des milliers d'années. Elles n'éprouvaient, il est vrai, aucune douleur sensible, mais elles souffraient cette peine qui naît de l'attente d'un grand bien, d'un bien sûr, mais éloigné encore, c'est-à-dire de l'éternelle félicité qui leur avait été promise par les mérites de Jésus-Christ. Aussi leur continuelle occupation était-elle de soupirer après la venue du Messie, qu'elles imploraient

avec ardeur : *Ostende nobis, Domine, misericordiam tuam, et salutare tuum da nobis. — Veni ad liberandum nos, Domine Deus virtutum, ostende faciem tuam, et salvi erimus. Aperiatur terra, et germinet Salvatorem; cris* et soupirs dont se sert l'Église dans ses offices avant Noël. C'est pourquoi Jésus-Christ ne tarda pas un seul instant d'aller les consoler; mais aussitôt après sa mort, il se présenta à elles, leur assura qu'il avait vaincu le péché, détruit l'empire du démon, consommé la grande œuvre de la rédemption, et que par conséquent le temps de leur exil était passé.

Mais vous voyez qu'il ne les introduisit pas aussitôt dans le ciel, car elles ne pouvaient y rentrer avant sa glorieuse ascension. Toutefois il les délivra, en attendant, de leur prison, et il les fit jouir de son bonheur en leur donnant la vision béatifique de Dieu, vision qui constitue proprement le paradis, comme nous le font entendre ces paroles que Jésus-Christ adressa du haut de la croix au bon larron : *Hodie mecum eris in paradiso.*

Cette descente de Jésus-Christ, qui combla de tant de joie ces âmes bénies, doit aussi être pour nous un motif de consolation. Car ce ne fut pas seulement pour elles, mais ce fut aussi pour nous qu'il ouvrit les portes de cet obscur séjour; ou même, pour mieux dire, il les ferma pour nous pour toujours, de telle sorte qu'autant que cela dépendait de lui personne n'y entrât jamais. Tel est l'inestimable avantage dont nous jouissons sur ceux qui ont vécu et qui sont morts avant la rédemption opérée par Jésus-Christ. Si chers qu'ils fussent à Dieu et si purs qu'ils pussent être, ils ne pouvaient entrer en possession de cette gloire qui leur était destinée, mais ils devaient rester dans un instant de dure et périlleuse attente. Nous, au contraire, nous n'avons plus besoin d'attendre la rédemption, elle est accomplie, et le prix de notre salut

est payé. C'est pourquoi, de ce côté, notre gloire ne nous sera pas différée un seul instant après notre mort; et si nous avons le bonheur de mourir si purs qu'il ne nous restât plus rien à expier, le dernier instant de notre vie serait le commencement de notre éternelle félicité.

Cela est arrivé à une foule de saints que l'Église honore; de leur lit de douleur, ils se sont aussitôt envolés au céleste séjour, vérifiant ainsi en eux cette belle parole du Psalmiste : *Cum dederit dilectis suis somnum, ecce hæreditas Domini.* Il est vrai qu'elles sont bien rares les âmes qui, au moment de leur séparation d'avec le corps, se trouvent exemptes de toute faute et de toute dette, et parfaitement pures; mais c'est précisément ce qui doit nous faire comprendre avec quelle sollicitude nous devons nous efforcer de vivre de telle sorte que, après notre mort, rien ne puisse retarder pour nous la possession de Dieu, du moins pour longtemps. Il faut pour cela nous appliquer dès maintenant le plus que nous pouvons les mérites de Jésus-Christ, car ils ne nous sont plus applicables après la mort.

Je dis que les mérites de Jésus-Christ ne nous sont plus applicables après la mort, et ici, faisons une autre réflexion qui n'est pas hors de propos. Chose étonnante! De tant de milliers d'âmes qui, dans l'espace de quatre mille ans, étaient ensevelies dans les abîmes de l'enfer, Jésus-Christ n'en délivre pas une seule. Celles-là seules eurent part aux fruits de la rédemption, qui avaient été unies à la passion du Sauveur par une foi animée d'une charité exempte de faute grave. De là, nous devons inférer que si nous n'avons ni la charité, ni la grâce sanctifiante quand la mort vient nous surprendre, il n'y a plus de remède à notre malheur, et notre Sauveur, si miséricordieux qu'il soit, ne nous retirera jamais de

l'enfer. L'affaire sera décisive pour nous, et notre malheureuse destinée irrévocablement fixée pour toute l'éternité. Je le répète donc encore, c'est maintenant qu'il faut profiter des mérites de Jésus-Christ et savoir se les appliquer.

Mais combien de temps l'âme de Jésus-Christ demeura-t-elle dans les limbes? Aussi longtemps que son corps sacré demeura dans le tombeau, c'est-à-dire trois jours, sinon complets, du moins commencés; une partie du vendredi, le samedi tout entier, et une partie du dimanche. Après ces trois jours, son âme se réunit de nouveau à son corps pour ne plus jamais s'en séparer, lui communiquant une vie glorieuse et immortelle. C'est dans cette réunion que consiste le mystère de la résurrection, dont il est question dans la seconde partie de cet article.

Jésus-Christ pouvait ressusciter aussitôt après sa mort; mais dans ce cas, on aurait pu croire qu'il n'était pas réellement mort, et par conséquent, on aurait pu croire aussi qu'il n'était pas ressuscité. Or, pour qu'il ne restât aucun doute sur la réalité de sa mort, et par conséquent de sa résurrection, il voulut ne ressusciter que le troisième jour.

Vers le matin donc de ce troisième jour, c'est-à-dire du dimanche, son âme glorieuse sortit des limbes des saints Pères de l'Ancien Testament, se transporta en un instant au sépulcre et y reprit son corps froid et déchiré, gisant au milieu des ténèbres de la mort. Ainsi Jésus-Christ redevenu vivant sortit du tombeau. Mais pour en sortir, il n'eut pas besoin de soulever la lourde pierre qui en fermait l'entrée; par la vertu propre des corps glorieux, il passa à travers cette pierre qu'il laissa intacte, et s'éloigna du sépulcre. Voilà pourquoi les gardes placés auprès du tombeau ne s'aperçurent nullement alors de sa résurrection; mais ils en furent aussitôt aver-

ts par un épouvantable tremblement de terre et par la présence d'un ange descendu du ciel. Le visage de cet ange était comme l'éclair, et son vêtement blanc comme la neige; il renversa sans effort la lourde pierre et s'assit dessus, lançant de tous côtés des regards terribles. Ce spectacle frappa de terreur les gardes, qui restèrent comme morts d'épouvante. Telle est l'histoire du mystère avec toutes ses circonstances, comme elle est rapportée dans l'Évangile, et sur laquelle j'aurai occasion de revenir.

En attendant, retenez bien, pour votre instruction, que c'est comme homme que Jésus-Christ est ressuscité, parce que c'est comme homme qu'il est mort et qu'il a été enseveli; mais il est ressuscité par la vertu propre de sa divinité qui, dès le premier instant de son incarnation, a toujours été inséparablement unie à son corps et à son âme, même pendant les trois jours de sa mort et de sa sépulture.

Et c'est là principalement ce qui distingue la résurrection de Jésus-Christ de toute autre. On lit dans les divines Écritures de l'Ancien et du Nouveau Testament, que beaucoup furent rappelés de la mort à la vie, mais ils ressuscitèrent par la vertu de Dieu; c'est pourquoi l'on dit qu'ils furent ressuscités. Au contraire, Jésus-Christ ressuscita par sa propre vertu, ayant en lui-même un inaltérable principe de vie, c'est-à-dire la personne du Verbe unie pour toujours à sa personne humaine.

Une autre différence très-notable, c'est que les autres, en ressuscitant, rentrèrent dans leur première condition d'hommes sujets à la mort; c'est pourquoi après avoir de nouveau vécu quelque temps, de nouveau ils moururent. Mais il n'en fut pas ainsi de Jésus-Christ, qui ressuscita à une vie immortelle, et sur qui la mort n'eut plus aucun empire : *Christus resurgens a mortuis jam non*

moritur : mors illi ultra non dominabitur ¹. Son corps fut enrichi des quatre qualités qui font les corps bienheureux, c'est-à-dire la clarté, l'impassibilité, l'agilité et la subtibilité. C'est pourquoi les saints Pères ont dit de Jésus-Christ qu'il ressuscita tout Dieu, parce qu'aucune des infirmités de la chair n'étant plus en lui, on n'y vit plus que sa vertu et sa divinité. Non que son corps, dans la résurrection, ait été essentiellement changé ; non, c'est toujours le même que celui qui a été couvert de plaies, crucifié et enseveli ; mais la puissance divine l'a dépouillé de toute faiblesse et de toute infirmité, et l'a enrichi de qualités divines, de sorte que tout en restant substantiellement le même, il sembla comme transformé et absorbé en Dieu. Grand sujet de joie et de bonheur pour toute âme chrétienne qui chérit cet aimable Sauveur, de le voir ainsi glorifié et non-seulement vivant, mais tout revêtu de beauté, de splendeur et de majesté, après les plus horribles traitements, après la passion et la cruelle mort que, dans la dernière semaine de carême, nous avons amèrement pleurée avec l'Église.

Mais ce qu'il importe le plus d'observer pour notre édification, c'est que ce mystère est le plus solide fondement de notre foi ; fondement tel qu'il suffit seul pour prouver d'une manière victorieuse et irréfutable la divinité de Jésus-Christ, et par conséquent la divinité de la religion chrétienne qu'il a fondée. Il est en outre le plus ferme appui de notre espérance, de cette joyeuse espérance que nous donne Jésus-Christ ressuscité, de ressusciter un jour nous-mêmes, glorieux comme lui : *Reformabis corpus humilitatis nostræ, configuratum corpori claritatis suæ* ². Ces deux points nous offriront pour aujourd'hui des considérations un peu trop étendues,

¹ Rom. IV, 9. — ² Phiïp. III, 21

c'est pourquoi j'en renvoie l'explication à notre prochaine instruction.

TRAIT HISTORIQUE

On lit dans les *Acta sanctorum* que sainte Marguerite, interrogée par des gouverneurs païens qui lui demandaient quelle était sa religion, répondit avec fermeté que c'était la religion chrétienne. A cette réponse, le juge s'écria plein de mépris et d'indignation : « Quelle absurdité que de rendre à un homme l'adoration qui n'est due qu'à Dieu seul ! à un homme surtout qui a été cloué sur un bois infâme, sur une croix ! » Mais la sainte lui demanda de son côté d'où il savait que le Christ avait été crucifié. « Nous le savons reprit le juge, par vos livres que vous appelez Évangiles. — Eh bien ! répondit Marguerite, ces mêmes écrits où il est question des souffrances et de la mort ignominieuse de mon Sauveur, parlent aussi de sa résurrection et de sa gloire. Pourquoi croyez-vous qu'il a été crucifié, sans vouloir ajouter foi à sa résurrection ? Nous, chrétiens, nous ne croyons pas à la divinité du Sauveur pour la raison qu'il a souffert et qu'il est mort, mais bien parce qu'il est ressuscité du tombeau par sa propre puissance. Voilà pourquoi nous faisons retentir avec tant d'allégresse ce chant de triomphe : *Alleluia* ! En ressuscitant, il a fait voir qu'il est Dieu ; voilà pourquoi nous faisons volontiers le sacrifice de notre vie pour attester la vérité de notre foi. » — Cette profession de foi énergique remplit d'étonnement tous les assistants ; mais le gouverneur n'en devint que plus courroucé, et après avoir fait souffrir à la sainte de longs et inutiles tourments, il la condamna enfin à être décapitée.

XX. INSTRUCTION

IMPORTANCE DU MYSTÈRE DE LA RÉSURRECTION DE
JÉSUS-CHRIST

Dans ma dernière instruction, je vous ai expliqué le mystère de la résurrection que nous faisons profession de croire dans la seconde partie du cinquième article du Symbole : *Le troisième jour est ressuscité des morts*. Mais ce serait peu de vous avoir donné l'explication toute nue et toute simple de ce mystère, si je ne vous en faisais pas ressortir les grandes conséquences, tant par rapport à la foi que par rapport à l'espérance chrétienne.

La résurrection de Jésus-Christ est, en premier lieu, la base et le fondement de notre religion ; base et fondement tels que saint Paul n'hésita pas à dire : *Si Christus non resurrexit, vana est fides nostra, inanis est prædicatio nostra* ¹. Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, notre foi est sans appui, et notre prédication est convaincue de fausseté. En effet, dès que l'on a prouvé que Jésus-Christ est le vrai Fils de Dieu, par une conséquence nécessaire, nous sommes forcés de convenir que la loi qu'il nous a donnée est vraie, que les mystères qu'il nous a révélés sont vrais, que l'Évangile qu'il a promulgué est vrai, que l'Église et la religion qu'il a fondées sont vraies. Mais

¹ I. Cor. XV, 14

par la raison des contraires, tout cela tombe à terre si l'on ne reconnaît pas la divinité de Jésus-Christ. Or, rien ne prouve plus invinciblement la divinité de Jésus-Christ que le miracle de sa résurrection, parce que de tous ses miracles, celui-ci est le plus lumineux et le plus sensible. La résurrection d'un mort est le plus grand de tous les miracles ; mais la résurrection la plus prodigieuse, c'est de se rendre la vie à soi-même, c'est de se ressusciter par sa propre vertu. Nul autre qu'un Dieu ne peut dire comme Jésus-Christ : *Potestatem habeo ponendi animam meam, et iterum sumendi eam* ¹. De là les prédictions répétées que Jésus-Christ fit de ce miracle. Il ne parlait presque jamais des ignominies de sa passion qu'il ne parlât aussi des gloires de sa résurrection : *Oportet eum occidi et tertia die resurgere* ².

Mais ce qui est plus remarquable encore, c'est que ce miracle était principalement celui auquel on appelait Jésus-Christ, quand ses ennemis le provoquaient à leur donner quelque preuve de sa divinité. Il aurait pu en appeler à ces innombrables prodiges qu'il opérait tous les jours sous leurs yeux, rendant la vue aux aveugles, la parole aux muets, la santé aux malades, et il le fit en effet quelquefois : *Opera que ego facio, testimonium perhibent de me* ³. Mais il insistait particulièrement sur le miracle de sa résurrection, comme étant celui qui devait mettre le sceau à tous les autres, comme s'il eût été le seul vraiment décisif. Cette génération perverse me demande toujours des miracles, mais je ne lui en ferai pas voir d'autre que celui de Jonas : car, comme ce prophète est resté trois jours dans le ventre de la baleine et en est ensuite sorti, ainsi le Fils de l'homme ne restera que trois jours enfermé dans le sein de la terre, et le

¹ Joan. X, 18. — ² Matth. XVI, 21. — ³ Joan. V, 36

troisième il ressuscitera : *Non dabitur eis signum, nisi signum Jonæ prophetæ* ¹. Et dans un autre endroit, s'adressant aux Pharisiens : Détruisez ce temple, leur disait-il en parlant de son humanité, en me mettant à mort, et dans trois jours je le rebâtirai : *Solvite templum hoc, et in tribus diebus excitabo illud* ². Il faut convenir qu'il était bien sûr de sa puissance, puisqu'il ne craignait pas de s'expliquer ainsi en face de ses ennemis.

Or, si après une déclaration si précise, si formelle et tant de fois répétée, sa résurrection n'avait pas eu lieu, nous n'aurions pas cette preuve directe et si absolue que Jésus-Christ nous a donnée en témoignage de sa divinité ; et nous pourrions, non sans raison, le regarder comme un faux prophète et comme un imposteur, et lui refuser toute croyance. Mais, de ce qu'il est réellement ressuscité dans le temps qu'il avait marqué, il est véritablement ce qu'il a dit être, c'est-à-dire le vrai Fils de Dieu. Par conséquent, quiconque croit la résurrection de Jésus-Christ, croit nécessairement tous les articles de la religion chrétienne.

Mais est-il vrai que Jésus-Christ soit ressuscité ? — Cet événement, qui est un article de foi, est en même temps un des faits les plus certains que nous puissions avancer ; car il repose et sur le témoignage de ses propres ennemis, et sur les diverses apparitions de Jésus-Christ, et sur la résistance des disciples eux-mêmes à le croire, et ensuite sur leur invincible fermeté à le prêcher.

Sur le témoignage de ses propres ennemis. Ne pouvant ignorer ce que Jésus-Christ avait prédit de sa résurrection, et craignant que ses disciples n'enlevassent son cadavre, pour aller publier ensuite que leur divin Maître était ressuscité, ils ne négligèrent aucun soin ni aucune

¹ Luc. XI, 29. — ² Joan. II, 19.

vigilance pour s'en assurer. Ils commencèrent par bien vérifier sa présence dans le tombeau ; ils en fermèrent ensuite l'entrée avec une grosse pierre, ils la scellèrent du sceau public, et placèrent autour une nombreuse compagnie de soldats pour le garder. Mais toutes ces précautions ne servirent qu'à rendre le fait plus certain et plus incontestable. La divine Providence voulut que les soldats fussent les témoins irréfragables de toutes les merveilles qui s'opérèrent à ce tombeau, et qui prouvèrent avec la dernière évidence la résurrection de Jésus-Christ. Ils furent en effet témoins et du violent tremblement de terre, et de la subite ouverture du sépulcre, et de la présence de l'ange assis sur la pierre du sépulcre avec un air terrible et menaçant.

Aussi, à peine revenus de cette première épouvante qui les avait rendus comme morts, ils coururent en toute hâte à la ville et racontèrent en détail aux princes des prêtres ce qu'ils avaient entendu et vu. Ce sont là des témoins non suspects, d'abord parce qu'ils sont ses ennemis, ensuite parce qu'ils sont nombreux, et enfin parce qu'ils sont uniformes dans leur déposition.

La vérité de ce fait est puissamment confirmée par les mesures contradictoires et ridicules que prirent les princes des prêtres par suite de cette nouvelle. Que ferons-nous ? se disaient-ils tout consternés. Si nous laissons une pareille nouvelle se répandre dans le public, tout le monde croira que Jésus de Nazareth est Dieu et courra après lui : *Mundus totus post eum abiit*¹, et nous qui l'avons crucifié, nous serons couverts d'infamie. Ils prirent alors le parti de corrompre les gardes avec de l'argent, afin qu'ils dissent et publiassent partout que tandis qu'ils dormaient, les disciples de Jésus avaient

¹ Joan. XII, 19.

enlevé son corps. Sot et misérable expédient, dit saint Augustin ; car dans aucun tribunal du monde, on ne reçoit sur un fait le témoignage de personnes endormies pendant que ce fait a eu lieu. S'ils dormaient, ils n'ont donc rien pu voir ; et s'ils ne dormaient pas, ils devaient donc empêcher l'enlèvement. Manquement coupable à leur devoir dans le premier cas, coupable connivence dans le second ; dans l'un et dans l'autre ils méritaient d'être punis. Cependant, nous ne voyons pas qu'ils aient eu à ce sujet la moindre inquiétude, ni que les disciples de Jésus, soupçonnés d'être les ravisseurs, aient été recherchés et poursuivis. Cette inaction et cette indulgence du sanhédrin envers les uns et les autres n'est-elle pas une preuve évidente qu'il était persuadé de leur innocence, et que le prétendu enlèvement n'était qu'une poussière jetée aux yeux de la foule ?

Mais on peut réfuter plus parfaitement encore ce mensonge. Comment se persuader que tous les gardes se fussent endormis en même temps ? Comment s'imaginer qu'on aurait pu soulever et rouler une grosse pierre sans faire assez de bruit pour les tirer de leur sommeil ? Comment supposer dans les disciples, si lâches et si timides, assez de courage pour faire un enlèvement aussi difficile et aussi périlleux ? Quel intérêt pouvaient-ils y avoir ? Ou ils espéraient que Jésus-Christ ressusciterait selon sa promesse, ou ils ne l'espéraient pas. S'ils l'espéraient, pourquoi enlever son corps ? S'ils ne l'espéraient pas, à quoi pouvait leur servir de l'avoir entre leurs mains ? Ils n'avaient rien à attendre de lui s'il ne ressuscitait pas ; et au contraire, en répandant fausement sa résurrection, ils devaient s'attendre à la prison, aux tourments et à la mort. D'après toutes ces circonstances, on voit qu'il n'y a jamais eu de fable et d'invention plus absurde et plus insoutenable que celle-ci.

La seconde preuve se tire des *diverses apparitions* de Jésus-Christ. Il apparut d'abord le premier jour à Magdeleine, en l'appelant par son nom : *Maria, noli me tangere* ; puis aux autres femmes venues au sépulcre pour l'embaumer ; ensuite à saint Pierre, aux disciples qui allaient à Emmaüs, ensuite à tous les apôtres assemblés, et enfin à tous les disciples au nombre de plus de cinq cents : *Plusquam quingentis fratribus* ¹. Il ne se contente pas de se laisser voir à la dérobée et secrètement une ou deux fois, car dans ce cas on aurait pu supposer fraude ou imposture ; mais pendant quarante jours, il se montra en toute manière, en divers lieux, en diverses occasions, en divers temps, et avec des circonstances toujours nouvelles : *Præbuit se ipsum vivum post passionem suam in multis argumentis per quadraginta dies apparens eis* ². Il parla et s'entretint avec ses disciples, mangea et but avec eux, voyagea avec eux, et se laissa toucher et palper par eux : *Videte quia spiritus carnem et ossa non habent, sicut me videtis habere* ³.

Devant une pareille évidence, comment pouvait-il y avoir lieu à erreur ? S'ils doutaient encore après la première apparition, la seconde devait les raffermir ; et si après la seconde ils hésitaient encore, la troisième rendait tout doute impossible.

Mais pourquoi, me direz-vous peut-être, ne se montra-t-il qu'à ses seuls disciples ? Pourquoi ne se montra-t-il ni à Hérode, ni à Pilate, ni à tout le sanhédrin qui l'avait condamné ? C'eût été pour lui le plus beau triomphe, et pour ses ennemis l'humiliation la plus profonde.

Quand même nous ne pourrions donner aucune raison de cette conduite, la résurrection de Jésus-Christ n'en serait pas moins véritable, appuyée comme elle l'est de

¹ I. Cor. XV, 6. — ² Act. I, 3. — ³ Luc. XXIV, 39.

tant d'autres preuves décisives, incontestables. Dieu aura eu pour cela des motifs et des fins dignes de sa justice, quoique impénétrables pour nous. On peut dire toutefois que l'horrible déicide qu'ils avaient commis, leur perversité, leur obstination et leur perfidie les rendaient indignes d'une telle faveur de la part de Jésus-Christ, qu'il se montrât ressuscité à eux. C'est pour cela sans doute qu'il les a justement abandonnés à leur endurcissement.

— Il semble cependant, me répliquerez-vous, que cela eût pu servir à les convaincre et à confondre leur incrédulité. — Ceci est encore très-incertain; et ce n'est qu'une conjecture qui aurait bien pu ne pas se réaliser; on peut même dire que cela n'aurait pas suffi pour confondre leur incrédulité: car s'ils avaient résisté à l'évidence de tant de prodiges opérés sous leurs yeux, les attribuant au prestige et à l'intervention du démon, ils auraient probablement fait la même chose dans le cas où Jésus-Christ leur serait apparu. Malheur à celui qui veut être incrédule par un effet de sa malice et de la perversion de son cœur! Il n'y a pas d'évidence qui puisse le convaincre.

Mais quoi qu'il en soit de ce qui serait arrivé, il faut bien nous persuader de ce grand principe, que la providence de Dieu doit bien nous donner les preuves suffisantes pour déterminer notre assentiment à la vérité, mais qu'elle n'est pas obligée de nous donner toutes celles qui pourraient le contraindre. Car s'il veut, d'un côté, que notre foi soit raisonnable, il veut aussi qu'elle soit méritoire; or elle ne le serait pas, et elle ne pourrait même plus s'appeler du nom de foi, si elle était forcée par une pleine évidence.

Le fait est que la foi de la résurrection fut embrassée par une grande multitude de juifs et d'idolâtres, et même

par le monde entier, qui se fit chrétien. Elle était donc suffisamment fondée ; autrement, ce sera à nos adversaires à nous prouver comment une chose non croyable a été crue partout. De plus, les apôtres, qui en furent les propagateurs, en étaient tellement convaincus et persuadés, qu'ils n'hésitèrent pas à donner leur sang et leur vie pour sa défense.

Et ce témoignage courageux et ferme, rendu par les apôtres à la résurrection de Jésus-Christ, est une autre preuve très-convaincante de sa vérité. Car, s'il y eut dès le commencement des personnes peu disposées à la croire, ce furent assurément les apôtres.

Ils avaient eu à peine foi en ses prédications ; aussi furent-ils extrêmement découragés par sa mort, ou pour mieux dire, cette mort sur la croix fit évanouir en eux le peu de foi qu'ils avaient donnée à ses prédictions.

Le récit des pieuses femmes, qui les premières virent Jésus ressuscité, fut accueilli par eux comme un songe, une imagination, un délire : *Visa sunt ante illos sicut deliramentum verba ista, et non crediderunt illis* ¹.

A la première apparition de Jésus-Christ dans le cénacle, les apôtres qui s'y trouvaient rassemblés furent saisis d'épouvante, comme à la vue d'un spectre ou d'un fantôme.

Saint Thomas, qui se trouvait absent, crut qu'on voulait lui en imposer, lorsque les apôtres lui racontèrent ce qui était arrivé ; et il protesta qu'il ne croirait pas, s'il ne mettait son doigt dans les ouvertures de ses plaies : *Nisi mittam digrtum meum in locum clavorum, non credam* ². Et il fallut par conséquent que Jésus-Christ apparût de nouveau pour lui donner la preuve qu'il demandait.

¹ Luc. XXIV, 2. — ² Joan. XX. 25.

Or, je dis que si malgré une telle répugnance à croire la résurrection dans le principe, ils devinrent ensuite si zélés et si ardents prédicateurs de ce mystère, qu'ils allèrent tous jusqu'à affronter tous les tourments et la mort même, plutôt que de cesser de le publier, c'est une preuve que la seule évidence et la force de la vérité les ont forcés à se rendre ; car quelle inconcevable folie serait-ce, que de perdre la vie pour tromper les autres et soutenir un imposteur !

De toutes ces preuves, il résulte évidemment que la résurrection de Jésus-Christ est un fait, une vérité incontestable. Mais une fois cette vérité bien établie, la divinité de Jésus-Christ se trouve prouvée par-là même, et par conséquent aussi la divinité de la religion chrétienne, qui le reconnaît pour son auteur et son fondateur. Notre foi n'est donc pas vaine ni notre prédication inutile.

Je voudrais bien omettre ces démonstrations ; mais comment s'en dispenser dans ces temps d'incrédulité profonde, répandue jusque parmi le peuple, que l'on entend débiter des propositions qui font frémir ? Quant à vous, que je ne suppose pas incrédules, elles serviront à vous rendre toujours plus respectable et chère la religion que vous professez, puisqu'elle repose sur des fondements si solides et si inébranlables. Répétons-le donc avec enthousiasme et allégresse : Jésus est ressuscité, notre foi n'est donc pas vaine.

Mais après avoir considéré la résurrection de Jésus-Christ comme le plus solide soutien de notre foi, considérons-la maintenant comme le plus ferme appui de notre espérance, de cette espérance qui se rapporte à notre future résurrection.

Le péché d'Adam nous avait été doublement funeste, et dans notre âme et dans notre corps : dans notre âme en la privant de la vie spirituelle, de la grâce ; dans notre

corps, en l'assujettissant à la cruelle loi de la mort. Ces deux malheurs devaient être réparés par notre divin Sauveur, dont il est dit que *venit salvum facere quoa perierat*¹. En effet, il nous a délivrés du premier sur le Calvaire, en effaçant nos fautes avec son divin sang, et en faisant revivre nos âmes à la grâce. Pour nous racheter complètement, il ne lui restait plus qu'à nous délivrer de la mort corporelle, non pas en nous en exemptant, puisqu'il avait voulu s'y soumettre lui-même, mais en arrachant à la mort le pouvoir qu'elle avait usurpé, et en nous faisant un jour sortir vivants du tombeau. Ét c'est ce qui arriva précisément au moment bienheureux où Jésus-Christ sortit vivant du sépulcre, triomphateur tout-puissant de la mort et pour lui et pour nous. En conséquence de ce mystère, dit l'Apôtre, de même que tous les hommes meurent dans le premier Adam, dans l'Adam terrestre, ainsi tous ressusciteront dans le second Adam, dans l'Adam céleste : *Per hominem mors, et per hominem resurrectio mortuorum; et sicut in Adam omnes moriuntur, ita et in Christo omnes vivificabuntur*².

Il faut cependant bien distinguer, dans cette future résurrection, ce qui est objet de foi de ce qui est objet d'espérance. Que tous ceux qui ont existé et tous ceux qui existeront, fils et descendants d'Adam, doivent renaître à une nouvelle vie des cendres de la tombe, c'est une vérité de foi exprimée dans le onzième article du Symbole : *Carnis resurrectionem*. C'est de cette vérité que parlait saint Paul lorsqu'il disait : *Omnes quidem resurgemus*; et il en tirait la preuve invincible de la résurrection même de Jésus-Christ : *Si resurrectio mortuorum non est, neque Christus resurrexit*³. Mais que nos corps doivent ressusciter glorieux, semblables au corps glo-

¹ Luc. XIX, 10. — ² I. Cor. XV, 22. — ³ Id. XV, 51, 12 et 13.

rifié de Jésus-Christ, ceci est l'objet de notre espérance, qui a bien un gage d'infaillible sécurité du côté de Jésus-Christ, mais qui exige de notre part une condition que nous ne devrions pas refuser d'accomplir.

En effet, combien une pareille espérance n'est-elle pas puissante pour nous soutenir au milieu des maux, des infirmités et des traverses de la vie présente, et surtout pour nous fortifier contre les terreurs si naturelles de la mort ! Nous ne pouvons penser sans frémir à l'affreuse dissolution où la mort réduira dans le tombeau notre corps, qui nous est si cher. Mais grâces soient rendues à Jésus-Christ qui, en ressuscitant glorieux de la mort, nous a donné un gage et une assurance que nous reprendrons un jour ce corps, maintenant faible et méprisable, bientôt consumé et réduit en poussière, que nous le reprendrons, dis-je, transformé comme celui de Jésus-Christ, impassible, lumineux, splendide : *Reformabit corpus humilitatis nostræ configuratum corpori claritatis suæ*. Cette espérance est celle qui consolait le saint homme Job dans son affreuse misère, gisant couvert de plaies sur un fumier ; c'est elle qui donna aux sept frères Machabées et à leur sainte mère, le courage d'affronter les supplices et la mort ; c'est elle encore qui enhardit les martyrs de l'Église chrétienne, et les rendit saintement prodigues de leur vie. Et elle ne pourrait obtenir de nous des sacrifices infiniment plus faciles ?

Il ne nous reste donc qu'à nous animer, à la vue d'un si grand bien, à accomplir généreusement la condition exigée de nous. Or, quelle est cette condition ? Cette condition nécessaire, indispensable, la voici : *Si compatimur, et conglorificabimur*¹. Pour avoir part à la glorieuse résurrection de Jésus-Christ, il faut auparavant

¹ Rom. VIII, 17.

prendre part à ses souffrances; porter d'abord en nous l'image de Jésus souffrant, si nous voulons porter ensuite celle de Jésus glorifié. C'est-à-dire qu'il faut crucifier maintenant notre chair avec toutes ses convoitises, faire servir notre corps non au péché, mais à la justice et à la sainteté. C'est à cette condition, et non autrement, que nous aurons le bonheur de participer à l'heureuse résurrection de Jésus-Christ.

Et qui de nous ne soupire après la gloire de Jésus-Christ ressuscité ? Qui ne la désire pour soi-même ? Mais tous ces vœux sont inutiles, si nous ne voulons présentement mourir au péché et ressusciter avec Jésus-Christ à une nouvelle vie spirituelle ; si nous voulons flatter notre corps, satisfaire nos passions et favoriser nos appétits déréglés. Dans ce cas, nous ressusciterons aussi, mais ce sera une résurrection terrible qui se changera en une mort éternelle dans l'enfer. Ah ! pensez-y bien !

Que la pensée de notre bienheureuse résurrection future, modelée sur celle de Jésus-Christ, nous encourage et nous excite à marcher courageusement dans la sainte grâce de Dieu, à tenir notre corps soumis à notre esprit, et à pratiquer sans cesse la mortification chrétienne. Il est vrai que tout cela pèse présentement à la nature ; mais en ce grand jour où notre âme se réunira à notre corps glorifié, ah ! combien nous bénirons alors ces quelques jours de retraite, d'abstinence, de mortification, de vigilance, en voyant nos croix, dont il nous restera à peine le souvenir, changées en une source intarissable de félicité et de gloire ! Ayons toujours sous les yeux ce grand jour qui doit indubitablement arriver, et qui nous attend tous, afin de ne pas nous laisser vaincre par nos inclinations naturelles, et d'assurer à tout prix notre souveraine béatitude spirituelle et corporelle.

TRAIT HISTORIQUE

Haub raconte dans ses homélies qu'un jeune débauché, ayant rencontré après Pâques une personne avec laquelle il avait eu des relations criminelles, mais qui s'était convertie, parut extrêmement surpris, en voyant comment elle se comportait à son égard et passait près de lui sans le saluer, comme si elle ne l'eût pas connu. Il s'approcha d'elle et lui dit : « Ne me connaissez-vous donc plus ? Je suis pourtant toujours le même qu'autrefois. » Mais elle lui répondit : Il est fort possible que vous soyez toujours le *même* que vous étiez ; mais je ne suis plus la *même* que vous m'avez connue. »

XXI. INSTRUCTION

— SIXIÈME ARTICLE DU SYMBOLE —

ASCENSION DE JÉSUS-CHRIST AU CIEL

Est monté au ciel, est assis à la droite de Dieu le Père tout-puissant. Ce sixième article propose à notre foi l'admirable Ascension de Jésus-Christ au ciel, mystère qui complète et couronne le triomphe commencé par la ré-

surrection. Par sa résurrection, il sortit du tombeau victorieux de la mort même et de toute la rage de ses ennemis ; non-seulement il était tout vie, mais il était de plus environné de lumière et de splendeur, à ce point que les apôtres eux-mêmes le pouvaient à peine reconnaître dans son nouvel état. Cependant il se tenait encore avec eux d'une manière tantôt visible, tantôt invisible, habitant cette obscure vallée de misères et de larmes. Mais il ne convenait pas que sa très-sainte humanité glorifiée demeurât plus longtemps sur cette terre. Ayant d'ailleurs terminé l'œuvre pour laquelle il avait été envoyé par son Père, il devait retourner près de lui, dans son sein, pour s'y mettre en possession de la gloire que lui avaient méritée ses fatigues, ses humiliations, ses souffrances. C'est ce qui arriva le jour de sa solennelle entrée dans le ciel. Nous allons donc examiner :

- 1° Les circonstances de cette Ascension ;
- 2° L'état actuel de Jésus-Christ dans le ciel ;
- 3° Les motifs et les fins de cette Ascension ;
- 4° Les principales instructions qu'il faut retirer de ce mystère.

Deux raisons engagèrent Jésus-Christ à différer pendant quarante jours son Ascension au ciel. 1° Il voulut assurer plus parfaitement ses disciples de la vérité de sa résurrection. vérité qui devait être le fondement et la base de la religion chrétienne. C'est ce qu'il fit par différentes apparitions, et par une foule de preuves d'une évidence telle, qu'elles changeaient leur incrédulité et leurs doutes en une invincible conviction. 2° Il avait encore à régler différentes dispositions qu'exigeait la circonstance. Ce fut en effet pendant ce temps qu'il établit saint Pierre chef visible de l'Église, et les apôtres propagateurs de son Évangile ; ce fut alors qu'il leur donna l'intelligence des Écritures, le pouvoir de remettre

les péchés ; enfin qu'il leur prescrivit différentes choses qui ne sont pas rapportées dans la divine Écriture, mais qu'ils ont fidèlement transmises à leurs successeurs.

Dès qu'il eut réglé ces dernières dispositions, il monta au ciel. Mais de quelle manière ? Ayant réuni pour la dernière fois ses disciples, il leur parla du royaume de Dieu ; et après les avoir assurés de son assistance, il les conduisit sur la montagne des Oliviers. Là, étendant sur eux ses mains pour les bénir, il s'éleva doucement de terre à la vue de tout le monde, et monta lentement vers le ciel : *Videntibus illis elevatus est* ¹. Tous le suivaient amoureusement du regard ; mais lorsqu'il fut si élevé qu'à peine on pouvait encore le distinguer, une nuée resplendissante l'enveloppa et le ravit tout à coup à leur vue. Alors Jésus-Christ monta au plus haut des cieux et s'assit à la droite de Dieu dans la plénitude de sa gloire, au milieu de la joie et des chants de fête de toutes les hiérarchies célestes, qu'il est impossible de raconter. C'est de quoi rendirent témoignage deux anges descendus immédiatement du ciel, et qui apparurent aux disciples, toujours immobiles et les yeux tournés vers un si grand spectacle, en leur disant que Jésus était entré dans le ciel, et qu'il ne reviendrait sur la terre que pour le jugement universel : *Hic Jesus qui assumptus est a vobis in cælum, sic veniet, quemadmodum eum vidistis euntem* ². Voilà l'histoire de ce mystère telle qu'elle est rapportée dans la divine Écriture.

Il faut cependant ajouter ici, pour l'instruction des personnes ignorantes, 1° que Jésus-Christ est monté au ciel *comme homme*, et non pas comme Dieu. Il n'avait pas besoin d'y monter comme Dieu, puisqu'il est partout par son immensité. Ce fut donc l'humanité toujours unie à

¹ Act. I, 9. — ² Id. I, 11

la divinité qui monta au ciel, c'est-à-dire l'âme et le corps de Jésus-Christ qui n'y étaient pas encore.

2° On dit qu'il est monté *au ciel* et non au paradis, parce que l'âme de Jésus-Christ, dès le premier instant de son incarnation, fut toujours bienheureuse et jouissant de la claire vision de Dieu ; or, c'est en cela proprement que consiste le paradis.

3° On dit qu'il *monta*, c'est-à-dire qu'il s'éleva non par le secours ou l'aide de quelqu'un, comme Hénoc, Elie, Habacuc, mais bien par sa propre puissance, et cela non-seulement par la vertu de sa divinité, mais par la vertu de son humanité même, puisque son corps glorieux, et par conséquent doué d'agilité, pouvait se transporter sans effort de la terre au ciel.

Mais quel est l'état actuel de Jésus-Christ dans le ciel ? Il nous est expliqué par les paroles suivantes : *Est assis à la droite de Dieu le Père tout-puissant*, paroles qu'il ne faut pas entendre matériellement, mais dans un sens métaphorique, exprimant la souveraine grandeur de la dignité suprême à laquelle a été élevée la très-sainte humanité de Jésus-Christ.

Donc cette parole *est assis* ne signifie pas une situation, une posture de corps. Que Jésus-Christ soit assis ou debout, personne ne le sait, et il n'est pas nécessaire de le savoir. On dit qu'il est assis pour marquer le bienheureux repos qu'il goûte au ciel, après les combats et les fatigues de sa vie mortelle ; et surtout la puissance absolue qui lui a été conférée par son Père sur toutes les créatures, comme roi et juge suprême des vivants et des morts.

On dit pareillement qu'il *est assis à la droite de Dieu*, quoique nous sachions très-bien que Dieu est un esprit parfaitement simple, infini et immense, et que par conséquent il n'a ni droite ni gauche. Mais de ce que parmi

nous la droite est regardée comme la place d'honneur, le Symbole se sert de cette figure pour se conformer à notre manière de parler, et nous faire comprendre que Jésus-Christ, même comme homme, jouit du même honneur, de la même gloire et de la même majesté que Dieu son Père.

Il est vrai que la nature humaine est infiniment inférieure à la nature divine ; cependant de ce que Jésus-Christ Dieu-Homme est une seule personne, il ne peut être à la droite du Père comme Dieu, sans y être en même temps comme homme.

Mais ce qui est plus important, c'est de connaître les motifs et les fins pour lesquels Jésus-Christ est monté au ciel. Il y en a deux : son bien et notre avantage.

1° Il est monté au ciel pour *son bien* c'est-à-dire pour prendre possession de la gloire éternelle qui lui était due, gloire qu'il avait demandée à son Père peu avant sa mort : *Ego te clarificavi super terram, opus consummavi quod dedisti mihi ut faciam* ¹. Je vous ai glorifié sur la terre, et j'ai accompli l'œuvre que vous m'aviez confiée ; maintenant, vous, glorifiez-moi, et que cette gloire que j'ai eue éternellement avec vous en qualité de votre Fils consubstantiel, je l'aie aussi dans l'humanité et dans la chair que j'ai prise en qualité de Dieu-Homme en unité de personne : *Clarifica me, Pater, apud te metipsum claritate quam habui, priusquam mundus esset, apud te* ². Cette prière, dit saint Paul, a été pleinement exaucée ; car pour le récompenser de s'être humilié jusqu'à la mort, et à la mort de la croix, Dieu l'a exalté à une suprême grandeur ; il a fait éclater en lui sa vertu toute-puissante en le ressuscitant de la mort, en le plaçant à sa droite, et en lui donnant un empire souverain sur toutes les

¹ Joan. XVII, 4. — ² Id. XVII, 5.

créatures du ciel et de la terre : *Factus est obediens usque ad mortem... propter quod et Deus exaltavit illum* ¹.

2° Tout cela est très-facile à comprendre ; mais ce qu'on ne comprend pas aussi bien, c'est comment l'Ascension de Jésus-Christ était dans notre intérêt. N'aurait-il pas mieux valu pour nous qu'il restât visiblement sur la terre ? C'est d'ailleurs ce que pensaient ses disciples, qui s'affligèrent tant à la nouvelle de son prochain départ. Mais Jésus-Christ leur dit : *Expedi vobis ut ego vadam*. Et cela pour trois raisons principales.

1° Pour nous ouvrir la porte du ciel. Jésus-Christ nous avait bien mérité le ciel par sa passion et par sa mort, mais la porte n'en devait s'ouvrir que par son entrée solennelle. De sorte que s'il était resté parmi nous, cette porte serait encore restée fermée, et quelque sainte qu'eût été notre conduite, la mort n'aurait pas encore été pour nous un passage à une vie meilleure. Tant de glorieux martyrs, tant de vierges saintes, tant d'illustres confesseurs que l'Église a produits, ne brilleraient pas encore dans le ciel, mais continueraient d'être retenus dans le lien douloureux de l'attente, comme l'étaient les justes de l'Ancien Testament, que Jésus-Christ conduit au ciel en ce jour : *Ascendens in altum captivam duxit captivitatem* ². Tandis que nous sommes assurés maintenant que si rien ne s'y oppose de notre côté, le dernier instant de notre vie peut être le premier de notre éternelle félicité, puisque par son Ascension Jésus-Christ a ouvert la porte du ciel, et nous a acquis le droit d'y entrer sans retard, ainsi qu'il l'a lui-même déclaré par ces paroles : *Vado parare vobis locum, ut ubi sum ego, et vos sitis* ³.

2° Pour envoyer le Saint-Esprit. C'est ici le don qui renferme tous les dons, et tellement nécessaire que sans

¹ Philip. II, 8 et seq — ² Ephes. IV, 8. — ³ Joan. XIV, 2.

lui la passion et la mort de Jésus-Christ nous seraient inutiles, puisque c'est au Saint-Esprit qu'est réservée l'œuvre de notre rénovation intérieure. Mais d'après les décrets de la divine Sagesse, le Saint-Esprit ne devait pas être envoyé avant que Jésus-Christ n'eût été glorifié : *Si non abiero, Paracletus non veniet ad vos* ¹. Si donc Jésus-Christ fût resté au milieu de nous, le Saint-Esprit ne serait pas venu ; tout l'effet des mystères opérés par Jésus-Christ serait resté suspendu : l'Église ne serait pas encore fondée, ni l'Évangile annoncé, et nous vivrions encore dans les ténèbres de l'idolâtrie.

3° Pour être notre avocat dans le ciel : *Introivit in cœlum, ut appareat vultui Dei pro nobis*. Que croyons-nous que Jésus-Christ fasse à la droite de son divin Père ? Sa présence n'est pas inactive, mais elle est infiniment fructueuse pour nous. De même en effet qu'il s'est offert sur la croix pour nous, ainsi il continue à s'offrir pour nous dans le ciel, montrant à son divin Père ses plaies, qu'il conserve toutes dans sa chair glorifiée comme autant de témoignages vivants et perpétuels de la passion et de la mort douloureuse qu'il a souffertes pour notre salut. Il prie sans cesse pour nous, et sa prière, à cause du mérite infini de sa personne, est toujours entendue et accueillie favorablement ; si bien que par sa vertu, des torrents de grâces et de bénédictions ne cessent de se répandre sur la terre. Ainsi Jésus-Christ nous est bien plus utile par sa médiation dans le ciel, qu'il ne nous le serait par sa présence personnelle sur la terre ; de la même manière qu'un ambassadeur gère bien mieux nos intérêts en résidant à la cour d'un prince qu'en demeurant au milieu de nous.

C'est sur cette présence et sur cette intercession per-

¹ Joan. XVI, 7.

pétuelle de Jésus-Christ dans le ciel, que se fonde la confiance avec laquelle nous devons recourir à Dieu : *Adeamus ergo cum fiducia ad thronum gratiæ*. De notre côté, nous n'avons rien qui puisse émouvoir Dieu en notre faveur ; mais nous sommes riches, opulents, puisque nous avons les mérites surabondants de Jésus-Christ. Or, Dieu ne refuse rien à un médiateur tel que Jésus-Christ. Aussi saint Jean adressait-il aux fidèles ces paroles si consolantes : Mes enfants, ne vous laissez jamais aller au péché ; mais s'il arrive que quelqu'un péche, qu'il ne désespère pas pour cela, mais qu'il se souvienne qu'il a un puissant avocat auprès du Père, Jésus-Christ, la justice et la sainteté même, et par conséquent le souverain propitiateur pour nos péchés.

Voyez donc que de biens nous viennent de l'Ascension de Jésus-Christ, et combien ce doux Sauveur a eu raison de dire : *Expedi vobis ut ego vadam*. Tandis qu'il fut sur cette terre, il ne s'occupa que de notre salut ; et depuis qu'il est au ciel dans la gloire, il ne s'occupe encore que de nous, et intercède sans cesse en notre faveur auprès de son Père céleste.

Mais comment ses miséricordieux desseins pourront-ils se réaliser en nous, si nous n'entrons pas pratiquement, efficacement, dans les sentiments que nous inspire ce mystère ? Il est en effet pour nous une source d'instructions et de lumières, puisqu'il nous enseigne et le but où nous devons tendre, et le chemin qu'il faut prendre pour y arriver.

Jésus-Christ, par son Ascension au ciel, nous fait premièrement connaître que notre demeure n'est pas sur la terre, mais que le ciel est notre patrie, et qu'après avoir passé ici-bas un certain nombre d'années, nous irons achever au ciel notre course. Il avait souvent enseigné cette vérité à ses disciples ; mais pour leur donner une

leçon plus persuasive que tous les discours, il voulut qu'ils fussent témoins oculaires de son Ascension : *Videntibus illis elevatus est* ¹, et spectateurs de cette douce lueur de gloire qu'il fit briller à leurs yeux au moment de les quitter et de remonter au ciel. Ce fut en effet à cette vue qu'ils conçurent un parfait mépris pour les choses d'ici-bas, et dès lors ils n'eurent de désirs et d'ambition que pour cette gloire dans laquelle ils avaient vu leur divin Maître les précéder.

Pour nous, qui ne l'avons pas vu de nos yeux monter au ciel, nous savons par la foi qu'il y est allé, et que là où se trouve la tête, là est l'espérance de tout le corps : *Ubi caput præcessit, ibi spes vocatur et corporis*. Tout nos désirs devraient donc se porter vers le ciel, et avoir pour objet l'acquisition de cette gloire qui est notre fin dernière, et qui doit faire pendant l'éternité notre véritable béatitude, vainement cherchée dans toutes les choses d'ici-bas : *Quæ sursum sunt sapite, quæ sursum sunt quaerite, non quæ super terram* ². Cependant, bien que nous nous sachions destinés à régner éternellement avec Dieu, nous vivons néanmoins dans l'oubli d'une fin si noble, uniquement appliqués aux choses passagères, aux richesses, aux vanités, aux plaisirs de ce monde, où nous n'avons pourtant ni ne pouvons avoir de demeure permanente. Or, je vous le demande, en vivant de la sorte, négligents et aveugles, comment pouvons-nous espérer d'atteindre cette fin bienheureuse que Dieu nous a préparée ? — Oh ! me direz-vous, nous ne sommes pas assez ennemis de nous-mêmes pour ne pas désirer notre bonheur éternel. — Fort bien ; mais vouloir une fin et ne pas vouloir prendre les moyens de l'atteindre, c'est un désir vain et illusoire.

¹ Act. I, 9. — ² Coloss. III, 1.

Tout en nous montrant le terme où nous devons tendre, Jésus-Christ nous indique aussi le chemin que nous devons prendre pour y arriver. Ce n'est pas sans mystère qu'il voulut s'élever au ciel de la montagne des Oliviers, c'est-à-dire de la montagne où il avait coutume de se retirer pour prier, et qui est située en face du Calvaire, cette autre montagne qui fut le théâtre de ses humiliations et de ses douleurs. Il a voulu nous apprendre par là qu'il était nécessaire que lui-même souffrît pour entrer dans sa gloire : *Oportuit pati Christum, et ita intrare in gloriam suam* ¹. Tout cela signifie que le chemin du ciel c'est la voie de la pénitence, de la mortification, de la croix. Il ne faut donc pas nous flatter d'avoir part à la gloire de Jésus-Christ, si auparavant nous n'avons pas pris part à ses souffrances. Pour quel motif prétendrions-nous en être exempts, nous pécheurs, tandis qu'il les a embrassées, lui qui était l'innocence et la sainteté même ? Si la gloire qu'il a acquise a été attachée par son Père céleste à la loi de la souffrance, combien plus encore le sera-t-elle pour nous ? Toutes les fois donc qu'il nous arrive de voir le divin Sauveur représenté courbé sous sa croix pesante et marchant au Calvaire, imaginons-nous qu'en nous montrant son visage défiguré, il nous rappelle cette grande sentence : *Qui non accipit crucem suam et sequitur me, non est me dignus* ². Ce qui veut dire qu'on ne va au ciel que par le chemin du Calvaire ; et que par conséquent il faut renoncer à cette prétention si commune parmi les chrétiens, de vouloir être heureux et en cette vie et en l'autre, de jouir d'une espèce de paradis en ce monde, et de se flatter de n'être pas exclu du ciel dans l'autre.

Mais de peur que la vue de cette croix ne vous fasse

¹ Luc. XXIV, 26. — ² Matth. X, 38.

reculer d'épouvante, voyons ce que veut dire d'abord accomplir exactement les devoirs généraux du chrétien et les devoirs particuliers de son état, quelque pénibles qu'ils puissent être : cela veut dire réprimer nos inclinations déréglées et mortifier nos passions ; cela veut dire supporter avec une chrétienne résignation les épreuves, les désastres, les adversités inévitables de la vie présente ; cela veut dire enfin se tenir loin de la route agréable et douce du monde, qui n'est en réalité que la recherche de toutes les satisfactions. Telle est la croix que nous devons porter à la suite de Jésus-Christ, et qui nous suffira pour être un jour associés à sa gloire. Je comprends qu'elle nous paraisse pénible, et je ne vous cache pas qu'elle exige des efforts, des sacrifices, de la violence ; mais enfin on ne vous demande pas l'effusion de votre sang, et il n'y a là ni fouets, ni épées, ni clous, ni crucifiement, ni mort, toutes choses qu'à souffertes Jésus-Christ pour nous. Après un si grand exemple, que puis-je ajouter ?

Assurons-nous donc à tout prix, par une vie régulière et pénitente, cette gloire dont Jésus-Christ est allé prendre possession en notre nom : *Vado parare vobis locum* ¹. C'est la vue de cette gloire qui doit nous soutenir et nous fortifier au milieu des combats et des tribulations d'une vie chrétienne et mortifiée. Jésus-Christ lui-même, au dire de saint Paul, n'eut pas d'autre soutien que celui-là : *Proposito sibi gaudio, sustinuit crucem* ². Dans cet océan de peines et de douleurs où il était enseveli et comme submergé pour nous, il se représentait devant les yeux la gloire que son Père lui avait préparée, et cette pensée l'anima d'un tel courage, qu'il monta avec intrépidité jusqu'au sommet du Golgotha pour y consommer son

¹ Joan. XIV, 2. — ² Hebr. XII, 2.

douloureux sacrifice, et méprisa même l'ignominie et la honte de la croix : *Proposito sibi gaudio, sustinuit crucem, confusione contempta.*

Et quel courage la pensée consolante et la ferme espérance de cette gloire qui nous attend, ne nous inspireront-elles pas à nous aussi, pour nous rendre victorieux de toutes nos inclinations vicieuses, et capables de tous les sacrifices? Quand le démon nous tente, quand la chair nous sollicite, quand le monde nous tend des embûches, quand les tribulations et les épreuves nous accablent, élevons nos regards vers le ciel, pensons à cette récompense qui comblera éternellement tous nos désirs, et répétons-nous sans cesse : Le temps du bonheur n'est pas encore arrivé; souffrons encore un peu, encore quelques jours d'abstinences et de privations, de dérisions et de moqueries, de contrariétés et de persécutions : *Proposito nobis gaudio, sustineamus crucem, confusione contempta.*

Heureux serons-nous si nous savons toujours nous tenir en garde contre nos répugnances naturelles pour les souffrances; si nous savons nous défendre contre certains penchants perfides de notre cœur, qui nous poussent vers les jouissances d'ici-bas; enfin, si nous nous tenons étroitement attachés à la croix de Jésus-Christ! Lorsque notre dernière heure sera arrivée, nous pourrons adresser à Dieu avec une humble confiance la même prière que Jésus-Christ lui faisait : *Ego te clarificavi super terram, opus consummavi quod dedisti mihi ut faciam.* Seigneur, je me suis appliqué à vous glorifier pendant mon court séjour sur la terre, à accomplir autant que me l'a permis ma faiblesse votre très-sainte volonté, dans l'état où vous m'aviez placé. Il est vrai que pour cela il m'a fallu souffrir beaucoup, combattre, me vaincre moi-même et me mortifier; mais grâce à votre divin secours,

j'ai triomphé, et voilà qu'aujourd'hui tout est fini pour moi, tout a passé rapidement. Et je sens que vous me pressiez à en espérer de votre bonté le prix et la récompense : *Et nunc clarifica me, tu Pater.*

Oh ! chrétiens, mettons-nous en état de pouvoir achever nos jours dans de tels sentiments et avec une si chère espérance dans le cœur ! Oui, cette espérance sera le gage assuré et anticipé de cette éternelle béatitude à la jouissance de laquelle nous sentirons que Dieu nous appellera.

Dans cette vue, appliquons-nous à nous-mêmes le commandement que Jésus-Christ fit en ce jour à ses apôtres, de demeurer à Jérusalem, et de se préparer à la venue du Saint-Esprit, qu'il devait leur envoyer au bout de neuf jours : *Vos autem sedete in civitate, quoadusque induamini virtute ex alto* ¹.

Ce commandement s'adresse à nous, aussi bien que la promesse du Saint-Esprit, consommateur de notre Rédemption. Faisons donc cette neuvaine (avant la Pentecôte), instituée et ordonnée par Jésus-Christ lui-même, comme la firent la très-sainte Vierge Marie, les apôtres, les premiers disciples, et beaucoup de saintes femmes. Disposons-nous à leur exemple pendant ces jours à la venue du Saint-Esprit, par le recueillement et par la prière ; demandons ses dons avec ferveur, et il ne manquera pas de descendre dans nos âmes, si nous sommes assez bien préparés pour approcher de la sainte table en cette solennité. Alors il produira en nous un tel changement d'idées, de sentiments, d'affections, qu'il nous inspirera du dégoût pour les choses sensibles et transitoires, et nous remplira d'une sainte ardeur pour les biens spirituels et célestes.

¹ Luc. XXIV, 49.

TRAITS HISTORIQUES

I. — Avant sa conversion au christianisme, saint Adrien ne pouvait assez admirer la patience étonnante des martyrs à supporter les souffrances et les tortures de tous genres. Il interrogea un jour un martyr à ce sujet et lui dit : « A quelle source les pauvres chrétiens puisent-ils leur patience ? » Le martyr répondit en montrant le ciel avec la main : « De là-haut, où le Seigneur est allé nous préparer une place et nous attendre, et d'où il nous soutient par sa grâce ; de là-haut, d'où l'espérance nous tend ses bras secourables et nous montre pour prix de nos douleurs, une récompense dont l'œil n'a pu voir la beauté, et dont le cœur de l'homme ne peut concevoir la félicité. » Cette réponse embrasa le cœur d'Adrien d'un grand désir du martyre, et bientôt après, ayant embrassé la foi chrétienne, il eut le bonheur de verser son sang pour elle, et d'aller ainsi jouir du bonheur de son Dieu (*Su-rius*, 8 sept.).

II. — Sainte-Perpétue raconte elle-même la vision suivante qu'elle eut dans sa prison, avant de souffrir le martyre (III^e siècle) : « Pendant que j'étais occupée à prier, il me sembla voir une échelle d'or, si haute qu'elle atteignait jusqu'au ciel, mais si étroite qu'il n'y pouvait monter qu'une personne à la fois. Des deux côtés, elle était bordée de sabres, de couteaux, de rasoirs et d'autres instruments si bien aiguisés, et tellement disposés, que quiconque y fût monté sans une extrême circonspection, et sans regarder perpétuellement en haut, eût été blessé et déchiré par tout le corps. Au bas de l'échelle, il y avait un dragon d'une grosseur énorme et horrible à voir, tout prêt à s'élançer sur ceux qui voudraient monter, et qui les en détournait par ses rugissements. Toutefois Sature monta le premier, sans se laisser épouvanter ; et lorsqu'il fut tout en haut, il se tourna vers moi et me dit : « Je vous attends, Perpétue, mais prenez garde au dragon. » Je répondis : « Il

« ne me fera pas de mal ; j'espère en Notre-Seigneur tout-puissant ! » J'approchai en effet, et le dragon ne fit que lever la tête faiblement, comme s'il eût eu peur de moi ; en sorte que je lui mis le pied sur la tête, et m'en servis comme d'un premier échelon. Arrivé au haut de l'échelle, je découvris un jardin immense, et dans le milieu un grand homme vêtu en pasteur, qui avait les cheveux blancs d'une blancheur extrême, et qui était environné de plusieurs personnes vêtues de blanc. Il me dit avec douceur : « Ma fille, soyez la bien venue. » Il m'appela près de lui et me mit dans la bouche une nourriture délicieuse que je reçus en joignant les mains. Toute l'assistance répondit : *Amen* ; ce qui m'éveilla. »

Cette échelle nous représente les difficultés du chemin du ciel, les attaques du démon, la force du nom de Jésus, le courage que donne la foi chrétienne, et la bonté du pasteur ainsi que l'intérêt que nous portent les saints qui sont dans le ciel.

XXII. INSTRUCTION

— SEPTIÈME ARTICLE DU SYMBOLE —

LE JUGEMENT DERNIER

D'où il viendra juger les vivants et les morts. Les principaux offices de Jésus-Christ sont au nombre de trois, celui de Rédempteur, celui d'Avocat, et celui de Juge. Il

a rempli le premier pendant tout le cours de sa vie mortelle; il remplit le second depuis qu'il est glorieusement monté au ciel, où il s'est assis à la droite de son Père : *Semper vivens ad interpellandum pro nobis*; il exercera le troisième à la fin des siècles, quand il descendra visiblement du ciel pour juger le monde, et c'est là ce que nous faisons profession de croire par les paroles du septième article du Symbole que je viens de vous citer, c'est-à-dire le second avènement de Jésus-Christ sur la terre. Cet avènement sera bien différent du premier; ce ne sera plus en qualité de Sauveur, et avec des desseins de miséricorde pour opérer notre salut, qu'il descendra vers nous, mais ce sera en qualité de juge souverain de l'univers; il ne sera plus alors revêtu de nos infirmités, tel que nous le voyons aujourd'hui, accablé de douleur et crucifié pour nous, mais il sera environné de gloire, de terreur, de majesté, et dans tout l'éclat de sa divine grandeur.

C'est là une vérité des plus importantes, spécialement inculquée par Jésus-Christ à ses Apôtres pour qu'ils l'enseignassent au monde; c'est une vérité infailible dont sont pleines les Écritures de l'Ancien et du Nouveau Testament. — Ce sujet mériterait d'être sérieusement approfondi; cependant je me bornerai à en raconter l'histoire, qui ne sera sans doute pas sans fruit pour vous. Je vous exposerai les principales circonstances de ce grand événement, c'est-à-dire la personne du juge, l'époque de son avènement, la matière et la forme de ce jugement, qui doit être toutefois précédé d'un autre également certain, bien qu'il n'en soit pas question dans cet article.

Pour ce qui regarde *la personne du juge*, il se présente tout aussitôt ici une difficulté. Pourquoi la puissance de juges est-elle attribuée à Jésus-Christ? Cette puissance

n'appartient-elle pas essentiellement à Dieu? Elle devrait donc être commune aux trois personnes de la très-sainte Trinité. — Oui, elle est commune à toutes sans doute, mais on l'attribue spécialement à Jésus-Christ pour deux raisons :

1^o Parce que juger est une œuvre de sagesse; or la sagesse est l'attribut propre du Fils, comme la puissance est l'attribut du Père, et la bonté celui du Saint-Esprit.

2^o Parce que Jésus-Christ jugera aussi comme homme. Ce pouvoir lui a été donné par le Père précisément parce qu'il est Fils de l'homme : *Potestatem dedit ei iudicium facere, quia Filius hominis est*¹. Remarquez bien cette raison qui paraît surprenante à première vue. Pour moi, j'aurais cru en effet que ce pouvoir lui a été conféré parce qu'il est Fils de Dieu. Chacun voit le rapport qu'il y a entre être Fils de Dieu, et être juge du monde; mais quel rapport y a-t-il entre être juge du monde et être Fils de l'homme? — La raison et le rapport, dit saint Augustin, sont évidents. Si Jésus-Christ n'avait été que Fils de Dieu, il n'aurait été ni accusé, ni jugé, ni condamné; mais parce qu'il a daigné par amour pour nous se faire aussi Fils de l'homme, voilà précisément pourquoi il a été traité comme un homme, soumis au jugement et condamné au supplice des plus vils scélérats. Si donc comme homme il a été jugé, il faut qu'il vienne comme homme juger les hommes, qu'il soit vu de tous assis plein de gloire sur le tribunal suprême de l'univers, et reconnu pour le Seigneur souverain qu'il est : *Quia ipse constitutus est rex vivorum et mortuorum*.

Que s'il est juste pour lui-même que ce soit Jésus-Christ qui exerce cet office de juge, afin qu'il y trouve

¹ Jean. V, 27.

un juste dédommagement et une juste réparation à ses humiliations, il l'est aussi pour nous, car il convient que ceux qui sont jugés entendent et voient leur juge; mais le plus grand nombre des hommes ne pourront le voir comme Dieu, parce qu'ils seront réprouvés; il faudra donc qu'ils le voient sous la forme humaine. En outre, étant homme et ayant donné sa vie pour nous, personne ne pourra taxer son jugement de trop de sévérité. Voilà pourquoi il se fera précéder du signe auguste de notre rédemption, de l'étendard de la sainte croix; voilà pourquoi le jugement se fera dans la vallée de Josaphat, près de Jérusalem et du mont du Calvaire, où il a été crucifié pour nous. Avec de tels souvenirs et de tels objets sous les yeux, qui pourra réclamer contre la sentence de condamnation de ce juge, qui a commencé par être notre miséricordieux Sauveur?

Mais en quel temps aura lieu ce second avènement? A la fin du monde : *In consummatione sæculi*. Quand arrivera cette fin? personne ne le sait. C'est la réponse courte, précise, infaillible, que Jésus-Christ fit à ses disciples, un jour qu'ils l'avaient interrogé sur ce sujet : *De die autem illa vel hora nemo scit, neque angeli in cælo, neque Filius, nisi Pater*¹. Comment! Jésus-Christ lui-même ne le savait pas? Il le savait assurément et ne pouvait l'ignorer; mais en qualité d'envoyé du Père, il ne le savait pas d'une science communicable aux autres. Il ne laissa pas cependant de leur faire connaître les événements extraordinaires et les signes prodigieux qui précéderont ce grand jour, et d'après lesquels, selon ce qu'il en a dit lui-même, on pourra reconnaître l'approche de sa venue. Voici les principaux :

1° L'universelle perversion des peuples, et toute la

¹ Matth. XXIV, 36; Marc. XVII, 32.

terre inondée de vices et de péchés, au point d'y pouvoir à peine trouver un véritable adorateur de Dieu.

2° Une terrible réunion de malheurs qui désolera le monde, des pestes, des famines, des guerres, des tremblements de terre.

3° Une foule d'hommes pervers, de faux prophètes qui paraîtront pour tromper le monde, usurpant le nom de Christ, et le titre d'envoyés du Seigneur.

4° Le retour d'Enoc et d'Elie sur la terre; la prédication de l'Évangile à toutes les nations.

5° La conversion des juifs à la foi de Jésus-Christ. Quand vous verrez toutes ces choses, disait cet aimable Sauveur à ses disciples, pour qu'ils en instruisissent la postérité, sachez que le règne de Dieu est proche.

Mais le signe le plus prochain, l'avant-coureur immédiat de la venue de Jésus-Christ, sera le bouleversement de toute la nature : le soleil éclipsé, la lune en sang, les étoiles tombant du ciel, et enfin un déluge de flammes qui tombera des nues, pour consumer les choses d'ici-bas et en même temps pour renouveler et purifier ce qui devra rester. Au milieu de cette effroyable extermination, tous les hommes alors vivants périront sans exception, les uns de terreur, les autres par le feu. Par conséquent, lorsqu'on dit qu'il viendra juger les vivants et les morts, ce mot *vivants* doit s'entendre dans un sens moral, c'est-à-dire vivants de la vie de la grâce, pour les distinguer des pécheurs; ou bien de ceux qui, vivants alors de la vie naturelle, mourront aussitôt et aussitôt ressusciteront pour être aussi jugés avec les autres.

En effet, après les horribles préludes dont nous venons de parler, on entendra aussitôt retentir le son de cette trompette qui rappellera les morts à une vie nouvelle, et les réunira tous dans la grande vallée de Josaphat. Alors les cieux s'ouvriront en répandant des flots d'une

lumière éclatante, et Jésus-Christ, précédé de la croix, accompagné d'innombrables légions d'anges, et avec toute la splendeur de sa majesté, descendra visiblement pour juger les hommes : *Tunc videbunt Filium hominis venientem in nubibus cæli cum virtute multa et majestâté* ¹.

Quelle sera *la matière de ce jugement*? Notre vie toute entière qui, selon le langage des divines Écritures, sera placée sous nos yeux et éclairée par la lumière du visage de Dieu : *Posuisti sæculum nostrum in illuminatione vultus tui* ².

On passera donc en revue tous les péchés que nous aurons commis dans les différentes époques et dans les différentes circonstances de notre vie, et non-seulement les actions mauvaises, mais encore les discours criminels et les paroles oiseuses, et jusqu'aux péchés purement intérieurs, d'intentions, de complaisances, de désirs.

Nous serons aussi examinés sur les péchés que nous aurons fait commettre aux autres, de quelque manière que ce soit, par ordres, suggestions, conseils, permissions, et mauvais exemples de toute sorte, et qui auront été pour les autres une occasion de chute.

Sur les péchés de négligence de nos devoirs généraux de chrétiens, ou de nos devoirs particuliers d'état.

Bien plus encore : les œuvres mêmes que nous aurons crues bonnes et qui l'étaient véritablement en apparence, mais qui intrinsèquement étaient viciées et gâtées, ou par quelque fin perverse, ou parce qu'elles ont été mal faites, nous seront comptées comme des péchés.

Enfin les dons mêmes de Dieu, soit dans l'ordre de la nature, soit dans celui de la grâce, nous serons imputés

¹ Matth. XXIV, 29. — ² Ps. LXXXIX, 8.

à crimes, si nous en avons abusé; comme par exemple le temps, la santé, les richesses, les talents, les instructions, les avis, les corrections, les remords, les lumières, les inspirations et les grâces intérieures de toutes sortes.

Tout sera donc, je le répète, passé en revue : *Posuisti sæculum nostrum in illuminatione vultus tui.*

Oh ! quelle ample matière de jugement, et quelle innombrable multitude de péchés ! — Mais comment, direz-vous, comment pourra se faire un examen si minutieux sur la vie de tous les hommes qui ont existé et de tous ceux qui existeront jusqu'à la fin du monde ? — Comment il pourra se faire ? Il se fera dans un seul instant, parce que le souverain Juge répandra une lumière vive et pénétrante qui manifesterà à tous les péchés de chacun, lesquels apparaîtront tout à coup comme les taches d'un cristal placé vis-à-vis le soleil. De sorte qu'il n'y aura ni excuse ni justification, mais chacun sera pleinement et invinciblement convaincu ; et de là une insupportable honte et une confusion accablante pour les réprouvés, de voir leur vie ainsi mise à nu et exposée aux regards du monde entier.

La manifestation des consciences accomplie, le jugement général sera clos par une double sentence d'éternelle bénédiction pour les uns, et d'éternelle malédiction pour les autres. Cette sentence sera immédiatement exécutée : les pécheurs désespérés seront plongés dans le gouffre de l'enfer, et les justes heureux et triomphants monteront au ciel pour toujours : *Et ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam*¹. Deux termes infiniment opposés dont nous verrons dans le douzième article l'importance et le prix.

¹ Matth. XXV, 46.

Voilà en abrégé l'histoire de ce grand jour avec ses circonstances particulières. C'est ainsi que Jésus-Christ nous en a parlé; c'est là ce qu'il nous a prédit par sa propre bouche et par celle de ses apôtres, d'où il suit qu'il ne nous reste là-dessus aucun sujet de doute. Toutes les autres prédictions qu'il a faites et toutes celles qui le regardent personnellement se sont accomplies à la lettre. Sa naissance, sa passion, sa mort, sa résurrection, la venue du Saint-Esprit, la ruine de Jérusalem, la conversion des Gentils et tant d'autres prophéties se sont parfaitement accomplies. La seule prophétie, dit saint Augustin, qui reste à vérifier, c'est celle du jugement dernier; mais le passé est une sûre garantie pour l'avenir, et comme tout le reste s'est réalisé, il ne faut pas douter que ce qui regarde le grand jour du jugement universel ne s'accomplisse aussi infailliblement.

Mais serons-nous jugés seulement à la fin du monde? — Non. Outre ce jugement public et solennel, dont nous avons parlé jusqu'ici, il y en a un autre que nous devons subir en particulier et en secret, et pour ainsi dire entre quatre yeux, entre notre âme et Dieu. C'est au moment précis et dans le lieu même où la mort nous surprendra, que s'élèvera pour nous le tribunal où notre âme, séparée de son corps, devra rendre compte de toute sa vie, et entendre prononcer sur elle une sentence qui fixera irrévocablement son sort pour toute l'éternité. Ceci est encore un article formel de notre foi; *Statutum est omnibus hominibus semel mori, post hoc autem iudicium*¹. Mais il n'est parlé dans le Symbole que du second jugement solennel, universel, parce que ce n'est proprement que dans celui-ci que Jésus-Christ déploiera

¹ Hebr. IX, 26.

à la face de l'univers assemblé sa souveraine puissance, et qu'il se fera connaître du ciel et de la terre comme le juge souverain des vivants et des morts.

— Quelle est donc la nécessité, direz-vous, de faire un nouveau jugement, si à peine sortis de la vie notre sort est fixé pour toujours? — On n'en voit pas la nécessité absolue, indispensable, et Dieu aurait pu disposer autrement les choses s'il lui avait plu. Cependant, il y a beaucoup de raisons de convenance qui montrent l'à propos et la souveraine justice de ce jugement universel.

La première est celle dont je vous ai déjà parlé, et qui regarde Jésus-Christ, c'est-à-dire l'exaltation, le triomphe, la gloire qui lui sont dus à si juste titre, à la face de cette terre qui fut pour lui le théâtre des dernières ignominies.

La seconde, c'est l'honneur de Dieu, ou la pleine et lumineuse justification de sa providence, sans cesse blasphémée ici-bas. Il y a toujours eu et il y aura toujours en ce monde des esprits altiers et arrogants, qui osent s'élever contre Dieu, censurer et condamner sa conduite dans le gouvernement du monde. Beaucoup de chrétiens même, sans être irréligieux, s'étonnent et se scandalisent de certaines choses qui paraissent étranges à la faiblesse de leur esprit. Voir par exemple les biens de ce monde répartis avec tant d'inégalité, et ce qui les choque davantage encore, voir tant de justes languir dans la misère, et tant d'impies triompher ici-bas, sachant d'ailleurs que tout vient de Dieu et dépend de lui, leur fait croire qu'il se soucie peu de ce monde, ou qu'il le gouverne mal. Il est donc nécessaire que Dieu fasse connaître à tous la suprême sagesse, la justice et la rectitude de ses voies, afin que tous lui rendent la gloire qui lui est due, et confessent qu'il a tout fait avec sagesse :

Omnia in sapientia fecisti ¹. Or, c'est précisément en ce jour que Dieu se réserve de plaider sa cause, et d'établir le monde étonné juge de sa conduite.

Enfin, même du côté des hommes, il est très-juste qu'il y ait un jugement général.

Premièrement, pour la plus grande gloire des justes et la confusion des pécheurs. Il y a sur la terre beaucoup d'âmes choisies et chères à Dieu, qui ne sont ni connues ni appréciées du monde, et qui en sont même parfois moquées, calomniées, persécutées, à l'opposé d'une foule de misérables pécheurs qui sont estimés et applaudis, parce qu'ils savent se masquer et se couvrir de la plus fine hypocrisie. Il faut donc qu'il y ait un jugement universel qui réforme et corrige tant d'opinions erronées, un jugement qui, d'un côté manifeste les vertus cachées et rende l'honneur à tant d'innocents opprimés, et de l'autre arrache le masque aux hypocrites et les couvre de honte et de confusion.

Deuxièmement, le corps lui-même, qui a été l'instrument et le complice du bien et du mal, doit avoir aussi sa récompense ou son châtiment. Or, à la mort, l'âme seule est jugée et non le corps; et il arrive bien souvent que tandis que l'âme est condamnée, comme celle du mauvais riche, le corps reçoit des funérailles pompeuses et magnifiques; et qu'au contraire tandis que l'âme est glorieusement emportée au ciel par les anges, comme celle de Lazare, le corps est enterré avec mépris et sans la moindre distinction. Cependant le corps et l'âme ayant travaillé ensemble à servir Dieu ou à l'offenser, il est juste qu'ils soient tous deux jugés.

Voilà donc plusieurs raisons très-solides qui montrent qu'au premier jugement qui se fait après la mort, il en

¹ Ps. CIII, 24

doit succéder un général et public à la consommation des temps.

Qu'en pensez-vous maintenant, chrétiens? Sont-ce là des fables ou des révélations divines? La vérité que je vous ai expliquée aujourd'hui est l'un des articles les plus terribles de notre foi, et dont la seule pensée faisait trembler les saints et les anachorètes dans leurs ermitages et dans leurs grottes. La mort en effet ne serait nullement à craindre par elle-même, si elle n'était pas suivie d'un jugement toujours terrible et formidable, qu'il soit général ou particulier : le particulier parce qu'il décidera de notre sort éternel, le général parce qu'il nous donnera en spectacle au monde entier, en présence du Juge éternel. Il importe peu, vous voyez, que ce jugement général soit aussi éloigné de nous que l'est la fin du monde; nous devons le considérer comme aussi proche de nous que la mort même, puisqu'il ne sera qu'une simple ratification de la sentence qui peut être portée sur nous d'un instant à l'autre, si nous venions à mourir. Je le répète donc, qu'en pensons-nous?

Nous faisons profession de croire ce jugement, et nous disons même que nous le craignons; cependant, comment y sommes-nous disposés? Que faisons-nous pour nous y préparer? Comment notre vie correspond-elle à cette foi et à cette crainte? Voyez un peu s'il est possible de concilier avec cette foi et avec cette crainte une conduite habituellement coupable, dissipée, légère, irréfléchie, et par conséquent remplie nécessairement de fautes plus ou moins graves. Hélas! tous les hommes se flattent de ne pas mourir en mauvais état, et pourtant il y en a si peu qui s'efforcent de bien vivre!

Saint Paul nous apprend le secret d'éviter en quelque sorte le jugement de Dieu, non pas en nous soustrayant à cette comparution que tous les hommes doivent faire à

son tribunal : *Omnes nos manifestari oportet ante tribunal Christi* ¹, mais en la dépouillant de tout ce qu'elle peut avoir ² de terrible pour nous. Ce secret, c'est de prévenir dès maintenant le jugement de Dieu en prenant contre nous-mêmes le parti de notre Juge : *Si nosmetipsos dijudicaremus, non utique judicemur a Domino* ².

Si dès maintenant nous faisons un sérieux examen de notre vie et de nos fautes; si nous en faisons une humble et sincère confession aux pieds du prêtre; si nous vivions dans une continuelle vigilance pour ne plus les commettre, nous réglant toujours non sur les usages, les maximes et les préjugés du monde, mais sur la loi de Dieu, seule et unique règle d'après laquelle nous serons jugés; si enfin nous nous efforcions de les expier par des pénitences et par des mortifications volontaires, notre sort serait assuré, nos fautes seraient effacées, et au lieu de confusion et de reproches, nous n'aurions à attendre qu'honneur et gloire pour prix de notre pénitence.

Mais si nous ne pensons nullement à une chose aussi utile et aussi nécessaire; si nous voulons suivre la voie large et traiter tout d'inepties, de scrupules et de petites-esses; si notre conscience est toujours tellement embarrassée et confuse que nous ne puissions raisonnablement nous tranquilliser; si nous nous confions mal à propos sur certaines confessions de routine, faites plutôt pour étouffer nos remords que pour effacer réellement nos fautes, il est impossible que la mort ne nous surprenne pas en mauvais état, et que nous n'entendions pas prononcer contre nous, après notre jugement, la formidable et éternelle sentence : *Discedi a me, maledicte, in ignem æternum.*

¹ II. Cor. V, 10. — ² I. Cor. XI, 31.

Tant que durera encore pour nous le temps propice et favorable, efforçons-nous donc d'éviter ce malheur. Unissons-nous véritablement dès aujourd'hui à Jésus-Christ, notre doux Sauveur, afin de ne pas trouver un jour en lui un juge sévère et inexorable; efforçons-nous de lui rendre par une vie pénitente l'honneur que sa divine justice revendiquera en ce jour.

Si son amour pour nous a été infini, son indignation sera aussi infinie; si sa miséricorde a été sans borne, sa justice sera sans mesure. Oh ! quelle horrible chose, s'écriait l'Apôtre, que de tomber en mauvais état entre les mains du Dieu vivant : *Horrendum est indicere in manus Dei viventis* ¹. Que faire donc, mes chers frères? Si nous voulons nous sauver, il faut chaque jour soupirer et trembler, embrasser avec ardeur les pieds de notre divin Sauveur, qui n'est pas encore notre juge, mais toujours notre père, et le prier, par les peines très-cruelles qu'il a endurées pour nous, qu'avant d'entrer en jugement avec nous il use envers nous de miséricorde, nous éclaire, nous convertise et nous sauve en transperçant dès maintenant non-seulement notre âme, mais encore notre chair et nos os, de la crainte de ses divins jugements : *Juste judex ultionis, donum fac remissionis ante diem rationis. — Confige timore tuo carnes meas; a judiciis enim tuis timui.*

TRAIT HISTORIQUE

Le vénérable Bède raconte que chaque fois qu'un violent orage éclatait, le pieux évêque Ceadda se prosternait à terre et implorait avec instance la bonté et la miséricorde de Dieu. Sa frayeur augmentait quand les tonnerres et les éclairs ve-

¹ Hebr. X, 31.

naient s'y joindre. Alors il se rendait aussitôt à l'église, s'appuyait contre un autel pour se soutenir, et priait avec larmes jusqu'à ce que l'orage eût cessé. Quelques personnes lui ayant reproché cette conduite, comme étant la marque d'un caractère pusillanime, il répondit : « Ce n'est pas l'orage considéré comme tel qui cause ma frayeur ; mais en le voyant, je me représente la fin du monde et le commencement du jugement dernier. La tempête me rappelle les hurlements des pécheurs ; l'éclair, la colère du juge ; le tonnerre, la voix formidable avec laquelle il prononcera la sentence de condamnation. Si je tremble maintenant, misérable pécheur que je suis, et si j'implore miséricorde, c'est afin qu'un jour je ne sois pas réduit à trembler et à grincer des dents. » — C'est ainsi que la nature, avec ses orages et ses tempêtes, est comme un prélude des terreurs du jugement dernier. Heureux si cet avertissement ne retentit pas en vain à nos oreilles !

XXIII. INSTRUCTION

— HUITIÈME ARTICLE DU SYMBOLE —

DU SAINT-ESPRIT

Je crois au Saint-Esprit. Au commencement du Symbole, nous avons dit qu'il n'y a qu'un seul Dieu, mais qu'en ce Dieu unique il y a trois Personnes. Dans le pre-

mier article, nous avons parlé de la première, c'est-à-dire du Père; dans les six articles suivants, de la seconde, c'est-à-dire du Fils considéré comme Dieu, puis comme Homme-Dieu. Maintenant il nous reste à parler de la troisième personne, c'est-à-dire du Saint-Esprit, qui est l'objet du huitième article. Ici commence la troisième et dernière partie du Symbole, relative à la fondation de l'Église chrétienne catholique et à la multiplicité des biens dont elle est la source. Nous diviserons cet article en deux parties : nous verrons d'abord ce qu'est le Saint-Esprit en lui-même, et ensuite ce qu'il est par rapport à nous.

Qu'est-ce donc que le Saint-Esprit? C'est la troisième personne de la très-sainte Trinité, réellement distinct du Père et du Fils de qui il procède; en tout et pour tout égal au Père et au Fils, bien que procédant d'eux; vrai et unique Dieu avec le Père et le Fils. Je vous dis là beaucoup de choses en peu de paroles; mais il faut les revoir séparément et avec autant de clarté que le permet la matière, pour nous si mystérieuse et si obscure.

Je dis premièrement que le Saint-Esprit est la troisième personne de la très-sainte Trinité. C'est ce que nous apprennent et le signe de la croix, et la forme du baptême, et le trisagion si souvent répété par l'Église : *Gloria Patri et Filio et Spiritui Sancto*. De même que le nom de Père convient à la première personne, et celui de Fils à la seconde, ainsi la troisième se distingue par le nom de Saint-Esprit. Il est vrai que ce nom pourrait parfaitement aussi se donner aux deux premières personnes, puisque les trois personnes n'étant qu'un seul Dieu qui est par essence un esprit très-saint, il n'y a pas de doute que ce nom conviendrait très-bien aux deux autres. Cependant nous nous servons ordinairement de ce nom pour désigner la troisième personne, et il ne faut

pas en entendre d'autre qu'elle quand nous parlons du Saint-Esprit.

— Mais pourquoi, me demanderez-vous, la troisième personne n'a-t-elle pas un nom propre et exclusif, comme la première qui s'appelle le Père, et la seconde le Fils? Pourquoi a-t-elle un nom commun qui peut s'attribuer également aux deux autres? —

Cela ne vient pas, répond le cardinal Bellarmin, d'une imperfection ou d'un défaut dans cette divine Personne, mais de notre ignorance; car nous ne pouvons et ne savons parler de Dieu que conformément aux idées que nous avons des choses créées, auxquelles nous empruntons les noms que nous donnons à Dieu. Or, comme nous appelons père celui qui engendre et fils celui qui est engendré, voilà pourquoi les prophètes et les apôtres, sachant par révélation divine que la première personne en Dieu engendre la seconde, ont appelé cette première personne le Père, et cette seconde le Fils. Quand à la troisième personne, comme elle n'est pas engendrée mais qu'elle procède du Père et du Fils par voie d'amour et de volonté, et que nous n'avons aucune production substantielle semblable, ne trouvant pas de nom propre, ils se sont bornés à l'appeler le Saint-Esprit, lui donnant pour la distinguer un nom qui peut d'ailleurs convenir au Père et au Fils. Cependant, quoiqu'il en soit ainsi, il n'en est pas moins vrai que c'est avec beaucoup de raison que ce nom est approprié à la troisième personne, parce qu'elle procède par spiration du Père et du Fils.

Et c'est la seconde vérité que nous devons croire sur la personne du Saint-Esprit, c'est-à-dire qu'il procède du Père et du Fils, et que c'est en cela que consiste la distinction de cette personne des deux autres. Ce qui distingue la première, qui est le Père, c'est qu'il n'est pas engendré et qu'il ne procède de personne, mais qu'il en-

gendre de toute éternité un Fils ; ce qui distingue la seconde, c'est qu'elle procède du Père, en tant qu'elle est engendrée par lui ; et ce qui distingue la troisième, c'est qu'elle procède du Père et du Fils. C'est ainsi qu'en parlent ouvertement les divines Écritures, qui l'appellent l'esprit du Père et du Fils, et que le Père et le Fils l'ont envoyé aux Apôtres. C'est pourquoi le symbole de la Messe, pour plus de clarté, ajoute : *Qui ex Patre Filioque procedit.*

— Mais, direz-vous, de quelle manière procède-t-il ? — Je vous l'ai déjà dit : par voie de spiration, d'amour, de volonté. De même que le Père, en se connaissant de toute éternité lui-même et ses infinies perfections, engendre le Fils par cette connaissance et cette compréhension de son être ; ainsi le Père et le Fils, en s'aimant l'un l'autre de toute éternité, produisent de toute éternité le Saint-Esprit, par cet amour réciproque.

Par conséquent, de même que le Fils est engendré du Père par force d'entendement, ainsi le Saint-Esprit procède du Père et du Fils par voie de volonté et d'amour.

Pareillement, de même que le Fils est la connaissance substantielle du Père, et par conséquent une personne subsistante et distincte de lui, ainsi le Saint-Esprit est l'amour substantiel du Père et du Fils, et par conséquent une personne subsistante et distincte des deux autres. Il n'y a donc d'autre différence entre le Fils et le Saint-Esprit, sinon que le Fils procède du Père par voie de génération, et que le Saint-Esprit procède simplement de l'un et de l'autre.

Enfin, nous devons croire que le Saint-Esprit, malgré qu'il procède du Père et du Fils, est en tout et pour tout égal au Père et au Fils, vrai et unique Dieu avec le Père et avec le Fils ; de même que le Fils, qui procède et est

engendré du Père, est néanmoins un même Dieu avec lui, parce qu'il a la même essence et la même substance que lui. Ainsi devons-nous raisonner du Saint-Esprit. D'où il résulte qu'il y a bien trois personnes distinctes, mais un seul Dieu.

En effet, le nom de Dieu sert souvent à désigner le Saint-Esprit dans les divines Écritures, qui lui attribuent les perfections qui ne conviennent qu'à Dieu, en disant de lui qu'il se trouve partout, qu'il sait tout, qu'il renferme tout, etc. On confère en son nom le baptême et les autres sacrements ; or, on ne peut les donner au nom d'aucune créature, mais seulement au nom de Dieu, auteur et distributeur de la grâce. Et c'est pour cela que dans le Symbole comme on dit : *Credo in Deum Patrem, Credo in Deum Filium*, ainsi l'on dit : *Credo in Spiritum Sanctum*, pour faire comprendre que le Saint-Esprit est Dieu comme le Père et le Fils, et que par conséquent nous devons croire en lui, espérer en lui et l'aimer comme notre souverain bien ; ce qui est plus clairement exprimé dans le symbole de la messe par ces paroles : *Qui cum Patre et Filio simul adoratur et conglorificatur*.

— Mais s'il en est ainsi, me dira quelqu'un, on pourrait parfaitement nommer le Saint-Esprit en premier ou en second lieu, et dire par exemple : *Au nom du Saint-Esprit, du Père et du Fils*. —

Ce serait là une erreur parce que le Saint-Esprit, dans l'ordre nécessaire des émanations divines, est la troisième personne. Si on le nommait le premier, on donnerait à entendre par là qu'il est la personne qui engendre, ce qui ne convient qu'au Père. Si on le nommait le second, on donnerait à entendre qu'il est engendré, ce qui ne convient qu'au Fils. Il faut donc le nommer en troisième lieu, parce qu'il est la personne qui procède du Père et du Fils. Du reste, en Dieu, il n'y a pas plus

de perfection à être le Père qu'à être le Fils ou le Saint-Esprit, la nature divine étant une et indivisible.

Il y a bien en Dieu diversité de relations, mais non de substance; il y a distinction de personnes, mais non de nature. La paternité est à la première personne, la filiation à la seconde, et la spiration à la troisième, sans qu'il y ait pour cela entre elles supériorité, dépendance, inégalité de temps, de dignité, de perfection.

Telles sont les vérités que la foi nous enseigne sur la personne du Saint-Esprit et sur le mystère de la Trinité, vérités qui sont pour la plupart au-dessus de notre intelligence, mais qui n'en sont pas moins certaines, parce qu'elles nous ont été révélées. Croyons-les donc et ne cherchons pas à en savoir davantage; mais n'ayons tous qu'une voix et qu'un cœur pour adorer le Saint-Esprit et le glorifier avec le Père et le Fils, puisqu'il ne fait avec eux qu'un seul Dieu, un seul Seigneur qui vit et règne dans tous les siècles.

Après avoir vu jusqu'ici ce qu'est le Saint-Esprit en lui-même, voyons maintenant ce qu'il est relativement à nous, c'est-à-dire pourquoi et en quel sens on l'appelle esprit de vie, esprit vivificateur; quel besoin nous avons de lui, de quelle manière il descend en nous, quels effets il produit dans nos âmes, et quels moyens il faut prendre pour le recevoir et le conserver en nous. Toutes choses très-importantes à connaître pour estimer dignement ce don et en savoir profiter.

Et d'abord, pourquoi l'appelle-t-on *Esprit vivificateur*? Je vous ai déjà fait observer que tout ce que Dieu opère hors de lui est commun aux trois personnes divines, et que l'une ne gouverne pas les créatures sans le concours des autres. Cependant, de même qu'on attribue au Père les œuvres de la toute-puissance, parce qu'il est le principe des deux autres personnes; au Fils les œuvres de la

sagesse, parce qu'il est engendré de l'intelligence du Père; ainsi toutes les œuvres d'amour sont attribuées au Saint-Esprit, parce qu'il est l'amour substantiel du Père et du Fils.

La création du monde fut une œuvre d'amour; voilà pourquoi les divines Écritures nous disent que c'est l'Esprit-Saint qui a affermi les cieux et fécondé les eaux : *Spiritus Domini ferebatur super aquas* ¹. L'incarnation du Verbe divin fut une œuvre d'amour; voilà pourquoi il est dit que l'Esprit-Saint fut l'auteur de sa conception : *Qui conceptus est de Spiritu Sancto*. Et pour en omettre une foule d'autres, la sanctification de nos âmes est une œuvre d'amour, et voilà pourquoi il est dit qu'elle est l'œuvre du Saint-Esprit : *Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum Sanctum qui datus est nobis* ². Si donc il s'appelle Esprit vivificateur, c'est parce qu'il est l'auteur de la vie tant naturelle que surnaturelle; c'est surtout parce qu'il fait vivre nos âmes par l'infusion de la grâce sanctifiante.

Ce n'est pas, je le répète, que cette œuvre ne convienne pas indivisiblement aux deux autres personnes, mais on l'attribue spécialement au Saint-Esprit pour la raison que nous avons dite. Aussi, selon notre manière de concevoir et de distinguer les choses, on voit que les trois personnes divines concourent chacune pour sa part à notre bien : le Père en nous créant, le Fils en nous rachetant, le Saint-Esprit en nous sanctifiant.

Concluez de là combien nous avons besoin de ce divin Esprit. Il est proprement pour notre âme, dit saint Thomas, ce qu'est l'âme pour le corps. Or, qu'est-ce qu'un corps sans âme? Une masse informe, privée de mouvement, de sentiment et de vie. Nos âmes sans le divin

¹ Gen. I, 2. — ² Rom. V, 5.

Esprit sont pareillement privées de vie, c'est-à-dire qu'elles sont incapables de faire aucune œuvre surnaturelle et méritoire pour le ciel. Pour qu'une œuvre en effet soit bonne et surnaturelle, il faut que ce soit l'impulsion et la grâce du Saint-Esprit qui nous fasse agir ; mais pour que cette œuvre soit en outre digne de la vie éternelle, il est indispensable que le Saint-Esprit habite personnellement en nous par la grâce sanctifiante. Par conséquent, s'il n'habite pas en nous ou s'il ne nous aide pas, nous ne pouvons faire aucun bien : *Sine tuo numine, nihil est homine.*

Aussi ce don est-il le fruit et la consommation de tous les mystères opérés par Jésus-Christ. Il est certain que nous avons été rachetés par lui, mais la grâce de la rédemption nous a été appliquée par le Saint-Esprit ; aussi ne nous se virait-il de rien d'avoir été rachetés par Jésus-Christ, si le fruit de sa passion et de sa mort ne nous était appliqué par le Saint-Esprit.

Jésus-Christ, pendant son séjour sur cette terre, nous avait instruits par sa parole et par son exemple ; il nous avait montré le chemin du salut, c'est-à-dire ce que nous devons croire et pratiquer. Mais cela ne nous suffisait pas pour nous guérir. Il fallait répandre en nous la foi, nous donner la force d'observer les préceptes divins, imprimer profondément dans nos cœurs la haine du péché et l'amour de Dieu. Or, cette œuvre était réservée au Saint-Esprit, suivant cette prophétie d'Ézéchiel : J'enverrai mon esprit au milieu de vous ; je vous donnerai un cœur nouveau, un esprit nouveau ; j'arracherai de votre chair le cœur de pierre, et je vous donnerai un cœur de chair, afin que vous puissiez marcher dans la voie de mes commandements : *Ponam spiritum meum in medio vestri ; dabo vobis cor novum et spiritum novum, auferam de carne vestra cor lapideum, et dabo vobis cor car-*

*neum, ut ambuletis in via mandatorum meorum*¹. Telle est l'opération intérieure du Saint-Esprit.

Cela posé, voyons maintenant comment le Saint-Esprit peut nous être envoyé. Il le peut, d'après saint Thomas, de deux manières : visiblement et invisiblement. Le Saint-Esprit est descendu quatre fois d'une manière visible :

La première, au baptême de Jésus-Christ dans le Jourdain, sous la forme d'une belle colombe blanche qui alla se poser sur lui.

La seconde, dans le mystère de la transfiguration, en forme d'une nuée resplendissante qui revêtit de gloire le corps de Jésus-Christ.

La troisième, sur les Apôtres après la résurrection, en forme de souffle ou de vent : *Insufflavit super eos et dixit : Accipite Spiritum Sanctum*².

La dernière et la plus prodigieuse descente du Saint-Esprit fut encore sur les Apôtres, le jour de la Pentecôte. C'était le dixième jour de leur retraite dans le Cénacle, dans l'attente du don promis, quand tout à coup il vint du ciel un bruit comme d'un vent impétueux qui ébranla toute la maison, et aussitôt apparut, à la vue de tous, une rangée de petites flammes en forme de langues, qui allèrent se reposer sur chacun d'eux ; et tous se sentirent en même temps remplis du Saint-Esprit, et ils le prouvèrent par le don des langues qu'ils commencèrent à parler, selon que l'Esprit de Dieu le leur suggérait : *Apparuerunt apostolis dispertitæ linguæ tanquam ignis, seditque supra singulos eorum. Et repleti sunt omnes Spiritu Sancto, et cœperunt loqui variis linguis, prout Spiritus Sanctus dabat eloqui illis*³.

Telles furent les descentes visibles du Saint-Esprit, au

¹ Ezech. XI, 19. | ² Joan. XX, 22. — ³ Act. II, 3.

sujet desquelles il faut remarquer que ces signes n'étaient pas le Saint-Esprit lui-même, mais simplement des symboles par lesquels ce divin Esprit manifestait sa présence et ses opérations. La colombe signifiait l'innocence, la pureté, la fécondité des bonnes œuvres. La nuée représentait la protection que Dieu accorde à ses élus et aux âmes qui lui sont chères. Le souffle signifiait la vie spirituelle conférée par les sacrements. Les langues de feu indiquaient l'intelligence, la lumière, le don des langues, l'amour de Dieu, l'ardeur de la charité, et autres choses semblables.

Quant à la descente invisible du Saint-Esprit, elle est permanente et perpétuelle dans l'Église. La promesse de Jésus-Christ : *Accipietis virtutem supervenientis Spiritus Sancti* ¹, n'a pas été faite pour les seuls Apôtres; elle est commune à tous les fidèles, ainsi que le fruit de sa passion et de sa mort : *Spiritum veritatis, ut maneat vobiscum in æternum* ².

Ce sont surtout les Sacrements qui sont les canaux par où descend le Saint-Esprit dans les âmes bien disposées, pour y établir sa demeure d'une manière toute différente de celle par laquelle, comme Dieu, il est présent partout. C'est pourquoi les justes sont appelés les temples de Dieu et les tabernacles de l'Esprit-Saint : *Nescitis quia templum Dei estis et Spiritus Sanctus habitat in vobis* ³? Les deux autres personnes descendent bien aussi dans nos cœurs : *Veniamus ad eum et mansionem apud eum faciemus* ⁴; mais l'Esprit-Saint y habite d'une manière spéciale, comme cause immédiate de notre sanctification.

Tout ceci s'éclaircira davantage par les deux points qui me restent encore à vous expliquer. Retenez bien, pour

¹ Act. I, 8 — ² Joan. XIV, 16. — ³ I. Cor. III, 16. — ⁴ Joan. XIV, 23.

le moment, le besoin extrême que nous avons d'un tel don. De deux choses l'une, chrétiens : ou c'est l'esprit de Dieu qui nous gouverne, ou c'est l'esprit du monde. Il est impossible de concilier l'un avec l'autre, puisqu'ils se combattent et s'excluent, et qu'ils sont dans une formelle opposition de pensées, de désirs, d'inclinations, de goûts et de conduite.

C'est de ce double esprit que naît cette double cité qui divise les habitants de la terre : la cité de Dieu et la cité du monde. Dans la cité du monde, dit saint Jean, tout se gouverne par l'esprit des trois passions principales : l'orgueil, l'avarice et la sensualité : *Omne quod est in mundo concupiscentia carnis est, concupiscentia oculorum et superbia vitæ* ¹. Dans la cité de Dieu, tout se règle selon l'esprit de Dieu, selon les maximes et les exemples de Jésus-Christ, en réprimant les passions et en menant une vie recueillie, pieuse et mortifiée. Je le répète, l'une ne peut s'allier avec l'autre ; et ce serait assurément tomber dans une grossière illusion, que de prétendre arranger les choses de manière à être tout à la fois amis de Dieu et amis du monde, puisque Jésus-Christ nous déclare hautement que l'esprit de Dieu est incompatible avec celui du monde : *Spiritum veritatis, quem mundus non potest accipere* ².

Cela posé, je vous le demande : A laquelle de ces deux cités appartenons-nous ? Est-ce à la cité de Dieu, ou à la cité du monde ? Rentrons en nous-mêmes, et voyons quel est l'esprit qui nous anime, s'il est céleste et divin, ou terrestre et charnel. Si c'est le second, nous sommes évidemment dans un état de perdition, puisqu'il ne peut y avoir de salut pour nous si nous ne sommes pas du nombre des enfants de Dieu ; et nous ne pouvons être comptés

parmi les enfants de Dieu, si nous ne sommes animés, dirigés et conduits par son divin Esprit : *Qui spiritu Dei aguntur, hi sunt filii Dei*¹.

Voici donc combien il nous est nécessaire d'appeler sans cesse sur nous le Saint-Esprit, afin que par son feu divin, il consume en nous toutes les concupiscences et tous les désirs charnels; afin qu'il détache notre cœur de tout ce qui est terrestre, de ce monde que Jésus-Christ ne reconnaît pas et même qu'il abhorre, puisqu'il l'a réprouvé et maudit; en un mot, afin qu'il élève notre âme vers les biens spirituels et célestes, et qu'il nous les fasse goûter et aimer. Si ce feu divin s'emparait véritablement de notre cœur, quelles merveilles n'opérerait-il pas en nous ! Quels prodiges n'a-t-il pas opérés et n'opère-t-il pas encore dans tant d'autres !

Voyons donc maintenant la vertu, la force, les dispositions et les effets précieux que le Saint-Esprit produit dans nos âmes. Ensuite je vous ferai connaître les moyens à employer pour l'attirer en nous.

La descente du Saint-Esprit sur les Apôtres ne fut pas une grâce particulière à eux seuls, mais un bienfait que Jésus-Christ avait mérité à toute l'Église, et par conséquent permanent et éternel, comme l'Église elle-même : *Spiritum veritatis, ut maneat vobiscum in æternum*. Aussi, depuis le jour où le Saint-Esprit descendit pour la première fois sur l'Église alors naissante et renfermée dans le Cénacle, il ne cessa jamais de descendre sur elle dans toute la suite des temps, de l'éclairer, de l'animer, de la sanctifier, quoique d'une manière différente.

Sur les apôtres, il descendit visiblement en forme de langues de feu; et sur les fidèles, il descend invisiblement tous les jours, surtout par le moyen des sacrements,

¹ Rom. VIII, 14.

dans lesquels, sous divers signes, il se communique lui-même avec ses grâces. Mais, quoique insensible et invisible au dehors, sa descente n'en est pas moins la même, quant à ses opérations, dans les âmes bien disposées. Voyons donc enfin quels sont les effets qu'il opère en nous, et le moyen de nous les appliquer et de les conserver.

Le Saint-Esprit produisit deux sortes d'effets dans les apôtres : les uns intérieurs, les autres extérieurs.

Par les *effets intérieurs*, il éclaira leurs esprits, purifia leurs cœurs, et les remplit de force, de courage et de générosité. Ces effets sont indiqués par le feu même. En effet, de même que le feu a principalement les trois propriétés d'éclairer, de purifier et d'enflammer, ainsi la vertu du Saint-Esprit éclaira les Apôtres, et de grossiers, ignorants et bornés qu'ils étaient, elle les rendit sages et éclairés; elle les purifia en les délivrant de toutes les imperfections et d'une foule de petits attachements vicieux dont ils n'étaient pas exempts; enfin, elle les enflamma et les rendit intrépides et courageux, tandis qu'auparavant ils étaient timides et peureux à l'excès. En un mot, ils furent intérieurement de tout autres hommes.

Les *effets extérieurs* furent le don de prophétie, le pouvoir de guérir les malades, de chasser les démons, d'opérer des miracles et d'entendre toutes les langues sans les avoir étudiées, l'intelligence des divines Écritures, et la science de convaincre et de persuader.

Or, disons quelques mots de ces grâces extérieures. Elles ont duré pendant quelque temps, puis elles ont cessé, ou du moins elles sont devenues plus rares, parce qu'elles leur avaient été accordées pour autoriser leur prédication et affermir l'Église alors naissante. Ainsi, lorsque le besoin de l'Église le demande, Dieu ne man-

que pas de susciter encore de temps en temps des prophètes, des docteurs et des thaumaturges. Ces grâces sont moins accordées pour l'avantage de celui qui le reçoit, car il pourrait être un pécheur, que pour la gloire et l'édification de l'Église et l'utilité spirituelle du prochain.

Mais quant aux effets essentiels, intérieurs et invisibles, qui regardent la sanctification des âmes, ils sont toujours les mêmes, parce qu'en tout temps ils sont nécessaires au salut, et que ce sont les seuls qui puissent nous rendre agréables à Dieu, aux yeux de qui, dit saint Paul, tout est sans mérite, même le don de prophétie et le don des miracles, s'ils ne sont unis à la charité et à la grâce sanctifiante : *Si charitatem non habuero, nihil sum*¹. Ainsi donc, tout ce qui contribue à notre sanctification, à notre conversion, à notre rénovation intérieure, tout cela est l'œuvre du Saint-Esprit, qui est un Esprit de vérité qui nous instruit, un Esprit de grâce qui nous sanctifie, un Esprit d'amour qui nous unit à Dieu.

C'est ce divin Amour qui dispense les divers dons qui servent à former et à perfectionner la vie spirituelle. C'est lui qui est la source de ces sept dons, appelés dons du Saint-Esprit, et que le prophète Isaïe vit se reposer sur la tête du Christ, et dont il fut rempli par une propriété essentielle de sa divine nature. On les appelle les dons de sagesse, d'intelligence, de conseil, de force, de science, de piété et de crainte de Dieu : *Et requiescet super eum Spiritus Domini, spiritus sapientiæ et intellectus, spiritus concilii et fortitudinis, spiritus scientiæ et pietatis, et replebit eum spiritus timoris Domini*². Ces sept dons sont comme sept degrés par lesquels on monte de la vie du péché au sommet de la perfection. Il importe donc beaucoup que vous en ayez quelque idée.

¹ Cor. XIII, 2. — ² Is. XI, 2.

La crainte de Dieu est le premier degré pour arriver à la sagesse, qui est le dernier degré de la perfection : *Initium sapientiæ timor Domini*¹. C'est le don qui nous pénètre d'une crainte et d'une humiliation salutaires, en nous mettant sous les yeux les épouvantables jugements de Dieu, sa puissance, sa justice, l'incertitude du moment de notre mort, les châtimens éternels qui attendent le pécheur; en un mot, il nous inspire un profond respect pour Dieu. Cette crainte est infiniment salutaire et aux pécheurs et aux justes : aux pécheurs, pour les décider à quitter le péché et à changer de vie. Ordinairement, les pécheurs ne sont pas touchés de l'amour de Dieu; ce qui les porte à la pénitence, c'est la redoutable pensée des divines vengeances qui s'amassent sur leur tête : *Propter timorem tuum, Domine, concepimus et doluimus et peperimus spiritum salutis tuæ*¹. C'est pourquoi le concile de Trente dit que cette crainte est la première disposition et la première préparation à la grâce. Mais elle est utile même aux justes, pour se maintenir constamment dans la pratique de la vertu, pour éviter la présomption, et vivre vigilans et humbles. Les saints martyrs eux-mêmes, dit saint Augustin, durent s'armer de la crainte de l'enfer, pour ne pas succomber à la violence des tourmens, pour ne pas prévariquer et se perdre. Voilà donc le grand bienfait que nous accorde le Saint-Esprit, en imprimant dans notre cœur la crainte de Dieu. Aussi le saint roi David la demandait-il sans cesse, cette crainte salutaire : *Confige timore tuo carnes meas*²; et Jésus-Christ lui-même nous l'a recommandée : *Timete eum qui potest et animam et corpus perdere in gehennam*³.

Sependant toute crainte n'est pas un don du Saint-Esprit. Il y a certaines craintes qui sont des tentations du

¹ Ps. XXVI, 18. — ² Id. CXVIII, 120. — ³ Matth. X, 28.

démon. Comment discerner les unes des autres? Considérez les effets : si votre crainte engendre et nourrit en vous des sentiments et des désirs de conversion, elle vient de Dieu et vous devez la ménager; mais si elle vous inspire de la défiance et du dégoût des choses spirituelles, et je ne sais quelle aversion pour la religion elle-même, alors elle vient du démon, et vous devez la rejeter.

Le second degré est *la piété*. C'est ce don qui nous unit à Dieu comme à notre tendre Père, et qui nous fait observer ses préceptes non plus par un sentiment de crainte, mais surtout par un sentiment d'amour. Quand l'homme se repent vraiment de ses péchés, Dieu lui donne une volonté généreuse pour faire le bien, volonté qui le porte à vénérer Dieu et toutes les choses de la religion, à être charitable avec le prochain et à se plaire dans les exercices de piété. C'est dans cette dévotion surnaturelle que consiste proprement cette affection que l'on nomme *piété*, laquelle regarde principalement Dieu comme premier objet de notre culte, et ensuite le prochain comme image de Dieu.

Le troisième degré est *la science*, qui éloigne de nous les illusions et l'ignorance, source première de tous nos péchés et de toutes nos chutes. Quelque bien disposée que soit la volonté pour faire le bien, il faut encore qu'elle soit bien guidée par l'intelligence; car si celle-ci est aveugle, l'autre nous jettera infailliblement dans l'abîme. Or, c'est de ce danger que nous préserve le Saint-Esprit en nous accordant le don de science, par lequel il nous fait connaître tout ce qu'il faut faire et éviter pour plaire à Dieu. Il réveille en nous en temps opportun les pensées et les réflexions nécessaires, et présente les vérités à notre esprit avec tant de clarté, que loin de nous laisser séduire, nous nous étonnons de ce que les autres se laissent tromper.

Et il faut l'avouer, dans maintes circonstances, on voit des âmes simples et bornées, mais pieuses et timorées, montrer plus de science et de sagesse pour se conduire que les savants et les sages du siècle. Telle est le fruit de cette science que le Saint-Esprit répand en elles.

Mais nos chutes ne proviennent pas seulement de l'ignorance, elles proviennent aussi de la fragilité, de la timidité et de la faiblesse. Mille difficultés s'opposent à la fuite du mal, à la pratique du bien, à la victoire sur les passions, à l'exercice des vertus. Il y a donc des efforts continuels à faire pendant cette vie, et de grandes peines à supporter; aussi beaucoup de chrétiens retournent-ils en arrière, abandonnant l'œuvre commencée. Or, c'est contre cette timidité et cette faiblesse que le Saint-Esprit nous fortifie par un quatrième don, qui est celui de *force*.

La *force* est un don par lequel notre volonté, surnaturellement réconfortée et aguerrie, devient capable de surmonter les obstacles et les difficultés qui se rencontrent, et de faire tous les sacrifices qui se présentent. Ce don éclata principalement dans les apôtres après la descente du Saint-Esprit. On les vit en effet dès lors affronter courageusement les menaces, les persécutions, les supplices et même la mort la plus affreuse, sans se troubler ni s'émouvoir; bien plus, joyeux et triomphants d'être trouvés dignes de souffrir quelque chose pour Jésus-Christ : *Ibant gaudentes a conspectu concilii, quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati*¹. C'est aussi de cette souveraine vertu et de cette force surhumaine que furent revêtus les saints martyrs, de tendres enfants, et des vierges délicates, qui supportèrent avec intrépidité et même avec allégresse la mort et les tourments les plus cruels.

¹ Act. 7, 41.

Voilà jusqu'où l'Esprit-Saint peut élever la faiblesse humaine, même la plus extrême.

Vient en cinquième lieu le don de *conseil*, qui a pour but de nous prémunir contre les artifices et les pièges du démon. Quand cet esprit de ténèbres voit une âme résolue et décidée à bien faire, il recourt aux illusions et aux embûches, la remplit de scrupules et d'inquiétudes sans fondement, et lui présente le mal sous l'apparence et les couleurs du bien. Voilà pourquoi le Saint-Esprit lui accorde le don de conseil, qui est un esprit de discernement par lequel on distingue avec sûreté, dans les doutes graves et imprévus, le vrai bien du faux, et choisit entre mille voies trompeuses, celle qui est bonne et sûre.

Le sixième est le don d'*intelligence*, qui éclaire notre esprit pour lui faire bien comprendre et pénétrer les maximes et les vérités relatives au salut. Il y a une grande différence, chrétiens, entre croire et croire ; entre croire d'une foi faible et languissante, et croire d'une foi vive et profonde les mystères et les vérités de la religion. L'expérience le prouve clairement. De deux chrétiens, en effet, qui font profession de croire les mêmes choses, l'un se porte facilement au bien, tandis que l'autre y éprouve une très-grande difficulté ; l'un se laisserait couper en morceaux plutôt que de commettre un péché mortel, et l'autre ne craint nullement de s'en souiller en toute occasion. D'où cela vient-il ? Cela vient de ce que nous ne comprenons pas bien les choses relatives au salut, et de ce qu'on croit d'une manière abstraite et superficielle, d'où il suit que la volonté est sans énergie pour faire le bien. Une pareille foi suffit pour n'être pas infidèle, mais elle ne suffit pas pour nous faire vivre en bon chrétien. Or, le Saint-Esprit nous délivre d'une stupidité si pernicieuse, en nous aidant à bien pénétrer les choses que nous croyons, pour que notre foi influe pra-

fièrement et efficacement sur notre conduite. C'est donc encore ici un don infiniment précieux, puisque c'est de lui que procède notre ferveur dans la pratique de la vertu.

Enfin le don de *sagesse*, qui dans les divines Écritures est opposé à la folie. Or, comme la folie consiste à juger des choses autrement qu'elles ne sont, à estimer par conséquent ce qui est sans valeur, comme sont les biens de la terre, et à mépriser au contraire les biens véritables, comme sont les éternels ; ainsi la sagesse consiste à faire une juste estime de chaque chose, à dédaigner les choses passagères, et à estimer par-dessus tout les biens éternels.

C'est donc ce don qui nous rend ennuyeux et méprisables les biens d'ici-bas, et nous attache à ceux du ciel. C'est pour cela qu'il est appelé *sagesse*, c'est-à-dire science exquise, parce qu'il consiste dans une certaine saveur et dans un goût délicieux des choses de Dieu, par lequel l'âme se repose en lui et se consacre totalement à lui comme à sa fin dernière. Heureux ceux qui sont animés de cet esprit ! Ce détachement parfait des choses terrestres que nous admirons dans les saints, ce généreux renoncement aux plaisirs, aux honneurs, aux splendides patrimoines, pour se faire disciples de Jésus-Christ, cette vie de mortification continuelle, toutes ces choses qui nous semblent si surprenant sont les effets ordinaires de la céleste sagesse répandue dans leurs âmes par le Saint-Esprit.

Je n'étendrai pas davantage ces explications sur les sept dons du Saint-Esprit, car je pense en avoir dit assez pour vous en donner une connaissance suffisante. Comme vous le voyez, ils ont pour but de sanctifier l'homme tout entier, son esprit et son cœur. A l'esprit appartiennent les dons de sagesse, d'intelligence, de conseil et

de science ; à la volonté les dons de force, de piété et de sainte de Dieu.

De même qu'un arbre produit des fruits, ainsi les dons que répand en nous le Saint-Esprit produisent certains pieux mouvements qui se nomment *fruits du Saint-Esprit*. Ce sont des œuvres vertueuses qui laissent dans l'âme en y passant des douceurs spirituelles toutes particulières. L'Apôtre, dans son Épître aux Galates, en compte douze qui sont : La charité, la joie, la paix, la patience, la bénignité, la bonté, la longanimité, la douceur, la foi, la modestie, la continence, la chasteté.

Sans entrer ici dans des détails qui nous entraîneraient trop loin, je vous dirai en général que toutes les vertus, toutes les bonnes impressions, tout ce qui naît de bien, de suavité céleste, de consolation et de paix dans une âme, tout cela est le fruit du Saint-Esprit. Et cela nous prouve toujours davantage combien nous avons besoin de ce don divin, qui est l'aliment vital de nos âmes. Voyons donc enfin, et en peu de mots, quels sont les moyens propres à l'obtenir et à le conserver en nous.

C'est par les sacrements, nous l'avons déjà dit, que nous recevons le Saint-Esprit. Tous ont été institués pour nous sanctifier ; mais la grâce de la sanctification nous parvient par le Saint-Esprit, qui se communique par eux à nos âmes : *Charitas Dei diffusa est in nobis per Spiritum Sanctum, qui datus est nobis* ¹. Il faut donc fréquenter les sacrements, et les fréquenter avec les dispositions requises ; et il ne faut pas se contenter des dispositions d'absolue nécessité pour ne pas les profaner et pour en recevoir simplement la grâce, mais il faut y apporter toute la ferveur possible pour recevoir cette grâce avec plus d'abondance. Car, quoique tous ceux qui

¹ Rom. V, 5.

sont bien disposés reçoivent le Saint-Esprit, tous cependant ne reçoivent pas la grâce au même degré, cette grâce, selon la déclaration du Concile de Trente, étant proportionnée aux dispositions de chacun : *Secundum propriam cujusque dispositionem et cooperationem*. Ainsi donc, nous ne devons pas nous contenter d'une préparation quelconque ; mais nous devons nous appliquer à acquérir la plus parfaite, laquelle consiste en ces quatre choses : pureté de conscience, humilité du cœur, confiance en Dieu, et détachement des choses du monde.

Si nous parlons simplement des secours et des grâces nécessaires pour fuir le mal et pratiquer le bien, pour se convertir à Dieu et s'affermir dans sa conversion, les pécheurs peuvent les recevoir et les justes les accroître par d'autres voies que par les sacrements. La prière, la méditation, la lecture pieuse de quelque bon livre, la parole de Dieu, etc., voilà, selon l'expression du saint homme Job, les veines et les canaux par lesquels le Saint-Esprit répand en nous l'abondance de ses célestes dons. Et de là vous devez conclure qu'éprouver de l'ennui, du dégoût et de l'éloignement pour ces choses est ce qui peut arriver de plus funeste à une âme, puisque ces moyens extérieurs sont toujours accompagnés des lumières et des grâces intérieures du Saint-Esprit. Oh ! combien de personnes sont redevables de leur conversion et de leur salut à une instruction qu'elles ont entendue !

Enfin, il faut correspondre avec fidélité aux inspirations et aux mouvements du Saint-Esprit ; car celui qui fait un bon usage d'une moindre grâce se rend digne d'une grâce plus considérable, tandis que celui qui méprise les petites grâces et ne les fait point fructifier, s'attire par là même la privation et la suppression de nouvelles grâces.

Les apôtres avaient reçu le Saint-Esprit d'abord

comme un souffle léger, et ensuite comme un vent impétueux. Ceci nous apprend que la conduite ordinaire du Saint-Esprit est de nous conduire graduellement de vertu en vertu, et de nous accorder des grâces plus choisies à proportion du profit que nous retirons de celles que nous avons déjà reçues. Et de même que dans le chemin de la perdition on ne tombe pas d'un seul coup dans les derniers excès, mais qu'on va d'un abîme dans un autre ; ainsi en est-il de la voie du salut. Un bon mouvement, une sainte inspiration, une impulsion salutaire mise à profit attire après soi un nouveau secours, en accroissement de lumières et de grâces. C'est pourquoi il nous est recommandé dans la sainte Écriture de ne pas résister aux lumières ni aux invitations du divin Esprit : *Nolite resistere Spiritui Sancto. — Nolite contristare Spiritum Sanctum* ¹. Si donc nous sommes fidèles à la voix et aux inspirations du divin Esprit, nous croîtrons et nous nous fortifierons sans cesse dans sa grâce.

Tels sont les moyens que nous devons mettre en œuvre pour attirer et conserver en nous ce don précieux qui s'appelle par excellence le don du Très-Haut : *Altissimi donum Dei* ; et sans lequel, comme le dit l'Église, il ne peut y avoir en nous que misère, imperfection et péché : *Sine tuo numine nihil est in homine, nihil est innoxium*. Oh ! que nous avons besoin de le recevoir, nous qui nous plaignons d'avoir si peu de capacité, si peu d'intelligence dans les choses de Dieu, d'être si languissants et si lâches pour le bien, si inclinés et si portés au mal, en un mot, si remplis d'un esprit qui n'est pas celui du Seigneur !

Prions donc sans cesse le Père éternel et son Fils béni

de l'envoyer en nous ; supplions ce divin Esprit lui-même de venir allumer dans nos cœurs ce feu céleste qui a produit et produit encore dans l'Église tant de saints. Si nous brûlions de ce feu, nous ne manquerions ni de lumière, ni de zèle, ni de courage, ni de constance, ni de ferveur. Tout devient aisé et facile à celui qui aime vraiment Dieu ; or le Saint-Esprit, qui est l'amour substantiel du Père et du Fils, nous est donné pour nous enflammer de charité envers Dieu, et pour nous unir à lui par le lien indissoluble d'un éternel amour.

Invoquons-le donc chaque jour, et ne cessons pas de le prier, pour qu'il soit le seul maître de notre cœur et la règle unique de notre vie et de nos actions.

TRAIT HISTORIQUE

La conversion de sainte *Marie d'Égypte* nous offre un exemple frappant des merveilleux effets de la grâce. Dès l'âge de douze ans, elle abandonna la maison paternelle afin de pouvoir se livrer avec plus de liberté à une vie libre et indépendante, et se rendit à Alexandrie où elle vécut dans le crime et la débauche. Un jour elle apprit que des pèlerins devaient s'embarquer pour Jérusalem, afin de s'y trouver le jour de la fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix. La curiosité la détermina à partir avec eux. Arrivée à Jérusalem, elle voulut aussi, comme le reste des voyageurs, entrer dans l'église de la Sainte-Croix, lorsqu'elle se sentit tout à coup arrêtée par une puissance invisible qui ne lui permit pas de faire un pas. Après plusieurs tentatives inutiles, et fatiguée des efforts qu'elle venait de faire, elle s'assit dans un coin du vestibule et se mit à méditer sur les causes qui l'empêchaient d'entrer dans l'église. Au même instant, un rayon de la grâce céleste vint illuminer son âme. Elle reconnut le nombre et l'énormité de ses fautes, vit qu'elle était indigne de contempler la croix de Celui qui a tant souffert pour les péchés des hommes, et se mit à pleurer

amèrement. Après avoir versé des larmes en abondance, elle aperçut sur le mur une image de la Mère de Dieu, et comme elle se souvint d'avoir souvent entendu dire qu'elle était la mère de miséricorde, le refuge des pécheurs, elle se prosterna devant cette image et pria avec ferveur cette divine mère d'intercéder pour elle auprès de son Fils, lui promettant sincèrement que, dès cette heure même, elle prenait la ferme résolution de se convertir et de faire une pénitence austère. Après cette prière, elle put entrer librement dans l'église, où prosternée devant la croix du Christ, elle se répandit en larmes brûlantes de componction. — Plus tard, étant retournée auprès de l'image de la Mère de Dieu pour lui rendre ses actions de grâces, elle entendit une voix qui disait : « Passez le Jourdain, là vous trouverez le repos et le calme de votre âme. » Elle suivit cet ordre, et s'y rendit après s'être confessée et avoir reçu la sainte communion, dans une église située sur la rive citérieure du fleuve. Elle vécut pendant dix-sept ans dans le désert, pratiquant toutes les rigueurs de la pénitence, prenant pour toute nourriture des racines et des herbes, et privée de toute communication avec le reste des hommes, jusqu'à ce qu'enfin elle fût découverte par un vénérable ermite nommé Zozime, auquel, après que celui-ci lui eût jeté son manteau pour couvrir sa nudité, elle raconta l'histoire de sa conversion. Lorsqu'ils furent sur le point de se quitter, Marie pria l'ermite, qui vivait alors dans un couvent construit sur le Jourdain, de lui apporter la sainte communion le Jeudi-Saint de l'année suivante. Zozime le lui promit et revint au jour indiqué. Après que Marie eut reçu la nourriture des anges avec une piété et une dévotion toutes célestes, elle s'écria avec saint Siméon : « Seigneur, laissez maintenant mourir en paix votre servante, parce que mes yeux ont vu votre salut. » Puis s'adressant à Zozime : « Mon père, dit-elle, je vous prie de m'accorder encore une faveur ; revenez en ce lieu au carême prochain, et vous m'y trouverez dans l'état qu'il plaira à Dieu. » Zozime retourna l'année suivante. Marie était morte, et reposait étendue sur le sol, les bras posés l'un sur l'autre en forme de croix. Et il vit à côté d'elle ces paroles

écrites sur le sable : « Mon père, ensevelissez, au nom de Jésus-Christ, le corps de l'infortunée Marie, morte le Vendredi-Saint, et n'oubliez pas de prier pour elle. »

Zozime ne demandait pas mieux que d'exécuter ses dernières volontés, mais il n'avait pas d'instruments pour creuser une fosse. Comme il était dans une vive inquiétude, il vit un lion sortant de la forêt venir lécher les pieds de la défunte et creuser avec ses ongles une fosse énorme. Zozime y déposa le cadavre de la sainte, et s'en retourna au couvent où il raconta à ses frères le fait que nous venons de rapporter. — Sainte Marie d'Égypte mourut l'an 421 (*Voy. les Bollandistes*).

XXIV. INSTRUCTION

— NEUVIÈME ARTICLE DU SYMBOLE —

DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE

Je crois la sainte Eglise catholique, la communion des saints. Ainsi est conçu le neuvième article du Symbole, que je vais vous expliquer en détail.

Un des principaux effets de la descente du Saint-Esprit fut l'établissement et la fondation de l'Eglise chrétienne. Cette Église, qui se trouve maintenant répandue par tout le monde, était au commencement renfermée dans le seul pays de Jérusalem, d'où elle sortit,

victorieuse pour se répandre en peu de temps jusqu'aux extrémités de la terre. Mais par quel moyen ? Par le moyen des apôtres qui, étant remplis du Saint-Esprit et de la sagesse d'en haut lorsqu'ils sortirent du cénacle, se présentèrent avec un courage inébranlable aux nations et aux peuples pour annoncer la foi de Jésus-Christ : *In omnem terram exivit sonus eorum, et in fines orbis terra verba eorum* ¹. Ils la prêchèrent d'abord aux Juifs, et avec tant de succès que saint Pierre en convertit trois mille par son premier sermon, et cinq mille par son second, comme nous l'attestent les Actes des Apôtres. Ensuite ils portèrent aux gentils la lumière de l'Évangile et plantèrent partout la vraie foi.

C'est pourquoi, après vous avoir parlé du Saint-Esprit dans le huitième article, je vais maintenant dans le neuvième vous entretenir de l'Église. C'est de tous les sujets le plus important, puisque c'est de cet article que dépend la foi à tous les autres. En effet, sans l'autorité de l'Église qui nous le propose, nous pourrions rejeter le Symbole lui-même, comme le disait saint Augustin, qui n'aurait même pas cru, ajoutait-il, à l'Évangile, s'il ne lui avait pas été offert par l'autorité de l'Église : *Evangelio non crederem, nisi me catholicæ Ecclesiæ commoveret auctoritas*. Et la raison, la voici : Bien que le Symbole, l'Évangile et les autres divines Écritures renferment la révélation et la parole de Dieu, sur lesquelles, en dernière analyse, repose notre foi, cependant ces sources sont toujours douteuses et incertaines pour nous sans la voix et l'autorité de l'Église.

L'Église est le moyen que Jésus-Christ a choisi pour nous proposer et nous expliquer sans péril d'erreur la révélation. Et si les souverains de cette terre, en donnant

¹ Ps. XVIII, 4.

à leurs sujets le code de leurs lois, n'en abandonnent pas l'interprétation au jugement et au caprice de chacun, mais s'ils établissent toujours un tribunal vivant et permanent qui juge et fixe irrévocablement le sens de ces lois, croirons-nous que Dieu ait agi avec si peu de sagesse qu'il ait abandonné ses oracles et ses révélations au jugement de chacun, sans établir un tribunal vivant, investi d'une autorité suprême et infaillible, pour nous servir de guide sûr ?

Ce tribunal, c'est l'Église, à qui il veut que nous nous en rapportions pour tout ce qui concerne notre foi, sous peine d'être regardés comme des païens et des publicains : *Si Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus et publicanus* ¹. C'est donc d'elle seule que nous pouvons recevoir avec sécurité dans le Symbole la règle de notre foi ; c'est donc d'elle seule que nous pouvons recevoir le code des Écritures divinement inspirées, et leur infaillible interprétation.

Et voilà pourquoi l'article de l'Église est le fondement sur lequel s'élève tout l'édifice de notre foi. Nous croyons sur la seule parole de Dieu tout ce que nous croyons ; mais c'est à l'Église seule qu'il appartient de nous faire connaître d'une manière certaine cette divine parole.

Vous devez comprendre que, par ce nom d'Église, nous n'entendons pas ici ces édifices matériels destinés aux exercices de la religion et du culte, mais bien une société, une réunion, une assemblée de personnes auprès desquelles on trouve la vraie foi, le vrai culte de Dieu, la vraie religion, hors de laquelle il ne peut y avoir de salut. Cet article nous propose donc deux choses à croire : 1^o qu'il y a dans ce monde une assemblée de personnes dans laquelle s'exerce et se maintient le vrai culte de

¹ Matth. XVIII, 17.

Dieu ; 2^o que cette assemblée n'est ni celle des mahométans, ni celle des juifs, ni celle des protestants, mais celle où l'on professe la vraie foi de Jésus-Christ, la foi catholique romaine, dans le sein de laquelle, par la miséricorde infinie de Dieu, nous sommes nés et nous avons été élevés. Et d'abord, qu'il y ait dans le monde une société de personnes dépositaire de la vraie religion, c'est une chose évidente et manifeste, et en tout conforme à la sagesse de la divine Providence. Car s'il y a un Dieu, il doit aussi y avoir une religion pour l'honorer et le servir ; et s'il y a une religion, il doit aussi exister une école infallible où elle s'enseigne, et un corps de personnes qui la pratique visiblement. Or, cette école, ce corps de personnes s'appelle vulgairement *l'Église* ; et ceux qui apprennent d'elle la vérité, se nomment *fidèles*. Et de même qu'il ne peut y avoir qu'un seul Dieu, ainsi il ne peut y avoir qu'une seule religion vraie, une seule Église.

Quant au second point, que cette société soit l'Église catholique, à l'exclusion de toutes les autres sectes et sociétés, on le reconnaît en voyant qu'elle seule possède les marques que le Saint-Esprit nous a données pour distinguer la vraie Église de toutes les autres. Nous parlerons plus tard de ces marques. Il faut ici avant tout bien comprendre ce que c'est que l'Église, pour connaître ensuite quels sont ceux qui ne lui appartiennent pas.

Notre Église peut se prendre en deux sens, dans un sens général et plus étendu, et dans un sens particulier et plus restreint. Dans le sens plus général, elle est la réunion de tous les fidèles appelés à la connaissance du vrai Dieu, et composant un seul corps dont Jésus-Christ est le chef. Ainsi considérée, elle embrasse tous les temps et est aussi ancienne que le monde lui-même ; car tous les fidèles de l'ancienne loi aussi bien que ceux de la loi

nouvelle ont Jésus-Christ pour chef. Les anciens croyaient en celui qui devait venir, et nous nous croyons en celui qui est venu ; mais il est l'unique Sauveur et de ceux qui ont été avant lui, et de tous ceux qui viendront après lui. On distingue bien à la vérité les temps ; mais la foi, la religion, l'Église a toujours été la même. De plus, l'Église, considérée comme embrassant tous les temps, comprend non-seulement les fidèles qui vivent sur la terre, mais encore ceux qui sont déjà morts en état de grâce. C'est pourquoi l'on distingue ces fidèles en trois classes, selon les divers états où ils se trouvent : l'Église triomphante, l'Église souffrante et l'Église militante. L'Église triomphante est cette portion des fidèles qui règnent avec Jésus-Christ dans le ciel ; l'Église souffrante est composée des fidèles qui sont détenus dans le purgatoire jusqu'à ce qu'ils y aient entièrement expié leurs péchés ; enfin l'Église militante, ce sont les fidèles qui vivent présentement sur la terre, aux prises avec les ennemis de leur salut, et incertains de leur sort futur. Ces trois Églises sont, à proprement parler, trois diverses parties d'une seule et même Église qui, dans une partie de ses membres, est déjà glorifiée, dans une autre est souffrante et se purifie, et dans la troisième voyage et combat ; mais toutes n'ont qu'un seul chef qui est Jésus-Christ. Retenez bien tout ceci, comme devant vous servir pour comprendre la seconde partie de cet article, relative à la communion des saints.

L'Église, considérée dans un sens plus restreint, n'est autre chose que l'Église militante elle-même, celle qui est présentement sur la terre, c'est-à-dire la réunion de ceux qui ont reçu le baptême, qui professent la même foi, participent aux mêmes sacrements, et qui, sous l'obéissance de légitimes pasteurs, composent un seul corps dont Jésus-Christ est le chef invisible, et le Pontife Ro-

main le chef visible. C'est de celle-ci surtout qu'il est question dans le Symbole lorsque l'on dit : *Je crois la sainte Eglise catholique*. C'est elle aussi qui commença quand Jésus-Christ commença à prêcher l'Évangile et à se faire des disciples, qui devaient par eux-mêmes et par leurs successeurs la propager partout et la perpétuer jusqu'à ce jour.

A mesure que les fidèles allaient en se multipliant, les apôtres, par le moyen du sacrement de l'Ordre institué par Jésus-Christ, créaient des pasteurs et des évêques pour gouverner les fidèles toujours sous la présidence et sous la subordination de Pierre, établi par Jésus-Christ chef de l'Église. Mais Pierre ne devait pas toujours vivre; il mourut en effet à Rome où il avait établi son siège, et on lui donna un successeur avec la même prérogative de chef visible de l'Église. C'est ainsi que l'autorité suprême passa de main en main, de pontife en pontife, jusqu'à nos jours. Par conséquent, l'Église connue aujourd'hui sous le nom de *catholique*, est la même que Jésus-Christ a fondée, et qui s'est maintenue, par une succession non-interrompue de pasteurs, par lesquels elle nous a transmis la même foi et les mêmes pratiques religieuses. Ces notions élémentaires doivent suffire au commun des fidèles, et je n'entrerai pas ici dans des discussions théologiques qui ne sont pas à la portée de tous, et qui par conséquent doivent rester dans l'intérieur des écoles.

D'après ce que je viens de vous dire, vous pouvez facilement reconnaître maintenant qui appartient et qui n'appartient pas à cette Église, telle qu'elle a été fondée par Jésus-Christ. Trois choses sont requises pour en être membre : 1° le baptême ; 2° la profession de la foi ; 3° la soumission aux chefs légitimes.

1° *Le Baptême*, car c'est par ce sacrement qu'on entre

dans l'Église et qu'on lui est incorporé. Aussi l'Église s'appelle-t-elle *convocation*, parce que nous ne naissons pas chrétiens, mais que nous le devenons par les eaux du baptême. C'est donc par défaut du baptême que tous les infidèles, c'est-à-dire les juifs, les mahométans, les idolâtres, etc., sont hors de l'Église.

2° *La profession de la foi.* Pour les enfants, la foi habituelle infuse dans leurs âmes par le saint Baptême, suffit ; mais pour tous les adultes, la foi actuelle, c'est-à-dire la ferme adhésion de l'intelligence et du cœur aux vérités proposées par l'Église, est absolument indispensable. C'est par défaut de cette profession que les hérétiques et les apostats sont hors de l'Église : les premiers, parce qu'ils refusent obstinément de croire certaines vérités qui font partie de l'enseignement public de l'Église ; les seconds, parce qu'ils renoncent totalement à Jésus-Christ et à sa religion. Tous ceux-ci, bien qu'ils aient le caractère du baptême, se séparent néanmoins de l'Église par leur infidélité volontaire.

3° Il faut reconnaître *l'autorité des pasteurs légitimes*, parce que Jésus-Christ a établi son Église sous la forme d'un gouvernement bien ordonné, dans lequel les uns doivent commander et les autres obéir, ceux-ci être soumis à ceux-là. Or, quiconque veut vivre indépendant et lever le drapeau de la révolte, rompt avec le reste du corps et cesse d'appartenir à l'Église. Tels sont les schismatiques qui méprisent l'autorité de l'Église et de ses pasteurs, et qui renoncent à la communion avec le siège primordial et fondamental de Pierre, centre vivant de l'unité catholique. Ceux-ci encore, quoique baptisés, se séparent de l'Église par une volontaire désobéissance.

A ces trois conditions ajoutons-en une quatrième, la participation aux sacrements et aux biens spirituels de l'Église, ou le droit d'y participer. De ce droit sont exclus

les excommuniés, tant que dure leur punition ; eux aussi sont donc hors de l'Église, puisqu'en punition de leurs péchés elle les a chassés de son sein et retranchés de son corps, comme des membres gangrenés. En un mot, pour tout résumer, il y a trois classes de personnes qui n'appartiennent pas à l'Église : les unes n'y sont jamais entrées, comme les infidèles ; les autres y sont entrées, mais en sont sorties, comme les hérétiques, les apostats, les schismatiques ; et d'autres enfin en ont été retranchées par elle-même, comme les excommuniés.

Mais que dirons-nous maintenant des pécheurs, de tant de mauvais chrétiens dont il y a toujours un si grand nombre dans l'Église ? Pourvu que leurs péchés ne soient pas de la nature de ceux ou qui détruisent la foi, ou qui rompent le lien de l'unité ecclésiastique, ou qui font encourir une sentence formelle de séparation et d'excommunication, quelque nombreux et énormes qu'ils soient, ils ne les empêchent pas d'être membres de l'Église. L'Église triomphante et l'Église souffrante ne sont composées, il est vrai, que de justes ; mais l'Église militante est composée de justes et de pécheurs, et voilà pourquoi elle est comparée dans l'Évangile à un filet qui renferme toutes sortes de poissons, des bons et des mauvais ; et encore aux champs et à l'aire, où le bon grain se trouve mêlé à beaucoup de zizanie et de paille. Les pécheurs sont donc, généralement parlant, membres de l'Église ; mais, remarquez-le bien, ils en sont des membres morts. Nous devons considérer l'Église comme un homme vivant, composé d'une âme et d'un corps. Le corps de l'Église, c'est la profession extérieure de la foi, la participation aux sacrements, la soumission aux pasteurs légitimes, tout ce qu'il y a en elle d'extérieur et de visible ; l'âme de l'Église, ce sont les dons intérieurs du Saint-Esprit, la foi, l'espérance et la charité. Or, pour que les pécheurs

soient simplement membres de l'Église, il suffit qu'ils appartiennent à son corps ; et ils y appartiennent réellement, puisqu'ils professent la même foi que les autres, et assistent avec eux dans les églises aux cérémonies du culte. Mais pour être membre vivant de l'Église, il faut appartenir à son âme par l'amour de Dieu et la grâce sanctifiante. Ainsi donc, tant qu'on est dans le péché, on n'est que membre mort de l'Église, et l'on est par conséquent privé de la vie que Jésus-Christ répand incessamment sur l'Église ; ce qui n'est pas un petit malheur, comme je vous le ferai mieux sentir en expliquant la seconde partie de cet article.

Après avoir vu l'essence et la constitution de l'Église, disons quelques mots des deux principales prérogatives dont elle a été enrichie par Jésus-Christ, sa perpétuité et son infaillibilité.

Sa *perpétuité* d'abord, ce qui signifie que l'Église ne peut être détruite, mais qu'elle durera toujours, parce que Jésus-Christ a promis d'être toujours avec elle, de la soutenir et de la défendre : *Portæ inferi non prævalebunt adversus eam* ¹. L'accomplissement de cette promesse est manifeste et visible. Il y a dix-huit siècles que l'Église est fondée. Or, pendant cet intervalle, que de dynasties, d'empires et de monarchies se sont éteintes et ont été réduites à néant ! Toutes les choses humaines sont sujettes à des changements et à des bouleversements continuels ; mais au milieu de tant de convulsions qui ont plusieurs fois changé la face du monde, l'Église, qui est le royaume de Jésus-Christ, s'est toujours maintenue ferme et inébranlable depuis son origine ; et cela, en dépit des plus atroces persécutions soulevées pour la renverser jusque dans ses fondements, en dépit de toute la

¹ Matth. XVI, 18.

rage des hérétiques et de la perversité des catholiques eux-mêmes. Certes, quand même nous n'aurions pas d'autres preuves, cette seule réflexion suffirait pour nous convaincre qu'elle est l'œuvre de Dieu, et qu'à la différence des autres sectes, elle est la vraie Église de Jésus-Christ. Or, le passé est pour nous un heureux présage de l'avenir ; et de même que l'Église a toujours subsisté depuis son établissement, ainsi elle subsistera jusqu'à la consommation des siècles.

Je ne veux pas dire par là que l'Église doit durer dans tous les lieux où elle se trouve présentement. Il est de foi qu'elle subsistera toujours dans le monde, mais il n'est pas de foi qu'elle doive subsister toujours au milieu de nous. C'est même une menace de Jésus-Christ, que son royaume sera transporté d'un lieu dans un autre où il fructifiera mieux : *Auferetur a vobis regnum Dei, et dabitur genti facienti fructus ejus* ¹. Ce qui est arrivé déjà à tant d'autres nations et à tant d'autres provinces, d'abord catholiques, maintenant hétérodoxes et schismatiques, peut nous arriver à nous-mêmes et nous arrivera, si nous ne nous appliquons pas à préserver notre foi d'une foule de maximes erronées et contagieuses, et surtout si nous ne correspondons pas par la sainteté de notre vie à la sainteté de notre foi.

2° Son *infaillibilité* ; ce qui veut dire que l'Église ne peut tomber dans l'erreur, soit en instruisant, soit en gouvernant les fidèles, parce que Jésus-Christ a promis d'être toujours avec elle pour la diriger et l'éclairer : *Ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi* ². De là naît l'étroite obligation d'être dociles à ses lois, et de lui soumettre entièrement notre foi, en croyant tout ce qu'elle nous propose et en faisant tout ce qu'elle nous

¹ Matth. XXI, 43. — Id. XXIV, 90.

prescrit. Il est vrai qu'en dernière analyse c'est sur Dieu et sur sa divine parole que repose notre foi ; c'est pourquoi nous ne disons pas dans le Symbole : *Je crois en l'Église*, comme nous avons dit : *Je crois en Dieu* ; mais simplement : *Je crois l'Église*. Cependant, l'Église est ce moyen sûr et infaillible dont Dieu se sert pour nous faire connaître, sans péril d'erreur, quelles sont les vérités qu'il a révélées, et il veut que nous nous en rapportions en tout à son enseignement sous peine d'être regardés comme des païens et des publicains : *Si Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus et publicanus* ¹. Donc si l'on vous demande pourquoi vous croyez, par exemple, un seul Dieu en trois personnes, vous devez répondre : Je le crois parce que Dieu, qui est la sagesse et la vérité infinies, nous l'a révélé. Mais si l'on vous demande ensuite d'où vous savez que cette vérité est révélée de Dieu, alors vous direz : Parce que c'est ainsi que me l'enseigne l'Église, maîtresse infaillible de la vérité. C'est en ce sens que saint Augustin disait les paroles déjà citées : *Evangelio non crederem*, etc., parce que ce n'est que de l'Église seule que nous pouvons recevoir avec certitude le code des Écritures divinement inspirées, et leur infaillible interprétation.

Reconnaissons donc, d'après tout ce que je viens de vous dire, combien c'est pour nous un grand bienfait d'être les enfants de cette Église. Elle est notre tendre mère qui, non contente de nous avoir régénérés, par le saint Baptême, à une nouvelle vie au moment de notre naissance, nous a encore préparé pour tout le cours de notre existence des secours de toute sorte, des sacrements, des sacrifices, des indulgences, des prières, des instructions ; et même à la mort, quand tout le reste nous de-

¹ Matth., XVIII, 17.

vient inutile, elle nous accompagne encore par ses recommandations jusque dans le sein de Dieu, entre les mains de qui nous devons remettre notre âme. Bien plus, lorsque nous sommes morts dans son sein, elle ne nous abandonne pas encore entièrement, mais elle prend soin de nous et sollicite chaque jour, par ses suffrages, notre délivrance du purgatoire ; elle se souvient toujours de nous, bien qu'elle ne conserve aucun souvenir des autres. Oh ! que nous sommes redevables à cette mère si tendre et si pleine de sollicitude ! Nous devons donc nous montrer envers elle comme des enfants vraiment reconnaissants, et par conséquent la respecter, lui obéir et l'aimer.

La respecter, en honorant ses ministres, ses prêtres et ses pasteurs. Que jamais on ne remarque en vous cet air de mépris, d'aversion, de haine, qu'on n'aperçoit que trop visiblement en tant de personnes, pour qui il n'est pas d'objet plus odieux qu'un habit de prêtre. C'est une marque évidente d'un libertinage effréné, d'une foi éteinte et complètement morte.

Lui obéir, et en embrassant ses enseignements qui doivent être la règle invariable de notre croyance, et en nous soumettant à ses ordonnances et à ses lois, toujours vénérables, puisque c'est de Dieu qu'elles reçoivent leur autorité et leur force, principalement celles qui regardent les jeûnes et les abstinences, et dont on tient aujourd'hui si peu de compte.

Enfin *l'aimer*, en désirant ardemment sa gloire, sa diffusion, son triomphe ; désir bien légitime et bien selon le devoir ; et dont cependant sont fort éloignés certains chrétiens, libertins et incrédules, qui préféreraient voir anéanties dans le monde, la religion et l'Église, tant sont grandes la dépravation des mœurs et la corruption des temps !

Quant à vous, qui êtes animés de tout autres sentiments, car ces sortes de personnes n'assistent pas aux instructions, je vous propose avec bonheur les devoirs qui vous lient à l'Église, afin que vous soyez toujours plus empressées à les accomplir. Dimanche prochain, je vous ferai mieux sentir encore quel grand bonheur c'est pour nous d'être dans le sein de cette Église, en vous exposant les caractères qui distinguent la vraie Église de Jésus-Christ, la seule où l'on puisse se sauver, et qui fut justement représentée par l'arche de Noé, hors de laquelle tous ceux qui en avaient été exclus périrent misérablement ensevelis dans les eaux.

TRAITS HISTORIQUES

I. — Parmi les exemples de soumission à l'autorité infail-
 lible de l'Église, l'un des plus beaux et des plus touchants
 est celui que donna Fénelon, archevêque de Cambrai. Il
 avait été accusé d'avoir renfermé dans un ouvrage intitulé :
Explication des maximes des Saints, plusieurs propositions
 dangereuses en matière de religion. Son livre, remis à la dé-
 cision du Pape, fut en effet condamné, et Fénelon en reçut la
 nouvelle le 25 mars 1699, jour de l'Annonciation, au moment
 de monter en chaire. Changeant aussitôt le sujet de son dis-
 cours, il parla de la soumission dûe à l'autorité et à l'infail-
 libilité de l'Église, et le fit d'une manière si touchante qu'il ar-
 racha des larmes à tout son auditoire. Ce ne fut pas tout. Par
 un mandement en date du 9 avril suivant, il défendit en ces
 termes la lecture de son livre : « Notre Saint-Père le Pape a
 condamné par un bref le livre intitulé : *Explication des
 maximes des Saints*. Nous adhérons à ce bref, simplement,
 absolument, et sans ombre de restrictions. C'est de tout notre
 cœur que nous vous exhortons à une soumission semblable
 et à une docilité sans réserve, de peur qu'on n'altère insens-
 iblement la simplicité de l'obéissance due au Saint-Siège,

dont nous voulons, moyennant la grâce de Dieu, vous donner l'exemple jusqu'au dernier soupir de notre vie. »

II. — Un siècle plus tard, l'Église recevait un autre solennel hommage d'une bouche qui avait commandé un instant à l'Europe tout entière. Napoléon avait rétabli l'autorité de l'Église en France, et refusé l'alliance que l'Angleterre lui offrait au prix de l'hérésie; et, après que Dieu, qui l'avait élevé, l'eût abaissé et rejeté comme un instrument inutile sur le rocher de Sainte-Hélène, un jour qu'il contemplait le ciel et les mers, et qu'il pesait dans sa vaste intelligence les empires, les institutions, les grands hommes et leurs œuvres, il s'écria d'une voix qui a ému l'univers : *Les peuples passent! Les trônes croulent! L'Église demeure!* — Après cela, qu'un petit maître, ou qu'un beau diseur, garçon d'écurie, bourgeois ou académicien, résiste, plaisante et raille, qu'importe!

XXV. INSTRUCTION

CARACTÈRES DE LA VRAIE ÉGLISE DE JÉSUS-CHRIST

Nous avons vu en dernier lieu ce que c'est que l'Église connue sous le nom de *catholique romaine*, quelles sont les conditions requises pour en être membre, et quelles prérogatives lui ont été accordées par Jésus-Christ.

Il nous reste maintenant à voir le point principal, c'est-à-dire si elle est la seule vraie Église, la seule où l'on puisse faire son salut, à l'exclusion de toutes les autres Églises, comme nous faisons profession de le croire dans ce neuvième article du Symbole. La nature de cette vérité m'oblige à des discussions un peu subtiles, sans lesquelles pourtant vous ne pourriez pas suffisamment comprendre. J'en parlerai toutefois avec la plus grande clarté qu'il me sera possible.

Vous savez qu'il y a dans le monde beaucoup de sectes, de religions et d'Églises; et de même que nous prétendons que la nôtre est la véritable, ainsi les juifs, les mahométans, les protestants ont les mêmes prétentions pour les leurs. Mais qui peut dire que toutes sont également bonnes, tandis qu'elles se condamnent mutuellement, et qu'elles ont des maximes, des croyances, des pratiques religieuses diamétralement opposées? Car il n'y a en somme qu'une vérité comme il n'y a qu'un Dieu, et elle est incompatible avec tant d'oppositions et de contrariétés de culte.

Comment pourrions-nous donc, entre tant d'Églises, discerner la véritable? Dieu sans doute ne doit pas nous avoir laissés dans l'incertitude sur un point d'une telle importance, puisqu'il ne s'agit de rien moins que de notre salut éternel. Le chemin qui conduit à lui doit être ouvert à tout le monde, et chacun doit pouvoir le reconnaître. C'est en effet ce qui a lieu. Le Seigneur a voulu que son Église fût visible, comme une cité placée sur le haut d'une montagne élevée; qu'elle fût évidente pour tout le monde; et pour cela, il lui a imprimé certains caractères, auxquels tous les hommes, savants et ignorants, puissent la reconnaître et la distinguer de toutes les fausses Églises qui conduisent à la perdition.

C'est de ces caractères que je me propose de vous par-

ler aujourd'hui. Le Symbole des Apôtres n'en indique que deux, *sainte et catholique*; mais celui de la messe, pour plus de clarté, nous en marque quatre : *une, sainte, catholique et apostolique*. Et parce que ces caractères conviennent parfaitement et uniquement à l'Église romaine, à l'exclusion de toutes les autres, il faut en conclure qu'elle est la vraie Église de Jésus-Christ. Examinons chacun de ces caractères en particulier.

Le premier caractère essentiel à la vraie Église, c'est l'unité; c'est-à-dire qu'elle ne peut être vraie, si les fidèles qui la composent ne sont pas unis et liés entre eux de manière à ne former proprement qu'une seule société, une seule assemblée, de même que de plusieurs membres réunis ensemble résulte un seul corps, de beaucoup de pierres un seul édifice, de plusieurs brebis un seul troupeau. Telles sont en effet les images sous lesquelles la sainte Écriture nous la fait connaître comme l'œuvre de Dieu. Son signe distinctif, c'est l'union, comme la discorde est la marque du démon. Or ce caractère d'unité convient admirablement à notre Église, car quoiqu'il y ait dans le monde plusieurs corps de fidèles, et que nous distinguions nous-mêmes un grand nombre d'Églises particulières, comme l'Église de France, l'Église d'Italie, l'Église d'Allemagne, l'Église d'Espagne, cependant toutes ces Églises particulières, de même que tous les fidèles répandus dans le monde, ne forment qu'un seul corps, une seule Église, par l'unité de la foi, l'unité des sacrements, l'unité du chef.

Unité dans la foi et dans la doctrine : Una fides. La foi est la même dans tous les fidèles, quelque séparés et éloignés qu'ils soient par la distance des lieux et par la diversité des pays. Parcourez le monde, et partout où vous trouverez des catholiques, vous trouverez la même croyance. Ce que les catholiques de France croient,

ceux de l'Italie, de l'Allemagne, du Portugal, etc., le croient également. Partout on récite le même Symbole, partout on enseigne les mêmes dogmes, partout l'on fait la même profession de foi : *Una fides*.

Unité dans les sacrements : Unum baptisma. Comme il n'y a aucun lieu habité par les catholiques, où l'on ait une croyance différente par rapport à l'essence et au nombre des sacrements, ainsi il n'y en a aucun où ils ne soient également dispensés et reçus. Partout le même baptême qui nous fait renaître en Jésus-Christ; la même confirmation, pour nous affermir dans la grâce reçue; l'eucharistie pour nous nourrir; la confession pour effacer nos péchés, etc. Ce que je dis des sacrements, je le dis aussi du sacrifice de la messe, des indulgences, de l'invocation des saints, du culte des reliques et des images, et de toutes les pratiques religieuses. Il y a partout accord et uniformité.

Enfin, *unité dans le chef.* Tous les fidèles en effet reconnaissent un seul chef visible, le Pontife romain, successeur de saint Pierre, et toutes les Églises particulières sont en communion avec l'Église principale de Rome. C'est pour cela que notre Église s'appelle *romaine*; et ce nom n'indique pas l'Église particulière de Rome, mais la réunion de toutes les Églises qui, bien qu'éloignées et différentes par les nations, ont cependant toutes pour chef le Pontife romain, et vivent en communion avec lui.

Or, c'est l'union à un seul chef qui produit l'union de tous les membres, qui constitue l'unité du corps. Tous les fidèles d'une paroisse sont unis à un pasteur, tous les fidèles et tous les pasteurs d'un diocèse sont unis sous un évêque, et tous les pasteurs et tous les évêques de l'Église catholique sont unis sous le Pontife romain. De cette manière, les fidèles communiquent avec leurs pasteurs, et par ceux-ci, avec le premier de tous les

pasteurs. En conséquence, quoique le troupeau soit partagé en plusieurs divisions, et que chaque division ait son pasteur particulier, cependant toutes ces brebis appartiennent à un même troupeau auquel préside un seul pasteur suprême, à qui tous les autres sont subordonnés. Et voilà l'idée d'une véritable unité, premier caractère de la vraie Église.

Le second caractère de la véritable Église, c'est la *sainteté*. Parce qu'étant l'œuvre de Dieu, et Dieu étant saint dans toutes ses œuvres : *Sanctus in omnibus operibus suis*, cette Église doit nécessairement participer à la sainteté de son auteur.

Mais qui ne voit avec combien de raison notre Église s'attribue ce second caractère, elle qui est parfaitement sainte à tant de titres? Sainte dans son chef invisible, Jésus-Christ, principe et source de toute sainteté, qui la régit et la gouverne par son divin Esprit. Sainte dans ses dogmes, qui tous se rapportent à la connaissance et au culte d'un seul Dieu, premier principe de toutes choses, fin dernière et suprême béatitude de l'homme, et qui tous nous donnent de Dieu une idée vraiment digne de lui. Sainte dans ses préceptes et dans sa morale, qui tendent à sanctifier l'homme, et nous enseignent tous nos devoirs et envers Dieu, et envers le prochain, et envers nous-mêmes, sans mélange d'aucune erreur. Plût à Dieu que ces devoirs fussent exactement observés! Alors ce monde, rempli aujourd'hui de toutes sortes de crimes, se changerait en un véritable paradis. Sainte enfin dans un grand nombre de ses membres, parce qu'à la sainteté de sa doctrine est attachée une souveraine efficacité, fruit de la grâce du Saint-Esprit, pour convertir les âmes et les sanctifier. Aussi y a-t-il toujours dans l'Église des personnes vraiment saintes, des hommes parfaitement vertueux, qui forment leur vie

sur l'Évangile, et dont Dieu s'est plu et se plaît encore de temps en temps à manifester au monde la sainteté, par des grâces et des miracles parfaitement authentiques et incontestables.

Il n'est que trop vrai sans doute que, parmi les catholiques, il y a beaucoup de pécheurs. Mais je vous ai déjà fait observer que la condition nécessaire de l'Église sur la terre est d'être composée de justes et de pécheurs. Au ciel seulement, où elle triomphe, elle n'a que des membres saints ; mais ici-bas, où elle combat, elle doit toujours se composer de membres saints et de membres malades. Mais l'Église ne laisse pas pour cela d'être sainte, bien qu'elle renferme dans son sein beaucoup de méchants.

Je pourrais d'abord vous dire que beaucoup de ceux-là, vivant d'une manière absolument diabolique, n'appartiennent pas à l'Église. On les prend pour des catholiques parce qu'ils vivent dans des pays catholiques, et qu'ils font encore quelques actes de religion ; mais celui qui pourrait pénétrer au fond de leur cœur y verrait qu'ils ne sont plus catholiques, parce qu'ils ont perdu toute foi, ou qu'au moins elle est fort ébranlée, puisqu'ils s'arrêtent volontairement à divers doutes sur l'immortalité de l'âme, sur l'existence d'une autre vie, et sur toutes les autres vérités de la foi, ce qui suffit pour les séparer de l'Église. Mais il y a plus : supposons qu'ils soient encore catholiques par la foi, et seulement pervers dans leur conduite ; qu'importe ! Imputera-t-on à une mère vertueuse et dévouée les vices d'un fils dissolu et débauché ? S'il y a dans l'Église des chrétiens scandaleux, ils le sont par leur propre malice et parce qu'ils ont méprisé ses enseignements, et elle est d'autant plus éloignée d'approuver leur conduite, qu'elle la condamne hautement et ne néglige aucun moyen pour les ramener dans le droit chemin.

Cela est si vrai que ce sont les plus mauvais chrétiens qui passent du catholicisme à l'hérésie, à l'athéisme, à l'incrédulité; et s'ils sont disposés ou à changer de foi, ou à renoncer à toute religion, c'est précisément parce que l'Église est un frein incommode à leurs passions. L'Église est donc toujours sainte, bien qu'elle ait des enfants pervers.

Le troisième caractère de la vraie Église, c'est qu'elle est *catholique*, c'est-à-dire *universelle*; car elle nous est représentée dans les divines Écritures sous la figure d'un royaume qui doit s'étendre dans toutes les parties de l'univers. Or ce caractère, qui est en lui-même le plus clair et le plus sensible, est tellement propre à notre Église que nos ennemis eux-mêmes, lorsqu'ils parlent d'elle ou qu'ils veulent la désigner, ne lui donnent pas un autre nom que celui de *catholique*. En effet, elle ne se restreint pas à un seul lieu, à une seule province, à une seule nation, mais elle s'étend du septentrion au midi, de l'orient à l'occident. Elle ne vit pas seulement dans ces royaumes qui se glorifient de la professer et de l'honorer publiquement; elle vit aussi dans les pays infidèles, où elle gagne et engendre chaque jour des enfants à Dieu. Il y a des catholiques parmi les protestants, chez les turcs et chez les mahométans, chez les sauvages des Indes et dans les contrées les plus lointaines de l'Afrique et de l'Amérique; tous sont unis ensemble par le lien d'une même foi et par la participation aux mêmes sacrements. Ainsi donc, le titre de catholique lui appartient en toute justice, puisqu'elle est de toutes les religions la plus visible et la plus étendue.

Mais elle n'est pas catholique seulement parce qu'elle s'étend à tous les lieux, mais encore parce qu'elle embrasse tous les temps, comme je vous le disais récemment. Nous n'avons qu'une même foi avec Abraham et

les anciens patriarches; ils crurent ce qui devait arriver, et nous, nous croyons la même chose maintenant arrivée, *Variata sunt tempora, non fides*, dit saint Augustin. Jésus-Christ est cette pierre angulaire qui réunit ensemble tous ceux qui l'ont précédé et tous ceux qui l'ont suivi, l'Ancien Testament et le Nouveau, les anciens patriarches et les prophètes avec les apôtres. Pouvons-nous désirer une preuve plus éclatante de sa catholicité?

Enfin, la vraie Église doit être *apostolique*, c'est-à-dire fondée par les apôtres et descendre d'eux, soit pour la succession des ministres, soit pour la doctrine, etc. Or, tout cela se vérifie pleinement dans l'Église romaine.

La succession de ses ministres vient des apôtres, et elle s'est toujours continuée jusqu'à nous sans interruption. En effet, si du Pape actuellement régnant on monte de degré en degré, on arrive jusqu'à saint Pierre, établi par Jésus-Christ prince des apôtres et chef de l'Église. Et pareillement pour tous les évêques catholiques, en remontant la série des ordinations, on trouve à l'origine ou un apôtre, ou un évêque consacré par un apôtre, qui lui a conféré l'autorité et le ministère.

C'est par la succession du sacerdoce que la doctrine des apôtres s'est conservée sans altération jusqu'à nous. Il suffit de comparer ce que l'Église enseigne maintenant avec ce qu'elle enseignait à son origine. On ne trouvera parmi les articles de notre foi aucune vérité qui n'ait été crue au temps des apôtres, comme les apôtres n'ont rien cru que nous ne croyions encore à présent. La doctrine enseignée par Jésus-Christ à ses apôtres, et prêchée par ceux-ci à toutes les nations, est la même qui a toujours été professée et que nous professons encore. Argument aussi simple que lumineux pour nous convaincre que l'Église actuelle est sensiblement

et visiblement celle que Jésus-Christ a fondée, puisqu'elle a conservé tous les caractères de sa primitive institution; de sorte que si les saints qui fleurirent dans le premier siècle de l'Église venaient à ressusciter à présent, ils reconnaîtraient aussitôt dans notre Église la forme de celle dans laquelle ils furent élevés.

Et voilà comment les quatre caractères, indiqués par le Saint-Esprit pour reconnaître la vraie Église, conviennent parfaitement à la nôtre. Les autres sectes et les autres religions peuvent-elles se vanter de posséder ces marques? Non certainement. Je ne parle ici ni des juifs, ni des infidèles, ni des mahométans, qui pour ne rien dire d'une foule de preuves évidentes de fausseté, ne croient même pas en Jésus-Christ; mais même les diverses sociétés qui portent le nom de chrétiennes, parce qu'elles croient en Jésus-Christ et qu'elles ont le même baptême que nous, comme toutes les sectes protestantes, ne peuvent s'arroger aucun des caractères dont nous venons de parler.

Ni l'unité, puisqu'elles n'ont pas la même foi et qu'elles diffèrent sur des points essentiels. Et il leur est au surplus impossible de jamais arriver à avoir entr'elles la même croyance, puisqu'elles ne reconnaissent aucun chef, aucun juge, aucune autorité infaillible. Ainsi, chacun a le droit de croire ce qu'il veut, de suivre son sentiment et de dogmatiser à sa manière. Il ne faut donc pas s'étonner, si dès le commencement de leur prétendue réforme ils se sont divisés et subdivisés en tant de sectes : luthériens, calvinistes, zwingliens, sociniens, anabaptistes, presbytériens, anglicans etc., qui toutes se condamnent mutuellement, sans jamais trouver un point d'union.

Ni la sainteté; car leurs chefs furent des hommes profondément dépravés, et charnels à l'excès; des apostats

qui commencèrent leur prétendue réforme par se marier, au mépris des vœux qu'ils avaient solennellement prononcés. De plus, il ne peuvent produire aucun miracle opéré par Dieu dans leurs sectes, pour prouver la sainteté d'aucun de leurs fondateurs ou de leurs adeptes.

Ni la *catholicité*, car leur foi change sans cesse, et elle n'a jamais pu s'étendre à toutes les parties du monde, n'ayant occupé que quelque province et quelque nation.

Ni l'*apostolicité*; puisque leurs auteurs et fondateurs sont de date récente. Avant Luther et Calvin, leurs sectes n'existaient pas; elles furent fondées par eux, quinze siècles après les apôtres, et prirent de leurs auteurs les noms de luthérienne et de calviniste, ce qui indique une doctrine particulière inconnue jusque-là, inconnue de Jésus-Christ et des apôtres. Si elles firent de rapides progrès, c'est parce qu'elles étaient favorables aux passions. Il faut donc conclure de cet examen que l'Église romaine est la seule véritable, et que hors d'elle il n'y a et ne peut y avoir de salut pour qui que ce soit; que nous seuls pouvons vivre assurés de notre croyance, et que tous les autres ont de justes motifs de se défier de la leur; c'est ce que nous professons en disant : *Je crois la sainte Eglise catholique.*

Tout ce que je vous ai dit jusqu'ici doit vous faire sentir l'avantage que vous avez d'appartenir à la communion catholique, et apprécier autant qu'il le mérite un pareil bienfait.

Il y a une foule de catholiques dont on peut dire avec vérité qu'ils le sont par accident, et uniquement parce qu'ils sont nés dans un pays catholique. Mais ce n'est pas la raison pour laquelle vous devez être attachés à la vraie religion et à l'Église; autrement le juif, le turc, le

protestant aurait la même raison de suivre la sienne. Il devrait rester dans celle où il est né. Vous devez suivre et aimer votre religion, parce qu'en naissant vous avez eu le bonheur d'entrer dans la véritable, dans la seule véritable, de sorte que si vous aviez eu le malheur de naître hors de son sein, vous l'auriez embrassée dès qu'elle vous aurait été suffisamment connue, comme le font tant d'autres. Voilà ce que c'est qu'être catholique de conviction, de sentiment et de cœur, et estimer autant qu'il le mérite ce bienfait de Dieu.

Reconnaissons donc le prix de cette grâce, grâce fondamentale, qui nous a été accordée de préférence à tant d'autres sans que nous l'ayons méritée, et par un pur effet de la bonté et de la miséricorde de Dieu. Quiconque naît dans une fausse religion peut toujours embrasser la véritable, et nous en avons sans cesse des exemples; mais combien n'est-il pas difficile de surmonter les préjugés de naissance et d'éducation, et combien peu qui y parviennent! Soyons-en donc reconnaissants à Dieu, et mettons bien cette grâce à profit, sans quoi non-seulement elle nous serait inutile; mais de plus elle tournerait à notre ruine. Que nous servirait-il, en effet, d'être enfants d'une Église sainte, si nous étions volontairement pécheurs? Pour être sauvé, il ne suffit pas de naître et de vivre dans la vraie Église, il faut en professer la foi et en pratiquer les maximes; il ne suffit pas d'appartenir à son corps par quelque pratique matérielle de religion, il faut participer à son esprit par la rectitude et la sainteté de la conduite; enfin, il ne suffit pas d'être simplement dans l'Église, il faut y être comme du bon froment et non pas comme de la paille.

Avez-vous remarqué que dans les champs le bon grain croît mêlé avec l'ivraie? Mais quoi! Lorsque le temps de la moisson est arrivé, on bat le grain sur l'aire pour le

séparer de la paille; le grain est monté au grenier, et la paille est jetée au feu. Telle est la parabole employée par Jésus-Christ dans l'Évangile pour nous faire connaître notre état présent et futur. Maintenant nous sommes tous, bons et mauvais, réunis dans le champ de l'Église; mais viendra le temps du jugement universel, et Jésus-Christ fera la séparation. Alors les bons seront placés à sa droite et les méchants à sa gauche; ceux-ci pour être précipités dans une fournaise d'un feu inextinguible, ceux-là pour aller régner avec Dieu dans le ciel : *Tunc permundabit aream suam, et congregabit triticum in horreum suum, paleas autem comburet igne inextinguibili*¹. Oh! alors, quels remords, quel désespoir pour les mauvais chrétiens, de se voir chassés pêle-mêle avec la foule des infidèles et des hérétiques, pour devenir avec eux la proie des flammes éternelles, qui seront d'autant plus douloureuses qu'on aura reçu plus de grâces de Dieu! En même temps leurs parents, leurs amis, leurs connaissances, pour avoir bien su profiter de leur vocation au christianisme, seront placés pour toujours parmi les fortunés habitants du ciel.

Que cette pensée nous accompagne partout et nous stimule à correspondre fidèlement à la grâce que nous avons reçue, et qu'elle nous porte à mener à l'avenir la vie que Dieu et l'Église attendent de nous, une vie pure, sainte et sans tache.

TRAITS HISTORIQUES

I. — Le célèbre Thomas Morus, grand chancelier d'Angleterre, donna au XVII^e siècle un singulier exemple d'attachement à l'Église. Lorsque Henri VIII, entraîné par sa passion

¹ Matth. III, 2.

pour Anne de Boulen, eut rompu tous les liens qui unissaient l'Angleterre au Saint-Siège, il obligea tous ses sujets à lui prêter un nouveau serment, qu'on appela le serment de suprématie. Or Morus refusa de prêter serment, c'est-à-dire de reconnaître Henri VIII pour le pape de l'Angleterre. Le roi, qui n'ignorait pas combien la résistance de Morus allait discréditer sa nouvelle religion, mit tout en œuvre pour le gagner; mais les promesses et les menaces furent également inutiles. Les amis de Morus lui représentant qu'il ne devait pas être d'une autre opinion que le grand conseil d'Angleterre : « J'ai pour moi toute l'Église, répondit-il, et le grand conseil des chrétiens. » Sa femme le conjurait d'obéir au roi, et de se conserver pour elle et pour ses enfants; il avait alors soixante-deux ans. « Combien d'années, lui demanda-t-il, pensez-vous que je puisse vivre encore? — Plus de vingt ans, répondit-elle. — Et c'est pour vingt ans de vie que je trahirais ma foi et que je perdrais mon âme! » Marguerite Morus, sa fille, digne d'un tel père, lui écrivit pour le persuader de céder au roi. Mais elle avait espéré que sa lettre serait interceptée, ce qui arriva en effet. En conséquence, on lui accorda la permission qu'elle sollicitait d'aller consoler et servir son père dans sa prison. Alors elle l'affermir dans sa courageuse résistance, lui promit de suivre son exemple, s'il en était besoin, et d'être fidèle à l'Église au prix de sa vie. Après la mort de son père, elle acheta sa tête de l'exécuteur, et chercha sa consolation dans la foi dont il était le martyr, et dans les lettres, qu'il avait cultivées avec gloire.

II. — Un jeune homme avait été invité à dîner dans une maison distinguée. C'était un vendredi, mais il croyait que la maîtresse de la maison était chrétienne et respectait les lois de l'Église. Cependant on se mit à table. La société était nombreuse. La première assiette qu'on présenta à notre jeune homme était chargée de viande. Il s'excusa et refusa. Il refusa de même à la seconde et la troisième assiette, parce que c'était toujours de la viande. A la fin, le maître s'en étant aperçu interrogea le jeune homme qui fit connaître courageusement le motif de ses refus. Quelques conviés se mirent

à rire; mais le maître de la maison, s'étant approché du jeune homme, lui serra la main en lui disant : « Mon ami, j'ai un fils, vous le connaissez; eh bien, je donnerais la moitié de ma fortune pour qu'il vous ressemblât. Ce que vous venez de faire est très-bien. Continuez. »

XXVI. INSTRUCTION

DE LA COMMUNION DES SAINTS

Le neuvième article est divisé en deux parties très-étroitement liées et unies ensemble. La première partie regarde la *sainte Eglise catholique*, dont nous avons suffisamment parlé dans la précédente instruction. La seconde partie est relative à la *Communion des Saints*, dont il nous reste à vous entretenir. Cette seconde vérité découle clairement de la précédente, puisque l'Église étant, comme nous l'avons dit, un corps composé d'un grand nombre de membres sous un même chef, il s'en suit que ces membres ont une communion entre eux, une mutuelle participation de biens.

Et comme en parlant de l'Église nous avons vu que, dans son sens le plus restreint, elle est l'ensemble de tous les fidèles vivants, et que dans un sens plus large elle est la société de tous les fidèles, même de ceux qui sont morts dans la grâce de Dieu, ainsi la communion

des saints que nous faisons profession de croire dans cet article s'étend aux uns et aux autres.

Et pour commencer par celle qui existe entre les fidèles d'ici-bas, vous comprenez parfaitement que je ne parle pas ici de cette communion extérieure qu'ils ont entre eux par la profession de la même foi, par la participation aux mêmes sacrements, par la soumission aux mêmes pasteurs légitimes, en un mot, de la communion qui regarde le corps visible de l'Église; mais je veux parler de cette communion intérieure, par laquelle chaque fidèle peut participer à tous les biens spirituels qui sont dans l'Église. Ces biens sont les mérites infinis de Jésus-Christ, répandus sur tout le corps de l'Église; les fruits des sacrements, du divin sacrifice de l'autel, des indulgences, des prières, des vertus, des mérites, des bonnes œuvres de nos frères; en un mot, de tout le bien public et privé.

Or, en vertu de cet article, nous croyons que tout cet immense trésor de bien que possède l'Église est pour l'avantage de tout le corps; car la foi, l'espérance et la charité qui nous unissent ensemble, établissent entre nous un saint commerce qui fait circuler au profit de tous ce trésor de dons, de grâces, de mérites, de biens spirituels.

Pour mieux comprendre ceci, imitons saint Paul qui compara cette communion à celle qui existe entre les divers membres du corps humain. Notre corps a plusieurs membres dont les fonctions et les opérations sont diverses, les unes plus nobles, les autres plus basses. L'œil a été donné pour voir, l'oreille pour entendre, la langue pour parler, et ainsi des autres. Cependant il y a entre eux une telle sympathie que tous les membres participent aux avantages qui résultent de chacun. Ainsi, quoique ce soit l'œil seul qui voie, il ne voit cependant

pas que pour lui seul, mais aussi pour tout le corps; et l'on peut dire la même chose des autres membres. Tous vivent du même esprit qui les anime; tous pour chacun et chacun pour tous. Si un membre souffre, les autres s'en ressentent, si l'un éprouve des jouissances, les autres les partagent; ainsi tout est commun entre eux, le bien comme le mal.

Il en est absolument de même du corps mystique de l'Église. Il y a dans ce corps divers membres, divers ministères, divers grades, divers emplois, diverses opérations. Cependant tout ce qui s'y fait, tout ce qui s'y opère est pour le bien commun de tous : *Unicuique datur manifestatio Spiritus ad utilitatem* ¹. Chacun participe au bénéfice des fatigues, des mérites, des bonnes œuvres de tous les autres. Puisque nous tous sommes membres d'un même corps, et que tous nous vivons d'un même esprit qui est l'Esprit-Saint, que nous avons reçu dans le saint baptême et dans les autres sacrements, et principalement dans l'Eucharistie, qui est le signe le plus expressif de cette société et de cette union des fidèles; puisque nous sommes tous unis à un même chef qui est Jésus-Christ notre Rédempteur, nous participons tous par conséquent à la vie spirituelle qu'il communique à son corps, c'est-à-dire à l'Église.

Voilà ce qu'il faut entendre par cette communion qui existe entre les chrétiens sur la terre; voilà combien cette communion est une grande grâce pour nous, puisque par elle nous entrons en société des mérites avec tous les bons chrétiens répandus dans tout le monde, quelque éloignés qu'ils soient de nous. Ils ne savent rien de nous, et nous ne savons rien d'eux; cependant, en vertu de cette communion, ils participent au bien que

¹ I. Cor. XI, 17.

nous faisons, et nous participons au bien qu'ils opèrent. En vertu de cette communion, tout le bien qui se fait chaque jour dans l'Église entière nous appartient en partie; tant de sacrements qui s'administrent, tant de sacrifices qui s'offrent, tant de prières qu'on adresse au ciel, tant d'aumônes qu'on répand, tant d'actes d'humilité, de charité, de patience, d'amour envers Dieu, envers le prochain, que pratiquent chaque jour les âmes justes, sont pour nous autant de richesses qui suppléent à notre misère et à notre indigence. C'est encore un autre motif pour lequel nous ne saurions assez remercier Dieu de nous avoir fait membres de son Église, et de nous avoir par là rendus capables de participer à un si abondant trésor : *Particeps sum ego omnium timentium te, et custodientium mandata tua* ¹.

Je dis *rendus capables*, parce que cette doctrine, qui est en général très-vraie, a cependant ses réserves et ses limites. Je veux dire que tous les fidèles indistinctement ne peuvent pas participer aux biens spirituels de l'Église; et que tous ceux qui y participent n'y participent pas également et au même degré.

Je dis premièrement que tous les fidèles n'y participent pas. Ceux-là seuls y ont part qui ont dans le cœur la justice, la charité et la grâce sanctifiante. Aussi cette communion est appelée *Communion des Saints*, non-seulement parce que tous les fidèles sont appelés à la sainteté, mais encore parce que pour en profiter il faut être saint, c'est-à-dire uni à Dieu par la charité.

Ce ne sont donc pas seulement les infidèles, les hérétiques, les schismatiques et les excommuniés, qui sont exclus de cette participation aux biens et aux mérites qui circulent dans l'Église; pour ceux-là, personne n'en

¹ Ps. CXVII, 63.

doute, parce qu'ils sont réellement séparés de son corps ; mais les pécheurs en sont aussi exclus, bien qu'ils lui soient encore matériellement unis. Et la raison en est claire, si l'on se rappelle la comparaison de saint Paul. Pour qu'un membre participe à la bonne nourriture du corps, il ne suffit pas qu'il lui soit uni, il faut de plus qu'il soit vivant. Ainsi une main, une jambe, un bras paralysés, bien que tenant au corps, ne reçoivent cependant de lui aucune influence vitale, parce qu'ils sont privés de sentiment, de mouvement, et de tous les autres avantages dont jouissent les membres dans leur état normal.

C'est ainsi que les pécheurs sont encore unis extérieurement au corps de l'Église, mais seulement en qualité de membres morts ; aussi ne peuvent-ils avoir part au divin Esprit qui vivifie l'Église.

C'est ce que Jésus-Christ nous enseigne dans l'Évangile, en se comparant lui-même à une vigne, et nous aux sarments de cette vigne : *Ego sum vitis et vos palmites estis* ¹. Et de même que les sarments, s'ils sont séparés de la vigne ou desséchés, ne peuvent plus recevoir d'elle ni force, ni sève, ni vie ; ainsi nous-mêmes, si nous ne sommes unis à Jésus-Christ par la charité intérieure, nous ne pouvons produire aucun fruit méritoire pour la vie éternelle. Mais si dans cet état nous ne pouvons mériter par nous-mêmes, comment pourrions-nous participer aux mérites des autres ? Ainsi donc, tant que nous conservons dans notre cœur ce venin qui tient notre âme dans un état de mort, nous ne pouvons retirer aucun profit des mérites du prochain.

Je ne nie pas que ce ne soit toujours un avantage pour les pécheurs de rester encore unis au corps de l'Église.

¹ Joan. XV, 5.

En effet, un membre qui est encore attaché au corps peut toujours revivre et revenir à ses opérations vitales, si l'on détruit le vice qui le tient dans cet état de mort. Ainsi le pécheur, étant encore uni à l'Église par la profession de la vraie foi, par le droit qu'il conserve aux sacrements, par l'assistance à la messe, aux instructions, aux prières, reçoit de cette union de très-grands secours intérieurs et extérieurs qui l'aident à recouvrer la vie spirituelle qu'il a perdue.

Je répète cependant que, durant cet état de mort spirituelle, le pécheur n'a aucune part à la communion des saints, si l'on excepte les prières et les sacrifices que l'Église offre à Dieu pour lui.

Cette seule réflexion, indépendamment de tant d'autres dangers plus effrayants encore, tel que le danger d'une éternelle damnation auquel on est sans cesse exposé, devrait suffire pour déterminer le pécheur à se purifier sans délai par une bonne confession, afin d'avoir part à ce trésor des mérites qui s'accumulent dans l'Église.

Mais j'ai dit en second lieu que tous les justes eux-mêmes n'y participent pas également. Cette participation est toujours proportionnée aux dispositions plus ou moins parfaites de chacun, de même que nos membres participent plus ou moins abondamment à la vie du corps, selon leur plus ou moins parfaite santé. Celui qui a plus de ferveur, plus de charité, et qui s'applique davantage à accroître par ses bonnes œuvres le trésor de l'Église, y participe aussi plus que les autres : *Habenti dabitur et abundabit*¹.

Ce serait donc une erreur de dire : il est inutile de nous tant gêner pour faire le bien, puisque par la com-

¹ Matth. XXV, 29.

munions des saints, tout le bien qui se fait dans l'Église devient commun à tous; sans se tant fatiguer, il vaut donc mieux s'appuyer sur les épaules des autres et profiter de leurs travaux. Oui, ce serait là une grossière illusion, parce que si vous contribuez pour peu, vous retirez peu, comme il arrive aux négociants qui s'associent et qui partagent également le gain entre tous, mais à proportion du capital que chacun a fourni. Les théologiens enseignent en outre que, dans toute bonne œuvre, on distingue trois sortes de fruits : le fruit général, auquel tous peuvent participer; le fruit spécial, pour la personne à laquelle nous avons l'intention de l'appliquer; et le fruit très-spécial, qui est tout entier pour celui qui agit, fruit qui a pour fin sa sanctification personnelle. Les œuvres des autres ne vous servent donc de rien, si vous ne faites rien de votre côté.

En un mot, la participation aux mérites des autres n'est pas destinée, dans les desseins de Dieu, à favoriser notre paresse, mais à suppléer à notre indigence et à aider notre faiblesse. Ainsi elle ne doit donc pas nous servir de prétexte pour nous dispenser de la pratique des bonnes œuvres, mais plutôt de stimulant pour les accomplir avec toute la ferveur possible.

Jusqu'ici, je ne vous ai parlé que de la communion qui existe entre les membres de l'Église militante sur la terre; mais cette communion existe aussi entre nous et les saints du ciel, entre nous et les âmes du purgatoire. Disons quelques mots de ces deux communions.

La communion entre nous et les saints du ciel consiste en ce que, par le culte que nous leur rendons, nous les honorons, nous jouissons de leur félicité comme si elle était la nôtre, et nous remercions le Seigneur des grâces qu'il leur a accordées et de la gloire à laquelle il les a appelés. Et les saints? Les saints nous regardent comme

leurs frères, et ils désirent nous voir un jour partager leur gloire ; c'est pourquoi ils prient pour nous, intercèdent et s'intéressent pour nous auprès de Dieu. Assurés comme ils sont de leur propre félicité, ils sont pleins de sollicitude pour notre salut, et prennent part aux combats et aux dangers auxquels nous sommes exposés ici-bas. Ils aimaient leur prochain et priaient pour lui lorsqu'ils étaient sur cette terre ; ils l'aiment beaucoup plus maintenant dans le ciel, où leur charité est plus pure et plus parfaite, et ils prient aussi davantage à présent que leur intercession est plus puissante auprès de Dieu.

Ainsi donc les saints sont nos intercesseurs, nos protecteurs et nos avocats auprès du trône de Dieu. C'est là une vérité de foi dont il n'est pas permis de douter, car elle est clairement fondée sur le témoignage de la divine Écriture ; et c'est sur cette vérité que repose l'invocation des saints et la salutaire pratique de recourir à eux par nos prières, afin qu'ils nous obtiennent l'assistance et le secours de Dieu, ainsi que tous les biens qui nous sont nécessaires tant pour l'âme que pour le corps. Il est vrai qu'en toute occasion nous pouvons recourir immédiatement à Dieu lui-même, qui est toujours disposé à nous entendre et à nous exaucer toutes les fois que nous le prions convenablement ; malgré cela cependant, nous devons nous servir des saints comme étant des créatures plus agréables à Dieu, et dont il accueille plus favorablement et exauce plus vite les prières. Ce n'est donc ni la défiance dans le secours de Dieu, ni le défaut de foi, qui nous portent à unir nos prières à celle des saints, mais bien la persuasion où nous sommes que Dieu voit avec plaisir leur intercession.

Or, de même que les saints qui sont dans le ciel prient pour les fidèles qui sont sur la terre, ainsi les fidèles qui

sont sur la terre, prient pour les âmes du purgatoire. A l'aide des moyens que la divine Providence nous a mis entre les mains, nous pouvons leur être d'un très-grand secours, en abrégeant la durée de leurs peines et en hâtant leur entrée au ciel ; et ces âmes, de leur côté, peuvent nous obtenir et nous obtiennent en effet de Dieu, par leur intercession, de précieuses faveurs tant pour le corps que pour l'âme.

Il me suffit de vous avoir rappelé ces vérités sans m'y arrêter davantage.

L'existence du purgatoire, et le saint et mutuel commerce que nous avons avec les âmes qui s'y purifient, sont deux vérités enfermées dans l'article de la communion des saints ; mais ce n'est pas ici une doctrine que l'on puisse expliquer en quelques paroles. Je me réserve donc de vous en parler d'une manière détaillée une autre fois.

Concluons donc. L'Église triomphante s'intéresse pour l'Église militante, et l'Église militante pour l'Église souffrante ; de là cette harmonie admirable du corps mystique de l'Église, c'est-à-dire cette communion des saints, qui est un article de notre foi.

Admirons donc l'adorable providence de Dieu, qui a su unir et lier ensemble d'une manière si merveilleuse tous les membres de son Église, et établir entre eux une parfaite communion de biens spirituels ; mais appliquons-nous surtout à en retirer les avantages pour lesquels il l'a établie. Le fruit de mon instruction se réduit à ces trois points :

Le premier, c'est de faire tous nos efforts pour nous conserver toujours dans la grâce de Dieu, afin de ne pas nous priver du mérite des bonnes œuvres qui se font dans l'Église ; et, si nous avons le malheur de tomber dans quelque faute grave, de nous hâter d'en sortir

promptement, pour rentrer aussitôt en participation de ces biens. Et pour qu'il nous en revienne une part plus abondante, ne nous contentons pas de nous conserver seulement en grâce, mais excitons en nous une sainte ferveur qui nous rende empressés au bien, aux œuvres de piété et de religion; ce sera le moyen d'avoir une part abondante aux mérites des autres.

Nous devons en second lieu honorer les saints et nous recommander à leur intercession, à cause du besoin que nous avons de leur assistance. Si nous avons à cœur notre salut, s'il est notre affaire essentielle, unique, il est évident que nous devons mettre en œuvre tous les moyens que la religion nous offre pour en assurer le succès. Or, un des moyens les plus efficaces, c'est le patronage des saints. Dieu veut qu'ils lui demandent des grâces pour nous, qu'ils le prient en notre faveur, et qu'ils soient comme les agents et les coopérateurs de notre salut. Il faut donc mériter ce patronage des saints, et pour cela il faut les respecter, les aimer et les invoquer.

En troisième lieu, nous devons soulager autant que nous le pouvons les âmes des défunts, afin de recevoir nous-mêmes plus tard d'abondants secours. La même proportion qui s'observe ici-bas pour la participation aux mérites de l'Église, s'observe encore après la mort pour les suffrages en faveur des défunts, auxquels tous ne participent pas également, mais en proportion de la charité qu'ils ont pratiquée sur la terre : *Qua mensura mensi fueritis, remittetur vobis*¹. Nous aussi, un jour, nous soupirerons après les suffrages des fidèles vivants, si, ce qu'à Dieu ne plaise, nous n'avons pas le malheur de terminer une vie coupable par une mort de réprouvé; mais nous les attendrons en vain, si l'oubli dans lequel nous

¹ Matth. VII, 2.

aurons vécu pour les autres nous rend indignes d'aucun secours. Il faut donc être empressés maintenant à soulager ces âmes, pour qu'on nous rende la pareille lorsque la mort nous aura mis dans un égal besoin.

Telles sont les conséquences que nous devons retirer pour notre profit, des explications que je viens de vous donner aujourd'hui sur la communion des saints.

TRAITS HISTORIQUES

I. — Saint François-Xavier avait une confiance toute particulière aux prières de l'Église militante, et cette confiance stimulait son courage dans les dangers auxquels l'exposaient les travaux de son apostolat. Sur le point d'entreprendre le périlleux voyage du Japon, il écrivit dans une lettre : « Nous avons la plus grande confiance que les prières de l'Église, notre Mère et l'Épouse de Jésus-Christ, nous obtiendront la grâce de devenir dignes des bienfaits de Dieu. »

II. — Sainte Thérèse aimait si sincèrement les âmes du purgatoire et était si sensible à leurs souffrances, qu'elle offrit à Dieu pour leur soulagement tout ce qu'elle pourrait faire et souffrir jusqu'à la fin de sa vie, sentiment que beaucoup d'autres saints ont eu de commun avec elle. Mais, entre tous ceux qui se sont le plus signalés dans cet exercice de charité, sainte Christine a quelque chose de particulier. Étant morte, son âme fut conduite dans un lieu où l'on souffrait de si horribles tourments qu'elle crut que c'était l'enfer. Mais un ange l'assura que ce n'était que le purgatoire. De là elle fut menée dans le ciel devant le trône de Dieu, qui lui donna le choix ou de demeurer éternellement avec les bienheureux dans la gloire, ou de se réunir à son corps pour travailler à la délivrance de ces âmes qu'elle avait vues souffrir des peines si effroyables. Christine prit ce dernier parti. Depuis ce temps-là, cette sainte fit des pénitences si rigoureuses et des mortifications si étonnantes, qu'on lui donna avec justice le surnom d'Admirable.

XXVII. INSTRUCTION

— DIXIÈME ARTICLE DU SYMBOLE —

LA RÉMISSION DES PÉCHÉS

Un autre bien très-précieux que nous recevons de Dieu par le moyen de l'Église, c'est celui dont nous allons parler aujourd'hui en expliquant le dixième article, c'est-à-dire *la rémission des péchés*. Par ces paroles, nous faisons profession de croire que l'Église catholique, dont nous avons parlé dans l'article précédent, a le pouvoir de remettre les péchés, et que hors d'elle, on ne peut en obtenir le pardon.

Pour avoir une parfaite connaissance de cette matière, nous examinerons successivement quatre choses : 1° à qui a été conféré ce pouvoir ; 2° par quels moyens il est exercé ; 3° quelle est son étendue ; 4° enfin, quelle est la grandeur d'un tel bienfait.

Et d'abord, il est clair que le pouvoir de remettre les péchés ne peut venir de personne que de Dieu. Puisqu'il est le seul offensé, c'est donc à lui seul qu'il appartient de pardonner, ou d'accorder à qui lui plaît le pouvoir de pardonner en son nom. Or, à qui Dieu a-t-il accordé ce pouvoir ? Avant la venue de Jésus-Christ sur la terre, personne ne le posséda jamais, ni sous la loi de nature,

ni sous la loi écrite. Il y eut pourtant un grand nombre de saints patriarches et de prophètes remplis de l'esprit de Dieu, mais il n'y en eut aucun qui eût reçu le pouvoir de remettre les péchés.

Ce pouvoir était réservé à l'Église de Jésus-Christ. Lui-même, en sa qualité de chef de son Église, fut le premier qui l'exerça sur cette terre ; et il en usa en faveur de Magdeleine, du paralytique, de la femme adultère et de beaucoup d'autres. Aussi les Scribes et les Pharisiens étaient-ils fortement scandalisés de lui voir exercer un pouvoir si nouveau et qu'ils croyaient usurpé ; mais c'était à tort, car ce pouvoir lui appartenait sous tous les rapports, et comme Dieu et comme homme. Mais devant quitter cette terre, il le laissa à son Église. C'est pour cette fin qu'il institua les sacrements de baptême et de pénitence, et qu'il en confia la dispensation à ses représentants, c'est-à-dire aux apôtres et à leurs successeurs, par ces célèbres paroles : *Allez, enseignez toutes les nations, et baptisez-les au nom du Père, etc. Comme mon père m'a envoyé, ainsi je vous envoie. Recevez le Saint-Esprit ; les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez*¹.

Les évêques donc et les prêtres sont ceux à qui Dieu a conféré ce pouvoir. Il est vrai que le baptême peut valablement être administré par les simples fidèles, et même par les infidèles et les hérétiques, Dieu l'ayant ainsi voulu à cause de l'indispensable nécessité de ce sacrement ; mais le sacrement de pénitence, dans lequel proprement consiste le pouvoir judiciaire de remettre les péchés, n'admet pas d'autres ministres que les prêtres. Ils ne sont d'ailleurs eux-mêmes, en réalité, que les simples ministres et les instruments de la puissance de Dieu, qui

daigne se servir d'eux pour produire des effets si extraordinaires ; mais cependant, ils agissent avec autorité ; leur parole a véritablement le pouvoir d'effacer les péchés, et non pas seulement de déclarer qu'ils sont effacés. Aussi ils ne disent pas comme Nathan à David : Dieu t'a pardonné ton péché, *Dominus transtulit peccatum tuum* ¹ ; mais ils disent : De la part de Dieu, je te le remets : *Ego te absolvo a peccatis tuis*.

De cette première vérité, vous devez tirer deux conclusions. La première, c'est que ce pouvoir ne peut se trouver véritablement que dans l'Église catholique. En effet, étant attaché par Dieu à la succession légitime du ministère apostolique, il ne peut se trouver que dans l'Église où cette succession s'est toujours maintenue. Or, nous avons vu qu'il n'y a que l'Église romaine dans laquelle cette succession se soit conservée, ce qui lui a mérité d'être appelée *apostolique*. Elle seule donc a pu perpétuer le pouvoir de remettre les péchés. Aussi est-ce en vain que les hérétiques se flattent qu'en suivant bien l'Évangile et en vivant honnêtement, on ne peut pas être réprouvé de Dieu. Quelle que soit leur honnêteté, ils ne soutiendront assurément pas qu'ils n'ont jamais péché ; mais s'ils ont péché, à qui s'adresseront-ils pour obtenir leur pardon, puisque la succession du sacerdoce est interrompue chez eux, et que par conséquent ils ont perdu le pouvoir de remettre les péchés ?

La seconde conclusion, c'est qu'il faut avoir un profond respect pour le sacerdoce catholique, puisqu'il est revêtu par Dieu d'une autorité tout à fait divine. Quelle dignité pourrait être comparable à celle d'être dispensateurs des divines miséricordes, et autorisés à effacer les péchés, à conférer les grâces, à fermer l'enfer ouvert

¹ .II Reg. XII, 13.

sous les pieds du pécheur, et à lui ouvrir les portes du paradis! Si la foi n'était pas aussi languissante chez les chrétiens, ils auraient sans doute une toute autre estime pour ce caractère sacerdotal, toujours le même, quelle que soit la conduite de celui qui en est revêtu; on ne le verrait pas aussi avili et aussi méprisé qu'il l'est de nos jours. Mais ce n'est pas ici le lieu de traiter cette matière, qu'il me suffise d'en avoir dit un mot en passant.

Continuons donc, et voyons maintenant par quels moyens ce pouvoir s'exerce dans l'Église. Je l'ai déjà dit tout à l'heure. Dieu a établi dans ce but deux moyens ordinaires, le baptême et la pénitence. Le premier remet le péché originel, et même, chez les adultes, tous les péchés actuels. Mais, comme le baptême une fois reçu ne peut plus se réitérer à cause du caractère qu'il imprime, et qu' cependant nous sommes sujets, par notre faiblesse, à perdre la grâce baptismale, le Seigneur, qui est riche en miséricordes, nous a préparé un autre remède pour effacer les péchés commis après le baptême; et cet autre remède, c'est le sacrement de Pénitence: *Secunda post naufragium tabula*. Voilà pourquoi ces deux sacrements sont appelés *sacrements des morts*.

J'ai dit que ce sont les deux moyens ordinaires, car je n'ignore pas que la contrition parfaite peut remettre les péchés. Mais c'est là un moyen extraordinaire destiné à suppléer à ces deux sacrements, quand on ne peut les recevoir; ce n'est donc pas le moyen ordinaire. Il suit de là que lorsque vous êtes obligés de vous mettre en état de grâce, et que vous pouvez vous confesser, vous êtes tenus de le faire; vous ne devez pas vous imaginer qu'il suffit de faire un acte de contrition pour détruire à l'instant même le péché. Car 1° la contrition parfaite est un don beaucoup plus rare qu'on ne pense; ce serait donc tenter Dieu que de prétendre à une grâce extraordinaire,

quand vous avez le moyen ordinaire à votre disposition. 2° A moins d'une révélation, vous n'êtes jamais sûrs de l'avoir. 3° Si votre contrition est véritable, elle renferme nécessairement le désir du sacrement ; et par conséquent, le signe le plus certain que vous l'avez, ce sera précisément de vous présenter le plus tôt que vous pourrez aux pieds du prêtre. Mais avançons.

Ce pouvoir de remettre les péchés, que l'Église a reçu, a-t-il quelque restriction ou quelque réserve ? Non, il n'admet ni restriction, ni réserve, tant pour le nombre de fois que pour l'espèce des péchés. *Pour le nombre de fois.* Quand Jésus-Christ fut interrogé par saint Pierre qui voulait savoir combien de fois il devait pardonner à celui qui pèche : *Quoties dimittam ?* il ne lui prescrivit ni terme, ni nombre, ni mesure : *Non dico tibi septies, sed septuagies septies* ¹. Ainsi, toutes les fois que vous vous présenterez avec les dispositions requises, vous serez absous. *Pour l'espèce des péchés.* Figurez-vous le péché le plus monstrueux qu'on puisse concevoir, l'Église a le pouvoir de le remettre : *Quodcumque solveritis.* De même qu'il n'y a pas de péché que l'Église ne puisse pardonner, ainsi il n'en est pas non plus que Dieu ne puisse remettre ; puisque pour la rémission des péchés, l'autorité de l'Église est l'autorité même de Dieu, qu'il lui a conférée : *Quodcumque solveritis super terram, erit solutum et in caelis.*

Que si l'Évangile dit qu'il est certains péchés qui ne seront remis ni en cette vie ni en l'autre, il ne faut pas prendre ces termes dans toute leur rigueur, comme si ces péchés par eux-mêmes et de leur nature étaient irrémissibles. Cela signifie seulement qu'il est difficile d'en obtenir le pardon ; et cela non par défaut de pouvoir de

¹ Matth. XVIII, 22.

la part de l'Église, mais par défaut de dispositions chez ceux qui les commettent, défaut qui rend inutile le pouvoir de l'Église. Ainsi, bien qu'elle ait le pouvoir de les remettre, cependant il est rare qu'ils soient remis.

Oh ! que cet article du Symbole est magnifique et consolant ! *Credo remissionem peccatorum* ! C'est précisément, dit saint François de Sales, pour animer notre confiance, que Dieu nous le met chaque jour à la bouche. Si jamais quelqu'un d'entre vous se trouvait profondément abattu et découragé à la vue de ses péchés, ou qu'il se défiât d'en obtenir le pardon, qu'il répète en lui-même : *Credo remissionem peccatorum*. — Mais, direz-vous, mes péchés sont nombreux et énormes ; ils sont innombrables et diaboliques. — N'importe : *Credo remissionem peccatorum*. Le Seigneur veut que nous croyions par la foi la rémission des péchés, afin que nous ne doutions jamais de la recevoir, quand nous accourons au sacrement qu'il a institué pour cette fin.

Cette certitude, toutefois, ne regarde que le pouvoir de l'Église, remarquez-le bien. Car qui ne sait que ce pouvoir ne peut obtenir son effet, si le pénitent manque des dispositions que Dieu exige ? C'est sur ce point que je voudrais bien faire réfléchir certaines personnes trop peu instruites, qui s'imaginent que la valeur de la confession ne dépend nullement d'elles, mais repose uniquement sur l'absolution du prêtre. Aussi, pourvu qu'elles obtiennent cette absolution, elles s'en vont assurées du pardon de leurs fautes. Erreur, mes frères, erreur énorme. Non, la seule absolution du prêtre ne suffit pas pour effacer vos péchés ; il faut encore, de votre part, de bonnes dispositions pour assurer l'effet de l'absolution sacerdotale.

Ainsi, quoique par rapport à l'autorité conférée à l'Église, il ne nous reste aucun doute sur l'étendue du pou-

voir qu'elle a de remettre les péchés, il nous reste toujours, de notre côté, la crainte de n'avoir pas fait tout ce que nous devons et tout ce que nous pouvions faire. Il est vrai qu'il ne faut pas se tourmenter, mais plutôt se confier en Dieu et tout espérer de sa bonté, lorsqu'on a fait tout ce que l'on pouvait ; mais enfin, quelques efforts que l'on ait faits, quelques dispositions que l'on y ait apportées, on ne peut jamais arriver à la certitude d'avoir obtenu le pardon de ses péchés. C'est ainsi que Dieu en a disposé pour notre plus grand bien. 1° L'incertitude du pardon nous inspire une crainte salutaire de n'avoir pas fait tout ce que nous devons pour le mériter, et nous porte en conséquence à redoubler d'efforts pour l'obtenir réellement. 2° Elle nous sert de frein et de préservatif contre de nouvelles chutes ; car comment se jeter dans de nouvelles fautes, quand on ne sait si les précédentes ont été pardonnées ? 3° Elle nous porte à détester sans cesse nos péchés et à les expier par une véritable et salutaire pénitence. C'est pourquoi le Saint-Esprit nous avertit de ne jamais nous dépouiller de toute crainte relativement aux péchés que nous croyons déjà pardonnés : *De propitiato peccato, noli esse sine metu* ¹.

Mais ce qu'il faut surtout remarquer et admirer ici, c'est la grandeur de ce bienfait. Il faudrait connaître la grandeur du péché pour pouvoir mesurer la grandeur du bienfait. Cependant, pour peu que nous connaissions le péché, dites-moi, si la foi ne nous assurait pas le contraire, le pardon ne devrait-il pas nous en sembler impossible ? Or le péché, qui fait à Dieu une injure infinie, qui mérite un châtement éternel, qui n'a pas été pardonné aux anges, qui de sa nature est un mal irréparable, car les larmes de tous les pénitents, le sang de tous

¹ Eccli. V, 5

les martyrs, les mérites de tous les saints sont incapables de l'expier ; le péché, qui a exigé cette satisfaction infinie qu'un Dieu a offerte sur la croix pour nous, le péché, dis-je, est remis par les ministres de l'Église ; il est remis indéfiniment, sans restriction soit quant au nombre, soit quant à l'espèce.

Et à quelles conditions nous est-il pardonné ? C'est ici qu'éclate encore plus la bonté de Dieu. En effet, si, pour en accorder le pardon, Dieu exigeait de nous des conditions difficiles, des jeûnes rigoureux, des flagellations sanglantes, des pèlerinages fatigants, il est certain que nous devrions nous y soumettre pour obtenir ce pardon, et le regarder encore comme un effet prodigieux de la miséricorde divine. Mais vous savez bien que Dieu n'en demande pas tant ; il exige seulement un sincère repentir des fautes commises, un ferme propos de ne plus les commettre, et la légère confusion de les avouer à un prêtre, qui n'est pas un ange du ciel, mais un homme fragile et pécheur comme vous, et à qui il est rigoureusement interdit de les révéler soit directement, soit indirectement. Quel bienfait Dieu nous a donc préparé dans son Église ! Qu'elles soient donc maudites ces langues sacrilèges qui osent calomnier une si précieuse institution, et la traiter de supplice, de torture, de martyre !

Mais quel avantage retirent d'un tel bienfait tant et tant de chrétiens, qui en profitent si peu ou qui même s'en servent pour leur malheur ? Quoique tous croient à la rémission des péchés, je crains bien que, dans la pratique, il y en ait fort peu qui la reçoivent. Il suffit de jeter un coup d'œil sur la conduite de la plupart des chrétiens.

Les uns ne daignent même pas s'appliquer ce remède, bien qu'ils en aient le plus grand besoin. Ils savent qu'ils sont dans le péché et depuis fort longtemps, et cependant

ils vivent sans penser à en sortir ; or, à quoi sert à ceux-ci la rémission des péchés ? Je ne dis pas qu'il y ait obligation rigoureuse de se confesser aussitôt après le péché ; mais différer des semaines, des mois et même des années, n'est-ce pas un mépris manifeste de la grâce de Dieu ? n'est-ce pas une condition injurieuse pour lui et très-périlleuse pour vous, au milieu de tant de dangers auxquels est exposée notre vie ?

Chose vraiment étonnante ! Si quelqu'un vient à être subitement frappé d'une maladie grave, qui le prive de la parole et de la connaissance, et cela n'est pas rare, on ne néglige rien pour le faire revenir à lui ; on le tourmente par le fer et par le feu, non pas pour lui rendre la santé, car on en désespère, mais pour obtenir un moment de connaissance, un intervalle lucide, afin qu'il puisse se confesser, donner quelque marque de repentir et recevoir l'absolution. Cela est bien ; mais vous qui avez le sacrement à votre disposition, qui jouissez de toutes vos facultés, et pouvez parfaitement faire ce que vous désirez en vain pour ce malheureux, pourquoi ne le faites-vous pas ? Pourquoi restez-vous exposés au même danger qui vous fait frémir pour les autres ? Quelle garantie avez-vous que la même chose ne vous arrivera pas ?

Or, sachez bien que le châtement ordinaire d'une telle négligence, c'est la privation des sacrements dans le temps où l'on en a le plus grand besoin. Tantôt c'est ceci et tantôt c'est cela qui occasionne ce malheur. Mais en réalité, c'est une juste disposition de Dieu qui punit ainsi le mépris de la grâce tant de fois offerte dans ce sacrement.

D'autres se servent de ce remède, mais ils s'en servent mal. Pour ceux-ci en effet, se confesser n'est autre chose qu'une affaire de mémoire et de paroles ; le cœur et les sentiments n'y sont pour rien. C'est un simple récit de

leurs péchés, et non pas une vraie conversion du cœur ; ils n'ont ni repentir du passé, ni ferme propos pour l'avenir ; de là des rechutes continuelles dans les mêmes fautes, et la même vie qu'auparavant. Or, à ceux-ci encore, que sert la rémission des péchés instituée par Jésus-Christ ? Ils voudraient bien obtenir le pardon de leurs fautes ; mais le voulant selon leurs caprices et non selon les règles établies par Dieu, ils ne l'obtiennent pas, et ils remportent au contraire un nouveau péché.

Qu'en résulte-t-il pour l'ordinaire ? Que ces chrétiens, aimant à se tromper pendant la vie, Dieu permet qu'ils se trompent aussi à la mort ; que même alors ils fassent une fausse pénitence, n'ayant jamais pratiqué la véritable pendant leur vie, et par conséquent ne la connaissant pas ; qu'ils se fient alors à certaines apparences spécieuses, qu'on a facilement dans ces circonstances, et qu'en réalité ils meurent dans leurs péchés.

Mais le plus funeste abus qu'on puisse faire de ce bienfait, c'est de s'en servir pour offenser plus facilement Dieu. De ce que Jésus-Christ leur a préparé dans la confession un remède prompt et facile contre le péché, ils s'enhardissent à le commettre, en disant, sinon de la bouche, au moins du cœur : Je ferai ce péché et puis je m'en confesserai ; ce qui veut dire ; je ferai ce péché et ensuite je m'en repentirai. — Mais que signifie ce raisonnement ? Si je veux vous détourner d'une mauvaise démarche, il me suffit de pouvoir vous persuader que vous vous en repentirez. Et vous, en vue d'un repentir futur, vous vous enhardissez à pécher ? Et puis, quelle monstruosité de se faire un motif pour offenser Dieu, de ce qui devrait être un motif de l'aimer davantage, comme si sa bonté était une raison de l'outrager !

Cette instruction ne pouvait tomber plus à propos que dans la circonstance actuelle. Nous sommes au commen-

gement du temps pascal, de ce temps où tous les fidèles sont obligés de se confesser et de communier. Or, quels sont vos intentions et vos desseins ? Je ne puis vous supposer du nombre de ces chrétiens qui s'en tiennent éloignés, car ce serait n'avoir plus ni conscience ni foi, et les gens de ce caractère ne viennent pas aux instructions. Je vous crois donc disposés à les recevoir ; mais comment les recevrez-vous ? Ici je ne suis pas sans crainte ; car si vous n'avez d'autre motif pour vous en approcher que l'usage et la coutume, la sainteté du temps, le respect humain, le désir de sauver une apparence telle quelle de christianisme dont vous ne voulez pas vous dépouiller entièrement, je ne puis rien présager de bon de votre confession et de votre communion. Car vous les recevrez avec de mauvaises dispositions, et dans ce cas, ce serait un moindre mal de vous en abstenir que de sceller vos péchés d'un double et horrible sacrilège.

Je dis *un moindre mal* ; mais ce serait toujours un péché et un péché grave. Il ne s'agit donc pas ici de choisir entre l'un et l'autre, mais de les éviter tous les deux, ce que vous ne pouvez faire sans une bonne confession. C'est donc à vous y bien préparer que vous devez employer ces quelques jours. Alors la rémission des péchés aura véritablement lieu pour vous ; vous vous réconcilierez réellement avec Dieu, et vous en aurez un gage assuré que vous n'avez peut-être jamais éprouvé par le passé, dans une certaine consolation intérieure, dans la tranquillité de votre conscience, et dans cette douce paix du cœur que l'on peut bien sentir, mais que l'on ne pourrait expliquer. Autrement, vous n'en retirerez rien qu'un nouveau péché sur votre conscience, un plus profond aveuglement d'esprit, un plus grand endurcissement du cœur, un penchant toujours plus violent au péché, l'abandon de Dieu, etc. Malheureux, si vous sentez votre

état ; plus malheureux encore, si vous ne le sentez pas, puisqu'il n'y a pas de marque plus certaine de l'impénitence finale !

Mais quel est le fruit ordinaire d'un tel désordre ? C'est de n'avoir que difficilement en cette vie un véritable repentir, parce que, sous prétexte qu'on s'en confessa plus tard, on commet sans cesse de nouveaux péchés, et que quand on s'en est confessé, on ne laisse pas d'en conserver l'affection. Ce fruit, à la mort, c'est de passer à l'extrême opposé ; et tandis qu'auparavant on espérait témérairement le pardon et l'on continuait à pécher sans remords, alors, les choses changeant de face, on en vient à désespérer du pardon de ses fautes. Les exemples n'en sent pas rares.

Voilà le véritable portrait de la conduite des hommes relativement à la matière que je viens de traiter aujourd'hui. Pour vous, mes chers auditeurs, ne soyez pas du nombre de ces chrétiens. Estimez comme il le mérite le sacrement que Dieu a établi ; recevez-le souvent, recevez-le bien, maintenant que vous pouvez le recevoir avec fruit.

Le dogme que je viens de vous expliquer est bien consolant pour nous ; mais il faut en user avec discrétion, comme on use du vin pour fortifier son estomac et non pour s'étourdir et s'enivrer. L'Église a le pouvoir de remettre les péchés ; dans quelque état que vous vous trouviez, vous ne devez donc jamais désespérer de votre pardon, pourvu que vous fassiez de votre côté ce que vous pouvez. Mais ce pouvoir a été accordé par Dieu pour détruire le péché, et non pas pour le favoriser et le multiplier ; donc pécher par malice sur l'espoir du pardon, c'est pervertir la fin que Dieu s'est proposée, et par conséquent c'est se rendre indigne de la grâce et se fermer totalement la voie du pardon. Concluons donc : nous

Devons toujours avoir confiance en Dieu ; confiance oui, mais jamais présomption.

TRAIT HISTORIQUE

René de Beauvoir céda à toutes ses passions, et avait coutume de dire que quand la mort se présenterait, il se confesserait, ferait un bon acte de contrition, et que Dieu lui pardonnerait.

— Il vaudrait beaucoup mieux ne pas pécher, lui disait-on, et mener une vie plus chrétienne afin de disposer Dieu à la clémence. D'ailleurs, vous pouvez mourir subitement sans avoir eu le temps de vous reconnaître. Et au surplus, savez-vous si Dieu vous accordera à votre mort la grâce de vous repentir ?

Le jeune homme ne tenait aucun compte d'aussi sages avis, et continuait à pécher sans remords, sous prétexte qu'il se convertirait plus tard. Il tomba au sort et partit. Un jour qu'il se trouvait en sentinelle avec un de ses amis, à vingt pas l'un de l'autre, violant la consigne qui commandait le plus profond silence, il se mit à chanter à tue-tête, ivre qu'il était. Attiré par le bruit, un parti d'éclaireurs survint à l'improviste, et le malheureux soldat tomba percé de dix blessures. Son camarade accourut. Les éclaireurs se croyant tombés dans une embuscade prirent la fuite. L'autre soldat s'approcha de René qui vivait encore, et dont l'ivresse s'était dissipée. Il l'exhorta à se repentir de sa vie criminelle.

— Hélas ! répondit René, je l'essaie depuis cinq minutes, je fais pour cela les plus grands efforts, mais c'est inutilement. Je sais que je suis un grand criminel ; je le vois maintenant, et pourtant je ne puis me repentir. Mes yeux sont secs, mon cœur est insensible. Je songe à la bonté de Dieu, à l'éternité, à mon âme, à l'enfer ; je sais que je vais être damné, mais rien de tout cela ne me touche, et je ne puis me repentir. Insensé, misérable que j'étais ! Je comptais obtenir la con-

trition à la mort ; mais c'est une grâce particulière, et je l'ai méritée. Je suis maudit ! Et poussant un cri de désespoir, il expira.

XXVIII. INSTRUCTION

— ONZIÈME ARTICLE DU SYMBOLE —

LA RÉSURRECTION DE LA CHAIR

Le péché d'Adam attira sur le genre humain deux maux principaux, la mort spirituelle de l'âme, et la mort matérielle du corps ; et c'est de ce double mal que Jésus-Christ est venu nous délivrer par sa passion et par sa mort. Il nous a délivrés de la mort spirituelle de l'âme en nous faisant, dans les sacrements, une perpétuelle application de ses mérites pour nous sanctifier ; il nous a délivrés, en outre, de la mort corporelle, non pas en nous exemptant de la loi de mourir, à laquelle il a voulu se soumettre lui-même, mais en nous faisant un jour, à son exemple, sortir vivants du tombeau et triompher de la mort elle-même. D'où il suit que, comme tous meurent dans l'Adam terrestre, ainsi tous ressusciteront dans l'Adam céleste qui est Jésus-Christ : *Per hominem mors, et*

per hominem resurrectio mortuorum ; et sicut in Adam omnes moriuntur, ita et in Christo omnes vivificabuntur ¹.

Voilà pourquoi les apôtres, après nous avoir proposé à croire dans le dixième article la résurrection spirituelle de l'âme par la rémission des péchés, nous proposent dans le onzième la résurrection matérielle du corps : *Carnis resurrectionem*. Ces paroles veulent dire que notre corps, que la mort aura auparavant séparé de notre âme, sera au jugement dernier réuni à cette âme, et redeviendra vivant. Et c'est encore là une autre grâce que nous recevons par le moyen de l'Église. En effet, bien que la résurrection par elle-même doive être commune à tous les hommes, fidèles et infidèles, justes et pécheurs, cependant la résurrection glorieuse nous est réservée à nous seuls ; et ce sera véritablement la nôtre, si nous ne nous en rendons pas indignes par notre faute, et si, par nos péchés, nous ne nous en attirons pas une autre aussi terrible que funeste.

Avant tout, il faut bien remarquer, dit le Catéchisme Romain, les paroles qui expriment cet article : elles nous découvriront une autre vérité de la plus haute importance. Pourquoi dit-on toujours : *Je crois la résurrection de la chair*, et non pas : *la résurrection de l'homme*? On pourrait très-exactement le dire, comme on dit très-exactement que l'homme meurt. Cependant les apôtres nous ont appris à dire la résurrection de la chair, afin que nous n'allussions pas croire que l'homme meurt tout entier et quant à l'âme et quant au corps. L'homme est composé de deux substances, dont l'une lui est commune avec les bêtes, la chair et les sens ; et l'autre avec les anges, l'âme spirituelle, créée à l'image et à la ressemblance de Dieu. Or, le corps seul meurt par la sépa-

¹ I. Cor. XV, 22.

tion de l'âme ; mais l'âme ne meurt d'aucune manière et ne peut mourir, étant immortelle de sa nature. Ainsi, en professant formellement la résurrection de la chair, nous professons par là même que l'âme est immortelle et n'a pas besoin de ressusciter ; et comme l'homme meurt quant à son corps et non pas quant à son âme, ce n'est pas quant à son âme mais bien quant à son corps qu'il ressuscitera.

Que notre âme survive à notre corps, c'est une vérité clairement enseignée et par la foi et par la raison elle-même.

Par la foi, qui nous dit que quand le corps retourne à la terre dont il a été formé, l'âme retourne à Dieu qui l'a créée ; que l'âme est jugée aussitôt qu'elle sort du corps, qu'elle est punie ou récompensée suivant ce qu'elle a fait, qu'enfin nous passons du temps à l'éternité, de la vie présente et éphémère à une autre vie éternelle et sans fin. Or, tout cela ne pouvant se réaliser aussitôt pour le corps qui est jeté dans la terre pour y pourrir, se vérifie parfaitement dans l'âme qui survit à ce cadavre.

Par la raison, puisque cette vérité, à l'aide de la seule lumière naturelle, fut connue des païens. En considérant que cette âme est un esprit parfaitement simple, qui n'est pas composé de parties comme le corps, et qui, par conséquent, ne peut tomber en dissolution et se corrompre ; que cette âme, à la différence des bêtes, est douée de raison, d'entendement et de liberté ; qu'elle peut connaître le bien et le mal, et choisir librement l'un ou l'autre ; qu'elle éprouve des regrets et des remords dans ses actions perverses, et au contraire, du contentement et de la douceur dans ses actions vertueuses ; qu'enfin elle a un invincible désir d'être heureuse, désir que ne peuvent satisfaire tous les biens d'ici-bas, tous les philo-

sophes sont tombé d'accords pour affirmer que l'âme n'est pas sujette à la mort, mais qu'elle doit durer éternellement.

Il est donc bien étonnant et amèrement déplorable que parmi les chrétiens eux-mêmes, qui sont pourtant éclairés des vives lumières de la foi, il se trouve des gens qui cherchent à se persuader que par la mort l'homme rentre dans le néant où il était avant de naître, et que son âme ne diffère nullement de celle d'un cheval qui cesse de vivre et s'éteint à la mort. Voyez à quel excès de folie conduisent le vice et la corruption des mœurs : jusqu'à désirer d'être égaux aux bêtes et d'avoir une fin semblable à la leur ; et cela afin de pouvoir se jeter sans remords dans la fange de toutes sortes de vices et de débordements. Mais ils le désirent en vain ; car, malgré eux, leur âme est immortelle, et ils s'en convaincront à leurs dépens dans les flammes éternelles de l'enfer.

Mais non-seulement l'âme existe et existera éternellement, mais le corps lui-même ressuscitera un jour immortel, bien qu'après la mort il soit réduit en pourriture. Réuni à l'âme, il reprendra, par la vertu divine, sa première forme, le mouvement et la vie. Voilà en quoi consiste cette résurrection de la chair, dont on parle expressément dans cet article. Mystère sublime de notre foi, mais mystère conforme à la raison même.

Dieu a voulu que cette croyance se conservât toujours dans le monde. Sous la loi naturelle, il y eut le saint homme Job qui protestait en termes formels qu'à la fin des temps, il reprendrait une nouvelle vie dans sa propre chair et verrait le divin Sauveur de ses propres yeux : *Scio quia Redemptor meus vivit, et in novissimo die resurrecturus sum, et in carne mea videbo Deum vivum*¹. Sous

¹ Job. XIX, 25.

la loi écrite, nous avons Daniel qui dit : Tous ceux qui dorment dans la poussière de la terre se réveilleront, les uns pour une gloire éternelle, les autres pour un éternel opprobre. Nous avons les sept frères Machabées qui s'animèrent mutuellement au martyre par la pensée de la résurrection future. Dans le Nouveau Testament, les endroits où il est expressément parlé de cette vérité sont innombrables. Cette vérité d'ailleurs était si connue, que quand Jésus-Christ, pour consoler les sœurs de Lazare, dit à Marthe qu'il ressusciterait : Ah ! je le sais, répondit-elle, qu'il ressuscitera au dernier jour pour le jugement universel : *Scio quia resurget in resurrectione in novissimo die* ¹.

Et pour que nous n'ayons aucune difficulté à croire cette vérité, le Seigneur nous a donné d'avance des preuves manifestes de sa puissance, par une foule de résurrections de morts. Nous lisons dans l'Ancien Testament, que les deux prophètes Élie et Élisée rappelèrent plusieurs morts à la vie. Et dans le Nouveau Testament, combien de morts ne ressuscitèrent-ils pas au simple commandement de Jésus-Christ ! Le fils de la veuve, la fille de Jaïre, Lazare, et tant d'autres qui ne sont pas expressément nommés. Et les apôtres, et un grand nombre de saints, n'ont-ils pas fait la même chose ? Mais comme tous ces morts ressuscités furent de nouveau sujets à la mort, en voici un, Jésus-Christ, qui n'est plus mort et qui ne peut plus mourir : *Christus resurgens a mortuis, jam non moritur* ². Il a vaincu pour toujours la mort en lui-même, pour faire connaître ce dont il était capable, et ce qu'il se proposait de faire un jour pour nous.

Et la raison, loin de contredire ce mystère, le confirme

¹ Joan. XI, 24. — ² Rom. VI, 9.

et par la dignité de l'homme même, et par sa parfaite félicité promise et voulue de Dieu. En effet, c'est Dieu lui-même qui a formé de ses propres mains le corps d'Adam; c'est Dieu qui l'a animé d'un souffle de sa bouche et qui lui a donné une âme. Il n'est donc pas croyable que Dieu veuille laisser périr pour toujours l'ouvrage de ses mains, le chef-d'œuvre de sa puissance, le dépositaire de son divin esprit. Sa justice et sa fidélité s'y trouvent engagées, car il est juste que l'homme tout entier participe à la punition ou à la récompense de ses bonnes ou de ses mauvaises actions.

L'âme d'ailleurs, étant destinée à animer le corps, et tendant sans cesse à s'unir à lui, même après la séparation ne serait jamais parfaitement heureuse, si elle n'avait pour partager son bonheur son ancien compagnon.

Toutes ces preuves clairement établies sur la foi et sur la raison ne permettent plus aucun doute sur cet article : *Carnis resurrectionem*. Mais comment se fera cette résurrection ?

Saint Paul nous dit qu'elle se fera en un moment, en un clin d'œil : *In momento, in ictu oculi*. La dernière heure fixée par Dieu étant arrivée, les trompettes angéliques, qui seront comme des voix, retentiront aux quatre coins de la terre, et feront entendre aux morts l'ordre formel de ressusciter. A l'appel de ces voix éclatantes, qui se fera entendre partout, et dans les abîmes de la mer, et dans les plus profondes entrailles de la terre, et dans les tombeaux fermés, tous les fils et descendants d'Adam se lèveront. Alors se vérifiera pleinement ce qui fut montré en figure au prophète Ezéchiel, lorsque, transporté en esprit dans une vaste plaine toute couverte d'ossements desséchés, il vit tout à coup ces os arides et décharnés se mouvoir, ces cendres se raffermir, les join-

tures se réunir aux jointures, les côtes aux côtes, puis se revêtir de chair et se couvrir de peau, et enfin se tenir debout animés et vivants : *Resurgent, resurgent.*

Les corps ressusciteront, dis-je, et remarquez bien je vous prie cette expression : elle signifie que ce seront proprement les mêmes corps que nous avons aujourd'hui. Car si ce n'étaient pas les mêmes qui ont été dissous par la mort, ce ne serait pas une véritable résurrection, mais une nouvelle création, ce qui est évidemment contraire à ce qu'enseigne la divine Écriture : *Oportet corruptibile hoc induere incorruptionem, et mortale hoc induere immortalitatem* ¹. Chacun de nous reprendra donc exactement la même chair qu'il avait quittée, les mêmes yeux, les mêmes mains, les mêmes membres, la divine Providence et la justice voulant que le même corps qui a été pour l'âme un instrument d'œuvres méritoires ou coupables, lui soit réuni pour participer avec elle aux mêmes récompenses ou aux mêmes châtimens.

Je dois cependant vous faire remarquer ici une chose : bien que ce soit notre propre et premier corps qui doive nous être rendu, il ne faudrait cependant pas croire qu'il doive nous être rendu avec les défauts et les imperfections qui, par accident, le rendaient défectueux et difforme, que par exemple un homme qui était estropié, aveugle, boiteux, ou mal fait de sa personne, doive ressusciter dans ce même état. Non, il n'en sera pas ainsi ; la résurrection est l'œuvre de Dieu, et comme les œuvres de Dieu sont parfaites, ainsi il corrigera tous nos défauts naturels en donnant à notre corps la parfaite intégrité qu'il exige et qu'il lui avait donnée en le créant.

Pour la même raison, il corrigera aussi les défauts de l'âge, et nous rendra notre corps non tel qu'il était dans

¹ I. Cor. XV, 53.

l'enfance ou dans la décrépitude de la vieillesse, mais tel qu'il était à l'âge mûr et parfait de trente à trente-trois ans, qui est l'âge de Jésus-Christ, dit saint Paul : *In vi-rum perfectum, in mensuram ætatis plenitudinis Christi* ¹.

Mais comment sera-t-il possible que tant de corps, les uns broyés et réduits en poussière, les autres consumés par le feu et convertis en cendres, ceux-ci dévorés par des bêtes sauvages et transformés en leur propre substance, ceux-là déchirés, divisés, transportés et dispersés aux quatre vents; comment sera-t-il possible, dis-je, que tous ces corps reprennent leur première forme?

Tout cela, en effet, ce sont des difficultés pour nous et pour notre faible raison, mais ce n'est rien pour Dieu; c'est l'affaire de sa toute-puissance, à qui rien n'est impossible ni même difficile. Il est vrai que nous avons de la peine à concevoir cette rénovation et cette résurrection prodigieuse et instantanée de nos corps; mais pouvons-nous mieux concevoir la création de toutes choses, et comprendre comment Dieu a fait jaillir du néant ce vaste univers? Or, si Dieu a pu donner l'être à ce qui n'était pas, à plus forte raison il pourra restaurer ce qui existait déjà : *Idoneus est reficere qui fecit; quanto plus est fecisse, quam refecisse?* Les vicissitudes du temps peuvent bien altérer, corrompre et transformer nos corps, mais non les détruire ni les anéantir, et Dieu nous avertit qu'il garde soigneusement tous nos os et jusqu'aux cheveux de notre tête : *Custodit Domini-us omnia ossa eorum* ². — *Capillus de capite vestro non peribit* ³. Il saura donc bien recueillir les restes dispersés de nos corps, tous les débris de nos membres, tous les fragments de nos os, jusqu'au moindre grain de poussière, pour les rassem-

¹ Eph. IV, 13. — ² Ps. XXX, 21. — ³ Luc. XXI, 18.

bler, les revêtir et les animer d'une vie nouvelle et immortelle, en leur rendant l'esprit qui les animait et dont ils ne seront plus séparés jamais.

Mais cette résurrection, qui sera la même pour tous en substance, ne sera pas également la même dans ses qualités. Sous ce rapport, elle sera différente selon l'état divers des âmes qui viendront reprendre leurs corps; les unes descendront du séjour de la félicité, les autres remonteront des abîmes du désespoir.

Les corps des élus, dit saint Paul, seront semblables au corps glorieux de Jésus-Christ : *Reformabit corpus humilitatis nostræ configuratum corpori claritatis suæ* ¹. D'où l'on conclut qu'ils auront quatre qualités merveilleuses : l'impassibilité, la clarté, l'agilité, la subtilité.

1° *L'impassibilité* : *Seminatur in corruptione, surget in incorruptione*. Ce qui veut dire que ce corps, à présent si languissant et si fragile, sujet aux infirmités et aux souffrances, n'éprouvera plus aucune sorte d'incommodités, de douleurs, de changements; il ne souffrira plus ni faim, ni soif, ni froid, ni lassitude.

2° *La clarté* : *Seminatur in ignobilitate, surget in gloria*. Ce qui veut dire que ces corps, maintenant obscurs et terrestres, seront lumineux et resplendissants comme le soleil. C'est ce que nous atteste formellement Jésus-Christ lui-même : *Tunc justi fulgebunt sicut sol in regno Patris eorum* ². Et il en donna lui-même un aperçu à ses apôtres le jour de la transfiguration, lorsqu'ayant laissé glisser sur son corps un rayon de sa divinité, son visage parut aussi éclatant que le soleil, et ses vêtements blancs comme la neige.

3° *L'agilité* : *Seminatur in infirmitate, surget in virtute*. Ce qui signifie que ce corps si grossier et si lourd, de-

¹ Philip. III, 21. — ² Matth. XIII, 43.

viendra si céleste et si léger qu'il pourra, sans aucune fatigue, se transporter en un instant d'un lieu dans un autre, comme s'il n'était plus corps, mais esprit. Jésus-Christ nous donna encore en lui-même, après sa résurrection, un exemple de cette qualité, quand en un clin d'œil il se présentait aux apôtres tantôt dans le cénacle, tantôt sur le chemin d'Emmaüs, tantôt sur les bords du lac de Tibériade.

4° Enfin, la *subtilité* ou la *pénétrabilité* : *Seminatur corpus animale, surget corpus spirituale*¹. Ce qui veut dire que ce corps sera tellement épuré et spiritualisé, que sans cesser d'être corps, il pourra cependant, comme les purs esprits, pénétrer et passer à travers les corps les plus solides et les plus massifs, de même que Jésus-Christ traversa, sans la briser, l'énorme pierre qui fermait le sépulcre, et qu'il entra dans le cénacle et en sortait les portes fermées.

Telles sont les qualités béatifiques qu'auront les corps des élus. Tout cela est vrai ; mais il y a plus encore, c'est qu'ils seront rendus conformes au corps glorieux de Jésus-Christ ; ils seront des copies vivantes de ce magnifique modèle de toute beauté, de toute majesté, de toute grâce et de toute perfection, qui est la très-sainte humanité de Jésus-Christ : *Reformabit corpus humilitatis nostræ configuratum corpori claritatis suæ*.

Mais il n'en sera pas ainsi des corps des réprouvés. Ils reprendront, eux aussi, leurs propriétés naturelles, et ressusciteront également avec tous leurs membres pour vivre éternellement ; mais cela ne servira qu'à les rendre plus sensibles aux tourments de l'autre vie, et immortels au milieu des flammes de l'enfer. Ils auront d'ailleurs des qualités absolument opposées à celles que je

¹ I. Cor. XV, 42 et seqq.

viens de décrire ; ils souffriront horriblement, ils ne pourront se mouvoir, ils seront horribles, épouvantables, changés en monstres et en spectres hideux, semblables en un mot à des cadavres animés. Il suffit de dire que ces corps seront animés par des âmes sorties des gouffres de l'enfer, pour se faire une idée de toute l'horreur que ces âmes vont imprimer aux corps auxquels elles se réunissent.

Représentez-vous donc maintenant combien seront différents les sentiments des élus et des réprouvés lorsqu'ils reprendront leurs corps. Quel bonheur et quelle joie pour les âmes justes, de reprendre un corps si léger, si agile, si lumineux, si beau, après l'avoir quitté tout usé et tout consumé par les chagrins, par les fatigues, par les maladies ! C'est alors qu'en s'embrassant pour ainsi dire, ils béniront les quelques jours si rapides qu'ils ont passés ensemble ici-bas dans les mortifications et la pénitence, et qui leur ont mérité un bonheur si grand. Au contraire, quelle confusion, quelle douleur, quelle rage n'éprouveront pas les âmes réprouvées, de se voir forcées de revêtir un corps si horrible et si repoussant, pour devenir la proie des flammes éternelles, et contraintes d'habiter pour toujours un semblable corps ! Elles ne pourront manquer de se déchaîner contre elles-mêmes, et de maudire cette chair qui fut le ministre et l'instrument de tant de défauts qui les ont trahies et perdues à tout jamais. Quelle fureur, quel désespoir, quelle rage plus horrible et plus déchirante encore, quand en regardant autour d'elles, elles apercevront les corps éblouissants des élus, et qu'elles en compareront la magnificence avec leur propre laideur et leur propre difformité !

Et voilà en peu de mots l'explication de l'article relatif à notre résurrection. J'ai évité toute recherche minu-

tieuse et toute question insignifiante pour le fonds de ce dogme, qui se réduit à ces deux points : 1° Il est certain que notre âme survit à notre corps qui se dissout dans le tombeau ; 2° il est également certain que nous reprendrons un jour ce même corps, alors glorifié, à moins que nous ne nous en rendions indignes.

C'est ici l'une des vérités les plus consolantes de notre foi. En effet, l'amour que nous avons naturellement de la vie, fait qu'il n'y a pas de chose plus triste et plus douloureuse pour nous, que de penser qu'un jour notre âme devra se séparer de notre corps, et que ce corps, devenu un objet d'horreur, sera jeté dans une tombe pour y devenir la pâture des vers, tomber en pourriture, et être enfin réduit en poussière. Mais si la pensée de cette mort inévitable nous fait frémir, quoi de plus consolant et de plus conforme à notre désir naturel de la vie, que de savoir qu'un jour nous reprendrons cette dépouille mortelle, et dans un état bien plus parfait qu'aujourd'hui ? Mais cette vérité ne nous procurera pas une grande consolation, si nous ne pensons pas à mener une sainte vie. En effet, ce dogme qui est si consolant pour le bon chrétien, est le plus odieux aux méchants qui, pour s'adonner librement à leurs passions, désireraient qu'il n'y eût plus rien après la mort. Vivant comme les bêtes, ils voudraient en avoir la nature. Laissons-leur une doctrine si triste, si humiliante et si désespérante, et dont ne saurait s'accommoder aucun homme raisonnable et de bon sens ; pour nous, soyons plus sages et préparons-nous un meilleur sort.

Nous aussi donc, nous reprendrons un jour ce même corps que nous avons maintenant, et nous comparâtrons avec lui au tribunal de Dieu : *In carne mea videbo Deum meum* ; mais en quel état le reprendrons-nous ? Si vous désirez le savoir, voyez un peu comment vous le traitez

maintenant, puisque, comme le dit saint Paul, on ne peut recueillir que ce qu'on a semé : *Quæ seminaverit homo, hæc et metet*. Si donc vous le tenez aujourd'hui sous le frein, mortifié, soumis et obéissant à l'esprit et à la loi de Dieu, il ne peut manquer de ressusciter glorieux : *Qui seminat in spiritu, de spiritu metet vitam æternam*. Mais si au contraire vous vous complaisez à le flatter, à seconder ses désirs et ses appétits désordonnés pour la jouissance, la débauche et la volupté, vous ne pouvez attendre pour lui qu'une résurrection horrible : *Qui seminat in carne, de carne metet corruptionem*¹. C'est donc maintenant que vous travaillez à votre sort futur, bon ou mauvais. Qu'importe que vous en soyez encore éloignés ? Vous savez qu'entre semer et récolter, il s'écoule toujours un long intervalle de temps ; cependant si le laboureur ne néglige pas de bien semer en temps opportun, dans l'espérance de la récolte, encore qu'elle soit éloignée, douteuse et même incertaine, pourquoi n'en ferions-nous pas autant, nous qui sommes assurés par la foi d'une récolte très-abondante ? Supposons, ce qui n'est pas assurément, que les justes ne retirent ici-bas aucun fruit de leurs mortifications et de leurs pénitences, et même qu'ils n'en aient que la peine ; supposons aussi, ce qui n'est pas non plus, que les mondains ne trouvent aucune peine dans leurs plaisirs et dans leurs satisfactions criminelles, et même qu'ils n'y goûtent que des jouissances ; il viendra certainement un temps où les choses changeront même pour le corps. La misère et les humiliations des justes deviendront un objet d'admiration et d'envie, tandis que la beauté et les charmes séduisants des pécheurs ne seront plus qu'un objet d'abomination et d'horreur.

¹ Gal. VI, 8.

Soyons donc fermes dans cette foi chrétienne, armons-nous de cette pensée pour ne pas nous laisser vaincre par les séductions de la chair, de la mollesse, de la sensualité qui nous est si naturelle, pour conserver dans la sanctification et la pureté nos corps et nos sentiments, et pour nous tenir fortement attachés à la mortification chrétienne. Disons à notre corps que si nous le traitons ainsi c'est pour son bien éternel, puisqu'il doit être l'inséparable compagnon de l'âme, et partager avec elle sa joie et ses souffrances. Enfin, persuadons-nous bien que, comme il y a un amour déréglé de nous-mêmes qui équivaut à une haine véritable, ainsi il y a une sainte haine de nous-mêmes qui équivaut à un véritable amour. C'est une sentence de Jésus-Christ lui-même que nous devons graver profondément dans nos cœurs : *Qui amat animam suam, perdet illam; et qui odit animam suam in hoc mundo, in æternum custodit eam* ¹. Quiconque aime son corps, le caresse et le flatte maintenant, le perd infailliblement pour l'éternité : *Qui amat animam suam perdet illam*. Au contraire, celui qui hait son corps et qui le gouverne avec sévérité, le garde et le conserve pour l'éternelle béatitude : *Qui odit animam suam in hoc mundo, in æternum custodit eam*. Cette alternative, chrétiens, est inévitable; nous sommes donc bien insensés et bien aveugles, ou nous n'avons plus la foi, si malgré cela nous nous obstinons encore à préférer le temps à l'éternité.

TRAITS HISTORIQUES

I. — Une jeune personne de Lyon, d'une famille distinguée, consumée depuis longtemps par une maladie cruelle, était arrivée à son heure suprême. Dans la chambre funèbre, en face

¹ JOAN. XII, 25.

de ce lit qui était déjà comme une espèce d'autel, on avait élevé un crucifix et un autel où le Dieu de la résurrection allait venir se poser. On y avait suspendu des ornements et des fleurs comme pour une fête. Tout à coup cette chambre, sombre jusqu'alors, s'éclaira de la lumière qui jaillissait des flambeaux de l'autel, et un instant après le Sauveur entra. De vous dire quelles pensées, quelles émotions passèrent alors dans l'âme des assistants, je ne l'essaierai pas, car nul d'entre eux ne savait lui-même ce que Dieu lui faisait sentir, à la vue de cet autel paré qui semblait adossé à un cercueil, de ces fleurs, qui prédisaient parmi les glaces de la mort l'approche de l'éternel et invisible printemps, de la tête de la mourante, dominant, calme et sereine, toutes les têtes inclinées par la douleur, et en entendant, au milieu du pieux silence où tous étaient plongés, les sanglots étouffés et les larmes tombant sur les livres de prières. Lorsque la malade eut reçu le céleste Viatique, ses traits déjà si beaux s'étaient encore éclairés, malgré l'empreinte de la mort qui s'y laissait voir de plus en plus. Sa mère, qui avait essuyé ses pleurs, s'approcha d'elle et la baisa au front. « Nous nous reverrons, » murmura la mourante en souriant. Et elle passa, par une transition douce, à la première vision qui suit le grand réveil. — On lui a élevé, au cimetière, un superbe mausolée où elle est représentée assise et écrivant sur une colonne ces mots : NOUS NOUS REVERRONS (*Inédit*).

II. — Mais la résurrection future ne doit pas seulement être un puissant stimulant pour nous faire pratiquer la vertu et travailler au salut de notre âme. — L'ermite saint Étienne reçut un jour, dans une affreuse caverne taillée dans le roc, la visite des légats du pape, que des affaires particulières avaient amenés en France. Arrivés dans la grotte, ils saluèrent avec respect le vieillard octogénaire. Le saint répondit avec affabilité à leurs salutations, et commença avec eux un saint entretien. Étonnés du nombre prodigieux des disciples du saint, et touchés de ce qu'ils voyaient et entendaient, les légats demandèrent à l'ermite qui il était : Êtes-vous chanoine, moine ou ermite ? lui dirent-ils.

— Je ne suis rien de tout cela, répondit le saint; nous ne sommes que de misérables pécheurs que la crainte du jugement suprême a arrachés au monde et amenés ici, et qui travaillons en tremblant à nous rendre JÉSUS-CHRIST favorable pour ce terrible jour.

XXIX. INSTRUCTION

— DOUZIÈME ARTICLE DU SYMBOLE —

LA VIE ÉTERNELLE

La résurrection générale des morts, dont nous avons parlé dans notre dernière instruction, sera suivie d'une vie éternelle qui produira l'éternelle félicité ou l'éternel malheur de l'homme tout entier. Telle est la vérité que les apôtres nous proposent à croire dans le douzième article : *Credo vitam æternam*. Par ces paroles, nous faisons profession de croire qu'après cette vie il y en a une autre qui doit durer éternellement, et comme cette vie éternelle sera aussi bien pour les élus que pour les réprouvés, cet article nous enseigne l'existence de ces deux vies si opposées entre elles, en un mot, l'existence d'un paradis et d'un enfer.

Nous commencerons par la première vérité qui, dans le langage des divines Écritures, est principalement désignée sous le nom de *vie éternelle*, parce que celle que les damnés seront forcés de passer au milieu des plus cruelles tortures, mérite plutôt le nom de *mort éternelle*.

La possession de cette vie est le plus grand bien que nous recevons par le moyen de l'Église; elle est même notre dernière fin. C'est pour cette fin que le Père éternel a pensé à nous de toute éternité, et qu'il nous a créés dans le temps; c'est pour cette fin que le Fils de Dieu est descendu du ciel, qu'il s'est fait homme et nous a rachetés; c'est pour cette fin que le Saint-Esprit nous sanctifie incessamment par ses dons et par ses grâces. Ainsi, toutes les œuvres de la très-sainte Trinité dont il est parlé dans le Symbole, n'ont pas d'autre fin que de nous conduire à la vie bienheureuse.

Cette vie, qui s'appelle le *paradis*, comprend deux choses : l'exemption complète de tout mal, et la parfaite possession de tout bien. Premièrement *l'exemption de tout mal*. C'est la partie de la félicité des saints la plus à la portée de notre intelligence, et qui n'est pas au-dessus de notre capacité. En effet, nous ne pouvons concevoir les biens ineffables dont jouissent les bienheureux; mais quant aux maux dont ils sont exempts, nous ne les connaissons que trop par la douloureuse expérience que nous en faisons sans cesse. Car qui pourrait jamais compter toutes les misères qui assiègent cette misérable vie, et quant à l'âme et quant au corps? Quant à l'âme, une lutte continuelle de la chair contre l'esprit, des passions qui nous tyrannisent, des pensées qui nous inquiètent, des désirs qui nous tourmentent, des remords du passé, du dégoût pour le présent, des sollicitudes pour l'avenir, des ennuis, des amertumes, des agitations. Quant au

corps, les travaux, les fatigues, les intempéries des saisons qui l'accablent, les maladies qui le consomment, les angoisses de la pauvreté, les malheurs inattendus, les pertes, les revers de fortune, etc. Misères du côté de nous-mêmes, par suite de notre mauvaise constitution physique et morale; misères du côté du monde au milieu duquel nous vivons, perfidie des parents, trahison des amis, hypocrisies, jalousies, persécutions secrètes ou ouvertes, si bien que nous avons coutume de dire qu'on ne sait plus à qui se fier, tant est grande la perversité du monde : *Totus mundus in maligno positus est* ¹. Toute la vie en un mot n'est qu'une série de malheurs, de contradictions, de souffrances et de besoins continuels, dans lesquels nous tournons sans cesse et dont nous ne sortons que par la plus grande de toutes les misères, qui est la mort.

Si nous parlons des justes, des âmes qui aiment Dieu et qui aspirent à leur salut éternel, qui pourra me dire les peines et les tourments que leur font souffrir l'incertitude de leur sort futur, les dangers d'offenser Dieu et d'être éternellement séparés de lui? Les saints eux-mêmes, bien qu'ils vécussent dans la douce confiance de lui être unis par la grâce, frémissaient et tremblaient cependant, à la seule pensée qu'ils pouvaient le perdre et finir mal.

Mais, Dieu soit loué, le Saint-Esprit nous assure que tous ces maux seront à jamais exclus de l'heureux séjour des élus : *Mors non erit ultra, neque luctus, neque clamor, neque dolor erit ultra* ². En effet, tous les maux auxquels nous vivons exposés sont des châtimens du péché, et ont été introduits dans le monde par le péché; mais comme le péché sera pour toujours banni du ciel, toute

¹ Joan. V. 19. -- ² Apoc. XXI, 4.

peine, toute douleur, tout travail en seront par là même également bannis pour toujours ; rien ne viendra nous y troubler, nous tourmenter, nous contrarier ; nul besoin, nulle crainte, nul désir : *Neque luctus, neque clamor, neque dolor erit ultra*. Mes frères, si le paradis n'était que cela, ce serait déjà un grand bonheur ; et cependant ce n'en est que la moindre partie.

En effet, outre la complète exemption de tous les maux, il s'y trouvera *la parfaite possession de tous les biens*. Mais ici les expressions nous manquent, car nous n'avons aucune connaissance, aucune idée des biens célestes ; et quand même nous en aurions quelque idée, nous ne pourrions encore jamais en parler dignement. En effet, saint Paul, après avoir été ravi en esprit au troisième ciel, ne savait rien nous dire de cet admirable ravissement, sinon protester dans son étonnement que l'œil de l'homme n'a jamais vu, que son oreille n'a jamais entendu, et que son esprit n'a jamais pu concevoir les grandes choses que Dieu a préparées à ceux qui l'aiment : *Nec oculus vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit quæ præparavit Deus diligentibus se*¹. Et par cette manière de s'exprimer, l'Apôtre nous montre assez la grandeur et l'excellence de ces biens ; car, que de grandes choses n'avons-nous pas vues et entendues depuis que nous sommes au monde ! Ou au moins, que de grandes choses ne pouvons-nous pas imaginer par la pensée ! Cependant, au dire de l'Apôtre, tout cela n'est rien en comparaison des biens de l'autre vie.

Toutefois, pour en dire quelque chose de particulier, distinguons, chez les bienheureux, le bonheur du corps et celui de l'âme. Le premier consiste en quatre choses qui constituent leur félicité accidentelle, et qui sont :

¹ Cor II, 9.

le lieu qu'ils habitent, la société des saints, les qualités du corps glorifié, et enfin les plaisirs sensibles et corporels.

Premièrement, *la beauté du séjour*. Saint Jean, dans l'Apocalypse, nous fait une magnifique peinture de la cité sainte de Dieu, en nous disant que ses fondements sont construits en pierres précieuses, qu'elle a douze portes ciselées dans douze perles, que ses murs sont de beau jaspe, ses rues et ses places d'un or transparent et parfaitement pur, qu'elle est traversée par un canal d'eaux vives, limpides comme le cristal, et entourée d'arbres éternellement verts; qu'enfin un astre plus brillant que le soleil y répand partout ses rayons, et y produit un jour continuel, serein et resplendissant, etc. Vous me direz sans doute qu'il ne faut pas entendre ces choses dans un sens matériel; oui, mais cette description prouve que ce séjour est quelque chose de bien plus beau encore, puisque la divine Écriture, pour nous donner quelque idée de sa pompe, de sa majesté et de sa grandeur, emprunte les images et les couleurs de tout ce que nous avons ici-bas de plus beau, de plus riche et de plus grandiose. Quel bonheur donc d'habiter éternellement un pareil séjour!

Mais considérons, en second lieu, la douce présence, *l'aimable société*, la conversation sincère et affectueuse de tant de millions de saints unis ensemble par ce fraternel amour qui rend commune à tous la félicité de chacun. Tous ne jouiront pas, il est vrai, du même degré de gloire, car cette gloire sera proportionnée aux mérites. Cependant il n'y aura entre eux ni jalousie, ni déplaisir, ni dépit, parce que tous auront une seule volonté pleinement conforme à celle de Dieu. C'est pourquoi ceux qui seront inférieurs en gloire jouiront de l'exaltation des autres, et en rendront à Dieu grâces et louanges. Chacun sera tellement heureux et content de son propre

état, qu'il ne lui viendra pas même le désir d'être autre chose que ce qu'il est ; et tous s'aimeront mutuellement, de sorte que par la force de cette approbation, de cette complaisance et de cette joie, la hêatitudo de tous deviendra en une certaine manière propre à chacun, comme si chacun était dans le cœur de tous, et tous dans le cœur de chacun. Oh ! quel bonheur de vivre toujours dans la société de telles personnes, et de les avoir pour inséparables compagnes pendant toute l'éternité !

Troisièmement, *les qualités de gloire* dont le corps sera revêtu, et qui le rendront semblable à un ange par la clarté, l'impassibilité, l'agilité et la subtilité. Mais je me suis suffisamment expliqué sur ce point dans ma dernière instruction.

Enfin, *le plaisir des cinq sens du corps*, qui seront tous rassasiés des délectations qui leur sont propres. L'œil sera ravi de voir tant d'objets merveilleux, surtout l'humanité très-sainte de Jésus-Christ, la bienheureuse Vierge et les innombrables légions d'élus ; l'ouïe sera enchantée des douces harmonies avec lesquelles les anges et les saints rendront à Dieu un sensible tribut de bénédictions et de louanges ; l'odorat sera réjoui par l'odeur très-suave qui s'échappera des corps glorifiés ; et ainsi des autres sens, qui tous auront leurs plaisirs, mais d'une nature parfaitement spirituelle et conforme à une félicité toute pure et toute sainte, comme est celle du ciel.

Mais si tels sont les biens dont les élus jouissent dans leur corps, quels ne seront pas ceux dont leur âme sera inondée ! Le bonheur dont je viens de parler n'est que le paradis des sens et la gloire accidentelle, gloire très-précieuse sans doute, considérée en elle-même, mais incomparablement petite, si on la met en regard de la gloire substantielle qui appartient à l'âme, et qui consiste dans la vision de Dieu. Saint Paul, divinement in-

spiré, nous assure que notre véritable béatitude ne consiste pas dans les choses sensibles, et que le royaume de Dieu n'est ni dans la boisson ni dans la nourriture, mais uniquement dans la joie et dans la dilection : *Regnum Dei non esca et potus* ¹. Dieu veut être lui-même notre récompense et notre bonheur, et verser dans notre sein cette plénitude immense de jubilation dont il jouit essentiellement et infiniment en lui-même : *Ego sum merces tua magna nimis* ². Voilà donc ce qui constitue essentiellement le paradis, la vraie réunion de tous les biens : voir Dieu, l'aimer, le posséder, et en quelque sorte nous transformer en lui ; choses qui répandront dans toutes les puissances de notre âme une pleine satisfaction, un parfait contentement : *Satiabor, cum apparuerit gloria tua* ³.

Premièrement, voir Dieu, *videbimus*. Tant que nous sommes sur la terre, nous ne pouvons le voir de nos yeux ; mais dans le ciel, fortifiés par la céleste lumière de la grâce, nous pourrions fixer nos regards sur lui, le contempler face à face, le reconnaître et l'envisager en personne : *In lumine tuo videbimus lumen*. — *Videbimus eum sicuti est*. — *Tunc autem facie ad faciem* ⁴. Mais que veut dire voir Dieu à découvert ? Cela veut dire connaître tout ce qu'il est lui-même, l'unité de son essence, la trinité des personnes, l'abîme insondable de ses infinies perfections, les trésors infinis de sa sagesse, de sa bonté, de sa toute puissance, de sa sainteté. Bien plus encore : comme Dieu renferme en lui-même la perfection de tout ce qui a été, est et sera, et même de tous les êtres possibles, ainsi, voir Dieu ce sera une connaissance parfaite de tous les secrets les plus cachés, tant de l'ordre naturel que de l'ordre de la grâce. Voilà donc notre intelligence

¹ Rom. IV, 11. — ² Gen. XV, 1. — ³ Ps. XVI, 15. — ⁴ Id. XXXIV, 10 ; I. Cor. XV, 32.

remplie de science et de lumière, et notre immense désir de savoir et de comprendre pleinement satisfait. Rien ne sera plus obscur pour nous, tout nous sera dévoilé et connu : *Satiabor, cum apparuerit gloria tua*. Du premier regard qu'un saint jettera sur Dieu, eût-il été un laboureur ignorant, un bouvier, un berger, il en saura plus que n'en surent jamais tous les philosophes et tous les docteurs du monde réunis ensemble.

Mais voir Dieu, ce n'est pas seulement le connaître et acquérir en lui la connaissance de toutes les autres choses; c'est encore l'aimer, *videbimus et amabimus*. En le contemplant en effet en lui-même, nous trouverons en lui le bien souverain, immense, infini, la plénitude et la source de tous les biens, l'essence de toute beauté, en un mot, tout ce qu'il y a de désirable. Par conséquent, il nous sera impossible de ne pas l'aimer ardemment, de ne pas être ravis, extasiés, abîmés, entièrement absorbés en lui. Et voilà notre cœur rempli de paix et de joie : *Satiabor, cum apparuerit gloria tua*. Et cette violente inclination, ici-bas toujours trompée, que nous éprouvons pour le bonheur, la voilà également satisfaite, en s'adressant à l'amour d'un objet infiniment aimable, le seul qui puisse combler nos ardeurs.

Enfin, voir Dieu et l'aimer n'est autre chose que le posséder : *Videbimus, amabimus, possidebimus*. Car ce sera un amour de jouissance, de repos, d'union intime, par lequel les bienheureux seront entièrement plongés en Dieu; et par lequel Dieu, de son côté, se communiquera pleinement à eux, les fera participer à sa propre béatitude, et les transformera en quelque sorte en lui-même, en les élevant à un état très-semblable au sien : *Scimus, quoniam cum apparuerit, similes ei erimus*¹. De

¹ Joan. III, 2.

même qu'un morceau de fer jeté dans une fournaise, se pénètre tellement du feu que, sans cesser d'être fer, cependant on ne le distingue plus du feu, ainsi le bienheureux s'unira si étroitement à Dieu, et en sera tellement entouré, rempli et pénétré, que sans perdre sa qualité de créature, il se transformera en Dieu, deviendra semblable à Dieu, et sera en quelque sorte une même chose avec Dieu, connaissant avec la sagesse de Dieu, agissant avec la puissance de Dieu, régnant avec la grandeur de Dieu, vivant éternellement de la vie de Dieu : *Nos, revelata facie gloriam Domini speculantes, in eandem imaginem transformamur* ¹. Oh ! mes frères, que ces choses sont grandes !

Mais ce qui mettra le comble à la félicité des bienheureux, ce sera l'infailible certitude qu'ils auront de son éternelle durée. Le paradis cesserait d'être paradis, si l'on pouvait craindre d'en voir la fin. Cette pensée serait désespérante, et cela d'autant plus que le bonheur dont on y jouit est plus parfait. Mais ce doute ne tourmentera jamais les élus, puisqu'ils verront clairement en Dieu l'immuable décret par lequel la gloire qui leur a été accordée leur sera éternellement conservée ; aussi répéteront-ils à chaque instant, dans la joie et l'allégresse, ces paroles de saint Paul : *Et sic semper cum Domino erimus*. Nous sommes contents et heureux avec Dieu, et nous le serons toujours ; jamais notre félicité ne cessera, jamais elle ne s'interrompra d'un seul moment, mais elle demeurera toujours invariablement la même : *Et sic semper cum Domino erimus* ².

N'allez pas croire cependant que les saints pourront éprouver de l'ennui, du dégoût, de la lassitude, dans cette occupation unique et invariable de voir Dieu, de

¹ II. Cor. III, 18. — ² I. Thess. IV, 16.

l'aimer et de le posséder. La lassitude est un effet propre des biens d'ici-bas, et non des biens surnaturels. Les bienheureux, dit saint Augustin, seront toujours rassasiés et ne le seront jamais. Ils seront toujours rassasiés parce qu'il ne manquera jamais rien à la plénitude de leur félicité; ils ne seront jamais rassasiés, parce que le désir de jouir sera continuel et sans cesse renaissant; ils trouveront toujours en Dieu de nouvelles satisfactions pendant toute l'éternité sans jamais s'en dégoûter; à la différence des plaisirs d'ici-bas, que l'on désire avant de les avoir, et qui n'engendrent que dégoût dès qu'on les possède.

Voilà, chrétiens, un court abrégé et une bien faible esquisse des principales choses que la foi nous propose à croire sur cette béatitude que Dieu nous a destinée pour fin dernière de notre vie, et pour récompense du bien que nous aurons fait sur cette terre. Mais je dois vous prévenir qu'entre ce qu'on en dit et ce qu'on pourrait en dire de plus magnifique, et ce qui est en réalité, il n'y a ni comparaison ni ressemblance. Le ciel est en effet tout autre chose que ce que nous pouvons exprimer ou concevoir.

Représentez-vous un aveugle de naissance. Quelques efforts que vous fassiez pour lui donner une idée de la beauté de ce monde céleste et terrestre, de l'immensité des cieux et de la splendeur du soleil, du nombre prodigieux des astres, de la variété si ravissante de la nature par ses montagnes, ses plaines, ses vallées, ses ruisseaux, ses lacs, ses fleurs, ses plantes, ses fruits, ses animaux de toute espèce, ses reptiles, ses oiseaux, ses poissons; cet aveugle, je vous le demande, pourrait-il jamais se former une idée qui approche tant soit peu de la vérité? Non assurément; et si, par miracle, ses yeux s'ouvraient tout à coup à la lumière, quelle ne serait pas sa

surprise et son admiration en contemplant le spectacle de l'univers, si supérieur à tout ce qu'il s'était imaginé dans sa nuit ! Ainsi en sera-t-il de nous si nous avons le bonheur d'arriver au ciel. Nous serons saisis d'un profond étonnement, délicieusement ravis en extase à la première vue de cette cour céleste, au premier sentiment de cette félicité immense, sans bornes, dont nous serons tout à coup remplis, enivrés, mille fois au-delà de notre pensée et de nos désirs.

Jugez de ce qu'est le ciel par la fin pour laquelle Dieu l'a fait, qui est d'y manifester sa grandeur, sa magnificence, sa richesse : *Ut ostendat divitias regni sui*. Or, de quoi n'est pas capable un Dieu tout-puissant, qui a créé de rien le ciel et la terre ?

Jugez-en par la beauté de ce monde, qui nous ravit et nous enchante. Pourtant ce n'est rien qu'un lieu d'exil et d'épreuve, l'habitation de ses amis non moins que de ses ennemis, et même des animaux.

Jugez-en, vous dirai-je encore, par l'horreur même de l'enfer, qui nous épouvante et nous fait censurer la justice de Dieu. Or, d'après les saints Pères, Dieu est bien plus libéral pour récompenser que sévère pour punir. Si donc il punit avec tant de rigueur les impies dans l'autre vie, qui pourra comprendre la grandeur des récompenses qu'il prépare à ses fidèles serviteurs ?

Il importe donc, chrétiens, que nous nous efforcions de la gagner. Je sais que tous ont le désir d'arriver au ciel, mais je sais aussi que ce désir, dans la plupart, est malheureusement sans résultat ; et pourquoi ? Parce que ce n'est ordinairement qu'un désir stérile, qu'une simple velléité qui ne coûte rien, et non un désir efficace, actif, énergique, comme celui des saints. Le désir qu'il faut avoir, c'est un désir qui nous fera mettre la main à l'œuvre, surmonter tous les obstacles et vaincre toutes les

répugnances, pour remplir fidèlement toutes les conditions auxquelles nous savons que Dieu a attaché cette récompense.

Parmi les différentes et nombreuses réflexions que cette matière me suggère, je me borne à une seule, qui devra certainement nous émouvoir et nous attendrir, si nous avons encore de la sensibilité et du cœur.

Chacun de nous aspire à la gloire du ciel, n'est-il pas vrai? Donc nous aspirons à la vision, à la possession, à la jouissance de Dieu, puisque c'est en cela, nous venons de voir, que consiste le paradis : *Hæc est vita æterna, ut cognoscant te solum Deum verum, et quem misisti Jesum Christum* ¹. Mais si nous désirons être éternellement à Dieu, pourquoi l'oublier ainsi en cette vie? Pourquoi en faire si peu de cas, le sacrifier à un caprice, à une satisfaction, à un plaisir, à une chose de rien? Pourquoi nous séparer à tout moment de lui par le péché, et rester habituellement loin de lui avec une complète indifférence? Ce Dieu, qui doit être pendant tous les siècles l'objet de notre félicité, ne doit-il pas être pendant cette vie si courte l'objet de nos pensées, de nos désirs, de notre culte, de notre amour et de notre fidélité?

Je vous laisse à décider vous-mêmes si l'équité et la justice de cette obligation ne sautent pas aux yeux; et s'il y va d'ailleurs de l'intérêt de Dieu, qui n'a nullement besoin de nous, ou de notre propre intérêt. Que notre union avec Dieu soit donc désormais inébranlable; que notre culte envers lui soit cordial, sincère, persévérant; et que tout ce qui ne tend pas à Dieu nous soit vil et méprisable. *Deus meus et omnia, Deus meus et omnia*, répétait souvent le séraphique saint François. Enfin,

¹ Joan. XVIII, 3.

travaillons avec ardeur et sans relâche à acquérir un si grand bonheur. D'autant plus que si nous le perdons par notre faute, notre malheur n'en finira pas là, mais nous tomberons nécessairement dans la dernière des infortunes, dans les supplices de l'enfer, dans l'éternelle damnation. C'est là l'horrible et épouvantable revers de la médaille, nous en parlerons dans la prochaine instruction.

TRAITS HISTORIQUES

I. — Saint Fulgence s'excitait à l'amour de Dieu en pensant au bonheur du ciel. Se trouvant dans une assemblée générale de la noblesse romaine, que Théodoric, roi des Goths, haranguait, et voyant la splendeur de tant d'illustres seigneurs : « O Dieu, s'écria-t-il, combien doit être la belle Jérusalem céleste, puisqu'ici-bas on voit Rome si pompeuse ! Et si l'on accorde en ce monde tant de splendeur aux amateurs de la vanité, quelle gloire doit être réservée à ceux qui aiment Dieu de tout leur cœur, de toute leur âme et de toutes leurs forces ! » (*Vie de saint Fulgence*).

II. — Saint Anscaire ayant perdu sa mère dès l'âge de cinq ans, on le mit à l'école dans un couvent où il eut les plus belles occasions de s'instruire ; mais comme c'était un enfant indiscipliné, il trouvait plus de plaisir à rester oisif ou à s'occuper de choses insignifiantes qu'à étudier. Dieu se servit d'un rêve pour l'éloigner du mal et l'attirer à lui. Un jour donc il rêva qu'il se trouvait sur une terre marécageuse et humide sur laquelle, malgré tous ses efforts, il avait peine à marcher. Mais le long des marais où il se trouvait, il y avait un chemin agréable et spacieux, entouré d'arbres et semé de fleurs. Tout à coup il aperçut Marie, la Reine du Ciel, entourée d'une cohorte innombrable de femmes vêtues de blanc, s'approcher de lui. Sa propre mère se trouvant parmi ces femmes, il voulut s'approcher d'elle, mais il ne pouvait se

retirer du marais où il était enfoncé. « Vois-tu, mon enfant, lui dit Marie, si tu veux venir auprès de ta mère et auprès de moi, il faut que tu te corriges. Fuis l'oisiveté; deviens un enfant plus laborieux, plus obéissant et plus pieux. » — Ce rêve fit sur l'enfant une impression profonde. Depuis ce moment, Anscaire surpassa tous ses condisciples par sa piété et par sa modestie, et devint un homme plein de vertu et de zèle. Il annonça l'Évangile aux Danois et aux Suédois, et son activité infatigable lui mérita de devenir premier archevêque de Hambourg. Il répandit au loin autour de lui des fruits de bénédiction, et mourut le 3 février 865, dans l'attente joyeuse d'un monde meilleur, où une place est réservée de toute éternité à ceux qui ont aimé Dieu et observé ses commandements.

XXX. INSTRUCTION

DE L'ENFER

Ce Dieu d'amour qui nous a créés pour lui, et qui a pour nous, quand nos crimes ne s'y opposent pas, des entrailles de père, nous a tous faits indistinctement pour le bonheur du ciel, si nous le servons avec fidélité pendant notre court passage sur la terre. Mais si au lieu de le servir nous l'offensons, si la mort nous surprend dans sa disgrâce, ce même Dieu, qui devrait être notre souveraine félicité, deviendra notre souverain malheur. **II**

n'y a pas ici de milieu : quiconque renonce à gagner le ciel tombe nécessairement dans le plus horrible état, dans la damnation éternelle : *Aut æternum gaudere cum sanctis, aut æternum torqueri cum impiis*. Redoutable alternative, chrétiens, qui doit nous faire sentir et toucher du doigt la nécessité extrême, indispensable, de nous appliquer sérieusement et efficacement à notre salut éternel, qui est cet unique nécessaire dont nous parle Jésus-Christ dans l'Évangile : *Porro unum est necessarium*.

Après vous avoir exposé dans ma dernière instruction le bienheureux état des justes, ou le paradis, que l'on appelle justement la vie éternelle, je vais aujourd'hui vous exposer l'état déplorable des réprouvés, vous parler de l'enfer, que l'on nomme aussi, et non sans raison, la mort éternelle. Comme je ne veux pas traiter cette matière en prédicateur ou en missionnaire, mais en simple catéchiste, je ne ferai que vous proposer la série des vérités que la foi nous enseigne sur ce point, vérités qui pourront vous fournir de sérieuses et utiles méditations.

Et d'abord, devons-nous croire l'existence de l'enfer ? — Pour nous, catholiques, il ne devrait pas y avoir lieu à faire une pareille question, puisqu'il s'agit d'une vérité aussi clairement révélée que toute autre. Ou nier donc tous les autres dogmes, ou admettre aussi celui-ci. Cependant, comme il ne manque pas, même parmi les catholiques, de ces gens qui, soit par affectation de bel esprit, soit par ostentation d'esprits exempts de préjugés, s'en moquent comme d'un vain épouvantail, comme d'une fable ou d'une invention des prêtres, je vais leur prouver qu'en pensant ainsi, ils sont en contradiction ouverte non-seulement avec la foi, mais encore avec la raison elle-même, avec cette raison dont ils se glorifient tant.

On ne peut nier l'enfer, c'est-à-dire l'existence dans l'autre vie d'un lieu de peines, sans nier l'existence même de Dieu. Car en admettant un Dieu, et l'on est forcé d'en admettre un, il faut nécessairement qu'il soit saint, juste, sage, ennemi et vengeur du vice. Mais où serait sa sainteté, sa justice, sa providence, s'il laissait impunis les crimes et les scélératesses? Et ne voyez-vous pas en effet que la plupart des scélérats restent impunis en ce monde, et qu'ils sont même prospères et heureux? Il faut donc admettre un état de punition et de vengeance dans l'autre monde. Autrement le gouvernement de Dieu serait pire que celui des hommes, puisque les princes d'ici-bas font punir avec une grande rigueur les délits qui nuisent au bien public et à la société. Mais comme tout cela répugne manifestement à l'idée que nous avons de Dieu, il suffit donc de croire un Dieu pour croire à un enfer.

Cela sert pour confondre et désabuser ceux qui se moquent de l'enfer, voyons maintenant ce que l'on y souffre.

Le lieu qu'on appelle *enfer*, et qui a été préparé par Dieu pour les anges prévaricateurs et pour les hommes qui imiteraient leur révolte et mourraient dans le péché mortel, renferme pour tous ceux qui y tombent une double peine, la peine des *sens* et la peine du *dam*, qui correspondent au double désordre que renferme en lui-même le péché.

Que fait le chrétien qui pèche? Il abandonne Dieu, à qui seul il devrait toujours se tenir attaché avec respect, obéissance et amour, et retourne vers les créatures, vers les choses d'ici-bas, mettant en elles sa propre fin, son contentement et sa félicité, sans se soucier de Dieu. Or, en punition d'avoir abandonné Dieu, il sera rejeté et abandonné de lui pour toujours, et c'est en quoi consiste la peine du *dam*, qui est la peine de l'âme; puis en

punition d'avoir recherché son plaisir dans les misérables biens de la terre, il sera brûlé par le feu, et c'est en ceci que consiste la peine du sens, qui est celle du corps. L'une et l'autre nous sont indiquées souvent dans l'Évangile, surtout dans la sentence suprême que Jésus-Christ fulminera contre les réprouvés : *Discedite a me, maledicti, in ignem æternum. Discedite*, voilà la peine du dam; *in ignem æternum*, voilà la peine du sens. Commençons par cette dernière.

On ne peut douter qu'il n'y ait en enfer un feu véritable et réel. Toutes les fois qu'il est question dans les divines Écritures des peines des damnés, c'est toujours d'un vrai feu que l'on parle, et non pas d'un feu mystique ni métaphorique. Je vous accorderai que ce feu est d'une nature différente du nôtre, mais cela ne veut pas dire qu'il ne soit pas un feu véritable; cela veut dire plutôt qu'il est bien plus terrible et bien plus dévorant que le nôtre.

En effet, notre feu est un bienfait de la providence et de la libéralité du Seigneur, destiné à nous réjouir, à nous éclairer, à nous réchauffer, et à nous servir pour les besoins de la vie; mais le feu de l'enfer a été créé par le Seigneur dans le seul et unique but de se venger de ses ennemis. Or si notre feu est si formidable, comme chacun le sait et le voit et dans les fournaises, et dans les mines, et dans les fonderies, et dans les volcans, et surtout dans la foudre qui s'élançe du ciel, que dirons-nous de celui que la main d'un Dieu tout-puissant a créé pour être l'instrument de ses vengeances? Il ne faut donc pas s'étonner, par conséquent, s'il renferme des qualités si prodigieuses et si étonnantes. Suivez-moi bien, afin que par les propriétés de ce feu, vous puissiez juger de la grandeur de la peine.

1° Ce feu, quoique matériel, n'a pas besoin d'être ali-

menté; il subsiste et se conserve toujours rans autre aliment que la colère de Dieu : *Flatus Domini succendens eum.* Voilà pourquoi, dès le commencement, il a agi avec la même ardeur et la même activité qu'il agira pendant toute l'éternité, sans jamais suspendre ni ralentir sa fureur.

2° Ce feu, bien que matériel et corporel, a la vertu d'agir immédiatement sur l'âme, quoiqu'elle soit spirituelle et incorporelle; il a la vertu non-seulement de dévorer les entrailles, les moëlles, les os, mais de pénétrer jusqu'à l'âme, de la blesser, de la transpercer cruellement, et c'est pour cela qu'on ne l'appelle pas seulement feu, mais essence, mais esprit et quintessence du feu : *Spiritus ardoris.* Il produit dès maintenant cet effet sur les âmes des réprouvés, tandis qu'elles sont séparées de leurs corps, et il le produira également plus tard quand elles leur seront réunies.

Nous ne savons pas comment cela se fait, mais cela a certainement lieu, dit saint Augustin : *Miris sed veris modis.* D'ailleurs nous connaissons assez le fait; car si Dieu maintenant fait éprouver à notre âme toutes les douloureuses impressions du corps, croyons-nous que sa toute puissance ne trouvera pas mille autres moyens pour faire sentir à cette âme, bien que séparée du corps, l'ardeur dévorante du feu de l'enfer? Des anges rebelles, qui n'ont pas de corps puisqu'ils sont de purs esprits, n'ont-ils pas été condamnés à brûler?

3° Ce feu brûle, mais il ne consume pas et ne détruit pas comme le nôtre; et c'est pourquoi Jésus-Christ l'a comparé au sel : *Omnis igne salietur, et omnis victima sale salietur.* De même que le sel pénètre les chairs sur lesquelles il est répandu, qu'il s'infiltré dans toutes leurs parties et leur communique son âcreté, et qu'en même temps il les conserve, ainsi le feu de l'enfer pénétrera

et s'insinuera partout avec des douleurs épouvantables, mais sans consumer, sans détruire, sans anéantir. Et s'il est parfois appelé dans l'Écriture un feu dévorant. c'est uniquement pour exprimer la fureur et l'énergie sans lesquelles il agit, n'épargnant pas la moindre partie du réprouvé.

4° Ce feu renferme en lui-même tous les genres de tortures, et c'est principalement pour cela que l'enfer est appelé *locus tormentorum*. Comme Dieu avait donné à la manne qu'il faisait pleuvoir sur les Hébreux, toutes les saveurs, pour nourrir et fortifier le peuple d'élection, ainsi il a réuni dans le feu de l'enfer toutes les tortures et toutes les douleurs imaginables pour tourmenter ce peuple réprouvé; aussi n'y aura-t-il ni peine, ni douleur, ni martyre, ni convulsion qu'on ne souffre dans cet abîme : *In uno igne omnia tormenta patientur.* — *Congregabo super eos mala.* — *Omnis dolor irruit super eos.* Oh! à combien d'atroces douleurs notre corps n'est-il pas sujet en ce monde! Que de supplices la justice humaine n'a-t-elle pas inventés pour punir les criminels! Que de cruautés les tyrans n'ont-ils pas imaginées pour tourmenter les martyrs. La seule pensée d'un de ces supplices nous fait frémir; que sera-ce donc de se trouver plongé au milieu de tous à la fois : *Omnis dolor?* Imaginez-vous, représentez-vous tous les maux possibles : il n'en manque aucun au damné : *Omnis dolor.*

Et même, écoutez-moi bien : Si quelquefois les prédicateurs et les auteurs ascétiques, pour vous donner quelque idée des peines de l'enfer, vous décrivent les plus horribles instruments de torture connus jusqu'à ce jour, les haches les gibets, les scies, les chevalets, les ongles de fer, les grils, les roues, le plomb fondu, etc., cela vous semble peut-être des exagérations; mais non, ce terrible appareil n'est qu'une légère peinture de l'en-

fer, une manière de s'expliquer, une ombre, un rien. Les divines Écritures aussi, pour s'adapter à notre faiblesse, sont obligées de se servir de semblables comparaisons; ainsi en nous parlant de l'enfer, elles nous rappellent le fiel de l'aspic, la morsure de la vipère, et la soif dévorante, et la faim canine, et les grincements de dents, etc. Mais l'enfer est mille fois plus affreux que tout cela. Autre est l'enfer que l'homme peut imaginer, et autre celui qu'un Dieu tout-puissant a creusé pour satisfaire sa juste vengeance. Qui pourra jamais sonder les trésors de la colère de Dieu, dit le Psalmiste : *Quis novit potestatem iræ tuæ, aut præ timore iram tuam dinumerare* ¹? Mais il y a plus encore, car ce feu, qui renferme tous les supplices, exclut en même temps toute espèce de soulagements : ainsi il est ardent, mais il ne brille pas; il brûle, mais il n'éclaire pas; ou bien il possède la lumière qui peut tourmenter, mais non celle qui peut soulager.

De même tous les sens du corps seront plus ou moins tourmentés selon l'abus plus ou moins grand qu'on en aura fait. La vue sera tourmentée par d'épaisses ténèbres, par des spectres et des fantômes horribles, par l'épouvantable laideur des démons, par l'affreuse fumée de ce feu; l'ouïe le sera par les hurlements et par les cris de rage qui retentiront incessamment dans cette prison; l'odorat, par l'odeur fétide et insupportable de tant de cadavres vivants, amoncelés et entassés les uns sur les autres; le goût, par une faim et une soif dévorantes, sans jamais pouvoir obtenir une goutte d'eau; le toucher et tout le corps, par les ardeurs du feu, qui sera pour le damné la source principale des tourments multiples dont je viens de vous parler.

¹ Ps. LXXXIX, 11.

Enfin, une autre qualité de ce feu, c'est d'être en quelque sorte doué de raison et d'intelligence pour distinguer un coupable d'un autre, et proportionner la peine à chacun, en pénétrant de flammes plus cruelles les plus coupables. Vous, chrétiens, si vous vous damnez, vous qui êtes marqués du caractère du saint Bap-tême, n'espérez pas pouvoir vous cacher; ce feu saura vous reconnaître parmi la masse infinie des turcs, des juifs, des idolâtres, et vous distinguer par un surcroît de rigueur. Vous comprendrez alors combien se sont trompés ceux qui disent que c'est la même chose d'être damné pour un péché ou pour plusieurs. Si vous êtes damnés pour deux péchés, vous souffrirez deux fois plus que celui qui le sera pour un seul; votre enfer sera trois fois, dix fois, cent fois, mille fois plus terrible, suivant le nombre de vos péchés : *Pro mensura peccati erit et plagiarum modus.*

De plus, non-seulement les damnés seront distingués les uns des autres pour la peine, mais encore dans chacun d'eux, les membres qui auront le plus servi au péché seront les plus tourmentés; comme le cœur chez le vindicatif, chez l'avare et chez l'envieux; la langue chez le médisant, le blasphémateur et le parjure; le palais chez le gourmand et chez l'ivrogne; le toucher et les yeux chez l'impudique et le sensuel, et ainsi des autres.

Toutes ces propriétés du feu sont véritablement extraordinaires. Cependant nous n'aurons pas de peine à les croire, si nous voulons nous rappeler que ce feu est l'instrument employé par Dieu pour punir ses ennemis, et qu'il lui a en quelque sorte communiqué pour cela sa sagesse, sa puissance et sa justice. Imaginez-vous, maintenant, quelle doit être la torture du damné qu'un feu de cette nature enveloppe et pénètre.

Ils ne savent donc pas ce qu'ils disent ceux qui s'écrient : Si je me damne, je me résignerai. Insensés ! sachez qu'il n'y a pas de patience, d'insensibilité, de stoïcisme capable de supporter pendant une seule heure ce feu. Bien loin de vous résigner, vous ne cesserez de pousser des hurlements et des cris de désespoir, si vous avez le malheur de vous damner.

Bien que la peine dont je viens de vous parler soit celle qui nous effraie le plus, parce qu'elle est la plus sensible, elle n'est cependant pas la plus horrible. La peine la plus cruelle est celle qui est appelée la peine du *dam*, et qui consiste dans la privation de Dieu. Le pécheur s'est éloigné de Dieu dans le temps où il devait le servir ; à son tour, Dieu abandonnera le pécheur dans le temps où celui-ci devrait jouir de lui. Je vois bien que cette perte de Dieu vous touche peu et vous effraie beaucoup moins que la peine du feu dont je vous parlais à l'instant ; mais savez-vous pourquoi ? C'est parce que nous connaissons par l'expérience des sens la peine du feu, tandis que nous n'avons de Dieu qu'une idée intellectuelle, abstraite et très-imparfaite, et que nous ne pouvons nous élever à lui, empêchés que nous sommes par le corps qui nous accable, et par cent objets visibles qui nous entourent, nous attirent à eux, nous distraient et nous séduisent. Voilà pourquoi on s'affecte peu en ce monde de perdre Dieu et sa divine grâce, et qu'après l'avoir perdu on continue à vivre joyusement, à s'amuser et à se divertir comme si aucun malheur ne nous fût arrivé.

Mais il en sera bien autrement dans l'autre vie, où les séductions du monde et les illusions des sens se seront évanouies. L'âme, sortie de la prison du corps, libre et débarrassée de tout ce qui l'occupait ici-bas, sera placée sous la lumière du visage de Dieu, et environnée d'une

clarté ineffable qui lui fera connaître d'une manière claire et distincte le bien souverain et infini qui est Dieu; alors elle se concentrera toute en lui seul, et elle se sentira violemment attirée vers lui seul par l'instinct et la force même de sa nature. Mais quand elle se verra repoussée de lui comme son ennemie, rejetée et maudite pour toujours, qui pourrait exprimer ses douleurs, ses remords, son désespoir? Les fureurs et le désespoir d'un amant passionné, frénétique par amour, qui se trouve privée tout à coup de son idole adorée, sans espérance de la revoir et de la recouvrer jamais, ne sont qu'une très-faible image de cette profonde et irrémédiable douleur qui emporte avec elle l'âme bannie de Dieu au milieu des feux de l'enfer.

Avec cette autre différence encore, que la douleur que nous éprouvons ici-bas par la perte d'une personne qui nous est chère s'affaiblit avec le temps, s'efface peu à peu et finit par s'énavoir entièrement, tandis que le désespoir qu'éprouvera le damné de la perte de Dieu sera toujours aussi déchirant qu'au premier moment de sa damnation. Ce désespoir le tourmentera incessamment par deux affections violentes et opposées, le désir et la haine. Le *désir*, car il ne pourra se défendre de regarder Dieu comme son souverain bien, et de reconnaître éternellement ses amabilités infinies; la *haine*, car se voyant devenu le but incessant de ses vengeances, il ne pourra s'empêcher de le regarder comme son persécuteur et son ennemi; en le haïssant il le désirera, en le désirant il le haïra; haine éternellement opposée au désir, désir éternellement opposé à la haine. Oh! quel inexprimable combat dans cette âme incessamment déchirée et partagée par ces deux inconciliables affections!

De là naîtra cette autre peine spirituelle appelée par

Jésus-Christ le ver de la conscience : *Vermis eorum non moritur*¹, et qui consiste dans la connaissance douloureuse d'avoir perdu sans remède sa fin dernière qui est Dieu; de l'avoir perdue pour peu de chose, et parce qu'on l'a voulu. Cette pensée, toujours pour ainsi dire plantée dans l'esprit, sera comme la morsure aiguë d'un ver qui ronge, et tourmentera sans relâche toutes les puissances de l'âme.

La *mémoire*; le pécheur se rappellera toujours les péchés qu'il a commis pour des choses de rien, qui maintenant se sont évanouies; les dangers dans lesquels il s'est imprudemment jeté; les occasions qu'il a eues de faire le bien et de reprendre le bon chemin; le temps propice et favorable qu'il a perdu et qui ne reviendra plus.

L'*intelligence*; le damné pensera sans cesse à la grandeur de la béatitude pour laquelle Dieu l'avait créé, et au peu qu'il avait à faire pour la mériter, s'étant peut-être donné plus de mal pour se damner qu'il ne lui en aurait coûté pour se sauver; il pensera et repensera au fatal échange qu'il aura fait d'un bonheur éternel contre un malheur sans fin.

Enfin, la *volonté*; elle sera continuellement en proie, comme une mer en furie, aux passions les plus terribles, aux remords, à la tristesse, à l'indignation, au dépit, à la rage, au désespoir, à la fureur, jusqu'à se tourner contre elle-même, selon le langage de l'Église, à se déchirer de ses propres mains, et à maudire le jour de sa naissance, ses parents, les saints et Dieu lui-même. Quel horrible abîme n'est donc pas ce séjour infernal, qui exclut tous les biens et réunit en lui tous les maux!

¹ Marc. XI, 44.

Mais ne restera-t-il donc aucune espérance de voir finir ces tourments? — Non, cette immense misère des damnés n'aura jamais de fin, non plus que la félicité des élus. Cette éternité des peines de l'enfer est une vérité clairement exprimée dans les divines Écritures, et dont nous ne pouvons douter, puisque saint Paul nous dit que les pécheurs chassés de devant la face du Seigneur paieront des peines éternelles : *Dabunt pœnas in interitu æternas* ¹; et Jésus-Christ, que leur ver ne meurt jamais, que leur feu ne s'éteindra jamais, que la fumée de leurs tourments montera pendant tous les siècles, et autres expressions semblables. Or, cette éternité est ce qui met le comble et le sceau à leurs peines.

Le temps ne me permet pas aujourd'hui d'approfondir autant qu'il le mérite ce dogme effrayant de notre foi, et de réfuter les objections que lui opposent les incrédules. J'y suppléerai dans ma prochaine instruction. En attendant, que vous dirai-je comme conclusion de celle-ci? Si nous avons quelque souci de notre bonheur, pensons sérieusement à notre état. Oh! que c'est une chose horrible, s'écrie saint Paul pénétré d'épouvante, de tomber en mauvais état entre les mains du Dieu vivant! *Horrendum est incidere in manus Dei viventis* ²! Considérons attentivement si ce n'est pas être ennemi de soi-même que de s'exposer, pour quelques satisfactions passagères, pour des choses de néant, à toute la rigueur de la justice vengeresse de Dieu. Prions le Seigneur qu'il nous éclaire, qu'il nous remplisse d'une sainte et salutaire crainte, afin de prévenir à tout prix, pendant qu'il en est temps encore, un si grand malheur : *Confige timore tuo carnes meas* ³.

¹ II. Thess. I, 9. — ² Hebr. X, 31. — ³ Ps. CXVIII, 120.

TRAITS HISTORIQUES

I. — Deux jeunes gens qui étaient grands amis se promirent que le premier qui mourrait viendrait dire à l'autre dans quel état il se trouverait. L'un des deux étant mort quelque temps après, il apparut à son ami et l'assura qu'il était damné, parce que, n'ayant pas voulu croire à l'immortalité de l'âme, il avait négligé de faire de bonnes œuvres; et pour lui faire comprendre les peines qu'il endurait, il lui toucha le front avec sa main, d'où il tomba quelques gouttes d'une sueur ardente sur la peau de l'autre, laquelle en fut toute pénétrée et consumée en un instant. Après cela, il lui dit : « Cette marque que je vous laisse, et que vous porterez jusqu'à la mort, vous avertira de mon malheur et vous excitera à mieux vivre que je ne l'ai fait. » Ayant dit ces paroles, il disparut. Son ami, craignant de tomber dans le même malheur, résolut de rompre tous les attachements qu'il avait au monde pour se consacrer à Dieu; il vécut saintement dans un monastère où il finit ses jours.

II. — Louis de Grenade, écrivain aussi spirituel qu'énergique, raconte le fait suivant : « Un individu vit un jour en songe l'âme d'un homme qui avait vécu selon les passions de l'homme terrestre, tourmentée dans l'enfer de la manière suivante. Les démons commencèrent par s'emparer de cette âme, la conduisirent au prince des ténèbres qui attendait ses agents, assis sur son siège de feu. Lorsqu'ils lui eurent présenté l'âme du damné, le prince des démons lui dit : « Je veux que tu sois honoré sur ce magnifique siège, puisque tu étais en si grande vénération auprès des hommes, et que tu n'as jamais cessé d'aspirer aux honneurs. » — Cette âme pleura amèrement d'être obligée de subir un honneur si cruel et si douloureux. Arrivèrent ensuite d'autres démons qui, lui offrant une potion souverainement amère et repoussante, la forcèrent de l'avalier en lui disant : « Voilà ce qui te convient; puisque tu as été adonné à la boisson, goûte un peu le vin

« que nous buvons en ce pays. » Deux autres démons lui jetèrent ensuite des vipères sur la poitrine en lui disant : « Puis-que dans ta vie tu as aimé les embrassements impurs, livre-toi au plaisir avec ces voluptueuses. Prends-les en place de celles que tu as aimées dans le monde. »

XXXI. INSTRUCTION

ÉTERNITÉ DES PEINES DE L'ENFER

De tout ce que je vous ai dit, dimanche dernier, des peines des réprouvés dans l'enfer, rien ne nous doit pénétrer d'une crainte aussi salutaire que leur éternelle durée. Cependant c'est à peine si je vous ai parlé de cet article si effrayant de notre foi. Je vais donc le traiter spécialement aujourd'hui, et vous expliquer : 1° Ce que c'est que l'éternité, et combien une peine éternelle est épouvantable ; 2° je prouverai la vérité et la justice des peines éternelles contre ceux qui les combattent et les nient ; 3° je montrerai à ceux qui oublient l'éternité, combien il est important d'y penser sans cesse. Ce sujet est de telle nature, que vous devez attendre de moi quelque chose de plus qu'une simple instruction.

Et d'abord, qu'est-ce que l'éternité? Pouvons-nous l'embrasser par la pensée? Non assurément. Nous savons tous que l'éternité est un temps futur qui ne doit

jamais finir ; puisque quelque grand que soit le nombre d'années que vous supposiez, après ce nombre écoulé il en restera un plus grand, et après celui-ci un plus grand encore, et ainsi successivement l'un après l'autre, sans que jamais il arrive un instant que l'on puisse appeler le dernier. C'est tout ce que nous savons dire, c'est tout ce que nous disons ; mais nous ne pouvons, à proprement parler, le concevoir, parce que notre intelligence, bornée comme elle l'est, se confond et se perd quand elle veut se mettre à considérer l'infini, et elle ne peut le comprendre.

Il arrive alors à notre esprit ce qui arrive à notre œil, quand il a devant lui un espace trop vaste et trop étendu qu'il ne peut embrasser, par exemple une route longue et droite, ou la vaste immensité de la mer. Il nous semble que la route finit et que la mer se borne, tandis que l'un et l'autre n'ont en réalité d'autre fin que la faiblesse de notre vue, qui ne peut s'étendre plus loin. Ainsi en est-il lorsque nous méditons l'éternité ; ne pouvant la comprendre à cause de la faiblesse de notre esprit, nous lui donnons toujours des bornes et une fin, tandis que l'éternité n'en a pas.

Concluez de là que toutes les images, tous les calculs, toutes les comparaisons qu'emploient les prédicateurs et les auteurs ascétiques pour l'expliquer, sont imparfaites de leur nature et ne peuvent nous en donner une juste idée. Quelle durée plus longue pouvons-nous concevoir qu'une série continuelle de millions et de milliards d'années, et même de siècles, égale aux feuilles de tous les arbres de la terre, aux grains de sable de l'Océan, aux gouttes d'eau des mers, aux atomes de l'air, aux étoiles du ciel ? Oh ! voilà une succession, une quantité, une multiplicité qui atterre et confond. On dirait presque qu'elle ne finira jamais, cependant elle aura une fin.

Avec l'écoulement continu et incessant des siècles, on arriverait nécessairement à un dernier moment où ce nombre colossal serait épuisé; et pourtant, il resterait encore une éternité toute entière aussi bien que dès le commencement.

La raison en est que toutes les autres choses, lors même que nous ne pouvons pas les compter, ne sont cependant pas infinies; nous pouvons toujours les accroître ou les diminuer. L'éternité au contraire n'a pas de fin, et par conséquent elle n'est pas susceptible ni de diminution ni d'accroissement. C'est donc en vain que nous nous fatiguons à joindre ensemble des années et des siècles sans nombre, et à les faire écouler insensiblement les uns après les autres. Quelques suppositions et quelques calculs que nous puissions faire, nous sommes toujours au commencement de l'éternité qui demeure immobile, sans se raccourcir ni s'allonger d'un seul moment.

Or, cette éternité, que nous ne pouvons pas même mesurer par la pensée, voilà, d'après les oracles nombreux, évidents et indubitables de l'Évangile, la durée des peines que subira le damné dans l'abîme de l'enfer. Il n'y a peut-être pas de vérité révélée en termes aussi précis : *Et ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam*¹. Le malheur des impies sera aussi éternel que la félicité des justes. L'enfer cesserait d'être enfer, si au milieu de ses supplices on pouvait espérer de les voir finir un jour; mais non, réplique saint Paul : *Dabunt pœnas in interitu æternas*. Qui ne conviendra que de toutes les peines des damnés celle-ci ne soit la plus grande, la plus épouvantable, et même l'enfer de l'enfer lui-même? Pesez-la avec attention dans toutes ses circonstances, et vous serez saisis de terreur.

¹ Matth. XXV, 46.

Il y a une grande différence, chrétiens, entre une souffrance qui finit et une souffrance qui ne finit pas. Pour une douleur qui finit, chaque jour de souffrance de plus est un jour de moins à souffrir ; mais pour une souffrance qui n'a pas de fin, plus il en passe, autant il en reste, puisqu'il reste toujours une éternité entière à souffrir. Des tourments, quelque cruels qu'ils soient, sont tolérables dès qu'ils sont de courte durée ; au contraire, les plus légères incommodités deviennent insupportables si elles se prolongent. Mais que parlé-je d'incommodités ? Les divertissements eux-mêmes, les plaisirs, les passes-temps, comme la musique, le jeu, la comédie, le spectacle, la conversation, s'ils se prolongent trop, deviennent un martyre. Or, que sera-ce de souffrir des supplices atroces, et de les souffrir pour toujours !

Il y a dix-huit siècles et plus que Judas est en enfer, et Caïn, le premier des damnés, y est depuis plus de soixante. Or, combien y a-t-il d'écoulé pour l'un et pour l'autre de leur éternité, et combien leur en reste-t-il ? Ah ! dit saint Augustin, ce sont là des termes qui s'appliquent au temps, mais non pas à l'éternité : *Æternitas non habet quando*. Les malheureux ! ils en sont toujours à commencer !

Si du moins cette éternité de tourments admettait quelqu'interruption, quelque trêve, quelque repos, quelque allègement. Mais non ; l'éternité, qui n'a ni mesure ni fin, n'a pas davantage de changement ; elle est interminable et invariable dans ses tourments, qui sont toujours les mêmes.

Le lieu ne change pas. Une fois tombé dans ce gouffre, on n'en sort plus et on n'en peut plus sortir. Dans ce lieu, on n'y change non plus de position ni de situation. Le damné reste immobile et cloué dans la même position où il se trouvera dès sa chute en enfer ; aussi

les Écritures comparent-elles cette chute dans l'abîme à celle d'un arbre que l'on abat et qui reste immobile du côté où il est tombé : *In quocunque loco ceciderit, ibi erit*¹. Si vous voulez vous former une idée de cette peine, tenez-vous parfaitement immobile dans la même position, non pas toute votre vie, mais seulement pendant une nuit, ou même pendant une heure, dans votre lit, quoiqu'il ne soit pas un lit de feu comme celui des damnés.

Enfin, il ne peut y avoir non plus aucun changement dans les circonstances, c'est-à-dire que la douleur sera toujours la même, sans se ralentir ni peu ni beaucoup. Cela doit nous faire comprendre la distance infinie qu'il y a entre les maux de l'éternité et les maux de cette vie.

Les maux de cette vie, même les plus aigus, ont leurs déclin et leur périodes, qui donnent au malheureux patient quelque repos et quelque soulagement; le damné n'aura jamais ni soulagement ni repos, et la rigueur de sa souffrance sera toujours la même. Toujours du feu et jamais du rafraîchissement; toujours les ténèbres et jamais la lumière; toujours la soif la plus ardente et jamais une goutte d'eau; toujours une faim dévorante et jamais une miette de pain.

Dans les maux de cette vie, s'il n'y a point de soulagement, on est au moins consolé par la compassion des autres; mais les damnés n'ont à attendre de compassion ni de la part de leurs compagnons, ni de la part des démons qui les tourmentent. Aussi sont-ils des insensés, ceux qui disent : Si je me damne, au moins je ne serai pas seul. Ce serait un moindre mal de se damner seul, car les autres damnés, livrés au désespoir, loin de soula-

¹ Eccl. XI, 3.

ger vos peines, ne feront que les aggraver, surtout ceux qui seront dans les supplices par votre faute.

Enfin, si les maux de cette vie ne s'adouciennent pas de leur nature, ils deviennent cependant plus supportables, par suite d'une certaine habitude que l'on en contracte à la longue, et qui les rend plus tolérables qu'ils n'étaient dans le principe. L'infortuné qui se voit tout à coup renfermé dans une horrible prison, dans les premiers jours gémit, se désespère, soupire et pleure sur son malheur; mais à la longue il s'y habitue, se calme, et finit par rire, chanter et s'amuser. Ainsi en est-il des maux ici-bas; mais dans l'éternité, il n'y a rien de semblable, et l'on ne s'habitue pas aux tourments. Après des millions et des millions d'années, le damné souffrira absolument la même peine qu'il a éprouvée dès le premier instant de son entrée dans cette horrible prison.

Mais il y a plus encore. Non-seulement le réprouvé souffrira éternellement ses peines sans diminution et sans soulagement, mais il les souffrira toutes ensemble, toutes réunies à la fois; ou, pour m'expliquer plus clairement, il souffrira à chaque instant l'éternité toute entière, qui l'écrasera de son poids : *Pondus æternitatis sustinet*. De même qu'une grosse boule, placée sur un terrain uni, pèse de tout son poids sur ce terrain, bien qu'elle ne le touche que par un seul point, ainsi le damné sentira à chaque instant le poids entier de l'éternité : *Pondus æternitatis sustinet*. Ce tourment sera l'effet de la connaissance très-certaine et de la déchirante pensée de son éternelle souffrance que Dieu fixera dans son esprit. Ainsi, ce qui rend les saints heureux dans le ciel, c'est la pensée que leur bonheur sera éternel; et ce qui tourmentera les damnés dans l'enfer, c'est le souvenir incessant de l'éternité de leurs supplices.

Le réprouvé pensera donc non-seulement aux peines qu'il souffre à chaque instant, mais en même temps et à celles qu'il a déjà endurées, et à celles qu'il doit endurer encore ; il ne pourra jamais détacher sa pensée de ces trois temps : le passé, le présent, l'avenir ; et tous concourront à le tourmenter, et l'inutilité du passé, et l'atrocité du présent, et l'éternité de l'avenir. De là ces transports insensés et furieux avec lesquels le damné se tournera contre lui-même pour essayer de s'anéantir et d'en finir ; mais ce sera en vain : *Quærent mortem et non invenient*, dit saint Jean ; *desiderabunt mortem, et fugiet mors ab eis* ¹. Toujours ils rechercheront la mort, et toujours ils désespéreront de pouvoir l'atteindre.

Oh ! quel abîme donc et quel mystère que cette éternité ! Interminable par la durée de ses tourments, toujours au commencement et jamais à la fin ; invariable par la durée de ses tourments qui sont toujours les mêmes, qui ne changent ni ne s'adoucissent jamais ; indivisible par la durée des ses tourments, tous réunis et jamais séparés. Qui pourra jamais la comprendre ? Elle est inconcevable, et celui-là seul la comprend qui a le malheur d'y être condamné.

Mais savez-vous ce qui me semble plus incompréhensible encore que tout cela ? C'est la conduite de tant de chrétiens, malgré cette croyance. Croire par la foi une éternité de tourments, et vivre comme beaucoup le font, c'est là un mystère encore plus grand pour moi. Il faut donc dire ou bien que l'on ne croit pas véritablement à l'éternité, ou bien qu'on n'y réfléchit jamais. Oui, les uns sont incrédules et les autres sont légers ; je devrais donc m'adresser aux uns et aux autres comme je l'avais annoncé en commençant, mais il ne me reste pas assez

¹ Apoc. IX, 6.

de temps. Je renvoie donc ce sujet à dimanche prochain, et je termine par cette réflexion :

Quand Jésus-Christ prêchait au peuple qui le suivait certaines vérités plus importantes et plus terribles, il avait coutume de conclure en disant : *Intellexistis hæc omnia?* Avez-vous bien compris tout ce que je viens de vous exposer? les engageant par là à y réfléchir sérieusement. Je vous dirai donc aussi : *Intellexistis?* Le tableau que je viens de vous faire de l'enfer est bien faible et bien loin de la réalité; car, dit le Psalmiste, qui peut sonder les trésors de la colère de Dieu? *Quis novit potestatem iræ tuæ, aut præ timore iram tuam dinumerare* ¹? Mais le peu que je vous en ai dit devrait pourtant suffire pour vous faire frémir d'horreur.

Et qui de vous, en effet, demande le Seigneur par la bouche du prophète Isaïe, qui de vous pourra habiter pendant l'éternité avec un feu dévorant? *Quis poterit habitare de vobis cum igne devorante* ²? Il serait à désirer que chacun de vous s'adressât à soi-même cette interrogation : Comment pourrai-je, moi si sensuel et si délicat, moi qui ne puis supporter le moindre mal, la plus légère douleur, la plus petite incommodité, pas même le froid et la chaleur des saisons, comment pourrai-je supporter les ardeurs éternelles du feu de l'enfer? *Quomodo potero habitare cum igne devorante, cum ardoribus sempiternis?*

Examinons donc attentivement l'état intérieur de notre âme, pour voir si nous ne nous sommes pas rendus coupables devant Dieu d'une si grande peine, si nous ne le sommes pas encore, et surtout où notre vie nous conduit. Que de sentiments salutaires cet examen ne peut-il pas exciter en nous!

¹ Ps. LXXXIX, 2. — ² Is. XXXIII, 14.

1° Sentiments de *reconnaissance* pour Dieu, qui nous a préservés jusqu'ici de tomber dans ce gouffre horrible, et préservés autant de fois que nous avons passé et que nous passons encore d'instant dans son intimité : *Misericordiae Domini est, quia non sumus consumpti. — Nisi Dominus adjuvisset me, paulominus in inferno habitasset anima mea.*

2° Sentiments de *profonde crainte des jugements de Dieu*. S'il se tait aujourd'hui, s'il dissimule, s'il attend, c'est qu'il accumule sur la tête des pécheurs obstinés et impénitents, des trésors de colère qu'il répandra tout à coup sur eux en les précipitant, lorsqu'ils y penseront le moins, au fond de l'enfer : *Subito exardescet ira illius.*

3° Sentiments de *regret, de pénitence et de retour à Dieu*, pour nous soustraire au péril qui nous menace, apaiser Dieu, désarmer sa colère, et nous assurer sa grâce et son amour : *Miserere mei, Deus* ¹. — *Ne perdas cum impiis, Deus, animam meam* ².

4° Sentiments de *patience et de résignation dans les épreuves de la vie*, qui, quelque lourdes qu'elles puissent être, ne sont véritablement rien en comparaison des peines éternelles que nous avons méritées et que nous pouvons mériter encore. Adressons aussi à Dieu d'ardentes prières, comme le faisaient les saints, si justes appréciateurs de leurs véritables intérêts, des biens du ciel et des maux de l'éternité. Prions donc incessamment Dieu, dis-je, pour que dès maintenant il nous pardonne et nous purifie, et qu'il nous envoie ici-bas, si notre salut l'exige, des afflictions, des souffrances et des malheurs, pourvu qu'il nous rende dignes de ses miséricordes dans l'autre vie : *Hic ure, hic seca, hic mihi non parcas, ut in æternum parcas.*

¹ Ps. L, 1. — ² Id. XXV, 2.

Ne sont-ce pas là en effet les sentiments que devrait produire en nous la sérieuse considération de la vérité que je viens de vous expliquer? Puisse l'instruction de ce jour vous servir de préparation à ce que je dois ajouter sur cette même matière, et vous montrer l'importance et la nécessité d'entretenir en nous la pensée de l'éternité!

TRAITS HISTORIQUES

I. — Fulque, homme riche, qui ne vivait en ce monde que pour le plaisir, et ne pensait jamais à ses destinées éternelles, fut pendant une nuit d'été troublé dans son sommeil par la chaleur excessive de la température. Alors il se dit en lui-même : « Comment, moi qui puis à peine endurer d'être couché sur un lit si tendre, où je n'éprouve pas la moindre douleur; comment ferai-je lorsqu'un jour, semblable à ce riche dont il est parlé dans l'Évangile, je serai enseveli pour toujours dans les flammes éternelles de l'Enfer? » Cette pensée l'impressionna si fortement, qu'il renonça au monde et se retira dans un désert où il ne vécut que pour l'éternité (*Fleurs du désert*).

II. — Quelqu'un ayant demandé à l'abbé Olympius comment il lui était possible d'habiter une caverne si étroite, où il était exposé aux piqûres des insectes et à la chaleur brûlante du soleil, il répondit en souriant : « L'étroitesse de ma cellule me rappelle la prison des damnés, les piqûres des insectes le ver qui ne meurt jamais, et la chaleur du soleil les flammes allumées par le Tout-Puissant, et éternellement entretenues par sa Justice divine. » (*S. Clim. Scal. Parad.*)

XXXII. INSTRUCTION

VÉRITÉ ET JUSTICE DES PEINES ÉTERNELLES DE L'ENFER

L'éternité des peines de l'enfer, dont je vous ai parlé en dernier lieu, est de tous les articles de notre foi le plus effrayant, de même qu'il est aussi le plus odieux et le plus insupportable aux pécheurs. Il n'est donc pas étonnant que cette vérité ait toujours, dans la foule des incrédules et des impies, des contradicteurs et des ennemis qui la combattent.

Un grand nombre toutefois, sans la nier formellement, laissent entrer dans leur esprit des doutes qui leur sont très-funestes ; car il n'est rien de si pernicieux que de chanceler sur ce point, puisqu'indépendamment du coup mortel que l'on porte à sa foi, on se prive du frein le plus efficace que l'on ait contre le mal, et l'on ouvre la porte à tous les désordres. D'autres, s'ils ne vont pas jusqu'à rejeter cette vérité et jusqu'à en douter, l'éloignent autant qu'ils peuvent de leur pensée pour ne pas être sans cesse poursuivis par la crainte et par la terreur, et pour ne pas troubler, comme ils disent, le calme de leur vie.

Pour compléter donc ce que j'avais à vous dire sur cette matière, j'ai encore à adresser quelques réflexions aux uns et aux autres.

Commençons par les premiers, et examinons un peu

ce qu'ont à nous opposer ceux qui se rient de ce dogme, et quelles sont les raisons sur lesquelles ils prétendent asseoir leur incrédulité.

Ils disent d'abord qu'une éternité de supplices est une peine trop grande et qui ne semble pas compatible avec la bonté et avec la justice de Dieu. Tel est leur langage habituel, telle est leur objection la plus fréquente. Ils répètent sans cesse que cet article est répugnant et injurieux à l'idée que nous devons avoir de Dieu. Personne n'exalte et ne glorifie plus qu'eux la bonté du Seigneur, mais dans le but unique de vivre librement, sans inquiétudes et sans remords. Or, il devrait suffire pour les réfuter de leur répondre, avec saint Augustin, que cette peine n'est pas trop rigoureuse, puisqu'elle a été portée par un Dieu qui est la bonté et la justice même. La même Écriture qui nous enseigne que Dieu est infiniment bon et juste, nous enseigne aussi qu'il punira éternellement les âmes réprouvées; elle ne peut pas plus nous tromper sur un point que sur un autre; donc une peine éternelle se concilie très-bien avec les attributs de Dieu. Ainsi doit raisonner tout chrétien docile à la foi, et c'est le moyen le plus sûr pour trancher tous les doutes. Il ne faut donc pas mettre l'éternité des peines en opposition avec la bonté et la justice de Dieu, mais plutôt conclure de l'une et de l'autre quel grand mal c'est que le péché, puisqu'un Dieu infiniment bon et juste le punit d'une peine éternelle.

— Cependant, nous répliquent-ils, la justice ne veut-elle pas que le châtement soit proportionné à la faute? et que la proportion peut-il y avoir entre une faute d'un instant et une éternité de supplices? — Mais dites-moi d'abord, n'êtes-vous pas assez prévenus que Dieu menace d'une peine éternelle un acte, un consentement gravement coupable, bien que momentanément? Alors pour-

quoi donc accomplissez-vous librement, volontairement, cette faute fatale d'un instant qui peut vous perdre pour toujours ?

Puis, qui vous a dit qu'on doit mesurer la durée du châtimement à la durée du temps consacré à commettre le péché ? La justice humaine elle-même ne suit pas cette règle ; un vol, un attentat, un homicide, sont des délits d'un instant, néanmoins ils sont punis par de longues années de prison, par les galères à perpétuité et même par la mort, châtimement en quelque sorte éternel, puisque le coupable est enlevé pour toujours de la société des vivants. Si donc l'on ne fait pas attention à la brièveté du temps où le crime a été commis, pour infliger une peine plus ou moins longue, c'est que cette peine est réglée sur d'autres raisons et d'après d'autres circonstances.

Cela posé, les théologiens donnent plusieurs raisons pour montrer la proportion qui existe entre la peine éternelle et le péché mortel, mais je me borne à la principale.

Et d'abord, nous savons que la vie présente est le temps destiné par Dieu pour faire pénitence, et qu'après elle on ne peut plus ni faire pénitence, ni par conséquent expier et effacer ses péchés. Ces péchés seront donc éternels sur l'âme du pécheur qui meurt dans l'impénitence, et par conséquent la haine et les châtimements de Dieu seront également éternels.

Mais cette raison, qui dépend toujours de la libre volonté de Dieu, ne doit jamais être séparée de cette autre plus solide et plus concluante qui se tire de la gravité intrinsèque du péché, lequel renferme en lui une malice infinie, relativement à l'objet que nous offensois, qui est Dieu. *Peccatum*, dit saint Thomas, *contra Deum commissum, quamdam habet infinitatem ex infinitate di-*

in fine majestatis. L'offense faite à Dieu par le péché est infinie; elle mérite donc une peine infinie; et puisque cette peine ne peut être pour nous infinie en intensité, il faut qu'au moins elle le soit en durée.

Cette malice infinie de nos fautes, nous ne voulons pas la voir, et ce qu'on nous en dit nous semble exagéré. Mais connaissons-nous bien ce qu'est ce Dieu que nous offensois, cette suprême Majesté que nous méprisons, que nous vilipendons, dont nous provoquons la colère en foulant aux pieds ses ordres, et l'horrible opposition de notre volonté à la sienne, et l'insultant mépris de sa sainte loi, et la téméraire insouciance de ses jugements divins, et l'audace insensée, et le délire étrange et inconcevable d'une misérable et abjecte créature qui veut se révolter contre lui? Comprendons-nous bien toutes ces circonstances que renferme réellement le péché?

* Rapportons-nous-en sur ceci non à notre jugement, mais à celui de Dieu. N'est-il pas vrai que, pour effacer le péché et en mériter le pardon, Dieu a exigé de son divin Fils une satisfaction infinie? Or, voilà la mesure juste et le juste poids dont nous devons nous servir en cette matière. Toutes les fois que je me place devant un crucifix et que je contemple la douloureuse image d'un Dieu attaché à la croix et mort pour nous, j'y vois écrites, en caractères de sang, la malice et la gravité du péché, et j'y lis en même temps l'abus énorme que le pécheur fait de cette bonté et de cet amour infini qui l'a racheté à un si grand prix. A cette vue, je ne suis plus nullement étonné de l'éternité des peines de l'enfer, qui ne me paraît presque plus rien en comparaison de la vie et du supplice d'un Dieu. Qu'y a-t-il en effet d'étonnant que la peine du péché doive être infinie dans l'autre vie, après qu'un Dieu a dû offrir en celle-ci une satisfac-

tion infinie pour l'expier, et que cette satisfaction nous est devenue inutile par notre faute ?

Vous êtes toujours à me demander : Comment un Dieu bon et miséricordieux pourra-t-il supporter de voir éternellement le supplice de ses créatures ? — Mais je vous le demande à mon tour : Comment a-t-il pu souffrir le supplice de son Fils unique, dont la vie vaut infiniment plus que celle de toutes les créatures ensemble ? Pour nous épargner nous-mêmes, il n'a pas épargné son propre Fils, dont il a exigé avec la dernière rigueur toutes les peines qui nous étaient dues ; mais si un tel excès d'amour nous devient inutile par notre faute, il nous attirera justement une éternelle punition.

Ainsi donc, au lieu d'accuser Dieu et de blâmer la sévérité de ses châtimens, apprenons plutôt de là à connaître la gravité du péché, de ce péché qui nous semble si peu de chose, que nous cherchons toujours à affaiblir à nos yeux, en le qualifiant de légèreté et de fragilité, en en jugeant toujours selon les désirs de notre cœur et non selon les vues de Dieu.

Apprenons à connaître que si la miséricorde de Dieu est infinie, sa justice l'est également. Celle-ci, il est vrai, prépare des châtimens éternels à nos mauvaises actions ; mais celle-là prépare, de son côté, d'éternelles récompenses à nos bonnes œuvres. Pourquoi donc voulons-nous, de notre propre volonté, renoncer aux éternelles récompenses et leur préférer les châtimens éternels ? Si Dieu nous menace de l'enfer pour un moment de plaisir criminel, ne nous a-t-il pas promis également le ciel pour un moment de sincère pénitence ? Pourquoi donc se conformer à la première et non à la seconde ? Un simple *Memento* prononcé avec foi et repentir par le bon larron, ne lui a-t-il pas mérité d'être aussitôt associé à la gloire de Jésus dans le paradis ?

Personne d'ailleurs ne va en enfer sans l'avoir librement voulu. Dieu ne cesse de nous en avertir tant que nous vivons, et il nous avertit en père pour ne pas nous punir en juge. Si une éternité de supplices ne suffit pas pour contenir notre malice et pour nous détourner de tant de péchés, de crimes et d'abominations qui se commettent chaque jour, vols, rapines, fornications, adultères, trahisons, injustices de toute sorte, que serait-ce que le monde si Dieu avait prononcé contre le péché un moindre châtiment? Quelle impression nous font les peines du purgatoire, quoique très-atroces, précisément parce qu'elles ne sont pas éternelles? Et comment pourrions-nous dire qu'une peine éternelle est trop grande, puisqu'elle ne suffit pas encore pour nous contenir dans le devoir? Sachez que les réprouvés de l'enfer ne se plaignent que d'eux-mêmes, et non de Dieu. Leur conscience les contraint et les oblige à confesser et à proclamer la parfaite justice des jugements de Dieu : *Justus es, Domine, et rectum judicium tuum*¹; et cet aveu forcé et approbatif n'est certes pas le moindre de leurs tourments.

Telles sont les réflexions que vous devez faire pour vous désabuser, vous tous qui refusez de croire à l'éternité de l'enfer; et si elles ne suffisent pas pour vous persuader, vous devez au moins vous reprocher la plus évidente et la plus grossière imprudence. Car où sont ces raisons décisives et concluantes qui puissent vous rassurer pleinement sur ce point? Vous ne faites au plus qu'en douter et dire : Qui sait s'il y a un enfer ou s'il n'y en a pas? peut-être oui, peut-être non. — Et c'est sur un *peut-être* que vous hasardez une décision de cette nature?

¹ Ps. CXVIII, 137.

La raison même et votre propre intérêt ne vous disent-ils pas de prendre, dans le doute, le parti le plus sûr, comme vous le faites d'ailleurs dans des choses d'une importance bien moindre ? Mais si la croyance à l'enfer vous conduit à vivre saintement, qu'auriez-vous perdu dans le cas où il n'y en aurait pas ? Quelques misérables plaisirs, quelques viles satisfactions indignes d'un homme raisonnable, et qui ne sont d'ailleurs jamais exempts d'amertumes et de cuisants remords. Au contraire, si, n'y croyant pas, vous vivez mal, et que l'enfer existe réellement, ne vous précipitez-vous pas sans remède dans un abîme de maux éternels ? En agissant comme vous le faites, vous vous conduisez non-seulement comme des incrédules, mais comme des imprudents et comme des insensés.

Mais nous en avons assez dit pour ceux-ci. Que dirons-nous maintenant de ces nombreux chrétiens qui, faisant profession de croire l'enfer et l'éternité de ses peines, restent malgré cela en état de péché mortel et dans un danger continuel d'y tomber ? Ceux-là ne sont pas incrédules, mais irréflechis. Continuellement absorbés par les affaires et par les plaisirs de ce monde, ils ne songent jamais aux choses de l'autre vie. Or, cet oubli, par rapport à la pratique, produit le même résultat que l'incrédulité, c'est-à-dire une vie de péché ; car manquer de foi ou manquer de réflexion, c'est absolument la même chose pratiquement parlant. Aussi est-ce surtout à cette cause que Dieu, dans les divines Écritures, attribue ce déluge de crimes et de désordres qui inondent la terre : *Desolation desolata est terra, quia nullus est qui recogitet corde* ².

Or, je dirai à ceux-ci de penser à l'éternité, parce

² Jer. XII, 11.

qu'il n'y a pas de pensée plus efficace pour les retirer du mal et les établir solidement dans le bien. *Memorare novissima tua et in æternum non peccabis* ¹, nous dit l'Esprit-Saint. Mais parmi ces fins dernières, quelle est la plus capable de nous réveiller et de nous remuer, sinon l'éternité des peines de l'enfer? Les autres mêmes ne sont terribles que parce qu'elles aboutissent à celle-ci. C'est pourquoi Jésus-Christ insistait si fortement sur ce point : *Timete eum qui potest et animam et corpus perdere in gehennam* ²; craignez Celui qui peut perdre pour toujours dans l'enfer et votre âme et votre corps.

En effet, si l'on y réfléchit sérieusement, qui pourrait demeurer tranquille dans le péché? Je n'ai qu'à mourir, et me voilà perdu et plongé pour toujours dans l'enfer! Tant que je demeure dans cet état, je suis toujours sur le bord de l'abîme, soutenu sur ce gouffre par un faible fil, qui est ma vie; et cette vie dépend toujours de Dieu, de ce Dieu dont je me suis rendu l'ennemi et qui me hait. Ah! s'il brise ce fil, s'il me laisse tomber, malheur à moi! tout est fini, il n'y a plus pour moi ni refuge ni ressources! — Si l'on méditait d'un esprit sincère cette effrayante vérité, quelle componction ne produirait-elle pas en nous, quel sincère et prompt retour à Dieu n'y opérerait-elle pas! Alors on se convertirait à tout prix, afin d'échapper au grave danger qui menace.

Faisons une supposition qui s'est vérifiée et qui se vérifie encore en plusieurs, elle rendra ma pensée plus sensible. Tandis que vous dormez tranquillement la nuit, tout à coup, vous êtes éveillé par ce cri : Au feu! au feu! Vous vous jetez aussitôt tout effrayé à bas de votre lit, et vous trouvez votre maison déjà environnée et toute envahie de flammes. Que faites-vous dans cette affreuse

¹ Eccli. VII, 40. — ² Matth. X, 28.

position? Sans doute, votre pensée vole aussitôt à ce trésor, à ce bien, à cet argent, pour voir s'il est possible de sauver quelque chose. Mais quoi! Voyant que vous allez être suffoqué par la fumée, dévoré par les flammes, ou enseveli sous les ruines de votre maison, pour peu que vous retardiez, quelque affection que vous ayez pour tout le reste, vous abandonnez tout pour fuir et pour vous mettre en sûreté. Tant est grand notre amour de la vie, et vive notre crainte de la perdre.

Oh! si vous méditez sérieusement et avec une foi vive le danger où vous êtes de devenir la proie, non d'un feu temporel mais d'un feu éternel; de perdre non pas seulement la vie du corps, qui doit un jour ou l'autre finir, mais la vie de l'âme, qui doit durer éternellement, hésiteriez-vous beaucoup à sortir du péché et de toutes les occasions du péché, à renoncer à cette personne, à restituer ce bien mal acquis, à déposer cette aversion, à vaincre cette habitude coupable, à commencer une vie régulière et chrétienne? Ces sacrifices seraient-ils impossibles, ces difficultés seraient-elles insurmontables pour vous? Ne vous verrait-on pas renouveler ces changements prodigieux qu'on a admirés et qu'on admire dans tant d'autres? Et tel est le premier avantage de cette pensée, nous faire sortir promptement du danger, et nous en faire sortir à tout prix.

L'autre avantage serait de nous tenir en garde à l'avenir contre ce danger. Que faut-il en effet pour y retomber? Il ne faut qu'un seul péché grave, quel qu'il soit, fût-ce un péché de pensée; et ce péché, si facile à commettre, pourrait être le dernier, celui qui doit mettre le sceau à votre éternelle damnation. Donc, vigilance sur nous-mêmes, fuite soigneuse de tout danger, éloignement des moindres fautes, parce qu'elles peuvent nous conduire insensiblement aux péchés les plus graves;

ferme résistance aux tentations, prompt recours à Dieu, ferveur dans la prière, en un mot, persévérance constante dans le bon chemin.

Oh! que la pensée des peines éternelles est salutaire et efficace pour nous retirer du péché et nous affermir dans la vertu! Je sais qu'on peut aussi se servir, pour cela, d'autres motifs qui nous sont suggérés par la foi; mais ils ne font pas sur nous la même impression que la crainte de la damnation éternelle. Les martyrs eux-mêmes, tout remplis qu'ils étaient de l'amour de Dieu, ont dû s'armer de cette pensée pour ne pas succomber à la violence des tourments et prévariquer; et le paradis ne serait pas peuplé d'autant de saints, si ceux-ci n'eussent eu à craindre une éternité de peines.

Mais vous au contraire, par une crainte mal entendue, vous vous appliquez à en éloigner la pensée, comme si par là vous en éloigniez aussi le péril. C'est la même chose que tenir les yeux fermés pour ne pas voir le précipice où l'on court. Supposons, ce qui n'est pas, que la pensée d'un enfer éternel doive vous attrister: oh! heureuse mille fois cette tristesse qui vous rendra sages, qui vous sanctifiera en cette vie pour vous consoler à la dernière heure, et vous mettre en possession d'une éternelle félicité!

Si donc nous avons à cœur notre salut, ne perdons jamais de vue cette pensée, et commençons une bonne fois à prendre au sérieux les choses qui doivent seules décider de notre bonheur ou de notre malheur, et qui en décident sans remède et pour toujours. Qu'y a-t-il au monde, dit Jésus-Christ, qui mérite notre amour au détriment de notre âme? *Quam dabit homo commutationem pro anima sua* ¹.

Je vous ai expliqué l'article qui regarde la vie éternelle, vie qui comprend deux états essentiellement distincts l'un de l'autre, une éternité de bonheur au ciel, et une éternité de souffrances dans l'enfer. Quelle sera la nôtre? Pour laquelle, je vous le demande, vivons-nous maintenant?

Une des deux sera notre partage, nous devons y penser sérieusement.

Ce pourrait être le malheur des réprouvés; nous devons donc craindre, trembler, et nous tenir sur nos gardes.

Mais avec le secours de Dieu, il dépend de nous de mériter la bonne avec les saints; nous devons donc faire tous nos efforts pour nous l'assurer.

Toutes les autres affaires, ces grandes affaires qui vous occupent tant en ce monde, ne sont en comparaison de celle-ci que bagatelles et jeux d'enfants. La seule affaire importante et d'absolue nécessité pour nous, c'est le salut éternel de notre âme. C'est là cette unique chose nécessaire dont parle Jésus-Christ : *Porro unum est necessarium*. Pénétrez-vous profondément, dès à présent, de cette grande maxime, pour ne pas avoir à la méditer trop tard et sans fruit pendant l'éternité, au milieu du plus affreux et du plus irréparable désespoir.

TRAITS HISTORIQUES

I. — Une mère de famille venait déposer dans le cœur d'un saint prêtre la douleur que lui causait la manière indigne dont son fils se conduisait envers elle. « Jusqu'à ce jour, disait-elle, je lui ai pardonné de bon cœur; j'avais toujours espéré qu'il me reviendrait, et que mon amour triompherait de ses mauvais penchants. Je l'aimais à en mourir, cet enfant; il était toute ma vie. Mais c'est à cause de cela même qu'aujourd'hui

d'hui je ne puis plus lui pardonner : il m'a blessée au cœur ! — Mais c'est toujours votre enfant, lui dit le saint prêtre. — Il m'a blessée au cœur, mon père ; et je vivrais mille ans que jamais je ne lui pardonnerais. — Mais si vous ne pardonnez pas, Dieu ne vous pardonnera pas. — Si c'est blesser Dieu au cœur que de ne pas pardonner, je comprends que Dieu ne pardonne jamais. »

II. — Saint Jean Chrysostôme avait suspendu au mur de sa chambre à coucher un tableau représentant les flammes et les hurlements de l'enfer. Chaque fois qu'il éprouvait quelque tentation, quand il se levait et se couchait, il fixait ses regards sur ce tableau affreux, et se représentait vivement à la pensée les tourments éternels de l'enfer.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE ET DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME PREMIER

Notice sur la vie et les écrits d'ANGE RAINERI	1
Introduction à la Doctrine chrétienne.	4

Première Partie

DE LA FOI

I. — Nécessité de la foi	13
II. — Objet de la foi.	24
III. — Motifs et caractères de la foi.	35
IV. — Fondements et preuves de la foi.	46
V. — Obligation de professer notre foi devant Dieu . .	58
VI. — Obligation de professer sa foi devant les hommes.	68
VII. — Péchés contre la foi	84
VIII. — Moyens pour conserver et accroître la foi.	94

DU SYMBOLE

I. — Instruction préliminaire sur le Symbole	107
II. — PREMIER ARTICLE DU SYMBOLE. — Existence de Dieu.	115
III. — Essence et perfections infinies de Dieu	125
IV. — Trinité de Dieu. — Toute-puissance de Dieu. . .	136
V. — Création de l'univers	149
VI. — Providence de Dieu	160
VII. — Création des Anges.	170
VIII. — Les saints Anges gardiens	184
IX. — Création de l'homme.	192
X. — De la fin pour laquelle l'homme a été créé	202

XI. — Adam innocent, puis pécheur.	215
XII. — SECOND ARTICLE DU SYMBOLE. — Explication de ces paroles : <i>Fils unique</i> et <i>Jésus</i>	228
XIII. — Explication de ces paroles : <i>Christ, Notre-Seigneur</i>	240
XIV. — TROISIÈME ARTICLE DU SYMBOLE. — Incarnation et naissance de Jésus-Christ.	254
XV. — Naissance de Jésus-Christ.	265
XVI. — QUATRIÈME ARTICLE DU SYMBOLE. — Passion et mort de Jésus-Christ.	278
XVII. — De la passion de Jésus-Christ.	290
XVIII. — Fin de l'incarnation et de la passion de Jésus-Christ.	302
XIX. — CINQUIÈME ARTICLE DU SYMBOLE. — Descente aux enfers et résurrection de Jésus-Christ.	313
XX. — Importance du mystère de la résurrection de Jésus-Christ.	324
XXI. — SIXIÈME ARTICLE DU SYMBOLE. — Ascension de Jésus-Christ au ciel	336
XXII. — SEPTIÈME ARTICLE DU SYMBOLE. — Du jugement dernier.	358
XXIII. — HUITIÈME ARTICLE DU SYMBOLE. — Du Saint-Esprit.	363
XXIV. — NEUVIÈME ARTICLE DU SYMBOLE. — De l'Église catholique	387
XXV. — Caractères de la vraie Église de Jésus-Christ.	400
XXVI. — De la Communion de Saints.	413
XXVII. — DIXIÈME ARTICLE DU SYMBOLE. — La rémission des péchés.	424
XXVIII. — ONZIÈME ARTICLE DU SYMBOLE. — La résurrection de la chair	437
XXIX. — DOUZIÈME ARTICLE DU SYMBOLE. — La vie éternelle.	452
XXX. — De l'enfer.	465
XXXI. — Éternité des peines de l'enfer	478
XXXII. — Vérité et justice des peines éternelles de l'enfer.	488